



Thèse pour l'obtention du grade de docteur en sciences politiques et sociales

(Socio-anthropologie)

Émergence du sujet-entrepreneur au Cameroun.

**L'engagement entrepreneurial saisi par la réappropriation subjective
d'expériences socio-biographiques**

Gérard Amougou

Sous la direction de Marc Poncelet

JURY :

**Marc Jacquemain (Université de Liège), Jean-François Guillaume
(Université de Liège), Mathias-Éric Owona Nguini (Université de Yaoundé
II), Guy Bajoit (Université Catholique de Louvain-La-Neuve), Geoffrey
Pleyers (Université Catholique de Louvain-La-Neuve)**

Février 2017

Remerciements

Mes premiers mots de remerciement sont adressés à Marc Poncelet, mon promoteur, pour m'avoir offert l'opportunité de réaliser ce projet doctoral en m'ouvrant à l'univers du « terrain ». Convaincu que j'étais peu préparé au métier de socio-anthropologue, Marc n'a cessé de me ramener « sur terre » et s'est investi personnellement dans la réalisation de mes séjours de recherche au Cameroun, et pour mon voyage d'imprégnation au Lasdel, à Niamey. L'écriture de cette thèse est grandement redevable des relectures, suggestions et recommandations des membres de mon comité de thèse. Je voudrai leur signifier toute ma reconnaissance. Mathias-Éric Owona Nguini a partagé les premières intuitions de ce travail et ses orientations conseils m'ont été précieux. Marc Jacquemain a facilité le rattachement de mes perspectives de recherche à la littérature spécialisée, tout en me confortant dans la direction et la cohérence de ma thèse. Avec Jean-François Guillaume, j'ai mieux cerné l'intérêt de l'approche biographique dans la structuration du travail et nos différents échanges m'ont orienté vers des auteurs dont les travaux ont été déterminants dans mes choix théoriques. Parmi ceux-ci, Guy Bajoit occupe une place de choix. Sa présence dans mon jury de soutenance est un réel honneur. Aussi j'adresse mes sincères remerciements à Geoffrey Pleyers d'avoir accepté de participer à mon jury de soutenance.

Au cours de cette aventure, des rencontres et échanges avec des chercheurs seniors, collègues et interlocuteurs de terrain ont également influencé les orientations du travail et agrémenté mon parcours de doctorant. Des interminables discussions avec Jean-Marcellin Manga, ses virulentes critiques – tempérées par un constant soutien – m'ont toujours stimulé. Des moments paisibles passés à Liège et à Yaoundé avec Mélodie Dieudonnée et sa sensibilité à mon égard ont été hautement appréciés. L'expérience avec Fabien Nkot a renforcé le désir de faire dialoguer mon travail avec la littérature universelle. Des échanges avec Benjamin Rubbers, Bruno Frère, et Gautier Pirotte m'ont amené à me réajuster. À l'instar également des rencontres avec Jean-Pierre Olivier de Sardan, Mahamane Tidjani Alou, monsieur Moha et Ali Bako, durant mon séjour au Lasdel. De même, je suis reconnaissant vis-à-vis des sujets-entrepreneurs rencontrés au cours de ma recherche, de m'avoir permis de recueillir et de partager leurs expériences de vie. Merci à Lucille Gretry pour ses encouragements et suggestions faites à la suite de la lecture du premier chapitre. Merci également aux collègues et ami(e)s de Pôle Sud pour des brefs mais bons moments passés ensemble. Je pense particulièrement à Issaka Oumarou, Géraldine André, Julie Failon, Bénédicte Maccatory, Joséphine Wouango, Véronique Biquet, Bénédicte Meiers, Cyrille Chabi Eteka, Hervé

Gbenahou et Jean-Pierre Mpiana. Merci à Pôle Sud et au LASC pour la mise en place des espaces d'échanges entre chercheurs. Merci également à l'ARES pour le financement partiel de ma recherche.

Ma gratitude est ensuite destinée aux amis et proches dont le soutien matériel et moral a été décisif dans la réalisation de cette expérience de recherche. Alain Matteredne a ouvert la faille et a pleinement assumé la responsabilité mon premier garant en Belgique. Michelle Ngankou'ou (ma sœur) et Agnès Mfoumou (ma nièce) m'ont apporté le confort matériel, affectif et moral sans lesquels cette aventure n'aurait certainement pas pu être menée à terme. J'espère trouver le moyen de leur témoigner ma pleine reconnaissance. De même, je suis reconnaissant vis-à-vis de mes frères cadets, Armel Fabrice Ntyam et Cédric Arnold Ondo, d'avoir agrémente mes séjours au Cameroun en m'aidant dans la transcription « pénible » des entretiens et en m'accompagnant dans certains lieux de rendez-vous de « terrain ». Merci à Alice Ntoutou pour des moments chaleureux passés entre Liège et Charleroi, et pour tout le soutien. Merci aussi à Bolivie Kouam (mon second garant), Carl Vroomen, Nicolas Brugali, Makré Yehou, Benjamin Belomb, Liliane Njeumtchom et à Oscarine Mela, pour leurs aides, hospitalité et encouragements. Enfin, je voudrai remercier mes parents qui, durant mes séjours au Cameroun, n'ont cessé de m'encourager à leur manière.

Je dédie ce travail à Michelle

Liste des sigles, acronymes et abréviations

ACAT-Littoral : Action des chrétiens pour l'abolition de la torture (section camerounaise)

ACDIC : Association Citoyenne de Défense des Intérêts Collectifs

ADDEC : Association de défense des intérêts des étudiants camerounais

CAPED : Centre Africain d'Études Stratégiques pour la Promotion de la Paix et du Développement

CONAC : Commission Anti-corruption

CRAC : Croire au Cameroun

EMIA : École Militaire Interarmées

ENAM : École Nationale de l'Administration et de la Magistrature

ENS : École Normale Supérieure de Yaoundé

ESSTIC : École Supérieure des Sciences et Techniques de l'Information et de la Communication de Yaoundé

FEANF : Fédération des Étudiants d'Afrique Noire Francophone

GERDES : Groupe d'Études et de Recherche sur la Démocratie et le Développement Économique et Social

IIAP : Institut International d'Administration Publique de Paris

INSA : Institut National des Sciences Agronomiques

IRAD : Institut de Recherche Agronomique et de Développement

IRSA : Institut de Recherche en Socio-Anthropologie

IRIC : Institut des Relations Internationales du Cameroun

ISMA : Institut Supérieur de Management

CRTV : *Cameroon Radio Télévision*

ISBAC : Institut Supérieur des Beaux-Arts Cheikh Anta Diop

MRC : Mouvement Républicain Africain

OMCT : Organisation mondiale contre la torture

PAS : Programmes d'Ajustement Structurels

PNPA : Peuple-Noire – Peuples Africains

REPCAM : Relais Enfants-Parents du Cameroun

SAILD : Service d'Appui aux Initiatives Locales de Développement

SEDOC : Service de documentation camerounais

SIPP : Société industrielle de produits pharmaceutiques

UFP : Union pour la Fraternité et la Prospérité

UNEK : Union Nationale des Étudiant Kamerunais

UPC : Union des Populations du Cameroun

Liste des tableaux

Tableau 1 : Caractéristiques socioprofessionnelles, origines sociales et croyances (p. 83)

Tableau 2 : orientation de l'engagement (p. 128)

Tableau 3 : Forme d'éthique et domaine d'activité (p. 220)

Tableau 4 : Forme d'éthique et orientation de l'engagement (p. 222)

Tableau 5 : Formes d'éthiques et posture vis-à-vis du système (p. 223)

Tableau 6 : Représentation de la vocation et formes d'éthique (p. 226)

Tableau 7 : Variantes des récits et modèles de vocation (p. 234)

Tableau 8 : Variantes des récits et formes d'éthique (p. 234)

Tableau 9 : croisement pionniers/ remuants et formes de récits (p. 290)

Tableau 10 : croisement pionniers/ remuants et modèle d'éthique (p. 290)

Tableau 11 : croisement forcing/ aménagement et formes de récits (p. 312)

Tableau 12 : croisement forcing/ aménagement et modèle d'éthique (p. 312)

Tableau 13 : croisement forcing/ aménagement et pionniers/ remuants (p. 313)

Tableau 14 : croisement forcing/ aménagement et confrontation/ accommodation (p. 313)

Listes des photos et images

Photo 1 : ISMA en chantier (p. 277)

Photo 2 : Étudiants et « admirateurs » entourant Mathias après de *La Grande palabre* (p. 280)

Image 1 : Alain soulevant son pied plâtré au cours d'un débat télévisé en direct (p. 298)

Image 2 : Manifestation avec José Bové et campagne contre l'importation « frauduleuse » des poulets congelés, menées par l'ACDIC (p. 316)

Table des matières

Remerciements.....	i
Liste des sigles, acronymes et abréviations	iii
Liste des tableaux	v
Listes des photos et images	vi
Résumé	xiv
Introduction : Un objet articulé autour du nouveau sujet émergent.....	1
1. Quand la singularité individuelle affronte la pesanteur contextuelle-holistique	1
2. Les contours de l'action entrepreneuriale : un penchant revendiqué vers les logiques de subjectivation.....	7
3. Intérêt de l'articulation du biographique avec l'engagement entrepreneurial en contexte africain.....	11
4. Position du problème. L'engagement entrepreneurial minoré par la littérature africaniste ?	12
Chapitre 1 : Enjeu théorique de la recherche. Le sujet individuel comme un nouvel objet de la discipline sociologique ?	17
I. Sociologie classique ou l'hégémonie du courant « sociétal ».....	17
1. Pères fondateurs de la sociologie et « phobie » de l'individu individualisé ?	17
2. La centralité de l'individualité néanmoins préservée par un pôle « disséminé »	20
II. Sociologies de la postmodernité et émergence de l'individualité ?	21
1. Fondations de la logique d'articulation par des « précurseurs »	21
2. L'éclosion « problématique » de l'individualité au sein des nouvelles approches <i>sociologiques</i>	24
Chapitre 2 : Aspect méthodologique. Une démarche interdisciplinaire d'orientation compréhensive et inductive.....	29
I. La démarche compréhensive « non exclusive » comme point de départ	29
II. L'approche socio-biographique et la partition du paradigme « culturel-identitaire ».....	30
III. Pour une lecture perspectiviste de la complexité des dynamiques sociales	35
IV. Technique de recherche et échantillonnage. Prééminence du récit de vie.....	37
Chapitre 3 : Le panel des figures entrepreneuriales retenues. Des parcours singuliers	45

I. Au commencement était l'espace public et médiatique	45
1. Séverin, de la dissidence à l'accommodation ?	45
2. Haman, une dissidence en douce ?	47
3. Guibaï ou la voix des sans voix ?	48
4. Tayou, sur les traces de Cheikh Anta Diop	50
II. Action sociale, culture et développement locaux	51
1. Claire, une figure émergente de la fibre humanitaire	51
2. Jackson, une approche « moderniste » de l'engagement citoyen	53
3. Babi : Entre souci d'éthique et performance socioprofessionnelle	55
4. Malet, édifier la cité à travers le déploiement de l'art ?	55
5. Bob, pour une approche « ancrée » de l'enseignement en Afrique	57
6. Célestin, la passion de transformer sur place	59
III. Défense militante des droits humains	60
1. Jean-Bosco, un engagement citoyen intrépide ?	60
2. Henriette, une combattante invétérée.....	64
3. Madeleine, une existence au service des droits humains ?.....	66
4. Bernard, la phobie de l'importation	68
IV. Pensée critique et universitaire : entre le politique et l'espace public	70
1. Mbog, pour la renaissance de l'ancestralité africaine	71
2. Alain, un engagement multi-sectorisé.....	73
3. Olivier, un programme politique appuyé sur le crédo chrétien	75
4. Mathias, le populisme scientifique incarné ?	76
5. Claude, un engagement modéré ?	77
6. Ambroise, entre dissidence intellectuelle et innovation académique	80
Chapitre 4 : Propriétés de l'environnement entrepreneurial en émergence	83
I. Les données sociodémographiques	83
1. Tableau récapitulatif des données sociodémographiques	83
2. L'appartenance à une génération presque similaire	85

2. Lieu de résidence et mobilité géographique	86
3. Aptitude commune à entreprendre plusieurs activités	86
4. La capacité à évoluer dans la sphère médiatique et à prendre part au débat public	87
5. Le patrimoine familial.....	89
6. Conclusion : devenir entrepreneur dépend peu des données sociodémographiques objectivées mais d'une adhésion à une culture individualisée de soi.....	90
II. L'ancrage historique. Entre précarité environnemental et désir d'autonomisation.....	91
1. Une situation sociale autoritaire.....	91
2. Les effets induits de l'autoritarisme sur l'environnement institutionnel et social.....	95
3. Un désir d'autonomie néanmoins enraciné au sein des structures sociales	98
4. Émergence au forceps du sujet individuel durant la décennie 1990	102
5. L'impact de la crise économique.....	106
6. Un lien mécanique avec l'engagement nationaliste UPCiste ?	109
III. Socialisation et temps de la jeunesse	110
1. Nantis et moins nantis	111
2. Temps déterminant de la jeunesse. La partition des expériences de mobilité	114
Chapitre 5 : Orientations de l'engagement entrepreneurial et conceptualisation du sujet-entrepreneur. La prégnance du déterminant politique	119
I. Les orientations de l'engagement	119
1. Une critique du système en place	119
2. L'utopie d'un changement communément partagée.....	124
3. Entre manières plurielles de dire et vision similaire du politique.....	128
4. La démarcation à l'égard de la politique du ventre	134
5. Les contraintes structurelles : analyses critiques et représentations partagées.....	136
5-1. Analyses critiques.....	136
5-2. Permanence d'une apathie sociale généralisée	141
5-3. L'extraversion politique en question ou le mirage du pré-carré français.....	145
5-4. Le « spectre » du néocolonialisme.....	150

V. Vers un schéma reconstitué de l'individu-sujet-acteur	154
1. L'entrepreneur, une individualité en constant procès	155
2. L'entrepreneur, un individu-sujet	160
3. L'entrepreneur, l'individu-sujet-acteur	165
Chapitre 6 : Identification des logiques du sujet	171
I. Registre de la légitimation/ justification : les différentes variations de « je »	171
1. Un sujet revendiquant une individualité subjectivement assumée	172
1-1. Le rejet d'une identité ethnique assignable	172
1-2. le rejet d'un destin socialement assigné	173
1-3. La revendication d'une fierté personnelle	174
1-4. Une forme de spiritualité	175
1-5. Une marginalité « fièrement » revendiquée	176
2. Un sujet en quête de nouvelles formes de socialité. Le rôle de l' <i>Autrui significatif</i>	177
3. Un sujet tiraillé entre la virtualité et le désir de singularité	184
II. Tentative d'élucidation des raisons d'agir. De la prégnance d'un déterminant historique ..	188
1. De la pluralité des raisons manifestes d'agir... ..	188
2. ... À la similarité implicite des motivations latentes	195
2-1. Le désir enfoui de voir vaciller le système comme première motivation latente	195
2-2. La sédimentation enfouie d'une cause transcendante ou l'autre motivation latente.....	199
2-3. Le mythe « Afrique » comme moteur invisible de l'engagement entrepreneurial ?	201
2-4. De la nécessaire articulation des raisons latentes avec les motivations manifestes	204
III. Valeurs annoncées ou défendues : entre valeurs reçues, construites et acquises	206
1. La réussite scolaire et la sensibilité sociocommunautaire comme des valeurs reçues.....	206
1-1. Réussite scolaire et éducation citoyenne comme legs de l'enfance	206
1-2. La sensibilité sociocommunautaire comme autre valeur reçue	208
2. La liberté et l'autonomie comme des valeurs citoyennes construites dans l'engagement.....	209
3. Éthique professionnelle et don de soi comme valeurs acquises ?	212
3-1. Préséance revendiquée de l'éthique socioprofessionnelle sur la rentabilité matérielle	212

3-2. Quand le don de soi s'érige en une éthique-pratique acquise	215
4. Quand la forme d'éthique informe les représentations de la vocation. Les implications socio-biographiques du statut de l'individu-sujet-acteur	217
4-1. Entre éthique de conviction et éthique de responsabilité	218
4-2. Représentations de la vocation.....	224
Chapitre 7 : De la subjectivation à l'action. Le passage de l'individu-sujet au sujet-acteur.....	229
I. Quand les variantes du récit informent le passage à l'action	229
1. La variante « réflexive »	229
2. La variante expressive.....	232
II. L'expérience de subjectivation comme un préalable au passage à l'action ?	236
1. Le passage à l'action entrepreneuriale suivant une maturation biographique progressive... 236	
2. Le passage à l'action entrepreneuriale après la résolution d'une tension identitaire	240
2-1. La tension identitaire comme produit d'une opposition entre l'identité désirée et l'identité objectivée.....	241
2-2. La tension identitaire comme cause de révoltes intérieures ?	242
2-3. Quand la tension identitaire débouche sur la quête de soi	243
3. Le passage à l'action après un « choc spécifique ». La partition de l'émotivité	244
3-1. La variante <i>tumultueuse</i> du choc vécu	244
3-2. La variante <i>mystérieuse</i> du choc vécu. Le cas de Tayou	247
3-3. La variante <i>vertueuse</i> du choc spécifique	247
4. Le passage à l'action après une bifurcation biographique	250
5. Les variantes de la subjectivation-action	252
Chapitre 8 : Le <i>délicat</i> passage de la subjectivation-action à l'action historique	260
I. La dialectique projets réalisés/ projets en cours ou inaboutis. Quand l'utopie de construction de la cité se confronte aux exigences empiriques de l'action historique	260
1. Entre parcours singuliers et transformation sociale globale : le cas de Séverin.....	261
2. Entre multiplication des activités et menace de la démesure utopique	263
3. Un <i>artisan-marginal</i> accroché dans la dynamique sociale en cours : le cas de Mbog.....	267

4. Imprévisibilité et action entrepreneuriale au cœur de la réalisation de l'utopie : la touche de l'innovation	269
II. Quand l'engagement glisse subtilement vers l'action historique. Des contributions environnementales « perceptibles » de la dynamique entrepreneuriale.....	275
1. Quelques chantiers en cours de restructuration des édifices de socialité	275
2. Une emprise réelle sur la définition des enjeux de vérité. La déconstruction symbolique des monopoles établis.....	279
Chapitre 9 : Variations, limites des logiques d'action et esquisses théoriques de l'engagement entrepreneurial	283
I. Des postures entrepreneuriales entre pionniers et remuants.....	283
1. Le pionnier	283
2. Le remuant.....	287
3. Une nécessaire articulation du pionnier et du remuant.....	291
II. Deux modèles d'engagement entrepreneurial. La confrontation et l'accommodation	294
1. L'engagement par la confrontation	295
1-1. La variante choc-permanent de l'engagement par confrontation	295
1-2. La variante choc-astreint de l'engagement par confrontation.....	299
2. L'engagement par l'accommodation	301
2-1. La variante « transitoire » de l'engagement par l'accommodation.....	301
2-2. La variante « normalisée » de l'engagement par accommodation	303
III. Des logiques différenciées d'action entrepreneuriale	307
1. Préséance de la posture « critique » sur la posture « modérée ».....	307
2. L'aménagement à partir de la marge et la variante « <i>by forcing</i> »	309
3. Un exemple d'articulation de l'aménagement à la marge, du <i>forcing</i> et de la confrontation : le cas de Bernard	314
IV. Les insuffisances inhérentes aux logiques d'action du sujet-entrepreneur	317
1. Entre relative emprise sur l'environnement et menace de dé-subjectivation	318
2. Entre fermeture excessive sur soi et déphasage intermittent avec la réalité.....	322

V. L'engagement entrepreneurial en procès. Pour une lecture ancrée du processus de subjectivation.....	326
1. La réflexivité renouvelée au cœur de la dynamique de subjectivation	326
2. La nécessaire intrication de la réflexivité renouvelée avec la subjectivité.....	330
VI. Pour une approche perspectiviste du processus d'individualisation en sourdine.....	333
1. Sortir de l'impasse provincialiste et de la lecture univoque	333
2. Pour une approche « culturelle » du processus d'individualisation en sourdine	335
Conclusion.....	341
Bibliographie.....	352
Annexes	391

Résumé

Cette recherche doctorale traite de la dynamique de subjectivation portée par la figure du sujet-entrepreneur, évoluant en dehors du sérail étatique au Cameroun. S'il provient des catégories socioprofessionnelles variées (promoteurs médiatiques, activistes, critiques universitaires, initiateurs de projets culturels ou de développement), les logiques d'action de cet acteur émergent présentent un modèle d'engagement dit entrepreneurial qui l'inscrit au cœur de l'histoire sociale et politique en cours. Le récit de vie permet de tracer ses contours socio-biographiques. Il laisse percevoir un souci pressant de réalisation de soi qui le pousse à relativiser les supports institutionnels classiques, et non moins contraignantes, de socialisation. Durant son parcours, la démarcation de ces dernières conduit à la répugnance d'une carrière administrative « tranquille » et est assortie d'un discours critique sur la politique du ventre. Cette démarcation serait en outre au cœur d'une rupture biographique qui l'astreint à s'engager, de manière individualisée, à la promotion d'une société utopique à partir de son champ professionnel. Son engagement présente une variété de typologies d'action liées à la sensibilité et aux convictions personnelles, à l'expérience acquise au cours de la trajectoire biographique, et à l'orientation donnée à l'activité. Cette variété d'actions trouve un lieu commun dans le besoin de subvertir l'ordre sociopolitique dominant en vue de promouvoir l'avènement d'une cité alternative. En cela, les logiques d'action du sujet-entrepreneur s'inscrivent dans une dynamique historique de subjectivation qui informe les processus d'individualisation.

Summary

This doctoral research deals with the dynamics of subjectivation carried by the subject-entrepreneur figure, evolving outside the state seraglio in Cameroon. If it comes from various socioprofessional categories (media promoters, activists, academic critics, initiators of cultural or development projects), the action logic of this emerging actor presents a model of so-called entrepreneurial commitment that inscribes it at the heart of The current social and political history. The narrative of life makes it possible to trace its socio-biographical contours. It reveals a pressing concern for self-realization which leads him to relativize the classical, and not less constraining, institutional supports of socialization. During his career, the demarcation of the latter leads to the reluctance of a "quiet" administrative career and is accompanied by a critical discourse on belly policy. In addition, this demarcation would be at the heart of a biographical break that obliges him to engage, individually, in the promotion of a utopian society from his professional field. His involvement presents a variety of typologies of action related to personal sensitivity and beliefs, the experience gained during the biographical trajectory, and the orientation given to the activity. This variety of actions finds a common place in the need to subvert the dominant socio-political order in order to promote the advent of an alternative city. In this, the logic of action of the subject-entrepreneur is part of a historical dynamic of subjectivation that informs the processes of individualization.

Introduction : Un objet articulé autour du nouveau sujet émergent

1. Quand la singularité individuelle affronte la pesanteur contextuelle-holistique

En 2002, Célestin, directeur financier d'une entreprise à capital étranger et opérant dans l'agro-industriel forestière décide, à 35 ans, de lancer sa propre entreprise *Pasta*, qui fait dans la transformation des pâtes alimentaires. Trois années plus tard, il est à la tête d'une autre entreprise de fabrication de la farine, et devient en même temps distributeur agréé de Panzani, marque leader des pâtes au Cameroun. En 2006, il crée le holding *Cadyst Invest*, chargé de coiffer l'ensemble de ses activités dans la ville de Douala, capitale économique du Cameroun. En 2010, Célestin, de manière quelque peu surprenante, inaugure l'ouverture d'un laboratoire pharmaceutique qu'il a repris à une société franco-belge. C'est dans l'enceinte de cette entreprise située à Bonamoussadi – quartier résidentielle de la ville de Douala – qu'il nous reçoit le 2 novembre 2011. S'expliquant sur les raisons de ce choix, il affirme :

« *Cinpharm* est la 4^{ème} entreprise de mon groupe. C'est un projet très difficile, je suis en plein dans la merde ! C'est très compliqué... je venais d'acheter une entreprise qui était à l'arrêt, c'était une opération, disons une opportunité industrielle. Et puis, je l'ai également pris par volonté de réaffirmer notre souveraineté parce que je ne peux pas comprendre que la maladie est au Sud et puis les produits viennent du Nord ou bien des autres pays émergents. Il fallait bien qu'au-delà des produits alimentaires qu'on fabriquait, je puisse également entrer dans le secteur des médicaments qui est un produit de premier nécessité et indispensable pour la santé. C'est un projet industriel, c'est d'abord l'industrie même s'il y a des contraintes plus compliquées ici. Je suis industriel, donc je fais de toute façon de l'industrie. *Cinpharm* de ce fait s'inscrit dans la continuité des autres projets portant sur l'agro-industriel. Et j'insiste sur le fait que c'était un projet industriel d'abord. Car si on m'avait proposé d'acheter des médicaments, et de les revendre j'aurais refusé. Je voulais transformer, c'est une passion de transformer et de fabriquer (...). Parce que je pense également que nous avons une mission hein, la mission en tant que peuple, qu'on peut donner une autre image de l'Afrique, donner cette image que l'Afrique n'est pas simplement la faim, pas seulement la maladie, donner en fait une autre image. Ça fait partie un peu de ma manière de fonctionner. Même quand j'étais à l'école en France, j'estimais qu'il n'y a pas de complexe à avoir, qu'il faut sortir de cette logique de dépendance, de se prendre en charge » (Célestin).

De cet extrait d'entretien, quelques points significatifs retiennent notre attention. À savoir que notre interlocuteur opère dans un environnement « très difficile » et « contraignant ». Mais

alors que les difficultés rencontrées doivent objectivement déboucher sur le renoncement ou, du moins, sur la restriction des activités, elles semblent plutôt constituer le levain de son potentiel créatif, du désir d'innovation et par ricochet, de l'esprit entrepreneurial¹. Ce dernier, en stimulant une volonté de réaffirmation de « notre souveraineté » – au lieu de « mon » autonomie individuelle, par exemple –, inscrit l'engagement individuel dans le sillage de l'histoire sociale en cours. Tout en articulant son « je » individuel (« je voulais... ») au « nous » collectif (« nous avons une mission... en tant que peuple »), l'individu émergent s'arroge subjectivement les tâches relevant en principe des fonctions régaliennes de l'État. Cet élan de substitution aux pouvoirs publics laisse entrevoir une posture de défiance subtile repérable à travers la revendication d'une identité professionnelle qui semble en avance sur la temporalité dominante de son environnement : « Je suis industriel »² n'aurait de sens que parce que ce « je » nourrirait une aspiration secrète de « donner une autre image de l'Afrique ». En cela, le « je » objectivé ne se comprendrait pleinement qu'articulé au « nous » subjectivé auquel « je » aspire secrètement.

L'extrait de récit de Célestin esquisse quelques contours du nouveau sujet entrepreneurial qui émerge à la marge de l'édifice politique dominant au Cameroun. Conscient d'évoluer dans un environnement « très compliqué », il s'entêterait pourtant à forcer le destin en vue de donner une image « autre » de l'Afrique opposée à la « faim », à la « maladie », à la « dépendance » et à l'incapacité de « se prendre en charge ». Cette préoccupation le pousserait durant son cursus, à faire des choix *surprenants*, à entreprendre des « projets difficiles » qui le mettraient presque toujours « en plein dans la merde », compte-tenu de la précarité du contexte. Des expériences biographiques quasi-similaires seront découvertes durant notre terrain.

Bernard, fils d'un ecclésiastique protestant et paysan, est né dans la seconde moitié des années 1950. Après l'obtention de son baccalauréat au début des années 1980, le besoin de sortir de sa condition sociale modeste le pousse à présenter simultanément plusieurs concours d'entrées dans des écoles professionnelles. Il affirme avoir toujours eu une préférence pour la médecine. Seulement, l'école d'agronomie publique, la première, les résultats. Au bout de cinq années de formation comme ingénieur agronome, le jeune Bernard est affecté à l'Institut de Recherche

¹ Dans cette recherche, l'esprit entrepreneurial, tout comme le terme « entrepreneur » ne s'appréhende pas strictement dans son acception économique. Il s'agit d'abord d'une posture subjective présente chez des individus-acteur dont le discours-narratif et l'action s'efforcent de revendiquer une inscription plus ou moins originale dans un projet utopique de construction d'une société « autre ».

² Au regard de la littérature sur l'économie camerounaise généralement présentée sous un angle négatif, l'industrie apparaît comme un angle mort, les entreprises présentes relevant pour l'essentiel des capitaux étrangers (Touna Mama, 2008 ; Aert et *al.*, 2000).

Agronomique et de Développement (IRAD). Curieusement, il démissionne de ses fonctions dans la même foulée pour fonder une société de développement engagée dans l'appui des initiatives du monde paysan. S'expliquant sur les raisons de cette démission, il affirme :

« Le fonctionnement d'une administration avait ceci de révoltant que ceux qu'on a comme responsables hiérarchiques ne sont pas forcément des exemples, des modèles. Et ça c'est très embêtant pour un jeune. Ce que je te dis là, tu peux trouver ça dans beaucoup de domaines ; c'est-à-dire quand un jeune n'a pas de modèle et qu'il doit se forger un avenir dans le milieu de "crocodiles" qui est le nôtre, c'est très embêtant. Puisque les valeurs qu'ils connaissent ne sont que des valeurs destructrices : corruption, favoritisme (...). Tu vois, tu vis un ensemble de frustrations. J'ai un peu senti ça à l'IRAD et rapidement j'ai un peu compris que ce n'était pas mon milieu, que l'administration, la fonction publique généralement, ça ce n'était pas mon milieu » (Bernard).

D'une certaine manière, le trajet de Bernard informe l'expérience biographique de Célestin. L'un comme l'autre vont renoncer à une situation professionnelle stable pour obéir à des « voix intérieures » et à leurs sensibilités individuelles, en défiant les normes et exigences pratiques de leur environnement³. Le récit de Bernard, à l'instar de Célestin, présente un besoin de transcender l'intérêt individuel-mercantiliste pour s'engager dans un projet de société spécifique. Mais à la différence de Célestin qui, comme on le verra au chapitre 3 relatif au panel des figures retenues, préserve des liens chaleureux avec son ancien patron, la démission de Bernard est assortie d'un discours critique et acerbe vis-à-vis de la fonction publique camerounaise. Le fonctionnement de cette dernière serait « révoltant » et « frustrant » parce qu'investie par des responsables hiérarchiques « contre-modèles », promouvant des « valeurs destructrices », la « corruption » et le « favoritisme ». Très tôt, le jeune Bernard « comprend » et « sent » que la fonction publique « n'est pas mon milieu »⁴. Le déficit axiologique dénoncé au sein de la fonction publique camerounaise va être un trait commun et constant des différents récits recueillis, indépendamment de l'activité professionnelle exercée. C'est le cas de Malet, fils d'un pasteur protestant, comme Bernard. Mais à la différence de ce dernier, le père de cet actuel promoteur des arts plastiques est en même temps universitaire et haut-commis de l'État. Sa condition sociale aisée lui permet de passer sa jeunesse en France, où il effectue toutes ses études secondaires et supérieures. Après

³ Depuis la naissance de l'État en 1960, l'« obsession de l'entrisme » (où chacun cherche à se frayer une place dans l'administration) au détriment d'autres voies alternatives d'ascension et de productivité sociales, est la conséquence d'un régime autoritaire-monopoliste suspectant et répugnant l'initiative privée et toute tentative d'autonomisation individuelle en dehors du contrôle étatique (Eyinga, 1984 ; Mbembe, 1985).

⁴ Comme on le verra par la suite, Bernard parvient à ressentir un tel inconfort du fait de sa socialisation primaire axée sur une éducation parentale appuyée sur des valeurs éthiques, mais aussi du fait de son immersion durant ses activités connexes au sein du monde paysan camerounais.

son cursus académique, il est recruté comme journaliste à Africa n° 1 et met également sur pied une agence de communication à Paris. Malet semble alors mener une vie normale et épanouie. Il se plaît dans ce travail qui lui permet d'avoir un œil sur l'Afrique qui « bouge » au tournant des années 1990. Pourtant, un séjour banal effectué au Cameroun en 1995 va bouleverser sa trajectoire biographique.

« Donc quand j'arrive au Cameroun les premiers temps, j'y viens comme visiteur, quelqu'un qui vient prendre contact avec son pays et je n'ai pas prémédité mon retour. J'arrive et je suis étonné et en même temps choqué, choqué dans les deux sens du terme. Je ne comprends pas pourquoi tout le monde dans sa tête est dans une perspective d'impossible, est producteur d'impossible alors qu'à côté je vois tellement de potentialités. Et je ne comprends pas comment ces potentialités-là n'arrivent pas à être mises dans une perspective de développement, d'épanouissement, d'amélioration de l'environnement. Et comme la réponse que tout le monde me donne, c'est que : "Oui mais toi tu n'es pas d'ici, vous là-bas...". Donc ça me révolte... Cette révolte de voir tant de richesses et si peu d'impacts dans le développement et dans le bien-être m'a décidé à prolonger ma présence au Cameroun et puis, à rester tout simplement dans le même fil » (Malet).

Faire des choix *surprenants* serait la marque de fabrique de la figure entrepreneuriale émergente. À l'instar de Célestin et de Bernard, Malet abandonne une situation professionnelle aisée pour se risquer dans un « domaine où personne ne m'attendait ». Ce domaine inattendu, les arts plastiques, ne se trouve pas seulement en contraste avec sa formation antérieure. Celui-ci surprend également par le fait que ce sujet répugne l'administration publique qui semble pourtant à sa portée au regard des hautes fonctions occupées par son père : « Ça ne pouvait pas être cette administration qui, par moment, a été sclérosée et qui, parfois, produit l'anti-espoir et l'anti-positivité ».

La présente recherche se propose de rendre compte de l'émergence de ce nouvel acteur qui, de notre point de vue, n'est pas suffisamment systématisé par la littérature. Notre idée de départ est qu'il existe une catégorie-type d'acteurs qui, à travers le désir de trouver une satisfaction tout en donnant un sens à leurs activités socioprofessionnelles, se trouvent fatalement en opposition symbolique et/ou manifeste avec des pratiques légitimées par l'élite au pouvoir. Ce faisant, ils parviennent, au cours de leur expérience biographique, par atteindre une certaine critique sociale en se démarquant des schémas classiques de socialisation, au point de se présenter aux yeux de l'opinion – ou d'une certaine opinion – comme des modèles porteurs d'alternatives de productivité sociale.

De l'intuition de départ, va naître l'idée centrale de la thèse : l'engagement du nouvel acteur émergent au Cameroun, bien qu'empruntant une voie non purement *politics* pour l'essentiel, poursuit une finalité éminemment politique. Tout au long de cette recherche, cinq concepts principaux sont mobilisés. À savoir l'individu, le sujet, l'acteur, le sujet-entrepreneur, et enfin, l'engagement entrepreneurial. L'individu renvoie à une personne qui bricole et qui, par ce fait, est difficilement classifiable à une essence culturelle ou à une catégorie assignée. Le sujet s'inscrit dans une certaine quête de sens traduisant une aspiration à un certain contrôle de soi. L'acteur décrit un individu dont l'action, de manière volontaire ou involontaire, impacte sur les processus sociaux. Les deux autres concepts sont découverts et construits durant le terrain de recherche. L'engagement entrepreneurial est une forme spécifique d'action sociale initiée par le sujet en vue de conjurer la menace véhiculée par la situation de contrainte (ou autoritaire) et la précarité. Plutôt que d'être focalisé vers l'action collective (Pommerolle & Vairel, 2009) et sans être réductible à l'engagement militant (Morillas, 2015), il traduit un complexe d'actions sociales portées par des individus différenciés, mais poursuivant un objectif commun de subvertir l'ordre social et politique dominant. Surtout, l'engagement entrepreneurial est activé par l'acteur dont le souci de soi stimule un esprit d'entreprise⁵ traduit par la prise d'initiative et de risques, la quête d'autonomie et d'indépendance, la construction d'un ethos d'indocilité et le refuge dans l'utopie en vue de participer à l'avènement d'une « nouvelle » cité⁶. L'individu qui inscrit subjectivement son action dans l'optique de la construction d'une société alternative en lieu et place de l'actuel ordre social-politique dominant est sujet-entrepreneur⁷. Ce dernier concept mobilisé décrit

⁵ Plutôt que de réduire l'entreprise à l'unique variante économique, la présente thèse, s'inscrivant dans le sillage de Jean-Marc Éla, l'appréhende comme un nouveau paradigme en devenir des sciences sociales africaines, parce que soucieux de se démarquer du modèle postcolonial de croissance et de développement « qui n'a pas rompu avec le pacte colonial », mais aussi du diktat des bailleurs de fonds et de « la politique du ventre ». Dans la perspective de notre sociologue, c'est parce que l'entreprise est un fait social total, c'est-à-dire « une affaire d'êtres humains, de cultures et de sociétés » qu'il importe d'interroger cet esprit qui conditionne les mutations globales en stimulant les prises de risque. Ce faisant l'auteur – à l'instar de Max Weber, même s'il va au-delà de l'éthique protestante – s'intéresse aux poids des modèles culturelles (esprit et ethos) sur le comportement économique en explorant un système de comportement enracinés et structurant les mentalités dans l'investissement, la prise de risque et le désir de créer (Éla, 2006 : pp. 66, 18, 22, 30, 55 et 45).

⁶ On retrouve, dans l'engagement entrepreneurial, des propriétés de l'engagement, auxquelles on associe l'esprit d'initiative ou d'entreprise. Il s'agit en cela d'individus sensibles à leurs convictions, dont le souci de soi se confond avec le souci de l'Autre, et qui trouvent un sens à leur vie à travers l'action.

⁷ Dans son acception économique, le rôle de l'entrepreneur, selon Schumpeter (1942 : 144) « consiste à reformuler ou à révolutionner la routine de production en exploitant une invention ou, plus généralement, une possibilité technique inédite ». À l'opposé du manager qui serait d'emblée inclus dans le circuit, la véritable fonction de l'entrepreneur schumpetérien est de prendre des initiatives et de créer, tandis que sa spécificité réside dans la fonction de direction. Cherchant à se libérer du diktat de la routine, l'orientation de son action vise la remise en cause des habitudes de pensée et des comportements en vue de l'ouverture de nouvelles possibilités. Il est nécessairement un « pionnier » inscrit au cœur des processus d'innovation, et un promoteur qui s'investit dans le processus d'émergence de la nouveauté. Le sujet-entrepreneur de cette recherche puise sa légitimité dans

d'abord une posture subjective habitée par le sens du risque, de l'initiative, de l'aventure et un esprit rebelle-artistique. Il traduit ensuite une volonté d'inscrire ses aspirations et motivations dans des pratiques concrètes et perceptibles au sein de l'espace social. Le sujet-entrepreneur est celui-là qui entreprend des initiatives inscrites de manière volontaire ou involontaire dans ce projet utopique. Ce statut ne s'acquiert pas seulement parce qu'on s'inscrit dans la dynamique entrepreneuriale. Mais parce qu'on s'y inscrit en apportant une touche originale et individualisée qui révèle l'acteur aux yeux du public comme un « pionnier » dans son domaine. L'expérience biographique de ce *drôle d'individu*, dont nous parviendront à délimiter les frontières au fil de plusieurs rencontres⁸, constitue l'armature de ce travail.

Le point focal de la recherche est de comprendre comment adviennent les *bifurcations* dans la trajectoire biographique de nos interlocuteurs. Il s'agit en outre de voir comment les orientations prises au cours de l'engagement, sans nécessairement avoir été préméditées, finissent par faire sens en produisant un impact social qui conduit à revisiter les catégories du politique au Cameroun. Le paradigme majeure qui émerge de notre terrain de recherche est celui des *conséquences inattendues* qui entraînent nos interlocuteurs à se présenter au bout du compte comme des opposants politiques sans nécessairement revendiquer une appartenance explicite à des organisations politiques d'opposition⁹. C'est ainsi que, contrairement à la vision dominante qui ne concevrait la politique en Afrique que sous le prisme de la *gouvernementalité* du ventre (Bayart, 2006), l'ambition de cette recherche est de démontrer qu'il existe d'autres approches du social et du politique qui font également sens dans la

l'évolution du nouveau contexte, plus propice à l'élargissement de la fonction d'entrepreneur, notamment avec l'émergence de l'entrepreneuriat social dont le développement depuis le début des années 1990 apparaît comme une « réponse au retrait de l'État dans un certain nombre d'activités » (Boutillier, 2010). S'il s'y rapproche dans l'orientation des activités qui semblent contribuer à accroître le niveau du bien-être général, il s'en démarque néanmoins de l'entrepreneur social dont la rationalité « ne diffère pas de celle de l'entrepreneur économique » (*idem*) et qui, à l'instar de l'entrepreneur institutionnel par exemple, ne constituerait qu'une extensivité de cette dernière (Pesqueux, 2011). En effet, le sujet-entrepreneur de cette recherche peut être un anti-conformiste perturbateur et créateur au sens de Schumpeter, ou un simple découvreur d'opportunités au sens de Kirzner – qui, à l'opposé de Schumpeter, défend une conception équilibrante. Il peut même se confondre à un entrepreneur social qui se singulariserait à travers l'accent mis sur l'éthique et la solidarité dans son mode de management (Boutillier, 2008) et dans sa capacité à se contenter – point de rupture avec l'entrepreneur économique et point de rapprochement avec l'entrepreneur institutionnel – « d'une reconnaissance politique et sociale, non forcément assortie d'une progression de carrière et de revenu s'il est bien où il est » (Pesqueux, 2011). Mais surtout, la particularité du sujet-entrepreneur de cette recherche est (justement) d'être « Sujet » avant d'être entrepreneur, voire de n'être entrepreneur que dans la mesure où il est *d'abord* un sujet.

⁸ La définition de l'idéal-type des parcours retenus est présentée au chapitre 2, dédié aux aspects méthodologiques. Si une préférence est accordée aux logiques de subjectivation, il importe de relever que les principaux contours du sujet-entrepreneur participent d'un construit progressif effectué durant le terrain.

⁹ Seuls trois interlocuteurs sur les vingt retenus de l'échantillon restreint, sont actifs dans la compétition politique. Mais là encore, il importe de clarifier que sur ces trois interlocuteurs, deux sont des universitaires qui ont fondé chacun son propre parti politique au tournant de l'année 2010 (Alain et Olivier). Tandis que l'autre interlocuteur se revendique surtout du parti nationaliste historique, démantelé depuis l'ère coloniale (Henriette).

subjectivité des acteurs locaux. Surtout, la mise en relief des différents récits recueillis laisse percevoir que le besoin revendiqué de s'émanciper d'un modèle de gouvernance jaugé contraignant pour l'épanouissement de l'individualité, relève d'un accident biographique avant de se retrouver au cœur de l'engagement entrepreneurial. Comprendre pourquoi et comment l'imprévisibilité détermine et structure les trajectoires biographiques constitue l'objectif central de la recherche. En d'autres termes, il s'agit ici d'entrevoir comment l'engagement entrepreneurial participe d'un ensemble de conséquences non intentionnelles.

2. Les contours de l'action entrepreneuriale : un penchant revendiqué vers les logiques de subjectivation

Le besoin de se démarquer de l'administration publique apparaît dans plusieurs récits comme une conséquence inattendue qui bouleverse le parcours de vie de l'individu inscrit, jusque-là, dans une trajectoire sociale assignée. Cette démarcation, porteur de bouleversements déterminants dans la suite de l'expérience biographique, se présentera progressivement comme le principal point structurant des différentes trames narratives. S'il s'en démarque, c'est parce que le sujet semble préoccupé par son quant-à-être social-historique. De sujet, il devient progressivement sujet-entrepreneur au fur et à mesure que cette préoccupation le pousserait à initier un projet de société – au-delà du projet d'entreprise purement économique – qui, progressivement, va articuler sa trajectoire biographique avec l'histoire sociale en cours. Mieux, le devenir sujet-entrepreneur, en dépit de la différenciation des domaines socioprofessionnels distingués¹⁰, trouve une certaine convergence dans la structuration d'un ethos subjectif commun, articulé sur une critique ouverte ou teintée de l'État.

La structuration interne du discours narratif recueilli sur le terrain va progressivement s'orienter vers la dénonciation du modèle « pernicieux » de gouvernance, dépeint comme le principal obstacle à l'émergence d'une société dynamique, moderne et développée. L'État, confondu à l'élite au pouvoir et à l'administration publique, serait ainsi un « milieu de crocodiles » (Bernard), c'est-à-dire ce « lieu sclérosé, d'anti-positivité » (Malet), produisant de « l'anti-espoir », de « l'inertie » et la « mauvaise gouvernance » (Célestin). Haman, actuellement promoteur d'un journal privé et d'une maison d'édition, présente également les couacs de l'administration camerounaise comme la principale cause de sa démission du média d'État au milieu des années 1990.

¹⁰ La construction progressive de l'échantillon nous mettra également en face d'individus non purement entrepreneurs, mais habités par le même élan (ou impératif subjectif) de promotion d'une nouvelle cité.

« Il y a un mal vivre réel un mal vivre social au sein de l'entreprise, mais aussi un mal vivre éditorial parce que les personnes qui ne partagent pas le point de vue généralement admis ou admissible dans *Cameroon Tribune* se sentent mal à l'aise au sein de la rédaction. Et je fais partie de ces gens-là. Donc je pense qu'il y a cette conjugaison de facteurs, je me dis à un moment donné, je trouve que mon avenir professionnel n'y est plus quoi ! Donc j'essaye d'en tirer les conséquences et dire : "Je m'en vais ailleurs quoi !" (...). Je sens que eux et moi on ne voit pas l'avenir du Cameroun de la même manière » (Haman).

L'engagement entrepreneurial en perspective semble porté par des individualités habitées par un besoin pressant de se prendre en charge. Cette recherche projette également de rendre compte des ressorts socio-biographiques qui favorisent l'émergence du sujet-entrepreneur, et les mécanismes subjectifs d'opérationnalisation de l'action entrepreneuriale. Car si notre interlocuteur opère pour l'essentiel en marge du système politique dominant et de « son » administration publique, sa trame narrative laisse dans la même foulée percevoir un individu s'appropriant subjectivement son environnement, considéré comme « neuf », empreint « d'énormes opportunités » et « passerelles » (Haman) susceptibles d'en faire un lieu de productivité sociale. En présentant une certaine aptitude à conjurer la situation « statique-hégémoniste » actuelle, cette figure se place subjectivement sur le piédestal de l'élite dirigeante, qu'elle s'autorise souvent à défier.

L'orientation du récit épouse ainsi un canevas spécifique dont la compréhension passe par une brève typologie des logiques d'action sociale décelées au sein des sociétés humaines, et que nous avons également pu repérer à partir du discours narratif recueilli auprès de nos interlocuteurs. Il s'agit des logiques d'intégration, stratégique et de subjectivation. Le premier type d'action s'insère dans les rouages plus ou moins normaux des processus de socialisation. Il est surtout visible chez des citoyens ordinaires qui se contentent de jouer leurs rôles sociaux en maintenant plus ou moins consciemment la cohésion et l'intégration sociales. Ce modèle désigne l'action sociale ordinaire. Ici, le processus de subjectivation n'est pas nécessairement très développé et peut s'effectuer en même temps que s'exerce l'action sociale. L'individu ne remet pas nécessairement en cause la configuration sociale dominante. Poser un regard diagnostique et/ou critique sur l'environnement est une préoccupation secondaire chez lui. « Conformiste » et « adaptable », il nourrit surtout l'ambition de se frayer une place, voire de maintenir une position confortable acquise. Avant l'avènement de la crise, cette figure-type rentrait assez aisément dans le schéma école-formation-emploi-intégration sociale. C'est un individu « parfaitement » socialisé, pour qui « tous les moyens sont bons » – ou presque – du moment où ils conduisent à une intégration dans le système. Si le sujet-entrepreneur ne

considère pas le tenant de ce modèle comme un adversaire direct, ce modèle d'action est dénoncé dans son récit narratif, parce que considéré comme la principale cause de la léthargie généralisée. L'extrait suivant tiré du récit d'Olivier, promoteur d'un parti politique d'opposition, dénonce quelques aspects de ce modèle-type d'action.

« Le journaliste est astreint à ce qu'on appelle la ligne éditorial de la maison. C'est de soutenir l'action gouvernementale. Ça veut dire que le journaliste qui travaille à la CRTV (média public) peut avoir ses opinions à l'intérieur de lui, mais ne peut les exprimer, peut-être dans un cadre privé (...). Je crois aussi que dans ces structures publiques, les gens sont souvent dans une tendance d'autocensure inutile (...). Mais je crois que les uns et les autres jouent également la carte des petits intérêts. Moi aujourd'hui ça me coûte beaucoup, car j'ai été suspendu de salaire notamment de manière illégale, clandestine et discrétionnaire. Comme pour dire qu'ils ont voulu peut-être montrer aux autres de ne pas tenter comme moi au risque de subir le même sort » (Olivier).

Le deuxième type d'action sociale intervient lorsque l'individu, au-delà du simple rôle social, occupe ou souhaite occuper une position importante dans la hiérarchie socio-institutionnelle. Ce type est perceptible au sein des sociétés dynamiques, mais non forcément conflictuelles. Il renseigne davantage sur le processus d'individuation. Ici l'action sociale peut être imprégnée d'un travail de subjectivation. Seulement, ce dernier est à son tour fortement dédoublé par une réflexivité d'orientation « rationaliste » qui astreint l'individu à atténuer, sinon à supplanter, les élans de la sensibilité subjective. Réaliste et rationnel, celui-ci reste le plus souvent au service de l'idéologie dominante. Sa préoccupation est de comprendre le « champ », afin de mieux envisager les mécanismes de son insertion sociale dédoublée d'un urgent désir d'accès à la reconnaissance publique. Acteur stratégique par définition, il ne répugne guère à se laisser « coopter » par l'élite au pouvoir. Figure de réussite, le contrôle de *zones d'incertitudes*¹¹ finit par en faire un acteur social occupant une position hiérarchique *enviée*. Il demeure un acteur reproducteur-stabilisateur, plutôt que producteur-innovateur du social. Il n'en est pas moins un acteur majeur de l'histoire¹². Le tenant de cette deuxième typologie apparaît comme le principal adversaire de l'engagement entrepreneurial. L'extrait suivant tiré du récit de Malet laisse penser que ce modèle est prégnant au sein de l'élite politico-administrative.

« Donc la précarité, on la voit, le ministre est là, il a un pied dedans un pied dehors parce qu'il sait que d'un moment à un autre il ne sera pas là. Donc il gère l'instant précaire – clientélisme et détournements des deniers publics (...). Le contexte est difficile globalement. C'est-à-dire que tout ce qui est

¹¹ À propos des zones d'incertitudes, consulter M. Crozier & E. Friedberg, 1977, *L'acteur et le système. Les contraintes de l'action collective*, Paris, Seuil, p. 20, 26, 61 et 62.

¹² Durant la période coloniale, l'*indigène évolué* représentait ce modèle-type d'acteur historique, et qui héritera, pour l'essentiel, des commandes de l'appareil étatique post-colonial.

innovation fait face à des blocages. Le premier des blocages est que beaucoup d'acteurs publics ne comprennent pas parce qu'ils ne sont pas au fait des choses, ils ne comprennent pas parce qu'ils ne se donnent pas les moyens de comprendre, ils ne comprennent pas parce que pour eux l'urgence ne se situe pas là où quelque fois les opérateurs de terrain et les citoyens l'attendent. L'innovation déjà trouve ce premier frein (...). Il y a un deuxième frein, c'est dans la culture politique environnante. Comme l'administration a pris la gestion de la chose publique en otage... » (Malet).

Le troisième et dernier type d'action nous intéresse davantage. C'est l'action tendanciellement historique¹³ soutenue par l'expérience individuelle de subjectivation. Le sujet-entrepreneur revendique son rattachement à ce dernier type d'action qui se trouverait au fondement même de son engagement. L'individu ici ne souhaite certainement pas se contenter du rôle socialement assigné du premier type. Mais le rôle d'acteur social « plafonnant » du deuxième type le satisfait encore moins, parce que compatible avec l'idéologie dominante. En passant à l'action, l'individu s'inscrirait à son insu dans l'historicité sociale¹⁴ en participant à la modification du schéma structurel prégnant, favorable à l'action sociale ordinaire et, dans une certaine mesure, à l'action stratégique du deuxième type¹⁵.

Les raisons manifestes de l'engagement camoufleraient d'autres motivations latentes enfouies en chacun, et qui trouvent une convergence dans cette aspiration commune à la modification d'une situation historique jugée « inconfortable ». La subjectivation apparaît ici comme un préalable indispensable à l'action entrepreneuriale, même s'il s'avère qu'elle s'opère parallèlement avec l'action sociale ordinaire. La présente recherche se propose de problématiser ce phénomène en resserrant l'analyse sur la réappropriation subjective de l'expérience biographique du sujet-entrepreneur. Il s'agit de rendre compte des conditions objectives et subjectives d'émergence de cette figure, ainsi que de ses logiques d'action

¹³ L'action historique décrit une catégorie précise d'actions menées par des acteurs capables de revendiquer une certaine légitimité aux actes qu'ils posent, parce que permettant une compatibilité entre l'intérêt particulier et l'intérêt général défendu (Touraine, 1965 : 127). Plutôt que de s'adapter ou de s'accommoder d'une situation sociale prégnante, l'action historique vise la modification de la configuration dominante (Rocher, 1968 : 128 et 140).

¹⁴ Selon Alain Touraine (1973 : 13), l'historicité « définit les instruments de production de la société par elle-même ». Cette notion désigne ainsi la capacité qu'a la société à s'autoproduire, à travers une distance prise « par rapport à son activité et cette action par laquelle elle détermine les catégories de sa pratique ».

¹⁵ D'après François Dubet, ces trois grands ensembles au sein desquels les trois logiques d'expérience sociale s'objectivent renvoient, en fonction de chaque orientation, aux héritages, rôles et appartenances collectives (logique d'intégration), aux ressources et opportunités (logique stratégiques) et à la distanciation des individus vis-à-vis des définitions culturelles (logique de subjectivation) (Dubet *in* Molénat, 2014 : 195). Si les trois logiques d'action ne sont guère exclusives chez Dubet, le fait que le sujet-entrepreneur revendique une certaine filiation avec la logique de subjectivation est d'abord à considérer comme un idéal qui structure l'orientation de son récit – voire de son engagement. Le caractère « marginal » des expériences de subjectivation étudiées, loin de relever d'une quelconque essence, serait surtout la conséquence de cette configuration sociale-historique. Toutefois, à la différence de Dubet, la logique de subjectivation ne provient pas seulement de la tension entre logique stratégique et logique d'intégration, mais de leur articulation avec des valeurs incorporées (chapitre 7).

sociale. Son objet porte sur l'engagement entrepreneurial en procès. Dit autrement, la trame de l'investigation participe de la clarification et la mise en relief de l'action du sujet-entrepreneur camerounais, notamment sur les *motivations*¹⁶ qui le pousseraient à vouloir travestir l'actuelle configuration sociale. Mais plutôt qu'une présentation des histoires de vie au sens strict, il s'agit ici d'une mise en relief d'ingrédients constitutifs d'une identité entrepreneuriale à partir de l'analyse des expériences de subjectivation. La perspective reste donc pour l'essentiel socio-anthropologique et non « psychologique ». Elle est surtout compréhensive, car c'est à partir du vécu que se construira un regard non moins objectif sur le contemporain en construction.

3. Intérêt de l'articulation du biographique avec l'engagement entrepreneurial en contexte africain

La recherche trouve un premier intérêt heuristique dans sa tentative de rapprocher le sens des récits narratifs recueillis du contexte sociopolitique, socio-culturel et socio-historique qui sous-tendrait ces micros dynamiques. Tout en démontrant la compatibilité de la méthode biographique dans l'appréhension des dynamiques sociales africaines, il s'agit de rallier l'analyse des processus sociaux globaux en cours avec une nouvelle mouvance épistémologique qui semble accorder une centralité analytique à l'individu (Martuccelli & Singly, 2009 ; Corcuff et *al.*, 2010 ; Molénat, 2014) et à la figure du sujet (Touraine, 2005 ; Gaulejac, 2009 ; Bajoit, 2013). Ceci nous amène à comprendre que les dynamiques sociales porteuses de « turbulence » en Afrique ne sont pas seulement travaillées par des luttes de « places ». Elles renfermeraient également des enjeux profonds de transformation sociale qui s'opèrent dans la banalité de la vie quotidienne, et très souvent loin des centres d'intérêts du pouvoir. En plus de rendre compte du caractère complexe et diversifié du sujet-entrepreneur, la recherche s'efforce en outre de démontrer comment cette figure est porteuse d'une dynamique plurielle de changements structurels susceptible de s'inscrire d'une manière moins « passive » au cœur même des enjeux de transformation de la condition humaine (Éla, 2006a).

L'autre intérêt de la recherche se trouve dans le besoin de comprendre les ressorts véritables de l'action entrepreneuriale au Cameroun. Artisan principal de cet élan dynamique, le sujet-entrepreneur, visiblement, représente une catégorie curieuse d'acteurs émergents non

¹⁶ Guy Bajoit (2008) s'intéressant à cette problématique à partir du regard porté sur les sociétés occidentales, affirme : « D'une manière générale, il me semble que les sociologues n'ont jamais été assez loin dans l'élucidation des motivations, qui constituent les ressorts des conduites humaines. Ils ont tendance à s'arrêter dans leur investigation dès qu'ils découvrent une raison plausible, généralement simple. Or, ces raisons sont d'une extrême complexité ».

suffisamment systématisée au sein de la littérature. S'il semble inscrire sa touche personnelle dans les processus de modernisation en cours, il n'en est pas moins un sujet affectivement rattaché à son terroir (communautaire, citoyen-étatique et panafricain). La tâche épistémologique actuelle est peut-être de découvrir les principaux supports de la société africaine qui, en dépit de la précarité prégnante, parviennent à générer le potentiel entrepreneurial et, incidemment, à faire reculer la pertinence de *l'illusion identitaire*¹⁷.

4. Position du problème. L'engagement entrepreneurial minoré par la littérature africaniste ?

La culture politique hégémonique, l'ouverture des imaginaires et la dissidence créatrice, constitueraient les trois piliers culturels constitutifs de l'émergence historique de la société politique au Cameroun (Joseph, 1986 ; Mbembe, 1988). Ces piliers sont au cœur de ses différentes séquences historiques depuis l'ère coloniale. Le pilier hégémonique puiserait quelques racines dans la domination légale-rationnelle de type coloniale. Celle-ci, animée par les puissances impérialistes, adopte une orientation hégémonique-autoritaire en vue d'assouvir des penchants souverainiste, pulsionnel et d'exploitation matérialiste (Mamdani, 2004). La situation coloniale qui en découle relève certes d'une réalité *sui generis*. Elle n'en est pas moins porteuse d'un legs indéniable qui viendra bouleverser la « tradition précoloniale » (Olivier de Sardan, 2010). L'autoritarisme de l'État indépendant, bien que trouvant des éléments de consolidation au sein des structures sociales endogènes (Bayart, 2006), recouvre sa raison d'être dans sa continuité structurelle avec le modèle colonial de domination, de prédation et d'exploitation des couches sociales vulnérables.

La domination hégémonique va cependant faire face à des tentatives permanentes d'atténuation de son impact, à travers les logiques d'action sociale nourries par l'ouverture des imaginaires¹⁸. Cette dernière constitue le principal centre d'impulsion des dynamiques de

¹⁷ J.-F. Bayart (1996 : 9-10) soutient la thèse selon laquelle « l'identité culturelle » et « l'identité politique » seraient une illusion en ce sens que seules font sens les stratégies identitaires rationnellement conduites par des acteurs en situation. Il s'insurge ainsi contre l'interprétation « culturaliste » pour montrer la nature complexe des phénomènes sociopolitiques qui louvoient entre ouverture moderne et repli traditionnel. Sans véritablement être contre cette thèse – qui traduirait une réalité objective et dominante –, la perspective adoptée dans ce travail se propose simplement de démontrer l'existence d'autres types de postures qui, de notre point de vue, contribuent également à produire du social. Il s'agit surtout de montrer comment un certain conditionnement biographique et intersubjectif peut influencer et sédimenter un modèle-type identitaire qui ne saurait être facilement réductible à une pure illusion.

¹⁸ L'ouverture des imaginaires intervient lorsque le cadre référentiel des populations occupant un espace territorial donné s'élargit, du fait de l'avènement d'une situation sociale nouvelle. Peu importe que l'individu endogène soit apte ou non à capitaliser les nouvelles opportunités furtivement offerte par cette ouverture au monde. Le simple fait d'être au courant de l'existence d'autres horizons possibles suffit.

subjectivation qui s'opposent aux effets induits du modèle hégémonique. Elle laissera poindre une branche dissidente du nationalisme qui, en parvenant à construire une identité politique « kamerunaise » (Joseph, 1986 ; Mbembe, 1996), constitue le troisième pilier de la productivité sociale-historique au Cameroun. Avec l'inscription de l'épopée upéciste au sein des logiques de production sociale, le développement de la réflexivité va prendre une dimension politique chez l'indigène, décrivant une dynamique de contestation du monopole d'assignation des identités par l'État. Cette expérience informe que les exactions du régime colonial sont productrices de douleurs physiques et morales qui, à leur tour, vont susciter des formes nouvelles d'expressivité qui vont pousser le colonisé dans la quête du sens de sa vie. De cette quête de sens, il accède au statut de sujet tout en développant une certaine capacité à être sensible à la condition humaine. Dès lors qu'il décide d'exprimer cette sensibilité dans sa pratique banale des relations sociales, le sujet devient indéniablement acteur. Or, ce devenir acteur au travers d'expériences de subjectivation apparaît comme l'angle mort de la littérature africaniste spécialisée – notamment francophone.

L'engagement entrepreneurial mis en relief dans cette recherche se propose ainsi de problématiser la subjectivité comme le principal déterminant de la transformation sociale. Il convient à cet effet de relativiser une certaine appréhension des processus de modernisation en Afrique à partir de la seule perspective « communautaire », telle que relevée chez Alain-Marie (1997), Ville (2014) et Garnier (2014). Il s'agit en outre d'atténuer, sans toutefois les renier, certaines tentatives d'appréhension du social et du politique fortement séduites par les paradigmes de la *politique du ventre* et de l'*insécurisation de l'État*, théorisés respectivement par Bayart (2006) et Laurent (2000). L'on pourrait ainsi, dans un premier temps, se rapprocher des perspectives de recherche qui abordent les dynamiques sociales-historiques en mettant l'accent sur des positions prises par les citoyens par rapport au pouvoir et à la société moderne¹⁹. Ces approches semblent apporter une visibilité supplémentaire aux conditions et modalités d'émergence des nouveaux acteurs et figures de réussite vis-à-vis de l'État (Lebeau et al., 2003), voire du politique (Banégas & Warnier, 2001). Mais si le crédit des travaux suscités se trouve dans le recentrement sur la capacité des recompositions subjectives à influencer les différentes formes de recomposition du politique, les dynamiques mises en exergue restent toujours proches des modèles de reproduction du système dominant, et assez éloignées des zones de production d'une modernité porteuse de changement structurel.

¹⁹ Cette démarche est adoptée par F. Leimdorfer & Alain-Marie (2003), J.-F. Havard (2005), M.-E. Pommerolle (2005 et 2008), M.-E. Calvès & R. Marcoux (2007), J. Siméant (2014).

Une dynamique de recherche impulsée dans le cadre du Laboratoire d'Études et de Recherche sur les Dynamiques Sociales et le Développement Local (LASDEL) apporte des éclairages progressifs sur des pratiques pluri-formes d'investissement de l'État par une variété d'acteurs sociaux, et non plus essentiellement politiques au sens d'étatique. Sans s'identifier au « politique par le bas » (Bayart et *al.*, 2008) qui, avec le recul, ne semble guère s'être démarqué d'une certaine *superficialité*²⁰, cette dynamique inaugure une sorte d'anthropologie comparative (Blundo & Sardan, 2007 ; Bierschenk et *al.*, 2007) mettant davantage l'accent sur des études de cas spécifiques et susceptibles de rendre compte des enjeux centraux de la modernité africaine en gestation. De la *sage-femme* au *douanier*, en passant par le *courtier en développement* (Bierschenk et *al.*, 2000), les fonctionnaires et autres détenteurs des *pouvoirs locaux* (Olivier de Sardan & Tidjani Alou, 2009), plusieurs acteurs seront passés sous le peigne fin. De même, les pratiques plurielles quotidiennes et banales relatives à la corruption, des formes « inhospitalières » de pratique de la médecine, voire des nouvelles formes de « gouvernementalité » viendront à leur tour rendre compte de la créativité sociale permanente qui ne cesse de faire reculer les formes officielles de gouvernance au bénéfice des *practical norms*. De la sorte, l'on se retrouverait dans une situation permanente de *State at Work* qui traduit cette mise en chantier permanente de l'État en Afrique (Bierschenk & Olivier de Sardan, 2014 ; Herdt & Olivier de Sardan, 2015 ; *etc.*).

La problématique centrale de cette recherche s'inspire en partie de cette dynamique interdisciplinaire prônant la démarche socio-anthropologique. L'on parvient néanmoins à déceler deux insuffisances au collectif de *L'État en chantier*. La première, d'ordre thématique, est relié au choix des sites et cibles d'études. L'on y entrevoit une disparité criante entre l'abondante production empirique sur les phénomènes sociaux locaux et banals, et le peu d'intérêt accordé aux pratiques de l'élite au pouvoir et aux initiatives de contre-hégémonie. Le second « écueil » porte sur le désintérêt porté sur le sujet individuel et les processus de subjectivation.

C'est, en partie, pour s'insurger contre la première insuffisance relevée que Pommerolle (2005 et 2008) dénonce le peu d'intérêt accordé aux « acteurs », « ressorts » et « rapports à

²⁰ Dans la deuxième édition de *L'État au Cameroun*, Jean-François Bayart reconnaîtra certaines faiblesses qui l'auraient amené, si cela était à refaire, à « poser autrement le problème du rapport de l'Etat à la société » (1985 : 6). Le politiste français regrettera, entre autres, d'avoir minoré l'impact de la culture nationaliste et l'instrumentalisation par le président Ahmadou Ahidjo de l'élite au pouvoir dans le Nord d'abord pour asseoir son hégémonie sur l'étendue du territoire national. Mais curieusement, ses contributions ultérieures sur les différentes formes d'énonciation du politique en Afrique – et notamment *Le politique par le bas* –, marqueront un faible intérêt sur les pratiques « culturelles » ou réellement « marginales ».

l'État » aux sein des études portant sur le renouveau des actions contestataires depuis la fin des années 1980. Ce faisant, l'auteure fustige le mépris des modèles théoriques dominants dans l'appréhension des États et régimes africains, sur les expressions réellement dissidentes²¹. Son étude comparative sur la mobilisation pour les droits de l'homme au Cameroun et au Kenya, d'une certaine manière, recoupe les travaux de Jean-François Havard (2005, 2007 et 2009) sur les processus d'individualisation et la construction des identités nationales subversive en Afrique de l'Ouest. Selon Havard, la mobilisation « réussie » de la jeunesse en faveur de l'alternance politique trouve une explication crédible dans la structuration historique d'une « mémoire collective » réappropriée en vue d'insuffler une dynamique originale dans l'engagement.

Tout en tirant bénéfice de ces apports, cette recherche souhaite pallier la seconde insuffisance portant sur le peu de crédit accordé au sujet individuel et les processus de subjectivation. À la différence des travaux évoqués, davantage focalisés sur l'objectivation des mobilisations collectives plus ou moins structurées (Pommerolle, 2005 et 2008, Havard, 2005, 2007 et 2009, Siméant, 2014, *etc.*), la présente contribution, sensible à *l'outil biographique*, propose une lecture des pratiques de modernisation à partir du concept construit de sujet-entrepreneur, opérant de manière individualisée – et non strictement individualiste. La spécificité de ce travail est de rechercher le moteur de l'engagement dans l'articulation de la subjectivité individuelle (affect, émotions) avec la réflexivité. Les processus de subjectivation qui en découlent traduiraient un modèle d'action historique inscrite dans une orbite de réinvention du social-politique à partir de la « marge » (Beck, 1997).

Cette recherche projette d'améliorer l'intelligibilité de l'engagement entrepreneurial au Cameroun. Le travail effectué demeure néanmoins sensible aux mutations culturelles prégnantes au sein des sociétés contemporaines²². Ce qui explique le rapprochement amorcé avec les contributions théoriques originales relatives à la capacité intuitive de l'individu que

²¹ Traitant de la mobilisation pour les droits de l'homme au Cameroun et au Kenya, M.-E. Pommerolle (2005 : 12-13) ne distinguera que deux contributions majeures sur les expressions réellement dissidentes. Celle de Lafargue, J. (*Contestations Démocratiques en Afrique. Sociologie de la protestation au Kenya et en Zambie*, Paris, Karthala, 1996), et de Banegas, R. (« Les transitions démocratiques : mobilisations collectives et fluidité politique », *Cultures et conflits*, N°12, hiver 1993, p. 105-140). Sa critique est principalement dirigée à l'endroit des « modèles théoriques forgés pour appréhender les États et les régimes africains des années 1960 et 1970 en termes de modernisation, puis de dépendance ou de néo-patrimonialisme ». Mais aussi, contre les analyses en termes de « modes populaires d'action politique », plus intéressées aux formes inhabituelles de la résistance.

²² Touraine, 1966, 1973, 2005 et 2013 ; Ricœur, 1983 et 1990 ; Beck, 1997 ; 2001 ; 2003 ; Éla, 1998 et 2006a ; Mbembe, 2010 et 2013 ; Bajoit, 2003, 2010 et 2013 ; *etc.*

les sociologues auraient longtemps négligée, et qui serait restée une *boîte noire*²³. La question centrale qui émerge de ce travail est de comprendre comment notre interlocuteur *advient* à la fois comme produit d'une fabrication sociale et producteur d'une histoire en permanente construction. Elle oscille entre les supports de détermination et les propriétés d'autonomisation qui laissent ouverte la question du sujet en gestation. Dit autrement, comment advient-on sujet-entrepreneur au Cameroun ? Aussi, dans quelle mesure le devenir sujet-entrepreneur informe-t-il les dynamiques de transformation sociale en cours ? Notre principale hypothèse est que si les facteurs objectifs (environnement, origine sociale, profession, sexe, âge, *etc.*) influencent le processus de fabrication sociale du sujet-entrepreneur, son émergence est surtout redevable des logiques du sujet qui informent sur le travail de subjectivation et la manière dont son engagement participe à la productivité sociale. L'idée centrale qui en découle est que le fondement de l'engagement entrepreneurial au Cameroun se trouve dans la rencontre des facteurs contextuels avec la réflexivité en travail du sujet-entrepreneur émergent, préoccupé par son devenir historique. La recherche s'inscrit ainsi dans la perspective des travaux ouverts à l'analyse des innovations entrepreneuriales ciblant principalement les lieux d'invention porteuses de ruptures et de mutations.

²³ Cf. Guy Bajoit, 2013 : 141.

Chapitre 1 : Enjeu théorique de la recherche. Le sujet individuel comme un nouvel objet de la discipline sociologique ?²⁴

Ce premier chapitre épistémologique (théorique) souhaite problématiser l'émergence du sujet individuel au sein des sciences sociales contemporaines, prédominées par le paradigme structuraliste. Il s'agit de montrer comment le sujet, boudé au sein de la discipline sociologique naissante, va recouvrer une centralité analytique progressive, même si des défis majeurs guettent les sociologies dites de l'individu au sein de la configuration actuelle des sociétés mondiales. De fait, l'étrange actuelle de l'idée qu'il puisse exister une société « sans individus » n'a pas toujours fait l'unanimité au sein de la discipline sociologique (Le Bart, 2008). Ce revirement épistémologique participe d'une longue maturation sociologique et philosophique, toujours en cours. Celle-ci ayant commencé par des initiatives de détachement progressif du provincialisme scientifique²⁵ qui n'appréhendait la modernité qu'à travers une posture *rationnelle*, voire occidentalocentrée (Dumont, 1966 et 1977 ; Beck, 2001 ; Martuccelli & Singly, 2009). C'est dans ce créneau qu'émergerait parallèlement l'individualité au cœur des sciences sociales contemporaines qui, aujourd'hui, permettraient l'éclosion des figures du sujet rationnel ou réflexif (Giddens, 1991 ; Touraine, 2005 ; Bajoit, 2010). Ces figures se seraient progressivement imposées dans le corpus des sociologies de la postmodernité, à la suite du retrait relatif du courant sociétal-structuraliste inspiré de la sociologie classique. Ce chapitre se propose de retracer quelques apports majeurs de ce renouvellement théorique. Il s'agit de comprendre les effets induits de ses différentes formes de cristallisation au sein de la connaissance cumulative. Mais aussi d'esquisser les différents défis dressés devant les nouvelles sociologies de l'individu, en quête de consolidation d'une légitimité fragilisée par les constances mutations inhérentes aux sociétés contemporaines.

I. Sociologie classique ou l'hégémonie du courant « sociétal »

1. Pères fondateurs de la sociologie et « phobie » de l'individu individualisé ?

L'intérêt porté sur la quête de l'individualité ne saurait éluder un détour – fut-il bref – par la question globale de l'individualisation qui, se trouvant au cœur même de la naissance de la discipline sociologique, préoccupera – différemment – ses principaux pionniers. La sociologie

²⁴ Ce chapitre vient d'être publié dans *Cahiers de recherche sociologique*, n° 59-60, p. 47-60, 2016.

²⁵ Le provincialisme peut brièvement être défini comme une posture scientifique consistant à appréhender les réalités « autres » avec les lunettes conçues par et d'abord pour son propre univers.

française, par exemple, sera fortement influencée par l'œuvre de Durkheim dont l'intérêt porté à l'individualité aura pour objectif principal de l'insérer dans des cadres institutionnels socialement déterminés. À la différence des États-Unis où l'individualité semble aller de soi – les institutions étant perçues comme des facteurs prédisposant à sa pleine réalisation²⁶ –, l'on verra plutôt émerger, en France, une sociologie dite « classique » ôtant toute « centralité analytique » à l'individu (Martuccelli, 2002 : 11) au profit des groupes collectifs ou institués. Bien que proches de la vision française du rôle des institutions, la capacité des auteurs allemands à « tout poétiser » sans nécessairement faire abstraction des sentiments, les éloignera quelque peu du scientisme sociologique à la française, tout en les rapprochant, sur ce strict point, de la sociologie anglaise. Cette dernière, en effet, bien qu'influencée au départ par les sciences naturelles, s'annoncera par la suite à travers l'importance accordée à la « participation à la vie et aux sentiments d'autrui » (Lepenies, 1990 : 119, 120, 200 et 244).

Derrière le penchant *froidement naturel* et *désintéressé* préconisé par Auguste Comte (précurseur) et Émile Durkheim (architecte de l'institutionnalisation de la sociologie en France), se camouflerait une certaine crainte partagée quant aux bouleversements sociaux en pleine émergence, et imputés à la prééminence de la figure de l'individu. Mais si la crainte de l'écroulement des institutions traditionnelles par la montée de l'individualisme est à l'origine des travaux pionniers de Comte et du projet épistémologique de Durkheim, on peut néanmoins considérer *Communauté et société* comme le véritable précurseur de l'analyse du rapport communauté/société (Tönnies, 2010). Cet ouvrage serait ainsi à l'origine de la *summa divisio* qui, désignant cette opposition faite entre les sociétés anciennes dites holistes, et les sociétés modernes dites « individualistes », naît également avec la sociologie. Cette dernière s'appropriera ainsi de la typologie *Gemeinschaft* et *Gesellschaft* systématisée dès 1887 par Ferdinand Tönnies, pour séparer tradition (liens personnalisés « lourds » et hiérarchiques) et modernité (liens impersonnels, « légers » et horizontaux). Dans l'esprit de cette assertion, l'individu serait inexistant dans la communauté du fait de la forte contrainte du collectif sur l'individuel; tandis que les processus d'autonomisation individuelle semblent juxtaposés au sein de la société. Cette appréhension de la modernité comme rupture certaine avec l'ordre

²⁶ Cf. Taylor (1998) et Rawls (2009). De même, la sociologie de Parsons – autre Père fondateur – rentre dans le schéma classique de la *summa divisio*, notamment avec ses *patterns variables* (Dubet, 1994 : 41-47).

ancien (communautariste) sera ainsi validée par ses contemporains, même si ces derniers y posent des regards différenciés²⁷.

Durkheim (1889) semble s'accorder avec l'essentiel des analyses de Tönnies sur la division communauté/société. Mais à la différence de son homologue allemand, le sociologue français trouve plutôt *sui generis* et naturelle l'émergence de la société contemporaine qui, à ses yeux, ne saurait être la conséquence exclusive du développement de la communauté. Peut-être est-ce parce que sa démarche, visant la *personne humaine* au-delà de l'individu au sens strict, confère à son individualisme une orientation plus générique – c'est-à-dire impersonnelle et anonyme (Durkheim, 1898 et 2004). Il semblerait que, voyant en la montée de l'individualisme un risque de déclin de la cohésion sociale, le sociologue français se soit trouvé astreint à forger une conception *non individualiste* de la modernité en mettant la primauté sur la socialisation de l'individu aux valeurs « humanistes universelles » étroitement contrôlées par l'éducation (Le Bart, *op.cit.* : 124-125).

La prise en compte de l'environnement de production conduit à atténuer quelque peu l'anti-individualisme et l'antipsychologisme attribués à Durkheim, dont l'œuvre participerait en fin de compte de l'édification d'une certaine psychologie collective. Car, son désir à cette époque semble surtout d'imposer la sociologie contre l'organicisme, le psychologisme et l'influence philosophique : « il devait donc récuser toute forme d'explication visant à chercher les causes du fonctionnement social dans des consciences individuelles ou dans des caractéristiques personnelles » (Gaulejac, 2009 : 28). Cependant, même s'il lui arrive de partir des acteurs ou de leurs croyances pour analyser un fait social, et même si l'individu générique reste le point d'aboutissement de ses constructions théoriques, la difficulté intrinsèque de l'œuvre durkheimienne demeure dans cette forme de « chosification » de l'individu à qui il n'est attribué aucun *supplément d'âme*. Dès lors, son approche de la socialisation, en mettant l'action sur la régulation et l'intégration sociales, semble peu apte à déterminer l'essence subjective des dynamiques de dé-socialisation qui sont également au centre de la production du social. Trop captivée par l'urgence de la « cohésion sociale » et de la proposition d'une macro-théorie sociologique donnée une fois pour toutes, la sociologie durkheimienne sera en même temps peu apte à rendre compte de la pleine richesse des dynamiques conflictuelles et

²⁷ Si Durkheim pose un regard inquiétant sur la montée de l'individualisme, Weber et Simmel ne partagent pas nécessairement cet avis. Weber y voit un processus de « rationalisation », tandis que Simmel voit en l'urbanisation et en l'économie monétaire, le symbole d'affranchissement des individus de l'état communautaire (Christian Le Bart, *op. cit.* : 126).

des postures subjectives qui cisailent également les sociétés dites modernes²⁸. En partie, cela expliquerait pourquoi son orientation épistémologique semble demeurée fort peu sensible à la signification donnée par l'individu aux liens sociaux et à la manière dont il se les approprie (Singly, *in* Corcuff et al., 2010 : 352).

À la suite de Durkheim, l'héritage de la sociologie classique, pour l'essentiel, boudera la figure du sujet individuel, qu'il soit marxiste – primat des classes – parsonien, bourdieusien – primat de l'intégration et les champs sociaux –, voire goffmanien – interactionnisme de face à face. Incidemment, la société, vue sous cet angle, reste d'abord « un agrégat d'individus réunis au moyen d'un ensemble d'interactions structurées prenant des formes sociales précises » (Steiner, *op.cit.* : 47). À travers un tel *scientisme sociologique* fétichisant les faits et au sein duquel la société irait de soi, l'individu autonome semble d'abord conçu et intériorisé comme un « individu pleinement socialisé » (Dubet, 1994 : 12). Pourtant, la période classique connaîtra également des auteurs majeurs plus enclins à comprendre les ressorts de l'action individuelle au sein d'une société dynamique-conflictuelle.

2. La centralité de l'individualité néanmoins préservée par un pôle « disséminé »

À côté de l'hégémonie structuraliste de certains pères fondateurs, d'autres penseurs opposeront une autre conception de la société sans que leurs idées, pourtant proches, ne puissent véritablement se fédérer en une école de pensée autonome. Au niveau de la France, Georges Palante et Eugène Fournière s'opposeront – en vain ? – à Durkheim en s'efforçant de défendre l'individu contre l'écrasement de la société (Beau, 2006 ; Fournière, 2009). Mais au-delà de ces auteurs marginalisés par la sociologie française naissante, d'autres figures importantes de la sociologie classique européenne vont fonder des préalables épistémologiques indispensables à l'avènement du sujet individuel. C'est le cas de la démarcation de l'expérience sociologique britannique qui se fera par l'intermédiaire des Webb (Sydney et Béatrice). En introduisant l'enquête participative – empreinte d'une sensibilité philanthropique vis-à-vis des couches précarisées –, les Webb s'éloigneront des *fact-and-figures men* du XIX^e siècle – notamment de Spencer, grand admirateur de Comte (Lepenies, *op.cit.* : 119, 120, 150, 190 et 191).

²⁸ À ce propos, M. Halbwachs, durkheimien et animateur de *L'Année Sociologique* (fondée par Durkheim en 1898), lui reprocherait dans l'ouvrage consacré en 1930 au suicide, « d'avoir écarté un peu rapidement les “motifs” en ne les considérant que comme des prétextes et en ne voulant pas y voir des causes de suicide » (Steiner, 2005 : 12 et 105).

Cette brèche ouverte au déterminant « culturel », associée à la sensibilité poétique allemande, laissera poindre une reconnaissance de l'influence de la vie psychique (et/ou du vécu) dans le conditionnement des rapports sociaux. En plus, le besoin de jonction de la science avec la création poétique, observé chez les auteurs allemands (Dilthey, Nietzsche, Simmel, George, Weber), apportera un parfum herméneutique à la sociologie européenne naissante. S'opposant par exemple au scientisme sociologique, la sociologie compréhensive de Weber apparaîtra moins antinomique à l'étude de l'individualité (Weber, 1991 et 1992), du fait de l'accent mis au « sens que l'agent prête à son action »²⁹. Mieux, en séparant l'objectivité culturelle et sociale avec la subjectivité des individus, l'approche de la modernité de Georg Simmel inaugurerait « une expérience de la discontinuité là où la sociologie classique construit, au contraire, une filiation déterminée » (Dubet, *op.cit.* : 74). Plus sensible aux mérites de l'art, Simmel (1989 et 1999) apparaîtra comme le principal précurseur des sociologies de la modernité.

II. Sociologies de la postmodernité et émergence de l'individualité ?

1. Fondations de la logique d'articulation par des « précurseurs »

Après avoir occupé une place ambiguë au sein de la sociologie classique, l'individu connaîtra une longue période de « retrait », due principalement à « l'hégémonie des approches marxistes et structuralistes » (Le Bart, *op.cit.* : 18). Son rebondissement s'effectuera de manière timide avec l'émergence des paradigmes de l'action³⁰; mais surtout par Louis Dumont – même s'il semble *a priori* s'inscrire dans la lignée structuraliste des auteurs opposant sociétés holistes et sociétés individualistes. Moins captivé par la *summa divisio*, Dumont aurait d'abord distingué le type de société « moderne » (avec une forte prégnance de la catégorie économique), mettant en valeur l'individu et l'égalité, des modèles traditionnels-hiérarchiques qui mettraient plutôt l'accent sur le tout social, par souci de clarté épistémologique. Ce qu'il nomme « idéologie moderne » prendra davantage le sens d'un élément caractéristique (à interroger) des sociétés occidentales individualiste-égalitaristes, et non plus nécessairement celui d'une valeur universelle ou un progrès en soi (Dumont, *op.cit.* : 11). La distinction qu'il opère entre sociétés holistes-hiérarchiques et sociétés égalitaires-individualistes ne constituerait ainsi qu'un point de départ au regard de son œuvre globale.

²⁹ Cependant, Max Weber demeure « classique » en ce sens que la finalité de son *individualisme méthodologique* demeure l'explication des structures sociales à partir des *pratiques institutionnelles-collectives* qui leur confèrent un sens (Colliot-Thélène, 2014 : 52, 97 et 98).

³⁰ En fonction de chaque auteur, l'action deviendrait *connaissance* (Berger et Luckmann), *interaction* (Goffman), *langage* (Schutz), *stratégie* (Crozier et Friedberg), ou *utilité* (Boudon) (Dubet, *op. cit.* : 79-87).

L'objectif final étant d'établir un véritable projet de comparaison des différentes aires culturelles à partir d'une perspective plus anthropologique qu'idéologique au sens strict.

À travers la logique d'articulation, différentes combinaisons engendreraient des contraintes hiérarchiques nécessaires au fonctionnement des sociétés *modernes* en vue d'agencer liberté et égalité. De même, l'égalité se trouverait combinée avec le principe hiérarchique (trait général des sociétés *holistes*) sans que cela implique nécessairement l'individualisme (*idem* : 13). À travers sa démarche de terrain, Dumont percevra l'Indien d'abord comme un homme-dans-la-relation pouvant en même temps accéder à la pleine individualité (Saglio-Yatzimirsky, 2014). Cette approche, résolument holistique plutôt que centrée sur les logiques d'action, restera néanmoins pertinente dans son effort de compréhension des sociétés « exotiques ».

Au-delà de l'invitation de Dumont à comparer les « sociétés-égalitaires » et les « communautés-holistes », l'articulation des concepts de société et d'individu trouve une théorisation avancée avec Norbert Elias dont l'originalité se trouverait dans sa démarcation avec des relents structuralistes encore présents chez l'anthropologue français. En effet, la sociologie historique d'Elias (1987 et 1991a) sera déterminante dans le dépassement de la « fausse » opposition individu *vs* société, en vue de proposer une lecture plus dialectique du processus de civilisation des mœurs. Grâce au concept de *configuration*, il saisira le caractère complexe de la dynamique historique de l'Occident à travers un assemblage cohérent des dynamiques contradictoires au sein des mêmes ensembles. Bien que rentrant dans la lignée classique, la sociologie non normative de type éliasien, parce que moins *classiste*, ouvrirait une brèche sur l'appréhension plurielle de réalités productrices de sens au sein d'une même temporalité, et dont l'autocontrôle propre à la société de Cour n'en constituerait qu'un aspect parmi d'autres³¹.

Pourtant, Norbert Elias, à l'instar de Weber et Dumont, reste plus proche de l'épistémologie classique, en dépit des démarcations majeures relevées. Certes, le rôle central de sa sociologie historique sera déterminant dans l'émergence de la sociohistoire inscrite dans une démarche compréhensive plus orientée vers un objectif de déconstruction des entités collectives. Déconstruction qui, d'ailleurs, préserverait un espoir peu camouflé de retrouver l'individu « en chair et en os », quand bien même la spécificité de sa combinaison serait toujours

³¹ C'est ainsi qu'à partir d'une trajectoire historique singulière, il fera œuvre de sociologie en cernant les enjeux contextuels. Ce pari, réussi avec la figure de Mozart, informera sur les dynamiques de changement en travail au cours de la société de Cour médiévale, et qui annonceront la modernité à venir (Elias, 1991b).

redevable de plusieurs facteurs identitaires (Noirel, 2006 : 4, 6, 108, 109 et 110). Seulement, l'effacement de la dichotomie individu/société opéré par Elias laisserait toujours poindre un parfum classique qui continuera à faire de l'acteur un produit incorporé au sein de la dynamique du système (Dubet, *op.cit.*, 21, 37 et 38).

En cela, si la thèse processuelle de l'individu posée par Elias constitue un tournant décisif au sein des sciences sociales contemporaines, l'approche foucauldienne des processus de subjectivation conférera un crédit supplémentaire à l'individualité. Ainsi en est-il des « techniques de soi » entendues comme des « procédures, comme il en existe sans doute dans toute civilisation, qui sont proposées ou prescrites aux individus pour fixer leur identité, la maintenir ou la transformer en fonction d'un certain nombre de fins, et cela grâce à des rapports de maîtrise de soi sur soi ou de connaissance de soi par soi » (Foucault, 1994 : 213). Proche de la subjectivité, ces « techniques de soi », en permettant d'éviter les écueils de la notion globalisante de « rationalisation », conduiront Foucault à proposer deux sens (ou formes distinctes de rationalités) au « sujet » : « sujet soumis à l'autre par le contrôle et la dépendance, et sujet attaché à sa propre identité par la conscience ou la connaissance de soi » (*idem* : 225-227).

Le second sens attribué à la notion de sujet par Foucault nous intéresse davantage dans le cadre de cette contribution. Il trouve une systématisation originale à travers l'œuvre d'Alain Touraine. À l'origine même des travaux de ce dernier, on perçoit ce sujet s'efforçant de procurer du sens à sa vie face aux contraintes hégémoniques qui bloqueraient son épanouissement au sein de la société. Touraine (1965 et 1973) s'engagera de manière précoce à ressortir les traits caractéristiques du *sujet historique* par le biais de la théorie *actionnaliste* élaborée à partir des mouvements sociaux « inédits » de *Production de la société*. Ce travail se poursuivra avec le revirement paradigmatique du sujet culturel se substituant à l'agent du social (Touraine, 2005), en passant par la critique de la vision instrumentale de la modernité.

Fustigeant le processus de « rationalisation », Touraine (1992 : 24 et 25) ne cessera de rappeler que la période moderne (indépendance américaine et révolution française) ne se résume pas uniquement en sécularisation, rationalisation et esprit capitaliste; mais qu'elle aurait une autre face qui est celle de la naissance du sujet et du progrès de la subjectivation. Son analyse, tout en se distanciant de la posture évolutionniste en vue de montrer les conséquences bien différentes des deux pôles, va doublement concevoir la modernité comme la « séparation de plus en plus grande du monde de la nature, régi par des lois que découvre et

utilise la pensée rationnelle, et du monde du Sujet, dont disparaît tout principe transcendantal de définition du bien, remplacé par la défense du droit de chaque être humain à la liberté et à la responsabilité » (*idem* : 74). C'est cette résurrection de la pensée dualiste (intriquée) préévolutionnaire qu'il défendra en préconisant la séparation des deux pôles de la modernité que sont la rationalisation et la subjectivation (*idem* : 77). Nul doute que *La fin des sociétés* (Touraine, 2013), présentée comme l'aboutissement de son œuvre, s'inscrit dans ce long trajet épistémologique de substitution du sujet à l'acteur rationnel.

Très vraisemblablement, ces différents travaux influenceront le revirement épistémologique observé depuis la fin des années 1980, en faveur de l'individualité qui, dès lors, va retrouver une place significative au sein des *nouvelles sociologies*. C'est ainsi par exemple que Michel Wieviorka (2012) et Guy Bajoit (2013) vont retravailler l'approche tourainienne du sujet – à savoir un individu situé en amont de l'action, capable de maîtriser son expérience, voire de construire son existence. De même que le premier propose une approche processuelle articulant subjectivation et dé-subjectivation en vue de recentrer l'enjeu de la mémoire au cœur des processus de construction et de transformation de la conscience des acteurs, le second élargit la notion de sujet en lui conférant quelques attributs de l'acteur. De fait, cette ascension de l'individu-sujet-acteur trouverait tout son intérêt dans une modernité *avancée* déterminée par la *condition biographique* (Delory-Momberger, 2010), c'est-à-dire un contexte où les ruptures biographiques porteuses des véritables tensions identitaires ne cessent de relativiser la pertinence de la sociologie classique dans la recherche des réponses à ces problèmes de type nouveaux³². Mais si un accord sur la nécessité de re-penser la problématique de l'individualité par le biais de l'interdisciplinarité – plus sensible aux *secousses* de la globalisation – semble réalisé aujourd'hui, il n'est pas sûr que la majorité des sociologues *dits* de l'individu soient prédisposés à revisiter profondément les fondations classiques de cette discipline.

2. L'écllosion « problématique » de l'individualité au sein des nouvelles approches sociologiques

Les classiques, qu'ils soient pro ou anti-individus, ne manqueront d'influencer les sociologies contemporaines de l'individualisme. C'est ainsi qu'en décelant deux formes implicites d'anthropologie de l'individualisme chez Marx (libérateur des désirs humains créateurs) et

³² Selon Bauman (2010 : 37), « Dès lors que l'identité perd l'ancrage social qui lui donnait une apparence "naturelle", prédéterminée et non négociable, la quête identitaire devient un enjeu de plus en plus important pour les individus en quête d'un "nous" auquel s'intégrer ».

Durkheim (contre la version utilitariste de l'individualisme, pour un individualisme générique-humaniste, pro-kantien et rousseauiste), Philippe Corcuff (2014) observe leur traduction actuelle en pôles compréhensif (Giddens, Singly) et critique (Sennett, Lasch, Ehrenberg)³³. Mais au-delà de cette distinction, les contributions actuelles accordant une centralité analytique à l'individu ont la particularité de rompre avec certaines barrières classiques établies entre l'individu et la société, le holisme et l'individualisme, la tradition et la modernité. Si des différences se perçoivent à travers les visions négative (Beck, Bauman, Ehrenberg, et Castel), optimiste (Singly, Martuccelli, Giddens et Kaufmann) ou plus ou moins neutre (Dubet, Corcuff et Le Bart), portées sur la montée de la seconde modernité; l'idée-force, selon laquelle l'individualité serait devenue un site pertinent d'analyse des dynamiques sociales, constitue la principale matrice référentielle des différentes théorisations proposées. L'on assisterait globalement à une sorte de redistribution des cartes mettant en retrait le Grand récit de l'individualisation en Occident en vue de (re)formuler l'articulation de l'individuation (domaine de la différenciation sociale) avec l'individualisation (domaine de la réflexivité identitaire), comme des programmes *pressants* de recherches. Il s'agirait d'un plaidoyer « pour un jeu précis de critères permettant de faire exister l'individu comme catégorie discriminante, et non plus comme élément universellement constitutif du social » (Le Bart, 2014).

Ce revirement théorique n'est pas seulement le fait du basculement de la société occidentale vers la postmodernité; lequel basculement impliquerait la formation d'un processus historique nouveau au sein duquel les institutions et les formations sociales de l'ancienne société industrielle aurait cédé la place à un véritable « impératif de réflexivité » (Giddens, 1991 ; Martuccelli, 2010). Il semble aussi traduire un effort de rapprochement avec de nouveaux regards sensibles à l'interdisciplinarité et à la comparaison avec d'autres expériences *sectorielles* d'agencement des sociétés à l'échelle des individus (Bauman, 2001 ; Beck et Beck-Gernsheim, 2002), sans recours à une quelconque hiérarchisation (Lozerand, 2014).

³³ On pourrait néanmoins réinterroger la validité heuristique de cette distinction de Philippe Corcuff, à moins, peut-être, de séparer critique de l'individualisme contemporain et critique pure de la modernité. Mais au-delà de ces deux pôles, cet auteur semble surtout séduit par « l'action réciproque » de Simmel qui, en plus de spécifier l'émancipation des liens fermés (traditionnels) d'un processus de marginalisation solitaire vis-à-vis du groupe restreint, serait parvenue à établir une seconde contradiction heuristique entre les figures de l'individualisme « de la similitude » (homme universel valorisant ce qui est commun aux hommes), et celles de l'individualisme « de la dissimilitude » (homme différencié valorisant la distinction). Ce « désir dédoublé », laissant percevoir une anthropologie philosophique d'un désir humain dualiste chez Simmel, aurait grandement influencé la posture relationniste préconisé par Corcuff.

Dans ce nouveau sillage, l'individualisation, même au sein de l'Occident actuel, cesserait d'être une donnée définitivement acquise. Cela expliquerait la sensibilité actuelle pour des thèses dialectiques considérant l'autonomisation du sujet individuel comme résultat d'un vaste processus social-historique complexe (Kaufmann, 2001 ; Bajoit, 2013). En somme, *l'hétérogénéité* transparaît globalement comme le terme conciliateur des différentes tentatives d'élaboration d'une sociologie de l'action, articulée sur *l'expérience* (Dubet) ou l'exigence de perfectibilité (Ehrenberg) imposée à l'individu devenant *pluriel* (Lahire) dans une société *singulariste* (Martuccelli); par l'auto-construction *réflexive* (Giddens, Lash, Beck), voire *culturelle-identitaire* (Touraine, Kaufmann, Bajoit). Cette hétérogénéité inviterait nécessairement à une approche plus *relationniste* (Corcuff, Bajoit)³⁴.

Pour autant, il n'est pas toujours certain que l'individualité objectivée requiert la même signification chez ces différents auteurs, de même que ce concept désigne des réalités variées au fil des séquences historiques. En dépit de son apport indéniable dans la compréhension des mutations en travail au sein des sociétés contemporaines, la littérature spécialisée sur l'individualité reste encore grippée par la difficile objectivation de ce phénomène historique au demeurant très complexe³⁵. Bien plus, si plusieurs auteurs s'accordent sur l'affaiblissement des formes traditionnelles d'appartenance avec l'avènement de la seconde modernité, les sociologues de l'individu – notamment francophones – perçoivent toujours ce dernier comme un produit des déterminations sociales³⁶. Préservant le postulat classique de la prééminence des supports institués sur l'individualité, ils semblent ainsi surtout esquisser une sorte de sociologie *pour* – et non nécessairement *de* – l'individu³⁷. Peut-être, est-ce davantage du côté de la signification profonde des « contraintes » et de leur impact réel dans les pratiques de modernisation qu'il convient d'accentuer les recherches sociologiques actuelles sur la subjectivation, et non plus seulement dans l'objectivation des contraintes sociales. Ce chantier en esquisse pose, de notre point de vue, trois principaux défis intrinsèquement reliés, aux recherches à venir sur l'individualité.

³⁴ Bien évidemment, cette esquisse de synthèse « aplatit » quelque peu les différences entre les auteurs tout en produisant une cohérence *ex-post*, difficile à articuler et à justifier. Aussi, certains auteurs cités, à l'instar de Corcuff et Giddens, veulent dépasser à la fois l'individualisme et le holisme.

³⁵ Selon Marcel Gauchet (2014), l'individualisme qui, dès le XVII^e siècle, commence à s'exprimer dans la philosophie et le droit avant de s'étendre ensuite à d'autres sphères sociales et populaires, est une histoire « largement à écrire ».

³⁶ Cette approche « sociologique » de l'individu, si on peut la retrouver chez Kaufmann, Martuccelli, Dubet, *etc.*, apparaît avec davantage d'acuité chez Bernard Lahire (1998, 2002 et 2013).

³⁷ La sociologie *pour* l'individu a tendance à réduire l'individualité dans le moulage des structures sociales pour en faire finalement un produit pure de la société. Une véritable sociologie *de* l'individu, de notre point de vue, devrait accepter de remettre la sociologie classique sur la table de la critique en se laissant féconder par les implications épistémologiques de l'individualité au sein des sciences humaines et sociales.

Le premier défi porte sur le sens réel de l'actuelle modernité, écartelé entre l'épanouissement de « je » émancipé de l'emprise des contraintes institutionnelles tout en s'efforçant d'atténuer l'impact des déterminismes sociaux, et la hantise du spectre de *l'holocauste* qui rejaillit de façon névrotique. Rejetant par exemple l'idée de postmodernité, Giddens considère l'incertitude actuelle de la connaissance scientifique comme le signe de la véritable entrée dans la modernité, appréhendée comme l'ère du risque. Si son travail consiste à montrer comment les transformations profondes des structures sociales produisent une réflexivité individuelle poussée, c'est aussi parce que l'incertitude actuelle ouvrirait un autre gouffre: celui de l'impossibilité de prévoir les conséquences. Mais à la différence d'Alain Ehrenberg, cette impossibilité et incertitude n'est pas appréhendée par le sociologue britannique sous le prisme de la négativité. De cette opposition qui se retrouve en filigrane au sein des sociologies de la modernité, la question de l'historicité du « sens » apparaît encore quelque peu comme l'angle mort qui reste dans l'attente d'une véritable systématisation.

Ce premier défi débouche incidemment sur un deuxième qui interpelle l'épistémologie même de la discipline sociologique. La fécondité de cette dernière semble encore quelque peu entravée par une certaine fermeture excessive sur soi³⁸. Si celle-ci peut se justifier par le besoin « naturel » de préservation de son *originalité*, ce repli disciplinaire n'en constitue pas moins un obstacle à la floraison de l'interdisciplinarité – essentielle à l'innovation théorique. Le « sociétal » demeurerait ainsi l'unique, sinon la principale référence³⁹. Quitte à le singulariser à travers des « plis » inédits recouverts auprès des individualités concrètes, voire inédites (Lahire). De sorte que la société, même singularisée ou abordée sous le prisme des expériences hétérogènes, demeure *société*⁴⁰ (Martuccelli; Dubet; Kaufmann).

³⁸ Dans « Philosophie de l'existence et sociologie de l'individu: notes pour une confrontation critique », publié en juin 2010 dans la revue *SociologieS*, l'empressement de Martuccelli à tracer les frontières laisse soupçonner un risque d'entrave de l'éclosion de la singularité des sociologies de l'individu à travers un débat critique prolongé sur une longue période et agrémenté par les travaux de terrain.

³⁹ Une tendance minoritaire constituée autour du paradigme « culturel » (Touraine), de la perspective socio-analytique de l'action individuelle (Bajoit), voire d'une approche « psychologique » de l'individu (Gaulejac), se détacherait vraisemblablement de la démarche purement « sociologique ».

⁴⁰ D'une certaine manière, nous convenons avec Marc Jacquemain (source : échanges) que l'existence d'un niveau sociétal ne constitue pas une fermeture de la sociologie mais sa condition même d'existence, et que si ce niveau disparaît, on pourrait congédier la sociologie au profit d'une psychologie sociale. Nous le sommes d'autant plus que *La fin des sociétés* d'Alain Touraine (2013) semble sonner le glas de la discipline sociologique. Seulement, nous pensons en même temps que dès lors où il n'est plus possible d'expliquer le social uniquement par le social, et que le culturel et le symbolique, par exemple, se présentent comme des ingrédients déterminants de la productivité sociale, la sociologie gagnerait peut-être à y tenir compte de manière moins « hautaine » et/ou « distante ». Aussi, même si l'issue relève de l'incertain, il n'est guère exclu que l'acceptation à se laisser féconder par d'autres disciplines puisse déboucher sur le renforcement interne.

Enfin, l'émergence des formes inédites d'expressivité de soi en dehors des sites officiels de production de la modernité occidentale, et qui revendiquent une place plus importante dans la fabrique de l'universel, représente le troisième défi majeur lancé à la connaissance cumulative sur l'individualité. Dans l'environnement scientifique actuel largement dominé par la vision « galiléenne » de l'univers – c'est-à-dire absolument mécaniste –, l'émergence problématique, mais non moins réelle, d'individus en dehors du sérail occidental constitue un chantier pressenti posé à la littérature spécialisée⁴¹. L'urgence de ce chantier se justifierait par la configuration même de l'actuelle société internationale en permanente *turbulence*.

⁴¹ E. Lozerand, *op. cit.*; M. Hussein, « L'émergence de l'individu dans les sociétés du Sud », Université de tous les savoirs, *L'individu dans la société d'aujourd'hui*, vol. 8, Paris, Odile Jacob, 2002, p. 187-204; Achille Mbembe, « À propos des écritures africaines de soi », *Politique Africaine*, n° 77, 2000, p. 16-43.

Chapitre 2 : Aspect méthodologique. Une démarche interdisciplinaire d'orientation compréhensive et inductive

La traque de la figure entrepreneuriale nous a amené à bricoler une recette méthodologique *in situ*. Globalement, la démarche interdisciplinaire d'orientation compréhensive et inductive a été adoptée en vue de cerner l'univers entrepreneurial et les contours socio-biographiques du sujet-entrepreneur. Chemin faisant, la prise en compte des facteurs objectifs liés au contexte socio-historique d'émergence de la figure entrepreneuriale a justifié le penchant pour une démarche compréhensive « non exclusive » de l'analyse explicative. Si l'approche socio-biographique et la partition du paradigme « culturel-identitaire » ont constitué le leitmotiv de notre démarche, c'est parce que la recherche se propose *d'abord* de saisir l'engagement entrepreneurial à partir de la subjectivité de l'individu agissant. En cela également, la complexité des dynamiques sociales en exercice nous a conduit à recourir à une lecture dite perspectiviste, pour mieux rendre compte de ce phénomène social-historique en constant procès. Enfin, si l'entretien compréhensif et l'observation à distance (et/ou discrète) a permis de mieux cerner la complexité de l'univers entrepreneurial en émergence, le récit de vie est demeuré la principale technique de recherche mobilisée durant le terrain.

I. La démarche compréhensive « non exclusive » comme point de départ

L'approche compréhensive constitue le point de départ de cette recherche. Dans la perspective de Max Weber (1992), cette démarche consiste à décrypter les phénomènes sociaux et historiques en accordant une centralité analytique au sens que l'acteur confère à son action. Dans le même sillage, l'engagement entrepreneurial est appréhendé ici à partir de la subjectivité du sujet-entrepreneur. Plutôt que d'objectiver l'action historique de ce dernier en décrivant son opérationnalisation « de l'extérieur », il s'agit d'abord de saisir sa posture subjective afin de déceler les motivations réelles qui orientent son engagement d'une manière spécifique au détriment d'autres manières possibles. En décidant de retourner au Cameroun, Malet affirme : « J'ai décidé de m'insérer dans un domaine où personne ne m'attendait ». Ce domaine « inattendu » souligné plus haut, la promotion des arts plastiques, rentre en contraste avec son métier de journaliste exercé en France, mais aussi avec la carrière de cadre administratif qui serait à sa portée. L'approche compréhensive, comme point de départ, nous amène à rechercher les raisons profondes de ce choix « surprenant ». Mieux, elle nous

rapproche d'une approche plus relationnelle qui appréhende la discipline sociologique comme « la science qui a pour objet d'expliquer (de comprendre, d'interpréter) les conduites des acteurs individuels ou collectifs par l'analyse des relations qu'ils entretiennent entre eux, dans un contexte donné » (Bajoit, 2009).

Le choix opéré sur l'approche compréhensive n'exclut guère l'analyse explicative. Car, si la saisie des dynamiques de changement peut, de prime abord, s'avérer incompatible avec l'analyse structurelle matricielle – souvent peu apte à rendre compte des banalités quotidiennes à l'œuvre dans la production du changement –, l'analyse structurelle dépouillée de sa tendance « rigide » et « pure » s'avère utile à la compréhension des rapports existant entre les différentes dynamiques porteuses du changement. C'est ainsi que la distinction des formes « expressives » et « réflexives » révélée par les structures internes des récits informe sur les différentes modalités de passage à l'action (chapitre 6). De même, la tentative d'objectivation de l'opérationnalité des édifices entrepreneuriaux – ONG, médias, parti politique, institut supérieur, *etc.* – permettra de cerner les contraintes structurelles rencontrées. Dès lors, la causalité de l'engagement entrepreneurial serait aussi sous-tendue par la conception épistémique selon laquelle « *Le rapport entre cause et effet est d'abord un rapport entre modèles* et non entre phénomènes réels du monde » (Forsé, 1991 : 50-51).

Plus fondamentalement, la perspective compréhensive – qui sous-tend cette recherche – considère les motivations de l'action comme ses causes. En cela, son originalité « tient à ce qu'elle reconstruit des structures intentionnelles » pour atteindre son véritable objectif qu'est « l'interprétation compréhensive de l'action sociale », qui « n'est en vérité pas autre chose que la compréhension des logiques de conduite de vie » (Colliot-Thélène, 2014 : 57, 58 et 87). En accédant au sens profond du récit – domaine de la subjectivité –, l'explication du phénomène social à rendre compte – l'action entrepreneuriale, domaine de l'objectivité – s'avère plausible.

II. L'approche socio-biographique et la partition du paradigme « culturel-identitaire »

La recherche des raisons profondes de l'engagement entrepreneurial justifie le choix orienté sur l'outil biographique. La *biographie* en tant que processus de construction de l'existence individuelle (Delory-Momberger, 2010 : 13) nous semble centrale dans la compréhension des dynamiques sociales depuis l'avènement de la globalisation. Les traits de cette nouvelle configuration du rapport de l'individu à la société sont analysés ici à partir de la trajectoire du sujet-entrepreneur. Celui-ci semble modéliser l'individualité comme un « impératif de

réalisation de l'individu, en tant qu'*institution* de l'individu » (*idem* : 19). Il importe de relever que ce dernier – du moins la variante étudiée ici – est d'abord le produit d'un contexte social-historique spécifique (chapitre 4). Même si l'ensemble des récits biographiques recueillis laisse percevoir la constitution progressive d'un individu « autonome » ayant une certaine emprise (réelle ou fictive) sur l'histoire en cours en se libérant des identifications assignées. La trame des différentes expressions narratives présente un recours abondant aux expressions du sujet (« je suis », « je fais », « je sens »). Ceci expliquerait que le modèle de récit recueilli soit pour l'essentiel celui de *formation*⁴², dans la mesure où celui-ci « rapporte les étapes du développement d'une individualité et considère les expériences de la vie comme autant d'occasions de formation personnelle » (*idem* : 33). En somme, notre interlocuteur se présente rarement comme légataire d'un héritage quelconque qu'il s'efforcerait de perpétuer – quand bien même il reconnaît l'influence d'Autrui significatifs durant son parcours –, mais presque toujours sous la forme d'un pionnier ou d'un artisan-promoteur de l'inédit.

Le refus de faire coïncider son identité narrative avec d'autres figures ou histoires « typisées » décrirait un besoin de mise en relief de la singularité individuelle (chapitre 5). Il semble aussi traduire une manière désormais « normale » de s'inscrire dans la banalité du quotidien. Approché de près, le sujet de cette recherche, loin de présenter le profil d'une vedette singularisée, se présente aux yeux de l'enquêteur comme être social « normal » dont le potentiel de socialité s'appréhende scientifiquement à travers la méthode biographique (Peneff, 1994). Plutôt que de célébrer l'individualité, l'approche socio-biographique s'efforce de démontrer comment l'inscription au sein des structures sociales détermine le devenir individu sans toutefois annihiler sa capacité à se constituer comme sujet. C'est en cela que l'articulation des différents récits laisse également percevoir leur inscription commune dans une dynamique sociale souterraine de subjectivation qui travaille en permanence les différentes étapes de productivité sociale-historique (chapitre 7).

L'approche biographique entretient une affinité avec la sociologie compréhensive à travers la préséance accordée au *vécu*. L'on entrevoit une certaine « culture entrepreneuriale » communément partagée et reliant – symboliquement – des individualités distinctes sur le

⁴² À ce propos, les récits de formation recueillis sont d'abord le choix de la majorité des entrepreneurs interrogés, et se caractérisent surtout par l'auto-présentation de soi, plus qu'ils ne relèvent de la narration autobiographique proprement dite. Ici, « les productions recueillies n'offrent pas la distance temporelle qu'implique l'entreprise de reconstruction du passé, mais ont une dimension dynamique et prospective » (Delory-Momberger, 2010 : 66). En cela, la parole de soi est constamment orientée vers le modèle performatif (et donc utopique) avec des énoncés réalisant déjà des actions du seul fait de leur énonciation. Le récit devenant chez chacun une façon de faire advenir son histoire qu'il s'empresse parfois de relier avec l'Histoire (ou du moins la perception qu'il en fait).

double plan socioprofessionnel et sociodémographique ; mais non moins préoccupées par des urgences similaires de construction d'une *cité alternative* utopique opposée à l'idéologie régnante véhiculée par la *gouvernementalité* du « ventre » (chapitre 4). En cela, le paradigme *culturel* s'articule au relationnel et au biographique dans l'appréhension des sociétés modernes en permanente *turbulence*. Mieux, là où des relents sociétaux-structurels demeurent présents dans la lecture compréhensive des dynamiques sociales, l'analyse socio-biographique se recentre sur l'expérience de vie. Sans considérer notre interlocuteur comme une entité distincte de l'environnement, cette posture accorde une place pr eminente à sa subjectivité dans la lecture des processus sociaux. Celle-ci constitue le point de départ analytique qui permet de comprendre les motivations qui le poussent à se risquer dans un projet de développement économique, socioculturel ou citoyen, en défiant les autorités officielles.

Durant le « terrain », l'accent mis sur l'expérience biographique nous fera découvrir la partition du paradigme « culturel-identitaire ». Sans nier l'importance des facteurs sociodémographiques dans la constitution du sujet-entrepreneur, il est apparu que la conscience entrepreneuriale – préalable indispensable à l'engagement entrepreneurial – est assez redevable des logiques du sujet. Ces logiques amènent à être sensible aux facteurs « culturel » et « identitaire » que sont la réflexivité, la subjectivité, l'affect et la quête de sens. Bien entendu, ces facteurs ne s'appréhendent mieux qu'en les inscrivant dans leur contexte social-historique d'émergence.

L'articulation de l'outil biographique avec la posture compréhensive ne débouche pas seulement sur la mise en relief de la subjectivité. L'expérience de « terrain » permet aussi d'envisager le discours narratif comme une forme particulière de production-construction de la réalité. Cette transition de la narration à la compréhension des logiques d'action mobilisées par le sujet-entrepreneur-narrateur (chapitre 6), justifiera le recours à l'herméneutique de l'action. Car le sujet-entrepreneur est aussi un acteur dont l'engagement laisse des traces perceptibles et objectivables au sein de l'espace social. Au cours de notre démarche, ce recours aura permis de réactualiser la figure du sujet-acteur en devenir, en insistant sur la centralité du *récit narratif* dans la mise en sens de l'historiographie. Ce qui nous a conduit à relier le caractère pluriel du temps historique au temps narratif, par la combinaison « de la composante chronologique de l'épisode et la composante non chronologique de la configuration » (Ric eur, 1983 : 313).

La partition de Ricœur dans la compréhension des représentations du sujet-entrepreneur en acte, s'est avérée dans sa faculté à remodeler les liens sociaux ainsi que les modalités identitaires qui s'y rattachent. Il s'agit d'un modèle de représentation désormais considéré comme « médiation symbolique contribuant à l'instauration du lien social », plutôt que de simples appendices (Ricœur, 2004 : 202). Cette grille épistémologique, en permettant d'entrevoir également comment la liberté individuelle devient une responsabilité sociale (*idem* : 213), inspire notre appréhension du sens de l'engagement étudié, animé par un désir « camouflé » de subvertir l'ordre sociopolitique dominant (chapitre 8). Qui plus est, en mettant en troisième position dans sa « théorie phénoménologique de l'homme capable », le pouvoir de raconter et de se raconter, Paul Ricœur ouvre un lien plus direct avec la présente recherche. En effet, l'identité narrative renouvelle l'approche du concept d'ipséité avec l'épanouissement désormais possible de la « dialectique de la mêmeté et de l'ipséité »⁴³, cette dernière devenant proche de la fiction, et donc, de l'imagination. Or dans le contexte actuel du Cameroun grandement marqué par la précarité matérielle, la dérive clientéliste et les réminiscences autoritaires⁴⁴, l'imagination – parce que proche de la créativité et de l'innovation – est apparue durant l'analyse des entretiens recueillis comme un ingrédient déterminant du changement structurel. En cela, l'utopie s'est présentée comme la sphère de structuration d'un ethos identitaire original. Dès lors, la visée éthique qui apparaît également comme point de chute des différents récits recueillis, nous conduit à accorder un certain crédit à l'hypothèse de la « désillusion narrative »⁴⁵. Cette visée ne pourrait être mieux cernée qu'en préservant à l'esprit la permanence de la fragilité de l'identité narrative en face de l'altérité, et donc vulnérable à l'instrumentalisation (*idem* : 150, 153, 154, 155 et 156).

Le récit biographique, en tant que support d'élaboration de l'expérience, est un instrument de construction des identités dans la mesure où la restitution des événements vécus par le sujet participe en même temps d'un effort de présentation de soi. Or le fait que cet effort

⁴³ La « mêmeté » ou identité-*idem* revêt un caractère substantiel en résistant aux changements du temps (à travers le temps), tandis que l'« ipséité » ou identité-*ipse* légitimerait d'autres modalités non identiques du phénomène identitaire (malgré le temps). Dans la perspective de Ricœur (1990 : 138), le récit narratif permet d'assurer une certaine musicalité (ou cohérence) entre ces deux formes opposées. À ce propos, Jérôme Truc renchérit : « S'il est possible d'assimiler la mêmeté à l'identité sociale, l'ipséité désigne elle une part de pluralité et de diversité au cœur de l'identité personnelle irréductible à la seule identité sociale. C'est le récit biographique, qui doit, selon Ricœur, permettre d'articuler cette partie mouvante de l'identité à la mêmeté afin de la rendre constitutive de l'identité personnelle ».

⁴⁴ Lire Fanny Pigeaud, 2001, *Au Cameroun de Paul Biya*, Paris, Karthala.

⁴⁵ D'après Jérôme Truc (2005), « la désillusion narrative offre-t-elle au sociologue une toute autre manière de répondre à la question de l'identité qui, tout en restant dans les limites de la sociologie dont Pierre Bourdieu était soucieux de ne point sortir, revenant même au cœur de celle-ci, fait place dans le regard sociologique à une vision éthique de l'homme ».

présuppose un tri dans les matériaux factuels et imaginaires de la mémoire (Orofiamma, 2002) semble ne pas jouer en la faveur de la validité scientifique du concept d'identité, déjà chargé d'une longue histoire dans les sciences humaines et l'évolution historique des sociétés. Écartelé entre ses deux principales acceptions « dure » et « molle », « entre ses connotations essentialistes et ses qualificatifs constructivistes », le concept d'identité serait toujours peu enclin à « satisfaire pleinement aux exigences de l'analyse sociale » (Cooper et Brubaker, 2010 : 82). Pour autant, la question « qui êtes-vous ? » n'en reste pas moins porteuse de sens, dès lors que l'individu peut envisager être quelqu'un d'autre, et qu'il est dépositaire d'un choix susceptible d'être rendu « “réel” et effectif » (Bauman, 2010 : 30-31). Pour assumer une posture « marginale » (fictive, utopique ou réelle) dans l'engagement, le sujet-entrepreneur est astreint à reconsidérer les frontières et limites de son « je ». Ce qui le conduit à opérer un travail de tri sélectif qui, au bout du compte, se traduit par une quête identitaire tout en stimulant un désir permanent de consolidation de l'ethos entrepreneurial.

Le concept d'identité trouverait une certaine validité au sein de la recherche en sciences humaines avec l'introduction du *sujet*, qui confère une « apparence plus ouverte et dynamique » à l'identité, s'imposant progressivement sous la forme du récit que chacun se raconte. Selon Jean-Claude Kaufmann (2004), les identités biographique et narrative bien qu'irréductibles l'une dans l'autre, trouvent un sens commun grâce à la capacité du sujet à se construire une cohérence en dépit des multiples schèmes sociaux incorporés – et le plus souvent contradictoires. Et dans la mesure où les implications du récit diffèrent fortement du modèle identitaire en promotion ou en construction, il convient d'atténuer l'hypothèse d'une pure illusion biographique et identitaire défendue respectivement par Pierre Bourdieu (1986) et Jean-François Bayart (1996). Au regard de l'expérience propre du sujet-entrepreneur, l'identitaire et le biographique, en tant que relation sociale *sui generis*, se présentent sous forme de relations productrices de sens, intelligibles et *distinguishables* subjectivement d'autres modèles-types de relations. Dans cette recherche, il s'agit d'esquisser un modèle-type d'identité entrepreneuriale à partir de l'analyse compréhensive du matériau biographique récolté *in situ*.

Car le fait que l'identité soit formée de processus sociaux et qu'elle puisse être aussi conservée, modifiée ou réformée même après avoir été cristallisée, serait une preuve que le phénomène identitaire émerge nécessairement de la dialectique entre l'individu et la société (Berger et Luckmann, *op.cit.* : 271-273). Comprendre à cet effet comment le sujet-entrepreneur devient un « marginal » nous amène à resserrer un peu l'étai de la description

sur la phase sensible d'entrée et d'enracinement dans le monde socioprofessionnel. Car c'est au cours de cette phase que la distance commencerait à se tracer de manière plus lucide avec certains cadres classiques de socialisation qui, jusque-là, « tenaient » l'individu. L'affirmation selon laquelle la *prise de distance* et la *loyauté* sont proportionnellement fonction aux « gains matériels et psychologiques » tirés de l'institution (Kaufmann, 2004 : 267) nous semble évidente, mais insuffisante à saisir le sens profond des logiques d'action du sujet-entrepreneur camerounais. Car si l'identité décrit ce mouvement de décalage et de « sortie hors de soi » qu'est le processus de désocialisation (préalable à une socialisation nouvelle) » (*idem* : 259), son sens et sa traduction au regard de l'expérience étudiée ici peuvent à certains moments brouiller quelques pistes. Si l'entrepreneur répugne à l'idée d'une carrière professionnelle « en douce » où il coulerait des jours « tranquilles » comme agent de l'État, la question principale reste de savoir pourquoi et comment il en arrive à cette posture ? Car nos interlocuteurs semblent avoir toutes les propriétés pour s'inscrire au sein des groupes dominants monopolisant les leviers de la domination étatique. Pourtant, leurs parcours se réalisent de manière individualisée et en opposition au réseau central du pouvoir et à son ethos. La réponse à cette question nous a conduit à débusquer la cristallisation identitaire du côté de la subjectivité. Ce qui, bien entendu, n'autorise guère d'évacuer complètement le poids des déterminations sociales. C'est juste parce qu'une telle opération permet de mieux cerner le sens de l'engagement entrepreneurial dans la durée.

III. Pour une lecture perspectiviste de la complexité des dynamiques sociales

L'engagement entrepreneurial relève d'une forme originale d'action qui permet de réajuster le regard porté sur les processus d'individualisation en travail. La lecture perspectiviste⁴⁶ semble permettre une meilleure appréhension de la complexité des dynamiques sociales en cours. Cette approche désigne une posture de recherche par laquelle le chercheur aborde les phénomènes étudiés à travers leur dynamique et complexité sociale-historique. Cette posture de recherche préconise un effort d'articulation permanente des données objectives-visibles (du présent et/ou du passé « connus ») avec les éléments subjectifs et très souvent peu visibles. Il ne s'agit guère d'objectiver un phénomène une fois pour toutes, mais de le saisir dans son devenir historique en vue de lui conférer un sens à la fois objectivé et subjectivé. Dans le cadre de cette recherche, l'approche perspectiviste suppose l'articulation d'une

⁴⁶ L'approche perspectiviste est d'abord une « trouvaille » de terrain. Ce concept ouvert demande certainement à être testée dans des recherches ultérieures. De notre point de vue, l'approche semble pertinente du fait de sa capacité à rendre compte d'un monde en devenir. À cet effet, elle est retenue du fait de son apport à la compréhension du monde utopique en construction dans la subjectivité de nos interlocuteurs.

expérience individuelle – le devenir sujet-entrepreneur – avec le phénomène social (historique) dont il est porteur (ou qui le porte) : l’engagement entrepreneurial saisi par la réappropriation subjective d’expériences socio-biographiques. Dit brièvement, l’approche perspectiviste aborde les phénomènes sociaux à travers leur devenir permanent.

L’approche perspectiviste n’est pas conceptualisée à partir du vide. Elle est redevable d’une double lecture « dynamique » et « complexe » des processus sociaux. La lecture dynamique remonte aux travaux de Georges Balandier (1984 et 1986) qui, en s’opposant à la tradition structuro-culturaliste, préconise une lecture dynamique des sociétés d’Afrique noire précoloniale, *aptès* comme toutes les autres, à produire du politique. À la suite de Balandier, Olivier de Sardan s’inscrit également dans la lecture dynamique du changement social et du développement expérimentés par les sociétés étatiques de l’Afrique actuelle. Selon cet auteur, le recours à la socio-anthropologie impose l’enquête de terrain comme principal laboratoire d’investigation, à travers la maximisation de l’observation des pratiques et représentations, et la minimisation des présupposés idéologiques et autres catégories préfabriquées⁴⁷.

L’approche perspectiviste, dans ce sillage, s’oppose à une certaine lecture figée des processus sociopolitiques et socioculturels qui alimentent une lecture par « cliché » des dynamiques africaines. Aussi s’efforce-t-elle d’appréhender les dynamiques sociales à travers un double angle individuel et collectif. L’angle individuel considère le sujet-entrepreneur comme un sujet autonome qui *advient*, c’est-à-dire dont l’émergence s’inscrit dans un processus historique global au sein duquel sa partition subjective joue un rôle prééminent. C’est ainsi que les promoteurs de médias indépendants de notre échantillon vont tirer profit du mouvement de contestation populaire du début des années 1990 pour créer leurs entreprises. En relayant les préoccupations et aspirations sociales censurées jusque-là au sein des médias officiels et en ouvrant des espaces de parole aux intellectuels « dissidents », ces médias indépendants vont jouer un rôle déterminant dans le développement et la consolidation d’un espace public autonome au Cameroun.

⁴⁷ L’intérêt porté sur la socio-anthropologie se trouverait dans sa capacité à se laisser féconder par d’autres approches disciplinaires (Olivier de Sardan, 1995). Si la démarche historique peut s’appréhender comme un fondement de sa perspective « dynamique », le détour par l’anthropologie s’impose par la nécessité de comprendre comment la société parvient à conserver dans sa mémoire et à imposer du sens aux événements dont les prismes institutionnels continuent à nier la pertinence. Un tel détour *from within* s’articule à la posture compréhensive, à l’instar de la logique comparative qui, mise au service de l’analyse socio-anthropologique, faciliterait la construction des typologies essentielles à la théorisation du changement sociopolitique en cours et à l’élaboration d’une approche plus ancrée du processus de subjectivation.

Il s'ensuit qu'en même temps que le sujet advient, il fait parallèlement advenir le monde en projection dans sa subjectivité à travers l'orientation donnée à son action. Et parce que cette orientation appuie sa légitimité sur la nécessité de s'auto-prendre en charge, elle rencontrerait un certain élan social – historiquement enracinée ? – d'aspiration à une société alternative. Cette société « autonome » rêvée, et en même temps inatteignable, présenterait des premières esquisses d'opérationnalité – toujours imparfaites – grâce à l'action potentiellement historique de sujets habités par un désir pressent de productivité sociale. L'approche perspectiviste permet de croiser le monde objectivé présent-visible (perçu comme précaire et statique) avec le monde subjectivé-invisible en projection (utopique). Ce croisement permettrait simultanément de cerner les enjeux et soubassements éthiques qui motivent l'engagement entrepreneurial et d'esquisser la dynamique sociale-historique en travail. Le fait que cette dernière atteigne sa pleine maturité ou qu'elle avorte en chemin importe moins que la capacité à démontrer son influence dans la reconfiguration des processus sociaux. L'approche perspectiviste, de notre point de vue, permet de mieux cerner la nature complexe du réel.

L'approche perspectiviste se refuse enfin d'appréhender l'Afrique comme une entité distincte du monde pour en faire un reflet essentiel du devenir historique de l'humanité. Ce faisant, elle s'inscrit dans la filiation du « penser global », en intégrant les « processus de déstructuration/restructuration », en articulant « le dedans et le dehors, les logiques planétaires ou transnationales et les logiques internes, nationales, voire locales », et en « prenant en compte la “double compression de l'espace et du temps” » (Wieviorka, 2010 : 79-80). Il s'agit d'une invitation à réinsérer *poétiquement* l'humain dans son univers écologique et cosmologique (Morin, 2015). Fécondée par le « penser global », l'approche perspectiviste ne s'intéresse pas seulement à la manière dont l'imaginaire de la globalisation déteint sur l'engagement. Elle s'efforce encore moins uniquement d'explorer comment l'expérience à l'étranger – notamment en Occident – contribue à la construction de l'identité du sujet-entrepreneur. Agrémentée par le « penser global », cette approche interroge aussi comment les interférences externes et historiques, voire l'influence de la cosmogonie africaine, informent concomitamment l'orientation et le rendement de l'œuvre entrepreneuriale.

IV. Technique de recherche et échantillonnage. Prééminence du récit de vie

L'entretien biographique constitue la principale technique de recueil des données. Par profil biographique, nous entendons non pas le cours réel et effectif de la vie, mais une

représentation réflexive de celle-ci, telle que reconstruite à travers le récit de vie⁴⁸. La sélection d'une figure entrepreneuriale requiert un certain nombre de critères. 1°) Il faut que celle-ci soit perçue comme un modèle de réussite au sein de l'environnement. 2°) Il faut que sa réussite entrepreneuriale apparaisse moins inféodée aux arcanes du pouvoir clientéliste étatique, mais qu'elle soit également moins dépendante de la rente internationale (cas des courtiers en développement). 3°) Il faut que son engagement et entreprise soient inscrits dans une certaine durabilité et que le public d'une part, et les « pairs » de l'autre, attestent partiellement de l'identité « inédite » de l'interviewé. 4°) Il faut que le récit de vie recueilli laisse rejaillir un besoin de fonder ou de participer à la fondation d'une nouvelle société. 5°) Enfin, il faut que la trajectoire biographique soit parvenue à laisser des « traces » marquantes et appréciables permettant non seulement d'identifier la cristallisation de l'ethos entrepreneurial, mais aussi susceptibles de s'inscrire d'une manière « active » au sein de la réalité sociale-historique en cours.

Peu d'individus réunissent ces différentes qualités en même temps. Il s'agit juste d'un idéal postulé qui revient dans la structuration progressive de l'identité narrative et qui, d'une manière certaine, informe les logiques d'action. Dans la réalité, la délimitation esquissée ci-dessus ne s'est pas directement imposée à nous. Elle a été l'objet d'une construction progressive au fur et à mesure que l'échantillon restreint se précisera durant le terrain. Les premiers entretiens ont été effectués avec une pluralité d'interlocuteurs dont les activités et entreprises présentaient, en apparence, une certaine distanciation vis-à-vis de l'enrôlement des pouvoirs publics. Ces premiers entretiens sont eux-mêmes précédés par des échanges banals et/ou ciblés autour du projet de recherche en maturation, auprès d'universitaires « accessibles » et des journalistes travaillant dans des médias « indépendants ». De ces échanges préliminaires, la crédibilité de l'intérêt de la recherche (à venir) va être renforcée⁴⁹. Or jusqu'à ce moment, le concept d'individu fait davantage sens dans notre esprit, en lieu et place de celui de sujet-entrepreneur⁵⁰.

⁴⁸ Ce n'est qu'ensuite qu'une certaine évaluation de la capacité de *biographisation* et de modélisation de ses interactions avec l'environnement pourrait être effectuée.

⁴⁹ La motivation de ce projet de recherche viendra, entre autres, d'un certain in-confort ressenti intuitivement vis-à-vis du paradigme de la politique du ventre qui, de notre point de vue, ne faisait pas assez justice à certaines trajectoires universitaires soucieux de leur contribution dans l'histoire, mais aussi à des pratiques d'innovations sociales s'efforçant de promouvoir d'autres approches de la vie, quoique de manière informelle et assez loin des arcanes du pouvoir. L'autre motivation personnelle était de tester la question de l'individu au sud du Sahara en essayant d'accéder à sa subjectivité (sorte de jardin secret) au-delà de l'objectivation des pratiques observées.

⁵⁰ Faute de mieux, le concept de sujet-entrepreneur n'a définitivement été adopté qu'au cours des deux dernières années précédant la fin du travail, après avoir testé « leader moyen », « modèle de réussite », « agent historique », « entrepreneur social » et « entrepreneur volontaire ».

Les premiers entretiens se sont effectués autant avec les leaders d'opinion, activistes et universitaires investissant l'espace public par la pensée critique, qu'auprès des « purs » entrepreneurs ayant mis sur pied une entreprise économique, une ONG de développement citoyen ou culturel, voire un média indépendant. Au bout des premières transcriptions, analyses de contenu et vérifications des informations recueillies à travers d'autres canaux (internet, archives de presse et entretiens avec certains proches ou journalistes, *etc.*), un premier tri sera effectué. Des interlocuteurs entretenant des rapports assez « flous » avec les pouvoirs publics, sans donner des gages d'un minimum d'originalité entrepreneuriale et/ou d'autonomie seront écartés⁵¹. Il en est de même des individus non purement entrepreneurs, mais chez qui le projet idéal de société présenté durant le récit peine à recevoir un écho social favorable. Aussi, des entretiens effectués avec certains leaders politiques, intellectuels et journalistes connus de l'espace public, nous aideront à mieux cerner les contours de l'engagement entrepreneurial, tout en permettant d'évaluer comment les sujets-entrepreneurs retenus dans l'échantillon restreint sont perçus de l'intérieur ou de l'extérieur⁵².

Cependant, une remarque déterminante est tirée de l'ensemble des récits recueillis, au-delà du refus de revendiquer une proximité avec l'élite au pouvoir. C'est l'accord explicite sur la nécessité de construire une nouvelle société opposée à l'actuel ordre, agrémenté par une tendance à se présenter implicitement sous le label d'une singularité originale et peu vulnérable à l'attrait de l'État du ventre. Dès lors que la distinction vis-à-vis de ce dernier est unanimement présentée comme un idéal de vie qui semble mettre tout le monde en accord, le processus ultérieur de sélection va se focaliser sur les interlocuteurs perçus au sein de l'opinion comme « moins compromis », à défaut d'être purement « neutre »⁵³. Chemin faisant, le concept de sujet-entrepreneur va s'imposer au fur et à mesure que les interlocuteurs

⁵¹ Il convient de relever qu'ils sont écartés de l'échantillon restreint pour des besoins d'analyse. Ce qui n'enlève en rien l'apport déterminant de leurs récits dans la compréhension de l'environnement de l'étude.

⁵² Les entretiens biographiques effectués avec Abel Eyinga (leader nationaliste et ancien exilé), Simon-Bolivar Njami (anciens détenus et haut commis de l'État) et Jean-Baptiste Sipa (doyen de la presse privée indépendante), nés tous les trois au cours des années 1930, vont nous permettre de cerner les ressorts de la culture politique hégémonique-autoritaire, mais aussi l'élan subjectif de l'autodétermination enraciné dans les structures sociales. Au sein de l'environnement médiatique, des entretiens connexes ont été effectués avec des figures connues comme Alain Blaise Batongue (alors directeur de publication du quotidien *Mutations*), Xavier Messe (alors rédacteur en chef de *Mutations*). De même, des leaders d'opinion (Guy-Parfait Songue ; Suzanne Kala Lobe), de syndicat (Jean-Pierre Bikoko), critiques universitaires (Aboya Manasse) et promoteur d'ONG locales (Flaubert Djateng), auraient pu faire parties de l'échantillon dans la mesure où les récits recueillis auprès de ces interlocuteurs informent également sur la dynamique entrepreneuriale.

⁵³ À ce stade de l'enquête, nous nous rapprochons quelque peu de la démarche de Jean-François Havard (2005) traitant des processus d'individualisation à partir du mouvement *Bul Faale* au Sénégal. Suivant ses analyses, ce mouvement collectif et historique d'aspiration à l'autonomie se structure en opposition symbolique vis-à-vis des *pères fondateurs* de l'État. Aussi, le capital de crédibilisation des leaders susceptibles de porter ou de fixer les élans sociaux revendicatifs était fonction de l'aptitude à apporter la preuve de la non compromission avec l'élite au pouvoir.

rentrant dans l'échantillon restreint, vont se démarquer par l'aptitude à avoir un réel projet de société transcendant le seul besoin de rentabilité matérielle et individuelle.

En-deçà des récits de vie, le premier critère de sélectivité reste ainsi celui de la *preuve par les faits*⁵⁴. Si l'ensemble des entretiens ont été effectués avec une quarantaine de figures, l'échantillon sélectif se concentrera sur vingt sujets-entrepreneurs dont le panel est présenté au chapitre 3. Ces derniers en effet, nous permettent de mieux saisir le sens de la dynamique entrepreneuriale en esquisse. Il s'agit de :

- promoteurs médiatiques (Séverin, Haman, Guibaï et Tayou) ;
- figures opérant dans le domaine de la défense militante des droits humains (Jean-Bosco, Henriette, Madeleine, Bernard) ;
- témoins exerçant dans la sphère de l'action sociale, du développement et de la culture locaux (Claire, Jackson, Babi, Malet, Bob, Célestin) ;
- et enfin, des témoins exerçant leurs activités dans la sphère de la pensée critique et de l'université (Mbog, Alain, Olivier, Mathias, Claude, Ambroise).

Si trois femmes seulement se trouvent représentées sur les vingt, le panel présente globalement une variété catégorielle obéissant à un besoin de diversification en vue de mieux cerner l'identité entrepreneuriale au-delà de la seule profession d'entrepreneur au sens strict et restreint. Car cette investigation s'intéresse surtout à la posture subjective qui semble orienter le sens de l'engagement entrepreneurial. Treize témoins sont de « purs » entrepreneurs en ce sens qu'ils ont mis un projet d'entreprise sur pied. Or à ce niveau également, il importe de préciser que l'entreprise ici n'est pas seulement à entendre comme une société privée poursuivant un rendement purement économique. Il s'agit aussi et surtout d'un ensemble structuré de logiques d'action poursuivant une visée éthique et politique de construction de la cité. C'est ce dernier aspect qui va davantage influencer le choix porté sur les figures retenues.

Durant le terrain de recherche, des va-et-vient entre le discours de l'enquêté et la réalité objectivée ont été constamment esquissés. Dans ce sillage, l'engagement⁵⁵ est apparu comme

⁵⁴ Celle-ci, déjà inscrite au départ de l'enquête, va néanmoins requérir par la suite un minimum de recul par rapport au récit recueilli, pour être également sensible à l'observation et à la quête des informations connexes sur les enquêtés. En procédant ainsi, nous avons pu relever que certains faits ne répondent pas toujours aux autres critères déterminants de l'identité entrepreneuriale. C'est pourquoi les points de vue des entrepreneurs « confirmés », des hommes de médias et intellectuels non nécessairement entrepreneurs, voire même d'un certain public attentif, vont progressivement nous permettre de restructurer l'échantillon.

⁵⁵ L'engagement traduit une mobilisation individuelle ou collective pour une cause d'intérêt collectif, plus ou moins appuyée sur des convictions et visant l'atteinte d'un objectif auquel on y croit profondément. Dans le cadre de cette recherche, l'engagement s'entend au sens d'engagement entrepreneurial. Ce dernier décrit cette

un processus présupposant l'acquisition de ressources décisives qu'il incombe d'inscrire dans l'analyse des raisons d'agir (Fillieule, 2001).

Au-delà des enquêtes exploratoires⁵⁶, la recherche de terrain s'est principalement – mais pas seulement – effectuée en 15 mois répartis de manières séquentielles entre octobre 2011 et février 2015. Le récit de vie et l'entretien compréhensif ont été couramment mobilisés. Ces techniques de recueil de données ont été effectuées auprès des individus en vue, jugés proches du modèle entrepreneurial (chapitre 4). La recherche de ce modèle-type nous a conduit à « bricoler » un échantillonnage construit progressivement sur place, en nous efforçant de traquer les différentes facettes du portrait-robot du sujet-entrepreneur en dehors des arcanes du pouvoir. Et parce que ce *drôle* de sujet est en permanent devenir – compte-tenu des limites propres à toute entreprise humaine –, le récit de vie a constitué la première boussole qui a guidé notre démarche. Au départ, ces récits qui ont été effectués auprès d'une large gamme d'acteurs, ont été progressivement ciblés au fur et à mesure que les traits biographiques de la figure entrepreneuriale construite se sont précisés et affinés.

Le récit narratif nous permet ainsi de dresser les premiers traits de l'identité entrepreneuriale en construction à partir de l'orientation des différentes logiques d'action qu'il convient de resituer dans le contexte propre du Cameroun. Plus que la *vérité stricte* de la trajectoire qui, en réalité, ne peut apparaître que sous une forme *refigurée*, ce sont les représentations des enquêtés quant à leur être à la société qui seront d'abord recherchées et systématisées⁵⁷. Dans la mesure où l'acte de raconter implique nécessairement l'explication, nous parviendrons à déceler certaines homologues structurales entre la causalité sociologique et la causalité historique, en dépit de leur différence de finalité (Ricoeur, 1983 : 251-263). Bien plus, le croisement des différentes représentations, en plus de structurer l'identité narrative de l'entrepreneur, nous informera davantage sur un fragment précis de la réalité sociale-

forme décelé chez nos interlocuteurs animés par un esprit d'initiative qui le pousse subjectivement à se positionner comme des entrepreneurs d'un projet de re-construction de l'édifice sociétal en désuétude. De ce point de vue, l'engagement entrepreneurial n'est pas à rechercher d'abord à travers la mobilisation. Il se juge encore moins seulement par la présence de l'édifice d'entreprise mis sur pied et/ou principalement animé par le sujet-entrepreneur. Il s'agit d'abord d'un état d'esprit qui anime l'action tout en englobant une vision individualisée du monde que l'individu s'efforce de faire triompher. Le récit de vie, de notre point de vue, permet le mieux d'isoler l'engagement entrepreneurial d'autres modèles-types d'engagement.

⁵⁶ Celle-ci commence quelques mois avant notre inscription en thèse à l'Université de Liège, alors que nous sommes encore au Cameroun. Elle consistera pour l'essentiel à partager nos intuitions de recherche avec certains camarades et enseignants universitaires. Elle nous mènera également auprès de certaines figures « accessibles », supposées entrepreneuriales. Mais aussi auprès de certains sites de journaux indépendants afin d'échanger avec des journalistes sur des pistes qui nous préoccupent.

⁵⁷ Selon Paul Ricoeur, c'est en tant que forme *refigurée* des événements vécus que l'irréel ou la fiction adviennent au centre de l'explication du réel par le biais du récit.

historique en esquisse : celui du sens de la dynamique de subjectivation qui se saisit de l'individualité en acte. Ce bout de fragment porteur de la dynamique socio-historique de changement, constitue le principal leitmotiv de cette recherche inscrite également dans une perspective ethnosociologique (Bertaux, 2006).

Le récit de vie permet de saisir le monde subjectivement construit. À travers l'analyse de la structure interne des récits, il est possible de dégager une cohérence implicite du monde en construction (Démazière & Dubar, 2009). Le récit de vie éclaire en même temps sur « le travail qu'un individu effectue pour advenir comme sujet » (Gaulejac, 2009 : 15). Les premiers échanges nous ont ainsi permis de cerner les contours de l'univers entrepreneurial à travers ses limites, atouts, et d'accéder à la compréhension des modes subjectifs d'articulation avec l'environnement. Au cours de ce premier contact, nous nous sommes efforcé de nous effacer pour laisser la trame narrative épouser la forme convenant à l'enquêté. Entraîné par l'intrigue, le narrateur a disposé d'une large liberté dans le choix des indices biographiques les plus marquants de sa trajectoire. C'est ainsi qu'après la première question qui se limite à : « Pourriez-vous me raconter comment vous êtes devenu... », nos interventions comme enquêteur se sont faites de manière intermittente durant l'entretien, pour requérir des éclairages supplémentaires sur un aspect du parcours peu « étayé » ou pour obtenir le point de vue de l'enquêté sur un événement « marquant ».

Le récit de vie constitue la principale technique de recueil des données lors du premier terrain qui s'est écoulé sur 6 mois. Si le partage des expériences est principalement visé, le travail de retranscription et d'analyse des premiers jets d'entretien nous a informé sur d'autres aspects déterminants des parcours, et sur les positions revendiquées vis-à-vis des pratiques sociales dominantes. C'est ainsi que l'impact de la phase primaire de socialisation, les tensions issues des tentatives d'accès au monde adulte et/ou socioprofessionnel, le rapport avec l'élite, l'expérience en Occident, ont semblé structurer l'engagement. Ce premier terrain a permis d'esquisser des typologies « provisoires » et d'entrevoir la réalité sociale en construction.

Si le récit de vie est prégnant lors du premier terrain, le deuxième terrain⁵⁸ a mis l'accent sur l'entretien compréhensif (Kaufmann, 2011). Cette technique a été expérimentée sur les figures « retenues » du premier terrain. Bénéficiant d'un recul réflexif durant la période de retranscription et d'analyse des premiers récits, le choix sélectif, en plus de s'inscrire dans l'épistémologie propre du récit de vie qui relève de l'exemplarité (Burrick, 2010), se justifie

⁵⁸ Moins long que le premier, se déroulera en 3 mois entre décembre 2012 et mars 2013.

par le choix d'approfondir l'investigation à travers la recherche des raisons réelles de l'engagement entrepreneurial en dehors du sérail politique dominant. Visant la reconstitution de la trame identitaire tout en demeurant proche du récit biographique, l'entretien compréhensif mobilisé lors du deuxième terrain a recherché d'autres motivations latentes d'agir au-delà des raisons manifestes « légitimement » avancées durant le premier terrain. Ces entretiens élaborés sur la base d'un guide *soft* ont exploré d'autres déterminants de l'action (modèles, facteurs environnementaux et/ou historiques, supports de socialisation, *etc.*). Ils ont donné lieu à des échanges plus « intensifs » poussant l'interviewé à motiver davantage ses réponses en apportant de nouveaux éléments « justificatifs » de ses choix d'action.

Le guide d'entretien élaboré s'inspire des premiers entretiens et des informations connexes sur l'entrepreneur qui, à 70%, est un personnage « public », voire un « modèle » de réussite. Profitant de l'instauration d'une certaine « familiarité », cet entretien a parfois pris la forme d'un débat au cours duquel l'interlocuteur a été appelé à se « justifier » sur des éléments susceptibles à tort ou à raison de contredire son identité postulée⁵⁹. Un accent particulier a été mis sur le rapport existant entre la réception environnementale (ou supposée telle) de l'activité entrepreneuriale et la perception propre du sujet-entrepreneur.

Le récit de vie n'a pas pour autant disparu durant le deuxième terrain. D'abord parce que l'échantillon qui se construit de manière continue exige une recherche constante de profils complémentaires en vue de la *saturation*. Ensuite parce que tous les entretiens effectués sont restés préoccupés par le mystère de l'émergence d'un ethos entrepreneurial quelque peu « marginal » au sein d'un contexte social encore marqué par l'autoritarisme et la précarité⁶⁰. Chemin faisant, le recours à l'observation prolongée de terrain a été justifié par le besoin de combler certains aspects « censurés » par le récit. Cette technique a surtout cherché à améliorer notre visibilité propre sur la réception sociale des « œuvres » entrepreneuriales, et sur les *normes implicites* de l'engagement en exercice. Elle a intégré aussi le regard porté par « autrui » sur des espaces de « dissidence » fondés par le sujet-entrepreneur, et qui sont en même temps apparues comme des sites discrets de production de modèles inédits de socialité. Elle a surtout été mobilisée lors du troisième et dernier terrain.

⁵⁹ Cette posture *délicate* nécessite une certaine « prudence », un effort de maîtrise du tempérament de l'enquêté et une aptitude à repérer les signes d'agacement. Un minimum de subtilité pratique est ainsi recommandé pour savoir tirer le meilleur de l'entretien tout en préservant les chances de préserver la *relation*.

⁶⁰ En effet, la précarité a plutôt tendance à amener les individus à développer un instinct de « survie » qui pousse paradoxalement vers le « conservatisme » et l'évitement de prise de risque.

Avec la troisième descente de terrain – du 4 octobre 2013 au 8 mars 2014 –, l'observation *discrète* est venue compléter le dispositif des techniques de recueil des données mobilisées. Cette technique improvisée désigne une formule « bricolée » d'enquête de terrain *via* une infiltration au sein du monde entrepreneurial – médias, fora, entreprises et réseaux associatifs. Ce qui a été recherché ici, c'est la spontanéité et l'immédiateté de l'individu, se sentant moins « épié » et plus « relaxé ». C'est aussi le besoin de « ressentir » et de « toucher » ce monde « utopique » dans son expression la plus banale.

Durant le séjour sur le terrain, nous avons également été attentif aux insuffisances souvent attribuées à la méthode biographique qui flirterait avec l'illusion (Bourdieu, 1986). L'on relèvera pourtant que l'illusion n'épuise guère le répertoire des récits biographiques (Fillieule, 2001). Notamment lorsque la vigilance socio-anthropologique atténue certains effets indésirables de cet artefact, en pointant certaines « dérives vers le fantasme ou l'imaginaire » (Orofiamma, 2002). Cependant, nous pensons que l'effort de sélection effectué durant la recherche, le retour permanent effectué auprès des enquêtés, les informations connexes tirées à travers d'autres sources que le récit de vie, voire les observations directes et/ou discrètes effectuées, ont permis d'atténuer grandement les effets induits de l'illusion.

Un effort d'articulation des récits à des recherches connexes et à leurs différents contextes de référence reste essentiel pour la maîtrise des écarts et ruptures et à la compréhension des « déplacements de position » (Pommerolle, 2005 : 133). De même, « l'excès de sens et de cohérence inhérent à toute approche biographique » (Passeron, 1989) nous interpelle sur la nécessité de résister à la séduction facile d'une description trop lisse et cohérente des trajectoires individuelles et sociales. Mieux, plutôt que centrée sur l'individualité au sens strict, la recherche se propose de construire la réalité sociale-historique en émergence à travers l'action diversifiée du sujet-entrepreneur. L'on espère à travers le croisement des récits, « tendre vers l'objectivité » du fait social en construction en atténuant les effets induits des écueils subjectifs. C'est dire que l'identification construite ici est une sorte de *déduction implicite* émergeant du croisement du sens des différents récits, tout en essayant de tenir compte des différents degrés possibles de « modélisation simplificatrice » de la réalité concrète. Car l'identité, qui ne « renvoie pas non plus dans le domaine de l'illusion », suppose néanmoins une fine perception des « degrés de modélisation » (Kaufmann, 2004 : 154).

Chapitre 3 : Le panel des figures entrepreneuriales retenues. Des parcours singuliers

Ce chapitre présente les sujets-entrepreneurs retenus. Sans prétention analytique et encore moins interprétative, il s'agit d'une brève description des parcours singuliers de vingt figures entrepreneuriales à partir des récits narratifs recueillis sur le terrain. L'objectif est de présenter quelques traces objectives et subjectives permettant de fixer un regard global sur les parcours biographiés. L'importante variabilité sociodémographique et professionnelle des profils retenus n'est pas exclusive de similarités « objectivables ». Des éléments objectifs présents nous conduisent à proposer un groupement en quatre panels composés de promoteurs médiatiques, d'individus actifs dans la défense militante des droits humains, des acteurs socioculturels et de développement local, et enfin, de penseurs critiques et universitaires.

I. Au commencement était l'espace public et médiatique

L'engagement entrepreneurial – du moins les variantes mises en relief au cours de cette recherche – prend son envol au Cameroun avec l'avènement de la pluralité politique au début des années 1990. Dans ce nouvel environnement marqué par les mouvements populaires de revendication démocratique, la presse privée et indépendante va jouer un rôle déterminant de canalisation et de cristallisation du discours critique. Ce panel regroupe quatre figures significatives du monde médiatique privé au Cameroun, et qui se présentent d'une certaine manière comme des « pionniers » dans leurs orientations spécifiques.

1. Séverin, de la dissidence à l'accommodation ?

Né en 1962, Séverin connaît une enfance de la « plèbe » au sein d'une famille « pauvre » et rattachée à la religion catholique. Il reçoit une éducation articulée principalement autour de la réussite scolaire, envisagée comme unique voie possible de réussite dans la vie. Après des études secondaires, il poursuit son parcours académique exclusivement en France dans les villes de Bordeaux et de Paris. En 1983, il obtient son Baccalauréat G3 au Lycée Technique Cours de Lyser à Bordeaux. Entre 1985 et 1987, il est étudiant à l'Université de Paris IX Dauphine. En 1985, il obtient un DEUG en Gestion et en 1987, une Maîtrise en Sciences de Gestion (options contrôle de gestion et fiscalité d'entreprise). En France, Séverin s'implique assez tôt dans la mobilisation estudiantine : « Étudiant en France déjà, j'étais le meneur de la

grève qui avait fait renverser le ministre... C'est moi qui étais le chef d'orchestre. Je n'étais qu'en 2^{ème} année, j'étais encore plus jeune ». En 1989, il fait un DEA en Sciences Politiques à l'Université de Paris II Panthéon Sorbonne. En même temps, il obtient un DES de Commerce Extérieur à l'Institut Supérieur de Commerce Extérieur de Paris. Mais passionné par la politique et le métier d'Avocat, il s'inscrit à Science po pour entamer une thèse de doctorat.

Lors de son premier voyage de « terrain » au Cameroun, il se laisse saisir par la passion des mouvements de contestation populaire du début des années 1990. « Écorché vif » durant le célèbre « procès Yondo Black⁶¹ » qu'il suit passionnément au tribunal militaire de Yaoundé, il décide d'abandonner sa thèse de doctorat au bout d'un an et demi, pour se consacrer à son projet d'entreprise de presse. C'est ainsi qu'en 1991 à 28 ans, il met sur pied le journal *La Nouvelle Expression* en vue, suivant ses propos, de promouvoir un cadre d'expression aux acteurs sociaux tout en accompagnant les mutations sociales. Directement, cet organe de presse se positionne au sein de l'espace public comme une presse « dissidente » opposée à l'élite dirigeante. L'organe de presse se fait également remarquer par l'investissement de journalistes « indociles ». Il est régulièrement censuré. Séverin connaît quelques séjours en prison. Durant la décennie 1990, la récurrence des censures et la crise économique provoquent des pertes économiques qui le conduisent à reconsidérer sa politique managériale. En 1996, il crée sa propre imprimerie, Edicom. À la faveur du décret de 2000, portant libéralisation de l'audiovisuel, il fonde *Equinoxe Télévision* et la *Radio Equinoxe*. Très vite, ces médias vont se hisser comme les médias les plus appréciés par les populations de Douala (Atenga, 2005).

À côté du statut de manager-promoteur médiatique, Séverin va, durant la décennie 2000, s'impliquer dans le plaidoyer pour la reconnaissance et l'amélioration du statut professionnel des journalistes privés. Ce qui le pousse à faire du lobbying auprès des autorités publiques, une seconde activité professionnelle. Incidemment, cette démarche débouchera sur des rapprochements avec ces dernières, faisant de Séverin un intermédiaire *tolérable* entre la presse privée indépendante et les pouvoirs publics. Comme manager également, il reconnaît faire des démarches d'offres de tarifs publicitaires aux pouvoirs publics, lors de grands événements officiels. Aujourd'hui, Séverin apparaît comme une référence de la souveraineté des médias privés au Cameroun. Néanmoins, il laisse transparaître une image quelque peu

⁶¹ Alors à la tête du barreau camerounais, cet avocat, soupçonné de vouloir créer un parti politique, sera arrêté avec ses « complices » et incarcéré par les autorités. Ce procès est considéré comme le détonateur des mouvements de revendication démocratique au Cameroun.

ambiguë au sein de l'opinion⁶². Tandis que certains observateurs le pensent « retourné » par les autorités politiques gouvernantes, son groupe de média (notamment Equinoxe Tv) demeure apprécié et considéré comme l'un des plus aimés du public. Cette crédibilité étant, entre autres, légitimée par la présence en son sein, de journalistes « confirmés », et très souvent critiques vis-à-vis de l'élite au pouvoir⁶³. Assurément, la proximité effectuée depuis la fin de la décennie 2000 avec certains hauts-commis de l'État serait à l'origine de sa nomination le 3 juillet 2015 par un arrêté du premier ministre, à la tête de la Commission de délivrance de la carte de presse. Cette structure a pour mission de délivrer la carte de presse et d'établir la lettre d'accréditation, mais aussi de procéder à sa suspension ou à son retrait.

2. Haman, une dissidence en douce ?

Fils d'un militaire originaire de la région du Nord, Haman grandit pourtant à l'Ouest, dans la ville de Mbouda, auprès de sa famille maternelle. Il y fait toutes ses études primaires et secondaires. De manière précoce, il est marqué par le modèle communautaire de vie, opposé à la famille nucléaire de type occidental.

« Tu ne vas pas compter le nombre d'oncles qui payent la pension à leurs neveux. Où le grand frère tire les petits. Je pense que la société n'a pas volé en éclat par ce que les solidarités de base sont restées fortes. Si on suit le processus de nucléarisation excessive, on est mort ! On a continué à faire les choses comme avant, le deuil est celui de tout le monde, les joies sont celles de tout le monde » (Haman).

Après son baccalauréat, il présente le concours de l'École Supérieure des Sciences et Techniques de l'Information et de la Communication (ESSTIC) de Yaoundé. Au bout de trois années de formation, il est affecté à *Cameroon Tribune* en 1989. Seulement, l'entreprise de presse publique, peu préparée à affronter la concurrence des presses privées qui émergent avec le mouvement généralisé de revendication démocratique, vit une crise interne profonde. Se sentant « in-conforté » par la ligne éditoriale de l'entreprise, Haman saisira l'alibi de la crise pour compléter sa formation académique avec un DES en communication. Il passe sept années au sein de *Cameroon Tribune*, durant lesquelles il est rapporteur et secrétaire de rédaction. Durant cette période, il s'essaye sans une première expérience de manager en fondant « Ozone », un mensuel sur l'environnement. Ce mensuel ne fait pas long feu. Après l'obtention de son DES, il saisit, en 1996, une opportunité qui le conduit à quitter la presse

⁶² Des entretiens réalisés avec d'autres figures de l'actuel échantillon confirment cette posture ambiguë, tout en lui témoignant une reconnaissance dans le combat de l'indépendance de la presse privée au Cameroun.

⁶³ Henriette, figure dissidente du présent échantillon va longtemps travailler comme journaliste dans le groupe d'entreprise de Séverin. On y retrouve également des noms assez connus comme Suzanne Kala Lobe (sollicitée à deux reprises durant notre terrain, mais non retenue pour des raisons « d'espace ») et Valentin Zinga.

gouvernementale pour prendre la direction d'un nouvel organe de presse indépendant financé par des investisseurs privés, baptisé *Mutations*.

Avec *Mutations*, Haman se révèle comme un acteur majeur de la presse privée camerounaise. Entre 1996 et 2007, son équipe parviendra à hisser cet organe de presse au hit-parade des médias indépendants les importants d'Afrique centrale, en fondant de nouvelles rubriques. D'Hebdomadaire au départ, *Mutations* devient quotidien en 2002, sous la houlette d'Haman. En 2003, il est interpellé pour avoir envisagé la succession de Paul Biya aux élections présidentielles de 2004, en préparation. Intimidé par les autorités, il ne rompt pas. À côté de *Mutations*, de nouveaux journaux vont naître au sein du groupe, répondant aux besoins spécifiques. C'est ainsi que le besoin d'enquêtes approfondies va conduire Haman à fonder *Les Cahiers de Mutations* qui voit la participation d'universitaires. De même, le « besoin de légèreté » conduit à la mise en place de *Situations*, d'orientation *people*. Mais alors que le groupe *Mutations* connaît un succès éditorial oscillant autour de 10000 ventes pour les seules villes de Douala et Yaoundé, une crise interne va s'instaurer avec le principal actionnaire. Le 17 septembre 2007, Haman démissionne et lance un nouveau journal, *Le Jour*. Il est suivi dans ce nouveau projet par certains anciens collaborateurs et collègues de *Mutations*.

Deux années après la création du quotidien *Le Jour*, il fonde les Éditions du Schabel. Si cette nouvelle maison d'édition connaît un réel succès dès sa création, Haman reste passionné par le journalisme. Il demeure le Directeur de publication du quotidien *Le Jour*. Aussi, confie-t-il au journaliste français Michel Rouger : « J'aime le journalisme, c'est une passion, faire naître un journal, concevoir, mettre les talents en musique, feuilleter le journal qu'on a fabriqué, lancer d'autres journaux... ». Au cours de ce même interview, il semble en même temps conscient des difficultés liées à l'environnement sociopolitique : « Les mesures de rétorsion sont très sérieuses : ces derniers jours, on a eu peu de publicités, d'appels d'offres publics, on fait avec, on l'a intégré. C'est l'équation habituelle de la presse libre (...). Ce qui est difficile, c'est de gérer les rapports avec les petits satrapes qui utilisent le pouvoir de leur charge pour le fric, la prévarication (...). Je ne suis pas considéré comme un ennemi. En fait, la liberté est un besoin universel et il leur faut des personnages comme nous, qui écrivent ce qu'ils veulent à condition que le pouvoir du Président ne soit pas remis en cause ».

3. Guibaï ou la voix des sans voix ?

Fils d'un père enseignant originaire de la région d'Extrême-Nord, Guibaï grandit à Douala jusqu'en classe du cours moyen primaire. Puis, il va continuer son cursus scolaire dans la

localité de Kousséri, située dans sa région d'origine, à la suite de l'affectation de son père. Il y reste jusqu'à son entrée en classe de Première. Il poursuit ses études à Garoua jusqu'à l'obtention de son baccalauréat. En 1992, il entame son cursus supérieur à l'Université de Yaoundé, en sciences économiques. Après l'obtention de sa maîtrise en 1996, il s'envole en Egypte pour faire un master en communication à l'Université américaine du Caire. Deux années plus tard, il revient au Cameroun et fonde le journal *L'œil du Sahel*.

Dès sa création, le mensuel prend fait et acte pour la cause des problèmes du septentrion camerounais. Son action se focalise à relayer les revendications de cette zone au sein de l'espace public, en vue d'impacter sur les décisions politiques. Devenu par la suite un hebdomadaire, ce journal s'associera à toutes les « batailles » politiques des élites et ressortissants de ladite zone. C'est ainsi que Guibaï s'impliquera personnellement comme porte-parole du Mémoire sur les problèmes du Grand-Nord. Comme « caisse de résonance », son journal accompagnera également la bataille menée par les élites du Nord lors de la création d'une École supérieure dans la ville de Maroua. Durant cette bataille, Guibaï s'impliquera dans un « long bras de fer » mené pendant un an et demi avec les pouvoirs publics en vue de déclarer l'ensemble des candidats-ressortissants de ladite zone admis.

« Cette zone a un retard et son retard vient de la mauvaise éducation et cette éducation, ce n'est pas qu'elle n'existe pas, mais c'est qu'elle est de mauvaise qualité, parce que l'offre d'enseignement est quantitativement faible, est qualitativement faible. Pour pouvoir remédier à ça ce n'est pas dans 2-3 ans, c'est dans 20-25 ans. Mais ceux qui peuvent y remédier ce sont ceux qui peuvent supporter certains sacrifices : l'éloignement, les conditions de vie difficile, la chaleur, *etc.* que des gens qui ne sont pas de cette région ne peuvent pas *humainement* accepter. Donc il faut former ceux qui sont originaires de cette zone, dont le climat fait partie de leur environnement, et dont le souci d'éduquer leurs "frères" fait partie de leur quotidien. Et il fallait donc qu'on forme le maximum de personnes provenant de cette région » (Guibaï).

Le journal, mis sur pied sur « fonds propres », est aujourd'hui composé de quinze employés et/ou collaborateurs permanents. En plus du bureau de Yaoundé, il a trois autres bureaux couvrant les trois régions du septentrion. Après la signature en 2012 d'un contrat avec la compagnie aérienne nationale Camair-Co, et suite au réaménagement de ses locaux, *L'œil du Sahel* est devenu un bihebdomadaire. Depuis la menace et l'insécurité causée dans la région d'Extrême-Nord par la secte Boko Haram, Guibaï apparaît comme l'une des personnes ressources les plus sollicitées dans l'espace public en vue d'éclairer l'opinion sur l'évolution des situations locales. Chaque édition de son journal depuis lors, informe l'opinion nationale et internationale sur l'évolution du conflit. En 2014, Guibaï est consacré meilleur journaliste

du Cameroun à l'issue des cérémonies marquant la deuxième édition du Grand Prix national de la presse camerounaise, organisées en décembre par l'Association de la presse diplomatique camerounaise et ses partenaires du corps diplomatique.

4. Tayou, sur les traces de Cheikh Anta Diop

Tayou quitte le Cameroun alors qu'il est en classe de 5^{ème}, pour la France. Après l'obtention de son baccalauréat, il fait des études en Organisation de Gestion des Productions Industrielles, à l'École Supérieure d'Industrie de Vêtement. En France, la découverte du bouddhisme le pousse à développer une longue méditation sur soi : « Le bouddhisme vous dit d'être vous-même, et être vous-même c'est quoi ? Votre passé, votre histoire qu'il faut savoir. Et pour savoir ce que je suis, il fallait que je retourne vers mes valeurs ». Cette quête de soi, au fur et à mesure qu'elle se développe, le conduit vers les écrits du savant sénégalais Cheikh Anta Diop qui, dès lors, va se présenter à ses yeux comme « celui qui ouvre les portes ».

En 1994, il retourne au Cameroun avec le projet d'ouvrir une industrie opérant dans la production des soutiens-gorges et sous-vêtements. Mais avec la dévaluation du franc CFA, l'explosion des coûts de production va rendre son projet irréalisable. Sans complètement se résigner, il se rabat sur des micro-projets (fabrication de vêtements pour enfants à Douala, cybercafé et cabine téléphonique à Yaoundé). Mais progressivement, il fermera ces différentes entreprises pour se consacrer à ce qui deviendra l'œuvre de sa vie. À savoir la promotion des idéaux de Cheikh Anta Diop à travers la mise en place de l'Institut Supérieur des Beaux-Arts Cheikh Anta Diop (ISBAC) en 2004, puis de la radio Cheikh Anta Diop en 2012. Au départ, l'Institut se présente comme un Centre de formation opérant sous l'égide du Ministère de l'Emploi et de la Formation Professionnelle. Mais en 2008, il deviendra un institut supérieur à part entière, fonctionnant désormais sous la tutelle du Ministère de l'Enseignement Supérieur. Aujourd'hui, la spécificité et la reconnaissance extérieure de son institut supérieur sont matérialisées par de petites « victoires » remportées durant le parcours.

« Dans le domaine de la mode en Afrique, l'instance de validation des compétences c'est le FIMA⁶⁴. Quand vous y allez et êtes retenus parmi les trois, ce qui veut dire si on compte en Afrique, nous sommes la seule école en Afrique dont les étudiants ont remporté trois fois le prix. On ne les envoie pas, c'est un appel à la candidature, un peu comme en science quand on dit : "Voilà on vous donne le thème et chacun écrit ce qu'il peut écrire et envoie". À partir du thème donc, vous créez une commission que vous envoyez et le partenaire vous dit par exemple que c'est la coopération française qui finance, et que c'est eux qui assistent au dépouillement. Donc au moment où on le fait, je ne suis pas spécialement

⁶⁴ Festival International de la Mode africaine

connu là-bas, mais si je suis connu aujourd'hui c'est parce que les gens constatent que ceux qui sortent du Cameroun viennent de la même école. Ce qui nous donne une bonne réputation » (Tayou).

Profondément africain, il ne vivrait que dans le but de redorer le blason de son ancestralité définie en termes panafricanistes. C'est en cela que la radio a pour principale vocation de faire la promotion de l'ISBAC tout en promouvant la pensée d'Anta Diop. Et parce qu'il la dépeint comme une radio universitaire, il relaie régulièrement les débats d'idées organisés dans le pays et réunissant les chercheurs sur des problématiques citoyennes et panafricanistes.

II. Action sociale, culture et développement locaux

Les représentants de ce panel, bien qu'opérant dans des domaines diversifiés, sont communément préoccupés par le besoin de productivité endogène. Cette préoccupation est perceptible à travers l'action sociale initiée et l'investissement dans les domaines de la culture et du développement locaux. Claire est fondatrice d'une ONG dédiée à la cause de la progéniture des femmes incarcérées. Ingénieur militaire et conférencier, Jackson s'investit corporellement à l'amélioration des infrastructures. Babi est membre-fondateur d'une entreprise de consulting, qu'il s'efforce de mettre sous l'orbite de l'idéal panafricaniste. Promoteur d'arts plastiques, Malet s'autorise également un regard diagnostique sur l'environnement social-politique global. Promoteur d'un institut supérieur de management, Bob affirme s'insurger contre le modèle pédagogique officiel en vigueur. Enfin, Célestin se considère comme un industriel préoccupé par la passion de transformer localement.

1. Claire, une figure émergente de la fibre humanitaire

Claire est la fille d'un enseignant-fondateur d'établissement secondaire et d'institut d'enseignement supérieur, originaire de la région du centre. Elle grandit dans un cadre aisé, mais affirme avoir été précocement marquée par la misère environnante.

J'ai grandi à Mvog-Ada, tout autour de moi il y avait la misère, mes parents eux ils étaient nantis et tous mes jouets, je donnais aux enfants du quartier (Claire).

Après un cursus scolaire « normal », son père lui confie la gestion de son établissement secondaire en 2000. Claire est alors âgée de 28 ans. Une anecdote va pourtant réorienter sa trajectoire de vie.

« Je dirigeais l'Institut Samba secondaire à Mvog-Ada, en qualité de Principale de collège. En 2005 je me suis retrouvée devant le cas d'un petit garçon qui volait les livres de ses camarades parce qu'il voulait se faire arrêter et être jeté en prison, dans le dessein d'y aller retrouver sa maman ; et donc, d'y

vivre avec cette dernière, incarcérée. Cette histoire m'a touchée. On l'a emmené dans mon bureau, après quoi, les autres responsables et enseignants ont prévenu d'autres enfants de se méfier de ce "voleur". Bref c'était un enfant qui dormait dans la rue, il venait à l'école tous les matins, mais il dormait dans la rue, il avait fugué et il faisait tout pour que les antigangs l'attrapent pendant qu'il proposait les livres aux gens à l'Avenue Kennedy. Car il dormait au Boulevard du 20 mai. Donc c'est une histoire qui m'a touché, je suis allée à la prison avec l'enfant pour qu'il puisse voir sa maman qu'il n'avait pas vue depuis trois ans. J'ai appelé son papa qui vendait la tomate au marché du Mfoundi. Ça n'a pas été facile. Mais j'ai pu le convaincre pour qu'il me passe le numéro de téléphone de son épouse, car entre-temps, il s'était remarié. Ils sont venus au bureau ; j'ai prié la dame de convaincre son mari, et puis c'est parti comme ça. On est allé à la prison et c'était très difficile de vivre cette scène-là, de voir cet enfant qui va s'agripper sur sa mère, de voir la maman qui tombe dans les pommes, et voir la belle-mère même, la nouvelle femme pleurer, voir le papa qui pose les mains sur la tête et c'est parti comme ça » (Claire).

Après cet épisode, Claire va prendre sur elle de reconstituer le lien entre l'enfant et sa maman détenue. Pour y parvenir, elle alloue un subside à la belle-mère de l'enfant afin qu'elle puisse l'accompagner tous les mercredis à la prison pour rencontrer la maman. Cette approche ne tarde pas produire des résultats positifs.

« À l'époque, j'avais un très bon salaire. Enlever vingt-cinq mille pour aider un enfant ne représentait rien du tout (...). Avant ses retrouvailles avec sa maman, cet enfant, qui faisait la classe de cinquième, ne travaillait pas bien à l'école. Il avait une moyenne qui oscillait autour de 8/20. Puis, au bout de deux mois, c'était la métamorphose : il est passé de 8 à 16 de moyenne. Pour moi, c'était un génie » (Claire).

Engagée dans cette aventure avec son protégé, Claire va vivre une autre scène qui va ré-encourager sa fibre humanitaire, et la pousser définitivement dans la création, en 2006, de l'association Relais Enfants-Parents du Cameroun (REPCAM).

« Un samedi, je suis allée à la prison. Pendant que j'y étais, une autre détenue a accouché devant moi. Ce jour-là, le médecin de la prison – c'était une femme – se mariait et ne pouvait donc être présente. Et il n'y avait pas d'infirmiers à proximité. Une codétenue l'a fait accoucher. Je suis rentrée chez moi, j'avais 7.000 francs, je me suis arrêté au marché d'Ekounou pour acheter de petites choses. On avait sectionné son cordon ombilical avec un couteau, sans gants ! Quand je suis revenue, le régisseur était déjà là, parce qu'il était au mariage aussi. Il nous a donné un peu d'argent, 4.000, nous sommes allés au centre de santé de Nkol-ndongo pour vérifier si l'accouchement s'était bien passé, si le ventre de la dame était sain. Au bout de vingt heures, on est rentré. J'ai donné le nom de Mélanie à cette enfant. Elle a 9 ans aujourd'hui. Après cette deuxième rencontre, j'ai décidé de créer l'association » (Claire).

Avec le concours de trois amis, Claire crée l'association qui, d'années en années, va se développer et accéder à la reconnaissance grâce aux actions concrètes menées sur le terrain, mais aussi au plaidoyer permanent mené par la fondatrice. Les sources de financement, en

plus des modestes cotisations des membres, viennent pour l'essentiel des dons. Depuis sa mise sur pied, le Réseau articule ses activités sur des points précis et à des dates inchangées.

« Nous faisons un paquet scolaire qu'ils reçoivent des mains de leurs mamans. C'est ce qu'on a toujours fait dès 2006 : on a toujours célébrer la fête des mères, la fête des pères, la rentrée scolaire en septembre et Noël en décembre. Nous venons juste d'achever la neuvième édition de la rentrée scolaire qui vient de passer. On s'apprête maintenant à couvrir la neuvième édition de la fête de Noël » (Claire).

En 2011, Claire renonce à la charge de principale de l'établissement secondaire fondée par son père, pour se consacrer entièrement aux activités de son association. La multiplication des sollicitations, associée aux projections que les membres se font de leurs actions les amènent à se comporter comme un véritable groupe de pression qui parvient à faire « bouger » les décideurs administratifs et politiques. C'est ainsi qu'après avoir débuté son action au sein de la prison centrale de Yaoundé, le REPCAM réussira par la suite à obtenir l'autorisation légale de poursuivre ses activités dans l'ensemble des prisons centrales du Cameroun. De même, une requête menée pour la gratuité des soins d'accouchement en faveur des détenues sera validée par le responsable de l'hôpital central de Yaoundé, à la suite d'un incident « fatal ». Pour autant, Claire ne s'arrête pas là.

« On est en train de nous battre pour qu'une décision similaire soit prise à l'échelon national, pour que le ministre fasse appliquer la même chose à l'hôpital central de Douala, à l'hôpital régional de Sangmélima, ainsi de suite, partout où il y a des prisonniers. On est sur le projet » (Claire).

Claire ne considère pas son association comme un groupe de pression. Elle affirme ne guère s'intéresser à la politique. La question de savoir si les autorités font convenablement leur travail lui semble ainsi secondaire. Ce qui ne l'empêche pas de recourir auprès des mêmes autorités pour présenter ses doléances en vue de l'avancement de son œuvre. Aussi, la plupart des cérémonies ayant lieu au sein des prisons, Claire et son équipe vont construire des édifices d'accueil et de récréation à l'intérieur desdites prisons. Mais, l'association n'étant guère subventionnée, la fonctionnalité des édifices se fait encore de manière intermittente.

2. Jackson, une approche « moderniste » de l'engagement citoyen

Jackson naît et grandit à Yaoundé, élevé par sa mère qui fait du commerce basique. Il y fait son primaire et une bonne partie de ses études secondaires. Il apprend vite la valeur du travail auprès de sa mère qu'il aide à vendre la boisson dans le bar de celle-ci. Il complète ses études secondaires dans la localité d'Obala, puis dans la région de l'Ouest, où il passe une année chez sa tante et obtient son baccalauréat scientifique. Ses années de lycée semblent beaucoup

marquer son devenir adulte, affectées par la « familiarité de se partager des livres » et de « manger le riz ensemble ». Mais aussi, ça reste « une époque où parfois, même l'argent couvrant les frais de concours n'était pas toujours évident à obtenir ». Il s'inscrit à l'Université de Yaoundé, puis est reçu au concours d'entrée à l'école de Polytechnique.

Jackson prend l'habitude d'être actif dans les associations et clubs de camaraderie. À sa sortie en 1988, il « erre » pendant six mois, faute d'emploi. Puis, bricole quelques jobs au sein des entreprises nationale et internationale opérant dans les châteaux d'eaux, pendant deux ans. Par la suite, il présente le concours de l'École militaire interarmées (EMIA). Après deux années de formation, il est affecté au génie militaire. Après quelque temps, il décide d'aller effectuer deux masters en France, l'un à Paris, et l'autre à l'École nationale du génie de l'Université de Strasbourg. Durant cette expérience française, il travaille au sein de l'ONG *Solidarité*. Ce qui lui permet d'effectuer de nombreux voyages « à l'étranger ». Il y fait ses plus belles expériences dans le domaine de l'humanitaire qui semble le passionner.

Revenu au Cameroun, il n'y reste que pendant quatre mois. Car il décide de partir aux États-Unis en vue de compléter son expérience à travers des stages militaires. Sur place, il cherchera à s'implanter sur le plan socioprofessionnel.

« J'ai fait des stages militaires aux USA, j'ai fait le MBA et puis le *Ph. D* en *Strategy Management and Leadership*. J'ai d'abord travaillé dans les entreprises privées aux USA, puis dans l'éducation comme encadreur des étudiants qui faisaient des MBA » (Jackson).

Aux États-Unis, il fait venir sa femme et ses enfants. Il passe des moments difficiles, mais retrouve progressivement une insertion qui le mène dans le sillage du futur président Obama.

« Aux USA je travaillais avec une entreprise, mais j'ai aussi beaucoup travaillé avec l'armée américaine, parce qu'ayant fait un stage avec elle et ils avaient certains projets. Le fait est que je suis très courageux, je suis allé voir un général, Wesley Clark qui a commandé des forces en Bosnie, il était candidat aux élections présidentielles en 2004. Donc je suis allé le rencontrer je lui ai soumis mon idée. Il était tellement émerveillé qu'il m'a pris avec eux, j'ai travaillé avec eux. L'idée est encore en cours. Et c'est lui qui maintenant m'amène chez Barack Obama. « Avec Barack on cherche des Noirs américains qui ont fait l'armée quand il y avait des problèmes d'assassinat ». C'est comme ça que Wesley Clark lui parle de moi. Or je ne savais pas que Wesley ne savait pas que je ne suis pas Américain, comme je m'appelle Jackson. Je commence à travailler, on avait 4 États, le Missouri, le Kansas, l'Arkansas et le Nebraska » (Jackson).

À son retour au Cameroun en 2009, il prend la tête du génie militaire. Depuis, il multiplie des projets sans arrêt, de la construction des routes, des barrages, en passant par l'édification des

bâtiments militaires et la re-conceptualisation des parcours Vita. Jackson occupe également la charge d'enseignant à l'Université de Douala et à l'EMIA. Il coordonne des projets avec des étudiants, et se plaît beaucoup à faire des conférences.

3. Babi : Entre souci d'éthique et performance socioprofessionnelle

Originaire de la région du centre, Babi naît et grandit dans son village, auprès de ses parents, jusqu'à l'obtention de son Certificat d'études primaires. Il émigre en ville après son Certificat en vue de poursuivre des études secondaires. Après le bac, il s'inscrit au Centre Universitaire de Douala et obtient un BTS. Il est recruté à la Banque. Dans le but de performer sa formation, son employeur l'inscrit par correspondance à l'Institut de banque de Paris. Il y fait trois années de spécialisation en ingénierie financière. Il affirme néanmoins aujourd'hui que : « Mais tout ce que je fais maintenant n'a rien à voir avec ce que j'avais appris dans les banques ». Par la suite il fait un Certificat international en management de projets.

Alors qu'il semble promis à une carrière paisible et tranquille, il est captivé par un projet de création d'entreprise de Conseil, dont il n'est pourtant pas l'initiateur. Avec un capital « insignifiant » de 2 millions de francs CFA, Babi et ses associés vont, en 1998, se lancer dans ce projet d'entreprise qui prendra sept années pour rentrer dans sa phase de consolidation véritable. Stimulant au départ, le projet connaîtra des difficultés à décoller, du fait de l'environnement peu propice au développement entrepreneurial, mais aussi à cause des couacs internes. L'entreprise connaît des défections. Elle n'est pas à l'abri de détournements et d'abus. Babi tient néanmoins ferme avec une poignée de camarades qui sont en même temps des actionnaires de l'entreprise.

Parallèlement aux activités relatives à son entreprise *Prescriptor*, Babi est aussi assez présent dans l'espace public. Ayant depuis 2007 acquis une notoriété nationale et sous-régionale, Babi est régulièrement consulté par des médias locaux et étrangers. Il est aussi devenu proche des intellectuels « dissidents », à l'instar de Mathias, d'Ambroise et du philosophe Fabien Eboussi Boulaga. En plus de donner son point de vue sur la politique économique des autorités, il écrit également des lettres ouvertes critiques aux dirigeants politiques.

4. Malet, édifier la cité à travers le déploiement de l'art ?

Fils d'un ecclésiastique et haut commis de l'administration, Malet naît au Cameroun au début des années 1960. En 1968, il voyage avec ses parents pour la France. Il y effectue ses études primaires, secondaires et supérieures. Il étudie tour à tour l'histoire, la philosophie, la

communication et l'ingénierie culturelle. À la fin de celles-ci, il accède assez aisément dans le monde de l'emploi et acquiert progressivement un statut social enviable. Recruté à Africa n° 1 comme directeur des productions parisiennes, Malet affirme avoir « accès » non seulement aux personnalités françaises et africaines, mais aux productions culturelles (livresques, artistiques et cinématographiques) en avant-première, depuis son studio. Mais s'il grandit en France, Malet reçoit parallèlement une éducation parentale centrée sur ses racines.

« J'ai eu en permanence l'imprégnation de la culture camerounaise, c'est-à-dire ne vivant pas ici mes parents ont eu à cœur que nous parlions notre langue et que nous soyons quand même dans un environnement qui nous rappelle une identité » (Malet).

Grâce à cette éducation, Malet ne rompt pas les liens avec son terroir natal. Ce qui le pousse à y effectuer des visites en vue de répondre aux interpellations culturelles (présentation de sa compagne aux « siens », assistance à des cérémonies coutumières, *etc.*). Dans l'exercice de ses fonctions à Africa n° 1, l'habitude de rencontrer des artistes de renom africain depuis son studio va conforter Malet dans l'imaginaire d'une Afrique qui « bouge » et certainement ouverte à la modernité. Mais un voyage effectué au Cameroun en 1995 le déconcerte. Il affirme avoir, « pour la première fois », été « choqué » par l'ampleur de la précarité ambiante. En 1996, il décide de s'installer définitivement au Cameroun. Il est habité par une interpellation intérieure qui confine à un défi : celui de cristalliser les potentialités de créativité visible en un projet de développement durable. Une fois installé, Malet refuse de poursuivre dans son domaine de formation qu'est la communication. Il récuse également de rentrer dans l'administration qui lui est pourtant accessible par le biais de son père qui y occupe des hautes fonctions. Enfin, répugne-t-il à se lancer dans l'import-export qui, selon lui, relève du commerce basique sans possibilité de productivité originale. Il décide ainsi de se lancer dans un projet culturel (les arts plastiques) et de s'y insérer. En 1997, il crée Africréa.

« Le concept de base d'*Africréa*, c'est un néologisme conçu à partir de deux mots : Afrique et création. L'idée étant de mettre la création au centre des enjeux de l'Afrique. Pourquoi ? Si on ne fertilise pas sa pensée, si on ne fertilise pas ses sensations, si on ne fertilise pas ses pulsions existentielles, comment inventer... Or nous sommes confrontés au quotidien à des difficultés, à des questions, à des urgences qui nécessitent des solutions, qui nécessitent des réponses, qui nécessitent de l'inédit (...). La demande et le succès sont immédiats. D'abord parce qu'avec les arts plastiques on parle d'abord aux gens dont le besoin était manifeste, latent. Les expatriés par exemple, qui avaient besoin quand même de sortir du cabaret et du marché de l'artisanat, ont tout de suite perçu. Une génération nouvelle d'artistes s'est tout de suite enflammée enthousiasmée, le débat s'est enclenché, des perspectives se sont ouvertes » (Malet).

Depuis lors, son entreprise qui va progressivement acquérir de la visibilité. Une dimension touristique est associée à son projet en faisant de son entreprise un espace d'accueil de visiteurs et résidents créateurs venant de partout et « demandeurs d'Afrique ». Les activités de Malet ne s'arrêtent pas seulement au Cameroun. Il se retrouve constamment hors des frontières nationales pour promouvoir l'art camerounais. Lors d'une édition du Salon international des arts de Ouagadougou, son pavillon attire la curiosité des autorités camerounaises. Un échange avec le ministre camerounais présent à ce salon, va déboucher sur l'organisation en 2009 d'un Salon international des arts à Yaoundé. Depuis lors, l'expertise de Malet est constamment sollicitée dans l'organisation des festivals nationaux à connotation culturelle. De même que son concours est requis dans l'amélioration du cadre institutionnel et juridique des arts et entreprises culturelles au Cameroun. Bien que collaborant régulièrement avec les autorités gouvernementales, le récit de Malet reste très critique vis-à-vis de l'élite au Pouvoir et du régime en place qu'il assimile d'ailleurs au « totalitarisme ». S'il critique les pratiques religieuses en cours dans le monde contemporain, il n'en assume pas moins une certaine identité chrétienne. Enfin, revendique-t-il avec insistance son appartenance à l'aristocratie.

5. Bob, pour une approche « ancrée » de l'enseignement en Afrique

Bob est né en 1955 dans la région de l'Ouest, de parents paysans. Son père, chef des notables attaché à la coutume ancestrale, souhaite préparer son fils à lui succéder à la chefferie.

« Avant que je ne naisse je devais succéder à mon père au niveau de son titre, puisque lui-même a porté le titre, son père a porté le titre, c'est de génération en génération » (Bob).

À trois ans, Bob et sa sœur jumelle vont rejoindre leur sœur aînée à Yaoundé. C'est elle qui élève le jeune Bob jusqu'à l'âge adulte. Il fait ses études primaires dans une école protestante située au cœur d'un quartier populaire de la ville. Il y passe des moments « inoubliables », qu'il s'empresse d'opposer viscéralement à l'environnement éducatif actuel. Il obtient le Certificat d'études primaires et réussit au concours d'entrée au lycée Leclerc de Yaoundé.

« C'était un des plus grands lycées du pays, sinon même le plus grand. Les enfants du Cameroun venaient de partout, du Nord, du Sud, de l'Est, de l'Ouest. C'était un brassage humain extraordinaire » (Bob).

Bob est interne et vit pleinement sa jeunesse, prenant du bon temps avec ses camarades dans l'insouciance du lendemain. Il affirme ainsi avoir choisi la série littéraire par « suivisme ».

En 1975, il obtient son baccalauréat et s'inscrit à l'Université de Yaoundé. Il découvre en même temps les réalités de l'autoritarisme ambiant. Déboussolé par le contraste qui sépare le monde universitaire « mesquin » du « paradis » connu au lycée, Bob renonce à l'idée de poursuivre ses études supérieures au Cameroun : « On savait que tout était fini pour nous, on ne serait plus jamais rien dans la vie, on avait jeté l'éponge ». C'est alors que Bob et ses camarades vont saisir l'opportunité d'un recrutement, lancé sur étude de dossier, des enseignants pour les classes de 6^{ème} et 5^{ème} des lycées de « brousse » nouvellement créés. Quelques jours seulement après, Bob est affecté à l'Ouest, dans la localité de Foumban. Durant cette première année, le jeune enseignant, qui a déjà entériné l'idée de « fuir le Cameroun », va s'imposer un rythme de vie ascétique afin de faire des économies suffisantes.

Aidé par d'anciens amis qui se trouvaient déjà en France, il y trouve assez facilement une inscription. Non boursier, Bob alterne études et job. Il travaille à « Ouest France » qui à cette époque semble être un quotidien important.

« J'ai travaillé aux rotatives, au service expédition de ce journal pendant presque 9-10 ans et c'était la nuit... c'était assez dur, mais je peux dire que par rapport à l'image que je m'étais fait de ce pays ci, c'était des moments les plus doux » (Bob).

Mais c'est à l'université que Bob effectue ses premières expériences biographiques déterminantes. D'abord il est impressionné par la simplicité de certains enseignants universitaires, qu'il s'empresse aussitôt de comparer avec la « hauteur disproportionnée » des enseignants camerounais. Ensuite, il découvre une certaine « proximité » avec « l'homme blanc ». Ce qui l'aidera à évacuer les réflexes d'inféodation incorporés depuis le Cameroun. Bob poursuit ses études supérieures jusqu'en thèse de doctorat en *Marketing et Management*. Nous sommes au milieu des années 1980. Il décide de faire un *Certificate* à Londres où vit sa sœur jumelle et son mari. Bob projette ensuite aller se perfectionner aux États-Unis avant de revenir au bout de cinq années s'installer définitivement en France. Mais durant ce séjour de 6 mois à Londres, les « siens » lui conseillent de retourner au Cameroun. Bob récuse. Mais à la suite des pressions exercées par sa sœur jumelle et un proche parent ministre, il finit, malgré lui, par retourner au Cameroun en 1986.

Arrivé à Yaoundé, Bob « galère » pendant une année, à la recherche d'un travail. Devenu « fauché », il finit néanmoins par être recruté à l'Université de Douala. Déconcerté par l'environnement, il renoue avec l'envie de s'exiler. Mais le changement de grade inespéré, qui intervient cinq années après son recrutement, bouleverse le regard porté sur son

environnement. Lui qui jusque-là voulait s'enfuir, décide « d'affronter » cet environnement. Alors même qu'il parvient à avoir une proposition de poste à Saint-Malo, Bob sera sensible aux avertissements de son promoteur français.

« C'est-à-dire, tu crois résoudre un problème par la fuite, mais ce problème va te poursuivre toute ta vie parce qu'il y a quand même un échec au-delà du grade. Celui de la non-réussite d'intégration dans son milieu naturel » (Bob).

Durant cette longue période de « tribulations », Bob prend conscience de l'inconsistance du système éducatif camerounais. Libéré de ses anciens « démons », il va se replier sur lui-même pour penser le projet de l'Institut Supérieur de Management (ISMA) qui connaît sa première promotion en 1998. Il va ainsi concentrer l'essentiel de ses énergies à la mise en place de cet établissement rêvé. Durant les premières années, Bob va louer des sites un peu partout dans la ville de Douala pour dispenser des cours, au fur et à mesure que ses effectifs grandissent. Il est habité par l'idée d'innover à travers l'introduction des filières industrielles, tout en centrant les enseignements sur les nécessités de l'environnement endogène. Il attendra 10 années pour obtenir le financement requis en vue de construire un campus universitaire répondant à son projet. Ce financement lui viendra de la BDEAC et Ecobank. Le campus est en cours de construction, mais les premiers locaux sont déjà opérationnels. Bob affirme avoir été exonéré de la TVA par le gouvernement camerounais, durant la période de consolidation de son projet. Cependant, il est astreint à de nouveaux défis de management de ce projet face à une pluralité d'acteurs dont le partage de l'idéal de Bob est loin de faire l'unanimité.

6. Célestin, la passion de transformer sur place

Célestin est né en 1966 dans la ville de Nkongsamba. Son père est éleveur et sa mère s'investit dans les affaires. C'est un couple d'entrepreneurs économiques passionnés par la transformation. Il s'imprègne rapidement de cet esprit d'entreprise, car il accompagne régulièrement son père dans ses activités. Il reçoit une éducation chrétienne assidue. Un événement marquant durant son enfance est la fuite de son père à Dakar au début des années 1970, à la suite de la condamnation de Mgr Ndogmo par le régime d'Ahidjo. Son père est un proche de cet évêque dissident. L'esprit *indocile* de son père déteint sur Célestin et structure sa personnalité. Célestin fait son parcours scolaire à Yaoundé jusqu'à l'obtention du baccalauréat. Il poursuit ses études académiques à la Haute école de commerce de Paris, avant de rentrer définitivement au Cameroun. À son retour, il est recruté dans le cabinet *Ernst & Young* comme superviseur d'audit. Il est promu directeur-chargé de mission. En 1996, il est

débauché par le groupe Hazim qui opère dans l'agro-industrie forestière, pour occuper le poste de Directeur financier. Dans cette boîte, il nouera des rapports profonds avec son patron qui est présenté comme un « mentor ».

En 2002, il lance sa propre entreprise *Pasta*, qui fait dans la transformation des pâtes alimentaires. Il fait en même temps dans la fabrication de la farine. En 2005, il devient distributeur agréé de Panzani, marque leader des pâtes au Cameroun. En 2006, il crée le holding *Cadyst Invest*, chargé de coiffer l'ensemble de ses activités. Cette même année, il reprend et réhabilite les anciens laboratoires du groupe pharmaceutique français Rhône-Poulenc. Ce laboratoire ambitionne embaucher plus de 20 pharmaciens sur près de 300 recrutements, pour assurer la fabrication des génériques antidouleur, antiparasitaires, antipaludéens, antirétroviraux et antituberculeux. En 2008, il rachète la Société industrielle de produits pharmaceutiques (SIPP), spécialisée dans la fabrication des solutés pour perfusion. Il est ainsi exonéré des droits de douane pour ses intrants pour une période de 6 ans. Cependant, si son important tissu relationnel développé durant son parcours lui permet d'obtenir des prêts de financement auprès des banques et de trouver des partenaires crédibles à l'étranger, Célestin reste néanmoins anxieux vis-à-vis du modèle de gouvernance en vigueur. L'entreprise de fabrication des médicaments génériques de Célestin va, après une première période encourageante, connaître un moment d'arrêt. Cet arrêt, selon son entourage, est imputé à sa vision « grandiloquente » du management parfois inadaptée aux conditions et exigences endogènes d'opérationnalisation.

III. Défense militante des droits humains

Ce panel regroupe des témoins portés vers la défense militante pour les droits humains. Il permet d'entrevoir l'engagement entrepreneurial sous une pluralité de formes qui vont de la mobilisation citoyenne (Jean-Bosco) à la fibre humanitaire (Madeleine), en passant par l'activisme politique (Henriette) et l'engagement pour la cause paysanne (Bernard). Ces activités différenciées trouveraient, à l'instar des autres panels, une particularité dans leur dédicace commune pour l'édification d'une nouvelle société.

1. Jean-Bosco, un engagement citoyen intrépide ?

Fils de paysans de la région de l'Ouest, Jean-Bosco naît en campagne au début des années 1960. Les circonstances délicates de sa naissance et de son enfance au sein d'un univers enchanté, présentent quelques grands traits qui vont structurer sa personnalité à venir :

« Les circonstances de la vie lors de ma venue au monde ne sont pas favorables. Quand je nais, quelque temps après je tombe gravement malade. Entre-temps, ma maman avait notre grande sœur que je n'ai pas connue, elle était morte mais elle voyait des choses, elle faisait des choses de telle enseigne que quand mon papa était en prison – on l'a tué et on l'a enterré avant que ma maman ne rentre de la visite qu'elle est allée rendre à mon papa. Donc à un moment donné, ma maman était avec ma grande sœur. Mon papa a été enfermé au temps des colons pendant la période des troubles à l'Ouest, les maquisards, les Upcistes et autres. Bien que j'ai connu mon père, ma maman ne voulait pas que je reste à côté de lui parce qu'elle disait que je suis un enfant que Dieu a donné pour aller se chercher. Alors, c'est en ce moment que je comprends que j'ai une destinée qui n'est pas celle de tous les autres. Mes parents avaient le sens de la spiritualité à telle enseigne que les noms qu'ils donnaient à leurs enfants avaient des impacts sur leur vie. Et ils étaient attachés au traditionalisme de telle sorte qu'ils ne donnaient pas le nom au hasard à un enfant. C'est pourquoi nos noms ont des significations et des impacts, que ce soit ma grande sœur, que ce soient tous les autres enfants. Comme on dit dans la Bible, "au départ était la parole, la parole était avec Dieu et la parole était Dieu". Sans avoir besoin de lire ou de réciter la bible. Alors quand je viens au monde, je tombe très gravement malade quelques jours après, et tout le village se dit : "Je suis mort". Et de là aussi, du coup, je tire les origines de ma foi et de ma détermination. À cette funeste nouvelle, ma maman dit : "Non, mon enfant n'est pas mort", même comme la peau commençait déjà à faire des trucs mais, elle dit : "Non il n'est pas mort". Elle prend le couteau et dit aux personnes présentes : "Avant d'enterrer celui-ci, vous allez d'abord me tuer. Comme vous avez enterré l'autre, je n'étais pas là, celui-ci vous allez me dire". On l'abandonne avec "mon cadavre". Mais comme elle aussi était voyante, on avait déjà tout fait, creuser la tombe. Ma maman dit : "Jamais de la vie, vous avez enterré l'autre". On lui dit donc : "Ok, comme tu es devenu sorcière, tu vas manger ton enfant". Elle me prend, on va en forêt, elle cueille des herbes pour mettre sur mes blessures qui étaient sur moi. C'est là que je bouge un bras et elle continue donc avec les prières et à me soigner. Tout ce que je rencontre ce n'est pas ma maman qui me raconte, mais ma grande sœur, vu qu'on appelait ma mère "sorcière". Le village également raconte cette histoire et disait que je suis comme un enfant qui allait tomber du feu et qu'on a ramassé de justesse. Tu vois donc ma maman de son vivant, elle ne m'a jamais appelé ... C'est pour te montrer que Dieu est même dans mon nom (Jean-Bosco).

L'enfance de Jean-Bosco, à l'instar des circonstances relatives à sa naissance, l'astreint assez précocement à lutter pour exister.

« Je me souviens qu'on ne m'a jamais inscrit à l'école, je partais à l'école comme ça depuis le jardin, comme ça au hasard. J'arrive à Obala parce que ma grande sœur était en mariage là-bas, j'étais très petit, il y a une grande différence d'âge entre ma sœur et moi, vu que ma mère ne savait même pas que je devais naître. Dès que je viens au monde, à l'âge de 4 ou 5 ans, ma grande sœur m'a emmené à Obala. Là-bas, elle apprenait à faire la couture au quartier Baganté, c'était à environ 5 km de la maison. Nous restions de l'autre côté de l'Afamba, qu'on appelle Nanga-Eboko. Moi j'étais petit mais il y avait aussi les petits frères de son mari qui faisaient le cours préparatoire à côté. Mais à mon petit âge je ne fréquentais pas, vu que j'étais trop petit. Elle ne pouvait pas nous transporter à deux, sa fille sur le dos et moi, pour nous emmener au quartier Baganté. C'est comme ça donc qu'elle me laisse entre les mains de

ses petits beaux-frères. Et quand ils allaient à l'école, ils me prenaient avec eux. Arrivé là-bas, je restais sous le manguier quand ils sont en classe. En ce moment il n'y avait qu'une seule classe, d'un côté la sil, de l'autre le Cours préparatoire. Sous le manguier donc, je commence de temps à autre à aller rester à côté d'eux dans la salle de classe, tout petit. Et moi aussi je commence à apprendre à écrire. On me donne mon cahier à la maison quand j'ai commencé à pleurer que moi aussi je veux mon cahier. Et en fin d'année, je passe aussi pour aller au Cours élémentaire 1. Voilà comment je suis allé à l'école. Et c'est à partir de là qu'on commence à m'inscrire à l'école. Et je me rappelle un jour au cours élémentaire 2, c'était à Obala, le maître voulait taper sur une certaine Ayissatou, que je connaissais à peine. Je m'étais levé pour prendre le bâton à sa place, c'est-à-dire qu'on me tape à sa place » (Jean-Bosco).

En dehors des périodes scolaires, Jean-Bosco passe l'essentiel de son enfance au village, près de son père qu'il accompagne dans les plantations. Il affirme n'avoir jamais intégré une religion, son père lui ayant laissé la liberté d'opérer ses propres choix de vie. Il affirme en outre avoir toujours été sensible à l'injustice. De même, l'auto-prise en charge de soi se serait inscrite dans la banalité de son quotidien, au point de lui apparaître comme une forme normale d'exister. En classe de 5^{ème}, il achète son propre poste radio qui ne le quitte que rarement. En 3^{ème}, il crée un club journal et lance un plateau de radio dans la même foulée. Le besoin d'autonomie qui l'habite le pousse à vendre des journaux, du Cours Moyen primaire jusqu'en classe de terminale.

« En seconde, quand je n'avais pas de livre, je copiais les fascicules, je restais à coté de quelqu'un comme ça et copiais. J'achète un cahier pour les sujets et corrections pendant les grandes vacances. C'est tout cet ensemble qui m'a rendu sensible » (Jean-Bosco).

Il obtient son bac en 1981 au lycée classique de Bafoussam, dans la région de l'Ouest. À l'Université de Yaoundé, il est accueilli par son neveu, le fils de sa grande sœur consanguine. Après quelques mois de cohabitation, une tension latente aux ramifications familiales va pousser ce dernier à le mettre « à la porte ». Bénéficiant déjà d'une bourse universitaire, Jean-Bosco parvient à louer une chambre. Après un premier semestre « tranquille » et sanctionné par une réussite, il est « calomnié » durant le second semestre et traduit régulièrement au conseil de discipline. Ces reconductions permanentes, en période autoritaire, vont le « perturber », et le conduire à son « premier échec scolaire ». Il poursuit néanmoins ses études jusqu'en Licence et est reçu au concours de l'École Normale Supérieure de Yaoundé. Au bout de trois ans de formation, il sort avec le grade de professeur de lycée en sciences naturelles.

Sa carrière d'enseignant prend directement une orientation tumultueuse, du fait de son engagement syndical, très peu apprécié par sa hiérarchie. Suivant son témoignage, il ne fera

jamais plus de deux années au sein d'un même établissement, du fait des affectations disciplinaires continues. Si ces sanctions renforcent et consolident paradoxalement son esprit d'indocilité, celles-ci auront également un impact néfaste sur sa vie privée. Il serait ainsi resté jusqu'à ce jour célibataire, et n'aurait eu son premier et unique enfant qu'après avoir largement dépassé la quarantaine. Avec Jean-Marc Bikoko⁶⁵, il écrira quelques pages déterminantes du syndicalisme camerounais de la décennie 1990, au sein de la *Dynamique Citoyenne*. Vers le milieu des années 1990, il se rapproche du philosophe Fabien Eboussi Boulaga, avec qui il chemine dans la fondation des fora et espaces scientifiques de discussions sur des sujets d'actualités. Avec le philosophe, ils coopèrent avec des centres et institutions intellectuels comme le Groupe d'Études et de Recherche sur la Démocratie et le Développement Économique et Social (GERDES), la Fondation Friedrich Ebert, et les Éditions CLÉ. Dans la seconde moitié de la même décennie, on le voit militer aux côtés de l'écrivain engagé Mongo Beti, et de la militante UPCiste Henriette, avec qui il fondera la première section camerounaise de *Transparency International*. En 2003, il déclare l'existence du journal *Germinal*, qui ne devient effectif qu'en 2008. D'orientation subversive, il imaginera à l'intérieur de *Germinal* des *Dossiers Spéciaux*, qui s'attaqueront principalement aux exactions de l'élite au pouvoir. Si ces Dossiers se « vendent bien », l'hebdomadaire quant à lui demeure déficitaire, du fait, entre autres, de l'absence de publicité, les annonceurs ayant une préférence compréhensible pour des journaux plus « sobres » et « professionnels ».

Lors du premier anniversaire de *Germinal*, le succès « inattendu » d'une conférence-débat lancé à cet effet sur la succession à la tête de l'État, va créer le déclic qui le poussera à lancer l'idée de « La Grande Palabre ». Ce grand forum que Jean-Bosco appréhende comme une sorte de « parlement de la rue » va prendre l'habitude de se tenir une fois par mois. Il est animé par des universitaires engagés dont Mathias et Claude qui y officient bénévolement comme principaux coordonnateurs. Durant toute l'année 2012, ce forum se déroule chaque mois et attire public et média. Jean-Bosco verra ainsi *La Grande Palabre* retransmise en direct par Radio Cheikh Anta Diop de Tayou, qui se proposera de le faire « gratuitement ». À l'entame de l'année 2013, les problématiques politiques soulevées par ces rencontres in-confortent les autorités publiques. C'est ainsi que le directeur de l'hôtel qui les héberge, « une égérie du parti au pouvoir » suivant les propos de Claude, les sommera d'évacuer les lieux :

⁶⁵ Activiste et figure de de proue du mouvement syndical camerounais. Il fait partie de notre échantillon large, mais n'a pas été retenu finalement après le second entretien, parce que plus proche du profil de « courtier ».

« Ce que vous faites entre en contradiction avec les intérêts politiques », renchérit Jean-Bosco. En changeant de lieux, les ennuis, pour autant, ne vont guère disparaître.

« Maintenant, quand nous changeons de lieu, pour aller à l'Hôtel Franco, la première édition est interdite par un sous-préfet par intérim. Le sous-préfet par intérim interdit *La Grande Palabre* et dit qu'il veut nous voir au tribunal. Durant 3 mois, on allait au tribunal. Le tribunal nous donne raison parce qu'ils ont légiféré. Entre-temps aussi, comme *La Grande Palabre* grandissait, on avait également les sympathisants dans l'administration et partout. Ensuite, même à l'Union européenne, parce qu'on nous a même envoyé la décision d'interdiction dans les ambassades et tout, en passant par la Présidence de la République. Je le sais parce qu'en voulant, une fois, négocier un produit avec l'Union européenne, on m'a dit : « Non, on sait ce que vous êtes en train de faire, on vous observe depuis mais on ne peut pas vous soutenir en faisant du bruit ». Voilà un peu comment on a vécu cette période-là » (Jean-Bosco).

Suite à l'avènement de la menace Boko Haram, *La Grande Palabre* sera suspendue par les autorités. Pour autant, Jean-Bosco, entre autres maître en karaté et en yoga, continue à se remuer autrement en imaginant d'autres activités. En janvier 2016, la cérémonie de dédicace de son ouvrage sur l'engagement de la société civile, écrite en collaboration avec Mathias, sera interdite par le sous-préfet.

2. Henriette, une combattante invétérée

Fille d'un bourgeois de l'administration, Henriette grandit à Douala dans les années 1950. Elle reçoit une éducation civique accentuée par l'amour de la lecture. Marquée précocement par les inégalités sociales, elle développe une sensibilité marxiste-socialiste, ainsi qu'elle l'affirme en 2009 dans les colonnes du quotidien d'Haman.

« Nous, on a grandi à Bonanjo⁶⁶ mais dans d'autres quartiers il règne la misère. Donc, je trouvais qu'il y avait de l'injustice. Lorsque mon père est parti en stage en France, avec mes frères nous sommes allés vivre à New Bell en 1959, où la répression a été extrêmement sanglante. Nous avons assisté à l'incendie du quartier Congo, ce qui a été mon premier grand traumatisme » (Henriette).

Après des études primaires et secondaires au sein des établissements convoités de Douala et Yaoundé, elle va poursuivre son cursus supérieur à Tours en 1969. Sur place, elle opte pour les études de langue anglaise. Dès son arrivée en terre française, Henriette adhère à l'Union Nationale des Étudiant Kamerunais (UNEK), section estudiantine du parti nationaliste banni. Comme militante, elle conforte sa sensibilité politique d'orientation gauchiste.

⁶⁶ Quartier résidentiel situé au cœur de la ville de Douala.

« C'est ça le fondement du socialisme d'une manière générale, c'est-à-dire l'État qui gère prend dans les richesses et redistribue. Et comme c'est mal redistribué, moi j'aspire à prendre le pouvoir avec notre parti l'UPC pour accomplir une mission sociale qui peut être appelé socialisme » (Henriette).

Après sa Maîtrise, elle émigre vers Paris pour trouver du travail. Tout en travaillant, elle suit une formation académique en histoire et se rapproche également des leaders de la section clandestine de l'UPC. Au cours des années 1970, ses activités clandestines en France consistent à « se former », « recruter des gens » et « convaincre ».

« Nous écrivions un journal qui s'appelait *La Voix du Cameroun*. On voulait être présent dans les activités des Camerounais, essayer de disséminer les idées selon lesquelles il doit y avoir une démocratie au Cameroun et créer le multipartisme » (Henriette).

Le nom d'Henriette est fiché par les services secrets. Il lui est déconseillé de retourner au Cameroun. En France, elle travaille, entre autres, comme traductrice au sein d'une multinationale. Avec l'arrivée de Paul Biya au pouvoir en 1982, elle parvient à s'octroyer un passeport depuis l'Ambassade du Cameroun en France, grâce à l'intervention d'une connaissance de son père. Arrivée au Cameroun en 1983, Henriette rentre directement dans la clandestinité, l'UPC étant toujours « bannie ». Alors qu'elle parvient à obtenir du travail au sein d'une entreprise parapublique « prisée », la direction du parti lui confie la gestion de son journal clandestin « Kamerun nouveau ». Le choix de se consacrer à la permanence du parti constitue « une grande douleur pour ma famille qui a payé mes études », reconnaît-elle. Traqués par la police politique, ses camarades sont arrêtés en 1986, et Henriette s'enfuit dans la région de l'Ouest et y demeure pendant un an et demi. À 37 ans, elle conçoit son premier enfant, et décide de se « caser » pour s'occuper de sa fille. En 1989, alors que sa fille est âgée de deux ans, Henriette est arrêtée et incarcérée, dans le cadre de l'affaire « Yondo Black ». Elle est torturée. À sa sortie de prison au bout de quelques mois, elle réintègre l'UPC désormais rentrée dans l'officialité, à la faveur du mouvement de libéralisation. Mais le parti, infiltré et peu préparé à affronter le nouvel environnement, va se retrouver disloqué.

« C'est-à-dire qu'il y a l'UPC des gens qui ont continué le combat après Ouandié, c'est nous. Les vagues d'arrestation sont là. Pour le reste, c'est des usurpateurs. Je donne un exemple, Kodock est Directeur de la Camair, un camarade qui vient de faire 23 ans de prison va chez Kodock, il le jette dehors ! En disant qu'il est membre fondateur du RDPC, le prince Dicka est fondateur du RDPC. Et puis après évidemment l'équation personnelle va jouer, les marches, je suis à toutes les marches, je suis au front je suis arrêtée, je suis tabassée, on me relâche, on m'arrête, on va me torturer à Bonanjo, pendant que les autres sont torturés ici à la gendarmerie du port » (Henriette).

En novembre 1996, elle connaît une courte expérience d'éditorialiste dans le journal privé *Le Front*. Puis dans la même foulée, elle se fait recruter dans *La Nouvelle Expression* de Séverin. Elle y demeure jusqu'en 2005. Elle revient néanmoins dans la même boîte, mais comme journaliste télé. Entre-temps, en 2000, elle rentre à *Transparency International*. Elle devient vice-présidente, puis présidente de la section Cameroun en 2003. Mais pas pour longtemps. Cette position in-conforte les autorités camerounaises. En 2008, elle lance un journal baptisé *Bebela* (*Vérité* en langue bulu). Ce journal critique du régime s'essouffle au bout de deux années, faute de moyens. Le 8 mars 2011 à Washington, elle reçoit le prix du courage féminin décerné par le département d'État américain. Ce prix reçu des mains d'Hillary Clinton en présence de Michelle Obama, débouchera sur une crise diplomatique entre le ministre camerounais des relations extérieures et l'ambassadeur des États-Unis au Cameroun. Passée la soixantaine aujourd'hui, Henriette continue à animer son émission à Equinoxe télévision, tout en officiant comme consultante au sein d'autres chaînes privées indépendantes.

3. Madeleine, une existence au service des droits humains ?

De tous les profils de notre échantillon, Madeleine se présente comme la moins scolarisée. Pourtant, la sensibilité aux problèmes sociaux et politiques contemporains occupe une place prégnante dans son récit. Dès son enfance, elle est partagée, suivant ses propres termes, « entre plusieurs familles ». À sa naissance à Douala, elle est confiée à sa tante qui l'amène dans la ville de Mbalmayo, située dans la région du centre. Elle revient quelques années après à Douala, puis est adoptée par une famille « amie » en vue de poursuivre son cursus scolaire. Au milieu des années 1980, elle intègre *Amnesty International* et s'engage auprès des mouvements de mobilisation internationale contre l'apartheid en Afrique du sud et les régimes totalitaires d'Asie et d'Amérique latine. Comme elle l'affirme :

« Depuis des années je fais dans les droits de l'Homme plus que tout le monde, bien avant l'arrivée des *Nouveaux droits de l'Homme* parce que moi, j'ai été membre d'*Amnesty*, j'ai travaillé avec *Amnesty* dans des années 80, on ne savait même pas qu'on allait parler d'un truc comme droits de l'Homme au Cameroun. On travaillait dans les pays comme le Guatemala, le Tchad, le Rwanda, l'Afrique du sud. Les Steve Biko, quand on les tuait, nous on avait leurs dossiers et tout donc il y a plein de choses (...). C'est ce qui fait que les gens ne connaissent pas vraiment ce que signifient réellement les droits de l'Homme, et on s'amuse avec ça. C'est devenu une question d'argent aujourd'hui, les gens se sont enrichis, ils se sont fait plein d'argent et tout » (Madeleine).

Au début des années 1990, elle est approchée par le pasteur Luc Norbert Kenne – symbole de la lutte pour les droits humains au Cameroun – pour fonder une section camerounaise de

l'Action des chrétiens pour l'abolition de la torture (ACAT). Au départ, l'ONG travaille sur fonds propres.

« Si je voulais m'enrichir j'allais le faire. Et même quand j'étais dans l'ACAT, je n'ai pas vite eu des financements et ça tenez-vous tranquille ce n'était que l'argent de ma famille parce que c'est moi qui étais le lien administratif des biens de ma famille. Et je prenais cet argent pour mettre dans les droits de l'Homme pour travailler » (Madeleine).

Elle se dit soucieuse, dès le départ, de poser des actes concrets au-delà des seuls critiques contre les violations des droits humains. Progressivement, l'ACAT-Littoral recevra quelques subventions qui lui permettront de consolider son action tout en opérant comme une structure professionnelle. La renommée de Madeleine va prendre une grande ampleur avec les *commandements opérationnels*. Son implication sur le « terrain » et les risques pris en vue de faire la lumière sur les dérapages de ces assassinats politiquement programmés, va l'ériger en pionnière du combat pour les droits de l'homme au Cameroun. Durant son engagement au sein de l'ACAT-Littoral, Madeleine mènera une existence jonchée de menaces et de contraintes diverses, provenant des autorités nationales, mais aussi internationales.

« Il y a des choses que je ne peux pas dire aux gens, ce que j'ai subi et ils le savent. Le colonel Yéyé... te dira que c'est lui qui est venu m'interroger ici au tribunal militaire, j'ai beaucoup subi, au niveau de la sécurité, mais je ne peux pas vous dire. La dernière tentative qu'ils ont voulu me tuer c'était en 2010, on m'a empoisonné dans un café, mon téléphone qui est là, quand vous m'appeler ne me dites rien parce que c'est un téléphone qui est sur écoute et je ne peux pas changer de numéro. Ça ne sert à rien et même si je change ce sera la même chose et c'est pour cela que quand vous m'appellez, rappelez même si ça ne passe pas (...). Donc autant de chose qui font que maintenant j'ai cessé de trop me déplacer, mais personne ne sait pourquoi, on a tenté de m'éliminer dans l'avion, après le dossier de la bananeraie, parce que c'est moi qui ai défendu le dossier de Lapiro et de Kingué. J'ai subi des menaces par rapport à ça, donc il y a beaucoup de choses, il y a même des gens qui sont morts comme celui qui avait porté plainte au Président français, il a voulu qu'on écrive un livre mais il est mort subitement » (Madeleine).

L'engagement de Madeleine va l'amener à parcourir le monde. Des couloirs de l'Union européenne aux sessions des institutions spécialisées des Nations unies, en passant par les commissions africaines et nationale. À l'interne, son action dépassera le cadre des prisons (lieux des tortures) pour embrasser une pluralité de domaines en lien avec la thématique des droits humains. En plus de son équipe, Madeleine travaille régulièrement avec des journalistes, des avocats et défenseurs des droits de l'homme. Son engagement lui vaudra, entre autres, la reconnaissance de Chevalier du mérite français, et la charge de Délégué d'Afrique de l'Organisation mondiale contre la torture (OMCT). Son implication dans des

dossiers délicats (commandement opérationnel, émeutes de la bananeraie de Ndume Penja tenue par une filiale française, grève des gardiens de prison) va l'astreindre à se séparer de ses deux filles. Ces dernières, avec l'aide des autorités diplomatiques françaises, émigreront en France à la suite des menaces de mort répétées à l'encontre de la militante camerounaise. En 2008, elle démissionne de l'ACAT.

« En fait le milieu associatif, ce n'est pas tout le monde qui y entre pour le vrai combat. Même sur le plan international, il y a des gens qui veulent autre chose. Finalement, vous trouvez que c'est le désordre absolu. Ici, on cherche votre peau parce qu'il y a des intérêts derrière qui échappaient à ta compréhension, mais que tu finis par découvrir après-coup. C'est la principale raison pour laquelle j'ai préféré dégager (...). Voilà autant de choses, le paradoxe des droits de l'homme. Et puis, tout ce monde-là, ils ont compris ce système, ils savent ce qu'ils font. C'est juste du cinéma tout ce que vous voyez là, que les gens font là dehors (...). Voilà les questions d'intérêts ont fait en sorte que les droits de l'homme n'existent vraiment plus parce que s'il y avait des droits de l'homme au Cameroun, beaucoup de choses auraient changé et même au niveau de l'administration pénitentiaire. Tout ça c'est des histoires, chacun joue pour ses intérêts (...). Ce qui fait que le milieu associatif réellement n'existe pas. Je l'ai découvert au prix de ma propre sécurité (...). En réalité, ces partenaires financiers internationaux préfèrent souvent prendre quelqu'un de peu prolifique sur le terrain, et avec qui ils peuvent "manger". C'est-à-dire que dès qu'ils prennent de l'argent, ils ne font rien sur le terrain, ils se partagent chacun prend sa part et ils font ce qu'ils veulent » (Madeleine).

Depuis lors, Madeleine est devenue consultante et intervient régulièrement dans les médias.

4. Bernard, la phobie de l'importation

Bernard voit le jour dans la seconde moitié des années 1950. Fils d'un pasteur protestant évangélique et d'une mère ménagère, il grandit essentiellement en campagne, dans les environs de l'actuelle région du littoral. Il est le 6^{ème} enfant sur sept. La famille vit des travaux champêtres, même si « l'amour de l'école et du prochain » constituent les points focaux de l'éducation parentale. Après un premier échec, Bernard obtient son baccalauréat en 1979. Il présente et réussit à trois concours en même temps : l'Institut National des Sciences Agronomiques (INSA), la Médecine (CUSS), et le concours d'aéronautique civile. Ce dernier, considéré comme « inférieur aux autres », est d'office éliminé au moment d'opérer le choix. Bernard a un penchant réel pour la médecine. Seulement, ses résultats étant publiés en octobre, il s'engage dès septembre avec l'INSA qui en outre octroyait une bourse égale à celle du CUSS. Il fait normalement ses trois premières années de formation, qui correspondent au tronc commun.

Lors de l'entame des trois années suivantes de spécialisation, il est connecté à une ONG italienne qui va l'aider à perfectionner son savoir-faire. Elle lui fait la proposition de travailler sur les « techniques culturelles du *ndolé*⁶⁷ », qui deviendra son thème de mémoire. À sa sortie, il est affecté à l'Institut de Recherche Agronomique pour le Développement (IRAD). Dans le but de se perfectionner, Bernard va faire une spécialisation d'un an à Montpellier, puis 9 mois d'études de communication aux États-Unis. En 1986, une autre ONG le coopte dans un projet de définition d'une politique de développement répondant aux aspirations paysannes. Son travail est de parcourir les dix régions du Cameroun en vue d'échanger avec le monde paysan à ce propos. Cette expérience marquante est déterminante dans son parcours biographique, car va marquer son « idylle » avec le monde paysan. De retour à l'IRAD, Bernard prend davantage conscience du déphasage existant entre le fonctionnement de l'administration et celui d'une association. Choisi pour suivre un programme fruitier, il va se mettre à dos la hiérarchie du fait de son indocilité. Suivant son récit, sa volonté de préserver l'opérationnalité du projet contre les tentatives de dévoiement opérées par certaines autorités, vont déboucher sur une crise profonde. Il décide de démissionner de la fonction publique. Il renonce dans la même foulée à une bourse de recherche doctorale qui lui est proposée.

En 1988, il fonde le Service d'Appui aux Initiatives Locales de Développement (SAILD) et le journal « La voix du paysan » en vue de mieux diffuser les aspirations paysannes ainsi que leurs actions. Son ONG trouve un engouement immédiat auprès du monde paysan, et Bernard reçoit quelques financements d'autres ONG partenaires. En 1996, il lance un projet d'accompagnement des paysans (notamment des femmes) dans l'élevage des poulets. Le projet fonctionne bien au départ. Mais de manière subite, les ventes de poulets commencent à stagner et le projet finit par déboucher sur un échec en 1999. Les paysans ne parvenant plus à écouler leurs produits sur le marché. Bernard et son équipe investiguent sur les causes de cet échec inattendu. Ils découvrent qu'il est le fait de l'importation massive des poulets congelés au Cameroun. Bernard décide d'agir. Il alerte les autorités, écrit au président de la république, mais ne reçoit aucune réponse. Il décide de dénoncer ce fléau qui « plombe la production nationale » à travers *La voix du paysan*. Il est aidé par d'autres journaux indépendants. Mais la norme reste inchangée. Le SAILD créé pour coacher les paysans et les ouvrir à l'entrepreneuriat n'est pas préparé pour mener ce type de bataille. En 2003, Bernard crée l'Association Citoyenne de Défense des Intérêts Collectifs (ACDIC). Aidé par des partenaires

⁶⁷ Feuilles au départ amer, mais très succulentes et comestibles après une longue préparation et cuisson avec d'autres ingrédients. Ce repas très apprécié au Cameroun est une spécialité des populations du littoral.

internationaux, il mène une étude à l'intérieur de l'ACDIC qui le conduit un peu partout, en Belgique, au Brésil en France...

« Elle nous a permis de comprendre toute la problématique et les enjeux liés à l'importation des poulets congelés, d'où ça vient et ainsi de suite. Quand on fait l'étude, on comprend le système. Ce qui nous permet de partager notre expérience avec les populations » (Bernard).

À la suite de plusieurs campagnes menées aux niveaux national, régional et international, l'ACDIC finit par gagner la bataille avec la promulgation en 2006 d'un décret présidentiel régulant à nouveau les importations au Cameroun. Depuis lors, Bernard et son équipe veillent à l'application dudit décret. Ce qui les pousse à surveiller l'évolution des importations, faire des descentes souvent « musclés » dans les marchés, et à poursuivre des dénonciations. En 2012, l'ACDIC compte près de 11.000 membres. Ce qui amène Bernard à organiser des manifestations permanentes sur une pluralité de thématiques débordant l'unique cadre de la paysannerie pour épouser des problèmes citoyens. En plus des mobilisations, il publie continuellement des éditoriaux sur des thématiques variées, mais recoupant le sens qu'il confère à son engagement. En 2010, lors du comice agro-pastoral tenu dans la ville d'Ebolowa, Bernard propose un projet d'amélioration de la productivité locale du pain, en plaidant pour une introduction du maïs local dans la farine. La finalité escomptée étant de démultiplier les emplois au sein des entrepreneurs paysans. Ce projet est boudé par les autorisés, mais recevra, suivant son témoignage, un écho favorable au Bénin et au Niger. Lors des élections présidentielles de 2011, il élabore un pacte pour la souveraineté alimentaire, qu'il propose à la souscription des différents partis politiques en compétition. Le parti au pouvoir réfuse. En 2014, Bernard crée un parti politique baptisé Croire au Cameroun (CRAC), dont le principal programme s'articule autour de la souveraineté alimentaire.

IV. Pensée critique et universitaire : entre le politique et l'espace public

Ce dernier panel regroupe les penseurs critiques et universitaires. Si ces témoins ont la particularité de ne pas se contenter de la seule tâche d'enseignant, chacun oriente son engagement en fonction d'aspirations propres. Cas atypique, Mbog est chef traditionnel et apôtre de la pensée ancestrale africaine. Alain et Olivier sont des promoteurs de partis politiques, Mathias et Claude sont des leaders d'opinion assez présents au sein de l'espace public. Ambroise, enfin, assure le management d'une Université fondée avec des « amis ».

1. Mbog, pour la renaissance de l'ancestralité africaine

Mbog est né au Cameroun vers la fin des années 1950, de parents fortement christianisés. Son père, instituteur-missionnaire de l'Église protestante évangélique est affecté en Côte d'Ivoire. Mbog y passe sa tendre enfance, puis revient au Cameroun avec ses parents dès la seconde moitié des années 1960. Il poursuit son cursus scolaire jusqu'à l'obtention du baccalauréat scientifique à Douala, vers 1977. Il veut faire médecine, mais ne parvient pas à obtenir la bourse octroyée par l'église. Il s'inscrit en chimie-biologie à l'Université de Yaoundé. Il obtient sa maîtrise en 1982 et retourne en Côte d'Ivoire. De là, il ira en France pour entamer des recherches à l'Institut physique de Grenoble.

Après le second cycle d'études universitaires, Mbog obtient une bourse de la filiale ELF pour faire une thèse sur la géologie du pétrole dans la région de l'Adamaoua.

« Je travaillais un peu dans ce qu'ils appelaient les *dérives des continents* qui sont souvent les points propices pour la mise en place des bassins pétroliers. C'est pourquoi le pétrole circule dans les *offshores*, c'est-à-dire au bord des rivages » (Mbog).

Mais, une fermeture imprévue des gisements va conduire l'entreprise ELF à se désintéresser de ces travaux. Mbog est astreint à arrêter la recherche à sa troisième année, et se met à faire de « petits boulots ».

En 1986, il assiste à une conférence de Cheikh Anta Diop en France, qui va façonner la suite de son existence. En effet, Mbog affirme avoir toujours été à son aise en littérature, depuis le collège. Cette conférence sur « l'origine nègre de l'humanité » et le « caractère négroïde des pharaons », donnée par un « ingénieur en physique nucléaire », va le déterminer. En 1987, il retourne au Cameroun et s'inscrit à nouveau en thèse à l'Université de Yaoundé. Il choisit un autre site, situé au sud du pays, pour étudier la cleptonique. Très vite, il se brouille avec le promoteur de ses travaux, qui supporte moins l'esprit « autonome » de Mbog. Ce dernier va alors rentrer dans une phase biographique délicate, au cours de laquelle il galère durant cinq années. Cette période difficile est néanmoins mise à profit par des lectures intenses qui le permettront de faire le tour des ouvrages de Cheikh Anta Diop.

« C'est cette lecture qui m'a sauvé. J'allais tous les jours à la bibliothèque du Centre culturel français. Et je prenais ses livres parce que Cheikh Anta Diop m'avait beaucoup marqué quand je retournais de la France. Et comme je ne trouvais pas du travail, je me suis mis à lire. Et c'est en lisant que j'ai découvert des choses » (Mbog).

Pour se faire un peu d'argent, Mbog va enseigner dans un petit collège de la ville d'Édéa en 1992. Au cours d'une conférence où il s'essaye à faire connaître les idées de Cheikh Anta Diop dans cette localité qui est aussi sa région d'origine, il fait la rencontre de son maître spirituel, qui l'initiera à la charge du Mbog, chef traditionnel de la tribu bassa. Au cours de son initiation qui prendra quatorze années, son maître décède, mais le confiera à un autre qui fera de lui un *Mbombog*. En 1993 déjà, il est copté au secrétariat d'un ami de son père⁶⁸, nouvellement nommé au ministère de la santé. Par la suite, celui-ci le fait nommer au ministère de la culture. Tout en travaillant au ministère, il poursuit ses recherches dans un laboratoire de l'Université. C'est ainsi que la découverte d'une météorite dans un sanctuaire connu de sa région natale va entraîner une rupture définitive avec ses anciens travaux pour se consacrer à l'impact des météorites au Cameroun. À ce jour, la thèse de Mbog n'est toujours pas achevée.

« Je n'ai pas fini ma thèse parce que c'est une thèse qui n'est pas comme les autres (...). Ici pour que je la fasse, il me faut deux choses. Payer mes analyses chimiques, et trouver un laboratoire en Occident qui travaille dessus. Le plus difficile c'est qu'il n'y en a pas beaucoup. C'est surtout la Nasa qui travaille sur les théories de lune qui s'occupe de ça » (Mbog).

Depuis son initiation en 2006, Mbog ne cesse de publier des livres sur une pluralité de thèmes oscillant autour de l'objet Afrique (État de droit en Afrique, pensée africaine, épistémologie africaine, système économique africain, *etc.*). Il collabore avec d'autres intellectuels dissidents comme Mathias et Éric. Ses multiples activités et prises de parole critique au sein de l'espace public in-confortent sa hiérarchie administrative. Il se trouvera ainsi affecté dans la région de l'Est par un arrêté ministériel. Cette affectation qu'il considère comme un moyen de l'éloigner des espaces médiatiques et scientifiques de Yaoundé, lui permettra de mener une étude sur les plantes avec un groupe de pygmées. Depuis 2011, ses travaux et interventions commencent à recevoir un écho important au sein des jeunes générations, et au-delà du terroir camerounais. Tout en dénonçant l'« aliénation » de l'Afrique par les religions chrétienne et musulmane au détriment de la religion africaine, ce culturaliste invétéré se présente comme un apôtre de la pensée ancestrale. Il semble ainsi rentré dans une bataille utopique, mais non moins féroce contre la pensée et la civilisation « occidentales ».

⁶⁸ L'ami de son père en question est le révérend docteur Simon-Bolivar Njami, géniteur de Malet, promoteur des arts plastiques. Des témoignages recueillis auprès de ce doyen du clergé, et membre de la Commission Anti-corruption (CONAC) vont nous permettre de mesurer l'impact de la période autoritaire sur les individualités.

2. Alain, un engagement multi-sectorisé

Né en 1971, Alain est enseignant de géostratégie et fondateur d'un parti politique, le Mouvement Républicain Africain (MRC). Fils d'un enseignant de lycée et d'une infirmière, Alain grandit dans la petite localité d'Obala située dans la région du centre. S'il insiste sur le fait que : « Mon enfance est une enfance simple ordinaire, faite de (...) pas d'abondance mais pas de manque, je dirai, pas de manque particulier » ; il s'empresse ensuite d'ajouter : « Sur le plan purement culturel, je suis plutôt citadin ». Alain reçoit une éducation parentale sévère.

« Je dois vous dire qu'à l'école primaire, au CE1 déjà si ma mémoire est bonne, tous les soirs nous devrions suivre la Voix de l'Amérique, Radio France et prendre des notes pour le papa. Et au repas de 20h, on devait arriver chacun avec ce qu'il a suivi pour l'information. Bien évidemment, le papa suivait aussi quelque part. Donc il fallait lui faire le compte-rendu des informations ! Ça c'est l'école primaire ça ! (...). Mais au-delà de cette dimension pédagogique, il y avait une dimension répressive, c'est-à-dire... voilà on prenait les bulletins on les lisait matière par matière. Et le fait d'avoir, d'être 15^{ème} en Travail manuel, ça donnait lieu à des remontrances impossibles. Il concluait en disant : “Voilà, ça veut dire que si tu échoues à l'école, même agriculteur tu ne t'en sortiras pas” » (Alain).

Une bonne partie de son enfance se déroule dans la localité d'Obala. Après la classe de 3^{ème} secondaire, il retrouve ses parents affectés à Ambam, dans la région du sud, près de la frontière avec la Guinée Equatoriale. Il y passe une seule année et ira à Ebolowa, chef-lieu de la région du sud. Une année après, il s'inscrit au lycée de Bafang, dans la région de l'Ouest, pour faire la classe de terminale. Il obtient le baccalauréat en 1990 et s'inscrit à l'Université de Yaoundé.

« J'entre à l'Université en 1990 durant les soulèvements estudiantins. C'était extraordinaire, extraordinaire, parce que j'étais tout jeune, j'étais en extase, je sentais que quelque chose se passait et je ne peux pas vous dire combien de fois je me suis battu pour assister à des réunions du *Parlement*, on appelait le parlement l'Association des étudiants qui animait les revendications politiques. Mais j'étais un jeune qui est arrivé en première année, je n'avais pas la prétention, je n'aspirais à rien dans ce mouvement, mais j'étais ivre de bonheur simplement en assistant au loin, au loin, aux événements parce qu'on venait. Il y avait des gens qui montaient sur des arbres, des toitures, des leaders qui critiquaient et nous étions heureux, mais alors heureux. C'était quelque chose de formidable, nous sentions que nous étions à un moment charnière de notre pays, même si nous n'avions pas une connaissance particulièrement de ce qui se passait » (Alain).

Durant cette première année d'expérience universitaire, il est frustré par l'échec à un concours d'élite de l'armée, attribué aussitôt à l'injustice du système en place. L'aversion qu'il nourrit alors vis-à-vis de l'élite au pouvoir va se renforcer à la suite d'une brouille avec les autorités,

où il affirme avoir été « injustement » recalé en première année universitaire. Outré et atteint dans son orgueil, son père décide de l'envoyer en France pour poursuivre ses études.

« Arrivé en France à Strasbourg, je commence en première année de sociologie. Je fais l'option polémologie, c'est la science du conflit. Je fais cette option jusqu'en licence avant d'embrayer en science politique. Donc je fais sociologie, je fais polémologie et j'entre donc en science politique, option relations internationales et stratégie, qui s'emboîtent avec l'option polémologique de la sociologie. À partir de ce moment, je décide d'aller jusqu'en thèse de doctorat, parce qu'il fallait que je sauve l'honneur, que je tienne à l'engagement pris devant mon père, mais aussi les injustices que j'avais vécu à l'université me condamnaient à réussir » (Alain).

Il soutient sa thèse de doctorat en 2002, et est recruté à l'Université de Yaoundé II en 2004, après une première expérience d'enseignant-Assistant à l'IEP de Strasbourg. Son enseignement prend directement une orientation polémique⁶⁹. Il critique la thèse du « complot », tout en dénonçant avec acerbie les pratiques de l'élite politique africaine.

« Est-ce qu'il ne faudrait pas réfléchir pour construire une capacité africaine qui ne soit pas dans une logique de confrontation avec des gens qui ont des moyens de neutraliser ? Donc est-ce que M. Gbagbo, le colonel Kadhafi... ? Si c'est eux les modèles de la pensée critique africaine vis-à-vis de l'Occident, ou alors vis-à-vis du nationalisme africain, j'ai bien peur que ce nationalisme-là aboutisse aux humiliations qu'on a pu observer. En revanche, nous sommes tout à fait convaincus que si les Africains se posent la question de savoir pourquoi et comment l'Allemagne qui est sortie défaite de la seconde guerre mondiale a réussi à remonter la pente, à s'imposer sur la scène internationale malgré le poids de l'histoire. Peut-être que ce sera une solution, une piste pour les Africains. Mais pour ça il faudrait comme je le dis qu'ils sortent de la thèse du complot » (Alain).

En parallèle à ses activités académiques, Alain va également entreprendre des projets économiques qui oscillent entre l'élevage et l'investissement immobilier. Il fonde également le Centre Africain d'Études Stratégiques pour la Promotion de la Paix et du Développement (CAPED). En 2008, Alain élabore un projet de mise sur pied d'un parti politique, avec des amis. Il s'entoure de collaborateurs⁷⁰. Il prend naturellement la tête du nouveau parti politique. Se prononçant sur l'objectif du parti, il affirme :

« Le MRC voudrait construire sa différence par rapport aux oppositions qui existent, en étant une opposition républicaine, loyale, mais ferme ! En étant une opposition qui travaille sa crédibilité auprès

⁶⁹ Cette posture polémique donnera une saveur particulière à ses cours magistraux qui, à certains moments, allient passion et militantisme populiste. Avec lui – la même observation est faite chez Mathias qui épouse également une posture assez expressive durant ses cours, tout en préservant une certaine proximité avec les étudiants –, une certaine rupture est consommée avec les pratiques dominantes où l'enseignant préserve une certaine distance – souvent hautaine – avec les étudiants.

⁷⁰ C'est ainsi qu'Olivier cheminera quelques temps avec Alain, avant d'aller fonder son propre parti politique.

des Camerounais. Parce que ce qui manque le plus aux autres oppositions c'est cette crédibilité » (Alain).

En 2012, il cède la présidence du parti à Maurice Kamto, un éminent universitaire qui vient de démissionner du gouvernement. Il reste néanmoins une figure en vue dans l'investissement de l'espace public. Alain est régulièrement invité dans les plateaux médiatiques. Aujourd'hui, son parti prend de plus en plus une envergure significative auprès des jeunes et de la diaspora.

3. Olivier, un programme politique appuyé sur le crédo chrétien

Olivier naît en 1967. Il est le quatrième d'une famille modeste et nombreuse de huit enfants. Ses parents sont enseignants du primaire confessionnel dans la ville de N'Gaoundéré. Il y effectue l'essentiel de ses études primaires et secondaires. L'activité de ses parents lui permet d'effectuer « gratuitement » ses études dans un collège confessionnel huppé. Au collège, il commence à s'intéresser à la politique, mais de manière assez indirecte à travers des écrivains engagés. En 1986, il obtient son baccalauréat au lycée de N'Gaoundéré avec une bonne mention. Ce qui lui permet de recevoir une bourse d'études de communication pour la France. Il affirme avoir été impressionné en hexagone par l'élite politique dont il suit les différentes sorties médiatiques avec une certaine passion. En 1988, il passe son DEUG en communication audiovisuelle à l'Université de Valenciennes et du Hainaut Cambrésis. Deux années plus tard, il obtient une maîtrise en sciences et techniques audiovisuelles à l'Université d'Aix-Marseille I. En 1992, il obtient le DEA en sciences de la communication à la Sorbonne. Olivier commence alors à alterner quelques petits jobs qui sont loin de lui procurer une satisfaction suffisante. En 1994, il décide de retourner au Cameroun.

Arrivé au Cameroun, Olivier va d'abord longtemps « galérer ». Pendant trois années, il donne des cours de vacation à l'ESSTIC. Entre-temps, il effectue ses premiers pas en politique au sein du parti panafricaniste d'Hubert Kamgang, créé en 1994. Dès le départ, il est promu Secrétaire général de ce parti dont il affirme continuer à partager l'idéal panafricaniste aujourd'hui. En 1998, il décroche un contrat de travail comme documentariste à la chaîne de télévision nationale, la CRTV. Au sein de cette entreprise médiatique acquise à l'idéologie du parti au pouvoir, il ne renonce guère à sa posture « libérale » et demeure moins sensible aux intérêts du régime en place. C'est ainsi qu'il continue à militer au sein du parti panafricaniste, réalise des documentaires sur des figures « rebelles » et « dissidentes » comme l'écrivain Mongo Beti et l'économiste Thuinjang Pouémi. En 2005, à la faveur de la création d'un cycle de doctorat à l'ESSTIC, il s'inscrit en thèse. Il soutient en 2009 sur la télévision et est recruté

comme enseignant permanent. En 2011, il passe le grade de chargé de cours. Après avoir cheminé avec le groupe d'Alain, il fonde son parti politique en 2010, l'Union pour la Fraternité et la Prospérité (UFP). Celui-ci emprunte une orientation chrétienne évangélique, et ayant pour credo le « foiisme politique ».

En 2011, le parti d'Olivier se présente aux élections présidentielles, et se classe 12^{ème} sur les 23 partis ayant concourus. À l'issue des élections municipales et législative de 2013, Olivier parvient à obtenir une commune entière. Aujourd'hui, il représente (avec Alain, entre autres) le visage de la nouvelle opposition politique qui s'efforce d'émerger sur les ruines de l'ancienne opposition des années de braise.

4. Mathias, le populisme scientifique incarné ?

Mathias est né en 1969 à Paris. À sa naissance, son père prépare une thèse de doctorat en droit, tandis que sa mère complète sa formation d'administrateur à l'Institut International d'Administration Publique (IIAP) de Paris. À 3 ans, ses parents rentrent au Cameroun et intègrent progressivement la haute administration. Mathias y effectue toutes ses études primaires et secondaires. Par choix paternel, il fréquente dans une école publique populaire.

« Mon père idéologiquement a toujours eu une certaine tendance populiste et à l'époque, cette tendance était plutôt orientée ouvertement vers la gauche et donc il ne voulait pas que ses fils soient dans une école bourgeoise » (Mathias).

En 1986, il obtient le baccalauréat, et une bourse qui lui permet de retourner poursuivre ses études en France. En 1991, il soutient son mémoire de DEA à l'Université de Bordeaux, sur les déterminants qui sont à la manœuvre du recrutement gouvernemental au Cameroun. Sous la direction de Jean-François Médard, Mathias commence une thèse sur la sociogenèse de l'ordre politique au Cameroun à travers l'analyse des phénomènes de transition politique. Après sa soutenance en 1997, il rentre au Cameroun et est recruté comme enseignant à l'Université de Yaoundé II. Depuis sa création en 1999, il est également chercheur à la Fondation Paul Ango Ela, où il anime la réflexion et l'analyse géopolitique et géostratégique tout en touchant des problématiques relatives aux politiques publiques, notamment la gouvernance et la décentralisation. En parallèle à ses activités académiques, il rentre assez rapidement dans la logique des interventions au sein des médias. L'essor des médias privés et indépendants en cours, lui permet de s'épanouir dans ce nouvel univers plus propice au discours critique. À partir de 2003, son discours devient de plus en plus incisif vis-à-vis de l'élite au pouvoir. Ce qui n'empêche pas qu'il soit sollicité par d'autres institutions

académiques comme l'Institut des Relations Internationales du Cameroun (IRIC), le département de sociologie de l'université de Yaoundé 1, le Cours Supérieur Interarmées de Défense de Yaoundé-Simbok (École de Guerre) et l'Université Catholique d'Afrique centrale, dans le cadre du Master Droits de l'homme. Progressivement, l'enseignement de Mathias va s'inscrire dans une perspective de dés-occidentalisation de la science pour épouser une approche afro-centrée.

« Je crois qu'au contraire, l'approche qui veut revenir aux fondements de la pensée politique bien avant les Grecs est même très instructive parce qu'elle va permettre à nos étudiants de comprendre que contrairement à ce qu'un certain point de vue eurocentrique veut faire croire, la pensée philosophique grecque n'est pas née ex-nihilo, qu'elle porte un certain nombre d'influences égypto-nubiennes, des influences phéniciennes aussi, et dans une moindre mesure des influences mésopotamiennes » (Mathias).

Il mène ainsi des études approfondies en égyptologie et se rapproche des réseaux de recherche sur l'afro-centrisme. En même temps, son aura grandissante comme leader d'opinion le hisse comme une personne ressource de l'espace public au Cameroun. Au milieu des années 2000, les étudiants le surnomment « pichichi⁷¹ » de la science politique camerounaise. En 2008, lors du projet de modification constitutionnel par le président Paul Biya en vue de se représenter aux élections de 2011, Mathias va s'affirmer comme l'universitaire le plus critique de cette démarche « hégémonique ». Depuis lors, l'engagement de Mathias se fait de plus en plus ressentir au sein des initiatives de productivité citoyenne. En plus des médias, il est régulièrement invité dans des forums scientifiques, en même temps que son expertise semble abondamment sollicitée par les chercheurs et étudiants.

5. Claude, un engagement modéré ?

Cadet d'une famille de 11 enfants, Claude voit le jour en 1973.

« Dans le ventre de ma mère, on a deux catégories d'enfants. Il y a une première série de 8 dans le cadre de son union avec son époux. Et à la suite du décès de son époux, ma mère étant resté jeune, a contracté une relation qui n'est pas une relation maritale. De cette relation-là va naître une paire de jumeaux (une fille et un garçon), et moi ensuite » (Claude).

Le jeune Claude est élevé par sa maman qui survit grâce à la revente de la viande de brousse. Celle-ci est aidée dans cette tâche par ses frères aînés qui, d'une certaine manière, contribuent

⁷¹ *Pichichi* est le surnom donné au meilleur buteur du championnat de football espagnol. Le fait que ce qualificatif lui soit attribué en 2005, au moment où l'avant-centre camerounais de renommé évolue dans le FC Barcelone, semble assez significatif.

également à son éducation. Il grandit dans un milieu catholique et se trouve assez impliqué dans les activités de l'Église.

Maladif durant les premières années de sa naissance, Claude débute son cursus scolaire au primaire, dans une mission catholique. Issu d'un quartier populaire, son enfance est marquée « par les jeux avec le reste des enfants, marquée également par un appétit prononcé pour le football que j'ai vraiment longtemps pratiqué, jusqu'aujourd'hui dans mes moments de loisirs le dimanche ». Aussi, il s'agit d'une enfance affectée par la précarité matérielle, associée à une certaine discrimination de la part de ses frères aînés : « Tu n'es pas des nôtres ». Claude avoue avoir toujours eu une personnalité « difficile ».

« Si tu me donnes de l'argent, ça ne signifie pas que je dois me mettre nécessairement en quatre ou autre, plier l'échine. Donc de ce point de vue-là il y a cet autre élément. Donc il faut souligner ça, un certain nombre de mes aînés ne le supportaient pas » (Claude).

Durant son enfance, il passe l'essentiel de ses congés de vacance dans son village maternel, auprès de ses grands-parents.

Grâce au tableau d'honneur acquis avec l'obtention du Certificat d'études primaires et élémentaire, il obtient une bourse qui le permet de rentrer « paisiblement » dans un collège situé à un quart d'heure de marche de son domicile. En 1990, il obtient le BEPC, et s'inscrit au lycée Leclerc de Yaoundé. En 1993, il passe son baccalauréat de lettre et philosophie. Il s'inscrit au département de sociologie de l'Université de Yaoundé. L'université camerounaise est en pleine réforme en 1993.

« Quand j'arrive à l'université c'est l'année où la bourse changeait de camps. C'est-à-dire qu'en fait, c'était aux étudiants de payer la bourse. Et dans cette université on a vécu des choses parce qu'on était des vrais cobayes » (Claude).

Claude rêve d'abord de faire journalisme. Il présente le concours de l'ESSTIC, est admissible, mais se retrouve recalé au stade de l'oral. Il obtient sa licence en 1996 et décide de présenter le concours de l'École Nationale de l'Administration et de la Magistrature (ENAM). Une fois encore, il est admissible, puis recalé à l'oral. Claude se révolte intérieurement contre le système, et décide de ne plus faire de concours.

Seulement, sa famille qui ne parvient plus à soutenir ses études lui propose de présenter le concours de l'École normale Supérieure de Yaoundé (ENS). Il s'y oppose, car il commence à projeter de poursuivre ses études jusqu'en doctorat. Il se retrouve ainsi « seul », abandonné

par ses frères. Mais voyant sa mère s'endetter pour lui, il prend conscience de devoir se prendre personnellement en charge. Après l'obtention de la maîtrise, Claude passe une année « libre », dans l'attente de la sélection en DEA. Il assiste son promoteur dans une pluralité de « tâches » académiques, voire extra-académiques. Il assume aussi ses responsabilités de dirigeant de la chorale de son église, qu'il a intégré depuis la classe de première secondaire. Durant cette période, il joue de la castagnette dans les cabarets. L'année suivante, il est reçu en DEA. Son mémoire porte sur *Le politique saisi à partir de la communication*. Après sa soutenance, il est reçu en thèse de doctorat. Il est astreint à changer de promoteur, le premier n'ayant pas encore le grade requis. Il commence à faire l'expérience des séminaires et colloques à l'international, et s'ouvre aux autres disciplines. Mais une brouille en sourdine avec son premier promoteur va prendre de l'ampleur. Celui-ci, suivant les propos de Claude, supportant difficilement son émancipation.

Contraint de se prendre en charge, Claude sera tour à tour moniteur au département de sociologie, puis vacataire à l'INJS et à l'ENIET. Le véritable basculement de sa trajectoire socioprofessionnelle s'opère en 2000-2001. Grâce à l'anthropologue Séverin Cécile Abéga (qui deviendra son mentor), Claude obtient un cours à l'Université Catholique d'Afrique-centrale. Recruté à un grade intermédiaire (chef de travaux), Claude a hâte de soutenir sa thèse pour pouvoir accéder au grade de chargé de cours. Mais...

« Le directeur fait 2 ans avec le texte en main. Qu'est-ce qu'il lit ? Je ne sais pas. Entre temps je commence à mijoter comment je peux finalement soutenir cette thèse autrement et pas nécessairement avec lui » (Claude).

Une fois encore, son « mentor », après avoir pris connaissance de son travail, va l'amener à le revisiter, avant de lui trouver une inscription à Paris, par le biais de l'anthropologue français Jean-Pierre Warnier. Le 28 juin 2004, Claude soutient sa thèse à Paris 13, au laboratoire des sciences de l'information et de la communication, sous la direction de René Boti. Depuis 2001 cependant, Claude travaille « pratiquement » comme l'adjoint de Séverin Cécile Abéga au sein de l'Institut de Recherche en Socio-Anthropologie (IRSA), fondée en 1994 sous l'impulsion de ce dernier et du prêtre jésuite Claude Pierrot.

Après le décès de son « mentor » en 2008, il va prendre la tête de ce laboratoire de recherche. Depuis lors, le laboratoire continuera à mener des recherches et à publier des livres sous la houlette de Claude, avec la collaboration d'autres chercheurs. Oscillant entre la recherche fondamentale et la consultation, les travaux de l'IRSA vont contribuer à l'assainissement du

cadre juridique et institutionnel relatif à un certain nombre de domaines relatifs au travail des enfants et à leur exploitation sexuelle, aux politiques publiques du Sida, et au vivre-ensemble dans les cités. En plus de ses nombreuses interventions au sein de l'espace public, Claude enseigne dans plusieurs autres institutions académiques, sur des thèmes variés. Il est aussi régulièrement sollicité au sein de l'espace public, et se présente, aux côtés de Mathias et d'Alain, comme un critique du régime en place. Mais peu à peu, son discours critique, ces dernières années, va connaître quelques atténuations qu'il impute implicitement à son identité de socio-anthropologue observant « autrement » l'évolution globale de la société.

6. Ambroise, entre dissidence intellectuelle et innovation académique

Originaire d'une famille modeste de la région de l'Ouest, Ambroise fait ses études primaires à Nkongsamba et s'imprègne précocement de la mentalité « rebelle » de cette région « controversée » de l'histoire du Cameroun – considérée comme le fief historique des « maquisards ». Il obtient son Certificat d'études primaires en 1959 et s'inscrit au collège.

« Tous mes professeurs du secondaire étaient des Français, ce n'est pas l'école camerounaise ça, car les programmes étaient français. Quand nous partions d'ici pour aller en France, on rencontre les jeunes français, on parlait des mêmes choses. Donc je suis un produit de l'école coloniale, un produit de l'université coloniale car l'université de Yaoundé, c'est la fondation française de l'enseignement supérieure à l'époque, c'était l'affaire des français, géré par les recteurs de l'académie, c'est eux qui nous ont géré, même des doyens étaient des Français » (Ambroise).

Il obtient le baccalauréat en 1967. Après un passage à l'université fédérale de Yaoundé, il va poursuivre ses études en Occident (France et Canada). Il soutient une thèse en 1981, en littérature négro-africaine. Séduit par la démarche dissidente et entrepreneuriale de Mongo Beti qui vient de fonder la Revue *Peuple-Noire – Peuples Africains* (PNPA), Ambroise nouera des contacts profonds avec ce « modèle ». Après sa thèse, il souhaite retourner en Afrique. Mais les conditions idoines ne se présentent guère à l'immédiat. Il s'installe d'abord au Canada et travaille comme Assistant à l'Université de Sherbrooke. Néanmoins, il continue à explorer les modalités de son retour en Afrique.

« Pour nous à cette époque, c'était un problème de génération. Nous, nous appartenons à une génération de Camerounais qui ne cherchaient pas à immigrer pour fuir, mais qui étaient allés se former pour revenir au Cameroun et travailler pour leur pays. Ce n'était donc pas les papiers qui me manquaient » (Ambroise).

Il obtient trois propositions de travail, en Algérie, au Maroc et au Zaïre. Il choisit l'Université Mohamed V de Rabat.

« Le Maroc s'était présenté comme le meilleur choix. Le Congo n'était pas très différent du Cameroun à l'époque, je savais déjà à quoi ça ressemble. Quant à l'Algérie, c'est parce que ce n'était pas à Alger, c'était en périphérie. J'ai donc préféré partir à Rabat » (Ambroise).

Il enseigne à Rabat jusqu'en septembre 1984, date à laquelle un « job en bonne et due forme » lui est proposé à l'Université de Yaoundé.

« Entre-temps, j'avais envoyé mon dossier au Cameroun, et il a fallu deux ans et demi voire trois ans pour le gérer » (Ambroise).

À son arrivée au Cameroun, Ambroise est détenteur de deux thèses. Mais s'étant rendu compte de l'incompatibilité de ses travaux avec les besoins réels de l'environnement étudiant camerounais, il va entreprendre un travail de refonte de son programme d'enseignement, en vue de le réadapter aux « exigences de l'environnement ». L'approche d'enseignement inaugurée par Ambroise consiste à intégrer les éléments culturels et sociologiques dans son enseignement de littérature. Cette approche contextuelle, « redoutée » par ses supérieurs hiérarchiques, va créer une certaine émulation autour de sa personne. Incidemment, il est sollicité continuellement par des collègues et étudiants en vue de participer à l'animation des cercles de réflexion scientifique, voire culturelle. C'est ainsi qu'approché par le club étudiant de l'Unesco pour intervenir dans une conférence, des propos critiques à l'égard des autorités gouvernantes vont l'entraîner dans les locaux de la police politique. Mais au-delà des faits évoqués, l'interrogatoire s'accroîtra sur la nature de ses relations avec l'écrivain dissident Mongo Beti. En effet, depuis leur rencontre en 1981, Ambroise est devenu l'un des animateurs les plus en vue de la revue fondée par Mongo Beti. Nous sommes en 1987.

À la faveur des mouvements de démocratisation, il est à la manœuvre du retour de Mongo Beti en 1991 au Cameroun. Il essaye, avec des amis, de fonder une association de défense des droits de l'homme (*Human Right Watch*), qui est démantelée par les autorités. Ambroise rentre dans le maquis. Il publie des ouvrages blancs avec d'autres collègues, sur la situation politique, sociale et culturelle du Cameroun. Chaque ouvrage est assorti de propositions en

vue de sortir de la crise ambiante⁷². Désarçonnés par la reprise autoritaire, Ambroise et ses « camarades » réorienteront le sens de leur engagement en fondant une Association « neutre » d'apparence, qui est à l'origine de la création de l'Université des Montagnes en 2000. À la suite de la Réforme universitaire de 1993 qui conduira à ce qu'il appelle la « balkanisation de l'université camerounaise », il prend quelques distances avec l'université de Yaoundé.

Avec des collègues et amis, il se lance dans un projet de création d'un campus universitaire plus sensible au besoin de développement endogène. Ce long processus de travail va déboucher à la création en 2000 de l'Université des Montagnes, situées dans la ville de Baganté, au sein de la région de l'Ouest. Depuis lors, cette université qui ne cesse de grandir occupe l'essentiel de l'énergie d'Ambroise.

« Progressivement, nous avons ajouté en plus de la Médecine et de la Pharmacie et autres, la chirurgie dentaire, la médecine vétérinaire, on les forme tous ici. La première promotion des médecins vétérinaires va sortir bientôt. Je vous ai également parlé de la Technologie » (Ambroise).

La mise en place de cette université n'est pas exclusive de frictions avec les autorités, qui guettent d'un mauvais œil cette initiative d'universitaires dissidents. Mais fort heureusement, plusieurs problèmes seront anticipés par les promoteurs. Ce qui les conduit à faire participer la diaspora camerounaise, tout en multipliant des partenariats avec des institutions étrangères. La participation d'Ambroise reste davantage focalisée à la gestion, à l'administration, à l'organisation et à la mise en œuvre⁷³. Comme écrivain, Ambroise est aussi l'auteur d'une dizaine d'ouvrages, dont plusieurs portent sur les biographies des figures historiques comme Mongo Beti et le philosophe Fabien Eboussi Boulaga.

⁷² En plus du récit recueilli auprès d'Ambroise, des informations sur ce groupe clandestin nous seront également révélées par Jean-Baptiste Sipa, ancien directeur de publication du quotidien *Le Messager* et doyen de la presse privée camerounaise.

⁷³ Aujourd'hui, une friction interne, opposant Ambroise avec d'autres membres-fondateurs du l'UdM, a débouché sur la démission de ce sujet-entrepreneur qui, depuis lors, passe l'essentiel de son temps dans les locaux de la librairie des *peuples noirs* fondées par Mongo Beti. Suivant une source autorisée, Ambroise serait en train de préparer un ouvrage portant sur son expérience au sein de cette aventure entrepreneuriale.

Chapitre 4 : Propriétés de l'environnement entrepreneurial en émergence

Le présent chapitre se propose de classifier les données sociodémographiques tirées des différents récits, en vue de mieux cerner l'environnement socio-historique d'émergence des enquêtés. L'objectif poursuivi est d'esquisser une première systématisation de l'univers entrepreneurial en émergence à partir des récurrences les plus immédiates révélées par les récits recueillis. En dépit de la variabilité des indicateurs factuels objectifs, il appert que nos interlocuteurs se rapprochent davantage à travers le recours commun à une culture individualisée de soi. Pour autant, ils n'apparaissent pas moins comme des rejetons culturels de leur environnement socio-historique, oscillant continuellement entre précarité environnementale et désir renfloué d'autonomisation. De fait, la situation autoritaire qui s'enracinerait dans l'historicité de l'État au Cameroun n'est guère exclusive d'un élan d'émancipation entretenu au sein des structures sociales. Ces dernières en travail auraient ainsi favorisé l'émergence au forceps du sujet individuel qui, en dépit de l'impact de la double crise sociopolitique et socio-économique sur son expérience de socialisation, parviendra néanmoins à se bricoler une subjectivité originale durant le moment-phare de la jeunesse.

I. Les données sociodémographiques

À première vue, les indicateurs sociodémographiques présentent une variabilité (âge, origines sociales, croyances, domaines d'activités, *etc.*) qui laisse penser que peu d'éléments communs rassemblent nos interlocuteurs. Pourtant, les différentes combinaisons effectuées laissent percevoir une appartenance commune à une génération quasi-similaire, une forte concentration géographique dans les deux capitales politique (Yaoundé) et économique (Douala) et non exclusive d'une mobilité géographique accrue, une aptitude commune à entreprendre une pluralité d'activités et à prendre part au débat public. Il ressort qu'en dépit des origines sociales diverses départagées entre les classes aisées, moyennes et modestes (données objectives), le devenir entrepreneur semble s'exprimer par la culture de soi.

1. Tableau récapitulatif des données sociodémographiques

Tableau 1 : Caractéristiques socioprofessionnelles, origines sociales et croyances

Panels	Nom, âge et statut matrimonial	Origines socio-familiales et croyances	Activité principale	Activité connexe	Identité engagée
--------	--------------------------------	--	---------------------	------------------	------------------

Espace médiatique	Séverin, 50 ans, marié	Modeste, famille normale catholique	Entrepreneur médiatique	Notable traditionnel ; directeur Commission délivrance de carte de presse	Plaidoyer pour la professionnalisation de la presse indépendante
	Haman, 47 ans, marié	Moyenne-modeste, famille recomposée, catholique	Entrepreneur médiatique	Éditeur	Journaliste engagé
	Guibaï, 42 ans, marié	Moyenne-aisée, famille normale, protestant modéré	Entrepreneur médiatique	Conférencier et activiste	Plaidoyer pour les intérêts du septentrion
	Tayou, 44 ans, en couple	Moyenne-aisée, famille normale, athée	Entrepreneur médiatique et promoteur académique	Conférencier, kemitiste et activiste	Promoteur culturel
Action sociale, culture et développement locaux	Claire, 42 ans	Aisée, famille recomposée, catholique	Entrepreneur humanitaire	Plaidoyer	Plaidoyer humanitaire
	Jackson, 49 ans, marié	Moyenne-modeste, famille monoparentale, catholique modéré	Militaire ingénieur	Enseignant universitaire ; conférencier	Engagement citoyen-républicain
	Babi, 51 ans, marié	Modeste, famille normale, catholique	Membre-fondateur d'entreprise de Consulting	Leader d'opinion ; consultant médiatique	Entrepreneur économique
	Malet, 52 ans, marié	Aisée, famille recomposée, protestant	Fondateur d'entreprise de promotion d'arts	Promoteur des arts et de l'artisanat locaux	Promoteur artistique
	Bob, 57 ans, célibataire	Modeste, famille recomposée, protestant non pratiquant	Fondateur de l'Institut supérieur de Management	Enseignant universitaire	Promoteur académique
	Célestin, 47 ans, marié	Moyenne-aisée, famille normale, catholique	Entrepreneur économique	Plaidoyer pour la bonne gouvernance économique	Industriel
Défense militante des droits humains	Jean-Bosco, 51 ans, célibataire	Modeste, famille recompose, athée	Activiste citoyen	Entrepreneur médiatique ; enseignant ; conférencier	Activiste

	Henriette, 63 ans, célibataire	Aisée, famille normale, protestante non pratiquante	Militante politique	Journaliste ; consultante médiatique ; activiste	Activiste politique
	Madeleine, 52 ans, célibataire	Modeste, famille recompose, catholique	Militante des Droits de l'homme	Consultante	Plaidoyer pour les Droits humains
	Bernard, 56 ans, marié	Modeste, famille normale, protestant	Entrepreneur et leader de la société civile	Fondateur de parti politique ; activiste	Engagement pour la productivité paysanne et locale
Pensée critique universitaire	Mbog, 53 ans, célibataire	Moyenne-modeste, famille normale, religion ancestrale	Fonctionnaire et chef traditionnel	Écrivain engagé ; chercheur autodidacte en égyptologie ; chercheur-géologue ; conférencier ; consultant	Engagement « culturel »
	Alain, 41 ans, marié	Moyenne-aisée, famille normale, catholique modéré	Enseignant universitaire et promoteur de parti politique	Entrepreneur économique ; activiste politique ; leader d'opinion	Engagement politique
	Olivier, 47 ans, marié	Modeste, famille normale, protestant pentecôtiste	Enseignant universitaire et promoteur de parti politique	Consultant médiatique ; documentariste	Engagement politique
	Mathias, 43 ans, marié	Aisée, famille recomposée, catholique	Enseignant universitaire	Leader d'opinion ; consultant médiatique	Engagement citoyen
	Claude, 38 ans, marié	Modeste, famille recomposée, catholique	Enseignant universitaire	Leader d'opinion ; consultant médiatique	Engagement citoyen
	Ambroise, 65 ans, marié	Modeste, famille recomposée, « neutre »	Enseignant-membre-fondateur d'université	Écrivain et biographe	Engagement citoyen

2. L'appartenance à une génération presque similaire

Vingt interlocuteurs composent le tableau 1 ci-dessus. Deux témoins sont nés dans la seconde moitié des années 1940 (Ambroise et Henriette), trois au cours de la décennie 1950 (Bob,

Bernard et Mbog), quatre dans la première moitié des années 1970 (Alain, Claire, Guibaï et Claude), et les douze restants au cours des années 1960. L'essentiel des entretiens ont été réalisés entre 2012 et 2013. Les âges inscrits sur le tableau 1 correspondent à cette période. Ce qui nous donne un âge médian de 49 ans et demi. L'ensemble des interlocuteurs peuvent être regroupés au sein d'un même *ensemble générationnel*⁷⁴. Aussi vivront-ils tous l'expérience du tournant pluraliste de 1990 comme un événement particulier de leurs parcours biographiques.

2. Lieu de résidence et mobilité géographique

Quinze des vingt représentants de notre échantillon résident dans la capitale politique Yaoundé. Quatre sont établis dans la ville de Douala, capitale économique du Cameroun (Célestin, Bob, Henriette et Madeleine). Seul Ambroise résidait dans la ville de Banganté où se trouve l'Université des montagnes. Actuellement, ce dernier est revenu s'établir à Yaoundé. L'on relève également une grande mobilité, la plupart de nos interlocuteurs étant en constant déplacement à l'intérieur du territoire national, du continent et au-delà⁷⁵.

3. Aptitude commune à entreprendre plusieurs activités

Les deux colonnes du tableau 1 relatives aux activités professionnelles (principales et connexes) relatif aux caractéristiques socioprofessionnelles font ressortir la complexité des trajectoires. La première remarque est que les engagements entrepris par nos interlocuteurs sont multiples et revêtent, pour l'essentiel, un caractère public. Il a été rare de rencontrer un témoin qui se contente d'une seule activité. Auprès des promoteurs médiatiques par exemple, on retrouve également des activités connexes qui vont de l'activisme (Guibaï) à l'édition (Haman), en passant par la promotion culturelle (Tayou) et le plaidoyer (Séverin). De même, le panel des penseurs critiques est loin de regrouper l'ensemble des universitaires de notre échantillon sélectif. De même que nos universitaires s'investissent dans d'autres activités (politique, espace public, *etc.*). Dans cette catégorie également, Mbog, par exemple, est parvenu à se faire une place grâce à l'originalité de sa pensée et à sa faculté à publier des ouvrages portant sur son thème de prédilection. Parfois, le choix entre l'activité principale et

⁷⁴ La notion de génération s'appréhende ici à partir d'une double approche. La première, parce qu'elle définit la durée d'une génération entre 15 et 30 ans (Mannheim, 2011 : 48), nous permet dans un premier temps d'intégrer un ensemble disparate d'individus nés entre 1950 et 1974. Cette approche permet également d'observer que ces individus s'identifient à un même *ensemble générationnel* oscillant entre environnement autoritaire et désir subjectif d'émancipation individuelle. La seconde conception de « génération » s'inspire de l'œuvre de Dilthey, notamment dans l'accent mis sur le temps non mesurable, intérieur et « purement qualitatif » (*idem* : 52). Ici, la temporalité au-delà des faits objectifs et événements historiques serait également appréhendée par le vécu, les représentations, les affects et la réflexivité, des individus (Burrick, 2010).

⁷⁵ Cette remarque a été relevée durant la période de terrain, où il n'était pas évident de toujours obtenir un rendez-vous d'entretien, du fait, entre autres, de la forte mobilité de plusieurs enquêtés.

les activités annexes n'est pas aisé à déterminer, comme on a pu le remarquer chez Tayou, Jean-Bosco et Alain. C'est pourquoi nous avons – précocement – ajouté la colonne des identités engagées. Bien plus, entre l'activité socioprofessionnelle principale, les activités connexes et l'identité revendiquée, il existe des *passerelles* qui méritent d'être étayées au cours des analyses à venir. C'est le cas de Jean-Bosco qui, de professeur de lycée au départ, va se laisser saisir par la lutte syndicale au cours de son parcours professionnel, au point de s'éloigner de sa fonction officielle. Ceci explique pourquoi cette dernière n'est pas retenue comme activité principale, et encore moins au niveau des activités connexes. Car aujourd'hui, c'est l'activisme citoyen qui semble avoir pris le dessus sur le reste, après que la promotion du journal indépendant ait durant la décennie 2000 pris le dessus sur l'engagement syndical qui lui-même avait au départ noyé la fonction officielle de professeur de lycée durant la décennie 1990. Des cas similaires, avec des expériences originales, se vérifient également auprès d'autres sujets-entrepreneurs.

4. La capacité à évoluer dans la sphère médiatique et à prendre part au débat public

Sans nécessairement constituer sa plaque tournante, l'espace public apparaît comme le principal relayeur de la dynamique entrepreneuriale. L'on relève à cet effet qu'au-delà des fondateurs de médias indépendants (presse écrite, radio et télévision) regroupés dans le panel dédié à l'espace médiatique (Séverin, Haman, Guibaï et Tayou), l'ensemble de nos interlocuteurs sont engagés dans l'espace public. À titre illustratif, tous les tenants de la défense militante des droits humains (à l'exception de Madeleine) ont fait l'expérience de directeur de publication d'un journal fondé pour la cause défendue. De même, les représentants du panel de la pensée critique universitaire sont des leaders d'opinion qui investissent continuellement les médias et l'espace public. De manière générale en tout cas, la visibilité accrue des activités de nos interlocuteurs est grandement redevable de leur aptitude à investir la sphère médiatique et à prendre part au débat public⁷⁶.

⁷⁶ Après sa démission de l'ACAT-Littoral, Madeleine, qui a longtemps travaillé avec les journalistes, va être régulièrement invitée comme consultante par les médias indépendants. Il en va également de Babi dont la régularité au sein des médias va le rapprocher de Mathias, mais aussi discrètement de Célestin dont les sorties critiques vis-à-vis des APE, par exemple, rejoignent les analyses de Babi (expert financier). Claire mobilise beaucoup les réseaux sociaux pour faire connaître l'action de son ONG, tandis qu'Henriette est d'abord connue au sein de l'opinion comme journaliste critique et consultante médiatique. Spécialiste en communication, Olivier est d'abord documentariste avant d'être enseignant universitaire et fondateur de parti politique. Enfin, Claude se présente, entre autres, comme un spécialiste en communication politique.

Le monde médiatique constitue à cet effet un site majeur où s'observe le déplacement du centre de gravité des enjeux de vérité dans le Cameroun actuel⁷⁷. Un regard longitudinal permet d'observer une maturation progressive dans le traitement des sujets par les médias privés, et un investissement important de ces journaux par des journalistes professionnels et jeunes étudiants sortis des écoles de formation. La rupture majeure avec les années 1990 se trouve dans la réussite des médias indépendants à imposer leur présence et leur vision au sein de l'espace médiatique (grâce également à la contribution accrue des penseurs critiques). Dans la même foulée, les « batailles » menées par Séverin et ses « collègues » ont conduit à l'amélioration du statut juridique et institutionnel de ce secteur. La liberté de la presse serait un acquis qui se matérialise à travers un foisonnement de titres flirtant parfois avec l'anarchie. Des couacs d'ordre socioprofessionnel et socio-économique persistent et fragilisent cet univers qui est loin d'échapper à la promiscuité. Mais son existence en tant qu'entité autonome et distincte, sa contribution à l'éclairage de l'opinion, son rôle déterminant à la structuration de l'espace public et citoyen, bref son influence progressif dans la conduite des affaires de la cité, semblent indéniables.

« Une affaire comme l'École normale, être arrivé, pas à imposer nos vues, mais à faire comprendre nos vues, qui a permis une des rares fois dans l'histoire du Cameroun, au Président de pouvoir dire, tous les candidats ressortissants d'une zone doivent être déclarés admis. Je crois, c'était la seule fois dans l'histoire des concours, c'est ça ma plus grande satisfaction » (Gubaï).

« On fait avancer énormément de choses. C'est nous qui avons révélé l'affaire de Mimboman (les malfrats qui assassinaient). Notre contribution était essentielle au problème du bébé de Vanessa⁷⁸. Donc il y a des choses qui avancent et grâce à nous » (Haman).

Au-delà des récits de nos interlocuteurs, la presse se présente au sein de la littérature spécialisée comme la principale cible du régime camerounais aux relents hégémonique qui, la redoutant, ne cesse de vouloir la subvertir (Nkot, 2007, Tcheuyap, 2014). Il n'empêche qu'à l'heure actuelle, la presse « indépendante », en dépit des défis internes et même externes qui reste à relever, ne saurait plus être essentiellement considérée comme un « machin » sans consistance et « instrumentalisable » au gré des circonstances⁷⁹.

⁷⁷ On observera aussi ce déplacement des enjeux de vérité avec la capacité des leaders d'ONG à construire un « problème public » et à le rendre incontournable dans la sphère publique (Pommerolle, 2005 : 351).

⁷⁸ Il s'agit d'une affaire de vol de bébé d'une jeune adolescente au sein d'un hôpital huppé de Yaoundé. Selon la presse, ce vol aurait été orchestré par un dignitaire du pays avec la complicité du personnel médical.

⁷⁹ Le 22 septembre 2011, une tiraille du journal *Mutations* va dénoncer l'attribution du marché des affiches publicitaires du candidat Biya à une dame (Pauline Biyong) membre d'Elecam (organe chargé d'organiser les élections). Dix jours plus tard, cette dame sera démise de sa qualité de membre de cette structure d'organisation

5. Le patrimoine familial

La colonne du tableau 1 relative aux origines socio-familiales et croyances religieuses laisse percevoir une variété de provenance. Toutes les catégories sociales (aisée, moyenne et modeste), les structures familiales (nucléaire, intégrale, communautaire, recomposée et monoparentale) et les rapports au religieux (chrétiens, animistes et athée) sont présentes. Si les origines socio-familiales des catégories aisées et modestes sont assez aisées à déterminer, tel n'est pas le cas pour les catégories dites « moyennes ». En Afrique, la classe moyenne désignerait cette catégorie dont le *revenu* s'intercale entre 20% des plus riches et 30% des plus pauvres) et dont la *profession* est située entre les plus modestes (ouvriers et employés), et les plus aisés, (cadres administratifs et dirigeants d'entreprise) (Jacquemot, 2012). La catégorie moyenne échapperait ainsi « à la précarité tout en ne disposant pas pour autant d'un capital suffisant pour leur permettre de vivre totalement ou significativement de leurs rentes » (Darbon, 2012). Dans notre échantillon, la catégorie dite « moyenne » est constituée d'interlocuteurs dont les parents relèvent de la tranche intermédiaire de la fonction publique (agent administratif, agent de police, infirmier, professeur de lycée, *etc.*), ou opère dans l'élevage, le commerce et/ou l'agriculture, sans toutefois se confondre avec la paysannerie pure. Cette dernière étant l'apanage des catégories modestes, où l'individu est issu d'une famille au sein de laquelle les activités rémunératrices oscillent entre la « débrouillardise », « l'informel » et la paysannerie. Situés entre les nantis et les modestes, nous avons scindé les représentants des familles moyennes en fonction des proximités relevées avec les deux autres catégories voisines. Pourtant, cette scission entre catégories moyenne-aisée et moyenne-moderne conserve une dimension « arbitrale ». À titre illustratif, Alain est objectivement classé dans la catégorie moyenne-aisée, ses deux parents étant des fonctionnaires de l'État (enseignant du secondaire et infirmière). Pourtant, sa précocité dans la recherche d'une insertion professionnelle laisse penser qu'il recevra une éducation imprégnée des sensibilités et réflexes prégnantes auprès des catégories modestes et moyennes-moderne. Cette impression ressort en filigrane dans la manière dont il se présente.

« Mon enfance est une enfance simple ordinaire, faite de (...) pas d'abondance mais pas de manque, je dirai, pas de manque particulier. C'est une éducation tournée vers la valeur école et la valeur travail. Moi on m'a appris que quand on n'était pas à l'école et si on ne pouvait pas remplacer le retard pris à

des élections. Toujours au cours de l'année 2011, une enquête de *Mutations* va révéler l'implication d'un enseignant dans la fraude au BTS. Celui-ci sera frappé douze jours après révélation dudit scandale, par le Ministre de l'enseignement supérieur. L'abondance de ce type d'exemples ferait montre de la capacité de la presse privée à accompagner les processus sociaux tout en provoquant des micro-changements.

l'école par le travail – entendu travail manuel –, alors on était complètement perdu. Donc ça c'est deux valeurs essentielles qui ont conduit mon éducation qui vient des parents » (Alain).

En réalité, plusieurs formes de combinaisons sont possibles. Les variables retenues dans le tableau 1 ne sont pas exclusives d'autres types possibles de combinaisons. C'est le cas des structures familiales où l'on voit Bob, Jean-Bosco, Olivier et Jackson osciller entre plusieurs types durant leur parcours de jeunesse. De même, la variable « famille nombreuse » va nous conduire à mettre Olivier et Bernard dans la catégorie des modestes, alors même qu'ils auraient pu se retrouver auprès des moyennes-modestes s'ils étaient fils uniques, par exemple. Incidemment Jackson se retrouve dans cette dernière catégorie parce que fils unique, alors que les sources de revenu de sa maman proviennent essentiellement du commerce basique. C'est dire que les choix opérés sont à considérer comme point de départ analytique, servant à planter un décor. D'autres combinaisons vont ainsi apparaître au fur et à mesure que nous avancerons dans l'analyse.

6. Conclusion : devenir entrepreneur dépend peu des données sociodémographiques objectivées mais d'une adhésion à une culture individualisée de soi

Le premier constat que l'on tire des différentes combinaisons présentes dans le tableau 1 est que le devenir entrepreneur dépend peu des données sociodémographiques objectivées, mais de la manière dont l'individualité en procès s'approprie de sa condition historique. C'est pourquoi le *postulant* à ce statut peut provenir de n'importe quelle catégorie ou classe sociale-professionnelle. Devenir sujet-entrepreneur dépendrait moins des cadres officiels de socialisation dans la mesure où les lieux d'enfance, niveau de vie, croyances religieuses et établissements de fréquentation sont diversifiés. Ce qui se laisse percevoir, c'est une tendance commune à la culture individualisée de soi. Ce désir d'auto-perfectionnement expliquerait pourquoi près de la moitié des figures retenues sont des universitaires, tandis que la quasi-totalité dispose d'un ethos culturel significatif, au regard de l'état des mœurs observé au Cameroun⁸⁰. Incidemment, nous nous trouvons en face d'interlocuteurs dont la conscience du politique – et non nécessairement du *politics* – nourrit un désir de participation à l'édification

⁸⁰ Suivant une étude publiée en 2009, le Camerounais moyen est plus porté sur les réflexes d'opportunisme agrémenté d'une mentalité défaitiste et d'une tendance à la dérision, à l'aversion vis-à-vis de son semblable et à la désaffection vis-à-vis de la politique (Njiengwé, E.F., « État des mœurs : opinions, attitudes, espoirs », in Fabien Eboussi Boulaga (dir.), Yaoundé, *Terroirs*, 2009). De manière plus serrée, les leaders d'opinion, menacés par le développement de la précarité matérielle et la montée de l'autoritarisme se résolvent à une posture de « courtiers » en vue de s'aménager *d'abord* des espaces d'épanouissement matériel au détriment de la construction d'une opinion critique. Incidemment, la plupart des intellectuels préfèrent se rapprocher du pouvoir dominant, devenant ainsi des « griots » en vue de s'assurer une place au sein du *banquet officiel* (Eboussi Boulaga, 1993).

de la cité. Suivant notre première hypothèse, ce sont les facteurs « culturels-subjectifs », bien plus que les facteurs « socio-objectifs », qui permettent *surtout* de saisir le sens et la portée de l'engagement entrepreneurial. Il convient ainsi de replacer l'ensemble des récits recueillis dans leur environnement de production en vue de proposer une contextualisation plus ancrée de l'engagement entrepreneurial.

II. L'ancrage historique. Entre précarité environnemental et désir d'autonomisation

Cette sous-partie voudrait recadrer le contexte historique d'émergence du sujet-entrepreneur. L'on se propose de présenter les principaux déterminants socio-biographiques de son enfance, de sa jeunesse et de l'émergence à l'âge adulte. Si l'ambiance autoritaire constitue la principale caractéristique de l'enfance, les décennies 1980 et 1990 renfermant globalement le « moment-jeune » et la transition à l'âge adulte – à l'exception des natifs des années 1950 – laissent entrevoir un processus de décongestion de l'étau monolithique. Trois principales sources référentielles nous permettent de rendre compte du contexte social-historique d'émergence de la figure entrepreneuriale. À savoir la littérature spécialisée sur l'histoire sociale et politique du Cameroun, les éléments socio-biographiques tirés des récits biographiques des sujets-entrepreneurs sélectionnés, et des faits socio-historiques relatés par d'autres récits narratifs recueillis durant le terrain de recherche⁸¹.

1. Une situation sociale autoritaire

Le Cameroun est une ancienne colonie allemande, placée sous-mandat franco-britannique par la Société des Nations au sortir de la Première guerre mondiale. Après la seconde guerre mondiale, le régime de tutelle se substituera au mandat, avec l'arrivée du système onusien. Mais dans la réalité, ce territoire multi-ethnique sera administré comme une colonie par les puissances métropolitaines, notamment la France qui héritera des $\frac{3}{4}$ de sa superficie. Des exactions inhérentes aux méthodes d'administration « à la française » déclencheront des soulèvements populaires qui vont déboucher sur la naissance du mouvement nationaliste cristallisé au sein de l'Union des Populations du Cameroun (UPC) qui verra le jour le 10 avril 1948. Ce parti politique à la sensibilité gauchiste et affilié aux grands mouvements politiques d'émancipation panafricaine sera « écrasé » par la métropole française à travers une longue « guerre cachée » qui s'achèvera en 1971 (Mbembe, 1996 ; Deltombe et *al.*, 2011).

⁸¹ Il importe d'insister sur le fait que les 20 interlocuteurs sélectionnés constituent la moitié de notre échantillon élargi. Ce dernier va connaître des réajustements au fur et à mesure où la figure du sujet-entrepreneur se présentera comme modèle-type de l'engagement entrepreneurial. Notre système d'échantillonnage, continuellement réajusté durant la recherche, sera finalement réduit pour des raisons d'exigences analytiques.

C'est ainsi que, parallèlement à cette « guerre cachée » mais non moins terrible, une terreur généralisée va subtilement s'enraciner dans la trame sociale camerounaise en s'inscrivant dans la durabilité. Jean-Baptiste Sipa est un doyen de la presse indépendante camerounaise. Né en 1938, son récit d'enfance et de jeunesse nous informe sur quelques effets induits de la terreur généralisée sur le cours normal de la vie. Nous sommes dans la seconde moitié de la décennie 1950 et le Cameroun n'a pas encore accédé à l'indépendance. Résident alors à Douala (province du littoral), le jeune Jean-Baptiste souhaite se rendre à Bafoussam (province de l'Ouest) pour acquérir l'argent de pension auprès de ses géniteurs.

« Donc les histoires des indépendances et tout cela, les 3 jours de guerres qu'il y a eu, moi j'étais ici à Douala... quand les histoires là finissent je dois repartir je crois, mais je n'ai pas d'argent (...). Quand je pars donc comme ça c'est pour aller chercher l'argent de la pension, et je m'arrête à Nkongsamba parce qu'il y a le couvre-feu et à 18h, les véhicules ne circulent plus. Moi j'avais réussi à avoir un laissez-passer parce qu'ici c'est un département, le Mungo est un autre département, l'Ouest un autre département. J'ai donc un laissez-passer pour franchir tout ça, mais après le laissez-passer, il y avait aussi le couvre-feu. Donc vous êtes dans un département quand il est 18h, tout s'arrête et vous attendez le lendemain à 6h... oui oui, les maquis, la répression terroriste. Donc c'est comme ça qu'on arrive à Nkongsamba il est 18h on ne peut plus partir. Et moi je ne sais pas où aller, je prends ma valise sur la tête, je vais à l'église cathédrale, j'entre à l'église, je m'assois à l'ombre d'un poteau comme ça, et le suisse, le type qui ferme vient à 18h30 là il ferme l'église. Je suis dedans, il ferme, j'ai dormi dans l'enceinte de l'église » (Jean-Baptiste Sipa).

Au-delà du récit, c'est l'environnement interne du Cameroun colonial qui est dépeint. La lutte contre les « maquisards » constitue alors la principale préoccupation de la Métropole. Celle-ci oriente les politiques de gouvernance rigide qui vont déteindre sur la société. Cet aspect structurant de l'histoire camerounaise pousse les enquêtés à établir une analogie structurelle entre les périodes coloniale et postcoloniale. Les interlocuteurs de notre échantillon nés entre les années 1940 et 1950 préservent quelques souvenirs de l'épopée coloniale. Leur adolescence et jeunesse se déroulent durant la fin de l'ère coloniale et l'émergence du premier régime autoritaire de l'État indépendant, sous la férule du président Ahmadou Ahidjo. Née dans la foulée des années 1950, Henriette va s'incorporer de cette histoire qui, depuis lors, continue à influencer ses perceptions actuelles.

« L'arrivée des Français, la guerre des Français contre les germanophiles, la fin de la guerre, le RDA et l'idée qu'il était temps d'accéder à l'indépendance. Et les acteurs politiques se sont lancés dans cette bataille, les pro et les contre. Les contre, à mon avis, étant manipulés par le colon et Aujoulat qui était leur agent le plus actif. Donc cette bagarre a pris totalement fin avec le pouvoir attribué à Ahidjo. Et en mars 1962 cela fait 50 ans aujourd'hui, où le Président de la République a produit une ordonnance

qu'on appelle généralement « l'ordonnance 62 », qui est totalement liberticide et qui bloque l'exercice des libertés prévues dans la constitution. Parce que notre constitution avait la Déclaration Universelle des droits de l'homme en son préambule et l'article 3 qui disait que les partis politiques concouraient à l'expression du suffrage universel. Les libertés sont entre parenthèses parce qu'il y aurait eu le maquis, et pour aboutir à l'unité nationale. Donc pour aller à l'unité il faut caporaliser toutes les pensées autour du président. N'émergeront que des hommes d'église, les fortes têtes iront en prison. Pour l'UPC il n'y aura pas le choix : on assassine. Bon, nous on était des clandestins. On ne peut pas dire qu'on était dans le moule, et on a émergé, on s'est battu dans la clandestinité, il y a eu des vagues d'arrestation, des déportations accélérées depuis 1976 après la mort de Ouandié. Donc ce régime-là de dictature de parti unique n'a produit des personnalités que des hommes adoués par le pouvoir, c'est-à-dire vous avez été ministre, vous avez été ici, et brutalement vous devenez un grand acteur social parce que le bic du président vous a désigné à un moment ou à un autre à tel poste. Donc je suis un peu mal à l'aise pour dire que les gens ont émergé dans la dictature de parti unique qui était féroce et qui ne laissait aucune place à l'individu » (Henriette).

À la suite de cet extrait tiré du récit d'Henriette, l'idée selon laquelle l'individu serait inexistant dans un environnement autoritaire est mise en relief. Cette affirmation est un trait distinctif essentiel de l'univers référentiel de nos enquêtés. L'on entrevoit ainsi la place prééminente de la variable politique dans la structuration des représentations sociales. Cette variable nous mettrait en face d'un schéma de départ où le politique déteindrait sur le social, davantage que l'inverse. Cette hypertrophie du politique au détriment de l'épanouissement social constituerait le point de rencontre de la continuité des intérêts coloniaux avec le régime autoritaire mis en place. Ce précédent informerait l'effilochement continu du tissu social par le maintien permanent de l'état d'urgence et d'exception durant trois décennies au Cameroun.

Dès les premiers pas de cet État, l'on assiste à une tutelle exacerbée des conseillers techniques français dont la plupart ne sont guère autres que les administrateurs coloniaux de la veille. Érigés en véritables « patrons », ils ne se cantonneront point au seul domaine technique dans la mesure où leur nécessaire ingérence s'inscrit effectivement dans « la continuité qui domine ce passage du colonialisme au néocolonialisme » (Deltombe et *al.*, 2011 : 391). Autant la critique adressée à Mahmood Mamdani par Frederick Cooper sur l'établissement d'un lien causal direct entre la norme coloniale indirectement instituée et le produit néocolonial, sans être attentif aux interstices intermédiaires tout aussi déterminants, nous semble tenir dans une certaine mesure ; autant l'on pourrait relativiser sa généralisation, voire l'homologie biographique qu'il établit de manière quasi-naturelle entre l'indigène-revendiquant de la colonie et l'élite au pouvoir de la postcolonie (Cooper, 2010 : 28). Car, dans le cas du Cameroun, le revendiquant de la souveraineté nationale sera écarté par Paris en lieu et place

d'une élite politique « conciliante » triée minutieusement parmi les profils opposés aux revendications d'indépendance des années 1950, et plus disposé à ménager la Métropole.

Il s'ensuit que dès l'accès du Cameroun à l' « autonomie interne » en 1958, un modèle-type de rationalité politique inscrit dans la continuité de l' « œuvre coloniale » est directement réajusté aux nouveaux impératifs de gouvernance. Cette rationalité politique s'inscrira dans la préservation de la relation d'assujettissement des dominés par les nouveaux dominants, ayant « gracieusement » hérité de l'appareil étatique. Concrètement, l'indépendance finalement octroyée au Cameroun français se réalise par le biais des hommes « soigneusement choisis » par l'ancienne métropole (Abwa, 2010 : 316). De fait, l'intérêt de ne guère réduire l'histoire des colonies à l'opposition implacable contre un pouvoir monolithique, compte tenu des relations multiformes originales produites par des efforts de contestation (Stoler & Cooper, 2013 : 102), n'annihile guère l'hypothèse de la prééminence d'une certaine continuité structurelle dont l'enjeu de stabilisation temporelle et hégémonique reste « vital » pour le dominant. Ceci expliquerait pourquoi l'ancienne métropole astreinte à décoloniser, n'aurait accordé l'accès à l'autonomie de ses anciennes colonies qu'une fois rassurée de la poursuite de son *exploitation*⁸², sous couvert d'une « coopération » ou « aide au développement » masquant à peine l'évidente continuité de sa domination (Bureau, 1978 : 86).

Un gouvernement anti-individu se serait ainsi instauré au lendemain de l'indépendance. Ce modèle-type de gouvernement par l'individuation désigne une technique de pouvoir à partir de laquelle les autorités dominantes exercent une emprise quasi-absolue sur des individus étroitement surveillés. Dans la vie quotidienne, une place subalterne est assignée aux populations locales par le nouvel État qui, dans son travail de classement et de reclassement des individus, leur impose continuellement une « loi de vérité » communément incorporée par chacun (Foucault, 1994 : 1046). Cette *gouvernementalité objectivante* se construit au sein du jeune État indépendant du Cameroun dans une dynamique d'agencement autoritaire et absolutiste d'un ordre politique solidement ancré dans un « dispositif monopoliste tenant un rôle-clé dans l'organisation des processus de domination » (Owona Nguini, 1997 : 105 et 111). Ce projet hégémonique de construction artificielle – mais efficace – d'une réalité sociale

⁸² Pour certains, le maintien de l'UPC hors du jeu politique par la France à partir de 1955 avait pour point de chute la garantie de poursuite d'une rente coloniale en postcolonie avec des dirigeants indigènes plus modérés (Deltombe et al., 2011 : 206). M.-L. Eteki-Otabela (2001 : 203) met également l'accent sur la nature extravertie de cet État « annoncés aux Camerounais » le 1^{er} janvier 1960 : « L'État est créé au Cameroun par décret n°57-501 du 16 avril 1957 du Gouvernement Guy Mollet, sous la tutelle de la France, puis transformé en « *État du Cameroun* » par ordonnance n°58-1375 du 30 décembre 1958 du gouvernement français avec Michel Debré comme Premier ministre sous l'autorité du Général de Gaulle ».

moniste-univoque en vue d'asphyxier les dynamiques plurielles de différenciation sociale et porteuses de modernité, s'opère durant les périodes d'enfance et de jeunesse de la plupart de nos interlocuteurs. Si la couverture familiale protège encore l'enfance des effets directs de cet environnement, le tissu social et institutionnel supposé conduire et animer la phase secondaire de socialisation n'en sera pas moins affecté.

2. Les effets induits de l'autoritarisme sur l'environnement institutionnel et social

Le 1^{er} janvier 1960, l'indépendance est officiellement proclamée. L'État du Cameroun naît. Ahmadou Ahidjo est son tout premier président. Soutenu par la métropole, il instaure progressivement un régime hégémoniste articulé pour l'essentiel au blocage de l'émancipation citoyenne. Préoccupé à consolider une domination absolue sur l'étendue du territoire national, Ahidjo ne ménage aucun effort pour museler toute perspective d'émergence d'individualités « alternatives », à travers l'anéantissement de l'opposition légale et le phagocytage des différentes forces vives de la jeune nation (Joseph, 1986 : 357). Ramenant ces dernières sous la férule de la *pensée unique*, il va asseoir sa stratégie autoritariste sur le slogan véhiculé d'*unité nationale*, appuyé sur une politique d'hypercentralisation annihilant toute possibilité d'émergence d'un espace public (Abé, 2004).

L'ordre politique mis en place, très inspiré du modèle jacobin, requiert de considérer deux phénomènes parallèles mais compatibles, qui s'opèrent derrière l'apparente indépendance « tranquille » du nouvel État. Un premier qui se déroule silencieusement est la poursuite des opérations de guerre dans la région de l'Ouest, sous la houlette des doctrines françaises de contre-insurrection mutées « en système de gouvernement » (Deltombe et *al.*, 2011 : 14). Tandis qu'une dictature s'installe insidieusement sous l'égide d'Ahmadou Ahidjo. Le contrôle et la surveillance sont de règle en vue de punir tout esprit contestataire au sein du nouveau *régime d'exception permanente*. Tout un dispositif d'instrumentalisation « perverse » du droit (Nkot, 2005) et de contrôle hégémonique des institutions étatiques va se mettre en place par l'entremise d'une politique répressive (Belomo Essono, 2007). Simon-Bolivar Njami est l'actuel doyen du clergé au Cameroun. Ancien universitaire et haut commis de l'État en même temps, cet octogénaire né officiellement en 1936 sera incarcéré par Ahmadou Ahidjo qui, durant la décennie de 1970, lui reprocherait un certain penchant à l'autonomisation.

« J'ai fait un an d'incarcération sous Ahidjo. Pourquoi ? Parce que personne ne pouvait lever son petit doigt pour dire quoi que ce soit à Ahidjo (...) Il m'a interpellé : "Jeune homme, vous êtes brillant, je

veux que vous soyez à mon service”. J’ai dit : “Mais monsieur le président, je suis au service du peuple camerounais, je ne saurais être à votre service, je crois que vous êtes au service du peuple camerounais, mais moi je suis au service de Dieu. C’est l’église qui a signé le contrat ce n’est pas moi”. Comme chez nous c’est l’église qui te commande, qui t’utilise. C’est en raison de mon expertise que l’église a accepté que je prête mes services à l’État : “Donc je suis au service du Cameroun mais pas au vôtre”. Il me dit qu’on ne lui parle pas comme ça. Je dis : “Mais je réponds à votre sollicitation”. “Pourquoi vous n’êtes pas au parti de l’union nationale camerounaise ?”. Je dis : “je suis homme d’église et en tant que tel, prophète qui ne peut être juge et partie. Et au nom de Dieu, je juge l’action humaine pour dire tel acte que vous avez fait est bon, je vous en félicite. Mais tel autre quand vous torturez les gens, mon devoir est de vous dire que c’est mauvais” (...). C’est pour ça qu’il m’a mis en prison. J’ai dit que non. Quand le train plombé qui a décimé des tas de patriotes, c’est un prêtre catholique, directeur de *L’Effort camerounais* qui a crevé l’abcès et l’a fait connaître. Il l’a fait expulser dans les 24h qui suivaient... tous les autres étaient tringlés, faisaient même les cultes au nom du chef de l’État, les cultes de l’homme, les cultes de la personnalité. Mais certains esprits indépendants comme moi, nous nous sommes radicalement opposés au risque de notre vie. Il y a jusqu’au pape Paul VI, qui a écrit à Ahidjo de me libérer, d’arrêter de me torturer pour rien » (Simon-Bolivar Njami).

Abel Eyinga est une figure historique de résistance. Après avoir fait des études primaires et secondaires dans le Cameroun colonial, il obtient une bourse au milieu des années 1950, pour poursuivre ses études supérieures en France. Il milite auprès des étudiants émancipés durant son séjour en France. De retour au Cameroun en 1961 pour trouver une insertion professionnelle, il est directement suspecté par les autorités du régime en place. Écarté de l’administration et prédisposé à l’emprisonnement, il y échappe grâce à un emploi trouvé au sein des Nations unies. Dans son récit biographique recueilli en février 2012, la répression apparaît également comme la marque de fabrique du régime d’Ahidjo.

« La répression à l’époque, c’était quelque chose dont les jeunes comme vous, vous ne pouvez pas vous la représenter. Parce que tout de suite après l’indépendance, il s’est installé l’état d’exception, d’alerte, qui était une chose où l’on traitait des Camerounais comme, vraiment, des moins que rien ! Où pour un rien on pouvait venir vous attraper chez vous sans aucun papier disant que c’était la justice ou la police, et vous disparaissiez de la circulation. Vos voisins ont peur de demander. Ça ne reste que l’affaire de votre famille, de votre femme si vous en avez. Des milliers de Camerounais ont disparu comme ça. On a créé des centres où l’on torturait à ciel ouvert des Camerounais, qu’on appelait BMM. Certains mouraient de la torture. On a créé d’autres centres d’internement administratifs. On arrêtait des gens chez eux, des gens à qui on ne reprochait rien mais qu’on considérait comme suspects. Suspect ça veut dire quelqu’un qui n’aime pas le régime (rires). Vous aviez des scandales. Je me souviens de cette affaire des gens qui avaient grillé dans un train, de Douala à Yaoundé. On les avait plombés dans un endroit où on ne pouvait même pas mettre des bestiaux. Et arrivé à Yaoundé, 24 d’entre eux avaient été asphyxiés. Des choses qui ne se faisaient pas sous le régime colonial. C’était une époque terrible. J’essaie de parler de ça dans mon livre. Et il y avait des gens, des têtes comme Fochivé, ils étaient trois

qui vivaient de ça, parce qu'ils étaient rémunérés pour ça, on vous ajoutait des indemnités de machin. Et vous avez des gens qui étaient devenus les champions de la répression des Camerounais. Ce n'était donc pas étonnant que vous trouviez beaucoup de gens « lâches » parce que personne n'avait envie d'aller en prison, personne n'avait envie de se faire torturer, c'est des choses qui sont désagréables » (Abel Eyinga).

Les faits relatés se déroulent dans la foulée des années 1970. Le régime monolithique d'Ahidjo est au beau fixe. Cette période est aussi celle de l'enfance et de la jeunesse d'autres figures de notre échantillon. Seulement, ces effets induits sont couverts par le toit familial. Cet environnement, il le découvre néanmoins progressivement durant son processus de maturation biographique, en rentrant dans le cycle infini de la socialisation secondaire (Berger & Luckmann, 2012). Mais déjà, certains parcours d'enfance et de jeunesse sont marqués par la terreur. Car les effets induits de l'autoritarisme sont aussi mis en relief au sein des récits des natifs des années 1960 et 1970, alors même que la plupart d'entre eux accèdent à la jeunesse avec Paul Biya, qui se trouve à la tête de l'État depuis 1982. Nés respectivement en 1955, 1965 et 1970, Bob, Haman et Alain reviendront à leur tour sur l'atmosphère des années 1970, empreinte d'autoritarisme.

« On a bavé la famine parce qu'il fallait économiser son argent jusqu'au centime près, pour fuir le Cameroun, je dis fuir. Un type comme moi j'avais dit : "Il n'y aurait pas pire ailleurs au monde que ce que je voyais". En plus c'était l'ère Ahidjo avec la violence. C'est-à-dire, tu as peur de moi j'ai peur de toi. On me pose une question, je tourne autour de la question surtout pour ne rien dire, parce que tu peux être comme ça envoyé par Fochivé pour me prélever. C'était dans ce contexte, je dis : "Merde !". D'un côté Ahidjo vous fait des siennes et maintenant voilà qu'on ne peut même pas faire l'école ! » (Bob).

« Je pense qu'un enfant grandit en voyant comment les choses se passent autour de lui. Et je pense que les gens sont lucides, enfin moi je pense que j'ai été quelqu'un de lucide, j'ai été quelqu'un qui essaye de garder sa lucidité. Je vois un peu comment sous le parti unique au temps d'Ahidjo, j'étais enfant, j'étais au collège, je voyais très bien que c'était une mascarade, il y avait la peur ! Il y avait tout cela. Je regardais bien comment les gens étaient, les gens faisaient, le cœur n'y était pas, il y avait la peur, on voyait qu'ils craignaient, mais que le cœur n'y était pas » (Haman).

« Quand M. Biya arrive au pouvoir, mais j'entre en 6ème, donc j'ai une mauvaise, je n'ai pas une très bonne connaissance du système Ahidjo, mais j'ai une idée. Parce que voyez-vous, à l'école primaire dans la petite localité d'Obala, à l'approche de Noël, les enfants essayaient d'être très gentils avec les parents, de faire des petits travaux, de bien travailler à l'école pour obtenir un privilège : faire une hutte près de la maison et y dormir entre le 24 et le 25 décembre, c'était quelque chose d'extraordinaire. Quand on avait bien travaillé et qu'on n'avait pas de reproches à se faire, on allait gentiment demander ça aux parents : "Est-ce qu'on peut dormir dehors ?". C'est-à-dire qu'avec les petits copains du quartier on allait chercher les branchages divers, des cartons, des feuilles de palmiers, on venait, on

bricolait un petit hameau tout près de la maison et voilà c'était magique de passer la nuit dehors en compagnie des petits copains avec l'autorisation parentale. Et je me souviens qu'un jour, alors que nous avons durement obtenu le droit de faire le baraquement et de dormir, de passer la nuit du 24 au 25 dans la hutte, il y a un grand il pouvait à l'époque avoir 13-14 ans – nous étions beaucoup plus petit –, qui arrive autour de 17h. C'est-à-dire qu'on a passé la journée à construire notre hameau. Voilà, il arrive il nous dit : « Ahidjo ou Foncha ? ». On ne comprend pas très bien ce qu'il voulait qu'on réponde. Et par malheur un camarade dit : « Foncha ». Il a saccagé toute notre cage, c'était, c'était terrible. Mais nous avons retenu de cette affaire que chaque fois qu'on demandait si on était pour M. Ahidjo ou pour quelqu'un d'autre, il valait mieux qu'on dise qu'on était du côté de M. Ahidjo pour éviter des problèmes. Donc ça c'est l'image que j'ai de M. Ahidjo, enfin du système Ahidjo » (Alain).

Les différents extraits de récits présentés laissent ressortir une même impression. C'est que sous la houlette de l'autoritarisme, c'est l'individu comme sujet autonome qui est visé. Celui-ci se présente, malgré lui, comme un ennemi « naturel » du régime naissant qui, dès lors, va concentrer son programme politique sur la déstructuration des potentialités individuelles. L'on se trouverait devant un conflit historique et symbolique profond. Celui de la confrontation entre un régime autoritaire extraverti et combattant le potentiel humain véhiculé par la trame sociale, et un désir d'autonomie « renfloué » dans les structures sociales de base.

3. Un désir d'autonomie néanmoins enraciné au sein des structures sociales

Depuis la période coloniale, les politiques hégémoniques mises en place ne parviendront pas à annihiler le désir d'autonomie chez l'indigène. Bien avant l'avènement de l'UPC en 1948, l'histoire coloniale du Cameroun est parsemée d'initiatives citoyennes de revendication politique portées par des individualités inédites et des couches sociales soucieuses de préserver un minimum d'autonomie⁸³. C'est cet élan social de politisation que l'UPC récupère en vue de fonder une identité nationale autonome. Ce référentiel continuera à structurer les imaginaires même après le démantèlement du parti nationaliste. Ceci expliquerait pourquoi la *postcolonie* qui se profilera durant la décennie 1960 ne saurait se lire uniquement sous l'angle univoque de la matérialisation des seuls désirs de l'ancienne puissance coloniale et de ses « relais » locaux⁸⁴. Elle participe également de l'ouverture des possibles pour ces Africains qui, propulsés dans le champ des *zones d'incertitudes*⁸⁵ vont élaborer des stratagèmes pluriels et non nécessairement convergents, qui feront la complexité des sociétés postcoloniales. Comme

⁸³ Des noms comme Oba'a Mbeti, Nguemendouga, Douala Manga Bell, Lotin Samè, *etc.* comme des précurseurs de la lutte pour l'autodétermination dans le Cameroun colonial (Abwa, 2010 ; Owona, 1996).

⁸⁴ F. Cooper (2010 : 64 et 74) critique l'étroitesse du concept de « néocolonialisme », qui fournirait un cadre trop simplifié pour l'analyse d'une réalité de plus en plus complexe, faite d'ouvertures et de fermetures.

⁸⁵ Confère M. Crozier & E. Friedberg, 1977, *L'acteur et le système. Les contraintes de l'action collective*, Paris, Seuil, p. 20, 26, 61 & 62.

en colonie, l'expansion du modèle de gouvernance autoritaire va rencontrer quelques atténuations décisives avec la montée en « coulisse » du sujet.

Il s'ensuit que les événements traumatiques de la fin de l'ère coloniale et les premières heures de la période postcoloniale vont déboucher sur la sédimentation progressive d'un double sentiment de terreur et d'aversion populaires. Ce sentiment complexe va s'exacerber avec la poursuite de la politique ultra répressive menée par le Général français Briand en pays Bamiléké, conformément aux accords de coopération signés entre les autorités politiques françaises et le président Ahidjo⁸⁶. L'autoritarisme inaugurée par ce dernier trouve ainsi son origine dans le déficit de légitimité généralisé auquel fait face son régime depuis sa naissance dans la précipitation de la décolonisation en 1958. Cette naissance dans le mépris populaire et l'écartement « arbitraire » de l'UPC n'entraînera pas seulement une entreprise de légitimation par la violence contre « les faits et les figures historiques du passé nationaliste » (Mbembe, 1988 : 167). Elle va en outre déclencher un mouvement en sourdine de contestation symbolique du nouvel ordre politique, entretenu par des trajectoires de subjectivation inédites et nourries par une mémoire populaire *rebelle*.

Ce mouvement en sourdine de contestation va sustenter la conscience réflexive chez Abel Eyinga, Simon-Bolivar Njami, mais aussi auprès des natifs de la décennie 1940 de notre échantillon restreint (Henriette et d'Ambroise). Durant les années 1960, la contestation est véhiculée par la jeunesse estudiantine camerounaise qui, depuis la métropole, serait active à travers l'Union Nationale des Étudiants Kamerunais (UNEK) et la Fédération des Étudiants d'Afrique Noire Francophone (FEANF). Henriette (tout comme Abel Eyinga et Jean-Marc Éla avant elle) transite par ces organisations émancipatrices qui titilleront le régime d'Ahidjo. Porté et soutenu par d'anciens camarades ayant transité par ces organes, Abel Eyinga depuis la France, va courageusement présenter sa candidature aux élections présidentielles de 1970.

« Disons que dès le départ ce n'était pas une aventure exclusivement personnelle. Nous étions un petit groupe d'amis et camarades qui fonctionnions ensemble, qui ensemble discussions de la situation du Cameroun à Paris, et nous nous sommes demandé pourquoi il n'y aurait pas quelqu'un pouvant présenter sa candidature aux élections de 1970 contre Ahidjo. Parce que ce Cameroun n'était quand même pas la chose exclusive d'Ahidjo. Il fallait quand même quelqu'un d'autre qui affirme, quelqu'un

⁸⁶ Conformément aux accords de coopération, le premier ministre français d'alors (Michel Debré) va en janvier 1960 nommer le Général Briand comme commandant militaire interarmées des forces françaises au Cameroun, en vue d'éliminer la rébellion en pays Bamiléké. Situant le sens la « pactomanie » militaire franco-camerounaise entre la perpétuation de l'ordre colonial et la constitution d'un ordre autoritaire, P.C. Bolomo Essono (2007 : 98) identifiera une affinité profonde entre la mise en place des lois portant répression de la subversion de 1962 et l'urgent désir de la France de maintenir la société camerounaise sous sa domination.

qui est soutenu non pas par un parti, puisqu'à l'époque c'était le parti unique qui seul avait le droit de présenter le candidat. Et nous nous sommes posé cette question, on a discuté. On était en relation aussi avec un petit nombre de camarades à Douala. Et on entretenait cette illusion de trouver quelqu'un qui était connu et qui accepte de se porter candidat contre Ahidjo (Abel Eyinga).

Après avoir essayé en vain de convaincre certaines personnalités en vue à l'époque de se présenter à ces élections, Abel Eyinga, encouragé par ses camarades, va accepter de présenter sa propre candidature, appuyée sur un programme politique « émancipateur » rédigé à propos.

« Je parlais tout simplement de la réalité qui était la nôtre, 10 ans après l'indépendance. Nous sommes toujours une économie extravertie, c'est-à-dire dans laquelle c'est l'étranger qui décide, c'est l'étranger qui achète, c'est l'étranger qui vend. Ce que moi je voudrais c'est qu'on organise un système d'économie nationale avec une monnaie nationale autour de laquelle s'organise tout. J'ai cité un certain nombre de choses comme ça, cinq, que l'on pouvait faire (...) J'avais dit que les relations avec la France n'étaient pas du tout saines. Nous ne sommes pas maîtres de ce que nous voulons chez nous, et j'avais dit que si j'étais élu, d'abord, je retirerais le Cameroun de tous les petits organismes que la France avait créés pour maintenir et regrouper toutes ses anciennes colonies devenues indépendantes, et je réorienterais les relations du Cameroun dans le sens de la diversité, vraiment de choisir nos clients, nos amis, et non pas parce que liés par des engagements pris avant les indépendances (...). J'avais dit qu'une fois élu, je repasserais en revue toutes les conventions, tous les traités qui avaient été passés depuis l'indépendance entre le Cameroun et la France, pour voir dans chacun d'eux s'il y a des éléments d'inégalité à notre détriment. Et s'il y avait des inégalités, nous redemanderions aux Français qu'on renégocie pour voir. Si les Français refusent, nous dénonçons. Et à l'époque il existe 60 conventions avec la France (...) En plus sur le plan interne j'avais proposé un certain nombre de choses, il en a réalisé deux. Les quatre ou cinq autres qui étaient très compliquées, il ne les a pas faites. À propos de la féminisation du gouvernement. J'avais dit dans mon avant-projet que si j'étais élu, je mettrais une femme au gouvernement. Ça il l'a fait en nommant Delphine Tsanga (...) Bref ça m'a valu beaucoup d'autres désagréments par la suite, des désagréments personnels. Mais ça ce n'est pas ce qui compte. Ce qui compte c'est l'idée ou la manière dont les gens peuvent à un moment donné prendre une idée pour se l'approprier, pour la prouver ou pour la critiquer. Mais j'ai eu l'impression à l'époque que cela avait été une agréable secousse dans le régime. Déjà que ça dormait, et on est revenu un peu à la même léthargie aujourd'hui (Abel Eyinga).

La prétention de l'État autoritaire à régenter et à canaliser les trajectoires individuelles et flux collectifs ne parviendra pas entièrement à « bloquer l'indigène dans son effort pour suivre son propre chemin, [et] élaborer ses propres vérités » (Mbembe, 1988 : 148). Malgré les « ravages » causés par la politique autoritaire, certains individus parviendront à braver cette fatalité en devenant des sujets à travers leur « refus de toutes les formes d'asservissement en transformant la crainte en révolte, la peur en indignation, la tristesse en joie, les affects négatifs qui inhibent l'action en affects positifs qui la libèrent » (Gaulejac, 2009 : 54-55). Au

cœur d'un élan de résistance culturelle en sourdine, une nouvelle communauté utopique portée par des individus soucieux de leur quant-à-être social-historique émerge discrètement en marge des arcanes du pouvoir. Opérant par bricolage identitaire, cette dynamique marginale et productrice d'individualités inédites s'inscrit à son tour dans l'historicité même de la société camerounaise. Les individus-sujets-acteurs actuels n'ont certainement pas poussé de manière subite, tels des champignons. Ils sont le produit d'une histoire transcendant leurs individualités et temporalités subjectives, et qui, à des stades spécifiques de leurs parcours biographiques, se serait saisie d'eux d'une manière souvent imprévue, voire inconsciente. Au sein de ce mouvement de contestation historique, Henriette acquiert ses premières armes de militante politique en France. De retour au Cameroun au début des années 1980, elle rentrera directement dans la clandestinité, où s'activent les militants du parti nationaliste déchu.

« Les années 1980 sont à jeter. On avait des gens, nous faisons une publicité terrible, Biya lâche du lest. On arrête les Abanda en décembre 1985, on les libère en 1986 en août. Mais on a fait beaucoup de bruits. Et Biya est obligé de faire les listes, le renouvellement des organes de base avec plusieurs listes, parce que nous l'avons accusé en France et en Allemagne après qu'il soit venu à Paris dire que nous pouvons rentrer et que nul ne sera plus forcé de prendre le chemin de l'exil pour exprimer son opinion ou ses opinions. Il arrête 14 dirigeants membres du comité central de l'UPC. Donc on lui fait cette publicité sur la place parisienne au point d'acheter une page du Monde, où on met les noms des gars qui ont été arrêtés et torturés » (Henriette).

Depuis le 6 novembre 1982, Paul Biya a remplacé Ahmadou Ahidjo à la tête de l'État, suite à la démission de ce dernier. Cette transition au sommet va libérer quelques élans d'autonomie au sein d'un corps social emballé par la nouvelle rhétorique du Renouveau véhiculée par la propagande de la *rupture*. En réalité, il s'agit d'une rupture de façade qui camouffle un élan évident de continuité systémique par l'ancienne égérie du régime Ahidjo. Abel Eyinga verra sa demande de passeport rejeté par les autorités consulaires de Paris, lui signifiant, d'après son témoignage, la présence de son nom dans la « liste rouge ». L'UPC clandestine d'Henriette se trouve encore obligée de faire des « bruits » à l'interne et à l'international pour obtenir la libération de « camarades de lutte » toujours détenus. Ambroise, nouvellement recruté à l'Université de Yaoundé connaît des séances d'interrogatoires « musclés » dans les locaux de la police politique, préoccupée par la nature de ses relations avec l'écrivain dissident Mongo Beti. Moins politisé que son congénère, Bob se heurte à la machine administrative au milieu des années 1980, durant sa première expérience dans l'administration universitaire. Ce heurt aux conséquences biographiques certaines le fera rentrer dans une tension identitaire délicate, qui se résoudra par la création d'un institut universitaire.

À bien y regarder, ces micros événements présagent une nouvelle temporalité portée par les transformations en coulisse dans cet environnement qui voit une classe moyenne se développer et aspirant à une autonomie citoyenne renforcée. L'articulation de cet élan de citoyenneté avec les dynamiques de résistances culturelles entretenues par la mémoire historique, va rencontrer les velléités monolithiques de fait. De cette rencontre naîtra une nouvelle dynamique sociale qui ne cesse de travestir l'aura du régime en place à travers des arts de faire inventés au quotidien par la créativité des couches sociales. Cette dynamique, associée à la montée de la globalisation, jouera un rôle déterminant dans l'avènement du pluralisme politique au tournant des années 1990.

4. Émergence au forceps du sujet individuel durant la décennie 1990

Avec l'avènement du pluralisme politique de la décennie 1990, une nouvelle biographie sociale va se profiler en révélant ses principaux ressorts et supports d'action. Celle-ci présagerait de l'émergence de nouvelles identités citoyennes s'auto-construisant à travers la désacralisation de la parole publique et légitime jusque-là monopolisée par la coalition dominante au pouvoir. C'est dans ce bain national de reconfiguration des subjectivités que les natifs de la décennie 1960 de notre échantillon construisent leur ethos identitaire, alors même qu'ils sont indirectement impliqués dans les mouvements de revendication politique⁸⁷.

« Le premier des déterminants c'est l'environnement politique global euphorique post mur de Berlin, avec quand même les effets. J'arrive avec la constitution post-1990, j'arrive avec les élections 1992 dont les effets, c'est quand même un climat qui peut être perçu comme fertile et malléable à un certain niveau pour quelqu'un qui vient avec des préoccupations qui sont les miennes. Deuxièmement il y a la libéralisation de la presse, plus, la liberté d'expression, même si jusque-là on la voit se polariser se cristalliser surtout au niveau des médias qui se cherchent. Il y a aussi parallèlement à la liberté d'expression, la liberté de création qui tend son bout de nez. Sur le plan culturel pur, l'environnement international aussi pèse de façon favorable, il y a *Revue noire* qui est créée en 1993 dont mon frère est l'un des co-créateurs. Et quand j'arrive ici c'est l'euphorie encore, *Revue noire* qui crée l'euphorie. Il y a la coopération française qui a un programme qui s'appelle *Afrique en création*, qui là aussi cherche à stimuler les échanges, à organiser les prémisses de la circulation des biens sud-nord et un peu timidement sud-sud (...). À Mbal Mayo un projet italien qui met en place une école qui enseigne l'art au niveau du secondaire... Il y a des choses comme ça qui sont en l'air. Et chemin faisant, il y a le ministère de la culture qui est créé, qui vient avec un ministre d'État, et qui viendra remplacer je crois un ministre de l'UPC. Il y a deux ou trois choses comme ça (...). Donc cet environnement qui pouvait

⁸⁷ Dans notre échantillon, seuls Henriette, Ambroise et Séverin semblent impliqués de manière « directe » dans cette grande mobilisation populaire.

perturber beaucoup a permis quand même que je me fraie une voie en disant que je vais faire du développement culturel » (Malet).

Ces propos montrent comment l'insertion dans la promotion des arts plastiques est fonction des transformations globales en cours. Aspirant à gérer soi-même son destin, l'individu émergent va désormais constituer le champ névralgique des processus sociaux oscillant entre réminiscences autoritaires et cristallisation des mouvements de contestation. Définissant l'essence du problème comme fondamentalement politique, il s'orientera néanmoins loin des arcanes du pouvoir pour construire une nouvelle ligne de front *ailleurs*. Ce faisant, s'inscrira à sa manière dans une posture de mise en désuétude de la temporalité dominante.

La décennie de 1990 est une période charnière de l'histoire du Cameroun. Plus que toute autre, elle symbolise le lieu de la renégociation symbolique des termes du contrat social entre différents acteurs. Cette période laisse percevoir les tendances lourdes de l'histoire sociale – reprise autoritaire, nouveaux imaginaires et innovations sociales – à travers une clarté significative. Plus que par le passé et mieux que par la suite, la redistribution des cartes, pour la première fois, assure un minimum de représentativité. En dépit des disparités observées, chaque acteur social détient une marge de manœuvre tangible qui lui confère une certaine autonomie au sein de la dynamique conflictuelle de ces temps de « braises ». Temporalité plurielle et complexe, on voit ainsi s'entremêler dans une bataille non nécessairement déterminée à l'avance, reprise autoritaire par un régime déterminé à préserver son monopole coercitif, redéploiement des individualités marquées par un engagement citoyen plus vorace, et ouverture des imaginaires qui, désormais, fait de l'histoire en cours le lieu du *possible*.

Les trois tendances lourdes de l'histoire sociale et politique camerounaise se trouvent entremêlées dans les récits de nos figures entrepreneuriales. Il s'agit de la culture politique hégémonique, de l'ouverture des imaginaires et du déploiement des individualités indociles. Les natifs des décennies 1940-50 sont impliqués – bien que différemment – dans l'engagement au cours des années 1990. Il s'agit d'Henriette, Ambroise, Bernard et Bob. Chez ces figures, la consolidation identitaire est assez avancée. Les natifs de la décennie 1960 accèdent progressivement à la maturité adulte⁸⁸. Ils sont au seuil de l'engagement entrepreneurial, s'efforcent encore d'étoffer leurs identités socioprofessionnelles d'ingrédients empiriques. Les natifs des années 1970 sont plus jeunes encore et pour la plupart, à

⁸⁸ Par maturité adulte, il faut comprendre une capacité subjective à se prendre en charge en ayant une certaine maîtrise des rouages de fonctionnement de l'environnement. De manière objective, l'individu atteint ce stade quand l'accès au statut socioprofessionnel est d'abord redevable à ses aptitudes à se frayer une voie ajustée à ses aspirations personnelles.

l'université. Ils vivent les bouleversements en cours de l'extérieur, mais semblent être en même temps impliqués subjectivement. Chaque récit recueilli pose un regard spécifique sur cette période, en fonction des sensibilités individuelles et du stade biographique de l'interlocuteur. Pourtant, chaque récit permet aussi d'entrevoir comment les tendances lourdes évoquées influencent les perceptions et le sens donné à l'engagement. Les extraits d'entretiens qui vont suivre permettent de lire en filigrane la confrontation de la situation autoritaire avec le besoin profond d'émergence d'une individualité autonome. Ce qui laisse entrevoir l'émergence d'une temporalité plus dynamique.

« Encore qu'à l'époque (1987), les espions du CENER sillonnaient les universités et les amphis. Le système savait forcément la posture de chaque universitaire. Lors de mes cours, je leur disais : "Prenez des notes, mais il faut s'assurer que vous avez compris ce que je dis" » (Ambroise).

« Le contexte du début des années 1990 en effet était encore largement propice à l'exaltation du monolithisme. C'était un système, c'est le système, c'était le monolithisme, et puis on sortait tout fraîchement juste après du parti unique » (Séverin).

« On faisait dans la défense des droits de la personne et à peine avions-nous commencé à recruter les membres qu'André Tsoungui a interdit l'association. Dans le contexte de l'époque (1993), aucune association d'une telle envergure ne pouvait être tolérée. Toutes les associations existantes étaient contrôlées par l'administration qui prenait la peine de s'assurer du profil « modéré » ou « inféodé » de ses membres vis-à-vis du régime en place. C'était au lendemain de la chute du mur de Berlin, nous vivions dans une époque de parti unique en réalité, on était dans la transition démocratique mais ça ne voulait rien dire pour les acteurs qui avaient géré le parti unique. Ces derniers n'ayant qu'une idée en tête, celle de poursuivre l'ancien modèle de gouvernance politique sous le couvert de la rhétorique démocratique, c'est-à-dire de continuer à agir comme et avec des méthodes du parti unique. Dès lors, même quand ils laissaient créer les associations, ils s'assuraient que celles-ci n'allaient pas leur nuire et qu'elles leurs actions n'iraient pas à l'encontre de leurs intérêts » (Ambroise).

« Et la répression a été sauvage, barbare. Je me souviens d'un soir où les membres du parlement avaient convoqué une réunion au quartier Bonamoussadi. Il y avait un monde incroyable mais alors incroyable. 5000 ou 10000 personnes, j'en sais rien. Nous étions perchés sur des toitures de mini-cités aux alentours. D'abord il y a eu provocation de la part du gouvernement qui a envoyé un indic qui était étudiant à l'époque, de venir passer dans la foule des étudiants contestataires, sans doute avec l'espoir qu'il soit agressé. Cet étudiant s'appelait Ngoufack, quelque chose comme ça, il était réputé pour être un indic de la police. La foule a voulu le lyncher, les leaders ont dit : "Non c'est un piège, on l'a envoyé pour que la police ou la gendarmerie ait une raison pour intervenir" ; les leaders ont dit : "Non. Ne le touchons pas". Ils sont allés l'accompagner à Chapelle Obili. Mais le programme de répression était déjà lancé (...). Quelques minutes après, alors que nous étions perchés sur les toits au loin on a vu les gendarmes accourir et on a crié : "Les gendarmes, les gendarmes !". Les principaux leaders ont dit : "Non non non, ne fuyez pas si vous fuyez ils vont dire on les a provoqués". Mais je ne peux pas vous

raconter la scène, c'était horrible, horrible ce soir-là, il avait plu des gens qui filaient par Chapelle Obili, qui se faisaient attaquaient (...), il y avait un monsieur qu'on appelait M. Manda Fils qui avait semble-t-il une milice, enfin c'était horrible, horrible. Donc c'est des évènements qui marquent (2fois). La répression avait été barbare'' » (Alain).

Le premier extrait du récit d'Ambroise montre une individualité déterminée bien que consciente de la nature autoritaire de son environnement. Nous sommes à la veille de la décennie 1990. L'attitude mise en scène traduit une montée de l'indocilité, légitimée par des intellectuels dissidents. Le deuxième extrait est celui de Séverin, décrivant l'environnement des débuts de la décennie 1990. Il a 27 ans. Courroucé par l'autoritarisme, il s'apprête à lancer un journal d'engagement. Le troisième extrait revient sur le récit d'Ambroise. Nous sommes en 1993. Sa tentative de création d'une ONG de défense des droits de l'homme est soldée par un échec. En ces temps de « braise », il expérimente la détermination du régime monolithique à ne point céder aux revendications populaires. Cette prise de conscience va par la suite s'ouvrir sur un nouveau déploiement qui mènera vers la création d'une université avec d'autres « amis » et « collègues ». Le dernier extrait est celui d'Alain. Rentré à peine à l'université de Yaoundé au tournant des années 1990, il vit des moments « inédits » dont le cours va influencer sa trajectoire biographique. Dans l'ensemble, ces extraits renvoyant à une période similaire rendent compte de la formation d'un modèle-type d'individualité intrépide dans un contexte socialement bruyant.

L'individu naissant serait ainsi le produit de la rencontre entre l'autoritarisme exacerbé et la montée des subjectivités. L'un des premiers apports significatifs de ces acteurs émergents se trouve dans la cristallisation d'une parole critique qui, plus que par le passé, va s'inscrire dans la banalité des relations sociales. Si la décennie de 1980 est celle de la montée en coulisse de l'indocilité, le tournant des années 1990 symbolise la cristallisation de l'expression critique, agrémentée par l'ouverture des imaginaires. Pour la première fois, la parole critique sort de la clandestinité pour rentrer dans la pratique des relations sociales. Ce saut qualitatif dans la productivité sociale n'annonce pas seulement le recul de la *rumeur* et des *jeux de mots* encore prégnants durant les décennies précédentes au sein d'une population atrophiée (Toulabor, 1981 ; Enguéléguélé, 1998). Il annonce en outre la montée d'une individualité habitée par un sens de la responsabilité original articulé sur un désir profond de participation citoyenne. Et l'un des premiers traits distinctifs de cette montée en sourdine du sujet se trouve dans l'aptitude à s'autoriser un point de vue individualisé sur la marche des affaires de la cité.

« Mon point de vue, c'était que le Cameroun devait évoluer parce que le système était très répressif, et précisément je faisais partie de la génération qui avait pris aux mots le Président Biya lorsqu'il faisait la promesse d'ouverture à son accession au pouvoir. Donc je voyais dans cette contestation des années 1990 la possibilité d'un élargissement, d'une ouverture politique sérieuse. Maintenant le processus était un peu délicat parce qu'il me semblait se présenter sous une forme très turbulente » (Mathias).

« Vous ne pouvez pas aller à Dschang, vous créez une université, et la même chose est à Douala, la même chose à Buea, la même chose à Maroua, N'Gaoundéré et tout ça, ou à Soa. Vous ne comprenez même pas ce que vous faites, parce que l'école qui est faite à Yaoundé c'est en fonction des spécificités de Yaoundé. Qu'elles soient géographiques, géologiques, socioculturelles, *etc.* C'est ça qui vous donne le profil de l'université à créer dans Yaoundé, créer une autre différente à Douala, ainsi de suite. Est-ce que ces gens comprennent, ils croient que résoudre le problème c'est : "Oh on crée les universités...". Et vous avez changé quoi ? Votre problème reste le même » (Bob).

« Par conséquent, on ne peut pas nier l'idée que cette réforme (universitaire) était essentiellement politisée. Parce que si on prend la raison officiellement donnée, celle de résoudre le problème de l'emploi en essayant d'arrimer, de faire l'adéquation entre la formation et l'emploi, on peut dire qu'il y avait un objectif politique tout au moins d'y déclarer. D'un autre côté il y avait surtout un objectif politicien à mon sens. Parce que l'Université de Yaoundé qui devenait un vivier de contestation du régime s'était érigée en contre-pouvoir avec les manifestations estudiantines et tout le reste » (Claude).

L'expression critique est un trait distinctif de l'émergence du citoyen. Elle annonce le « retour de la société civile ». Entre cette dernière et l'expressivité, l'espace public joue un rôle médiateur fondamental en devenant le lieu par excellence de diffusion de la publicité critique au sein des différentes strates sociales. L'apport des promoteurs de médias et des journalistes indépendants est décisif dans le développement de l'espace public. Leur mariage avec les leaders d'opinion et des universitaires indociles fera de la presse privée indépendante le véritable contre-pouvoir au système dominant durant cette décennie de 1990 où l'on observe également une reprise autoritaire qui va annihiler le processus de transition démocratique au Cameroun (Eboussi Boulaga, 1997 ; Mehler, 1997). Ces deux temporalités rentreront dans une conflictualité structurelle qui prendra les formes d'un *combat pour le sens*.

5. L'impact de la crise économique

Des événements objectifs « imprévus » vont d'abord jouer en la faveur de la temporalité autoritaire. Il s'agit de la montée rampante de la crise économique, qui se soldera par les Programmes d'Ajustement Structurels (PAS) imposés par les bailleurs de fonds, et qui renforcera la précarisation des fonctionnaires de couches sociales « moyennes ». Bien plus, la dévaluation du franc CFA survenue en 1994 accentue la vulnérabilité des populations qui se

trouvent « à la merci » de l'instrumentalisation clientéliste. La « politique du ventre » (Bayart, 2006) recouvre ses lettres de noblesse en accélérant la précarisation de l'opposition à travers le *retournement* de leaders par l'arme « alimentaire ». Grâce à sa mainmise abusive sur l'appareil administratif, le chef de l'État parvient à tenir plusieurs individualités potentiellement contestataires en haleine en faisant miroiter la possibilité d'une promotion socioprofessionnelle spectaculaire et séduisante. Dans la réalité, l'État du ventre ne saurait convier tout le monde à sa table. Surtout, le clientélisme politique, en fomentant l'éclosion d'une élite prédatrice, est inapte à conjurer la montée de la précarité socioprofessionnelle généralisée. Au contraire. Des frustrations sociales nouvelles émergent auprès des catégories jusque-là moins directement interpellées par les luttes politiques et symboliques en cours. Jeune universitaire et leader d'opinion, Guy-Parfait Songue relate l'impact de ce chamboulement de l'environnement économique durant ses années d'adolescence :

« J'ai beaucoup souffert. La souffrance m'a révélé. Une bonne partie de ma souffrance vient de la crise des années 80 qui a causé la chute brutale des salaires en 1992 et 1993, les salaires ont chuté de 70% et comme mes parents sont des fonctionnaires donc j'ai vécu de façon intime la frustration que ça représentait de voir comment les moyens chutent subitement. Et les ressources des parents ayant chuté, ils ne peuvent pas empêcher aux enfants d'engraisser. Donc en tant qu'enfant j'ai subi ça : Ça m'a rebellé. Et après j'ai vécu beaucoup d'autres frustrations conséquentes au fait que dans ce pays être brillant ne suffit pas. J'ai réussi au concours des officiers de l'armée de l'air, mais je ne suis jamais allé parce qu'on avait envoyé quelqu'un d'autre à ma place. Quelques semaines après avoir réussi le bac en 1996, j'ai été reçu à ce concours disons plus de 5000 candidats à l'échelle nationale, nous étions moins de 300, j'étais parmi ceux qui devaient être formés pour être officier de l'armée de l'air » (Guy-Parfait Songue).

Ces propos rendent compte d'un environnement qui s'insécurise à travers une situation sociale de crise exacerbée. Cette précarisation de la société camerounaise des années 1990 serait la conséquence de la rencontre de l'autoritarisme politique avec l'incapacité des autorités en place à conjurer la montée de la crise économique. Ce qui accentuera la permanence d'un modèle de gouvernance peu soucieux des impératifs de productivité. Les représentants de notre échantillon nés au cours des années 1960 sont au début de leur première expérience professionnelle. Celle-ci est ponctuée par des crises identitaires. Le jeune Séverin, en plus de connaître des séjours en prison à cause de l'orientation contestataire de son journal, doit en outre « lutter » pour maintenir le cap suite à la chute des tirages provoquée par la dévaluation du franc CFA. Haman connaît des mois impayés au sein de l'entreprise de presse gouvernementale, peu habituée à se passer des subventions étatiques. Cette crise enclenchera un processus de subjectivation qui se soldera par une démission. Cette

démission, convertie en un acte symbolique majeur, va réorienter sa trajectoire biographique sur la voie de l'entrepreneuriat. La situation des natifs des années 1970 est encore plus délicate. Pressés plus que leurs aînés par la montée de la précarité, ils se trouvent socialement conditionnés de présenter les concours d'entrée dans l'administration publique de manière précoce, au détriment de leurs éventuels rêves. Malgré ces concessions subjectives symboliquement imposées par l'environnement, ils se trouveront à leur tour frustrés comme on peut le voir à travers l'extrait suivant tiré du récit de Claude.

« En réalité, j'ai eu un problème. Dans un premier temps, je veux faire journalisme, après je veux faire diplomatie. Je présente à deux reprises le concours de l'ESSTIC, je suis admissible mais pas admis. Puis après deux ans, j'obtiens ma licence, je fais le concours de l'ENAM, je suis admissible et pas admis. Puis je décide de ne plus jamais faire de concours. Ça, ce ne sont pas des concours. Ce d'autant plus que quand je vois ceux qui réussissent autour de moi, qui sont des camarades, ça devient difficilement supportable pour moi au regard du déphasage énorme qui existait entre nous. Et donc je trouve ça insultant pour ma personne. C'est un peu comme ça que je sors du créneau des concours et je dis : "Tant qu'à faire, maintenant, s'il me faut enseigner, c'est au niveau de l'université, pas au niveau intermédiaire" » (Claude).

En situation de précarité, les agents de l'État « prédateur » renchérissent les places en monnayant l'accès à la fonction publique. À l'instar de Claude, Alain présentera également un cas similaire où il aurait été refoulé dans un concours de formation de l'élite armée. L'engagement chez l'individu en expansion apparaît comme un *phénomène* qui se trouve incarné dans tous les aspects de la vie indépendamment du statut et de l'âge. L'engagement inaugure la montée du sujet individuel. Décidé à se prendre désormais en charge en vue de procurer du sens à sa vie, celui-ci apporte un nouveau souffle à la dynamique d'individualisation en s'engageant dans l'action historique. La cristallisation de l'engagement politique (Abel, Henriette) et de la publicité critique (Ambroise, Mathias, Alain, Claude, Guy-Parfait), la mise sur pied des organes médiatiques indépendants (Séverin et Haman), la création d'établissements académiques (Bob) et culturels (Malet) privés, la promotion des droits humains (Madeleine), constituent autant de sites et moyens à travers lesquels l'individu émergeant s'active à bricoler le nouveau chantier de construction d'une société utopique.

« Nous avons commencé à travailler dans les années 1993 quand on avait déjà eu l'autorisation grâce au feu Monseigneur Jean Zoa, parce que ce n'était pas évident avec l'administration territoriale de l'époque dirigée par Andzé Tsoungui. Ils disaient que la torture n'existait pas au Cameroun, et donc qu'on n'avait pas le droit de dire qu'on crée une association contre la torture. Dans les années 1992, c'était difficile d'obtenir une autorisation » (Madeleine).

À l'instar de Madeleine, chaque interlocuteur de notre échantillon va prendre sur lui la responsabilité de conjurer la précarité galopante en s'investissant corporellement pour l'avènement du contemporain. À partir du travail de synchronisation des parties des récits renvoyant à la décennie 1990, celle-ci se présente objectivement comme une période-phare de la redistribution des cartes de productivité sociale grâce au redéploiement d'autres temporalités aux côtés de la temporalité autoritaire. La temporalité mise en relief par les extraits présentés est celle de l'émergence par *forcing* de l'individu. Astreint en même temps à devenir acteur, ce dernier s'inscrit de plus en plus dans l'historicité sociale en cours à travers un élan subjectivé d'engagement entrepreneurial.

Au bout du compte, ce parcours synthétique de l'histoire sociale et politique du Cameroun contemporain, à partir d'extraits tirés des récits biographiques d'acteurs individuels évoluant en marge du sérail politique dominant, informe finalement sur le sens du processus d'individualisation. Ce dernier, s'il semble inéluctable, est astreint à conjurer l'obstacle de la double précarité politique-institutionnelle et socio-économique. Le *précarariat*, avancé par Robert Castel (2013), serait le principal obstacle à l'émergence d'une *société des individus* dans la mesure où « jamais un individu n'existe sans supports ». Privé de supports institutionnels-officiels, l'individu émergent est en outre contraint, pour accéder à l'existence, d'affronter les apories d'un pouvoir politique hypertrophié d'essence néocoloniale. Le contresens historique de l'État au Cameroun se trouve dans le monopole exclusif (et abusif) de la contrainte légale au détriment de l'éclosion des individualités. Ces dernières, pour émerger, sont ainsi astreintes à effectuer un travail réflexif de soi sur soi, afin de redéfinir les contours biographiques de leur quant-à-être à la société. Nous pensons à ce propos que le sens de l'individualisation au sud du Sahara s'appréhende mieux par la maîtrise préalable des processus de subjectivation. Car l'individu en devenir est en même temps un sujet situé en amont de l'action, et recherchant par ce fait à procurer du sens à son existence. Si donc l'émergence de l'individu s'avère délicate au regard de son contexte historique de production, c'est aussi parce qu'il aspire secrètement à devenir individu-sujet-acteur afin de conjurer la temporalité hégémonique qui continue à nier son existence en tant que « je ».

6. Un lien mécanique avec l'engagement nationaliste UPCiste ?

Un regard sur l'histoire sociale et politique du Cameroun pourrait laisser penser à l'existence d'un lien mécanique entre l'engagement nationaliste Upéciste de l'ère coloniale et l'engagement actuel de nos figures entrepreneuriales. Cette hypothèse séduisante donne peu

d'éclairages sur la réalité complexe actuelle. Il peut certes exister une sorte d'homologie symbolique et quelque peu structurale entre l'entreprise du parti national radical et celle d'une certaine aile « radicale » d'entrepreneurs, qui pourrait amener à établir une certaine continuité, même quand ce dernier ne nourrirait aucune sympathie visible à l'égard de ce parti. L'idée d'une réincarnation de l'UPC coloniale dans le monde entrepreneurial tiendrait pourtant peu à l'analyse. Dans la mesure où si des similitudes existent au regard du sens du combat, des réajustements procéduraux et identitaires semblent assez significatifs et profonds pour être considérés comme de simples mesures artificielles. Si l'entrepreneur actuel apparaît à certains égards comme un « nationaliste », il ne faut cependant pas oublier que l'identité nationale fonctionne rarement à la manière des autres identités qui n'exigent nécessairement pas une allégeance explicite et une fidélité exclusive.

Mais dire que l'entrepreneur évolue complètement à la marge de l'historicité politique refaçonnée par l'UPC coloniale est tout aussi invraisemblable. Car sa marge de progression biographique s'épanouit et se tient grâce à la « fertilité » entrepreneuriale inaugurée par l'œuvre fondatrice du parti nationaliste historique⁸⁹. D'une certaine manière, il n'est entrepreneur que parce qu'il est parvenu à s'inscrire dans cette longue historicité de la contestation de l'ordre hégémonique dominant. L'environnement ne lui aurait été favorable de la manière dont elle l'aura été seulement parce que l'entrepreneur actuel est aussi le *rejeton culturel* d'un long travail d'indiscipline systématisé par l'UPC en en procurant du contenu et du sens. En outre, cet *héritage* servirait certainement de référentiel d'inspiration des choix d'action quotidiens, sorte de *valeur refuge* symbolique que chacun reste cependant libre de suivre entièrement, partiellement ou non, de profaner ou d'améliorer en réadaptant à sa sensibilité et au prorata de son évaluation du contexte. Si donc le sujet-entrepreneur répugne l'identité politique alors même que son engagement présente une dimension politique, il importe de rechercher les causes de cette posture subjective dans la structuration interne du récit (voir chapitre 6).

III. Socialisation et temps de la jeunesse

Le besoin de rendre compte de l'engagement entrepreneurial nous amène à retenir quelques déterminants socio-biographiques essentiels, qu'il convient d'articuler avec les éléments sociodémographiques relevés plus haut. Le moment-jeune apparaît ainsi comme le premier

⁸⁹ L'entreprise Upéciste d'antan et l'engagement entrepreneurial actuel partagent une démarche similaire inscrite dans une logique d'auto-prise en charge en vue de s'émanciper d'une situation sociale de dépendance-aliénation.

élément déterminant de la cristallisation de l'ethos entrepreneurial à travers la naissance du besoin d'auto-prise en charge. Le « succès » rencontré de cet élan d'autonomisation qui érige le futur entrepreneur en modèle de réussite va stimuler et nourrir l'utopie d'un changement communément partagé. Le partage en commun de cet idéal ne se traduit pas seulement par le recours à la dissidence entrepreneuriale comme lieu privilégié d'épanouissement de « je ». Il astreint presque ce dernier, compte-tenu de la prégnance d'un environnement rudimentaire, à rentrer dans une zone permanente de communication avec l'irrationnel. Incidemment, il émerge progressivement un modèle inédit de socialité préoccupé par le besoin de conjurer les effets néfastes de la modernité insécurisée.

1. Nantis et moins nantis

Le psychologue Raymond Mbede (2005b) distingue trois composantes référentielles qui soutiennent la socialisation au Cameroun et qui se retrouvent dans d'autres sphères socioculturelles. À savoir la famille, l'école et le milieu socioprofessionnel (où l'individu acquiert des règles et modèles de conduites propre à une organisation). Ces supports⁹⁰ repris ici seront intégrés dans la typologie de socialisation primaire et des socialisations secondaires, élaborée par Berger et Luckmann⁹¹ (2012 : 213-225). Il apparaît à travers les récits recueillis que l'enfance est principalement marquée par l'influence de l'environnement familial. En dehors du fait qu'il s'agit d'une période marquée par une commune insouciance due à la protection familiale, peu de données objectives rapprochent l'enfance des différentes figures. De fait, l'enfance de nos interlocuteurs, au-delà de la couverture parentale, est marquée par des souvenirs ayant un impact différencié sur les imaginaires. La menace de la précarité, par exemple, semble avoir stimulé un désir élevé de réussite sociale chez certains (Claude, Babi et Jean-Bosco), et renforcer plutôt l'élan de solidarité chez d'autres (Jackson, Bernard et Bob)⁹². Tandis que l'environnement autoritaire ambiant durant la période d'enfance aura des effets disproportionnés selon les parcours. Son impact serait plus nocif et direct chez les modestes

⁹⁰ On pourrait aussi ajouter la religion, même si elle est appréhendée différemment et que certains sont athées.

⁹¹ Et ce, en dépit des réserves apportées par Bernard Lahire (2001) – notamment sur le caractère univoque postulé de la phase primaire de socialisation.

⁹² Sans se sentir directement menacées par la précarité, Henriette et Claire, bien qu'appartenant à la catégorie aisée, vont développer une certaine sensibilité solidaire due à l'influence du modèle sociocommunautaire de socialisation primaire. De même, le choix paternel d'inscrire Mathias au sein des établissements populaires semble avoir déterminé sa sensibilité populiste actuelle.

(Ambroise, Jean-Bosco), indirecte ou circonstancielle auprès des catégories « moyennes » (Alain, Haman, Séverin) ou quasiment nulle chez les « nantis » (Henriette, Claire, Mathias)⁹³.

Les profils provenant des cadres familiaux aisés (Claire, Mathias, Malet, Henriette)⁹⁴ et de condition « moyenne » (Séverin, Guibaï, Célestin, Tayou) connaissent un parcours scolaire plutôt normal sans difficultés majeures. Ce qui leur permet de bénéficier d'une éducation assez structurée et orientée vers un certain nombre de valeurs civiques. Les figures issues des milieux moins aisés, plus sensibles à la précarité, développent précocement les réflexes de « survie ». Il convient cependant de noter qu'aucun récit d'enfance, de manière générale, n'introduit la référence ethnique ou confessionnelle comme un déterminant central de la structuration identitaire⁹⁵. Cependant, les prédispositions familiales variées vont se singulariser en deux principales orientations dans la phase de maturation biographique.

Le parcours de jeunesse commence généralement avec l'entrée dans l'enseignement secondaire. Il marque le début de formation d'une conscience nationale, grâce au retrait progressif de l'emprise familiale et à la découverte d'un destin commun avec des camarades provenant des souches sociolinguistiques variées. La langue française enseignée depuis la base⁹⁶ apparaît comme un instrument d'égalisation symbolique des rapports sociaux, en plus d'être le support normal de communication. Deux principaux pôles vont cependant se distinguer. Le premier constitué de profils aisés décrit un parcours « tranquille » et « serein » où l'individu, moins tiraillé par son statut, se contente juste d'« évoluer », tout en ayant une idée de ce qu'il souhaite devenir. Claire, Mathias, Henriette et Malet (statut aisé) d'un côté, et Célestin, Tayou, Séverin et Guibaï (catégorie moyenne-aisée) vont poursuivre leurs études – dont une bonne partie s'effectuera en France pour les huit premiers et en Egypte pour le dernier – jusqu'au bout, avant d'intégrer assez aisément le monde professionnel.

Il en va autrement pour le pôle des moins aisés, subdivisé en catégorie moyenne-modeste (Jackson, Mbog, Haman) et modestes « pures » (Claude, Jean-Bosco, Bernard, Babi, Ambroise, Olivier). À l'exception des natifs de la décennie 1950 qui, au cours des années

⁹³ Mais comme on le verra par la suite, la détermination de l'engagement n'est pas seulement fonction de l'impact de l'autoritarisme sur ces parcours d'enfance. Mais aussi fonction d'autres critères relatifs au travail sur soi effectué par le futur sujet-entrepreneur en fonction de ses expériences de socialisation.

⁹⁴ Les parents des individus de cette catégorie appartiennent à la bourgeoisie administrative.

⁹⁵ Certaines informations relatives à ces appartenances seront pratiquement tirées au « forceps », à la suite des questions directement posées lors des secondes rencontres pour la plupart.

⁹⁶ Le Cameroun est un pays bilingue qui reconnaît le Français et l'Anglais comme langues officielles. Toutefois, l'hégémon de la langue française semble confiner l'usage de l'Anglais dans les deux régions anglophones et au sein des établissements spécialisés se trouvant dans des régions francophones. Le fait que la langue anglaise soit enseignée aux francophones depuis l'enseignement de base, semble ne pas avoir amélioré son usage.

1970, trouvent les moyens d'aller poursuivre les études à l'étranger (Ambroise, Bob et Mbog), tous les jeunes de cette catégorie sociale vont, après l'obtention du baccalauréat, présenter des concours administratifs ou d'écoles professionnelles en vue de s'insérer le plus rapidement possible dans la fonction publique. Tirailé entre le besoin de transcender sa condition sociale qui est loin d'être une gageure, et l'envie de réaliser ses « rêves », le jeune de condition modeste semble au départ vulnérable aux « pressions » subies ou inspirées par sa situation sociale. Soumis aux exigences de survie inhérentes à sa condition, la première phase de socialisation secondaire le pousse à la prise de connaissance précoce des rôles et *attentes relationnelles* de l'environnement. Cette sensibilité, plus que tout autre facteur, impliquera « l'intériorisation de champ sémantiques structurant la routine des interprétations et des conduites à l'intérieur » (Berger et Luckmann, *op.cit.* : 226) de l'institution familiale.

Fils d'un pasteur protestant, Bernard passe son enfance et sa jeunesse à sillonner les villages et localités d'affectation de son père. Il grandit dans le milieu champêtre et reste conscient de la précarité matérielle de son environnement familial. L'envie urgente d'une réussite socio-professionnelle le conduit, après l'obtention de son baccalauréat en 1980, à présenter trois concours simultanément (l'armée de l'air, la médecine, et l'agronomie). Bien qu'il ait un penchant pour la médecine, c'est l'agronomie qui le *saisira*, cet institut ayant la première publié les résultats et octroyant une bourse égale à celle offerte aux étudiants de médecine. En effet, ce qui compte d'abord à ce moment pour lui et ses camarades de condition similaire, c'est de se faire une « place ». Jackson, né en 1965, n'est pas loin de ce schéma. Après l'obtention de son baccalauréat en 1983, il est admis à deux concours et choisit celui de polytechnique. Au bout de ses trois années de formation, le besoin d'amélioration de sa condition sociale le poussera à présenter le concours d'entrée à l'École militaire.

Il s'ensuit que les individus peu aisés sont grandement habités par l'idée de trouver un emploi sécurisé dans l'administration publique. Ce besoin d'échapper à la précarité matérielle, nourri de nos jours par l'ouverture constante des imaginaires, serait devenu – la crise aidante – la principale caractéristique de l'ensemble des pratiques de la jeunesse subsaharienne (Mazzocchetti, 2009 ; Manga, 2012). Alain et Claude s'essayeront dans des concours d'entrée à l'administration, de manière précoce. Les échecs à ces tentatives sont interprétés comme des conséquences d'un système inégalitaire et clientéliste qui rejette les laissés-pour-compte. Chez les moins nantis, ce « recalage » appréhendé comme une « injustice » du système est relaté avec une forte expressivité. Et comme on le verra par la suite, la frustration vécue sera

mobilisée comme un justificatif essentiel de la variante dissidente de l'ethos entrepreneurial à venir.

Un premier constat pourrait ainsi être émis. C'est que la bifurcation biographique à venir, si elle s'effectue généralement durant la phase de maturité, trouve un enracinement plus précoce auprès de la catégorie des moins nantis. Ce constat amène à émettre l'hypothèse que la construction identitaire relève d'une tension déclenchée par la découverte des prémisses de fondement de la promiscuité environnementale. Chez l'individu aisée et bénéficiant d'une prolongation de la couverture parentale, cette tension – présage du processus de subjectivation – s'opère tardivement. Toutefois, c'est l'aspiration commune à l'autonomie (avatar de la culture individualisée de soi) qui davantage rapproche ces différents profils.

2. Temps déterminant de la jeunesse. La partition des expériences de mobilité

Malgré les différences essentielles révélées par les données sociodémographiques – expériences de socialisations primaires et secondaires variées –, nos interlocuteurs semblent unanimement habités par un désir pressant d'auto-prise en charge. Ce désir d'autonomie naît durant le moment-jeune. Les représentants des catégories aisées semblent l'avoir acquis implicitement à partir de l'éducation parentale, articulée sur des valeurs citoyennes. Chez les moins nantis, ce désir d'autonomie naîtrait d'une tension identitaire provoquée par la jonction de deux facteurs : le besoin de transcender la condition sociale précaire et la difficile insertion professionnelle⁹⁷. Mais dans les différents cas, l'élan commun d'auto-prise en charge déclenchée durant le moment-jeune s'enracinerait à l'insu du futur sujet-entrepreneur au sein des mémoires collectives véhiculant un élan de contestation en sourdine du système en place.

Au-delà des récits, les données contextuelles relevées plus haut laissent penser que l'avènement de la crise économique et politique des années 1980-90 rapprochera les catégories moyennes des pauvres. Avec le déclin du statut de la famille qui généralement accompagne l'entrée dans la socialisation secondaire (Berger et Luckmann, *op.cit.* : 236), les jeunes de ces deux catégories sociales se trouveront astreints à se prendre en charge. Plus pragmatiques, Haman, Jackson, Jean-Bosco et Bernard vont rentrer juste après l'obtention de

⁹⁷ Certains interlocuteurs provenant des milieux moins aisés seraient devenus des universitaires parce que l'inaccessibilité des portes de l'administration publique – imputée aux injustices du système – aurait déclenché un désir pressant de revanche sur le « destin ».

leur bac dans des écoles de formation encore « accessibles »⁹⁸. À l'opposé, les natifs des années 1970 seront victimes de la crise socio-économique et sociopolitique (Claude et Alain).

Claude grandit sans père au sein d'une famille nombreuse. La seule source de revenu de sa mère provient d'une activité informelle de revendeuse de viande de brousse. Ce qui semble insuffisant pour assumer ses études, malgré un appui intermittent des « frères aînés ». Comme tous les jeunes de sa condition, son entrée à l'université sera conditionnée par la consigne de faire rapidement un concours d'entrée dans l'administration publique. Mais à la suite de quelques échecs répétés, Claude, redoutant l'effritement ressenti de son *noyau identitaire*, se serait « ressaisi » en arrachant son autonomie morale au sein de l'entourage familial. Son noyau identitaire reposant sur sa qualité de « surdoué », le jeune Claude supportant difficilement de voir les « moins bons » que lui réussir, aurait décidé de sortir du « créneau » des concours administratifs pour s'adonner à la voie d'universitaire. Cette liberté « arrachée » sur l'institution primaire de socialisation se payera sur par l'obligation de se prendre en charge.

Le moment-jeune constitue le point de démarrage de la dynamique entrepreneuriale. Si la socialisation primaire prépare « inconsciemment » à la future vocation, c'est surtout durant la seconde jeunesse (24-32 ans) que l'ethos entrepreneurial en cours de sédimentation se saisit de l'individualité. Confronté avec sa réalité et pressé par le désir de réussite (origine modeste), ou d'étoffer son prestige (origine aisée), le *jeune entreprenant* – qui n'est pas encore entrepreneur – va rentrer dans une quête inédite de soi. Ce moment-jeune au cours duquel l'entreprenant va sociologiquement négocier son accès à l'âge adulte serait aussi celui de *l'advenement*⁹⁹ du sujet. Même si les supports institués (famille, école, etc.) continuent à structurer sa personnalité, l'individu s'y autorise quelque distance à travers le développement de la conscience réflexive. Cette quête de soi le conduit à interroger l'environnement et à faire des découvertes personnelles qui présagent la montée de l'individualité.

⁹⁸ Dans la deuxième moitié des années 1980, le renchérissement des places d'entrée à la fonction publique va prendre un véritable envol avec la montée de la crise économique, dédoublée par la croissance nombre de diplômés. Bernard et Jean-Bosco rentrent assez facilement au début des années 1980 dans des écoles de formation faiblement prisées. Quant à Haman, il rentrera également dans l'école de journalisme qui reste encore assez « accessible ». Contrairement à ceux-ci, Claude et Alain s'essayaient respectivement à l'ENAM et au concours « élitiste » de l'armée de l'air.

⁹⁹ À l'instar de Vincent de Gaulejac s'inspirant de Herreros, nous désignerons désormais ce processus de subjectivation, porteur de bifurcations déterminantes dans la trajectoire de nos interlocuteurs, comme *l'advenement* du sujet, plutôt que comme son avènement, « pour rendre compte du processus par lequel il se construit lui-même à partir d'un déjà-là » (Gaulejac, 2009 : 13).

L'auto-prise en charge se développe à la lisière de la culture d'indocilité. Cet élan au départ conduit les moins nantis vers la recherche précoce d'un emploi en vue de sortir de la dépendance familiale. Par la suite, le jeune développe des réflexes d'autonomisation qui activent une posture subjective de distanciation vis-à-vis des pratiques dominantes. La décision prise avant 22 ans de sortir du « créneau des concours » pour se projeter dans la carrière universitaire (Claude et Alain) ou d'aller poursuivre ses études en France de manière solitaire à 20 ans (Bob), la démission d'un premier emploi vers 30 ans (Bernard et Haman), la prise de distance précoce vis-à-vis des attentes de « classe » (Henriette, Mathias, Claire), ou la création d'un journal indépendant à 28 ans (Séverin et Guibaï), sont autant d'éléments objectifs qui confirment l'hypothèse de la sédimentation d'un ethos d'auto-prise en charge durant le moment-jeune. Il s'agirait d'abord d'une expérience individuelle de remise en cause de certaines idées et normes reçues. Si l'auto-prise en charge prend une signification personnalisée en fonction de chaque trajectoire, elle débouche sur une expérience commune de dé-socialisation en vue de renégocier de nouvelles modalités subjectives de re-socialisation. C'est pourquoi ce moment-biographique-phare apparaît comme celui de la naissance du sujet. Se préparant de manière plus ou moins consciente à évoluer à la « marge » des rouages officiels de socialisation, de cooptation et d'intégration au sein du système, l'innovation et la créativité culturelles vont devenir les principaux atouts dans la constitution d'une nouvelle identité « désirée ». La posture critique chez Alain et Claude se serait ainsi consolidée avec leur entrée dans la logique d'autonomisation.

L'impulsion du changement social et politique trouve ainsi un terreau fertile en la figure du jeune entreprenant « indocile ». D'abord parce que cette posture lui évite d'être un produit du « système » susceptible d'être entraîné sans résistance aux mécanismes de reproduction sociale (Mbembe, 1988). Ensuite, le jeune en quête de sens est psychologiquement prédisposé à la captation des voies alternatives susceptibles d'apporter des réponses « provisoires » peut-être, mais non moins crédibles à ses questions existentielles (Bob et Malet). Moins dépendant des supports institutionnels existants, celui-ci va cultiver le *goût du risque* qui constitue un ingrédient essentiel de l'ethos entrepreneurial (Jean-Bosco et Séverin). Une fois rentré dans le créneau d'auto-prise en charge, le jeune « autonome », plus conscient de la contingence prégnante de son environnement, fera de l'innovation et de la différence une « éthique » de vie inscrite dans la banalité de son quotidien. Et parce que sa transition biographique est moins dépendante des logiques de « parachutage », la sortie de cette longue épreuve sectionnées en plusieurs *rites de passage* à l'âge adulte sera sanctionnée, en cas de réussite,

par une licence symbolique lui signifiant son élection dans le monde entrepreneurial (Babi et Haman). À cette condition seulement, il devient un agent du changement social.

Pour devenir sujet-entrepreneur, il faut nécessairement avoir fait l'expérience de l'auto-prise en charge pendant le moment-jeune. Car c'est une voie autorisée de sédimentation de l'ethos entrepreneurial, vécu biographiquement et construit au « front ». La forte mobilité relevée durant l'enfance et la jeunesse viendrait parfaire cette forme originale de culture de soi. Plusieurs de nos interlocuteurs parcourront plusieurs localités à l'intérieur du territoire national considéré comme une Afrique en miniature. Cette mobilité semble avoir précocement stimulé la conscience nationale moderne chez certains (Alain, Haman, Jackson) au détriment des replis ethnistes qui renferment. Tandis que chez d'autres, la mobilité interne débouchera à la découverte des problèmes similaires entre différentes régions au-delà de certaines « idées reçues » (Henriette, Bernard, Bob). Au-delà de la mobilité interne, l'expérience en Occident – autre trait commun du moment-jeune – entraînera une découverte de l'écart existant entre leur pays d'origine et les nations développées. L'auto-prise en charge naissant va ainsi révéler comment une suite de petites expériences personnelles disséminées dans le temps et l'espace peuvent influencer directement ou indirectement l'histoire en exercice d'une manière qui n'est pas qu'éphémère. Ces petites histoires insérées dans les récits désignent un moment capital de structuration de l'identité au cours de la « formation historique » de la jeunesse (Galand, 1991 : 7). Période marquée par de tensions identitaires redoutables, la transition vers l'âge adulte s'opère à travers le mécanisme de dé-socialisation et re-socialisation, au cours duquel l'individualité acquière ses premières lettres de noblesse dans le *front* (Henriette, Madeleine).

Durant ce moment décisif, le jeune entreprenant se trouve confronté à la vérité de son environnement dont il n'en avait véritablement pas pris conscience jusqu'alors. Mathias affirme avoir adopté un discours incisif à partir de 2001, moment où il « commence à comprendre que, du point de vue de la structuration des choses, le Cameroun est véritablement dans une trajectoire d'inertie ». Le moment en question signerait le début d'un processus de subjectivation qui, à son tour, informerait sur les véritables raisons de l'engagement. Ce moment renverrait en outre à l'expérimentation de la production du social à travers la résistance aux pouvoirs établis (Touraine, 1992 : 343). Dès lors, il révélerait le sujet naissant *autrement*, suite à un événement susceptible d'ouvrir une « séquence différente » dans la trajectoire à travers la déstabilisation du « système habituel » (Kaufmann, 2008 : 219). Il s'agit en un mot d'un moment qui est à la fois contingent et historique, individuel et collectif, instants et processus. Instants, parce qu'il s'agit d'expériences en lien avec le

parcours personnel, et qui, relatées dans le récit, permettent au chercheur – et souvent également à l’interlocuteur – d’opérer leur rattachement à cette période déterminante dite de « bifurcations biographiques » (Bertaux, 2006 : 7). Processus, parce que le moment ainsi reconstitué finit par s’inscrire dans une historicité qui transcende l’individu agissant pour informer davantage les pratiques sociales en permanente structuration (*idem* : 41). L’auto-prise en charge de soi, appréhendée comme une dynamique, est une variable déterminante de ce moment. Il s’agit d’un processus subjectif fondamental dans la compréhension des zones de « tension identitaires » chez nos enquêtés (Bajoit, 2010 : 337). La compréhension des formes de gestion relationnelle de soi bricolées durant cette phase de turbulence intérieure informe grandement sur le sens et les orientations de l’engagement à venir.

Chapitre 5 : Orientations de l'engagement entrepreneurial et conceptualisation du sujet-entrepreneur. La prégnance du déterminant politique

L'actuel chapitre poursuit le travail de systématisation de l'univers entrepreneurial, engagé dans le chapitre précédent. Il révèle comment l'engagement de nos interlocuteurs épouse une posture critique vis-à-vis du système dominant en place. En parvenant à se hisser comme des figures ou modèles de réussite sans nécessairement transiter par le filet clientéliste dudit système, ces derniers commencent à nourrir l'utopie d'un changement communément partagée. Le fait d'opérer à partir des cadres socioprofessionnels variés laisse certes prévaloir des manières différenciées de parler « politique ». Ces manières plurielles de dire semblent pourtant converger vers une vision similaire du politique. Cette vision similaire, de notre point de vue, serait à l'origine de leur commune démarcation à l'égard de la politique classique dite « du ventre ». Suivant l'analyse des différents récits recueillis, la politique du ventre constituerait l'autre face cachée de la nature autoritaire du système. Le tandem formé par la politique du ventre et l'autoritarisme annihile la montée du sujet individuel en maintenant une apathie sociale généralisée. Ce duo entretiendrait en outre des affinités historiques avec l'extraversion politique tout en réactualisant le spectre du néocolonialisme dans le Cameroun actuel. C'est en tenant compte de cet ensemble complexe de contraintes structurelles (internes, externes et historiques) qu'un schéma de reconstitution de l'individu-sujet-acteur est esquissé à partir du travail d'analyse des récits recueillis auprès de la figure entrepreneuriale.

I. Les orientations de l'engagement

1. Une critique du système en place

Le renforcement des stratagèmes de l'élite au pouvoir contre la créativité sociale est abondamment dénoncé par nos interlocuteurs¹⁰⁰. Plusieurs extraits de récits dénoncent l'élite

¹⁰⁰ Au-delà des témoignages de nos témoins, c'est l'ensemble des strates et/ou catégories sociaux qui critique, de manière ouverte ou camouflée, le système en place. À titre d'exemple, une enquête réalisée en 2011 sur les perceptions politiques des jeunes camerounais renseigne que leur hiérarchie des valeurs s'amenuiserait par le fait de reposer sur un sommet étatique fragile et incertain. Au regard des représentations des jeunes camerounais, l'arbitraire de l'État-administration serait perçu comme le principal ennemi de la liberté individuelle, avec sa puissance administrative « infinie » et « trop écrasante ». En même temps, cet État administratif « surplombant » et indifférent aux besoins concrets de la jeunesse est dépeint comme excessivement faible face aux grandes épidémies et catastrophes « naturelles », et face aux « aux puissantes coalitions d'intérêts comme les réseaux des matières premières stratégiques et militaires de tout genre ». Ce faisant également, sa dépendance extérieure en

au pouvoir comme la principale pierre d'achoppement à l'œuvre entrepreneuriale. Cette dénonciation, loin d'être temporairement située dans le récit, participe d'une prise de position commune et continuellement réactualisée. Au-delà des sensibilités et différences relevées au niveau des appartenances socioprofessionnelles, des formes de récit et des logiques d'action, l'idée-force selon laquelle l'élite au pouvoir constitue le principal obstacle à la productivité sociale, demeure le point structurant des différents récits recueillis.

« À ce jour, le Cameroun reste toujours coincé dans le couloir de la transition démocratique parce que la pratique des institutions, pluraliste et démocratique, n'a pas été conduite de manière à créer incontestablement l'irréversibilité du système institutionnel démocratique (...) Au Cameroun on voit bien que le champ de l'accès au pouvoir est verrouillé et que l'alternance reste essentiellement quelque chose qui est de l'ordre d'une hypothèse spéculative, parce que rien n'est fait concrètement pour que cette alternance puisse se concrétiser. En quoi le Cameroun ne peut pas être considéré comme un État ayant définitivement franchi le pas de la démocratisation et étant en mesure de s'installer de manière largement reconnue dans la consolidation de la démocratie pluraliste » (Mathias).

« C'était là les conséquences du parti unique et ils ne le savaient pas. C'est un peu comme la démocratie qui est la nôtre aujourd'hui, vingt-cinq ans après, elle est restée une démocratie sous contrôle et on essaye de donner l'impression qu'on est dans un système démocratique mais il y a des gens qui contrôlent tout et qui s'assurent que cette démocratie ne va véritablement pas permettre au peuple de s'exprimer librement (...) Je ne peux pas dire que ça se passe plutôt bien parce que dans un environnement où ce genre d'initiative n'est pas courant, l'État n'a pas compris ce qu'on faisait, on croyait qu'on était des charlatans et qu'on voulait mener les gens en bateau. Il a donc fallu convaincre l'État, les autorités, puisque les diplômés que nous formons sont des diplômés d'État, c'est-à-dire que les diplômés de médecin, vous ne donnez pas ça à quelqu'un au quartier pour qu'il aille exercer le métier à sa guise, il faut que ce soit reconnu par l'État. L'État n'a pas voulu accepter, donc ça été une bataille et jusqu'aujourd'hui la bataille n'est pas terminée, mais on était prêt à faire face à ce genre de bataille (...) On n'a pas eu un accord de tutelle, on a eu une autorisation et on a commencé sous la base de cette autorisation et puis quand on a demandé l'autorisation de diplomation, c'est à ce moment que l'État aurait pu nous aider à avoir une tutelle. L'État n'a pas voulu, on a transporté toute notre promotion à Kinshasa pour qu'ils soient diplômés d'une université reconnue. Parce que déjà on invitait les Kinois pour qu'ils viennent enseigner ici. C'est comme je vous disais qu'on invitait des Français, des Américains, des Kinois. En partant, nos étudiants ont été hébergés par l'Université de Kinshasa et quand ils sont revenus, ils étaient bien formés. Mais l'État s'est senti mal dans sa peau et a voulu dire que : "Bon il faut qu'on refasse les diplômés" » (Ambroise).

plus de vider la notion de souveraineté et d'obscurcir « l'idée de loyalisme, de nationalisme et de patriotisme », renforcerait son incapacité à « assurer ordre et sécurité sur son territoire contre des forces qui, par nature et/ou volonté de puissance, ignorent les limites territoriales » (Eboussi Boulaga et *al.*, 2011 : 45). Les résultats de l'enquête sur les perceptions des jeunes ne sont pas seulement confirmés par l'étude des raisons d'agir des représentants de notre échantillon restreint. Ils expliquent également pourquoi l'engagement entrepreneurial, dans sa progression, fait impérativement face à des contraintes structurelles oscillant entre permanence des entraves sociales-politiques endogènes et le poids historique des interférences exogènes.

« La principale difficulté pour moi, c'est de vivre avec toutes les structures de l'État dont on ne sait jamais qui on aura en face, on ne sait jamais qu'est-ce qui va régir le rapport, on ne sait jamais qui arbitrera, comment va se passer l'arbitrage, on n'est pas sûr de la nature de l'objectivité, de la sincérité de l'arbitrage. Donc voilà. Et depuis le temps, on a appris, voilà on se vaccine, on a appris à être vacciné, on sait qu'il y a toujours un plan B. Mais toutes les énergies que l'on dépense, toutes les énergies qu'on utilise dans les contournements à la camerounaise, c'est une énergie que l'on dépense, qu'on pouvait utiliser pour être direct, pour être droit, pour avancer. La solution est politique » (Haman).

« Le contexte est difficile globalement. C'est-à-dire que tout ce qui est innovation fait face à des blocages. Le premier des blocages est que beaucoup d'acteurs publics ne comprennent pas parce qu'ils ne sont pas au fait des choses, ils ne comprennent pas parce qu'ils ne donnent pas les moyens de comprendre, ils ne comprennent pas parce que pour eux l'urgence ne se situe pas là où quelques fois les opérateurs de terrain et les citoyens l'attendent. L'innovation déjà trouve ce premier frein... La mise en place d'une politique publique importe peu, puisque le chef de l'État est un inspirateur, l'ordonnateur et l'administrateur exclusif de la chose publique, et qu'il délègue partiellement cette omnipotence, cette omniscience et cette omniprésence à certains qui s'estiment privilégiés, qui s'estiment dépositaires de l'onction du décret, donc qu'ils n'ont d'autres priorités, d'autres interlocuteurs, d'autres préoccupations, que leur attachement au chef de l'État. Et ça non plus ça ne rassure pas, puisque le cadre de l'action publique est effectivement complètement flou, et que le calendrier est soumis à l'humeur du chef de l'État. Et donc voilà les difficultés » (Malet).

De ces différents extraits de récit présentés sous forme de témoignage, il apparaît que la dynamique d'individualisation portée par les trajectoires entrepreneuriales de subjectivation, est grippée par le sommet étatique. Ce dernier serait considéré comme le véritable frein de la productivité sociale-historique en Afrique. L'expérience biographique du sujet-entrepreneur camerounais amène ainsi à relativiser – sans nécessairement éradiquer – le postulat « culturaliste » qui verrait en l'état communautaire le principal obstacle à l'émergence de l'individu au sud du Sahara (Marie, 1997 ; Ville, 2014). C'est que l'individualisation au concret, c'est aussi le droit à l'individualisation. C'est-à-dire un fait social total impliquant les politiques publiques et la société civile dans un contrat social de type rousseauiste, instituant l'autonomie individuelle en valeur-refuge de la productivité sociale. Ce préalable obligatoire d'émergence d'une société des individus est lui-même tenu de s'inscrire dans un système de codification juridique, institutionnelle et politique favorable à l'épanouissement de l'humanité stockée en chaque individualité. Or dans le Cameroun actuel, le processus d'individualisation se retrouve encore bloqué face à des pesanteurs structurelles considérables, *voulues* et *entretenues* par une certaine élite « rentière ». La première conséquence directe de ce modèle

« improductif » de gouvernance politique est la marginalisation¹⁰¹ de fait des expériences originales de subjectivation, se trouvant inadaptées au modèle dominant d'individuation¹⁰². Un regard diachronique et objectif sur l'évolution du politique au Cameroun depuis l'avènement du pluralisme en 1990 permet de vérifier l'hypothèse du renforcement des stratagèmes de l'élite au pouvoir contre la créativité sociale.

Dès le départ, un regard socio-politiste sur la législation des libertés publiques adoptée en décembre 1990 – et qui fera école par la suite – permet de déceler le double jeu de l'équipe dirigeante camerounaise dans « l'énonciation juridique des prétentions de démocratisation et de libéralisation » (Owona Nguini, *op.cit.* : 560). Que ce soit dans le cadre de l'assouplissement des lois sur l'État d'urgence dont la durée et les contours vont être ré-encadrés juridiquement (Loi n° 90/047), ou encore avec l'énonciation du principe des libertés de communication (art. 30 al.1 et art. 51 de la loi n° 90/052), ou même à travers la loi n° 90/056 sur les partis politiques. La session des libertés de novembre-décembre 1990 en effet aura été « l'occasion pour les acteurs du groupe dirigeant d'imposer leur vision des changements politiques en contrôlant le processus de passage à la démocratie, et en évitant la chute du régime » (*idem* : 561). À l'aval des usages pervers du droit (Nkot, 2005) prétendument mis à l'actif d'une volonté gouvernementale de libéralisation, se trouve la prévention de l'émergence d'un véritable État de droit avec le déploiement d'une codification législative du maintien de l'ordre consacrée dans le cadre des mêmes lois (n° 90/054).

Une lecture avisée de la loi n° 90/052 du 19 décembre 1990 (amendée le 4 janvier 1996) organisant la communication sociale révèle une subtile réintroduction « des dispositions qui avaient fait régner la terreur sous le parti unique » (Atenga, 2005). Au même moment où des dispositions liberticides de la loi de 1962 portant répression de la subversion – et officiellement abrogée en 1990 – se trouveront reconduites dans le code pénal, dont l'article 113 dispose qu'« est puni d'un emprisonnement de trois mois à trois ans et d'une amende de 100 000 à 2 000 000 francs [CFA], celui qui émet ou propage des nouvelles mensongères lorsque ces nouvelles sont susceptibles de nuire aux autorités publiques ou à la cohésion nationale ». De fait, la coalition dirigeante résolue à bloquer la dynamique de mobilisation

¹⁰¹ Sont considérées ici comme « marginales », non pas seulement les logiques d'action s'opérant en dehors de l'édifice social et politique de la *gouvernementalité* du « ventre », mais aussi celles de la minorité qui, opérant dans le « système », s'efforce de se ménager des voies alternatives. En bref, il s'agit des individus chez qui le besoin pressant de subjectivation atténue leur penchant vers l'intégration et la posture purement stratégique.

¹⁰² Pour dynamique que puisse être un mouvement de subjectivation, il reste évident que seul « un discours identitaire véhiculé par une institution forte, comme l'État, à travers les instruments puissants d'inculcation, comme l'école, a plus de chance de s'affirmer, de “prendre” dans le social, qu'un discours véhiculé par des entrepreneurs ne pouvant pas compter sur un support institutionnel » (Avanza et Laferté, 2005).

sociale réhabilitera son droit hégémonique de « préemption dans l'offre des biens et valeurs politiques » (Owona Nguini, *op.cit.* : 530). Ce faisant, elle parviendra à traduire la période de transition sociale-politique en une « saison d'anomie » et « d'involution », débouchant plutôt sur un lourd fardeau historique « à traîner encore ou à porter hardiment » (Eboussi Boulaga, *op.cit.* : 163). Critiquant par exemple l'attitude « infantile » de ministres camerounais qui, s'adressant aux jeunes militants du parti au pouvoir, vont se présenter comme des *inconditionnels* et *créatures* du chef de l'État, Abel Eyinga argumente.

« Un inconditionnel c'est quoi ? C'est quelqu'un qui avale tout ce que le président lui dit sans esprit critique... Et même les simples citoyens non militants dans un pays démocratique ne le peuvent ! L'esprit même de la démocratie combat cette façon de présenter les choses (...). Ce type d'atmosphère est celui dans lequel beaucoup de Camerounais grandissent et c'est bien dommage ! Et beaucoup de responsables d'aujourd'hui, c'est dans ce genre de milieu qu'on les tire. Où on apprend aux individus qu'ils doivent être des inconditionnels du président pour devenir un bon militant »¹⁰³.

En promouvant une atmosphère de divinisation du président, l'élite se trouve logiquement astreinte à jeter une certaine « opprobre » aux individualités « critiques ». À titre illustratif, la cérémonie officielle de lancement du parti politique fondé par Alain, sera interdite par le préfet¹⁰⁴. De même, le Café de réflexion (La Grande Palabre) organisé par Jean-Bosco va constamment faire l'objet de tracasseries politiques maladroitement camouflées¹⁰⁵. Plusieurs interlocuteurs affirment être victimes d'un certain nombre de pressions ou d'agressions au quotidien, sous des formes plus ou moins subtiles. Les difficultés rencontrées par la plupart s'expliqueraient, entre autres, du fait de leur indifférence affichée vis-à-vis de l'élite au pouvoir et du parti au pouvoir. Combattant pour la sauvegarde d'une certaine souveraineté « nationale » dans les domaines alimentaire et pharmaceutique, Bernard et Célestin affirment trouver les principaux « adversaires » de leur engagement au sein du sérail gouvernemental. Se prononçant sur les couacs rencontrés au quotidien, Célestin affirme :

« Au Cameroun, il y a très peu d'acteurs politiques habités par le souci de la bonne gouvernance. C'est quasi inexistant... je pense que la tare, le malheur de ce pays c'est une gestion un peu tribale des problèmes économiques (...) C'est pourquoi je vous dis encore que justement c'est un problème de

¹⁰³ Leader historique de l'opposition au régime d'Ahidjo. Entretien réalisé dans son domicile à Ebolowa. Les différentes rencontres avec ce personnage historique ont débouché sur la publication d'un petit livre-testament sur son parcours, et où on peut également retrouver cette citation (Amougou, 2014a : 99 & 100).

¹⁰⁴ Lire notamment l'article de Jean-Bruno Tagne du 14 août 2012, journaliste au quotidien *Le Jour* : http://www.cameroon-info.net/stories/0.36772,@_photos-yaounde-la-police-perturbe-la-conference-de-presse-de-maurice-kamto-le-so.html

¹⁰⁵ En plus du récit recueilli auprès de Jean-Bosco et de Claude, d'autres témoignages tirés auprès d'Armand Leka Essomba (sociologue, enseignant à l'Université de Yaoundé I et autre animateur de la Grande palabre) vont corroborer ces propos.

gouvernance, un problème de vision économique complètement absent. L'industrie n'est pas mise au cœur des problèmes économiques. Et les problèmes industriels sont gérés par plusieurs départements, les ministres ne s'entendent pas, les uns se tirent sur les autres, alors c'est une gestion à tête chercheuse. Ces gouvernants donnent l'impression que quand on vient les voir, c'est pour les poser nos problèmes financiers. Ils oublient que les problèmes économiques doivent être gérés de manière neutre, que seul l'intérêt du Cameroun, de l'emploi, de la valeur ajoutée, de la capacité de recruter du personnel, doivent être mis au cœur du développement de la nation. Si on gère un Cameroun avec des *a priori*, avec des clans, ça ne marche pas, c'est un problème de gouvernance économique, c'est la même chose ! » (Célestin).

Ce type d'argumentation recoupe le constat selon lequel « tout se passe comme s'il fallait bloquer l'émergence des acteurs économiques susceptibles de mettre le régime au pouvoir en difficulté dans une zone d'implantation déterminée » (Éla, *op.cit.* : 99). Les recherches portant sur le changement en Afrique ne sauraient minorer des pesanteurs structurelles qui, pour l'essentiel, restent articulées sur l'attachement viscéral de l'élite au modèle autoritaire et clientélo-prébendal de gouvernance. Les cadres de concertation traduisant des espaces de coopération entre les autorités publiques et certaines figures du monde entrepreneurial, restent très sporadiques et peu favorables à la mise en place d'une coopération durablement instituée, de manière légale et légitime. Dans le Cameroun actuel, l'accès à la richesse matérielle dépend toujours des positions du pouvoir. Les restructurations du secteur public et parapublic restent fortement liées au paradigme patrimonialiste et compatible avec « le retour au multipartisme administratif » (*idem* : 90). C'est dans le refus de renonciation aux positions de pouvoir assimilés à des positions d'accumulation qu'il incombe également de trouver l'explication de l'inefficacité des initiatives endogènes. Car cela pourrait obliger cette élite « à redistribuer la carte du pouvoir » qui seule donne accès à la rente (Assogba, 1999 : 48). Les contraintes politiques relevées déteignent irrésistiblement sur les pratiques sociales. mais en même temps, la réussite visible de l'entrepreneur émergent le pousse à préserver et à entretenir l'espoir d'un changement structurel possible.

2. L'utopie d'un changement communément partagée

L'auto-prise en charge, une fois consolidée et instaurée comme une pratique banale, renforce l'engagement du sujet dans son utopie. S'incommodant désormais d'une certaine position sociale « subalterne », celui-ci se sent astreint de développer son sens de créativité (Elias, 1991b : 189). Une fois rentré dans le moule de l'innovation, le sort de son environnement ne lui est plus indifférent. Il le scrute, l'observe et se sent de plus en plus attiré par l'exigence de participation concrète. Il y va également de son aura et de son capital culturel, voire

symbolique acquis. De fait, au fur et à mesure que notre interlocuteur gravit les échelons sociaux, il se sent de plus en plus interpellé par le devoir de participation citoyenne. Et dans la mesure où ce désir de participation naît d'une rupture symbolique avec les rouages officiels de socialisation, son sens de responsabilité le rapproche subtilement de l'indocilité. Dès lors, la culture individuelle d'auto-prise en charge acquise durant le moment-jeune se transforme en un désir profond de transformation de l'environnement, après qu'il ait basculé dans le monde adulte et qu'il soit devenu une figure de réussite. Or à partir du moment où il décide de lier son sort individuel à celui de sa société, il se laisse gagner par l'utopie d'un changement généralisé. C'est le cas du jeune Séverin qui, durant les mouvements de revendication démocratique, va abandonner sa thèse pour se consacrer à son journal. En renonçant à un statut « envié » en France pour se risquer dans la promotion artistique au Cameroun, l'expérience de Malet montre comment l'auto-prise en charge de soi s'articule avec le sens de la responsabilité vis-à-vis de la cité. Bob rentre dans le même sillage lorsqu'il renonce à l'idée de « fuir le Cameroun » pour affronter « finalement » son destin sur place :

« J'ai vu le Cameroun en termes d'opportunités, en termes de champ d'opportunités pour les hommes d'action, des gens qui doivent apporter des contributions, ce que je n'aurai jamais vu en Occident. Ici il y avait quelque chose à construire » (Bob).

Débarassé d'une certaine emprise des couches identitaires *aveuglantes*¹⁰⁶, l'individu dans son parcours devient plus apte à intégrer la dynamique créatrice où se façonne et se forge l'esprit entrepreneurial. Dans le monde rugueux mais passionnant de l'innovation et de la production, le devenir-entrepreneur s'impose comme une nécessité vitale. Cette nécessité le conduit à la mise en place d'une *nouvelle langue*. Le développement de ce parler inédit conditionne l'expression de la nature culturalisée en soi qui permet à *l'artiste* de contribuer originalement à une dynamique plurielle de production du contemporain. Chaque œuvre étant perçue comme une forme nouvelle d'expression, de production et construction sociales. Le champ sémantique de la nouvelle langue créée par la dynamique entrepreneuriale a pour principal crédo « faire autrement ». Ce crédo constitue le principal refrain des différents récits recueillis. Il inaugure le recentrement des logiques d'action au niveau de la subjectivité. Le sujet, désormais, se considère comme le centre d'impulsion de la dynamique de changement. Son vocabulaire fait prévaloir le « je » au détriment des autres pronoms personnels. Cette

¹⁰⁶ Puisque chaque individu se bricole une identité à partir du matériau social, culturel, imaginaire et symbolique présent dans son environnement, sa capacité à faire le tri lui permet, jusqu'à un certain point, d'écarter parmi les particules identitaires reçues, celles qui lui paraissent encombrantes dans sa quête d'épanouissement.

apologie du « je » au sein d'un environnement jugé précaire le conduit à revendiquer, puis à s'attacher fièrement à sa marginalité subjectivement revendiquée.

« Moi c'est toujours : "Pourquoi pas autrement ?". C'est-à-dire quand on dit : "C'est bouclé", moi je dis : "C'est peu, mais ça peut fonctionner autrement". J'ai compris que la marginalité n'était pas toujours négative. C'était peut-être la vérité que malheureusement massivement peu de gens percevaient... C'est un peu la donne. Donc je pense un peu comme ceux qui se réclament du RDPC dans leur perception déjà faussée du problème de leur propre pays, parce qu'en fait, personne ne veut regarder les choses telles qu'elles sont ou autrement. Ils rentrent dans un truc, ils voient tous la même chose au même moment. C'est quand même étrange, qu'on voit la même chose, on pense la même chose, on conclut, même chose ! On devient des animaux, c'est-à-dire ce qu'on appelle les moutons de Panurge. Alors qu'il y a un individu qui se pose des questions : "Est-ce qu'on ne peut pas un peu regarder à gauche ? Pourquoi toute la vie on ne peut que regarder à droite ou devant et jamais derrière ?" » (Bob).

« Faire autrement », c'est rompre avec les manières dominantes de faire, c'est faire ce que « je » pense être « bon », c'est suivre d'abord « mon » intuition et « ma » sensibilité, c'est ne surtout pas laisser l'autre me dire ce qui est bon pour moi ou pour ma cité ; bref, c'est chercher par tous les moyens à « me tenir debout par moi-même ». Le sujet-entrepreneur se présente ainsi comme un *homo faber* qui apporte sa contribution au foisonnement « culturel » en inaugurant un langage nouveau au sein d'une communauté partageant la même *vision* du monde : « Parler une langue, c'est *voir*, appréhender le réel d'une certaine manière : le réel s'y offre d'une façon qui n'est pas le fait de l'individu, mais s'impose à lui, en se transmettant à lui du fond d'une origine immémoriale » (Eboussi Boulaga, 1977 : 44).

Le passage de la seule résistance à la genèse du mouvement de production des œuvres créatrices des lendemains, est un signe matériel de changement structurel. 1990 apparaît comme la date-symbole qui traduit subrepticement le changement de perspectives opéré à travers les logiques d'action observées. Avant 1990, c'est davantage la figure du résistant qui est mis en relief dans l'action. Il s'observait alors, pour paraphraser Sylvie Vidal (1998), une série de stratégies et de tactiques du faible-vaincu dont la réserve d'énergie était mise à contribution pour retarder le plus longtemps possible, la victoire totale de « l'ennemi », si possible en déplaçant certaines règles de jeu. Après 1990, va poindre un véritable entrepreneur-artiste qui ne résiste plus seulement. Mais qui agit également dans le sens de la production à travers une certaine créativité « culturelle ». Cette dernière en général se réalise sous le label de l'*imprévisibilité* et de la *contingence*. Elle demeure très liée à l'intrication des dynamiques sociales externes avec les micros bouillonnements intérieurs qui souvent

transforment l'individu à son insu. Toutefois, ce bout de chemin aura été faisable seulement parce que des individus devenant plus entreprenants vont régulièrement improviser des arts de faire irréductibles à la seule *tactique*¹⁰⁷. Le social se produit ainsi à partir des nouvelles approches intuitives d'individus « autonomes », plus qu'il n'est la conséquence d'une instrumentalisation, aussi performante soit-elle. Plutôt que de reproduire ou d'affiner du déjà-fait, ceux-ci s'inscrivent volontairement dans une entreprise « révolutionnaire » qui amène chacun dans son coin à initier des approches originales des faits sociaux. C'est ce qui en fait des artistes. Et la passion qui les anime au quotidien dévie leur trajectoire de la routine pour les inscrire au cœur de la modernité même, c'est-à-dire, de la productivité humaine.

Le changement observé à travers l'action entrepreneuriale n'implique pas nécessairement le désenchantement du monde. Une certaine conception « sacrale » et « enchantée » de la réalité se laisserait encore déceler dans certains comportements. C'est le cas d'Olivier chez qui l'introduction d'un concept religieux (la foi) au centre du crédo de son organisation politique va plutôt recevoir un écho favorable auprès de certaines strates sociales. Tayou et Mbog à leur tour restent focalisés dans une quête utopique de l'ancestralité africaine. De même, les recherches de Mathias sur sa généalogie semblent avoir renforcé un sentiment de profondeur en enracinant davantage son sentiment d'appartenance à l'histoire africaine, notamment avec la découverte de son lien de parenté avec le peuple Akan du Ghana. Ces différentes investigations sur soi permettent à l'individu d'étoffer un cadre référentiel de la parentèle plus sensible au développement de son africanité.

La trajectoire individuelle rencontre ainsi l'historicité sociale lorsque l'individu opère intérieurement une transition qui le mène de l'état de conscience au stade de « conscience de soi »¹⁰⁸. C'est pourquoi l'on ne saurait parler du changement social sans faire un détour par les conditions et modalités de changements qui s'opèrent dans les subconscious. C'est à ce niveau que s'appréhenderait l'interdépendance entre le contrôle de soi et l'influence exercée sur l'environnement, entre le degré d'emprise sur soi, celui opéré sur la société, et l'impact des dynamiques et/ou contraintes externes. Cette interdépendance semble plus accentuée par la recherche constante d'une autonomie individuelle articulée au sein d'un groupe social

¹⁰⁷ Selon Michel de Certeau (1990 : 46), la tactique « populaire » a rarement l'ambition de subvertir l'ordre effectif de choses. L'hypothèse du changement social est renforcée par le fait que l'individu-dominé d'hier, aujourd'hui s'arrête moins au simple détournement via l'instrumentalisation (métaphorisation, usage tactique) de l'ordre dominant en le faisant fonctionner sur un registre différent. Une telle posture en effet contribue à sa reproduction sous un autre angle, tout en faisant de l'individu un prisonnier des chaînes d'un système improductif de « pure » consommation.

¹⁰⁸ L'état de conscience se matérialiserait par une faible capacité d'auto-observation qui maintient un rapport direct avec autrui sans véritable distanciation, tandis que la conscience de soi serait le propre de la réflexivité.

d'appartenance et d'identification. La trajectoire entrepreneuriale élude difficilement l'histoire sociale dont elle ne cesse de vouloir modifier la grammaire. Elle s'active principalement au sein des édifices s'efforçant d'assumer une certaine fonctionnalité dissidente.

3. Entre manières plurielles de dire et vision similaire du politique

Le politique apparaît comme une variable dominante de l'engagement entrepreneurial. Il s'agit d'un élément essentiel dans la constitution de cet univers en émergence, qu'il importe d'ajouter à l'importance de la sphère médiatique et publique. Nos interlocuteurs auraient ainsi en commun d'investir la sphère médiatique et le débat public, et de proposer une vision originale du politique. La variable politique permet ainsi de mieux cerner le sens de l'engagement entrepreneurial.

Tableau 2 : orientation de l'engagement

	Activistes	Critique intellectuelle	Plaidoyer	Discrets
Espace médiatique		Haman ; Tayou	Séverin ; Guibaï	
Action sociale, culture et développement locaux		Babi; Célestin	Claire	Jackson; Malet; Bob
Défense militante des droits humains	Jean-Bosco ; Madeleine ; Henriette ; Bernard			
Pensée critique universitaire	Alain	Mbog ; Olivier ; Mathias ; Claude ; Ambroise		
Destinataire du récit	Élite au pouvoir	Élite au pouvoir et citoyens	Élite au pouvoir	Jeunesse et Homme ordinaire

Le tableau 1 présentait les caractéristiques socioprofessionnelles, les origines sociales et les croyances de nos interlocuteurs. Leur variabilité nous a amené à la conclusion selon laquelle le devenir sujet-entrepreneur dépend peu des caractéristiques sociodémographiques, mais davantage d'un facteur culturel lié à la volonté d'autoréalisation de soi et à la capacité à atteindre une certaine critique sociale. Le tableau 2 ci-dessus renvoie aux orientations de l'engagement. Il vient conforter la validité de la première conclusion. Tout comme le tableau 1, il présente une certaine complexité. Les catégories d'activistes, de plaidoyer, de critique et de discret, n'informent que sur l'orientation première – et encore. Ces catégories se recoupent néanmoins à travers l'orientation politique commune de l'engagement, articulée sur la critique ouverte ou teintée du système en place. Mais si tous critiquent le système – à l'exception de Claire –, les différentes récriminations ne recèlent pas la même intensité. Les activistes

regroupent les tenants du panel de défense militante des droits humains. Ils s'attaquent directement au système en place à travers la dénonciation publique de ses exactions. Cette colonne se rapproche de celle des critiques intellectuelles qui rassemble les représentants du panel dédié à la pensée critique universitaire. À l'instar des activistes, les tenants de cette colonne s'investissent beaucoup au sein de l'espace public en développant des analyses critiques de l'action gouvernementale. La colonne des plaidants, quant à elle, regroupe les interlocuteurs présentant une posture critique plus atténuée. Ces derniers se rapprochent quelques peu des discrets. En effet, les représentants de cette dernière colonne, bien que présentant un récit critique vis-à-vis du système – à l'exception de Jackson qui, sans nier les faits reprochés à l'élite au pouvoir par ses congénères, trouve l'essentiel ailleurs – exposent peu leurs opinions à propos dans l'espace public. En cela, les discrets et les plaidants diffèrent des activistes et des tenants de la critique intellectuelle chez qui l'on relève une forte corroboration entre le discours narratif recueilli et les positions prises publiquement.

Il n'est pas sûr que certains interlocuteurs s'accordent avec ces choix opérés de manière assez discrétionnaire. C'est le cas d'Alain qui préférerait se définir comme intellectuel critique-engagé et homme politique. Seulement, l'orientation acerbe de son récit et l'observation discrète effectuée sur ses sorties publiques laissent davantage prévaloir une posture d'activiste. De même, Madeleine et Bernard se seraient probablement accommodés avec la colonne des plaidants, sans nécessairement renoncer à leur posture d'activistes. Cette dernière s'articulant mieux avec leur discours critiques. Enfin, Haman et Bob se verraient probablement moins comme des discrets, mais comme des professionnels qui s'efforcent de préserver un recul objectif et un discours public moins passionné – et donc proche de la critique intellectuelle. Mais c'est la mesure de l'écart existant entre l'économie interne de leurs récits critiques et la retenue observée au cours de leurs sorties publiques qui nous conduit à les insérer dans la colonne des discrets.

Dans le bain de l'activité, une même expérience biographique peut recouper les quatre types d'orientation. Séverin est plus orienté vers le plaidoyer aujourd'hui. Au début des années 1990, il était surtout un activiste. D'une certaine manière, cette part d'activisme demeure présente quoiqu'atténuée. Surtout, il se laisse entraîner par la critique du régime dans ses conversations privées¹⁰⁹, en même temps qu'il reste discret sur la nature des liens entretenus

¹⁰⁹ Son récit biographique, comme tous les autres à l'exception de Claire, est une critique du régime en place.

avec certaines égéries du pouvoir¹¹⁰. Tayou est discret sur la visée politique de ses entreprises culturelles (institut des beaux-arts et radio). Pourtant, il critique avec virulence l'inféodation du système au modèle culturel « occidental ». En douce, il mène des plaidoyers en vue d'améliorer le rendement et la visibilité de ses entreprises. Enfin, ses apparitions dans l'espace public laissent percevoir un activiste militant pour la restauration de l'ancestralité africaine au sein des mœurs. En bref, tous les entrepreneurs – à l'exception peut-être de Claire – sont des critiques du système en place. Qu'elle s'opère de manière directe ou indirecte, cette critique confère une orientation politique à l'engagement. Si le démarcage vis-à-vis de l'élite au pouvoir apparaît comme un élément clé de l'ethos entrepreneurial en émergence, les différents interlocuteurs ne s'accordent toujours pas sur la réponse à apporter. Les activistes aspirent ouvertement (Henriette ; Jean-Bosco ; Alain) ou secrètement (Madeleine ; Bernard) au renversement de l'ordre établi par une contestation citoyenne acerbe. Une aspiration similaire semble également mijotée par les critiques intellectuels, même si la voie de changement postulée ici transite par une réforme culturelle profonde. Les plaidants et les discrets – qui semblent surtout redouter le chaos – présentent surtout des penchants plus réformistes¹¹¹.

Le fait que tous les récits recueillis expliquent l'orientation entrepreneuriale sous la forme de participation à la construction de la cité constitue le principal indice de la finalité politique de l'engagement entrepreneurial. Curieusement, en dehors d'Henriette, Olivier et Alain, tous les sujets-entrepreneurs de notre échantillon répugnent à l'étiquette politique. La plupart affirment ne guère être intéressés par l'activité politique. Même Bernard qui, en fin d'année 2014, va créer son propre parti politique, laissait cette impression de désintéressement vis-à-vis du *politics* lors des premiers récits recueillis¹¹². Pourtant, de manière implicite, tous évoqueront leurs engagements en termes de participation politique. Le fait qu'ils en parlent de manières différenciées amène à s'interroger sur les lieux du discours narratif, les interlocuteurs du discours et la structuration interne des différents récits.

D'où parlent-ils ? Cette question porte sur la temporalité et la spatialité du récit. La plupart des entretiens sont effectués entre 2012 et 2014. La liberté d'expression et le pluralisme politique sont désormais acquis. Le régime de Paul Biya verrouille et contrôle toujours

¹¹⁰ Sa nomination à la direction de la commission de délivrance des cartes de presse serait le « fruit » d'une certaine accommodation « stratégique ».

¹¹¹ Ce paragraphe validerait ainsi l'idée centrale de cette thèse, à savoir que *l'engagement entrepreneurial, bien qu'empruntant une voie non purement « politics » pour l'essentiel, nourrit une visée éminemment politique.*

¹¹² Lors de notre dernier entretien qui a lieu le 25 décembre 2014 au siège de son nouveau parti, Bernard affirme n'avoir guère prémédité ce « revirement ». Il va plutôt l'imputer à l'insensibilité des autorités politiques en place qui seraient restées « sourdes » à ses interpellations opérées depuis l'ACDIC en vue de l'amélioration des conditions de de travail de l'entrepreneuriat paysan.

l'ensemble des positions de pouvoir. Mais des espaces de créativités autonomes se font de plus en plus percevoir. La plupart des entretiens sont recueillis dans les lieux de service des narrateurs. Ce qui conforte l'orgueil de l'interviewé dans la mesure où ces lieux sont édifices construits de sa main, ou du moins au sein desquels il occupe une place prééminente.

Le fait d'échanger à l'intérieur de son édifice entrepreneurial permet aisément à l'interlocuteur de tracer la frontière entre son « je » et les « autres ». Et le *Grand Autre* contre lequel l'interviewé souhaite se démarquer est le système dominant et l'élite au pouvoir. Tout se passe comme si la crédibilité de l'entreprise était fonction de la capacité à ne pas être débiteur du système en place. Bob, qui pourtant affirme avoir été exonéré de TVA par les pouvoirs publics durant la période de construction de son campus, s'empresse aussitôt de distinguer son projet académique de la vision des autorités politiques. De même, Malet qui est régulièrement interpellé par les autorités en vue de participer à la définition et à l'amélioration du cadre juridique et institutionnel des arts, se défend de partager l'idéologie du pouvoir en place en distinguant « eux et moi ». Des exemples similaires abondent dans des récits. Ils informent sur la première ligne subjective de démarcation de la figure entrepreneuriale. Mais à côté de ce *Grand Autre*, nos interlocuteurs affineront ensuite leur spécificité revendiquée en se détachant des *Petits Autres* qui peuvent être des collègues ou confrères opérant dans le même domaine. Néanmoins, s'il peut s'agir de démarcation de fond à l'instar de celle opérée avec l'élite au pouvoir, il s'agit aussi parfois de simples démarcations de forme obéissant à des urgences conjoncturelles. C'est le cas des promoteurs médiatiques où l'on voit chacun insister sur l'originalité de son projet au moment de sa mise en œuvre. Séverin, à travers son journal, veut accompagner le processus de démocratisation ; Haman souhaite rompre avec un journalisme passionné pour instaurer la « sobriété » dans le langage ; Guibaï s'engage à porter les revendications du Grand-Nord sur l'espace public ; Tayou, à travers sa radio, projette promouvoir la pensée de Cheikh Anta Diop.

À qui parlent-ils ? Cette question s'intéresse aux destinataires des récits. Elle trouve sa réponse dans la dernière ligne du tableau 2. Les activistes s'adressent directement à l'élite au pouvoir pour dénoncer leurs exactions. Les plaidants s'adressent principalement à l'élite au pouvoir non nécessairement pour dénoncer, mais pour les interpeller en vue de promouvoir une gouvernance plus favorable à la viabilité de leurs activités. Les critiques intellectuels portent un regard diagnostique sur la modèle de gouvernance en vigueur également. Ils s'adressent en même temps à l'élite au pouvoir pour critiquer leurs politiques, et aux citoyens afin de prendre leur responsabilité. La filiation politique du récit des activistes, plaidants et

critiques intellectuels ressort avec plus de netteté. Les représentants de ces colonnes diffèrent ainsi des discrets. Ces derniers s'adressent surtout à la jeunesse. Leurs projets participent surtout d'un rendez-vous pris avec l'avenir et/ou l'histoire. À l'observation, l'espoir mis sur la jeunesse demeure une préoccupation commune de l'ensemble des interlocuteurs, au-delà des seuls discrets. Haman et Bob accordent une préséance à la responsabilisation des jeunes recrutés. Bob, Ambroise et Tayou mettent leurs espoirs sur la jeunesse formée dans leurs instituts. À travers cette jeunesse estudiantine, ils nourrissent l'espoir d'un changement à venir sous son impulsion. Chez Tayou par exemple, l'Institut des beaux-arts et les conférences relayées ont pour objectif de modifier les perceptions et représentations des jeunes. Mathias et Claude s'entretiennent constamment avec les jeunes. Alors que son action est principalement dressée contre l'élite au pouvoir, des extraits tirés du récit d'Alain s'adressent de manière directe à la jeunesse, catégorie sociale à laquelle il affirme dédier son engagement.

« La motivation qui nous donne la force de continuer, c'est la jeunesse. Il y a cette masse des jeunes camerounais qu'on n'a pas le droit d'abandonner parce que la jeunesse camerounaise est en détresse totale. On a produit des contre-valeurs, des contre-modèles qui captent aujourd'hui leur attention, et cette jeunesse-là appelle au secours. Est-ce que nous devons suivre des contre-valeurs, des contre-modèles ou il y a lieu d'espérer que autre chose puisse être possible ? Donc nous disons : « Nous allons leur demander de résister aux tentations et de s'abstenir d'aller vers des contre-modèles afin qu'ensemble nous bâtissons un Cameroun comme ailleurs, où il y a un espace public sein, un espace public qui permet à chacun en fonction de ses capacités, de ses moyens, de s'épanouir ». J'ai toujours été convaincu que la force, c'était plutôt la jeunesse. Ce n'est pas les collègues qui gambadent derrière les postes ministériels. J'ai toujours pensé que c'est avec les jeunes qu'on va bâtir, c'est eux qui ont tout intérêt à s'investir dans leur devenir » (Alain).

À côté de l'élite au pouvoir et de la jeunesse, le troisième destinataire des récits recueillis, l'homme ordinaire, est principalement visé par les discrets. C'est à ce dernier qu'Haman affirme accorder la plus grande importance à travers la ligne éditoriale de son journal. De son côté, Malet fait également reposer l'avenir sur l'aptitude de l'homme ordinaire à sortir des « certitudes autoproclamées » en vue de reprendre son destin en main. Chez Jackson, le « déclic » espéré vise principalement l'homme ordinaire.

Comment parlent-ils ? Cette question interroge la structure interne du récit. Elle laisse davantage ressortir la prégnance du politique. Surtout, c'est l'opposabilité systématique du projet utopique fomenté discrètement avec les pratiques admises au sein de l'élite au pouvoir qui constitue la principale spécificité du récit de vie. L'engagement politique se camouflerait ainsi derrière des entreprises « neutres » d'apparence. Si l'ensemble des entrepreneurs investit

différents secteurs d'activités et souvent opposés, tous semblent pourtant mijoter une visée politique étonnement similaire. Babi situe son entreprise de *consulting* dans une perspective panafricaine et affirme travailler « dans l'intérêt des hommes » et « pas dans autre chose ». Ce qui le conduirait à se préoccuper de l'articulation des questions économiques et politiques. L'engagement de Guibaï est éminemment politique dans la mesure où ses revendications sont directement portées vers l'État, garant ultime du bien-être de l'ensemble des populations. L'aura de sa presse qui détiendrait le monopole de l'information dans le septentrion¹¹³, lui confère forcément une certaine influence politique. Célestin et Bernard situent leurs engagements respectifs dans un élan de souveraineté nationale (notamment alimentaire). Enseignant universitaire, Claude rentre également dans ce canevas politique lorsqu'il affirme :

« Je réfléchis à comment il faut transformer la société, comment il faut la changer. C'est normal ça rejoint par ailleurs d'où je viens. Je ne viens pas du haut pour réfléchir à comment conserver » (Claude).

Si la variable politique est prégnante dans la structuration interne du récit de l'entrepreneur, il importe de ne pas appréhender cette notion ici comme une confrontation pour l'accession aux postes de pouvoir, ou à une quelconque lutte des « places », voire de « classes ». Il s'agit surtout d'un engagement de soi en vue de promouvoir de nouveaux liens sociaux volontaires dans le processus de reconstruction sociale. À quelques exceptions près, ce que projette l'entrepreneur, ce dont il aspire – secrètement ou non –, c'est le renversement de l'ordre politique en vigueur via la transformation des représentations et perceptions sociales. Les projets universitaires de Bob et d'Ambroise s'inscrivent subjectivement dans cet idéal. Même lorsqu'il ne le reconnaît pas explicitement, cette aspiration se trouve en permanence au centre de la réflexivité, quand bien même les trajectoires présenteraient une orientation contraire en apparence. Jackson est « proche » du régime de par l'exercice de ses fonctions, et en cela même, distant de la posture des entrepreneurs purement critiques. Pourtant, il reste conscient d'être « autre » que ceux qui gouvernent, même s'il est plus enclin à adopter une approche plus « compréhensive » vis-à-vis de l'élite au pouvoir. À l'intérieur du génie militaire, il reste conscient de la nécessité de construire son propre espace de « dissidence » qui relativiserait discrètement (par détours ?) les modes classiques d'opérer et de penser. De manière généralement les critiques différenciées opérées contre l'élite au pouvoir visent une refonte profonde du politique véritable opposé à la « politique du ventre » en vigueur.

¹¹³ C'est ainsi qu'un récent article sur les effets politiques des exactions de Boko Haram dans le Nord-Cameroun, publié par Marie-Emmanuelle Pommerolle (2015) sur les colonnes de *Politique Africaine* (n° 138) va grandement s'inspirer des sources relevées par *L'œil du Sahel* de Guibaï.

4. La démarcation à l'égard de la politique du ventre

Nos interlocuteurs appréhendent la politique du ventre comme une stratégie gouvernementale d'enlèvement de la société. La première idée qui se dégage des récits est qu'elle est d'abord une stratégie gouvernementale de consolidation du système dominant en place et qui opère à travers la légitimation des pratiques de corruption, de clientélisme et d'accumulation illicite. En affirmant ne pas être « prêt à rentrer dans les schémas d'affaires de commissions », Babi dont les plus gros clients sont des représentants de l'État et/ou de l'administration, s'efforce de mettre en relief son attachement à une certaine « fermeté » dans le respect des standards éthiques et déontologiques fixés au préalable. Selon lui, la « politique du ventre », synonyme de la corruption et de la commission avec l'élite au pouvoir, l'éloignerait des principes constitutifs du leitmotiv de son entreprise de *consulting*. Selon Henriette, l'UPC serait violemment combattue à cause du refus de ses « véritables » leaders de « manger » sur la même table que les pouvoirs dominants et « oppressants ». Selon Olivier, c'est « le fait d'être lié à l'alimentaire » qui permet le développement des réflexes de « tribalisme » et de « prébende » au sein de la société. Pour Alain, cette forme de gouvernance constitue le principal instrument d'inféodation des individus à l'idéologie du régime dominant¹¹⁴.

Il apparaît clair chez Alain que la politique du ventre est au cœur des dérives qui sévissent au Cameroun. Il la trouve implicitement mêlée à la nature extravertie de l'État dont l'élite aurait expressément tourné le dos à l'indépendance véritable pour s'assurer une « assurance-vie politique » à travers le maintien des réseaux néocoloniaux. Ceci renseignerait, de son point de vue, sur certaines pesanteurs qui ralentissent l'émergence d'une véritable démocratie, tout en maintenant l'inféodation à l'économie de rente. Selon lui, l'ostentation et l'accumulation matérielle excessive relèvent des pratiques les mieux partagées au sein du sérail gouvernemental. Cette culture politique de consommation abusive et de délation au détriment de la productivité lui apparaît comme la source de l'inertie généralisée qui se retrouverait présente à différents échelons de la société, même au sein de l'université. Les motions de soutien adressées par des universitaires au chef de l'État, les réseaux de connivence et de cooptation en vue de l'obtention d'une place stratégique au sein de l'administration, sont autant de pratiques qu'il relie directement ou indirectement à cette politique du ventre. La prévisibilité des effets induits de cette *gouvernementalité*, compte-tenu de la posture critique d'Alain à l'égard du régime, serait à l'origine de ses activités économiques connexes :

¹¹⁴ Leader syndicaliste, Jean-Marc Bikoko s'insurge contre la présentation des vœux au chef de l'État qui, selon lui, serait une occasion d'achat des consciences des travailleurs exploités.

« Dans le système où nous sommes, où on tient les gens par *l'alimentaire*, où le système politique tient les fonctionnaires par *l'alimentaire*, ayant choisi la trajectoire politique qui est la mienne, il était important de se ménager une issue de secours (...). Donc c'est en tenant compte de tous ces paramètres. Étant engagé en politique et conscient du système rétrograde qui organise le groupe dominant, il est tout à fait "normal" qu'à un moment on vienne vous dire : "Mais écoutez, vous partez de l'université !". C'est peut-être pour ça que je me suis dit : "Il faut faire quelques bricoles pour ne pas que le petit déjeuner de mes enfants, de ma famille ne dépende uniquement de ce système-là qui tolère difficilement la différence, qui ne tolère même pas le débat contradictoire"... Tout ceci est pour garder une posture éthique à l'université, c'est important, garder une certaine éthique pour ne pas sombrer » (Alain).

« Sombrer » dans l'esprit d'Alain et de tout autre entrepreneur, faut-il le rappeler, c'est se retrouver dans l'obligation de se « compromettre » avec les pouvoirs dominants. Selon nos enquêtés, la politique du ventre serait ainsi porteuse de nombreux effets induits. D'après Claude, elle serait la cause de la disparition du « don de soi » au Cameroun. Il affirme regretter que chaque engagement ou acte de dénonciation soit aujourd'hui perçu comme une *feinte* visant la revendication de sa « part de gâteau », comme une forme de « chantage »¹¹⁵. Interrogé à propos d'un leader en vue dans la promotion des droits de l'homme, Claude répond que ce leader « mange beaucoup avec le régime » ; cette réponse lui semble suffisante comme preuve de la non convergence de leurs logiques respectives d'action. La trajectoire biographique du sujet-entrepreneur se voudrait à cet effet être en contradiction avec le modèle de socialité produit par le banquet officiel. Cet aspect apparaît comme le point de démarcation de l'identité entrepreneuriale avec « l'autre ». Malet dont l'acte de retour au Cameroun s'appréhende comme une expérience de réincorporation de son milieu, jette également un regard sur les fondements et les implications cette *gouvernementalité* qu'il appréhende comme un *effet pervers* du totalitarisme.

« Donc la précarité on la voit : le ministre est là il a un pied dedans un pied dehors parce qu'il sait que d'un moment à un autre, il ne sera pas là, donc il gère l'instant précaire (...) il y a le culte de l'homme à un tel niveau que les gens renoncent à penser parce qu'ils sont davantage dans le culte. Alors quand on préfère être dans le registre de l'adoration à celui de la spéculation intellectuelle, forcément au bout d'un moment on arrive à l'impasse. Quand les intellectuels sont plus habiles à produire les motions de soutien qu'à produire des réponses aux questions de leur société ou même à produire des questions pour que leur société s'interroge et se mette sur des pistes. Voilà, on a fini par faire croire à l'Africain que la

¹¹⁵ Le sujet-entrepreneur ne s'auto-définit pas comme un stratège, mais s'il peut lui arriver à recourir à la stratégie en vue d'atteindre une finalité escomptée. Celui-ci se voit d'abord comme promoteur d'une vision éthique (même s'il recourt peu à ce terme) de la société. L'ethos entrepreneurial est d'abord à voir dans cet élan à participer à l'avènement d'une société utopique. Car elle mobilise les aptitudes d'entrepreneurs : capacité à créer et à promouvoir un projet, aptitude à prendre des risques, entretien d'une vision grandiloquente de soi – même si elle est plus discrète chez les modestes – et sens du sacrifice. Il l'est d'autant plus ici dans la mesure où l'environnement institutionnel n'est pas nécessairement favorable à l'action entrepreneuriale.

seule chose qui compte, c'est consommer. Et comme en plus, il consomme ce qu'il ne produit pas, voilà la première explication fondamentale. Il en découle que quand on est dans l'adoration on s'en fout, c'est pas le mérite qui prévaut, c'est la discrétion du chef ; et comme toi tu peux faire des efforts, chercher à briller comme tu veux et moi je n'en fais aucun et que je te coiffe au poteau, parce qu'il y a une version gouvernante discrétionnaire (...). Il y a un trouble qui va s'installer forcément et qui s'est installé, cette facilité et cette discrétion, ce mode de gouvernance bien sûr favorise la paresse, forcément fabrique du vice (...). Puis, chacun étant dans une projection individuelle, le sens du bien commun de la communauté des destins s'étiolé aussi. En plus, il n'y a pas de projet fédérateur, il n'y a pas de débat, il n'y a pas d'éléments de lien en dehors du noyau familial, en dehors du réflexe communautaire de base (...). L'effort, le mérite, l'excellence sont battus en brèche. La conviction qu'on peut peser sur son destin, qu'on peut peser sur son environnement est défaite. On pense à fuir et chacun trouve sa façon de fuir. Certain s'expatrient, d'autres plongent dans l'alcool et la surconsommation de biens... » (Malet)

Le recoupement des récits laisse penser que la *gouvernementalité* du ventre ne se réduit pas seulement au fait de « consommer », mais participe d'un fait social total qui engage l'être entier dans une orientation précise des pratiques de relations sociales. Celle-ci peut certes autoriser certains espaces d'autonomie, mais elle s'opposerait diamétralement à la constitution des postures de liberté individuelle. Car en acceptant de « manger avec le régime », l'on légitimerait implicitement son mode opératoire. Et fatalement, on deviendrait un agent-reproducteur de ce modèle de gouvernance des hommes et des choses. Nos entrepreneurs¹¹⁶ en veulent pour preuve le fait que toute innovation en dehors du sérail gouvernemental soit suspectée¹¹⁷ par l'entourage. Pour lui, le fait que les autorités publiques soient les premiers opposants à l'œuvre entrepreneuriale est une preuve de l'aversion du système dominant contre toute initiative d'émancipation. Cette dernière étant susceptible de dévoiler la fonction latente d'assujettissement des individualités par l'élite au pouvoir. Dès lors, l'opposition à la « politique du ventre », loin d'être seulement une question d'éthique de conviction, se présenterait d'abord comme un impératif pratique de *distinction* chez l'entrepreneur, une garantie de son autonomie et de sa liberté relatives.

5. Les contraintes structurelles : analyses critiques et représentations partagées

5-1. Analyses critiques

Le paradigme de la *gouvernementalité* du ventre élaboré par Jean-François Bayart (2006) est présenté comme un fait social total qui détermine l'ensemble des relations sociales et

¹¹⁶ À ce niveau d'analyse, nous pouvons appeler nos interlocuteurs « entrepreneurs » dans la mesure où l'identité socioprofessionnelle revendiquée promeut un projet de société auquel ils apparaissent comme initiateurs.

¹¹⁷ Cependant, Bob et Jackson ne sont pas entièrement d'accord avec cette posture.

politique en Afrique. Selon le politiste français, les catégories sociales différenciées et les divers secteurs d'activité seraient portés vers ce penchant à la consommation matérielle qui s'enracinerait d'ailleurs dans l'historicité des sociétés africaines. Au sein de l'administration étatique, les postes de référence seraient uniquement convoités dans la mesure où ils permettraient à l'élite de « manger » dans l'État, de manger avec l'État, voire de « manger » l'État. L'expérience de l'entrepreneur qui s'efforce d'apparaître comme un modèle de réussite en dehors de la haute administration du « ventre » permet peut-être d'avoir un point de vue « autre » sur cette culture politique qui semble avoir enrôlé l'ensemble des élites et des populations africaines. Dans la perspective de Jean-Marc Éla (2006a : 18), l'ethos entrepreneurial serait une réponse aux exactions de l'État postcolonial et aux maladroites des bailleurs de fonds qui auraient « longtemps financé les blocages du développement en fermant les yeux sur “la politique du ventre” qui est à l'origine du naufrage économique de l'Afrique et contribue à la dégradation de son image et à sa fragilité dans le monde contemporain ».

L'élan de rupture proclamée de l'entrepreneur avec cet ethos ne relève forcément pas d'une prédisposition naturelle. Il s'agit d'un construit permanent et toujours « imparfait »¹¹⁸ qui se bricole entre la constitution d'un code éthique personnel du sujet et l'évolution des conditions environnementales d'existence. Ainsi, la politique du ventre avant la crise ne posait pas vraiment de problèmes à la grande majorité des populations pour deux raisons essentielles, de notre point de vue. D'abord parce que les « insuffisances » du système étaient peu perçues par l'individu lambda au même moment où chacun pouvait encore se faire une « place ». Ensuite parce que les voix alternatives susceptibles de proposer une vision différente de la société étaient stratégiquement et subtilement étouffées par le pouvoir en place qui contrôlait et dirigeait quasiment les différents flux sociaux. De fait, certains effets néfastes de cette pratique, comme sa capacité de dévoiement du système traditionnel de « don », n'apparaissent dès lors à l'individu que lorsqu'il se met véritablement dans une quête de « soi ». Quête qui seule permet de se démarquer de la « langue de bois », ce privilège du monde sociopolitique

¹¹⁸ La journaliste de renom et ancien militante UPCiste Suzanne Kala Lobe, en acceptant une nomination par décret présidentiel comme membre du conseil national de la communication le 22 février 2013, est critiquée par des critiques intellectuels d'être en porte à faux avec sa posture nationaliste-marxiste de départ. De même, il n'est pas sûr que tous les entrepreneurs de notre échantillon restreint soient complètement à l'abri des cartouches de séduction matérielle régulièrement tirées par l'arme gouvernementale. Il n'empêche que la capacité de résistance à l'enrôlement clientéliste étatique est présentée comme un point structurant des récits et comme un préalable indispensable à l'engagement entrepreneurial.

de la *gouvernementalité* du ventre¹¹⁹, et qui ne serait « rien d'autre qu'une langue de rôle, un langage où l'individu s'efface derrière l'institution » (Kaufmann, 2004 : 268).

En ce sens, la crise économique et politique du tournant des années 1990 peut être considérée comme un « mal nécessaire » qui va faciliter la découverte par l'individu de quelques fondements réels de la société qui le porte. Ce processus individuel de découverte environnementale va également permettre l'appréhension de la politique du ventre sous un angle différent et différencié. Sans la crise, Jean-Bosco se serait probablement laissé combler dans l'état de quiétude généralisé qui caractérisait alors le monde de la fonction publique. Sans la crise, peut-être même que l'éveil « nationaliste » acquis durant son enfance et son parcours scolaire serait resté à l'état latent, et n'aurait dès lors été mobilisé que lors des discussions nostalgiques et routinières qui très souvent alimentent la rumeur au Cameroun.

Il est vrai qu'à ce niveau de l'argumentation, l'on décèle difficilement le rapport avec la politique du ventre. Mais en scrutant la stratégie politique adoptée par l'élite au pouvoir, l'on réalise que son projet de caporalisation des forces vives du territoire s'opère comme un ciseau à double tranchant ; et dont une première lame autoritaire s'entrecroise avec la lame clientéliste. Cette dernière étant à son tour constamment aiguisée par le népotisme, le patronage, la cooptation et la corruption. Durant l'ère autoritaire, il n'était pas exclu que la seconde branche soit mobilisée en cas de nécessité. C'est ainsi par exemple qu'un soulèvement des enseignants du primaire revendiquant un certain nombre de prestations sous Ahidjo sera étouffé par la technologie gouvernante de nominations « séduisantes » des figures de proue¹²⁰. Il en ressort ainsi que la politique du ventre apparaît comme le second *joker* instrumentalisé par l'élite au pouvoir pour prévenir des dynamiques citoyennes de revendication. Dès lors, l'emprise qui semble lui être généralement attribuée par la littérature spécialisée africaniste apparaît assez excessive et peu fidèle à la réalité vécue, parce que minorant son volet construit et entretenu pour des intérêts stratégiques et monopolistiques.

Le caractère construit de la politique du ventre n'exclut pas pour autant sa réalité au cœur même des pratiques « culturelles » endogènes. Car de manière plus profonde, des structures mentales liées à une certaine forme d'exercice du potentat en Afrique noire précoloniale porteraient déjà en elles un penchant fétichiste très tourné vers le culte matériel. Ce culte du « manger », auquel va aussi se greffer les pratiques modernes de sorcellerie, constituera le

¹¹⁹ Il convient également d'ajouter que ce paradigme est présenté par J.-F. Bayart comme un phénomène « normal » de structuration des socialités, qu'on aurait tort à « dénigrer ».

¹²⁰ Source : Entretien avec Jean-Marc Bokoko, leader syndicaliste et activiste.

principal site de développement du commerce triangulaire dès le XV^e siècle et de la colonisation par la suite, au-delà de la domination logistique de l'Européen. Animée principalement par une certaine élite autochtone, cette « part maudite constitutive de l'histoire des rapports entre l'Afrique et la marchandise » sera davantage exacerbée par la colonisation qui y voit une opportunité d'asservissement des Africains par la médiation des biens matériels également. Le *petit secret de la colonie* relevé par Mbembe (2013 : 172-177), c'est cet assujettissement de l'indigène par son désir qui, en plus de le propulser « hors de soi », va aménager des *espaces de continuité* en postcolonie en vue de maintenir une certaine dépendance essentielle à la rente capitaliste. Si la colonisation vient renforcer un dispositif existant, si l'élite postcoloniale s'y réapproprie pour des fins « réalistes », ceci n'exclut pourtant guère l'autre réalité d'existence des trajectoires de résistance ou de subjectivation que l'on peut rattacher à l'éthos permanent d'une certaine *mémoire vigilante*. Si la résistance de certains cas de notre échantillon vis-à-vis de l'attrait de cette *gouvernementalité* est loin de faire l'unanimité, le *mépris* observé chez Malet, Ambroise, Henriette et Mathias (qui auront refusé les différents stratagèmes de cooptation) trouverait une explication dans leur découverte de ce *secret* camouflé qui constituerait le véritable levain de la *gouvernementalité* du ventre. Enfin, la pertinence de ce paradigme systématisé par Jean-François Bayart dans l'appréhension des formes de productivité du social en cours en Afrique apparaît implicitement relativisée au regard d'autres travaux d'africanistes de « renom » comme le sociologue Jean-Marc Éla, le socio-anthropologue Olivier de Sardan, l'historien Mamadou Diouf, ou encore le philosophe Eboussi Boulaga. Ce dernier, par exemple, va s'affirmer à travers un canevas épistémologique indifférent à cette catégorie analytique.

« Comme cadrage des problèmes des autres, c'est discutable, parce que mon cadrage des problèmes politiques africains, conditions et autres, il faut le mettre en termes, non pas psychologiques de particularités facilement « culturelles » comme ça, il faut aussi le poser en termes politiques, en termes institutionnels. Du coup les notations anthropologiques sont peut-être même intéressantes, mais en ne croyant pas que ça nous renvoie à un État pré-politique ou à un État pré-institution cadre du système institutionnel actuel. C'est de se demander – ce qu'on fait dans beaucoup d'épistémologies un peu éveillées – : “Oui, ça vient du passé, ça vient de leur “tradition”. Mais pourquoi ils ont sélectionné ça ? Bien des choses se sont perdues, pourquoi ceci résiste ?”. Sinon par des fonctions actuelles que ça joue. Et donc c'est ce qu'il faut analyser. C'est tout. Voilà la réponse épistémologique¹²¹ ».

Symbole même de résistance à l'enrôlement du système prédateur dominant – aussi bien dans son parcours de vie personnel qu'à travers ses écrits scientifiques –, l'auteur de *la crise du*

¹²¹ Entretien réalisé à Yaoundé le 1^{er} février 2014.

Muntu n'est pas seulement proche de Jean-Marc Éla, Abel Eyinga et Mongo Beti avec qui il aura souvent cheminé et échangé sur la problématique de la quête du sens. Il apparaît également comme l'une des figures de la dissidence-créatrice qui aura grandement influencé les trajectoires d'Ambroise, de Mathias, de Jean-Bosco et même de jeunes entrepreneurs actuels. Ceci nous conduit à réinterroger la pertinence du paradigme de Jean-François Bayart.

Nous sommes maintenant fondés à penser que la « corruption », au même titre que les conflits improprement qualifiés d'ethniques, est la manifestation banale de cette « politique du ventre ». En d'autres mots, les luttes sociales constitutives de la recherche hégémonique et de la production de l'État revêtent la forme privilégiée d'une curée à laquelle l'ensemble des acteurs – ceux du « haut » comme ceux du « bas » – participent, dans le monde des réseaux (Bayart, 2006 : 288).

Cette affirmation qui fait de la « corruption », « politique du ventre » et « production de l'État », un vaste ensemble conceptuel épuisant les logiques de productivité sociale-historique en Afrique, est remis en cause par l'orientation subjectivée de l'engagement entrepreneurial. En intégrant dominants et dominés dans une même *épistémè* qui épuise le sens du phénomène social-politique au sud du Sahara, le paradigme bayartien de la *gouvernementalité* du ventre apparaît peu apte à se laisser féconder par le sens profond des dynamiques conflictuelles de réinvention du politique à partir de la marge (Beck, 1997). Si l'on peut admettre avec Bayart que la corruption et la prédation participent de l'apanage et des puissants, et des dominés, il n'en demeure pas moins que le recours ne s'opère guère suivant les mêmes modalités, ou selon les mêmes critères référentiels. Il nous apparaît nettement que ce paradigme *bulldozer* opère par force en oblitérant d'autres formes subtiles de production du politique en Afrique, et non moins inscrite dans l'historicité du sens. Les pratiques dominantes et objectivées inhérentes à la politique du ventre ne sauraient seulement être, comme il l'affirme, « des conduites politiques et sociales que se partagent la pluralité des acteurs, sur une plus ou moins grande échelle » (Bayart, *op.cit.* : 291). Mieux, il convient de récuser l'affirmation selon laquelle « la “politique du ventre”, en Afrique, est bien une affaire de vie ou de mort. De vie si l'on parvient à prélever sa part du “gâteau national” sans se faire prendre. De mort si l'on doit se contenter d'un hypothétique salaire qui nourrira la famille les trois premiers jours du mois, si l'on rate le coup salvateur, si l'on se laisse surprendre et abattre par les concurrents, fussent-ils revêtus des oripeaux de l'usage légitime de la coercition » (*idem* : 292). À l'instar des figures entrepreneuriales, d'autres individualités organisent également leur existence en dehors de ce référentiel considéré comme un phénomène social total.

La politique du ventre, de notre point de vue, c'est d'abord la victoire historique d'une certaine approche hégémonique – parmi d'autres approches possibles – du *colapse state*¹²² en Afrique, notamment dans son adaptabilité avec le système-monde capitaliste. À l'intérieur de la postcolonie, elle se met en scène à travers une culture matérielle extravagante sur laquelle leaders politiques et élite administrative s'appuient pour susciter l'attirance et un certain enthousiasme, surtout pour se faire une clientèle. C'est également une exacerbation de l'extraversion qui prend l'orientation d'un recours disproportionné aux produits de luxe importés de l'Occident en vue de « blazer » l'entourage et se donner l'impression de distinction, voire de distanciation vis-à-vis du « proche ». Dès lors, le souci principal avec la systématisation originale de Bayart, c'est de ne voir en des logiques d'action non conformes à la *gouvernementalité* du ventre, que pure stratégie ou tactique, et jamais comme des exemples pertinents de promotion d'un modèle « autre » de socialité. Le fait n'est pas pour nous de nier l'attrait de la culture matérielle chez certains sujets-entrepreneurs, et encore moins son emprise généralisée. Il s'agit juste d'attirer l'attention sur l'autre réalité objectivée qui se trouve au cœur de l'engagement entrepreneurial. À savoir que la découverte des « effets pervers » de cette culture du « ventre » peut provoquer des tensions identitaires auprès des individus en quête de soi, au point de modifier leurs logiques d'action sociale. C'est à partir de ce moment surtout, à savoir celui de cette découverte – qui va susciter une certaine « distanciation » subjective vis-à-vis des figures obnubilées par le souci d'accumulation – que le masque de la politique du ventre peut commencer à s'estomper¹²³. Mieux, il semblerait même que c'est lorsque l'individu s'engage à conjurer les effets néfastes de la politique du ventre sur son environnement qu'il découvre les fondements sociohistoriques réels des couacs environnementaux. C'est du moins ce que laisse penser l'exploration des représentations partagées sur les contraintes structurelles rencontrées dans l'engagement.

5-2. Permanence d'une apathie sociale généralisée

Après avoir présenté l'élite au pouvoir et « sa » politique du ventre comme le principal obstacle à la dynamique entrepreneuriale, l'entrepreneur reconnaît également l'existence d'une apathie sociale généralisée comme une difficulté rencontrée sur le terrain.

« Notre société souffre du fait de son état d'esprit. Quand les gens ne peuvent plus prendre des risques, prendre des initiatives, c'est une société qui n'est pas dynamique. Même au niveau individuel, si les

¹²² Confère Zartman, I.W. (dir.), 1995, *Collapsed state: The disintegration and Restoration of Legitimate Authority*, Boulder, Londre, Lynne Rienner Publisher.

¹²³ L'emprise actuelle de la politique du ventre demeurerait toujours prégnante parce que ses figures de proue parviennent à bloquer l'émergence et le développement d'autres expériences de productivité sociale.

gens ne peuvent pas marcher pour contester, pour réclamer des choses, ils attendent seulement que ça va tomber du ciel. Chaque acteur de changement, un agent de changement prend les risques. Si tu ne prends pas de risques pour changer une situation sociale ou de l'État, mais ça va rester là » (Babi).

« Mais je pense qu'il y a tout un problème, c'est qu'il y a encore une sorte d'emprise du paradigme des *passagers clandestins* (de Mancour Olson) dans la société camerounaise. C'est-à-dire tout le monde, on a les mêmes problèmes, on a les mêmes intérêts, on a même les armes communes, mais personne ne veut en réalité courir le risque de risquer si je peux m'exprimer ainsi. Le passager clandestin est ce passager qui en réalité ne veut pas s'engager dans une mobilisation collective, mais veut avoir des retombés de la mobilisation collective. Et donc je crois que c'est l'un des problèmes, tout ce monde-là qui nous félicite et autres, je ne suis pas sûr que plusieurs d'entre eux seraient prêts à venir mener le même combat avec nous. Ils préfèrent rester spectateurs. Donc il y a aussi ce problème qui se pose. Le problème de la dépolitisation de la société camerounaise fait en sorte qu'on n'enregistre pas les grands résultats qu'il faut, même si les gens restent admiratifs de ce que nous faisons » (Claude).

« L'autre chose étant que les populations immédiatement bénéficiaires des activités des intervenants dans la chaîne de l'offre et de la demande des biens publics, elles-mêmes ne sont pas très encore très conscientes du rôle et de la place qui leur revient et de l'impact qu'elle pourrait avoir » (Malet).

Une certaine apathie sociale généralisée favoriserait également le maintien de l'inertie. La principale cause du grippage des dynamiques de changement s'expliquerait par la prévalence généralisée du désir de consommation sur la nécessité de production. Cette séduction matérielle, en plus de propulser continuellement l'élite et le peuple hors de leur « moi », renforce l'inféodation effrayante de la société entière au capitalisme impérialiste. Un effet pervers majeur de cette situation se trouve dans le puisement continu de la pérennité de cette élite dans la dépossession des populations de leurs facultés de créativité culturelle. Le peuple africain ainsi soumis à « un véritable processus d'infantilisation » (Éla, 1990 : 58) peinerait à se constituer en site véritable de productivité sociale.

Les auteurs de l'enquête de 2011 sur les perceptions politiques des jeunes affirment avoir fréquemment essuyé des refus systématiques d'aborder les questions politiques. Ce constat va conduire le groupe de recherche à appréhender cette manière de rendre « taboue » la seule évocation de la politique comme une conséquence du « traumatisme » inscrit à la naissance de l'État-Nation, et qui aujourd'hui se rejouerait « névrotiquement et périodiquement » (Eboussi Boulaga et *al.*, *op.cit.* : 69). Aussi la conclusion selon laquelle le jeune camerounais de 2011 serait encore loin de jouir « d'une vie complètement affranchie de la terreur, que ce soit par lui-même, par ses amis, camarades et connaissances » (*idem* : 70), connoterait que la temporalité autoritaire continue à influencer les interactions quotidiennes, en dépit de la

présence d'autres temporalités plus sensibles à l'émergence du sujet. Dans le sillage de ce constat, Achille Mbembe, dans son interview du 20 avril 2016 accordée au quotidien *Mutations*, perçoit l'apathie sociale généralisée comme une « tragédie » exploitée par un régime perpétuant un mode de « gouvernement par les instincts » qui aurait fini par produire un spécimen d'homme « corrompu, veule, peureux et servile ». D'après ce penseur,

« Cette sorte d'homme sans foi ni loi est désormais en chacun de nous, et c'est cela qui fait à la fois notre tragédie et la force de ce régime. Il a face à lui une masse apparemment malléable de figurines créées à son image, qu'il peut sans aucun risque compromettre moralement, souiller à volonté et soumettre périodiquement à toute forme de gymnastique, à n'importe quel moment et sous n'importe quelles conditions. Tant que nous resterons prostrés dans cette sorte de vie parasitaire, incapables de nous mettre debout et de lui faire payer à un prix très élevé ce genre d'abus, rien ne changera ».

Ces constats expliqueraient pourquoi la dynamique historique de subjectivation étudiée dans cette recherche n'est pas encore parvenue à faire « mode ». Depuis la naissance par césarienne de l'État, les rares soulèvements et revendications populaires observés sont pour la plupart des réactions face à une crise ou autre choc externe survenu promptement. Ce qui s'observe de manière quotidienne et banale chez les plus démunis, ce sont des chuchotements et des calomnies contre le système dominant, surtout dans le but de se soulager de la misère quotidienne, voire de se donner une impression de participation citoyenne. Ces différents espaces de soulagement réciproque débouchent rarement sur l'élaboration des stratégies de renversement de l'ordre contesté. La société camerounaise donnerait l'impression de se laisser endormir par l'opium du déterminisme et de la fatalité qui serait parvenu à faire éclore la culture du « on va alors faire comment ? ». Cette principale défaite de l'individu se laisserait saisir au premier abord.

Certes, il existe des cercles et volontés de réveil et de créativité perceptibles avec un léger décalage du curseur visuel. Sûrement que certains micros espaces de créativité mis en place par des entrepreneurs constituent des pôles critiques susceptibles de se projeter d'une manière efficiente et durable sur la scène sociale et politique. Ces espaces de dissidence demeurent néanmoins très disséminés et encore peu aptes à stimuler de véritables rapprochements susceptibles de fonder une conscience de soi collectivement solide. De manière générale, la répugnance ou la peur des individus à prendre des risques et des initiatives, à entreprendre des marches de contestation ou de revendication, est assez manifeste. Cette répugnance est comptée parmi les principales raisons de l'attachement généralisé aux « identités assignées », domaine de ceux qui « attendent seulement que ça va tomber du ciel ».

« On est parfois comme si on était myope, c'est-à-dire que bon il y a des gens qui ne comprennent pas ce qui se passe, on continue donc d'accepter l'inacceptable. Oui dans d'autres régions, on ne peut même pas accepter ça. Même les citoyens ils vont se révolter ! Mais chez nous les citoyens sont tranquilles » (Babi).

Ces propos de Babi se recourent dans plusieurs autres récits. Olivier emballé dans ses représentations mystico-religieuses de la vie sociale se dit également convaincu qu'une « opération métaphysique » aurait voilé les yeux des Camerounais tout en instaurant en eux une peur vis-à-vis de l'engagement politique : « Comment comprendre, s'interroge Olivier, qu'on soit l'un des rares pays où on coupe les salaires et personne ne bouge, comment comprendre ça ? Comment comprendre cet extrême immobilisme, presque ontologique, qui semble caractériser la grande partie de la population, cette apathie, comment comprendre cela ? ».

Dans son état actuel, la poussée d'individualisation au Cameroun achopperait encore dans sa tentative à obliger l'État à s'enraciner davantage au sein des structures sociales, véritables lieux d'invention du contemporain. Une certaine responsabilité de cet « échec » incombe également à la conscience populaire (si tant est qu'elle existe) peu apte à produire un discours collectif susceptible d'entraîner un mouvement social général de saisissement des enjeux réels de la modernité. Même si le social reste le principal lieu d'invention de ladite modernité, les individus qui le constituent semblent encore peu conscients de leur rôle propre dans la réinvention de l'humanité à venir. Bien entendu, des signaux de réflexivité commencent à se refléter dans différents coins et au sein de certaines catégories sociales. Mais plutôt que le reflet d'un réel mouvement collectif *d'indignation*, ces signaux oscillent entre simple résignation faisant suite à la lassitude généralisée vis-à-vis d'un pouvoir improductif et une amorce timide de promotion d'espaces de créativité et d'épanouissement.

À sa manière, la société camerounaise aspire à l'autonomie, à la liberté et à l'emprise sur son destin. La répugnance généralisée de l'élite au pouvoir, consciente de devoir recourir à la fraude électorale, à la corruption et à l'autoritarisme (quoique de plus en plus dissimulées), pour se maintenir aux affaires, serait une preuve. Seulement, c'est au sein de cette même société que s'observe encore des résistances au développement d'une véritable culture d'auto-prise en charge généralisée. Il se serait historiquement installé un réflexe généralisé à se laisser séduire par le processus du sous-développement social inauguré avec la traite négrière et consolidé par les régimes politiques actuels après avoir été systématisé durant l'ère coloniale. Ce processus de sous-développement social dont le secret réside dans l'irrésistible attrait exercé par le « mythe du bien-être par la prospérité matérielle » insinué dans l'esprit-

nègre, constituerait une autre grille de lecture crédible de l'inertie structurelle présente. Très pratiques et efficaces, ces gadgets du bonheur créent artificiellement un besoin qui, « chevillé au corps social », ferait atrocement souffrir « de ne pas en jouir totalement » tout en tenaillant en cela même l'indigène-désirant *à vie*, par ce désir de posséder, surtout de toujours posséder « davantage que les autres » (Bureau, 1978 : 91). Le désir de posséder sans mise en place préalable d'une stratégie de production continuerait à régir l'ensemble des pratiques sociales.

« L'exode rural s'est montré plus accentué aujourd'hui qu'à l'époque où j'investiguais encore. À cette époque-là, j'avais affaire en même temps aux vieux et aux jeunes. Mais aujourd'hui, les jeunes deviennent des espèces un peu rares parce qu'ils veulent tous aller en ville. À défaut de la ville, tous épousent les habitudes de la ville, parce qu'imaginez, qu'il n'y a pas de village aujourd'hui où le principal moyen de locomotion n'est pas le mototaxi. Est-ce que tu sais qu'on compte déjà 250.000 mototaxis ? Et pourtant à l'époque ce n'était pas ça, les jeunes ont trouvé une voie facile et improductive aujourd'hui. C'est-à-dire les temps changent et malheureusement au détriment du milieu rural qui se vide de sa ressource humaine » (Bernard).

« On n'a pas la notion de groupe, on n'a pas la notion de bien public, tout le monde a la notion de bien individuel. Je pense que si on essaye de tout mettre en œuvre à tous les niveaux pour comprendre la notion de bien public, de bien de groupe, de groupe, c'est quelque chose qui va nous permettre d'avancer rapidement. Aussi si chacun pouvait oser, car ici en Afrique, les gens n'osent pas parce que beaucoup sont défaitistes » (Jackson).

Les valeurs éthiques profondes d'une société s'apprécient véritablement par l'entrecroisement des représentations-perceptions sociales avec les pratiques et logiques d'action effectives. Cependant, les valeurs éthiques les plus élevées et susceptibles d'accorder l'ensemble des individus « ne constituent pas des normes directement utilisables au niveau de l'action » (Eboussi Boulaga et *al.*, *op.cit.* : 56-57). Le déficit d'effectivité sociale sur ses propres systèmes de normes et de leurs critères concrets d'évaluation ou d'auto-évaluation, constituerait l'une des principales racines du « mal africain » (*idem* : 58). Car cette apathie, qui semble atteindre les détails de la moindre initiative, apparaît comme un autre secret du maintien dans le non-développement qui fait le « bonheur » des *régimes perpétuels*.

5-3. L'extraversion politique en question ou le mirage du pré-carré français

À côté des contraintes politiques-institutionnelles et sociales internes, l'engagement entrepreneurial se trouve également buté – de manière plus discrète, mais non moins déterminante – par d'autres couacs structurels historiques liés au mode d'inscription de l'État dans le concert des nations souveraines. L'extraversion, que Jean-François Bayart définit

comme le fait d' « épouser des éléments culturels étrangers en les soumettant à des objectifs autochtones » (1996 : 80), semble y jouer un rôle décisif. En mettant l'accent sur les formes endogènes de réappropriation de « l'Etat importé » en vue de la production des enjeux d'*abord africains*, la définition de l'extraversion avancée par Bayart permet de se démarquer de la thèse du « complot » et d'une certaine lecture passionnelle de la dépendance¹²⁴. Du point de vue strictement empirique, cette définition reste néanmoins loin de révéler les différents contours de ce phénomène. C'est ainsi que relativisant l'hypothèse de Bayart sur l'autonomisation de l'État au Cameroun, Jean Copans souligne la nécessité d'une analyse plus empirique de son versant proprement néocolonial qui, de son point de vue, permettrait de comprendre comment « le bonapartisme » peut en même temps être une forme nationale d'hégémonie étatique et une « forme adéquate de la dépendance internationale »¹²⁵. Si la dépendance internationale se présente aujourd'hui sous plusieurs aspects, il importe de relever qu'à l'origine de sa forme postcoloniale, se trouve un certain lien ombilical noué à la veille de l'indépendance entre Ahidjo et les autorités françaises, et matérialisé par une série d'accords dits de coopération¹²⁶. Suivant l'interprétation de nos entrepreneurs, les effets induits de ces accords continueraient à gripper le développement sociopolitique au Cameroun.

« J'ai développé dans un travail il y a quelques années déjà, le concept de *l'extraversion étatique* pour exprimer le fait que les États africains au sortir des indépendances étaient conçus et organisés pour dépendre de l'extérieur. Mais cette dépendance de l'extérieur n'était pas le seul fait du colon. L'extraversion étatique est la rencontre entre deux volontés : la volonté de l'ancienne puissance impériale et la volonté d'une élite politique interne qui, faute de légitimité politique suffisante, est allée souscrire à une assurance-vie-politique dans les grandes capitales occidentales. Et en retour, ils ont garanti et ils garantissent la préservation des intérêts de ces puissances » (Alain).

« Une banque centrale devrait se consacrer au service des agents économiques de son pays. Or chez nous, la banque centrale ne sert mieux que quand elle doit traiter avec des partenaires qui n'ont rien à voir avec nos préoccupations fondamentales, qui n'apportent rien au développement local. Vous avez

¹²⁴ Bayart ne s'oppose pas qu'aux courants dépendantistes. Mais aussi à la thèse moins passionnelle, mais normative et occidental-centrée de B. Badie sur l'échec de l'État. Réfutant le « complot », Badie (1992 : 278, 311 et 315) présente la double dépendance culturelle et économique de l'État importé hors de l'Occident et, en rupture avec sa base sociale, comme un *effet de conjoncture*, c'est-à-dire une propriété du mode de répartition des ressources propre au système international. Pour lui, la logique de la dépendance constitue la principale source qui assurerait la pérennité de l'ordre international, et rendue possible par un processus d'occidentalisation « forcée » du monde à la fois générateur d'ordre (imposition des règles unifiant plusieurs mondes) et d'entropie (faible imposition de l'effectivité des règles imposées et faible unification des sens).

¹²⁵ Ce débat suscité après la publication du livre est repris dans sa seconde édition (Bayart, 1985 : 321-322).

¹²⁶ Expert financier, Babi fait remonter l'extraversion économique des États africains aux accords de coopération signés à la veille et aux lendemains des indépendances entre leurs Président et Paris. Ce qui expliquerait pourquoi les banques centrales internes plus préoccupées à veiller sur le respect desdits accords, sont peu sensibles sur les problèmes endogènes. Bob et Ambroise font une analyse similaire à propos de la politique pédagogique en vigueur au Cameroun.

une banque centrale toujours liée par des *accord de coopération*, où il faut veiller à respecter ceci, qui n'a rien à voir avec les besoins des agents économiques d'ici. Résultat, elle est dispersée à s'occuper des choses qui n'ont aucune importance pour nous ici. Si vous supprimez ça, la banque centrale va être plus concentrée sur les problèmes endogènes comme toutes les banques centrales dans le monde. Ce n'est pas que c'est quelque chose de spéciale, je suis simplement en train de dire qu'on est parfois comme si on était myope... » (Babi).

« C'est un accord de dupe, c'est un accord qui n'apporte rien à l'Afrique. C'est un accord qui nous réduit à un contrat d'importation, c'est un accord qui n'entraîne pas la croissance ou l'emploi, qui ne favorise pas le développement de l'Afrique, c'est un accord qui va tout à l'avantage de l'Europe, même si derrière ça, ils vont nous apporter des financements, mais c'est pas ça ! On n'a pas besoin de ça aujourd'hui » (Célestin, remonté contre les accords APE).

Afin de partir « pour mieux rester », les accords de coopération, « inégaux » et « largement secrets » auront pour objectif indétrônable de maintenir l'élite cooptée sous orbite français, en maintenant un certain degré de dépendance de l'État. Grâce à l'appui du parrain métropolitain, ce dernier sera en même temps solidement armé pour faire face aux « troubles intérieurs » susceptibles de faire vaciller lesdits accords, « et ainsi ébranler la nouvelle architecture de ce colonialisme réformé » (Deltombe et *al.*, 2011 : 14). Reflet ainsi des limites de l'interactionnisme et du paradigme de la co-construction, ces accords ont souvent été assimilés par les acteurs sociaux endogènes à une forme originale de coopération « franco-Ahidjo » ou finalement « franco-française » du fait de la *fidélisation* réussie du premier chef d'État camerounais incorporé dans l'union française (Eyinga, 1984 : 330). Ne faisant ainsi sens qu'après une désubstantialisation de leur signification originelle, les accords de coopération permettront aux « assistants » français, derrière l'apparence « technique » de leur mission, au demeurant extrêmement politique, d'être des véritables « patrons ». Ce qui les conduira à définir les plans quinquennaux dont la mise en place viendra renforcer la dépendance économique du pays tout améliorant davantage le rendement des capitaux privés français, déjà ultra-dominants (Deltombe et *al.*, *op.cit.* : 507).

Les accords de coopération dont les premières signatures se font en 1957 vont inaugurer le basculement de l'État-nation en projection dans la dépendance politique, culturelle, militaire et économique (Eteki-Otabela, 2001 : 236-238). En cela, l'indépendance de « façade » octroyée au Cameroun va s'articuler autour du caractère *secret* et « terriblement discret » des *Conventions de coopération* franco-camerounaises du 31 décembre 1958 au 31 décembre 1959. Ces derniers trahiraient « l'obsession des autorités françaises pour les matières naturelles stratégiques », tout en offrant à la France des « avantages et des privilèges absolus

dans la conduite des affaires » du Cameroun¹²⁷. La crise identitaire de l'autonomie internationale du Cameroun serait ainsi étroitement liée à son modèle périphérique d'insertion accentué par le renforcement des contraintes franco-occidentales de parrainage diplomatique et stratégique. Ce parrainage qui aura vidé le sens de la notion de souveraineté au Cameroun expliquerait la préemption de la France dans plusieurs secteurs économiques stratégiques, à l'instar du pétrole et du bois (Owona Nguini, *op.cit.* : 1074-1079).

Le processus de formation de l'État au Cameroun met en lumière ce monopole hégémonique d'un centre sur la périphérie à travers la construction d'un modèle de gouvernance jacobiniste « venu de l'extérieur » (Belomo Essono, 2007 : 40). Raison d'être de la coopération France-Afrique, ce monopole hégémonique continuerait de nos jours à façonner « la fabrication de l'ordre sécuritaire dans un processus d'intégration, d'assujettissement, de mimétisme, de recreation, de reformulation, d'élaboration, de mise en œuvre et de contournement de ces politiques » (*idem* : 50). La coopération militaire aurait mis en œuvre des logiques d'extraversion qui limiteraient considérablement la souveraineté¹²⁸ de l'État camerounais dont la sécurité dépend d'une nation étrangère. En cela, l'État français en dépit du redéploiement actuel des États-Unis et de la Chine dans le golfe de Guinée, se targuerait de revendiquer le monopole de la contrainte légitime au sein de l'État camerounais, avec un certain succès¹²⁹. Ce qui découle naturellement sur l'assujettissement de ce dernier par le dédoublement d'un État sous domination, et dont les dirigeants, en mal de légitimité face à leurs populations, consolideront un régime politique policier hostile au développement de l'individualité.

¹²⁷ (Deltombe et *al.*, *op.cit.* : 456-458). « Le 13 novembre 1960, sont ainsi signés pas moins de douze conventions et accords bilatéraux qui encadrent sévèrement la souveraineté camerounaise et inscrivent dans le marbre, en le contractualisant, le lien de dépendance qui unit depuis des décennies le Cameroun à la France. Ainsi en va-t-il par exemple dans le domaine monétaire : par l'accord qu'il signe avec la France, le Cameroun est maintenu dans la zone franc, conserve le franc CFA et confie à son ancienne puissance tutrice sa politique monétaire, ce qui limite drastiquement son autonomie... Comme en 1958 et en 1959, les aspects sécuritaires de la coopération franco-camerounaise sont les plus sensibles. Pour ne pas alerter les upécistes qui condamnent avec virulence les pourparlers "franco-Ahidjo", l'accord de défense du 13 novembre 1960, comme les précédents, restera secret (...). Résumons : c'est en vertu d'une convention provisoire (31 décembre 1959) renouvelée six mois plus tard (juin 1960), puis d'un accord de défense définitif (13 novembre 1960) et, enfin, d'un "accord spécial" (12 janvier 1961) renouvelé pour six mois supplémentaires (12 juin 1961), tous signés dans le plus grand secret, que les troupes françaises commandées par le général Briand font directement, pendant deux années complètes, la guerre aux nationalistes camerounais » (*idem* : 461 et 463).

¹²⁸ La souveraineté doit être appréhendée au double sens attribué par J. Bodin (1993). À savoir la souveraineté *de* l'État (politique extérieure) et la souveraineté *dans* l'État (politique intérieure). Mais dans l'ensemble, l'enjeu demeure identique et renvoie au pouvoir que l'État détient pour assumer son autodéfinition et l'autodétermination de ses compétences.

¹²⁹ La constitution par la France de l'ordre sécuritaire au Cameroun serait ainsi « instrumentale » dans la mesure où « sa visée première demeure la volonté d'inscrire le Cameroun dans le précarré et le désir de se positionner sur le plan international » (Belomo Essono, 2007 : 61).

Produit discret du pré carré, le Service de documentation camerounais (SEDOC) sous un nom étrangement innocent constituerait l'une des « tentacules africaines des services secrets français » (Fenkam, 2003 : 104). Système « sournois » où tout se déciderait à Paris dans le sens des intérêts de la Métropole *d'abord*, le pré carré aurait institué un modèle-type foccartien de coopération distinguant le dominant du dominé, et qui serait l'antithèse de la coopération détournée de sa sémantique originelle¹³⁰. Conseiller personnel du général de Gaulle et homme-orchestre du système « françafricain » situé à la croisée des différents réseaux d'influence gaulliens, Jacques Foccart aura, au-delà du Cameroun, pratiquement réussi à obliger l'ensemble des chefs d'État africains, soumis sous sa férule, à payer la *dime* de leur « trône » par l'anéantissement de toute initiative interne susceptible d'ébranler ou de contester l'ordre néocolonial. Ce dispositif géopolitique apparaît nettement en filigrane au sein de la littérature spécialisée comme le point d'achoppement par excellence de la dynamique entrepreneuriale camerounaise¹³¹. Depuis l'implantation du système-Foccart jusqu'à sa réplique économique actuelle symbolisée par Vincent Bolloré¹³², sans oublier l'investissement personnel des chefs d'État de la Ve République et le rôle des firmes transnationales telle ELF, le monopole du capital français au Cameroun digèrerait difficilement l'existence *d'entrepreneurs autochtones dynamiques*¹³³. L'environnement local et international actuel laisse certainement l'impression d'une rupture avec cette temporalité. Il convient néanmoins de ne guère minorer la capacité de réadaptation sociologique et géopolitique des structures temporelles hégémoniques. Il convient surtout d'éviter de découper un peu trop promptement l'histoire en tranches (Le Goff, 2014) en encensant excessivement l'avènement officiel du pluralisme politique en Afrique.

¹³⁰ Cette argumentation est inspirée de Mongo Beti. Selon cet écrivain au penchant assez passionnel, les assassinats de Thomas Sankara et de Sylvanus Olympio, par exemple, participent du foccartisme entendu comme « un phénomène typiquement français, une tentative criminelle, sanglante de recolonisation ». Selon le même auteur, ELF, qui aurait installé l'actuel président camerounais, serait une création de Charles de Gaulle visant le double objectif d'éradication de toute incertitude dans l'approvisionnement de la France en pétrole, et dans le maintien en Afrique d'une classe politique inféodée au capital rentier (Kom, 2006 : 199, 243 et 244).

¹³¹ Mongo Beti, 2010 : 36 ; 1993 : 91 ; Éla, 2006a : 100 & 103 ; Eteki-Otabela, 2001 : 264 ; Deltombe et al., 2011 : 651 ; etc.

¹³² Lire, entre autres, Thomas Deltombe : « Port, rail, plantations : le triste bilan de Bolloré au Cameroun », *Monde Diplomatique*, avril 2009, article inédit.

¹³³ L'initiative entrepreneuriale semble avoir toujours été la bête noire des régimes africains placés sous la tutelle des réseaux de la Françafrique coordonnées durant plusieurs décennies par Jacques Foccart. L'affaire Moungo-Plastique reste un cas d'école de ce processus politique d'anéantissement des initiatives d'entrepreneurs désirant de rentrer dans le secteur industriel au Cameroun : « Créée en 1969 sous l'impulsion de l'ancien évêque de Nkongsamba, Mgr Albert Ndogmo, à partir des capitaux camerounais, cette société devait produire des objets et des ustensiles ménagers. Mongo Béti a décrit dans un livre courageux le processus de destruction de cette société à partir du mythe d'un coup d'État qui a servi de prétexte au régime d'Ahidjo placé sous la tutelle de Foccart pour condamner à mort un homme dont l'initiative bousculait les monopoles établis » (Éla, 2006a : 77, 92 et 100).

5-4. Le « spectre » du néocolonialisme

Le capitalisme rentier international a longtemps fait des colonies une réserve de matières premières que l'on pouvait déverser sur le marché européen après avoir manufacturé. Après cet essor, sa phase d'accumulation du capital en est arrivée vers la fin de la première moitié du XXe siècle à « modifier sa conception de la rentabilité d'une affaire », en faisant de la société coloniale un marché composé d'une importante clientèle qui achète (Fanon, 2002 : 64-65). Pour maintenir cet état de fait, le Cameroun, à l'instar d'autres États d'Afrique noire francophone va, au lendemain de l'indépendance, préserver cette identité de « création artificielle », c'est-à-dire de « legs de la colonisation sans racines profondes » (Médard, 1977 : 49). Ceci expliquerait le maintien d'un lien profond entre l'extraversion sociopolitique, la permanence de l'État « prédateur » (Darbon, 1990) et la poursuite d'une gouvernance publique aux relents néocoloniaux. C'est probablement la raison pour laquelle l'État postcolonial qui ne maîtrise que le modèle de gestion prébendiste-patrimonial semble condamné à ne reproduire que de l'inertie en Afrique¹³⁴. Aux yeux de certains observateurs, l'immobilisme constitue une politique publique à part entière qui relèverait même de la marque de fabrique de Paul Biya. Ce dernier y recourrait en fréquence pour « bloquer » certaines réformes importantes tout en décourageant les individus impatientes, voire en épuisant « ses adversaires par la lenteur de sa démarche politique ». Portant un regard rétrospectif sur les élections présidentielles de 2011, Séverin affirme :

« Quand on parle d'Elecam aujourd'hui, je lisais encore le titre d'un confrère, il semblerait bien qu'on a ouvert des consultations pour le conseil électoral, non ! C'est tout le système électoral, la loi électorale qu'il faut remettre à plat et sortir une loi électorale claire et unique. Parce qu'aujourd'hui, le directeur d'*Elections Cameroon* a plus de force que le Conseil électoral. C'est-à-dire que Biya a cette force là que quand vous insister pour la mise en place d'une institution, dès qu'il se rend compte que cette institution peut lui échapper, il va mettre les dispositions réglementaires qui fassent en sorte que la force de cette institution soit complètement annihilée » (Séverin).

Cette « stratégie de la tortue » permettrait ainsi au chef de l'État camerounais de contrôler le rythme des processus politiques en leur imprimant un « style » plus personnel (Éla, *op.cit.* : 92). Mais plutôt qu'une marque personnelle de fabrique, cette pratique s'inscrit dans la vocation profonde attribuée à la bourgeoisie nationale africaine depuis les indépendances. À savoir une faible orientation vers les activités de production, d'invention et de construction,

¹³⁴ J.-P. Olivier de Sardan (2010) fustigeant la posture culturaliste traditionnaliste africaniste qui excelle en généralité, tire par exemple l'attention sur l'impact de ce mode de gouvernance colonial « très éloigné des normes et valeurs de bureaucraties européennes de l'époque » sur l'intériorisation-incorporation, puis le développement en postcolonie des pratiques de mépris de l'utilisateur et de clientélisme-népotisme dévergondé.

afin d'améliorer son adaptation à sa vocation essentiellement canalisée « vers des activités de type intermédiaire » qui permettraient d'être juste dans le « circuit » et la « combine » (Fanon, *op.cit.* : 146). En cela, l'entrepreneur émergent qui refuse de rentrer dans ce créneau devient *fatalement* une épine à la stabilité de ce modèle classique de gouvernance.

Cette logique gouvernante qui, selon Fanon, reflèterait la psychologie d'hommes d'affaires tout en s'opposant à celle des capitaines d'industrie, traduirait une absence de vision entrepreneuriale propre à l'invention, à la découverte et à la transformation. Se confortant ainsi dans sa mission historiquement assignée qui en fait des intermédiaires d'un certain capitalisme rentier international, l'accumulation dévergondée astreint cette élite au rôle « d'agent d'affaires de la bourgeoisie occidentale », en dépit des marges de manœuvre acquises par certains dirigeants locaux. Ce modèle d'accumulation favoriserait la domination de « l'esprit jouisseur » au sein de la bourgeoisie nationale des pays coloniaux¹³⁵. Ceci expliquerait la permanence de la temporalité « esclavagiste » et « coloniale » qui assurerait la pérennité du « mensonge », de « l'impuissance », de « l'insécurité » et de la violence structurelles¹³⁶. Les fondements « naturels » de l'État « fétichiste » actuel puiseraient leurs racines dans cette forme « originelle » de gouvernance taillée à la mesure des potentats africains, tout en préservant les intérêts d'une certaine rente néocoloniale. C'est ainsi qu'en voulant s'attaquer aux plantations françaises situées dans la région du Mungo, le député de la région va se trouver « foudroyé » par le régime en place, érigé en pourfendeur des intérêts des anciens patrons coloniaux. S'étant saisi du dossier dudit maire incarcéré, Madeleine se trouvera à son tour confrontée aux effets induits du pacte colonial constamment réactualisé.

« Vous savez les Affaires étrangères françaises, quand vous ne faites pas leur volonté, parce qu'ils se disaient que moi en tant que Chevalier de l'ordre de mérite française, je devais être accrochée à leurs lèvres. Et avec le dossier de Ndoumè Pendja où j'ai pris position contre les intérêts français à cause du système quasi-esclavagiste instauré au sein de la bananeraie qui, de surcroît, ne payait pas ses impôts. Vous voyez tout ce que cela a pu causer ? Les français ont trouvé que j'étais devenue dangereuse pour eux. Vous voyez un peu des gens qui vivent et qui voient ce qui se passe réellement et qui font le contraire (...). Ce qui fait que le milieu associatif réellement n'existe pas. Je l'ai découvert au prix de ma propre sécurité. Pendant des émeutes de la bananeraie de Ndoumè Penja, j'ai fait d'autres découvertes en m'y impliquant, j'ai appris d'autres choses. Vous savez les gens se soudent, les Français se soudent entre eux. Les ONG françaises ont été unanimes avec le gouvernement français par rapport à

¹³⁵ L'intérêt des travaux de J.-F. Bayart est d'avoir relativisé cette vision dépendantiste en démontrant le potentiel stratégique de l'élite africaine qui, en jouant le jeu de l'extraversion, y trouve également son compte. Seulement, il semble peu disert sur le fait que ce « compte » est solidement préservé au détriment d'autres types sociaux de productivité qui pourraient ébranler le paradigme de la *gouvernementalité* du ventre.

¹³⁶ Mbembe, 1985, 1988 et 2000 ; Éla, 1990 ; Pommerolle, 2005 : 420 ; Eboussi Boulaga, 1993 : 103.

leur palmeraie et tout le reste, avec la connivence du gouvernement camerounais. Et ça expliquait pourquoi parfois, les gens avec qui vous travaillez surtout du côté français, vous ne compreniez pas, parce que qu'est-ce qu'on n'a pas dit de moi ? Comment j'ai bouffé l'argent du CERDIC qui était notre partenaire financier, avec toutes ces histoires qu'ils ont monté et après ils me demandent de venir rester deux ans en France, qu'il faut que je laisse le CERDIC, comment je suis très critique. Or il y avait des problèmes, et j'ai dit : "Bon. Avec tous les problèmes que j'ai eu, tout ce que Georges Serre, ancien ambassadeur de France au Cameroun nous a fait comme menaces en présence des gens, devant Puyol qui était là et les autres représentants des ambassades des pays de l'Union européenne...". Finalement j'ai compris que je ne dois pas aller donner ma vie pour des bêtises et tout ça » (Madeleine).

La difficile emprise sur la réalité de l'élite indigène « rénovée » serait ainsi artificiellement camouflée par la mise en œuvre constante d'une « sécurité » non consubstantielle à ses structures sociales, et condamnée à produire une insécurité structurelle (Belomo Essono, *op.cit.* : 42). Ce qui se tramerait, c'est une activité de destruction du tissu social par des organes du pouvoir engagés dans une guerre de *survie* contre les innovations sociales endogènes. Cette activité de destruction se déploierait sur plusieurs fronts. Le premier s'opérant par la *chasse aux sorcières* menée contre les figures entrepreneuriales identifiées comme des ennemies de l'État postcolonial. Le second portant sur la destruction des modèles susceptibles de stimuler des individualités créatives et autonomes. Et le troisième enfin visant l'anéantissement des capacités de groupements associatifs érigés en site de production et d'organisation des humanités¹³⁷. Plusieurs entrepreneurs feront l'expérience d'une phase biographique « turbulente » faite de frictions permanentes avec les autorités décidées à amenuiser leur esprit d'initiative¹³⁸. On n'aurait tort de ne guère inclure ce système anti-entrepreneurial de gouvernance dans le modèle de connivence coloniale de formation du personnel politique, en vue du maintien d'une temporalité « statique » favorable aux intérêts de l'élite clientéliste et à la préservation de la rente économique et stratégique à la Métropole.

¹³⁷ Les autorités camerounaises vont longuement négocier en secret l'extradition de Mongo Beti et d'Abel Eyinga depuis la France afin de pouvoir les « museler » à l'intérieur du pays. Entre novembre 2011 et le 16 avril 2015, l'activiste politique et écrivain Enoh Meyomessé sera incarcéré sans jugement préalable, à cause de ses écrits « dérangeants ». Il ne devra sa libération que grâce à la mobilisation d'un groupe restreint d'activistes évoluant également dans la marginalité de l'État du « ventre ». Bien plus, les activités et publications de Mongo Beti et d'Abel Eyinga seront longuement interdites au Cameroun, de la même manière que l'histoire du nationalisme camerounais sera camouflée aux futures générations, dans le but de « prévenir » les vocations entrepreneuriales.

¹³⁸ Mongo Beti se verra imposer des taxes exorbitantes à l'importation des livres en vue d'approvisionner sa librairie. Alors même qu'il n'existe aucune politique publique en matière de distribution des livres au Cameroun, ces exactions du personnel étatique l'auraient obligé à vendre le livre à 170 % du prix de vente en Europe, pour amortir les frais de transport, de débarquement et de douane. Dans un article publié le 10 septembre 1996 au sein de *La Nouvelle Expression* de Séverin, intitulé « Mourir pour le livre, ou illettrisme et sous-développement », l'écrivain confesse son désarroi : « Quelle horrible absurdité : le Camerounais, dont le revenu moyen est à peine le quarantième de celui du Français, paye un livre deux fois plus cher que ce dernier. Cela signifie qu'il a quatre-vingts fois moins de possibilités de lire, alors qu'il a cent fois plus besoin de lire ».

« L'enseignement qu'on tire de la connivence c'est qu'il n'y a pas de "génération spontanée" du personnel politique au Cameroun. Il n'y a pas de hasard ni d'inconnus parmi ceux qui accèdent aux fonctions politiques. Entre 1946 et 1960, il y avait deux canaux de recrutement fondamentaux par des figures tutélaires métropolitaines à l'instar de Louis-Paul Aujoulat et des figures tutélaires locales à partir de 1956 comme André-Marie Mbida dans la région du Nyong-et-Sanaga (Yaoundé et ses environs). Ce mode de recrutement ne semble pas s'être dissipé avec le temps (...). Les membres de ce personnel politique s'inscrivent tous dans une connivence, une proximité complice née d'affinités complexes qui ne se nouent pas toujours en public et pourtant elle anime diverses prises de positions officielles ou publiques. Le contrôle exercé par les figures tutélaires sur les voies d'accès aux fonctions politiques est d'une infinie précision. Les mailles du filet ne laissent quasiment pas entrer d'inconnu dans les allées du pouvoir. Les personnes qu'on y trouve possèdent un "pédigrée" qui décrit leur "traçabilité" qui, elle, rend compte de leur loyauté ou alors sert l'équilibre de l'ensemble des forces du territoire. C'est cette connivence qui rend sans doute compte de la présence de descendants ou proches des personnes ayant occupé des fonctions politiques dans les années 1946-1960 (...). En effet, il n'existe pas de gouvernement au Cameroun sans un membre de la famille Fouda de la ville de Yaoundé ou de la famille Hayatou de Garoua dans le Nord. L'actuel ministre de la santé André Mama Fouda est un membre de la famille d'André Fouda. Le Secrétaire d'Etat dudit ministère depuis 1996 est l'actuel Lamido de Garoua, Alim Garga Hayatou héritier du trône de son père. Lorsqu'on dresse l'oreille à l'évocation des noms des membres du gouvernement ou des détenteurs des fonctions politiques en 2012, on a l'impression que l'histoire se répète ou du moins qu'elle bégaye. Ce sont des noms déjà entendus comme celui du Délégué Général à la Sécurité nationale Amougou Nguélé qui est le fils du député de l'ATCAM (1952) Martin Mbarga Nguélé. L'actuel ministre de la défense du Cameroun Edgard Alain Mebe Ngo'o qui est membre du gouvernement depuis 2004 est le fils de Jean Ngo'o Mebe, élu député pour la première fois en 1964. L'histoire coloniale n'a pas fini de structurer les hiérarchies du Cameroun. Elles en sont encore fortement tributaires à commencer par le Président de la République actuel, Paul Biya » (Boyogueno, 2012 : 362-363).

Dans l'interview du 20 avril 2016 accordée au quotidien *Mutations*, Achille Mbembe puisera les principales raisons de la situation « désastreuse » actuelle dans l'histoire coloniale.

Mutations : Comment un pays avec autant de potentialités a-t-il fait pour se retrouver à ce stade ?

Achille Mbembe : On en est là pour une raison historique. Entre 1948 et la fin des années 1950, le Cameroun avait le choix entre deux trajectoires pour son développement historique. Il y avait, d'un côté, une trajectoire nationaliste incarnée par le mouvement upéciste, et de l'autre une trajectoire de compromission représentée par le bloc aujoulatiste. Face au pouvoir colonial, ce bloc aujoulatiste avait choisi une stratégie tout à fait collaborationniste. Il considérait la colonisation comme un bienfait, se pâmail devant la supériorité affichée des Blancs, et ne voyait aucune honte à adhérer à l'idéologie de l'infériorité raciale ou à adopter, face aux dominants, une éthique de la servilité. Avec la liquidation des grandes figures du nationalisme camerounais (Ruben Um Nyobè, Félix Moumié, Castor Osendé Afana, Ernest Ouandié), l'aujoulatisme a triomphé et exerce, depuis les années 1970, une hégémonie sans

partage sur la culture politique, les institutions publiques et la vie sociale de ce pays. On en est donc là parce que l'esprit de défiance des Camerounais a finalement été dompté. Les deux régimes d'Ahmadou Ahidjo et de Paul Biya constituent les deux faces de cette même matrice aujoulatiste.

L'écoulement visible, objectif et repérable du temps chronologique a toujours su composer avec la permanence du temps historique qui, loin d'être statique, relève néanmoins de la circularité. Les changements de contexte ne peuvent à cet effet systématiquement entraîner la modification des formes de pouvoir en exercice, comme l'indique la permanence des relents autoritaires au Cameroun. Loin de s'autodétruire de lui-même, l'adaptation au changement des contextes et la capacité à remodeler les nouvelles temporalités font parties des principales propriétés du pouvoir (Mamdani, 2004). La « transposabilité » conçue comme cette autre propriété assure la pérennité d'un même type de pouvoir, au-delà des changements de contextes. Peut-être, faut-il percevoir la permanence de la temporalité esclavagiste-coloniale derrière les nouvelles sirènes des institutions de Bretton Woods qui s'efforcent d'apparaître comme le « nouveau Moïse » investi de « la mission messianique de conduire le continent noir vers la terre promise de l'économie mondialisée » (Éla, *op.cit.* : 81). Ce qui demeure inchangé, ce n'est pas seulement la confiscation des leviers de l'économie par les « Blancs » au détriment des « autochtones ». C'est encore moins uniquement la consolidation continue du « système » avec la revitalisation permanente d'une « classe de collaborateurs africains destinée à prendre la relève dans l'exploitation des masses ». La permanence se perçoit aussi à travers l'attrait irrésistible de la « consommation du superflu », que le pouvoir matériel et symbolique « blanc » continue à exercer sur l'indigène (Bureau, *op.cit.* : 98, 99 et 187). L'une des principales raisons qui maintient l'Afrique (et l'humanité) dans une temporalité historique statique en dépit des dynamismes sociaux observés, serait la réactualisation permanente de la situation coloniale (Balandier, 1951 ; Copans, 2001), débouchant continuellement vers le *devenir nègre du monde* et les *politiques de l'inimitié* (Mbembe, 2013 et 2016).

V. Vers un schéma reconstitué de l'individu-sujet-acteur

En s'engageant – malgré lui - dans un processus utopique de conjuration des contraintes structurelles-historiques, l'expérience du sujet-entrepreneur suscite une conceptualisation non encore systématisée. Le concept de sujet-entrepreneur¹³⁹ est d'abord le produit provisoire d'un construit permanent durant des va-et-vient effectués entre le terrain de recherche et la

¹³⁹ Au stade actuel du développement de notre argumentaire, nos interlocuteurs peuvent porter la dénomination de « sujet-entrepreneur » dont l'orientation de l'engagement épouse une forme de quête de sens qui transforme en même temps leur subjectivité et leurs logiques d'action sociale.

littérature « disponible ». La structuration du récit recueilli oppose simultanément nos interlocuteurs à l'élite au pouvoir et à une certaine approche *culturaliste* du fait ethnique. À côté de cette opposition directe et subjectivement revendiquée, l'on décèle d'autres démarcages vis-à-vis de certaines figures de réussite *canonisées* (Banégas & Warnier, 2001). Il en est ainsi du *big-man* (Médard, 1987 ; Laurent, 2000), du politicien investisseur (Lacam, 1988), voire du *feyman* (Malaquais, 2001). S'il peut trouver quelques points de convergence avec certains nouveaux acteurs émergents, notamment dans la rupture commune avec certaines pratiques dominantes (Lebeau et al., 2003), il s'en démarque néanmoins dans l'orientation conférée à ses ressources propres. Notre sujet semble aussi « introuvable » au sein des figures de réinvention du capitalisme qui s'apparenteraient davantage à une variante-type de l'*homo oeconomicus* (Bayart, 1994). Il se détacherait des différents itinéraires entrepreneuriaux mobilisant l'ethos de la rétention (Warnier, 1993), des profils insérés « entre ajustement et démocratie » (Labazée, 1994) et d'autres figures optant pour une adaptation aux institutions clientélistes établies plutôt qu'à une réelle volonté d'émancipation radicale (Ellis & Fauré, 1994). Le sujet-entrepreneur apparaît surtout comme un *outsider* par défaut qui diffère néanmoins quelque peu de l'*entrepreneur moral* de Becker (1985), ce dernier semblant plus inséré dans les politiques publiques officielles. Ni purement stratège dans la mesure où l'excès de stratégie pourrait porter préjudice à sa cohérence identitaire recherchée, il semble également peu rationaliste-utilitariste en ce sens que la variable matérielle est loin d'épuiser le sens de son engagement. Ce dernier se démarquerait de la logique marchande portée vers la quête d'un intérêt strictement personnel, pour épouser un certain esprit de don (Godbout, 2007). S'il semble enfin irréductible à l'homme pluriel multi-socialisé (Lahire, 1998), c'est parce qu'il se présente davantage comme un *drôle* de sujet qui s'efforce de préserver un minimum de contrôle sur les schèmes sociaux incorporés en vue de conférer de la cohérence et de la consistance à son identité. Enfin, s'il désigne un individu concret, le concept de sujet-entrepreneur traduit en même temps une orientation subjective quasi-similaire d'un ensemble structuré de logiques d'action décelées auprès de certains individus engagés en marge du sérail politique officiel. La conceptualisation de cette figure s'opère à partir du matériau biographique recueilli. Elle recoupe l'intérêt du travail d'interroger la pertinence de l'outil biographique dans l'objectivation des mutations sociales en travail en Afrique.

1. L'entrepreneur, une individualité en constant procès

L'environnement ne fabrique pas les individus comme la terre fait pousser les champignons. Il les astreint certes, à des canaux de socialisation déterminés à l'avance et généralement

incorporés à leur insu sous forme de schèmes. L'influence de ces schèmes sociaux incorporés validerait l'hypothèse sociologique de la fabrication sociale des individus. Notre inconfort avec ce verdict sociologique objectif se trouve dans le risque d'effacement de l'individu en tant que « je ». De notre point de vue, la pertinence de ce dernier demeure grâce au double travail de la conscience réflexive et de la subjectivité. Ce travail sur soi, en impliquant la sensibilité personnelle, permettrait à l'individualité en acte de se composer une cohérence biographique attentive aux aspirations individuelles, sans éradiquer l'influence des déterminismes sociaux. C'est cette hypothèse que nous voudrions problématiser ici à travers le triptyque individu-sujet-acteur. Il s'agit non seulement de démontrer comment leur articulation permet de saisir les mécanismes psychiques et sociologiques qui interviennent dans le processus d'émergence du sujet-entrepreneur. Mais aussi de voir comment le devenir sujet-entrepreneur permet de saisir le sens de la dynamique entrepreneuriale en cours.

Le passage de la communauté à la société serait, selon le postulat de la sociologie classique, au cœur de l'émergence de la société moderne. Cette idée-force, en dépit des nuances progressivement apportées, préservent une pertinence certaine au sein des nouvelles sociologies. En dépit des distances prises vis-à-vis des pères fondateurs de la discipline sociologique, les sociologues actuels continuent, à l'instar des pionniers, à considérer l'individu comme un produit de la société moderne – elle-même opposée aux communautés traditionnelles. La prise de distance postulée du sujet-entrepreneur vis-à-vis des replis ethniques n'exclut guère l'existence des formes inédites de réappropriation du fait communautaire. Cette réappropriation s'opèrerait de manière individualisée, en fonction des sensibilités personnelles. Il s'agirait ici d'un processus de reconstruction du phénomène communautaire en vue de le réajuster aux exigences de la vie moderne. L'une des spécificités de la modernité en construction au sein de l'univers entrepreneurial – et distincte du modèle-type occidental – se situerait au niveau de la résistance observée face à la nucléarisation du noyau familial et au refus d'être *libre ensemble*. Face à la modernisation continue des sociétés africaines faite de décompositions/recompositions permanentes des liens de socialité primaires et secondaires, l'individu émergent est constamment appelé à se bricoler une cohérence identitaire en vue d'échapper- au moins partiellement – aux attentes socialement assignées.

« Voilà, je suis partagée parmi beaucoup de familles amies, j'ai aussi beaucoup d'enfants que j'ai aidés, tandis que je vis avec d'autres ici. Certains sont déjà un peu grands, ils travaillent déjà, ils font leurs petits jobs et il y a aussi beaucoup d'autres enfants qui sont hors de ce pays. Il y a un qui est là mais il

est parti à l'Ouest il revient ce soir, il est déjà avocat. Donc je suis comme sa mère parce que c'est grâce à moi qu'il est parti, c'est mon fils et quand il arrive, il est très content de voir sa mère, dès que l'avion atterrit comme ça il dit : "Voilà maman". Il disait aux gens l'autre jour que : "J'ai deux personnes que j'aime au monde : ma mère qui m'a accouché et maman Madeleine, on ne touche pas à ces personnes-là". Donc autant de personnes que mon fils là, il est avocat à Lyon, il est ici constamment, il appelle à tout moment pour savoir comment je vais, quand les fêtes approchent il dit : "Maman je t'envoie comme ça il faut que tu manges comme ça" » (Madeleine).

Cet extrait de récit présente comment Madeleine accorde à chacun de « ses enfants » la capacité de devenir sujet. Et comme on le relèvera à travers des observations discrètes – à distance –, les rapports noués avec ces « enfants » adoptés durant son engagement pour les droits humains et subjectivement naturalisés comme les siens, nous montre comment le modèle communautaire de sociabilité – notamment au sein des couches sociales modestes – se réadapte aux exigences de la vie moderne tout en permettant la préservation des sensibilités personnelles. Cette « icône » de la lutte pour les droits humains aura nourri une approche originale du fait communautaire durant son parcours. Sa famille recomposée serait constituée de « proches » provenant de souches ethniques différentes et différenciées. Ce brassage recoupe celui des liens de camaraderies et de groupe de jeunes urbains constitués de manière quasi-informelle dès la seconde phase de socialisation. Il permet un nivellement permanent des liens de socialité qui informent sur les lieux véritables de construction sociale de la modernité en esquisse.

« C'est comme ça, je ne peux pas tout citer ces enfants que j'ai partout. J'ai un autre qui vient de faire son deuxième bébé et qui m'a donné le nom, il est dans son village après Eséka là-bas, il est en train de faire des champs. Il a été prisonnier jusqu'à Yoko. Il est sorti, je l'ai soutenu. On disait qu'il était bandit, j'ai tout fait pour qu'il se marie. Il a deux enfants. Donc voilà autant de choses que j'ai faites. Il y a un autre au Gabon, un autre à Yabassi avec une Menuiserie, quand il m'appelle je dis : "Fiche-moi le camp (rires)" ; quand il vient me voir avec son gros ventre et tout. Bon c'est ma joie, tu vas rencontrer qui tu laisses qui, donc c'est un peu ça, en fait ils sont trop nombreux. L'autre accouche, il vient me dire : "C'est toi qui décide quand on fait l'Acte" » (Madeleine).

À partir de l'expérience de Madeleine, nous avançons comme premier postulat que l'entrepreneur est d'abord une personne qui bricole. Cette aptitude à bricoler – propriété première de l'individu – en fait un artisan de sa propre vie et du contemporain en perspective. Ce bricolage effectué ne remet pas fondamentalement les liens de sociabilité hérités en cause, même si des menaces de tensions avec l'environnement familial immédiat sont présentes au sein des familles aisées : « Il y a eu beaucoup d'incompréhensions avec mon père ». Ces « incompréhensions » relevées par Henriette et présentes aussi chez Mathias, Claire et Malet,

interviennent lorsque la quête individuelle des nouveaux liens de socialité remet subtilement en cause les acquis de « classe ». Mais très souvent, la qualité de l'éducation atténue ces potentielles tensions :

« Ma manière d'agir ne saurait créer un quelconque déséquilibre familial, simplement parce que c'est comme cela que j'ai été précisément élevé. Je n'ai pas été élevé de manière à ne pas dire ce que je pense, et ne pas effectivement croire à ce que je dis » (Mathias).

Au sein des milieux moins favorisés socialement, le bricolage en vue d'échapper au déterminisme socioculturel est perçu comme salutaire. Il relève d'une pratique inhérente au processus de modernisation des sociétés africaines. Sans être une finalité, le bricolage se laisse percevoir comme un moyen ou une voie d'accès à la modernité escomptée. Le bricolage identitaire rendrait compte du potentiel de créativité et d'innovation qui s'expérimente à l'intérieur des réseaux informels, et ne demanderait qu'à être traduit au sein des organes et institutions officiels diffuseurs de sens. En cela, le bricolage révèle le caractère historique de ces sociétés qui, dans la configuration actuelle, se cherchent toujours au sein d'un monde en pleine ébullition. Si donc l'individu bricole parmi plusieurs appartenances identitaires, il s'efforce en même temps de les raccorder sans renoncer à faire la part des choses. Ceci expliquerait qu'il soit le lieu de la nuance et du réajustement permanent de soi.

« Je suis attaché à ces valeurs de chez nous. Je suis un Africain, un panafricaniste convaincu. Je suis également de ceux qui considèrent que la tradition doit rester la tradition. Peut-être parce que j'ai une foi affirmée, je considère que tout ce qui peut m'arriver est la volonté de Dieu (...). Mais s'il veut que ça se passe, je n'y peux rien. À partir de ce moment-là je suis d'une sérénité inébranlable (...). Je suis responsable traditionnel, je suis notable dans ma contrée, je suis un notable. La tradition n'est guère incompatible avec le combat pour la société » (Séverin).

« Suis-je chrétien ? Je dis oui, et je dis oui. Mais pas un oui immédiat. D'abord parce que je suis de culture chrétienne. Complètement de culture chrétienne, et c'est cette culture chrétienne qui m'aide à m'émanciper. Deuxièmement parce que je crois qu'il y a le bien et qu'il y a le mal, et que c'est le bien qui doit gouverner l'être humain. Troisièmement, parce que le message chrétien est d'abord un message d'amour : "Aimer-vous les uns les autres". Mais je suis très mal à l'aise, la perception environnante de la foi dans l'engagement chrétien tel que je le vois vivre ici, et dans cette espèce de caporalisation, que l'être humain n'est pas responsable devant lui-même et devant Dieu. Qu'il est d'abord au service d'une Église, de l'intérêt de l'Église et des comportements que je ne partage pas. Et la dernière réserve n'est pas sur la chrétienté, elle n'est pas sur la foi, elle est sur l'euro-centralisation de l'Église, de la foi et dans la systématisation impérialiste de l'acte de foi dans lequel bien évidemment je ne me reconnais pas » (Malet).

Ces deux extraits tirés respectivement des récits de Séverin et de Malet présentent l'individu émergent non seulement comme un simple bricoleur. Mais comme un artisan-bricoleur qui aspire intimement à une *âme artistique*, c'est-à-dire à une certaine complétude de soi qui, le pousse à vouloir poser les fondations d'une nouvelle société à partir de son unité de production individualisée. C'est notre deuxième postulat. Conscient de devoir vivre au sein d'un environnement précarisé et soucieux de ne guère vouloir s'y complaire, il opère un double travail de colmatage de brèches disponible au sein dudit environnement tout en s'efforçant de leur insuffler une certaine vitalité spirituelle. Il ne saurait donc s'agir d'un simple assemblage de débris sociaux épars en vue de monter un édifice réajusté à la satisfaction individuelle, mais d'un véritable travail-projet de refonte desdits débris pour participer à la fondation collective d'une cité alternative et non déterminée à l'avance. L'artisan-bricoleur de l'instant serait un artiste de la société en devenir. S'il bricole pour l'instant, c'est dans le but de se mouvoir au sein d'un tissu relationnel recomposé et qu'il contribue en même temps à développer. Or, c'est dans ces tissus relationnels en recomposition que s'expérimenteraient de nouvelles formes de socialité qui font reculer l'utopie de la cité en promotion. La mise sur pied et l'animation de *La Grande palabre* de Jean-Bosco informe sur la finalité escomptée des bricolages observés :

« Voilà comment ils nous lèguent la petite salle à 120.000 et la grande salle à 150.000. Roger¹⁴⁰ et moi cotisons, quand il était défaillant je me battais et certains amis. Les Mathias avaient maintenant le rôle d'animer. Après j'ai parlé aux gars de l'ADDEC¹⁴¹, ils ont adhéré avec pour mission de recruter et d'informer. Chemin faisant, j'ai rencontré les responsables de Radio Cheikh Anta Diop qui ont épousé le projet, qui l'ont directement mis sur les ondes, en plus de l'apport du quotidien *Le Messenger*. Voilà comment l'idée est partie, qu'on a eu à se développer jusqu'au jour où nous nous sommes rendu compte qu'il faut encore innover » (Jean-Bosco).

L'individu émergent n'est pas un atome séparé de la société. Il s'agit bel et bien d'une individualité insérée dans le collectif. À la différence que cette insertion, loin d'être déterminée à l'avance, participe d'un processus permanent de bricolage et de recherche de sens en vue d'apporter une touche personnelle au social en construction. L'exemple de Jean-Bosco nous montre que l'entrepreneur – qui ne possède pas de patrimoine hérité ou acquis – a besoin du tissu social recomposé pour réaliser son projet d'entreprise. L'avantage de ce tissu social recomposé ou construit est de lui permettre de trouver des « alliés » partageant au moins partiellement son utopie. C'est aussi à travers ce biais que le « nous »

¹⁴⁰ Prénom du responsable de la maison d'édition L'Harmattan-Cameroun.

¹⁴¹ Association de défense des intérêts des étudiants camerounais.

sociocommunautaire en recomposition et escompté – métaphore de la « cause-Afrique » – commence sinon à prendre véritablement forme, du moins à trouver un enracinement social plus significatif. Parlant de son Institut Supérieur de Management (ISMA), Bob affirme :

« Donc il y a beaucoup de gens derrière cette expérience, beaucoup de la diaspora, beaucoup de Camerounais du Cameroun qui pensent qu'on peut faire autrement. Il ne sert à rien de passer ses journées matin midi soir à dire : "Paul Biya fait ceci, le pays-là est comme ça". Paul Biya là, il est fort hein ! Un seul individu ? C'est qu'il est trop fort, il est l'égal de Dieu ! Non, c'est nous. C'est nous qui voulons que notre pays soit. Donc je commence toujours par moi, en souhaitant que chacun va m'aider, qu'il donne le meilleur de lui-même, ainsi de suite » (Bob).

« C'est nous qui voulons que notre pays soit » met en exergue cette articulation permanente du « je » et « nous » dans la poursuite de l'œuvre entrepreneuriale. S'il entreprend son engagement de manière individualisée, il poursuit une finalité sociale-historique. Claude dont le récit trahit un égo quelque peu excessif, se dit pourtant redevable du « contribuable » qui amortirait le coût de la vie commune. Il prend aussi plaisir à brandir son appartenance à la couche populaire vis-à-vis de laquelle il aurait hérité sa sensibilité. Tout en s'efforçant de présenter sa spécificité individuelle par rapport à son mentor, il reconnaît avoir appris de lui à conduire des activités de recherche en équipe, l'intervention « savante » dans les médias et le « goût de l'écriture ». La notion d'individu renfermerait un éventail large de pratique et de participation aux processus de modernisation comme *personne singulière*. L'individu émergent serait d'un type particulier, car responsable et redevable de son environnement.

2. L'entrepreneur, un individu-sujet

Selon Michel Wieviorka (2010 : 35), l'individu désigne une « catégorie plus large, incluant le Sujet, mais aussi le fait ou le désir de participer à la vie moderne, de consommer, d'accéder à l'argent, au travail, à l'éducation, à la santé comme personne singulière, à la sécurité aussi, ce qui n'est pas la même chose qu'agir ». De cette définition, il apparaît qu'un usage incontrôlé de la notion d'individu ne permet pas de saisir la spécificité du « sujet » repérable auprès de chaque individualité en acte. Le bricolage, qu'il relève de la stratégie ou qu'il réponde à un besoin de subjectivation, est une pratique imposée par la configuration sociale. Il ne saurait être une fin. Bernard, Jackson et Claude présenteront plusieurs concours administratifs après leurs baccalauréats, avant de se fixer sur un projet socioprofessionnel. Durant leurs trajectoires socioprofessionnelles, ils continueront à bricoler en vue d'atteindre une certaine quiétude. Aujourd'hui encore, chacun d'eux continue à bricoler en articulant en permanence besoin de réalisation de soi et désir de participation citoyenne. Pionnier de la société civile

émergente au Cameroun, Bernard, de façon « surprenante », vient de « bricoler » un parti politique appuyé sur le slogan de la « souveraineté alimentaire ». Jackson, de son côté, essaye de préserver l'équilibre avec sa famille restée aux États-Unis, tout en poursuivant son projet de contribution à l'amélioration des infrastructures au Cameroun. Claude enfin, toujours en quête d'une situation matérielle plus « confortable », se refuse en même temps de renoncer réellement à la critique du système.

Le fait que le bricolage se poursuive encore malgré leur accès à la notoriété et la découverte de la « vocation » nous conduit à poser le postulat selon lequel l'individu-sujet est un processus permanent. Cette permanence serait le fait d'une quête de sens en vue d'ajuster les deux trajectoires, individuelle et sociale. Pour mieux cerner ce devenir permanent de l'individu-sujet, il importe de revenir sur la période de la jeunesse avancée où le recours au bricolage trahit une quête inassouvie de soi transcendant l'unique posture stratégique-rationaliste sans complètement l'évacuer. S'appuyant sur les expériences de Jackson et de Bernard, il ressort que ces individus-sujets démissionneront de leurs premiers emplois en vue de poursuivre cette quête de soi dont l'activité professionnelle exercée ne parvenait à combler.

« Qu'est-ce qui me motive à faire l'EMIA ? C'est que, en fait, je me suis toujours dit que si je travaillais dans une entreprise, je ne peux pas avoir la satisfaction, l'épanouissement total. Parce que je ne m'épanouis forcément pas à travers les moyens financiers. C'est-à-dire si je me retrouve aux brasseries parce qu'on va me donner 2 millions par mois, ce ne sera pas suffisant pour mon épanouissement. Et je me suis dit : « J'aime la compétition, il vaut mieux que j'aille à l'armée parce qu'on est constamment en train d'évoluer, du moment où on est compétent ». Encore qu'étant à l'école polytechnique j'ai volontairement fait la formation militaire. J'y suis allé parce que je voulais, ça m'avait plu. En même temps, je me disais à l'époque que c'est la seule véritable structure de la société où on peut aller et se frotter à un certain style de leadership. Bon j'entre dans l'armée aussi parce que je me disais que l'armée c'était peut-être la seule structure de la société où les choses sont logiques. Mais en fait je me suis complètement gourée, car j'arrive dans l'armée et je me rends compte que ce n'est pas toujours ça. Et c'est autant de choses qui font que je me décourage un tout petit peu. Et à la fin, je me suis dit que la seule chose qu'on peut rechercher dans la société, c'est la compétence, car c'est la seule chose qui vous appartienne vraiment » (Jackson).

« Avec le recul, il faut dire que j'étais débarrassé de toutes les charges sociales, c'est-à-dire dire pas de femme, pas d'enfants, et du coup, je n'avais pas de charge en tant que telle. Mais ce qui a beaucoup pesé sur la balance à ce moment, c'est que j'entretenais des relations très fortes avec les paysans, ce qui fait que si je partais aux États-Unis, j'aurais coupé net avec ces relations que je n'aurai pas pu revivifier au retour. Aussi, je ne savais même pas si j'aurai encore eu le temps de les revivifier. En plus, la recherche n'est pas faite pour quelqu'un comme moi, j'aime le contact tandis que la recherche isole et cela avait été également pesé. La réponse me semblait simple : je n'étais pas fait pour faire carrière dans

la recherche, ça c'est de un ; et de deux, laisser tomber ces relations constituées était difficilement envisageable. Et comme je te l'avais dit la dernière fois, j'avais toujours cru à quelque chose. Alors pourquoi ne pas accepter le risque ? C'est la peur aujourd'hui qu'on ne peut pas entreprendre et j'avais la ferme conviction de deux choses. D'abord qu'avec le travail je réussirai. J'étais convaincu de ça, je savais qu'avec le travail je réussirai, quelques soient les conditions. Ensuite, je savais qu'avec le travail à base de mes relations, je pourrai continuer à travailler. Vous ne pouvez pas comprendre, c'est que les paysans ont l'apparence d'être pauvres, mais je vous assure que quand vous y habitez avec modestie, avec une décomplexion totale, je vous assure même l'air, le parfum que vous avez, c'est-à-dire rien à voir avec ce que nous avons ici en ville » (Bernard).

L'individu-sujet est un individu en quête de sens. Cette expérience traduit une tendance continue vers une certaine complétude. Cette tendance s'inscrit dans un processus permanent de subjectivation qui permet à l'individualité de se réajuster au fur et à mesure que s'affine sa maturation biographique. Au bout de ce périple qui commence avec le moment-jeune et se poursuit à l'âge adulte, l'individu-sujet se trouve renforcé par des aptitudes socio-biographiques qui en font un potentiel acteur :

« Petit à petit, des tas de choses s'implantent en moi réajustant mes perceptions des choses, les nettoyant, et me donnant une petite idée de moi. Donc, voilà des choses je dis, globalement ce n'est pas grand-chose, mais c'est que le lycée Leclerc m'a forgé un comportement, la violence sous Ahidjo a aussi déteint un peu sur moi ! La vie à Ngoa-Ekelle, le chaos à l'université de Yaoundé dû aux Meloné, aux Owona Joseph, ma rencontre en Occident avec ce prof de ce premier cours, mes rapports en cours avec les petits blancs (...) ça m'a libéré totalement. J'ai eu la chance de sortir de ce pays, et de toutes les façons ma vie est remise en cause » (Bob).

Ce bout de narration refigurée de la réappropriation subjective de l'expérience de Bob, c'est aussi l'histoire des autres entrepreneurs, écrite autrement. Il se matérialise ici par la naissance du désir de prendre sa vie en main. Cet « effort de transformation d'une situation vécue en action libre » en vue de la réalisation de soi est ce qu'Alain Touraine appelle *sujet*. D'après ce sociologue, le sujet désignerait « la construction de l'individu (ou du groupe) comme acteur, par l'association de sa liberté affirmée et de son expérience vécue assumée et réinterprétée. Le sujet est l'effort de transformation d'une situation vécue en action libre »¹⁴². L'œuvre de Touraine peut être considérée comme la consécration de la figure du sujet au sein des disciplines sociologiques. L'individu deviendrait ainsi sujet quand son être au monde s'éloigne de l'emprise des « exégètes » et de la raison pure pour se rapprocher du domaine de la sensibilité. Se mettant à l'opposé de l'orientation classique des processus de socialisation, le sujet, de par sa faculté de contrôle sur « soi », serait au cœur même du modèle culturel

¹⁴² Cité par Michel Wieviorka, 2010, *Neuf leçons de sociologie*, Paris, Fayard/Pluriel, p. 20-21.

« expressiviste » propre à la seconde modernité¹⁴³. Même si son approche du sujet individuel semble plus redevable d'Elias que de Touraine, Jean-Claude Kaufmann n'en est pas moins proche du cadrage épistémologique de ce dernier. Sa théorie de l'identité par exemple la considère comme un processus « historiquement nouveau » tourné pour l'essentiel autour de la « fabrication du sens », et donc lié par ce fait à l'émergence du sujet (Kaufmann, *op.cit.* : 82). Inscrivant l'identité individuelle au cœur de la construction du social, le phénomène identitaire apparaît comme une véritable révolution de la subjectivité désormais impulsée dans l'œuvre de « fabrication personnelle du sens de la vie » (*idem*). Il rejoint ainsi l'une des thèses les plus défendues au sein des sociologies de l'individu qui postule le rapprochement du processus identitaire « des formes majeures prises par la subjectivité » (*idem* : 9).

Mais là où les sociologies de l'individu renforcent leur approche socio-empiriste du sujet, Touraine (2005 et 2013) semble se rapprocher davantage de l'approche « culturelle » de l'individu complètement subjectivé, au point de consacrer le déclin du purement social. Entre ces deux tendances, il importe également d'insérer la contribution de l'approche « clinique » qui reste assez ouverte à la psychologie. Pour ses adeptes, l'individu ne deviendrait sujet qu'en essayant continuellement de concilier les deux pôles irréductibles que sont le « processus de fabrication sociale des individus » et le « développement psychique ». Selon Vincent de Gaulejac, ces deux pôles souvent en tension ou en synergie selon les circonstances informent également le processus de subjectivation¹⁴⁴, qui inscrit l'individu au cœur des deux registres opposés de la « psyché » et de la « société » (Gaulejac, *op.cit.* : 10). Ces différentes approches sont mises à contribution dans la construction proposée dans cette recherche, d'un modèle-type de sujet-entrepreneur. Un léger penchant va néanmoins vers le modèle proposé par Guy Bajoit (2013) qui, tout en s'inscrivant dans le sillage d'Alain Touraine, reste également sensible à l'herméneutique de Ricœur, à la psychanalyse freudienne et à l'intuition bergsonienne. Notre inscription derrière Bajoit trouve sa justification dans sa capacité à penser le sujet au-delà de Touraine, en lui conférant notamment quelques attributs de l'acteur (Amougou, 2014c). Michel Wieviorka s'inscrirait également dans cette perspective.

D'après Wieviorka (2010 : 30), l'émergence de l'idée de « Sujet » participerait d'une relativisation de la pensée structuraliste selon laquelle « l'homme n'est jamais que le jouet de

¹⁴³ La capacité de remise en cause des idées socialement reçues et/ou politiquement construites, en vue de se forger une identité individuelle, constitue la principale condition d'émergence du sujet moderne.

¹⁴⁴ Défini par lui comme le processus « par lequel un individu prend conscience de lui-même et tente de se construire comme un être singulier capable de penser, de désirer, de s'affirmer », s'inscrit également entre ces deux registres, du côté de la psyché et du côté de la société » (*idem* : 10).

forces qui lui échappent ». Le dernier extrait tiré du récit de Bob laisse percevoir un projet d'autonomisation mettant en relief les deux faces du sujet présentées par les sciences sociales contemporaines : la face défensive renvoyant à la résistance aux logiques *encastrant* des systèmes, et la face constructive liée à la capacité de construire son expérience. En affirmant désormais que « de toute façon ma vie est remise en cause », Bob refigure un moment-clé de son parcours biographique, où il se prédispose à assumer ses choix de vie, à être responsable de ses actes. C'est le moment où l'individu-sujet de lui-même (Bajoit, 2013) prépare – parfois à son insu – son passage à l'action. Ce passage à l'action est traduite par les processus de subjectivation et de dé-subjectivation qui, selon Michel Wieviorka (2012), sont « des processus par lesquels se construit et se transforme la conscience des acteurs, à partir de laquelle ils prennent des décisions ».

De fait, la dynamique de subjectivation participe généralement d'un mouvement de remise en cause de la structure générale de la société à un moment donné. Ceci expliquerait pourquoi son impulsion part toujours des petites révoltes intérieures qui, lorsqu'elles sont suffisamment sédimentées, finissent par influencer sur les manières de produire le social. Ces révoltes souvent essentielles à la postérité, bien plus qu'au sujet agissant, traduisent d'abord le besoin de chaque conscience individuelle d'échapper à sa place socialement assignée (Elias, 1991). Au sein de l'actuelle modernité avancée, la subjectivité apparaît comme l'instance qui permet ce démarcage individuelle des contraintes sociales. Domaine de la particularité individuelle arrachée aux forces extérieures et contingentes d'assignation identitaire, la subjectivité véritable serait, selon Marcel Gauchet (1998), ce qu'on acquiert en soi et qui de ce fait nous particularise des contingences qui assignent. Loin de s'inscrire dans un univers séparé du social, elle serait une construction faite de bricolage de « fragments du monde matériel » en vue de la transformation des contraintes objectives en ressources subjectives (Kaufmann, 2004 : 91 et 98). Il s'agirait ainsi de la plus large notion capable d'englober les manifestations les plus diverses de l'affirmation du sujet¹⁴⁵.

Considérée de son côté par Pierre Roche comme un processus improbable de démarcation d'un individu ou d'un groupe de sa place socialement ou institutionnellement assignée, la subjectivation traduirait en permanence ce double mouvement de recomposition des différents éléments contribuant à la fabrication de l'individu, et de transformation « des affects incorporés dans l'histoire en raisons d'exister » (Gaulejac, *op.cit.* : 54 et 55). Prenant ainsi le

¹⁴⁵ Par ce fait même, la subjectivité traduirait simultanément un mélange « d'autonomie, de réflexivité et de volonté [Legrand, 1993] » (Kaufmann, 2004 : 9).

contre-pied du scientisme, Vincent de Gaulejac reconnaît en la subjectivité une voie essentielle pour accéder au réel et non nécessairement un obstacle à « l'objectivité » (*idem* : 112). Selon lui, seules les constructions mentales peuvent apporter la preuve du social dans la mesure où la saisie du sens et de la fonction d'un fait social passe par la connaissance de l'expérience vécue qui ne peut être recueillie que sous forme du récit narratif¹⁴⁶. Cette posture a l'avantage d'être compatible avec l'approche philosophique de Paul Ricœur. Pour ce dernier en effet, subjectivité et objectivité, contrairement à l'impression imposée par des ordres politiques de type totalitaire, s'additionnent plus qu'ils ne se combattent. L'individu ne deviendrait « optimiste » et « moderne » que dans sa découverte de cette complémentarité. Or en même temps, celui-ci ne découvrirait cette complémentarité que dans l'engagement personnel à travers l'action-construction (Ricœur, *op.cit.* : 141). L'inscription de notre approche de la subjectivation dans ce sillage nous conduit à apporter quelques retouches à la posture sociologique pure et classique.

Il s'ensuit que la manifestation d'une volonté propre d'individuation constitue le trait d'union entre l'individu-sujet et l'acteur en devenir à travers un processus inédit de subjectivation. Celui-ci prend une orientation politique au regard de la dynamique entrepreneuriale en ce sens que l'individu-sujet devient sensible aux questions générales du vivre ensemble. À ce propos, Wieviorka (2010 : 34) affirme : « Dans sa perspective, le Sujet se définit par un rapport à la Cité qui est un rapport à soi, une relation réfléchie à soi. Être sujet, de ce point de vue, implique de se poser en citoyen réfléchi, de s'intéresser à la vie de la Cité en même temps qu'à soi-même ; en introduisant une relation subjective, réfléchie, à soi-même, on en introduit nécessairement une à la Cité ». Chez nos interlocuteurs, l'individu-sujet, au sortir d'un processus de subjectivation plus ou moins long, se sent plus apte à être un acteur. Dès lors qu'il passe à l'action, surtout, lorsque ladite action est une réponse directe à une expérience subjective de ré-interrogation de son rapport à la Cité, il devient individu-sujet-acteur.

3. L'entrepreneur, l'individu-sujet-acteur

L'individu-sujet qui bricole n'est pas seulement un aspirant à la plénitude de soi¹⁴⁷. Il est aussi un acteur. La posture stratégique, sans épuiser le sens de son engagement, lui permettrait de s'intégrer dans les processus de socialisation en cours tout en s'aménageant certaines « zones

¹⁴⁶ L'objectivité, loin de neutraliser l'appréhension subjective, consisterait plutôt « à analyser en quoi la subjectivité intervient dans la production de la connaissance » (Gaulejac, 2009 : 112).

¹⁴⁷ La plénitude de soi décrit une auto-satisfaction intérieure tirée, au-delà du rendement matériel qui permet de se mettre à l'abri du besoin, de l'aptitude à être en osmose avec soi-même et ses choix de vie.

d'incertitudes ». Elle apparaîtrait même comme un passage obligé sous peine de se retrouver sociologiquement inadapté au processus global de construction de la société. Le plus souvent, la stratégie comme logique d'action est mobilisée par les promoteurs d'entreprises médiatiques et « culturelles » en vue de s'assurer une insertion efficace dans la société globale en transformation. Gestionnaire-stratège, Séverin permettra ainsi à son entreprise de presse de résister à la crise en anticipant sur certains leviers d'innovations, tel l'achat d'une rotative dès le départ, puis la mise en place progressive d'une radio et d'une télévision :

« Parce que nous considérons que le contexte économique africain étant spécieux, il nous faut impulser des synergies et ces synergies-là font en sorte que un journaliste compétent qui évolue dans le groupe peut bon an mal se retrouver facilement sur le plan financier avec des conditions de vie acceptables. Parce que celui qui travaille à *La Nouvelle Expression* et qui a des compétences repérées, qui peut également être journaliste à la télévision, peut bénéficier des indemnités compensatrices. De la sorte à la fin du mois au sein d'un même groupe, l'employé peut, par ce procédé, parvenir à joindre les deux bouts, en dépit de la précarité du contexte. Voilà ces synergies-là sont aujourd'hui, Dieu merci, de mises dans le monde ».

Si la prééminence des motivations latentes sur les raisons manifestes d'agir entraîne les activistes et critiques intellectuels de notre échantillon à récuser la démarche stratégique par crainte de se laisser « séduire », les plaidants et discrets semblent constamment amenés à réajuster leurs discours. Plus réalistes, ces derniers parce que promoteurs d'entreprises, semblent également plus interpellés par leurs responsabilités en tant que patron. Le réajustement n'entraîne pas nécessairement la docilité ou la cooptation, la présente investigation s'intéressant d'abord aux figures tendanciellement exemplaires, dont l'engagement présage des transformations sociales structurelles. Il n'empêche que même au sein de notre échantillon, les garanties face à *l'enrôlement* ne sont pas toujours suffisantes. L'on retrouve, par exemple, chez Séverin une certaine démarche réaliste-rationaliste qui pourrait nuire à son idéal entrepreneurial.

« Je vais vous signaler que c'est faute de temps. Nous avons démarché pour l'encart de remerciement de Paul Biya que *Cameroon Tribune* a encarté, parce que c'était bien payé, plus que ce que même les entreprises payent. Malheureusement il n'y avait pas suffisamment de temps pour qu'ils aient des espaces d'arbitrages pour (...), je l'aurai mis dans ma *Nouvelle Expression*, puisque c'est un acteur social. Je voudrais vous rappeler que les partis politiques de l'opposition, notamment le principal parti de l'opposition, depuis que la contribution financière de l'État existe a eu plus d'un milliard et demi venant des caisses de l'État. Il ne me souvient pas qu'ils aient souscrit simplement à un abonnement de soutien même d'un million de francs dans un quotidien » (Séverin).

À travers ces propos, Séverin pense trouver des raisons « objectives » du fait de son rôle de manager responsable du paiement régulier de ses employés. Ce qu'on pourrait lui concéder. On le peut d'autant plus qu'il affirme plus loin tenir à son autonomie éditoriale qui ne ferait guère l'objet d'un « marchandage ». Il n'empêche qu'en reconnaissant être disposé, moyennant finance, à encarter le mot de remerciement d'un chef d'État qui, à la suite d'un subterfuge électoral, parvient à « s'éterniser » au pouvoir, Séverin contredit la raison d'être de son engagement originel. À savoir, participer à la promotion d'une société camerounaise démocratique. Il nous semble surtout qu'en lançant le journal à 28 ans, sa subjectivité, moins étoffée que celle des entrepreneurs ayant eu le temps de murir davantage leurs projets en les articulant aux vicissitudes de l'environnement, ne lui permet pas encore de mieux mesurer les implications sociohistoriques de son engagement. Très passionné au départ, son *background* de gestionnaire l'aidera à réaliser une réussite managériale. Tandis qu'il devra se réajuster progressivement en affinant sa compréhension des implications culturelles des mutations sociales en cours. À la différence de Séverin, Alain par exemple, semble plus mature au moment de son *retour programmé* au Cameroun. Ce qui lui aurait permis de prendre des mesures en vue de préserver la « pureté » de son engagement entrepreneurial. Prévoyant, il mettra sur pied des projets d'élevage, de commerce et d'investissement dans l'immobilier :

« C'est peut-être pour ça que je me suis dit qu'il faut faire quelques bricoles, pour ne pas que le petit déjeuner de mes enfants, de ma famille dépende uniquement de ce système-là qui tolère difficilement la différence, qui ne tolère même pas le débat contradictoire » (Alain).

À la différence de Séverin, la posture stratégique-rationaliste prend une autre signification chez Alain. Elle lui aurait permis de consolider ses raisons latentes d'agir en anticipant sur les potentielles zones de tensions identitaires. En cela, si la démarche rationnelle est nécessaire à l'efficacité de l'œuvre entrepreneuriale, une approche purement stratégique et sans vision globale sur le sens de l'engagement peut s'avérer nocive à l'idéal poursuivi qui semble grandement habillé de valeurs éthiques ancrées. Ce souci d'éthique serait ainsi à l'origine de la volonté généralisée de démarcation de l'engagement entrepreneurial vis-à-vis du *Grand Autre* assimilé à l'élite au pouvoir.

Au regard de ce précédent, un autre postulat à poser serait que l'entrepreneur émergent est un acteur social qui ne saurait se satisfaire des mécanismes régissant la cohésion sociale actuelle. Il s'agit surtout d'un quasi-dissident dont le rôle social serait de promouvoir une approche « autre » de la socialité. « Mon rôle en tant que formateur, c'est de susciter le sens critique. Et c'est pourquoi je dis toujours que je dois être le premier terrain d'expérimentation du sens

critique aux étudiants. Si vous dites que vous enseignez et vous n'acceptez pas le sens critique, on se demande alors qu'est-ce qu'on fait ? ». Ces propos d'Alain participent d'une volonté de mise en relief de soi en s'auto-érigeant au-dessus de la norme sociale. En plus de renforcer le *self-esteem*, cette posture subjective est un ingrédient de la conscience réflexive, comme on l'entrevoit également à travers ces propos de Malet :

« C'est justement pour ça qu'il faut avoir des ressources au-dessus du commun des citoyens. Il faut avoir un minimum de capacité de comprendre, d'avoir du recul, il faut un minimum de moyens d'affronter la précarité, il faut avoir un minimum de moyens de susciter dans un projet, une projection, il faut avoir un minimum de moyens d'être anticonformistes et en décalage avec la société des pensées dominantes. Donc c'est autant de choses qui ne sont pas à la portée du commun des citoyens » (Malet).

Attitude prétentieuse ou simple constat objectif ? Il n'est pas évident d'y apporter une réponse plausible, d'autant plus que l'essentiel semble être ailleurs. À savoir, dans l'articulation de la responsabilité sociale de l'entrepreneur avec un devoir historique qu'il s'auto-assigne, souvent au détriment de son propre confort « matériel ». En cela, les logiques d'action différenciées d'apparence trouve un fil conducteur en la formule de Jean-Marc Éla (2006a : 41) suivant laquelle « *l'entreprise, c'est le choix de vivre dangereusement* ». Ce choix « imprudent » serait activé par la conscience fortement entretenue de deux exigences – sociale et historique – qui le pousseraient constamment à choisir une voie ajustée à sa sensibilité parmi plusieurs voies possibles au sein d'un environnement marqué par la précarité. En effet, c'est la précarité contextuelle qui stimule la dynamique d'individualisation dont le sujet-entrepreneur semble être le principal agent. Et comme l'a compris Babi à partir de son expérience, « entreprendre veut dire prendre des risques pour changer, prendre des risques en posant des actions de changement ». Sans prise de risque, le changement demeurerait une illusion¹⁴⁸.

Si l'entrepreneur est un individu qui bricole, ce bricolage prend une saveur particulière inscrite dans la poursuite d'un idéal précis. En cela, il est un individu-sujet, c'est-à-dire un bricoleur qui s'efforce de conférer un sens précis à ces choix d'existence. Ce qui importe dès lors, ce n'est plus seulement l'action isolée et/ou le statut socioprofessionnel objectivés. Mais surtout, la signification *éthique* que l'entrepreneur en donne en vue de donner de la cohérence et une certaine religiosité à son identité engagée revendiquée.

¹⁴⁸ Ce passage, typique de l'idéologie néo-capitaliste, semble jumeler l'empirique et l'herméneutique. Il est à considérer ici non comme un postulat de travail, mais comme un point de départ pour les analyses à venir. Il nous a semblé nécessaire de le présenter comme tel pour signifier l'étonnante similitude décelée entre l'ouvrage de Jean-Marc Éla et les propos narratifs de certains interlocuteurs.

« ... j'estime pour ma part que l'universitaire a une mission, une mission d'éclairage, une mission d'orientation, une mission de guider, une mission pour la société, et que c'est un devoir, c'est une responsabilité sociale (...). Pour moi, mon identité à moi, c'est que je suis un universitaire et que j'ai adhéré à l'ensemble des idéaux qui sont ceux de l'université. Et l'universitaire est un individu qui en réalité doit pouvoir faire face à des situations, produire du savoir, se prononcer, faire l'usage à ses libertés pour éclairer la société pour sa bonne marche. Et ça véritablement sans attendre en retour qu'il y ait quelque chose qu'on lui donne. Pour le bien de sa société. C'est difficile dans le cadre d'une société comme la nôtre de vivre un tel idéal, parce qu'en fait, au fond, les uns et les autres ne voient que comment eux-mêmes peuvent se construire des positions d'accumulation pour sortir des difficultés qui sont les leurs. Et c'est d'autant plus étonnant pour un individu comme moi. Je ne sors pas d'une classe sociale aisée, mais je suis un individu qui s'attaque à tout ce qui est vulnérabilité, et qui essaye de faire en sorte que l'humanisme qui est attaché au mot université puisse avoir un sens » (Claude).

Le sujet-entrepreneur est un acteur social parce que son engagement déborde le cadre privé pour impacter sur les processus sociaux en cours. Les entreprises de média, d'art et de culture, les interventions au sein de l'espace public, les plaidoyers et pression menées auprès des élites dirigeantes, les activités politiques se revendiquant de l'opposition sont autant de sites et de moyens à travers lesquels il participe aux processus de production sociale. Le sujet-entrepreneur est un *acteur historique* dont l'action vise la modification profonde de la configuration sociale actuelle. Artisan de la dynamique historique de l'individualisation, l'individu-sujet-acteur participe aux processus de modernisation en se bricolant une singularité identitaire à même de procurer du sens à sa vie tout en le propulsant aux interstices de la productivité sociale-historique. Le sujet-entrepreneur en tant qu'individu-sujet-acteur ne saurait se conforter du rôle de simple reproducteur, son engagement s'orientant davantage du côté de l'individualisation, plutôt que de l'individuation au sens strict. Les contours de l'action entrepreneuriale qui se dessinent présentent un modèle-type d'action récusant la seule poursuite d'un objectif individualiste-égoïste. Ici, l'individualité se mêle au processus historique de construction de la cité en restant à l'écoute de sa propre sensibilité, et en se détachant – au moins partiellement – des normes officielles et dominantes de socialisation. Cette sensibilité entraîne une implication du sens de la responsabilité qui constituerait le ciment de l'engagement entrepreneurial finalement appréhendé comme une vocation. En cela, le sujet-entrepreneur articule simultanément les caractéristiques de sujet et d'acteur historique.

Chapitre 6 : Identification des logiques du sujet

La systématisation de l'univers entrepreneurial ne saurait se limiter à la description des indicateurs sociodémographiques objectivés et sociobiographiques conceptualisés. Il importe de compléter l'analyse en scrutant les valeurs et motivations intérieures qui animent et influencent les choix d'action du sujet-entrepreneur. C'est l'objectif du présent chapitre qui participe d'une mise en relief des logiques du sujet. C'est dernières sont appréhendées au départ de la façon de mettre en forme le récit biographique sur soi et sur son action. Cette façon de mettre en forme le récit est marquée par l'usage abondant du « je », le recours à une figure de référence (l'Autrui significatif), un travail d'imagination, de création et de scénarisation autour d'un projet de société « virtuel », une tension entre le désir de singularité (le « je ») et le projet de société (un nouveau « nous » ?). Les logiques du sujet sont également appréhendées au travers de l'élucidation du « mystère » des raisons d'agir : pourquoi font-ils tout ce qu'ils font ? Enfin, les logiques du sujet sont appréhendées au départ des valeurs qui motivent leur engagement et de leur compréhension des responsabilités qu'ils endossent. Globalement, les logiques du sujet renvoient à ce qui le plus fait sens chez l'individu et détermine l'orientation de son action. Ces manières de dire « je » varient souvent d'un sujet individuel à l'autre. Elles semblent pourtant renvoyer à un cadre éthique commun.

I. Registre de la légitimation/ justification : les différentes variations de « je »

La figure entrepreneuriale parle d'abord en son nom propre. Cette première forme d'identification de soi se matérialise par la préséance du « je » sur « nous », de « mon » sur « notre », de « j'ai » sur « nous avons », voire de « je suis » sur « nous sommes ». L'ensemble des figures entrepreneuriales se présentent comme des principaux artisans de leur existence, même lorsqu'ils reconnaissent l'influence de l'environnement (éducation familiale et formation scolaire) dans la formation de leur personnalité. Il semblerait que nous soyons en présence d'un sujet qui s'efforce de construire sa singularité entre le « je » individuel subjectivement revendiqué, le « moi » social objectif en permanente construction, et le « nous » communautaire-utopique en projection. Si le « je » renvoie aux ressorts et ingrédients qui stimulent l'individualité, le « moi » relève de l'histoire objectivable se faisant continuellement, tandis que le « nous » désigne le rêve enfoui d'une nouvelle Cité, dont l'individualité serait en quête. Ce qui nous mettrait en face d'un sujet se construisant entre

l'individualité, la socialité et la virtualité, c'est-à-dire un « je » en permanent devenir face à lui-même, contre l'idéologie environnementale et devant l'utopie sociocommunautaire.

1. Un sujet revendiquant une individualité subjectivement assumée

1-1. Le rejet d'une identité ethnique assignable

La quête d'individualité se construit d'abord contre l'assimilation et l'encastrement dans un groupe ethnique figé, se suffisant à lui-même. Si les figures interrogées restent conscientes de leur appartenance à un groupe ethnique précis, personne ne s'exprime ou ne souhaite s'exprimer au nom de ce dernier. Ce qui ressort, c'est la volonté de se présenter sous la forme d'une singularité individuelle soucieuse de mener une activité citoyenne précise. Trois figures entrepreneuriales reconnaissent assumer des charges nobiliaires auprès de leurs communautés traditionnelles respectives. Mais celles-ci sont considérées comme secondaires (Bob et Séverin), ou comme un point de départ en vue de la construction d'un grand ensemble panafricaniste-sociocommunautaire (Mbog). De même, Guibaï dont le journal se revendique comme relayeur des aspirations du septentrion camerounais, inscrit son action dans le sillage d'une contribution « nationale » en vue de pallier une « disparité historique ».

Ceci ne signifie guère que l'influence de l'appartenance ethnique soit à négliger. Mais que le sujet interrogé trouve l'essentiel « ailleurs », notamment dans la nécessité de s'ouvrir à la modernité. Cette posture expliquerait pourquoi le récit de vie reprend peu d'éléments renvoyant à l'appartenance ethnique. Les informations tirées à ce propos se feront pour la plupart par « *forcing* », généralement au cours des seconds entretiens, et très souvent de manière évasive : « J'ai été élevé dans une famille de culture Bamiléké. Mais je ne sais pas s'il y avait quelque chose de particulier parce que mes parents c'étaient de petits fonctionnaires ». Ces propos d'Haman rendent compte de l'empressement d'évacuer la question de son appartenance ethnique en vue de passer à la question citoyenne qui, selon lui, semble plus pertinente à la détermination de son « je ». Ce besoin de présenter l'identification citoyenne comme réalité première est prégnant dans l'ensemble des récits recueillis. Originaire de la région de l'Ouest, Alain, après avoir présenté quelques signes d'agacements face à la question de son appartenance ethnique, se reprendra : « Sur le plan purement culturel, je suis plutôt citadin. Le cadre dans lequel j'ai grandi bon Obala c'est pas une grande métropole. Enfin on n'était quand même au cœur de la petite ville. Donc je suis citadin, je suis né j'ai grandi dans une petite ville à quelques kilomètres de Yaoundé ». De fait, notre sujet

n'est pas strictement un adversaire de l'appartenance ethnique. Pourtant, son récit s'oppose à une certaine appréhension du fait ethnique.

« Je suis un rebelle de nature, je n'aime pas les replis identitaires. Moi j'ai grandi entièrement dans le centre. J'ai beaucoup de problèmes quand j'arrive chez mon chef dans le village. Un jour j'arrive là-bas avec ma maman, puisqu'elle était la femme d'un chef. Elle me dit que je dois enlever le chapeau. Je lui ai dit que ce n'est pas possible, je ne le peux. J'ai un collègue ici qui me dit que le chef est venu dans sa maison, il s'est plié en quatre. Je lui ai dit : "Mais tu te plies, d'abord si je ne t'ai pas invité (...)". Ça, tu es chef, je vais te respecter en tant que chef, mais en dehors de ça, vraiment je ne suis plus avec toi (...). Et moi j'ai fait le lycée d'Obala et j'étais à Yaoundé où on se frotte avec des gens sans problème d'ethnie. Pour moi l'ethnie n'existait pas et chaque fois que les gens se ramènent dans le repli identitaire, ça me rebelle. Est-ce que j'ai déjà été face au racisme ? Je vais dire oui. Mais je regarde ça avec les yeux différents. Aux USA les gens trouvaient que j'étais trop à l'aise avec les Blancs » (Jackson).

Le refus d'une certaine approche « encastrante » du fait ethnique (ou racial) se recoupe avec la démarcation des structures prégnantes de socialisation. Cette première forme de démarcation sociale débouche sur le besoin d'échapper à un certain déterminisme de « classe ». C'est le cas notamment des figures originaires des milieux sociaux modestes, devenus des modèles de réussite dans leurs domaines respectifs. Jean-Bosco, Babi et Bernard, bien que provenant de milieux modestes sont parvenus à se « hisser » grâce à leur détermination ; à l'instar de Bob, Claude, Olivier et Ambroise qui, issus de milieux modestes également, sont devenus universitaires. Ce statut très souvent s'acquiert de manière non prévue par l'environnement restreint : « Jusqu'à mon bac, affirme Claude, ma maman espérait me voir devenir prêtre, choix que je n'ai pas accepté pour des raisons personnelles ».

1-2. le rejet d'un destin socialement assigné

Chez les figures issues des catégories « aisées », le récit présente un sujet qui s'autorise le choix d'une orientation professionnelle « surprenante ». Comme on le constate chez Mathias, Henriette, Claire et Malet, ce choix s'opère contre certaines attentes familiales que l'on peut logiquement assimiler à des impératifs de « classe » ou d'appartenance du sujet. Si Claire et Henriette – à travers des perspectives opposées – renoncent volontairement à une carrière professionnelle estimée et ouverte en vue d'obéir à leur sensibilité « humaniste » et « socialiste », Mathias et Malet feront également des choix « surprenants » en renonçant à une posture « rationaliste » qui les présageait à une carrière moins tumultueuse. De même, les

figures issues des catégories moyennes laissent percevoir des traces d'une volonté de démarcation individuelle vis-à-vis de leur *destinée sociale*¹⁴⁹. Suivant les propos de Guibaï :

« Je n'ai jamais fait de concours pour la fonction publique, simplement parce que ça ne m'a pas intéressé. Je suis libre dans l'esprit, et travailler pour l'État implique que l'on soit prêt à changer d'endroit à tout moment, prêt à faire des choses indépendamment de ce qu'on veut faire peut-être. Or moi je suis quelqu'un de libre dans ma tête, qui a défini ce qu'il aimerait être, entend faire ce qu'il entend faire, arrêter quand bon lui semble » (Guibaï).

Le rejet d'un destin socialement assignée est le propre de la plupart des figures entrepreneuriales de notre échantillon. Les choix et/ou orientations socioprofessionnels actuels semblent aux antipodes des attentes familiales (aisées) ou prévisions logiques au regard des origines sociales (moins nantis).

1-3. La revendication d'une fierté personnelle

Au-delà des appartenances sociales et des aspirations professionnelles, nous sommes en présence d'un sujet en quête d'une certaine singularité vis-à-vis de l'existant, voire de l'environnement. Dire « je » pour ce sujet, c'est être en mesure de suivre un cheminement pensé et voulu en limitant les effets induits des interférences environnementales. Il en découle une certaine fierté d'être : « J'ai écrit un article, j'ai dit "moi Henriette..., subversive et fière de l'être" ». Cette fierté qui conduit Henriette à être jalouse de son identité revendiquée, serait également à l'origine de la démission de Madeleine de l'ACAT-Littoral. Cette militante des droits humains affirme ainsi avoir toujours résisté aux tentatives d'instrumentalisation de son engagement par les pouvoirs publics camerounais et les bailleurs de fonds. Surtout, la fierté d'être soi pousse l'individu à assumer des choix qu'il opère, et presque toujours pour des raisons d'abord personnelles : « D'ailleurs, affirme Alain, j'ai refusé de faire l'agrégation... ça ne m'intéresse pas pour des raisons personnelles... j'ai opté pour le changement de grade à partir des travaux ». Cet attrait pour la singularité se retrouve également chez Jean-Bosco qui s'efforce de présenter « La Grande palabre », ce forum de discussion intellectuelle, comme une initiative neutre et originale.

¹⁴⁹ Selon G. Bajoit (2013 : 141), « Un individu s'engage dans une "destinée sociale" quand il ne choisit pas lui-même son parcours de vie, quand il se contente de répondre aux attentes des autres et suit l'itinéraire qui lui a été suggéré, voire imposé, par ceux qui l'ont socialisé : ses parents, l'école et son milieu social d'origine. La destinée sociale est, en quelque sorte, le degré zéro de l'individu sujet de lui-même ». Au regard du contexte précaire du Cameroun, la destinée sociale prend également la voie par laquelle l'ordre dominant impose plus ou moins implicitement son hégémonie et une forme précise de conduite au reste de la population.

« En réalité ce qu'on voulait faire, c'est se situer au-dessus de tous les partis. C'est pour cette raison que l'activité que nous menons n'est pas une activité politique au sens où elle bénéficie à un groupe politique. C'est la tendance majeure que nous pouvons avoir simplement, nous ne nous privons pas d'inviter quiconque aimerait ou accepterait de venir, indépendamment de ses appartenances politiques » (Jean-Bosco).

Il ne fait guère de doute que le sujet-entrepreneur nourrit une fierté personnelle qui le motive à persévérer dans son engagement. Cette fierté semble d'autant plus renforcée qu'elle n'est guère redevable d'un quelconque statut hérité, mais d'un dispositif éthique bricolé partir de l'expérience individuelle. Cette expérience individuelle, il la met au service de son engagement. Ce faisant, il se considère subjectivement comme un modèle ayant davantage à donner qu'à recevoir.

1-4. Une forme de spiritualité

Dans certains cas limites, le besoin de fondation d'une cité utopique oriente le sujet vers la quête de ses origines, voire d'une certaine spiritualité. Une telle quête reste dédoublée par un besoin constant d'affirmation de soi en vue de se projeter dans l'avenir. Cet aspect qui préfigure l'essence sociocommunautaire du modèle d'individualité en émergence est plus perceptible chez Mbog, Mathias et de Tayou. Chez ce dernier par exemple, la radio et l'Institut supérieur mis en place camouflent difficilement un désir pressant de reconnexion avec l'ancestralité africaine : « Mes étudiants par exemple ont un cours d'égyptologie qui est dispensé par un égyptologue, professeur d'histoire. Ce dernier est ainsi chargé de leur parler de leurs ancêtres ». C'est dire qu'être sujet ici ne rime pas nécessairement avec individualité à outrance. Il est aussi des situations où le retrait de « je » devant un « moi transcendant » – ancestralité africaine très prégnante chez Mbog et Éric – est assumé. En mobilisant par exemple la rhétorique de la foi, Olivier, à travers une perspective plus religieuse que traditionnelle, reconnaît implicitement la préséance du « Moi divin » et supérieur :

« Nous foiïstes¹⁵⁰ qui mobilisons le levier divin, la puissance divine, effectivement nous avons besoin de cette puissance qui est une puissance supérieure à celle des marabouts et féticheurs du RDPC et des autres partis humanistes. Et donc à partir de ce moment, nous disons qu'il n'y a rien de mieux pour assainir le gouvernement et même la gouvernance du pays que les acteurs qui mobilisent ce levier fondamental, essentiel et éternel » (Olivier).

¹⁵⁰ Par foiïstes, Olivier désigne les adeptes de son parti politique appuyé sur la foi chrétienne et dont le principal crédo (foiïsme politique) préconise la réappropriation de la politique par le fait religieux.

Ces derniers propos nous invitent à faire une première pause-synthèse. Olivier, après avoir grandi au sein d'un environnement catholique, va changer d'obédience religieuse à l'âge adulte. S'il semble imputer ce changement à sa conscience réflexive, il reste que celui-ci aura été favorisé par l'environnement post-1990, au sein duquel les mouvements de libéralisation politique, associés à la montée de la crise, vont entraîner la prolifération de nouvelles Églises dites de réveil. Aussi, même après avoir pris quelque distance aujourd'hui vis-à-vis de ces mouvements de « réveil », Olivier va fonder un parti politique en mobilisant une rhétorique fortement religieuse. Cet accrochage au crédo spirituel serait la principale raison de sa séparation avec le parti politique fondé par Alain – ce dernier préconisant une approche moins impliquée des croyances. Mieux, il se situe aux antipodes de Mbog et Éric qui nourrissent des aversions prononcées vis-à-vis des religions révélées. Pourtant, les différents sujets de notre échantillon, qu'ils soient croyants ou athées, se retrouvent sur un terrain symbolique commun. Celui de la nécessité de construire une nouvelle cité à partir des initiatives endogènes habitées par l'impératif de se prendre en charge. Or, cet élan commun laisse nécessairement s'échapper une certaine odeur de religiosité.

1-5. Une marginalité¹⁵¹ « fièrement » revendiquée

La société alternative en quête se veut proche de la sensibilité subjective. Si notre sujet se pense comme un être autonome, c'est aussi parce qu'il s'identifie d'abord à sa sensibilité, bien plus qu'à sa réflexivité et rationalité. Il ne s'agit guère ici de minorer la posture réflexive et rationaliste du sujet, mais d'avancer que sa prise de conscience en temps qu'être autonome est davantage redevable de sa sensibilité et de sa subjectivité. C'est cette dernière qui semble d'abord impulser et orienter le sens de son action. Mathias, par exemple, affirme à cet effet :

« À l'université, je fais exactement le cours comme je le *sens*, c'est-à-dire comme je l'appréhende, en essayant d'intégrer un certain nombre d'exigence en termes de connaissance, d'information des publics à former sur des questions qui devraient être au centre de ces différents enseignements. Mais je ne me préoccupe pas de savoir si mon enseignement fera plaisir ou ne fera pas plaisir. Je m'arrange simplement peut-être dans la logique même du cours à exprimer même lorsque certains de mes vues y apparaissent, dans mes cours à faire œuvre de pédagogies, pédagogie critique mais pédagogie d'abord » (Mathias).

Nous avons relevé que l'effort proclamé d'opérer des choix suivant des « raisons personnelles » obéit à un besoin de singularité. Nous avons également noté qu'une certaine fierté d'être soi pousse l'individu à s'approprier fièrement de son identité subversive

¹⁵¹ La marginalité dont il est question ici est celle qui ressortit de l'analyse des récits, liée à la subjectivité.

(Henriette), à assumer des choix qui à la limite le marginaliserait (Alain), voire à prendre des risques sur sa trajectoire professionnelle (Mathias et Malet). De notre point de vue, la zone de rencontre de ces différentes postures se trouve au niveau de leur sensibilité subjective commune. La sensibilité du sujet le conduit à se conforter dans une posture subjective « marginale ». Il s'agit d'une marginalité revendiquée – et à la limite plus virtuelle que réelle – en vue de mieux affirmer sa singularité. La marginalité revendiquée est un aspect structurant du récit biographique du sujet-entrepreneur. Cette revendication lui permettrait surtout d'affiner sa spécificité. Chez les universitaires, elle permet de se distinguer des intellectuels proches du pouvoir. Chez les activistes, la culture de la lutte est appréhendée comme une forme de marginalité qui les oppose à la majorité « docile ». Au sein même de notre échantillon restreint, certains individus adoptent une certaine distance vis-à-vis des autres. C'est le cas d'Henriette qui, surprise de nous entendre prononcer le nom d'Haman, s'interroge : « Il a mené quel combat ? ». Si la marginalité d'Henriette se comprend du fait de sa longue expérience de lutte clandestine sous le label du parti nationaliste camerounais, elle n'en est pas moins revendiquée chez Haman sous une forme différente. De même, on la retrouve également revendiquée chez Bob dont la trajectoire ne présente pourtant aucun engagement politique :

« Moi je suis un marginal, et ma marginalité je ne m'en offusque pas. Je suis marginal parce que nous ne captons pas ces vibrations terrestres de la même manière que les autres. Je vois un problème là où tel n'a même aucune chance de le voir. Et c'est du privilège ! Privilège de pouvoir sentir cela ! Voir ce que les autres ne voient pas ! » (Bob).

La marginalité perçue par le sujet-entrepreneur ne serait ainsi qu'une forme subjective de son individualité spécifiée et distincte d'autres formes d'individuation. Le sujet rattaché à son individualité s'efforcerait ainsi de limiter les effets induits de certaines contraintes externes. Pour ce faire, il adopte une démarche proche de sa sensibilité au détriment de la raison. Ce qui en fait un *marginal par défaut*, qui néanmoins tire une certaine fierté de sa singularité. Cette dernière lui confère une estime de soi qui le pousse vers la quête de nouvelles formes de socialité en vue de promouvoir une cité alternative, quoiqu'utopique.

2. Un sujet en quête de nouvelles formes de socialité. Le rôle de l'*Autrui significatif*

Selon Berger et Kellner (1988), la validation de l'identité de l'individu tout comme celle de sa place dans « ce monde » est soutenue par l'établissement d'une *conversation* avec les *Autrui significatifs*. Ces derniers désignent « les acteurs principaux de la construction de la vision du

monde et de l'identité d'ego » (Céroux, 2006). Si la notion d'*Autrui significatif* est théorisée en sociologie à partir des relations conjugales et les liens de filiation, elle est ensuite capitalisée dans la *construction sociale de la réalité* (Berger & Luckmann, 2012 : 106 et 217). Nous la reprenons à notre compte pour entrevoir comment elle apparaît comme un médiateur légitime avec le monde utopique en projection. *Autrui significatif* constitue une valeur-refuge dans la quête des nouvelles formes de socialité durant l'engagement entrepreneurial. Cet engagement prend racine dans le refus d'assumer une certaine destinée sociale qui rapprocherait le sujet-entrepreneur de l'identité assignée. L'objectif de l'engagement entrepreneurial serait ainsi de modifier la grammaire sociale-historique de l'environnement à travers une rupture avec certains modèles dominants d'orientation des pratiques sociales. Pour cette raison, le sujet-entrepreneur est convaincu d'être un marginal. Imprégné de cette posture subjective de marginale, il s'engage dans un projet utopique de reconstruction d'une société neuve. Pour ce faire, il forme un lien « communautaire » avec de nouveaux « camarades » rencontrés pour l'essentiel « en chemin ». Dans la même veine, il prend le temps d'apprécier certains contemporains avec qui il pense partager la même utopie. Madeleine et Henriette se considèrent comme des « sœurs de combat ». Mathias, Claude et Tayou apportent un soutien actif à *La Grande Palabre* de Jean-Bosco. Ce dernier, à son insu, se présente comme un modèle aux yeux de Guibaï, qui affirme admirer sa « bravoure ». Guibaï à son tour est considéré par Haman comme l'un des meilleurs journalistes camerounais. Tandis qu'Haman et Jackson se vouent une certaine estime réciproque¹⁵². De manière discrète, Malet observe et analyse les postures critiques de Mbog, Mathias et d'autres leaders d'opinion (voir annexe). Tandis que Mathias apparaît aux yeux de plusieurs comme une figure pionnière de la critique intellectuelle dans le Cameroun actuel (voir annexe). Mais plutôt que de former un groupe ou un réseau de militants critiques du régime en place, chacun opère généralement de manière singulière et parfois en groupe. De fait, nous avons affaire *d'abord* à des individus singuliers à la fois proches et distants les uns des autres, parce que mus par un même projet politique (faire changer les choses) et poussés par un désir d'affirmation identitaire singulière.

Une communauté épistémique virtuelle se consoliderait ainsi progressivement en se constituant comme le carburant de la dynamique entrepreneuriale. Cette dernière s'opérationnalise et se consolide à travers la reconstitution permanente et non déterminée à l'avance de nouveaux liens de socialité. Ne pouvant entièrement s'appuyer sur les supports dominants de socialisation, cette socialité nouvelle et mouvante trouve un appui symbolique

¹⁵² À ce propos, c'est Haman qui au bout d'un entretien, qui attirera notre attention sur la figure de Jackson.

déterminant en la figure d'*Autrui significatif*. Ce dernier, tout en atténuant le déficit de constitution d'un réseau regroupant l'ensemble des sujets-entrepreneurs, faciliterait l'inscription de l'œuvre entrepreneuriale dans l'historicité sociale. Mieux, la référence à un *Autrui significatif* permet de réconcilier la conscience entrepreneuriale et l'historicité sociale.

« Je suis quelqu'un de très engagé contre les discriminations contre l'exclusion contre l'exclusion sociale... et constatant qu'on est dans une société où un certain nombre d'inégalités se sont creusées où une minorité s'est accaparée de tout, où en réalité il y a un certain nombre d'individus qui jouent les courtisans, il est normal qu'il y ait un autre son de cloche. Fut-il en fait un son de cloche qui est celui d'un ou deux individus, d'une classe classée de *marginale*, mais en fait qui est un autre son de cloche qui touche les choses du doigt sans nécessairement avoir un intérêt là-dedans. C'est-à-dire un intérêt qui soit d'ordre égoïste ou matériel... Oui il y a un certain nombre de camarades. Quand vous regardez le collègue Mathias... qui est politologue, on partage beaucoup de choses ensemble. Quand vous voyez Alain..., on partage beaucoup de choses ensemble... Et il arrive justement qu'on se retrouve à réfléchir ensemble. Donc de ce point de vue-là, je ne me sens pas solitaire. Mais nous nous sentons comme étant un groupe assez restreint qui rame à contre-courant... Et puis je me sens le devoir de reprendre la flamme qui a été laissée libre par des sociologues qui sont passés avant moi comme Jean-Marc Éla, je me sens ce devoir là et ne pas laisser cette flamme. Je me sens ce devoir de tenir la flamme des gens tels que Abéga qui étaient des diseurs de bonnes choses même s'ils n'avaient pas la même aura au niveau des médias que certaines personnes peuvent me prêter aujourd'hui » (Claude).

La quête des nouvelles formes de socialité s'appuie sur l'*Autrui significatif* qui se présente comme un support symbolique essentiel à la production du social. Loin d'être réductible à la simple reproduction de l'existant, cette référence à un modèle intervient surtout *a posteriori*, c'est-à-dire lorsque l'influence est assez parfaitement incorporée. Un *Autrui significatif* en cela n'est guère un obstacle à la singularité individuelle. Au contraire. Il apparaît surtout comme une valeur refuge aux yeux de certains sujets-entrepreneurs. Chez Olivier et Claude, des extraits laissent percevoir un besoin de se singulariser de l'*Autrui significatif* avec lequel l'on continue à partager un cadre éthique et référentiel commun. Le fait qu'Olivier, par exemple, soit convaincu de la supériorité de son « foiïsme politique » ne l'empêche guère de reconnaître l'influence première de la doctrine panafricaniste de son mentor Hubert Kamgang dans l'élaboration de son concept. De fait, il s'agirait d'un bricolage opéré à partir de la fusion d'une double influence : celle de son mentor panafricaniste chez qui il fait ses premiers pas en politique, et celle relative à son changement d'obédience religieuse.

« L'idéologie globale que j'ai formulé est une synthèse, d'abord le panafricanisme est une variable, pas négligeable hein, puisque de plus en plus je parle du *foiïsme*-panafricanisme. Maintenant la supériorité du *foiïsme* selon moi vient de ceci : premièrement, elle tire son efficacité de la pertinence du diagnostic

de la situation camerounaise. Le mal camerounais est un mal qui est essentiellement lié à l'esprit, à l'homme si vous voulez (...). Et il me semble qu'à partir de ce moment-là, le *foïisme* en tant qu'idéologie de redressement moral et de réarmement mental et spirituel est sans doute ce qu'il faudrait faire nécessairement avant, ou en même temps qu'on met d'autres politiques publiques en place, parce que la politique se mène et se déploie de manière systémique » (Olivier).

La quête de nouvelles formes de socialité prend grandement appui sur un *Autrui significatif*. Plutôt qu'un Moi transcendant et encastrant, ce dernier est surtout un symbole-régulateur de sens, un allié de l'individualité. Les multiples appartenances participent de la composition de l'identité sociale. Loin d'être équivalentes, ces influences varient en fonction de chaque expérience individuelle. Un *Autrui significatif* permet à ce niveau de faire le tri, de hiérarchiser les différentes appartenances en vue de donner une cohérence à l'engagement. L'exemple d'Olivier nous démontre qu'un modèle de référence ne conforte pas seulement dans le choix de l'identité engagée. L'expérience acquise au sein du parti panafricaniste d'Hubert Kamgang lui aurait, par exemple, permis d'affiner son individualité et sa singularité. Au sortir de cette expérience, il sera plus apte à apporter une touche originale – et non nécessairement supérieure sur le plan éthique – dans l'environnement politique. Il apparaît nettement que la confrontation vertueuse avec une figure de référence ne s'opère que lorsque le regard enchanté posé au départ sur ce dernier est atténué au cours de l'engagement. Ceci suppose que celui-ci ait accédé au statut de sujet-adulte et acteur social à part entière. Très souvent, cette singularisation vis-à-vis du mentor est peu évidente, car ne se fait généralement pas en temps réel. Il s'agit presque toujours d'une reconstruction *a posteriori* :

« Mon positionnement intellectuel au sein de l'espace public, je ne suis pas sûr qu'il soit influencé par Abéga qui était plutôt un monsieur au verbe beaucoup plus sobre. Claude..., c'est tout un autre registre. De ce point de vue-là, j'ai mon identité qui n'a rien à voir avec celle d'Abéga. Abéga ce n'est pas le gars qui entrait dans l'espace public pour venir vous faire des démonstrations fracassantes. Certes il en disait, car il avait le verbe fort et dur et je crois que l'héritage que j'ai de lui, c'est cette franchise. Mais dans la manière de dire les choses, on est vraiment totalement dans deux registres. Bon de ce point de vue, peut-être que j'ai hérité de lui de s'exprimer dans l'espace public à partir d'un certain nombre de faits très vérifiés et vérifiables voyez-vous, à partir du terrain. En dehors de ça, il n'y a pas véritablement de points communs » (Claude).

Le phénomène d'*Autrui significatif* n'est guère réductible aux liens « symboliques » ou de type « hiérarchique », et encore moins fixés une fois pour toutes. Des influences réciproques parallèles, voire de proximité, jouent également un rôle important dans la dynamique

d'individualisation¹⁵³. Elles nous apprennent que cette référence n'est pas seulement une figure historique ou connue de tous. Il peut aussi s'agir d'une rencontre inattendue qui, durant le parcours de l'individu, va participer de manière décisive à l'impulsion biographique. Un *Autrui significatif* n'impulse pas seulement l'identité et la vocation. Il participe également à sa consolidation, de manière indirecte. Très souvent, une même trajectoire biographique peut rencontrer plusieurs *autrui significatifs* jouant des rôles différents. C'est ainsi qu'après avoir été impulsé dans la trajectoire d'industriel grâce à l'éducation parentale, Célestin retrouvera chez M. Hazim plus tard, une autre figure du « père » qui le tiendra un peu par la main dans ses premiers pas dans le monde des entrepreneurs industriels. Dans une moindre mesure, un *Autrui significatif* n'est pas seulement une référence ou un modèle. Mais aussi quelqu'un ou un proche susceptible d'infléchir la trajectoire de l'entrepreneur. À travers sa capacité à régir ses propres lois, le lien avec un *Autrui significatif* se suffit à lui-même. En recadrant la trajectoire individuelle sur les enjeux de production de la société, ce phénomène par le seul fait d'exister, agit comme une semence capable de produire des fruits aux variétés différentes.

C'est dire qu'au-delà de la socialisation parentale, l'individu est marqué durant ses différentes phases de socialisation secondaire de plusieurs manières. À l'opposé de Berger et Luckmann – et probablement de la variante dominante de la psychologie développementale –, nous n'estimons guère ici que l'expérience de socialisation secondaire pèse moins que ce qui se joue durant les expériences de la prime enfance. Car peu de récits se construisent sur le mode de la *continuité*, c'est-à-dire posant les parents comme *Autrui significatifs* tout au long du parcours. Seuls Célestin et Jean-Bosco pourraient rentrer dans ce modèle. Dans la plupart des cas, le sujet-entrepreneur est « coproducteur » de l'éducation reçue, et non un simple « réceptacle passif ». Il se transforme, certes, « du fait de l'intervention d'autrui », mais aussi parce qu'il effectue un « travail sur soi » en même temps (Wieviorka, 2010 : 39). L'on comprend pourquoi les récits recueillis se construisent davantage sur le modèle de la *concurrence*, où l'émergence d'un *Autrui significatif* en cours de socialisation secondaire vient contredire ou réajuster la vision parentale, sans nécessairement l'anéantir. C'est la raison pour laquelle la quasi-totalité de nos sujets-entrepreneurs vont se démarquer de leur destinée sociale. À l'analyse des différents récits, aucun cas ne se présente non plus sous la forme d'une rupture brutale causée par un *Autrui significatif* et menant à un réagencement de la

¹⁵³ Mathias sera à cet effet sollicité par Olivier, séduit par son concept de « projet de civilisation », pour préfacier son livre sur *Le temps du foïisme politique*, publié aux éditions CLE de Yaoundé.

vision du monde après un « choc spécifique »¹⁵⁴. Ces éléments viennent, le plus souvent, rencontrer une subjectivation en cours d'expérimentation.

L'influence s'opère le plus souvent de manière directe via la proximité d'une figure intellectuelle *rigoureuse* et/ou *géniale*. Cheikh Anta Diop, Mongo Beti, Jean-Marc Éla et Fabien Eboussi Boulaga apparaissent comme des figures de référence les plus récurrentes des récits recueillis. Chez certains interlocuteurs (Claude et Jean-Bosco), l'évocation du mentor semble surtout servir d'argumentaire et de registre de justification ; tandis que chez d'autres (Ambroise, Mbog et Tayou), le récit met véritablement l'accent sur le rôle déterminant d'un *Autrui significatif* qui va profondément bouleverser la trajectoire. C'est le cas du tandem Ambroise / Mongo Beti, ou encore Tayou / Cheikh Anta Diop. Ce dernier cas nous révèle d'ailleurs que pour être un *Autrui significatif*, une rencontre physique avec le *fan* n'est pas toujours nécessaire. Les écrits du savant sénégalais, par exemple, vont chambouler la vision du monde de Mbog et de Tayou, qui le considèrent unanimement comme « celui qui ouvre les portes ». De même, les trois autres noms qui symbolisent la dissidence intellectuelle au Cameroun, influencent indéniablement les prises de position des figures universitaires de notre échantillon. Un *Autrui significatif* apparaît en cela comme un lien essentiel qui facilite le trajet de « soi » d'un stade « inférieur » à un stade plus « avancé », toujours de manière à rapprocher davantage l'entrepreneur des zones de fabrique de l'histoire sociale.

Cependant, la rencontre effective de l'individu durant les différentes phases de socialisation secondaire avec un *Autrui significatif* constitue un moment-symbole susceptible de sceller de manière durable l'identité engagée. Cet instant « marquant » est celui du plus grand renforcement du sens, de l'orientation et de la clarté dans la trajectoire du jeune entreprenant¹⁵⁵. Expérience souvent *mémorable* qui active l'effacement des craintes et hésitations, voire renforcement de l'identité, c'est une opportunité de rééquipement de nouvelles « armes » dans la quête de la connaissance de soi. Moment de quasi-rennaissance également, c'est le lieu de la transformation, voire de la transfiguration du « je » dans son processus permanent de changement par intériorisation de nouvelles normes. C'est en un mot le lieu de revitalisation et de redéploiement de l'engagement entrepreneurial.

¹⁵⁴ Le plus souvent, le choc spécifique se double d'une conversion, de l'adoption d'une nouvelle vision du monde et de sa place dans le monde.

¹⁵⁵ Que ce soit le cours sur le marxisme reçu par Mongo Beti et ses amis de Um Nyobè, ou encore les rencontres de ce dernier à Paris avec les étudiants camerounais lors de ses passages pour les Nations unies, le moment de rencontre est celui de la redécouverte, celui où l'individu peut penser toucher la réalité du doigt.

« Ma première rencontre avec Mongo Beti a lieu en 1981. Comme je l'avais dit dans l'ouvrage *Mongo Beti parle* et avant cela, je ne l'avais jamais rencontré. Ce qui m'attire vers lui c'est la Revue qu'il publiait. Mongo Beti était un écrivain et moi je pouvais faire la critique, la critique de ses œuvres, je n'avais pas besoin de le rencontrer. Je lisais le livre et je pouvais écrire ce que je pensais et semblait répondre à mes préoccupations. Mais quand il fonde la revue *Peuples Noirs Peuples Africains*, là il prend une autre dimension. Ce n'est plus simplement un écrivain, ce n'est plus simplement un militant, c'était devenu l'intellectuel engagé qui met ses revenus dans une publication et permet à d'autres intellectuels de s'exprimer. Et ça, c'était une dimension absolument extraordinaire que nous n'avons pas connue, que nous autres n'avions pas beaucoup connue en Afrique. Donc à ce moment-là, quand je passe pour aller soutenir ma thèse à Paris, je lui téléphone pour lui dire que je voudrai qu'on se rencontre, pour savoir quelles étaient ses préoccupations, comment il procédait, comment il pouvait à la fois être professeur de lycée, habiter Rouen et publier la revue à Paris. Tout ça était quand même extraordinaire en termes d'engagement, en termes de dévouement, en termes de passion, en termes de frais. Donc c'est tout ça que je voulais comprendre et c'est pour cela que j'ai demandé à le rencontrer. Il m'a donné rendez-vous et je suis allé. On a beaucoup parlé, on a beaucoup échangé, et cela ne m'a qu'encourager à apprécier davantage le travail qu'il faisait. Parce que militer c'est bien, mais investir comme il l'a fait dans la Revue qu'il a créée et non seulement matériellement mais aussi intellectuellement. Ce qui a permis à une bonne partie de la génération africaine de s'exprimer et ce n'était pas peu dire à l'époque, parce que c'était un espace où on ne publiait pas simplement des articles de type littéraire ou des pamphlets politiques, mais c'était de la réflexion sur une autre condition et c'était extrêmement important à l'époque » (Ambroise).

Un *Autrui* en effet ne devient *significatif* que dans la mesure où il assure le maintien et le sens de la dynamique de changement à travers le temps et par-delà les espaces. C'est lui qui permet de relier le caractère pluriel et plural des dynamiques éparpillées de mutations sociales à un effet de sens susceptible de traduire une cohérence historique¹⁵⁶. Prenant appui sur ce support, l'individu, plutôt que d'être astreint à le reproduire à l'identique, ne le valorise (tout en se réalisant d'ailleurs) qu'en en faisant une référence essentielle à sa propre productivité qui, elle, relève de l'inédit. Dans le cadre strict des processus de changement historique, un leader ne peut être un *Autrui significatif* qu'en devenant un modèle à d'autres personnes qui deviendront des modèles à d'autres. Car le sujet appuyé sur ce support est astreint à devenir à son tour une référence en vue de la continuité de la dynamique entrepreneuriale : un *Autrui significatif* opère comme une usine de fabrique indirecte des *vocations*. Il est un intermédiaire historique indispensable à la pérennisation de la mémoire sociale. C'est le fil d'Ariane qui permet à la dynamique de subjectivation de se raccorder au temps historique tout en trouvant

¹⁵⁶ La figure du philosophe F. Eboussi Boulaga opérant comme « *autrui significatif* » permet de relier plusieurs entrepreneurs et jeunes entreprenant évoluant dans des sphères différentes, de l'université à l'espace médiatique, des entrepreneurs économiques aux jeunes syndicalistes, du clergé aux acteurs politiques.

des modes originaux d'expression au sein des générations nouvelles. La trajectoire individuelle peut ainsi rencontrer l'histoire sociale par l'intermédiaire d'une autre trajectoire. De sorte que cette dernière, parce qu'insérée dans l'historicité sociale orientée vers le changement, suscite de l'*envie* et de la détermination à d'autres trajectoires se faisant, au point de créer de nouveaux liens de socialité avec des individualités ressentant des urgences similaires. À ce niveau également, l'expérience de l'*Autrui significatif érigé en modèle d'exemplarité* rend effectif l'acceptation d'un challenge redoutable chez le « fan ». Celui-ci en général vient souvent compléter ou affiner les zones de structuration identitaire non encore comblées par la subjectivité¹⁵⁷. Il joue de ce fait un rôle de renforcement des convictions existants, et donc de consolidation d'une trajectoire identitaire engagée¹⁵⁸, tiraillée entre la virtualité et le désir de singularité.

3. Un sujet tiraillé entre la virtualité et le désir de singularité

L'aspiration à « autre chose » est un stimulateur important de son sens de responsabilité sociale. Cette responsabilité vis-à-vis de son environnement le pousserait à relever quelques défis posés par ce dernier. Suivant l'articulation du récit, c'est parce que le sujet-entrepreneur affirme s'opposer aux supports officiels de diffusion du sens que l'engagement est conçu comme une contribution à l'émergence d'une cité alternative encore virtuelle. Ceci, même quand l'activité s'exerce dans le cadre d'une profession « normalisée ». C'est le cas de Célestin qui dans l'exercice de ses activités industrielles, affirme pourtant :

« Ma responsabilité sociale, c'est d'offrir des produits de base de qualité aux populations, des médicaments de qualité, c'est ça que je dois faire, c'est une mission, ce n'est pas non plus une mission philanthropique. Mon métier c'est d'être industriel. Je ne pense pas pouvoir faire de la politique en même temps, et c'est pourquoi le message que j'envoie aux politiques, c'est une interpellation pour qu'ils améliorent leur système de gouvernance qui reste largement en-deçà du minimum requis. Sinon je suis très bien dans ma peau, je ne saurai aller faire le travail des autres. À la limite, je fais de la politique économique, dans la mesure où j'œuvre pour le bien du public, pour le bien de la population » (Célestin).

L'aspiration du sujet-entrepreneur à une cité alternative semble agrandir les frontières de son utopie. Cette utopie ne l'autorise pas seulement à penser « autrement » sa société à partir d'aspirations et projections qu'il opère sur celle-ci. Elle présente également un sujet ouvert au

¹⁵⁷ Suivant le témoignage de Claude, Séverin Cécile Abéga jouera ce rôle dans sa trajectoire, notamment dans la conduite d'une recherche de terrain, le goût de l'écriture, et l'intervention « savante » dans les médias.

¹⁵⁸ Cette fonction s'avère décisive dans des moments de grands troubles et tensions qui souvent plongent l'individu dans une bouillante zone d'incertitude identitaire.

monde et à l'avenir. Il en ressort une sorte d'ouverture à l'environnement en projection et en construction, impliquant sa pleine contribution. Le désir de « se mêler » à son monde face à un système qui feint d'ignorer son individualité justifierait le refuge dans l'utopie. Le sujet en question s'articule à un « nous » utopique relevant de l'aspiration à l'idéal. La singularité relevée s'entremêle à ce « nous » dont il découle ou pense découler :

« Ma vision du Cameroun, c'est que j'aspire à être dans un pays où il y a des chances pour tout le monde et où les gens peuvent travailler et vivre du fruit de leur travail et réfléchir à l'avenir de leurs enfants, au Cameroun, penser que leurs enfants pourraient vivre au Cameroun » (Haman).

« La fondation du parti, j'ai d'abord milité avec Hubert Kamgang, au départ j'étais secrétaire général de l'UPA, j'ai partagé son idéal et je le partage toujours. Mais comme je suis un intellectuel, quelqu'un qui cherche, quelqu'un qui cherchait surtout pour le pays une approche idéologique qui puisse être la plus pertinente, mais aussi la plus efficace. La plus à même d'accomplir les desseins que je m'étais fixés, à savoir celui d'apporter le développement, la prospérité aux Camerounais. Je me suis rendu compte que l'idéologie panafricaniste telle que nous promouvions était nécessaire mais insuffisante » (Olivier).

À partir du moment où l'individualité en acte s'approprie de ce « nous » virtuel qui préserve la particularité de s'adapter à chaque sensibilité individuelle, celui-ci devient nécessairement un artisan du contemporain en construction. Fatalement, son activité prend une connotation éminemment politique. Or dans notre échantillon, seuls Henriette, Olivier et Alain sont directement concernés par les activités politiques. La plupart des autres figures affirme ne pas participer aux mobilisations électorales. C'est pourquoi le terme politique est à considérer ici au sens large, décrivant un lien social volontaire en vue de l'édification de la cité. En cela, si le sujet se dessaisit de la politique dite « politicienne » (avatar de la politique du ventre), c'est nécessairement dans le but de mieux saisir l'essence du « véritable politique ». C'est certainement ce qui fait dire à Célestin qu'il n'est pas un « acteur politique », tout en reconnaissant, « à la limite », faire de la « politique économique » dans le sens d'œuvrer pour le « bien public ». Les propos de Claude étayent davantage cet aspect.

« Je ne suis pas un homme politique au sens classique du terme, disons-le ainsi. Parce que je ne milite dans aucun parti politique. Je suis davantage un leader d'opinions qui, tout en faisant son travail d'éclairage de la société, a des opinions sur la marche des affaires politiques. Et donc de ce point de vue, qui peut être considéré comme un acteur politique par défaut. Mais qui n'est pas un acteur politique classique. Parce que je ne concours à aucune élection, je n'ai la carte d'adhésion dans aucun parti politique. Donc de ce point de vue je ne suis pas un acteur politique » (Claude).

Au final, nous sommes en présence de *drôles* de sujets qui poursuivent concomitamment des projets individuels et collectifs-utopiques. Mieux, il s'agit d'entrepreneurs dont les projets

individuels s'articulent intimement à un projet de société idéale et donc inexistante. Ces sujets aspireraient secrètement à l'*être total* qui, suivant le discours de Mbog, serait au fondement même de l'ontologie des sociétés africaines.

« Toute la pensée africaine est fondée sur le fait qu'il est bon de croiser toutes les choses, le visible et l'invisible, l'homme et la femme, le bien et le mal, le jour et la nuit. Toutes les réalités de l'univers sont des facettes importantes à comprendre. Alors que l'Occident ne cherchait qu'à comprendre une seule facette. C'est sa dichotomie *fondationnelle* : le pouvoir/l'opposition. Quand il étudie le visible, il n'étudie pas l'invisible, il estime que l'invisible, c'est pour les peuples arriérés » (Mbog).

La virtualité recherchée serait ainsi cette société nostalgique promouvant ses propres valeurs et capable de résister aux interférences d'une domination de type occidentale. Il semble néanmoins un peu précipité d'aller jusque-là. Il convient d'abord de porter un regard sur les raisons d'agir avancées, avant d'esquisser le système des valeurs de nos sujets à partir des récurrences extraites des différents récits. Pour l'instant, il convient simplement de dire que le besoin de faire prévaloir sa singularité est caractéristique du récit de l'entrepreneur, soucieux avant tout de se présenter comme un producteur et moins comme un produit. La recherche de cohérence aurait pour principal objectif de faire ressortir cette singularité à travers le récit biographique. Dès lors, l'accent mis sur l'identité professionnelle, loin d'être une finalité, constitue un premier référentiel dont l'importance se trouve dans le fait que le sujet pense y être parvenu par ses moyens propres, en déjouant les pronostics *objectifs* de sa condition sociale originelle. Il nous semble que c'est ce travail sur soi qui le conduit par la suite à se singulariser de certains modèles. Se hisser au sommet de la hiérarchie socioprofessionnelle le conduit incidemment à se singulariser de ses « pairs ». Cette singularisation nous apprend davantage sur le type d'appropriation qu'il fait de son statut professionnel acquis. Des extraits tirés des récits d'Ambroise et de Claude montrent comment le besoin d'honorer le statut professionnel conduit le sujet à promouvoir une spécificité singulière au sein du groupe socioprofessionnel d'appartenance.

« Il faut dire je ne me suis jamais situé dans une posture qui me pousse à me prononcer en pensant au parti ou au régime, ce n'est pas une préoccupation pour moi. Cette logique ou cette démarche identitaire, je l'ai acquise parce que je suis un universitaire et l'universitaire c'est un chercheur. Vous ne pouvez pas chercher, découvrir des choses, et refuser d'en parler ou de publier les résultats de vos découvertes, pour soi-disant éviter des ennuis ou des risques. Non je ne peux pas faire cela. Je suis un universitaire et j'ai toujours su que je n'avais pas d'autres ambitions que d'être universitaire. Les universitaires qui préfèrent éviter cette posture sont ceux qui se disent : "Demain si on veut me nommer, cela peut me porter préjudice". Or moi, je n'ai jamais cherché à être nommé (Ambroise).

« Et puis dans mon engagement aussi, j'estime il y a deux types d'universitaires, ceux qui peuvent décider d'être des apparatchiks du pouvoir, il y a d'autres qui sont des littéraires, il y a une autre catégorie qui peut décider d'être en interconnexion avec la société et d'être engagée aux côtés de la société, et c'est ça mon engagement à moi » (Claude).

La singularité postulée camoufle néanmoins diverses influences incorporées, puis réappropriées subjectivement. De même que le récit d'Ambroise rappelle la posture dissidente de l'écrivain Mongo Beti qui aura été une référence en matière d'engagement critique ; de même les propos de Claude laisseraient percevoir – à son insu ? – une influence plus marquante de son mentor¹⁵⁹, mais assez bien articulée avec l'impact de son environnement d'enfance marquée par la précarité et la chaleur sociocommunautaire. Nous avons, plus haut, montré que le rejet unanime de la gouvernementalité du ventre constitue la première ligne fondamentale – plus encore que le repli ethnique – de démarcation de l'identité entrepreneuriale. Ce besoin de se singulariser des dirigeants politiques appréhendés comme le *Grand Autre*, permettrait au sujet-entrepreneur de s'auto-identifier comme être autonome. En s'identifiant comme un être autonome, il s'efforce ensuite de ressortir sa singularité individuelle. Nous avons également noté que notre sujet n'est ni une pure fabrication de l'ethnie, ni un ambassadeur de sa classe sociale ou socioprofessionnelle. Pourtant, il ne s'agit là que de micro-démarchations sans équivalence aucune avec le désir pressenti de distanciation avec le système en place considéré comme oppressant et identifié à un *anti-je*. C'est parce que ce dernier est considéré comme une menace pour « je », que l'identité narrative se construit prioritairement en opposition vis-à-vis de l'élite politique au pouvoir.

Dès lors, les logiques d'affirmation du « je » entrepreneurial se construisent sous forme de démarcation étagée, voire pyramidale, mais toujours en vue de ressortir la forme de singularité la plus « essentielle » à la préservation de l'identité rêvée, au demeurant hors d'atteinte. Le processus de construction identitaire arpente ici un double mouvement simultané. Le premier s'effectuant concomitamment avec son opposé. Cette double confrontation processuelle réinsère continuellement le sujet dans de nouvelles structures sociales d'appartenance, tout en l'extrayant en même temps d'autres structures d'existence statutaire, fonctionnelle et « identitaire ». L'on se trouverait dans une sorte de spirale où un nouveau sujet négocie continuellement une place de choix au sein d'un environnement global encore hostile. Ce sujet se poserait ainsi en s'opposant à un *non-je* hyper-dominant en vue de

¹⁵⁹ Julienne Ngoundoung Anoko & Jean-Pierre Warnier, « Séverin Cécile Abega », *Cahiers d'études africaines* [En ligne], 191 | 2008, mis en ligne le 29 septembre 2008, consulté le 29 février 2016. URL : <http://etudesafrcaines.revues.org/11702>

mieux affirmer une marginalité subjectivement revendiquée, mais peu évidente. Cette sourde mais redoutable bataille se trouve au cœur des dynamiques sociales, politiques et culturelles du Cameroun actuel. On la retrouve insérée derrière ces propos tirés du récit de Bob.

« Moi c'est toujours : "Pourquoi pas autrement". C'est-à-dire quand on dit : "C'est bouclé", moi je dis : "C'est peu, mais ça peut fonctionner autrement". J'ai compris que la marginalité n'était pas toujours négative. C'était peut-être la vérité que malheureusement massivement peu de gens percevaient et ça c'est aussi génial » (Bob).

De cette confrontation symbolique et non moins historique, le sujet-entrepreneur est convaincu d'être dans le bon sens de l'histoire. Peu importe alors qu'il soit socialement perçu comme un marginal, un inadapté ou un fin stratège qui ne viserait qu'une entrée dans le système. Au contraire, l'estime qu'il retire subjectivement de son identité postulée le conforte dans sa prise de responsabilités. Et parce qu'il considère l'existant sous l'angle de la non-désirabilité, il se projette socialement à travers ses projets d'entreprises qui s'efforcent d'épouser virtuellement sa vision globale de cet environnement considéré également comme le sien. Ceci nous conduit à la tentative d'élucidation du mystère des raisons d'agir.

II. Tentative d'élucidation des raisons d'agir. De la prégnance d'un déterminant historique

Entre les raisons manifestes et les motivations latentes de l'action, il semble émerger une causalité sociohistorique qui transcende l'individualité en vue d'informer l'histoire sociale en construction. C'est probablement ce mouvement historique que chaque action individuelle tend virtuellement à atteindre – parfois à l'insu de l'individu en acte – en y apportant une touche singulière. Peut-être, est-ce pourquoi le processus de formation du sujet – préalable possible à toute action historique¹⁶⁰ – s'opère de manière continue à travers un bricolage permanent avec les schèmes sociaux incorporés. De ce bricolage pourtant, une cohérence identitaire semble émerger à travers le tri opéré par le récit narratif. Cette recherche de cohérence informerait en retour les logiques d'action.

1. De la pluralité des raisons manifestes d'agir...

Les raisons manifestes d'agir sont nombreuses et se retrouvent à tous les niveaux du récit pour justifier les choix opérés et pour conférer du sens à ces derniers. Nous avons recensé quelques

¹⁶⁰ Si l'historicité n'est pas un concept empirique, mais un postulat métaphysique (cf. échange avec Marc Jacquemain qui y voit une faiblesse de la conception tourainienne de l'action), l'action historique s'objective dans cette recherche à travers la modification progressive de l'environnement par le concours de l'engagement entrepreneurial (voir chapitre 8).

une des plus significatives et récurrentes. Cette recension nous montre qu'en dépit de leurs diversités, ces raisons manifestes (ou volontaires ?) semblent converger vers un déterminant commun qui relève du politique. Globalement, il appert que le sujet se lance dans l'engagement entrepreneurial pour pallier un manque, voire un déficit. Chez les entrepreneurs provenant des milieux aisés ou de catégorie moyenne, le déficit découvert serait à la base de l'engagement et/ou de l'orientation professionnelle. Nous serions ainsi en présence de sujets-entrepreneurs qui sont à l'écoute de leur environnement, chez qui la réussite matérielle n'est pas nécessairement appréhendée comme une fin en soi. Malet va abandonner son travail de journaliste à Paris pour se risquer dans le domaine alors « vierge » des arts plastiques au Cameroun. Alors que son père est un ministre influent du régime au moment où il revient au Cameroun après ses études doctorales, Mathias va se marginaliser des arcanes du pouvoir pour s'engager dans la dénonciation. Claire, de son côté, va abandonner la direction de l'établissement secondaire de son père pour s'occuper des enfants démunis. Tandis qu'Henriette désarçonnera son père – bourgeois de l'administration – en s'engageant dans la lutte clandestine. Dans un cas comme dans l'autre, c'est parce que l'individu est à l'écoute de sa sensibilité qu'il entreprend une orientation professionnelle distincte des attentes familiales et même sociales. Cette sensibilité vis-à-vis du devenir environnemental le pousserait à le scruter en vue d'en faire un diagnostic personnel. Lequel diagnostic, une fois effectué, l'astreindrait à la redoutable tâche de faire converger insertion professionnelle, engagement entrepreneurial et participation citoyenne.

« En effet, j'avais constaté que la presse jusque-là ne rendait beaucoup plus compte que des faits divers. Ils n'y a avait pas beaucoup d'analyses dans la presse camerounaise. C'est l'une des motivations premières qui nous ont poussées à avancer *La Nouvelle Expression*. Justement c'est pour ça que ça s'appelle *La nouvelle expression* » (Séverin).

« Là il y avait ce vide qu'il fallait combler, d'autant plus qu'à l'heure du multipartisme, si les gens ne savent pas ce qui se passe, si les gens ne peuvent pas dire comment ils perçoivent la société en général, l'évolution de leur pays... J'ai donc estimé que c'était un frein à l'épanouissement des gens et à la marche de la démocratie (...).Voilà, il y avait aussi le besoin surtout de relayer les préoccupations et besoins d'une région particulière qui est la mienne, que je connaissais bien et dont j'avais le sentiment qu'elle n'était pas suffisamment comprise au sein de l'espace national. À savoir les trois régions qui composent l'actuel Grand Nord » (Guibaï).

Les raisons manifestes d'agir talonnent directement l'engagement entrepreneurial. Celui-ci intervient après que le sujet ait scruté son environnement et qu'il soit parvenu à identifier une

carence environnementale. Cette aptitude à identifier un problème social accentuerait ensuite la démarcation subjective vis-à-vis de l'élite au pouvoir, considérée comme l'*anti-je*.

« Pour eux il n'y a aucun problème, alors que les problèmes sont souvent cancérogènes dans leurs évolutions. Plutôt vous les identifiez et vous attentez à les résoudre, mieux vous avez des chances de fonder un monde meilleur. Et si vous feignez ne pas les voir, ils se développent et prennent des formes nouvelles, plus aigües. Et c'est le drame que nous vivons (...) Il faut faire autrement, et cet autrement sera fait par des Camerounais pour le Cameroun » (Bob).

L'identification des problèmes conforte l'idée que l'entrepreneur perçoit l'existant sociétal sous l'angle de la négativité¹⁶¹. De cette perception négative, il en découle un modèle-type d'engagement flirtant avec la dissidence. Déterminant essentiel de l'identité de nos sujets-entrepreneurs, la dissidence distingue ces derniers des « stratèges » motivés d'abord par des impératifs de rentabilité individuelle. Pour se lancer à l'action, nos sujets éliminent au préalable le prestige symbolique de l'élite gouvernante en vue de se hisser subjectivement comme les véritables concepteurs de la société alternative à venir. Quelle que soit l'orientation de l'engagement, le besoin de résister aux effets induits de l'idéologie dominante ressort implicitement comme la principale raison manifeste d'agir, voire d'innover :

« *La Nouvelle Expression* est fondée en 1991 dans le but de donner une nouvelle fenêtre à l'expression libre, de permettre aux acteurs sociaux de pouvoir s'exprimer, et enfin, qu'il y ait un lieu où l'on pourrait analyser de façon intelligible les faits sociaux, les soubresauts et les mutations qui s'opèrent au sein de la société » (Séverin).

« Et voilà, les arts plastiques, parce que l'art en général c'est le miroir d'une société. Et comme notre société le Cameroun singulièrement se refuse d'avoir un miroir parce que pour toute idée de projection on donne du déjà-fait du déjà-mâché. On estime que la pensée unique est la seule voie, donc on n'a pas besoin d'inventer le monde, de créer des modèles puisque tout est là. Il n'y a qu'à voir ce que le chef a dit, et tout découle de là, point ! » (Malet).

« L'approche pédagogique camerounaise ainsi que le contenu même de la pédagogie vont totalement à l'encontre, c'est-à-dire sont l'inverse de ce qu'il fallait faire » (Bob).

Les raisons manifestes, en plus de talonner l'action, se nourrissent et se déploient au cours de l'engagement. Très souvent, de nouvelles raisons d'agir se découvrent dans le feu de l'engagement, et viennent conforter les raisons primaires d'agir repérées durant le processus de subjectivation. Loin d'être statiques, ces raisons varient en fonction du double processus de

¹⁶¹ Il convient de relever que seuls Jackson et Claire ne partagent pas nécessairement cette aversion généralisée contre l'élite dominante. Leurs raisons d'agir obéissent ainsi d'abord à une certaine sensibilité « humaine ».

subjectivation/ dé-subjectivation¹⁶². L'on relèvera à cet effet que les raisons manifestes varient en fonction des représentations et perceptions que l'individu à un moment « M » se fait de son environnement, mais aussi des nouvelles projections portées sur son engagement. Claire et Jackson ont la particularité de ne pas inscrire leurs raisons d'agir dans une logique d'opposition frontale à l'élite au pouvoir. La première abandonne la direction de l'établissement familial pour s'occuper d'enfants démunis de mères incarcérées en vue de répondre à une sensibilité humanitaire qui semble l'habiter depuis son enfance¹⁶³. Mais dans le feu de l'engagement, elle se trouvera en train d'élargir son champ d'action au-delà des seuls enfants en plaidant pour une meilleure prise en charge des conditions d'incarcération, tout en aménageant des espaces de convivialité dans l'enceinte de certaines prisons.

« Pourquoi ? Simplement parce qu'on s'est rendu compte qu'en général, les femmes détenues viennent des milieux très pauvres et c'est difficile de s'occuper de l'éducation de leurs enfants. Quand la maman va en prison, c'est une petite morte ; et là, il faut que l'enfant profite de sa mère qui, physiquement, n'est pas décédée » (Claire).

L'engagement entrepreneurial est une *aventure ambiguë*, mais non moins vertueuse, qui conduit le sujet-entrepreneur à découvrir de nouvelles raisons d'agir dans le feu de l'action. Si ces nouvelles découvertes confortent son identité engagée en lui conférant de nouvelles raisons légitimes de poursuivre son œuvre, elles l'astreignent également à des responsabilités nouvelles. Plus l'entrepreneur accepte ces dernières, plus il élargit sa base de reconnaissance sociale et accède progressivement au statut de figure de référence. Dans le feu de l'engagement, les nouvelles raisons manifestes d'agir ne sont pas seulement focalisées sur l'activité professionnelle, elles épousent et englobent d'autres types de participation privée-personnelle et publique-citoyenne. Car les rencontres faites par l'individu associées à l'élargissement de sa base de reconnaissance sociale, l'amènent souvent à reconsidérer son rapport à soi. Si l'on peut comprendre l'investissement des universitaires et acteurs politiques au sein de l'espace public, la récurrence de Mbog (chef traditionnel), d'Henriette (activiste politique) et de Babi (entrepreneur économique) au sein des médias pourrait paraître surprenante. Pourtant, ces investissements semblent subjectivement converger avec l'engagement premier, comme on l'entrevoit à travers l'explication de Babi.

« Je conçois ma récurrence au sein des débats publics comme des contributions citoyennes qui n'ont rien à voir avec l'entreprise, mais qui indiquent que je suis dans une trajectoire. Je ne fais pas ça nécessairement pour la recherche des dividendes quelconques au plan politique ou social, mais

¹⁶² Confère Michel Wieviorka, 2012.

¹⁶³ Elle affirme ainsi avoir toujours « partagé » ses cadeaux d'enfances aux amis démunis de son quartier.

simplement parce que je pense avoir des compétences que je peux partager. Et ça ne me coûte rien »
(Babi).

L'engagement entrepreneurial se présente comme un mouvement captivant capable d'entraîner l'individualité dans des voies encore inexplorées. Cette aventure passionnelle stimulerait un besoin constant et profond d'expression qui pousse à la créativité et à l'innovation. Peu d'entrepreneurs se contentent d'une activité unique. Mathias, Claude, Alain et Olivier, tous les quatre universitaires, sont aussi des leaders d'opinion actifs au sein de l'espace public. Les deux premiers animent régulièrement *La Grande palabre* mis en place par Jean-Bosco, les deux derniers ont fondé chacun son parti politique. Après avoir lutté pendant 25 ans pour la cause des paysans et la « souveraineté alimentaire », Bernard vient également de fonder un parti politique dédié au monde paysan. Lors de notre dernier entretien, Guibaï semblait mijoter un projet de mise en place d'une maison d'édition dédiée aux ressortissants du septentrion. La raison avancée étant de stimuler le goût à l'écriture et de la lecture qui, selon lui, feraient encore défaut à cette vaste région. Haman, promoteur comme Guibaï d'un journal privé, se prononçant sur les raisons qui l'amèneront à fonder une maison d'édition, affirme : « Cette maison d'édition est une autre façon de s'exprimer, sur le plan intellectuel, faire des livres, faire faire des livres. C'est un autre mode d'expression ».

Dans l'esprit entrepreneurial, s'exprimer, c'est exister et exister, c'est innover. S'il en arrive à une telle conscience réflexive, c'est certainement pour améliorer sa condition matérielle. Il n'empêche pourtant que ces innovations traduisent aussi une certaine aspiration à vivre au sein d'une société plus « responsable » et « juste » : « Normalement, affirme Haman, il faut que l'État reprenne en main les choses qui sont les siennes : l'éducation, la sécurité, la santé. Il faut que l'État reprenne son job. S'il le fait, les choses vont se remettre en place. Car les gens pourront remettre leur énergie dans les choses plus positives ». Seulement, convaincu que l'État actuel – qu'il assimile concomitamment au régime en place – n'est guère en mesure de lui procurer une satisfaction adéquate à ses aspirations, il se propose ainsi de *faire le travail de l'État à la place de l'État*, si possible en défiant les autorités. Pourquoi ? Simplement parce qu'il se dit être habité par une vision opposée à celle de l'élite au pouvoir :

« Ma vision du Cameroun, c'est que j'aspire à être dans un pays où il y a des chances pour tout le monde et où les gens peuvent travailler et vivre du fruit de leur travail et réfléchir à l'avenir de leurs enfants, au Cameroun, penser que leurs enfants pourraient vivre au Cameroun. Voilà ! C'est ça la vision que j'ai de ce pays, c'est comme ça que je pense. Et je ne pense pas que le pays en ce moment soit

dirigé de cette manière-là. Ça je le dis aussi librement, je l'écris toujours dans mes éditoriaux » (Haman).

À partir du moment où l'opposition subtile ou frontale à l'élite gouvernante déteint sur les raisons manifestes d'agir, l'engagement entrepreneurial ne peut plus être considéré comme une simple contribution au développement. L'entreprise mise en place devient également un outil symbolique de contestation de l'idéologie dominante. Ce qui donne une saveur dynamique et conflictuelle à l'histoire sociale et politique en esquisse. Ce long extrait tiré du récit d'Alain montre que cette ligne de front s'élargit et prend de l'importance au fil du processus de subjectivation et de la consolidation de l'identité engagée.

« Et il y avait des injustices incroyables ! Je me souviens parce que l'année où j'étais à l'université, on a lancé un concours de recrutement des officiers dans une école étrangère. Le communiqué était publié dans le journal *Cameroon Tribune* à 9 heures avec fermeture des dossiers à 17 heures. Vraiment c'était incroyable. Celui qui venait du Nord qui devait faire son extrait de casier judiciaire au Nord, comment était-il possible qu'en lisant CT le matin, qu'il puisse déposer son dossier à 17h ? Bon moi j'avais la chance d'être né pas loin d'ici. Donc je suis allé à Monatéle faire mon extrait. À 17h j'avais réussi. Et on s'est retrouvé là on était à peu près 600, donc ça veut quand même dire, il y avait des gens qui n'étaient pas du Mfoundi ou de la Lékié juste à côté. Ça veut dire qu'ils avaient des informations que le concours avait lieu. Nous avons déposé le dossier, on nous a demandé d'attendre et nous avons attendu une semaine, deux semaines, un mois. On a commencé à venir traîner au Ministère de la défense pour prendre des informations. Un jour alors que nous étions plusieurs à traîner par-là, en disant : "En fait on nous avait dit qu'on devait nous appeler pour le concours". Un officier est passé par là et a dit aux soldats : "Que font ces civils dans une caverne militaires ? Allez, foutez-les dehors". Les ceinturons ont claqué, il y en a qui se sont écorchés, et pendant que les malheureux que nous étions pansions nos plaies à l'extérieur du ministère, il y a un vieux adjudant qui est venu, qui nous a approché et nous a dit : "Mais au fait, c'était quoi votre problème ?". On lui a expliqué. Il a dit : "Mes enfants, mais les gens qui devaient être sélectionnés pour ce concours sont partis il y a plus d'un mois, ils sont déjà au Maroc en formation !". Je ne sais pas si vous vous rendez compte de l'injustice que ça crée, la frustration ! C'est-à-dire qu'au moment où vous attendez d'être convoqué pour un concours pour lequel vous avez déposé des dossiers, on vous explique que les gens sont partis il y a un mois. On a choisi des gens et ils sont partis. Alors vous voyez quand vous êtes jeunes vous vous dites : "Mais ce n'est pas normal, ce n'est pas normal !". Vous vivez une injustice incroyable (2fois). Ça c'est autant de choses qui m'ont amené à dire que : "Non, ce n'est qu'avec la politique, donc il faut changer la politique pour changer ce pays" » (Alain).

Quelques mois seulement après les événements relatés, un autre incident relatif au recalage « abusif » à l'université va pousser les parents d'Alain à l'envoyer poursuivre ses études en France. Suffisamment affecté, Alain ne renoncera pas à ses projets d'engagement qu'il alimentera subjectivement durant son long séjour en Occident.

« Parce que quand je décide de rentrer, le problème est de savoir comment faire pour éviter aux autres toutes ces injustices ? Voilà ce qui me porte, ces injustices qui cassent des vies, qui brisent des vies et dont les auteurs sont inconséquents, ça ne leur dit absolument rien. Moi j'ai eu la chance, j'ai survécu, mais il y a combien qui sont restés sur le carreau, combien ! Si mes parents n'avaient pas cassé leur tirelire pour moi, je ne sais pas où je serai aujourd'hui » (Alain).

Le sujet-entrepreneur critique n'est pas seul à percevoir l'État comme un facteur de frein à l'épanouissement des populations. Il diffère néanmoins du modéré au niveau des logiques d'action entreprises¹⁶⁴. C'est ainsi que Jackson, Haman et Olivier, aux profils plus modérés, ne se prive guère d'un regard critique. Le dernier, bien que répugnant la posture dissidente de Jean-Bosco, ne manque néanmoins pas de reconnaître qu' « il y a encore un très grand archaïsme. Dû principalement au mode d'organisation étatique du pays. Le système d'État camerounais tel qu'il fonctionne aujourd'hui est encore un facteur de grand frein ». Sauf que ce « grand frein » unanimement reconnu, va davantage rebeller les figures dissidentes qui, à l'instar de Mathias, perçoivent le régime en place comme absolutiste.

« La fidélité à ma posture critique actuelle est le fait de la constance et de la cohérence dans mes positions. Il n'y a pas de raisons de ne pas être engagé si on considère que l'engagement a une valeur, et si on considère que ce qu'on exprime comme position demeure une position qui reflète la réalité, qui exprime aussi nos propres aspirations. Le Cameroun est un système absolutiste. C'est un système de pouvoir qui est basé sur un monopole rude ! Même si celui-ci a sur la pression des changements pluralistes dû déguiser une partie de ses structures, le fond est toujours le même, celui de sauvegarder la prévalence de l'élite de monopole et de son chef (...) Le système camerounais est toujours demeuré un système autoritaire, sauf qu'il a utilisé l'habillage du pluralisme pour faire un certain nombre de concessions. Ce qui lui a permis de contenir la pression des forces opposées. Certaines de ces forces ont donné l'impression d'engranger certaines espaces d'autonomie au début des années 1990. Mais celles-ci n'étaient pas nécessairement très structurées, venant pour l'essentiel de ce système » (Mathias).

L'engagement contre la discrimination et l'autoritarisme se recoupe ainsi avec le besoin de changement. Il pousse la conscience du sujet-entrepreneur à explorer continuellement les voies de sortie de cette situation jugée déplorable. Dès lors que l'entrepreneur commence à réfléchir sur sa condition historique, il épouse le projet utopique de construction de la cité. Lequel projet rentre à son tour dans le cadre des raisons manifestes d'agir :

« L'un des objectifs de *La Grande Palabre*, c'est de faire reculer l'inculture politique, que les gens prennent conscience du fait qu'ils sont des citoyens et que leurs bulletins de vote a une importance considérable, que c'est une forme de validation de ce que les uns ont fait » (Jean-Bosco).

¹⁶⁴ Cet aspect est traité plus loin dans la sous-partie réservée aux logiques d'action des sujets-entrepreneurs.

Les raisons manifestes d'agir sont plurielles parce que répondent aux impératifs circonstanciels qui interpellent le sujet-entrepreneur dans son élan d'engagement. Ici, l'individu, plus conscient de ses choix préserve une emprise sur son action. Au regard des différents extraits de récit mobilisés, il apparaît clairement que la pluralité des raisons manifestes décelées converge vers une finalité éminemment politique au sens inclusif de participation collective à l'édification de la Cité. Qu'en est-il des raisons latentes ?

2. ... À la similarité implicite des motivations latentes

La détermination des motivations latentes relève d'une gageure. À l'opposé des raisons manifestes, les motivations latentes ne sont pas directement révélées par le récit. Elles se laissent plutôt découvrir à partir d'une déduction implicite opérée à partir de la structuration interne des différentes trames narratives, et de la confrontation des témoignages recueillis avec les actes posés par les sujets entrepreneurs. Nous décelons deux formes de motivations latentes interconnectées. La première, proche des raisons manifestes, nourrit discrètement un désir de voir vaciller le système en place. Ce désir enfoui constitue en réalité un pont entre les raisons manifestes et la seconde forme de motivation. Cette dernière, la plus importante de la dynamique entrepreneuriale, s'articule autour d'une *cause transcendante*. La première forme partage avec les raisons manifestes la particularité d'accéder directement à la conscience immédiate du sujet-entrepreneur. Elle diffère quelque peu de la seconde qui oscille entre une conscience réflexive plus poussée et demande un travail sur les pratiques de soi.

2-1. Le désir enfoui de voir vaciller le système comme première motivation latente

Nous avons vu avec les raisons manifestes d'agir qu'elles proviennent du diagnostic porté sur l'état de l'environnement. L'entreprise, présentée comme la réponse au diagnostic semble loin d'épuiser le répertoire des multiples raisons d'agir qui habitent le sujet. Celle-ci nous informe seulement sur la part d'édifice à construire et située à la hauteur de l'action individuelle. Un chantier entamé camoufle souvent des aspirations plus grandes, voire grandiloquentes que l'action individuelle est incapable d'atteindre. L'entreprise visible n'étant que le minimum qui se laisse objectivement appréhender. La première forme étudiée des motivations latentes constitue la face cachée des raisons manifestes, que l'individu préserve enfouies en lui (à son insu ?), et qu'il s'essaye à atteindre progressivement tout au long de son engagement. Cependant, ceci ne signifie guère que toutes les innovations ultérieures se rattachent à cette première forme de motivation implicite, quelque peu refoulée. Car il n'est pas sûr que la maison d'édition ait été initialement pensée par Haman au moment de son engagement, ou de

la mise sur pied de son journal privé. Il est encore moins certain que Bernard au départ se soit projeté comme un homme politique. Simplement, nous voudrions exprimer l'idée que la première forme de motivation latente de l'action est intrinsèquement liée aux aspirations profondes existant au départ de l'engagement, et dont l'entreprise mise en place n'en donne qu'une vue empirique assez partielle. Nous pouvons, au départ, déduire cette première forme à partir d'extraits de récits d'entrepreneurs médiatiques.

« Donc je regarde les dernières élections comme une occasion manquée encore pour mettre en place les fondations solides ou les bases d'une démocratie véritable. Et je pense qu'il faudrait qu'on lutte aujourd'hui au Cameroun pour l'émergence des conditions d'une véritable démocratie parce qu'il va même de la survie de la presse. Parce qu'il suffit que demain un illuminé arrive là, et qu'il remette en cause même tous ces acquis. Seule la démocratie peut empêcher qu'un illuminé pose des actes qui nous fassent reculer de 20 ans en arrière » (Séverin).

« Il y a une rupture claire entre l'élite ou ceux qu'on désigne comme telle, et le reste. Je pense que c'est une rupture qui est due au fait que (...), il y a quand même un pouvoir qui est vieux au Cameroun, le pouvoir a beaucoup duré, le pouvoir n'a pas beaucoup innové, le pouvoir a beaucoup manœuvré pour rester en place, mais le pouvoir n'a pas vraiment l'adhésion des gens, donc c'est dur » (Haman).

« Et quand on n'est pas bien représenté au Cameroun, car on estime qu'on ne l'est pas. Sur des critères politiques comme au dernier gouvernement, on estimait que la représentativité du Nord ne correspondait pas à son sacrifice politique, eh bien on était les premiers à le dénoncer » (Guibaï).

Il est probable que ces trois entrepreneurs rêvent discrètement de voir vaciller l'actuel système. Seulement, plus habités par la démarche citoyenne plutôt que révolutionnaire, leurs unités respectives de production entrepreneuriale leur apparaîtraient comme une voie indirecte de participation à l'avènement d'un nouveau système. Par prudence et/ou par souci d'être raisonnable et réaliste, le narrateur rechigne, via sa conscience immédiate, à une telle idée qui relèverait du « chaos ». Pourtant, cette première forme latente de motivation semble être au centre de l'engagement entrepreneurial.

La motivation est considérée comme latente parce qu'il n'appartient pas à l'entrepreneur de mener directement un combat révolutionnaire – à l'exception des entrepreneurs purement politiques. C'est dire que l'enjeu de l'engagement entrepreneurial est aussi un enjeu de pouvoir, une entreprise de contre-hégémonie. Chez les entrepreneurs économiques et culturels, la neutralité politique proclamée pourrait également s'interpréter comme un refus de s'allier à l'idéologie de l'élite au pouvoir, dans un environnement où la réussite demeure largement dépendante des *largesses* de cette dernière. Pour ce qui est des critiques

universitaires, cet aspect est prégnant dans la mesure où ceux-ci s'engagent continuellement auprès des groupes de pression tout en animant certains mouvements de contestation. De même, la mise sur pied d'instituts d'enseignement supérieur (Ambroise, Tayou et Bob) renferme cet idéal de former et de préparer une relève (la jeunesse) capable de faire vaciller subtilement le système dominant à travers la promotion d'une éthique sociale « nouvelle ». Cette idée complexe se comprend mieux lorsqu'on regroupe des extraits de récit éparpillés dans la trame narrative, tout en s'efforçant d'articuler le projet d'entreprise mis sur pied avec les aspirations enfouies-refoulées. Mais encore, l'accès du chercheur à la psyché profonde du narrateur ne devient plausible qu'après l'établissement d'une certaine familiarité-complicité.

« Moi je suis une terre qui va offrir de beaux fruits, mais il y a un travail à faire, il faut labourer, semer la graine. C'est comme ça qu'on aura des univers bien travaillés, des beaux fruits, je suis peut-être acteur à ce niveau. Mais il y a une chaîne qui se met en place. Il y a d'autres acteurs qui seront très très puissants là-dedans, et qui vont apporter leur part à l'intérieur parce que le socle a été planté. Moi je fais juste partie de ces personnes qui jouent un rôle de pionnier. Moi, j'ai la chance de me poser des questions, même si pour l'heure je n'ai pas encore apporté des réponses, mais c'est un processus qui est enclenché. Je me suis posé des questions : « Pourquoi par ici, rien n'est bougé pour permettre aux hommes d'être heureux chez eux ? ». « Pourquoi ailleurs ça semble, relativement, ça semble possible ? ». C'est qu'il y a des blocages ! (...). Le campus naît d'une tentative de réponse à un de mes questionnements : « Pourquoi rien ne change ? » (...). Ne vous méprenez pas. Il y a quand même un parti qui est aux commandes depuis 30 ans, c'est un fait. Et c'est regrettable pour un pays. Mais ça ne doit arrêter personne. C'est un obstacle qui doit être contourné, tout simplement. C'est comme tout obstacle, on le contourne, on l'affaiblit, on avance. Ça freine l'évolution, mais en fait je ne pense pas que ça arrête, parce que c'est *inarrêtable* l'évolution. Donc non il faut propulser le Cameroun, il ne faut pas à partir de l'instant croire qu'on a compris quelque chose. Surtout, il ne faut pas se décourager. Et pour moi, le Cameroun, mon pays est appelé à évoluer pour plus de bonheur pour la population, parce que c'est ce qu'on recherche, des gens qui vont se soigner, qui auront à manger chez eux, et non la honte qu'on vit aujourd'hui : deuxième château d'eau d'Afrique et les populations font un mois à Yaoundé sans eaux chez, vous croyez que nous méritons ça ? C'est honteux, pitoyable ! Quand les gens disent : « Ils vont faire ça, ou ci », le minimum se trouve où messieurs les dirigeants faussaires ? Les truands du Cameroun, les gens qui n'aiment pas leur pays (...). Mais ce n'est pas eux qui m'intéressent, ils n'ont aucune influence sur moi, parce qu'on est co-proprétaire du Cameroun, c'est ça qui me renforce chaque jour que Dieu a créé. Je n'attends pas plus de Biya que de moi. Est-ce qu'on se comprend bien ? Non non non, je fais des efforts pour que les choses aillent dans la bonne direction pour ce qui me concerne, dans le petit espace qui m'est dévolu, et que chacun de son côté essaye de faire cela (...). Aussi je reste optimiste quant à l'avenir du Cameroun. Mais pas grâce à Paul Biya, mais à une dynamique qui caractérise la vie. Pourquoi ? Parce que si nous travaillons bien sur des demi-dieux que j'appelle la jeunesse, parce que nous passons, nous passons ! Et tout est (in)temporel. Ces jeunes vont orienter ce pays vers d'autres horizons que nous on n'avait même pas imaginé ni perçu. C'est ça

même le fondement de mon optimisme. Et puis tout change tellement, tout bascule, aussi parfois tellement rapidement qu'on ne voit même pas les changements qui s'opèrent » (Bob).

La première forme de motivation latente s'inscrit dans le long terme. L'individu agissant s'engage dans un chantier qui transcende son individualité, et qui est censé perdurer au-delà de son existence. Cette forme confère une dimension plus profonde à l'engagement en établissant la rencontre de l'entrepreneur avec l'histoire sociale. Il s'agit d'une sorte de rendez-vous que « je » prends avec le « nous » utopique. Moins circonstancielle, cette raison ne rend pas seulement compte d'un moment ciblé du parcours de vie, mais englobe la trajectoire biographique dans une totalité quasi-complète qui informe davantage sur la dynamique de subjectivation en exercice.

« Donc quand je suis professeur à l'Université de Yaoundé, je sais très bien ce que je fais, je ne suis pas là juste pour gagner mon pain. Mais je me suis rendu compte que l'université camerounaise ne remplissait pas du tout ses missions. L'université dans laquelle j'enseignais ne remplissait pas ses missions parce que les missions de l'université sont de former les jeunes cadres pour participer au développement, pour faire avancer le pays. Je me suis donc rendu compte que tout ce qu'on faisait à l'université n'avait rien à avoir avec ces aspirations, puisqu'on ne formait pas les étudiants en fonction des besoins du pays (...). C'est ce défi que se propose de relever l'Université des Montagnes. Les besoins de nos sociétés, comme par exemple ce que nous enseignons ici, les sciences de la santé, les sciences de la santé qui sont les notions de base des besoins primaires fondamentaux, la technologie qui est devenue un besoin vital. Il suffit de regarder comment les Chinois opèrent, les Indiens, les Brésiliens et les Américains, comment ils font ; il faut répondre à des besoins spécifiques de développement social. C'est de cette interrogation qu'on s'est rendu compte qu'en fait on était à l'université, on formait des gens, mais on formait des gens qui ne répondaient à aucun besoin spécifique de développement du pays. C'est de là qu'on a compris qu'on pouvait faire mieux, et qu'en tant qu'acteurs, intellectuels de la société civile, si nous continuons comme ça, nous aurions failli à notre mission d'éducateur, et qu'il fallait qu'on fasse autre chose. On s'est donc dit : "Pourquoi ne pas créer une université où l'on fera effectivement ce dont on a réellement besoin, ou on formera le type de citoyens dont notre pays a besoin ?" » (Ambroise).

La première forme de motivation latente à l'agir entrepreneurial rassemble la variété des raisons manifestes dans un mouvement de cohérence. Cet élan de cohérence entraîne l'engagement dans le sillage de l'histoire sociale en cours. C'est pourquoi le sujet-entrepreneur préserve une maîtrise certaine sur l'influence subtile de cette raison enfouie qu'il n'est guère disposé « à vendre sur la place du marché » (Bob). À son insu probablement, une seconde raison latente, moins accessible à sa conscience, influencerait également le sens donné à son engagement.

2-2. La sédimentation enfouie d'une cause transcendante ou l'autre motivation latente

À côté de la première forme de motivation latente, il existe une seconde qui nécessite un travail sur soi plus poussé. Cette seconde forme n'est pas directement accessible à la conscience individuelle. Elle émergerait de l'extérieur tout en étant lié au développement de la subjectivité. Sa nécessité se présente au fil du temps comme une sorte d'aimant irrésistible qui entraîne l'individu dans les mystères enfouis de l'inconscient. La traque de cette motivation « invisible » nous a amené à penser que l'opposition « raisons volontaires » vs « raisons involontaires » s'avère peu apte pour la compréhension des déterminants réels de l'engagement entrepreneurial. Il ne s'agit certes pas de renier l'importance des contradictions relevées au sein des récits. Cette opposition nous paraît peu pertinente dans la mesure où c'est la *mise en sens* d'éléments différenciés et contradictoires qui permet de dégager la complexité du phénomène de subjectivation étudié. À cet effet, l'acceptation de la complexité comme une propriété normale des faits sociaux (Morin, 2005 et 2015) permet d'inscrire chaque trajectoire individuelle dans la dynamique sociale-historique en cours. En ramenant chaque récit dans son contexte historique de production, l'intrication des raisons volontaires et des raisons involontaires permet de déceler des variantes « volontaires » au sein des raisons dites « involontaires » et des variantes « involontaires » au sein des raisons dites « volontaires ». Ce qui se laisse alors dégager, c'est que la volonté, loin d'être un attribut spontané, est un construit qui prend forme au cours du processus biographique, et très souvent à l'insu du sujet. On ne saurait à cet effet opposer raisons volontaires et raisons involontaires dans la mesure où l'entrepreneur le plus « sincère » serait incapable de donner l'ensemble des déterminants réels de son engagement¹⁶⁵.

La seconde forme de motivation latente s'impose quelque peu à l'individu en faisant reculer le « je ». Elle trouve sa raison d'être dans le désir censuré de voir émerger l'Afrique. Or ce désir, encore invisible au départ de l'engagement du fait de la prégnance des raisons manifestes et du besoin de réussite pour soi, s'impose progressivement avec le gravisement des échelons socio-biographiques. Plus l'individu gravit les échelons, plus il augmente son aura, développe son sens de responsabilité et accède aux zones inconnues de productivité sociale ayant accès aux enjeux cruciaux. Cette découverte déduite du récit nous met face à un langage quasi-schizophrénique :

¹⁶⁵ Ceci demanderait un très long travail répété et prolongé chez un même individu et durant plusieurs années, ce qui est hors de la portée de la présente étude. C'est pourquoi cette dernière s'appuie d'abord sur la volonté sédimentée dans la conscience individuelle, que nous pouvons extraire au bout de deux ou trois entretiens espacés sur une année au minimum.

Je reconnais que mes ancêtres ont à un moment choisi, parce que l'Afrique, c'est tout le monde qui parle d'elle mais l'Afrique a ceci de particulier qu'elle a déjà été trahie "n" fois par ses propres fils, et elle se révèle difficilement à ses fils. Donc quand elle choisit de se révéler à vous, c'est de la grâce que vos ancêtres se décident à vous prendre tout au moins comme instrument de la réalisation d'un projet, ça relève de la grâce » (Tayou).

De tels propos renseignent sur l'univers référentiel de l'entrepreneur grandement habité par l'imaginaire de l'utopie. Loin d'être anodine, cette utopie s'enracine dans des convictions ancrées qui pousseraient l'entrepreneur engagé à poser des actes peu rationnels.

« C'est ce que je te disais qu'il y a la force de la conviction. Quand on est convaincu, la mort n'existe plus. Et quand on est convaincu, ça veut dire que le prochain pas peut être dans la tombe. Donc la mort ne doit pas constituer pour toi un obstacle à partir du moment où tu sais que la vie ne t'appartient pas et que tu agis conformément aux lois de la nature, que tu n'agis pas pour nuire à quelqu'un, que tu agis pour améliorer ce que tu peux améliorer. À partir de ce moment, j'estime que les forces que l'on appelle les anges gardiens sont là pour jouer le reste. Ma croyance se manifeste par la manière dont je parle des forces spirituelles » (Jean-Bosco).

Plus l'entrepreneur se replie sur lui au mépris des différents verdicts objectifs de la réalité, plus son imaginaire se laisse séduire et fermenter par le désir latent de participer au processus global de changement social. Dès lors qu'il ne se considère plus comme un simple agent, mais comme un *dieu mortel* à part entière, le sujet agissant se place subjectivement au sommet de la hiérarchie sociale, alors même qu'il ne serait objectivement qu'un acteur social parmi d'autres, et virtuellement un acteur historique. Plusieurs récits laissent percevoir cette menace de se considérer comme un « surhomme » capable d'impulser le changement.

« Simplement parce que nos bénéficiaires étant des hommes, chaque fois que vous posez un acte en termes de modification si c'est une entreprise, les résultats sont au bénéfice des hommes en fin de compte, des salariés qui sont des hommes. Donc chaque fois que vous améliorez les revenus de quelques gens, normalement vous améliorez leur condition de vie sociale. Il s'agit donc d'un modèle indirect d'impulsion du changement. Or à ce niveau également, notre contribution à l'amélioration de la condition sociale est intimement liée au perfectionnement de l'entreprise » (Babi).

« Donc quel que soit ce que l'on fait, si on ne peut pas avoir des impacts sur d'autres personnes qui vont aussi essayer de faire pareil, si on ne peut pas faire en sorte que les gens aient envie de faire comme nous, si on ne peut pas influencer les autres pour qu'ils aient envie de faire comme nous, on ne peut pas avancer dans la société. C'est la raison pour laquelle je fais aussi beaucoup de conférences et de colloques. Et l'objectif de ces conférences, c'est de créer le déclic. Parce qu'en fait ce qu'il faut à l'Afrique aujourd'hui, c'est de créer le déclic chez les jeunes. Et le problème est de savoir à quel moment ce déclic se produit. Parce qu'une fois que le déclic est créé, individuellement les gens se cherchent et vont où ils veulent. Parce qu'on est parfois dans une société où les gens se disent tout est

déjà tracé, tout est déjà fait. Donc si vous n'arrivez pas à faire créer le déclic à ce genre de personne, il n'y a pas moyen que ces personnes puissent décoller » (Jackson).

À la différence des raisons manifestes, les motivations latentes semblent plus immuables. Elles peuvent être plus ou moins consciemment censurées par l'individu, en fonction des déterminants de la configuration sociale. Il n'est pour autant pas exclu que le sujet agissant soit peu apte à cerner l'ensemble des motivations qui le pousse à faire des choix « surprenants » aux dépens des choix « raisonnables ». Ces choix osés s'expliqueraient par le désir enfoui de voir émerger l'Afrique.

2-3. Le mythe « Afrique » comme moteur invisible de l'engagement entrepreneurial ?

Entre les raisons manifestes et les motivations latentes, s'intercalent les *principes ultimes* qui relèvent des convictions - ingrédients indispensables à la stimulation des motivations. À côté des raisons légitimes avancées, des convictions opèrent comme des supports psychiques dont le principal rôle est de consolider la détermination dans l'engagement. Car l'individu engagé a également besoin de se convaincre à lui-même d'abord qu'il est non seulement dans son droit, mais aussi dans le « vrai » sens de l'histoire. Le mythe « Afrique » retenue comme moteur ultime de l'engagement entrepreneurial nous amène à construire une première analogie qui permet de comprendre le fondement implicite de la dynamique entrepreneuriale : « l'Afrique » doit impérativement « décoller » ; ce décollage suppose au préalable un « déclic » qui, tout en interpellant la responsabilité du sujet-entrepreneur après la défaite du *Muntu* et partant, des élites « représentatives », doit nécessairement être orienté vers la « jeunesse », cette dernière constituant l'espoir de la renaissance africaine escomptée.

Nous entrevoyons une motivation – « externe » à la conscience entrepreneuriale – articulée autour du mythe « Afrique ». Celui-ci poursuivrait un objectif supérieur de promouvoir une identité culturelle « puriste » ou moins aliénée. On le perçoit à travers la démarche actuelle de Mathias préconisant une démarche intellectuelle dite « afro-centrée », tout en approfondissant des recherches en égyptologie. Olivier avance de plus en plus le concept de « foiïsme-panafricanisme » comme nouveau crédo politique. Babi, quant à lui, se projette sur le « marché africain » dans des « années à venir » à travers une approche supra-étatique. Bernard se réjouit que son projet de « souveraineté alimentaire » ait séduit le gouvernement béninois et certains acteurs de développement nigériens ; de la même manière que Jackson nous informe avec une fierté peu dissimulée que son concept *relooké* du « parcours Vita » est sollicité en Guinée équatoriale. Surtout, Tayou et Mbog se présentent comme les principaux artisans de

cette rhétorique, plus incorporée en eux. À la question de savoir les motivations qui l'amènent à écrire ses différents ouvrages, la réponse de Mbog est immédiate :

« C'est l'Afrique ! La connaissance de l'Afrique. J'ai été simplement, un peu comme quand quelqu'un est témoin de Jehovah. C'est-à-dire qu'il faut aimer l'Afrique. Moi j'ai fait 15 ans pour devenir Mbog Mbog, parce que j'avais la conviction que sans la religion traditionnelle africaine on ne peut pas comprendre la science » (Mbob).

Aussi chez Mbog, l'idéalisation de l'Afrique confinerait vers un repli identitaire invétéré.

« Il s'agit ici de nous rendre à l'évidence que nous avons une théorie qui la dépasse. Or le problème est que les Africains ont été coincés dans une école occidentale où ils ont vécu l'essentiel de la vie. Ils n'ont même pas le sentiment que leur peuple a une histoire et une théorie donnée. Par conséquent, ils enseignent tous les modèles théoriques de l'Occident dans nos universités. Et en même temps, ils sont incapables de féconder les modèles profonds de l'Africain. D'où ce travail-là, que vous voyez (...). Nous ne sommes pas capables de s'asseoir comme il le faut parce qu'il nous manque un ciment culturel. Tous les autres en ont, les Arabes, Occidentaux, Asiatiques. Nous sommes le seul peuple qui a la prétention de s'organiser sur la base des théories des autres. Mais en même temps, c'est nous qui voulions que l'Afrique s'en sorte. Comment l'Afrique va s'en sortir si son peuple est aliéné religieusement ? Un peuple qui a perdu sa religion n'est plus un peuple » (Mbog).

Le mythe « Afrique » ne saurait être une simple vue de l'esprit. Il se trouve présent même dans les lieux surprenants des raisons d'agir. Il importe de considérer ce principal déterminant de l'engagement entrepreneurial comme « une chose ». Cette cause permet de mieux cerner certains choix « irrationnels » faits par des entrepreneurs. De même qu'elle permet de comprendre les écarts pris vis-à-vis de la réalité. Bernard et Célestin mobilisent abondamment le terme surprenant de « souveraineté », alors même que leurs actions se situent loin de la boîte noire politique et diplomatique. Bernard surveille régulièrement des importations des denrées de première nécessité au Cameroun en vue de s'assurer qu'elles n'asphyxieraient pas la productivité locale. Cette hantise le poussera à élaborer un « Pacte pour la souveraineté alimentaire », qu'il proposera aux principaux candidats des élections présidentielles de 2011. De manière consciente ou inconsciente, il veille à préserver l'intérêt de l'Afrique devant le phénomène de profusion des produits importés au détriment du développement et de la promotion de la production locale. De même, des extraits tirés du récit de Célestin laissent percevoir un penchant excessif à promouvoir la souveraineté du Sud vis-à-vis du Nord.

« ... je venais d'acheter une entreprise qui était à l'arrêt, c'était une opération, disons une opportunité industrielle. Et puis, je l'ai également pris par volonté de réaffirmer notre souveraineté parce que je ne peux pas comprendre que la maladie est au Sud et puis les produits viennent du Nord ou bien des autres

pays émergents (...). La principale motivation, je pense que nous avons tous une mission de donner une autre image de l'Afrique » (Célestin).

La quête de souveraineté entraînerait ainsi la dynamique entrepreneuriale dans un travail permanent d'articulation de « je » avec le « nous » idéalisé en vue de faire émerger une société de sujets individuels capables de se prendre en charge. L'ensemble des récits recèle un agacement enfoui habitant l'esprit du sujet-entrepreneur, *meurtri* de voir son continent à la marge de l'humanité. Cet agacement profond, qui par moment prend la forme d'une *humiliation ressentie*, expliquerait en partie pourquoi l'Afrique est le lieu-limite de projection de l'idéal entrepreneurial, mais également d'autorisation des fantasmes – étant donné que l'utopie, instance sans limites, peut tout autoriser. La souveraineté – entendue dans le sens d'auto-prise en charge de son environnement en vue de sortir d'une situation historique dégradante – se retrouve également chez les entrepreneurs chez qui la rhétorique « panafricaniste » n'apparaît pas directement.

« Dans la vision de notre projet académique, le développement renvoie à la capacité de concevoir et de fabriquer ce dont on a besoin. Je dis pour pouvoir regarder les autres dans les yeux. Pourquoi ? Parce qu'on a un certain niveau de suffisance de ce qu'on a besoin dans son milieu pour être heureux, dans son milieu d'abord ! Et lorsqu'on se mesure aux autres sur certains biens de portée universelle, on est encore en plein ancré de savoir-faire pour créer la différence en sa faveur et même pour nous, cette capacité d'autonomie par rapport à des ensembles presque similaires tels que les nôtres. Quand vous traitez avec des gens, ou ça penche à votre faveur, ou ça penche en votre défaveur. Si ça penche en votre défaveur, ça crée chez vous une sorte de dépendance. Et donc dans le développement, il y a cette notion de liberté, parce que ça montre la compréhension élevée des choses à un certain stade. Et cette compréhension doit pouvoir se traduire par des savoir-faire. Il y a cette notion de pratique et des preuves : “J'ai mieux compris que tel, c'est pour ça que je suis plus développé que lui, parce que là où il bute chaque jour, il importe tout de chez moi, il est dépendant de moi, c'est moi qui donne le lard en termes de normes des choses et il est subi”. Et donc pour moi, développer égale une marge de manœuvre largement suffisante par rapport aux autres nations. Peut-être tout autour de nous, peut-être si éloigné de nous, mais étant dans un monde dit aujourd'hui globale. C'est le niveau de suffisance. Si c'est trop bas, c'est les autres qui vous détiennent » (Bob).

La condition historique du continent africain serait au centre des motivations de l'engagement en vue de modifier cette situation *inconfortable*. Cette motivation justifierait les critiques acerbes orientées vers l'élite au pouvoir qui serait insensible à cet impératif historique. Le « je » entrepreneurial qui parle – parfois à son insu – au nom de l'Afrique n'est pas seulement habité par le souci d'auto-prise en charge. Il préconise également l'impératif de créativité permanente en vue d'exister en exorcisant ses propres démons. Séverin qui se revendique,

entre autres, comme « panafricaniste » lancera avec une forte intonation au cours de notre entretien qu' « il faut que l'Afrique sorte de ce créneau d'infantilisation permanente ! ». Malet, à partir du nom de baptême de son entreprise, laisse ouvertement percevoir l'orientation qu'il en donne, non sans y associer une note critique à l'existant social.

« *Africréa* c'est de dire que l'Afrique a créé, c'est le passé, mais que l'Afrique est en création et que l'Afrique est face à l'impératif de créer ou de crever. Voilà. Et avec la certitude que l'environnement africain de par son écosystème, de par ses ressources en termes de population, ses ressources humaines, l'Afrique a de quoi sortir des valeurs matérielles et immatérielles qui peuvent cohabiter dans n'importe quel intérieur où que ce soit dans le monde d'aujourd'hui, avec une pertinence contemporaine » (Malet).

L'Afrique doit ainsi rentrer au fond d'elle-même pour impulser son développement. Ce mouvement inverse ne se ferait que dans le but de mieux arpenter les voies du futur. Si la référence au passé se nourrit auprès des figures historiques de référence, la projection vers l'avenir s'appuie davantage sur la jeunesse. La référence au passé s'articulerait avec la projection sur la jeunesse en vue d'aménager les voies d'un futur possible.

« La radio a été créée il y a deux ans avec pour objectif de faire la promotion de la pensée de Cheikh Anta Diop et de ses disciples. Cette radio est d'ailleurs un démembrement de l'Institut des beaux-arts Cheikh Anta Diop qui se trouve à Yaoundé à Nkol-bisson, et dont la vocation porte sur la formation des jeunes aux métiers des arts et de la culture. Donc globalement, les deux entités ont pour mission de faire la promotion de la pensée de Cheikh Anta » (Tayou)

« Nous on va servir cette jeunesse en ouvrant ses yeux pour les meilleurs profits possibles de notre pays, donc globalisation, patriotisme. Ne pas tricher avec la formation de ce gars, quel que soit le prix. Il sera demandé pourquoi ? Parce que s'ils sont bons, ça va se diffuser sur l'ensemble de notre pays, s'ils sont bons. C'est là, ma plus belle sensation... si les enfants réussissent à faire aller dans la même direction, ce facteur de la mouvance créatrice qui doit exister dans ce campus » (Bob).

Trois mots-clés résument le sens profond de la dynamique entrepreneuriale : « Afrique », « déclic », « jeunesse ». Leur articulation informe que l'émergence de l'Afrique n'est envisageable que si le « déclic » – entendu comme un mouvement de renaissance, voire d'auto-prise en charge – est lancé et réapproprié par la « jeunesse » – symbole de l'espoir et de l'avenir, lieu du possible à venir. Ces trois mots-clés structurent consciemment ou inconsciemment le sens des raisons manifestes et des motivations latentes.

2-4. De la nécessaire articulation des raisons latentes avec les motivations manifestes

Tous nos interlocuteurs rêvent d'une société neuve. Pour des raisons de civilité, de sensibilité or par méfiance, ce désir implicite s'exprime différemment. Pourtant, ceci n'exclut guère

l'existence des situations où la raison véritable d'agir échappe à la conscience individuelle. De même, s'il existe des raisons d'agir partiellement accessibles à la conscience individuelle, c'est sans doute parce que la logique d'action oscille toujours entre raisons manifestes et les motivations latentes. La saisie du sens de la dynamique entrepreneuriale permettrait ainsi de comprendre ce double mouvement vers soi et vers autrui qui peaufine les identités.

Les raisons manifestes relèvent de l'immédiat et poursuivent un objectif d'épanouissement. De manière volontaire ou involontaire, elles interagissent avec les motivations latentes qui, bien que n'apparaissant pas de manière directe, nourrissent une cause plus collective. Les raisons manifestes sont le lieu d'assouvissement de l'éphémère existentiel. Elles relèvent du réalisme et encouragent la stratégie individuelle. Les motivations latentes constituent l'espoir, le gage de l'éternité. Elles relèvent de l'utopie et interrogent la vocation. Elles sont au cœur même de la dynamique entrepreneuriale. Bien plus que les raisons manifestes, les motivations latentes structurent davantage le sens des valeurs citoyennes construites. Elles permettent d'appréhender l'engagement socioprofessionnel comme un double lieu d'épanouissement de soi et de promotion d'un idéal sociétal en contraste avec la réalité sociale objective. Les motivations latentes permettent ainsi de saisir un pan essentiel de cette dynamique conflictuelle virtuelle et non moins prégnantes au sein des logiques d'action sociale. Mais elles se nourrissent continuellement des raisons manifestes, ce carburant qui anime la vitalité quotidienne de l'engagement entrepreneurial.

À l'intérieur du récipient des motivations latentes, la profusion des raisons manifestes d'agir – qui recoupe d'ailleurs la pluralité des choix professionnels – trouve un socle collectif commun. Ce socle commun confère une cohérence identitaire à l'engagement entrepreneurial. Les motivations latentes constituent le lieu de rencontre symbolique des aspirations renflouées des sujets-entrepreneurs. Socle symbolique de la dynamique entrepreneuriale, ces motivations en font un phénomène social total, c'est-à-dire une représentation allégorique des principes ultimes des sujets agissant à partir de leur sensibilité. Symbole de la dynamique entrepreneuriale, les motivations latentes opèrent une jonction et une mise ensemble de la pluralité des raisons manifestes d'agir qui se construisent en se transformant progressivement dans le feu de l'action. Elles rassembleraient « comme la symphonie assemble des sonorités en beauté, comme la symbiose assemble en vie » (Taubira, 2016 : 41-42). Les motivations latentes instituées ainsi en symbole de la dynamique entrepreneuriale relèveraient du sémiotique, en ce sens qu'elles sont « signe » et transportent un « sens » implicite se référant à l'histoire d'un mythe : l'Afrique. Ils s'agiraient d'un acquis situé au-dessus des « je »

individuels et chargé d'énergie. Loin d'être banales, les motivations latentes rassemblent l'ensemble des raisons manifestes en vue de poursuivre une fonction sociohistorique tout en préservant une dimension éthique¹⁶⁶. *Quid* des valeurs qui alimentent l'identité entrepreneuriale ?

III. Valeurs annoncées ou défendues : entre valeurs reçues, construites et acquises

Trois types de valeurs sont identifiés à partir des récits. Le premier est constitué des valeurs transmises par l'éducation parentale ou par l'environnement immédiat. Nous les appelons les valeurs reçues. Le deuxième type renvoie aux valeurs construites. Si elles se construisent tout au long de l'engagement, celles-ci s'acquièrent surtout au moment de la bifurcation biographique – qui correspond avec l'accès à l'âge adulte. Elles permettent à l'individu d'apporter une saveur plus personnelle à la construction de son identité citoyenne. Le troisième type de valeurs enfin cristallise les principes éthiques acquis au « front ». Il informe davantage sur la dimension sacrificielle de l'engagement. Ce sont des valeurs acquises.

1. La réussite scolaire et la sensibilité sociocommunautaire comme des valeurs reçues

1-1. Réussite scolaire et éducation citoyenne comme legs de l'enfance

Parmi les valeurs transmises par l'éducation parentale et/ou l'environnement immédiat, la réussite scolaire occupe une place de choix. Chez les individus issus des catégories « modestes » et « moyennes » dont les perspectives d'ascension sociale sont considérablement réduites, l'école se présente comme l'unique chance possible de s'échapper du déterminisme de « classe ». Les parents investissent ainsi l'essentiel de leurs moyens pour permettre à leur progéniture de mener un cursus scolaire fécond. Cet investissement parental chez les moins nantis prend parfois les formes de « sacrifices » qui finissent par stimuler le désir de réussite chez le jeune, et qui au final va jouer un rôle essentiel dans la capacité de ce dernier à braver les entraves rencontrées. Si l'école s'érige comme valeur, c'est parce qu'elle est présentée dans le récit d'enfance comme la voie la plus estimée de réalisation de soi.

« On a très tôt compris dans la famille que pour nous les enfants, nos parents ont tout sacrifié pour que nous ayons une éducation, que nous soyons tous scolarisés, parce que n'ayant pas de repère social ni d'ascenseur social qui puisse vous tenir la main, l'école devenait notre seule encre. Très tôt, j'ai compris qu'en réussissant à l'école, vous pouvez également réussir dans la vie » (Séverin).

¹⁶⁶ Ces derniers développements sont inspirés de la définition du symbole proposée par Christiane Taubira, *in Murmures à la jeunesse*, Paris, Philippe Rey, 2016, p. 41-42.

« Mon père était à la police et était enseignant et comme tout enseignant on avait des répétitions à la maison, ce qui m'a permis de faire un cursus scolaire tout à fait intéressant sans trop de soucis. Une éducation où toute récompense était fonction des résultats scolaires » (Guibaïr).

« C'est une éducation tournée vers la valeur école et la valeur travail. Moi on m'a appris que quand on n'était pas à l'école et si on ne pouvait pas remplacer le retard pris à l'école par le travail, alors on était complètement perdu. Donc ça c'est deux valeurs essentielles qui ont conduit mon éducation qui vient des parents. Je suis né à Obala, j'ai grandi à Obala. On m'a dit : "Voilà, l'école, le travail, en dehors de ça il n'y a plus rien, il n'y a absolument plus rien". Donc c'est des valeurs qui ont structuré mon éducation (...) Je me souviens que mon père m'amenait, je devais être au Cours Moyen I, il m'amenait voir un chien essayant d'extraire la moelle d'un os. Et il me disait : "Mon fiston, regarde ce chien s'attendant à aller à l'intérieur d'un os chercher la moelle". Alors il concluait en me disant : "Il faut aimer l'école comme le chien aime l'os". Vous voyez un peu l'image (Alain).

L'attrait de l'école fait également sens durant l'enfance des nantis. Il prend néanmoins une signification différente. Moins inquiets quant à leur avenir socioprofessionnel, ils recevront surtout une éducation basée sur les valeurs d'excellence et d'intégrité morale.

« Nous avons reçu l'éducation dans les valeurs. D'abord nous sommes aristocrates, déjà on m'a inculqué dans la tête depuis toujours que "vous êtes responsables d'un legs et vous êtes dans l'obligation de restituer, de valoriser". Ce n'est pas une vue de l'esprit, nous autres on est né dedans, on est élevé dedans avec l'obligation de flirter avec le mieux et de s'éloigner du médiocre » (Malet).

« J'ai une sensibilité personnelle propre, j'ai des valeurs qui m'ont été transmises par mon éducation familiale, qui sont des valeurs de justice, de vérité, d'intégrité, de solidarité et j'ai des valeurs de patriotisme qui m'ont été inculquées à la fois par la famille et par l'éducation que j'ai reçue au niveau scolaire » (Mathias).

Aujourd'hui, la montée grandissante du chômage des diplômés, associée au recul du prestige des cadres sociaux, a fait légèrement reculer l'attachement des camerounais à l'école. Il n'en a pas toujours été ainsi, semble-t-il. Car depuis le moment colonial, l'école est demeurée une voie prestigieuse d'ascension sociale. À travers l'école, l'individu aspire travailler dans l'administration qui confère estime de soi et prestige social. Par la voie de l'école, les parents peu nantis aspirent assurer un avenir plus prestigieux à leur progéniture. École et travail constituent le principal socle référentiel de socialisation qui structure les imaginaires au Cameroun. Au regard de l'expérience biographique actuelle du sujet-entrepreneur, l'attachement à la réussite scolaire semble désormais se dédoubler de la critique du système éducatif en vigueur. Il en découle un double sentiment ambigu informant sur la dépréciation générale actuelle de la pertinence des organisations basées sur des institutions.

1-2. La sensibilité sociocommunautaire comme autre valeur reçue

À côté de l'école, une certaine sensibilité communautaire va se mêler à la formation citoyenne. Cette compassion pour autrui apparaîtrait comme une valeur enracinée à la sociabilité africaine empreinte de chaleur et d'enthousiasme. Les expériences de camaraderie relatées par Bob, Bernard et Jackson mettent en relief les « bienfaits » de la sociabilité communautaire rénovée dans le cadre de ses groupes de socialisation informelle. Cette manie de faire société est considérée par certains comme une valeur ajoutée de la culture africaine, et qui la distinguerait des autres aires socioculturelles. Jackson se dit « rebelle des replis identitaires ». Pourtant, son attachement revendiqué à l'universalité des valeurs humaines n'est guère exclusive d'une certaine incorporation de la solidarité sociocommunautaire.

« Je prends un exemple. Quand je suis dans une mission humanitaire avec mes collègues... les Blancs par exemple n'ont pas la notion de partage, c'est-à-dire on sort et c'est chacun qui paye son pot. Au départ quand j'arrive comme chef de mission, qu'est-ce que je fais ? Je paye le pot de tout le monde. Et ensuite, chacun a commencé à changer. Dès qu'on arrive, il dit : "Je prends en charge". On a gardé les contacts aujourd'hui, et ils continuent à maintenir ces valeurs parce qu'ils ont compris que ça c'est des valeurs que eux ils n'ont pas. Parce que chez eux c'est l'individu qui compte, chacun prend la note et on partage la note. Ça veut dire qu'il a compris qu'on a quelque chose qu'on peut apporter. Il y a un Blanc qui est venu me dire qu'il comprend pourquoi l'Afrique est pauvre : "Parce que si vous vous comportez comme ça ! *For free* ! Vous invitez tout le monde : whisky, nourriture, gratuitement !". Il dit qu'avec ça vous ne pouvez pas être riche. Je lui dis : "Non. La richesse n'est pas dans la poche, tu crois qu'on est malheureux là, tu as vu comment nous sommes là ?". C'est ces valeurs-là qui devraient plutôt être des valeurs universelles, parce que je pense qu'initialement tout le monde était comme ça » (Jackson).

La solidarité sociocommunautaire serait une valeur rattachable à l'*homo africanus*, et qui le distinguerait. Cet élan solidaire expliquerait le retrait de la logique purement marchande au profit d'un type de lien articulé autour de la sensibilité humaine. Cette sensibilité vis-à-vis des autres serait même à l'origine des engagements de Bernard pour la cause du monde paysan, d'Henriette pour la cause de l'UPC clandestine, voire des intellectuels engagés de notre échantillon. Surtout, elle aurait poussé Claire à abandonner ses charges au sein de l'établissement familial pour épouser la cause des enfants de détenus de prison.

« Je suis née comme ça, je n'en sais rien, c'est comme quand j'arrive à la prison, parfois, j'ai la chair de poule jusqu'aux cheveux, ça ne se commande pas, pour moi, c'est un appel de Dieu » (Claire).

Militante des droits de l'homme, Madeleine, au moment de notre entretien berce un bébé « retrouvé », que la génitrice aurait abandonné. Durant l'entretien, elle nous confiera avoir plusieurs « fils » venant de tous les coins du pays, qu'elle aurait hébergé durant une période

précise de leurs vies. La sensibilité sociocommunautaire entretient une affinité avec l'humanitaire. Elle se présente sous une forme rénovée par la subjectivité en travail, et qui se démarque des attaches purement « ethnistes ». Elle serait à l'origine de l'engagement pour les droits humains appréhendés dans leur universalité.

« J'ai pleuré les Sud-africains sans les connaître, juste à travers les fax. C'était à l'époque quand j'étais à *Amnesty*, parce que les fax venaient pour qu'on signe et qu'on renvoie immédiatement pour que la personne ne soit pas tuée, parce que c'étaient des interventions venues comme ça. Je pleurais, quand tu voyais des images, des tortures, j'avais encore le journal qui avait encore le corps de Steve couché comme ça, le corps de Steve Biko (...) Pour montrer que voilà les gens qui ont voulu faire quelque chose pour construire leur pays. Malgré tout ce qu'il y avait, ils ont dit : "Nous allons nous battre dans la misère", c'était dans la misère qu'ils le faisaient. Une manière de dire que c'est la même chose que nous pouvons aussi faire ici pour faire émerger les choses mais c'est très difficile » (Madeleine).

La réussite scolaire et la sensibilité sociocommunautaire *remaniée* ne sont pas les seules valeurs « reçues ». Pourtant, c'est elles qui sont sélectionnées par le filtre narratif et qui, par la suite, vont se mêler avec d'autres valeurs citoyennes construites au cours de l'engagement.

2. La liberté et l'autonomie comme des valeurs citoyennes construites dans l'engagement

Les valeurs citoyennes se construisent dans le feu de l'action. Contrairement à certaines idées reçues, elles ne proviennent pas toujours des instances officielles de socialisation (famille, école et milieu professionnel). Certes la famille, l'école et le milieu professionnel peuvent les insuffler. Mais leurs rôles demeurent quelque peu ambigus et varient en fonction des expériences. Chez les nantis, l'éducation familiale peut effectivement être un cadre d'apprentissage des valeurs citoyennes. Il n'en est pas toujours le cas chez les démunis, où la chaleur et la solidarité sont premières. La citoyenneté prenant une saveur différente, informelle et réinvestie à travers une série de bricolages. La réinvention de la citoyenneté à travers des bricolages informels est davantage visible au sein de l'environnement scolaire. Celui-ci étant excessivement théorique au détriment de la pratique en contexte camerounais, c'est à travers les expériences de camaraderie informelle, les groupes d'études et clubs de sport improvisés que l'individu s'incorpore les valeurs citoyennes. Tout au plus, le milieu scolaire est un facteur prédisposant en ce sens qu'il offre un cadre approprié aux brassages ethniques qui permettent en même temps aux différents jeunes de prendre conscience de leur appartenance à une entité nationale appelée « Cameroun ».

L'administration ne saurait non plus être un cadre de promotion de valeurs de liberté et d'autonomie. Au contraire, elle est davantage perçue comme une instance de production des

contre-valeurs : « Puisque les valeurs qu'ils connaissent ne sont que des valeurs destructrices, corruption, favoritisme, *etc* » (Bernard). L'administration serait le lieu de « l'anti-positivité » (Malet), de l'embrigadement des libertés (Guibaï, Haman), voire le bras séculier du système autoritaire en place (Jean-Bosco, Alain). Cette vision négative de l'administration justifierait les démissions relevées chez certains (Bernard, Haman), et la répugnance précoce des figures provenant des milieux « bourgeois » relevant pourtant de ladite administration (Mathias, Malet, Henriette). La répugnance de l'administration reconfigurerait la dialectique dé-socialisation/ re-socialisation qui structure les différentes expériences de subjectivation.

À l'exception de Mathias et de Malet, les valeurs citoyennes ne proviennent pas directement de l'éducation familiale. Elles sont davantage consolidées durant les différentes phases de socialisation/ dé-socialisation et re-socialisation secondaires au cours desquelles l'individu se cherche une cohérence identitaire à travers une série de bricoles. C'est pourquoi ces valeurs apparaissent avec acuité dans la partie du récit réservée au passage à l'âge adulte, voire à l'exercice d'une activité professionnelle désirée et souvent chèrement arrachée. Et parce que cette activité se présente le plus souvent comme une victoire individuelle vis-à-vis d'un environnement sociologiquement autoritaire et précaire, la liberté et l'autonomie se présentent comme des valeurs « conquises » au « front ». L'individu qui les conquiert entend en outre les défendre tout au long de son parcours en vue de promouvoir la créativité et l'épanouissement socioprofessionnel, voire de mener une existence citoyenne « correcte », c'est-à-dire dans la lutte pour accéder à une société démocratique véritable.

« Le combat pour la liberté constitue le premier objectif visé avec la création de *La Nouvelle Expression*. La liberté pour moi ne fait sens que lorsqu'elle est sous-tendue par une démocratie de l'État. La liberté de la presse qui constitue le point de départ de notre combat ne peut avoir cours que dans une démocratie et cette liberté-là elle-même comme je le disais tantôt ne peut devenir effective que si tous les acteurs sociaux se battent pour l'avènement d'une société plurielle, d'une société démocratique. D'où la tendance que nous avons eue au début du lancement du journal à accorder plus d'espace à ceux qui n'avaient pas d'autres sphères d'expression que la presse privée, c'est-à-dire les associations qui se battaient pour la liberté de la presse, pour la liberté tout court ou le multipartisme dans ce pays. Mais aussi pour la démocratie et les formations politiques qui dans un premier temps avaient pour combat principal l'avènement d'une société démocratique. Donc nous leur accordions 70 à 80% de nos espaces pour qu'ils puissent s'exprimer puisqu'ils ne pouvaient pas s'exprimer dans la presse publique, c'est-à-dire dans *Cameroon tribune*, ni même à la CRTV. C'est pourquoi leur lieu d'expression, le seul lieu où ils pouvaient communiquer avec la population, se trouvait au sein de nos organes (...). La liberté d'expression ne se vend pas. La seule chose pour laquelle si vous m'appeler, vous me dites que voilà, il y a de l'argent que je veux vous donner pour ceci pour cela, si

vous voulez que je refuse votre argent dites que la condition de cela c'est que bon on ne puisse plus parler de telle chose dans le journal ou ceci ou cela, vous savez très bien que je vais vous dire que :
«Non merci» » (Séverin).

Les promoteurs de médias indépendants considèrent théoriquement leurs entreprises comme des sites d'épanouissement de soi et de promotion de la libre expression. C'est cette *Bonne Nouvelle* qu'il se propose dès les années 1990 à répandre dans l'étendue du territoire national auprès d'une population accoutumée aux réflexes autoritaires de l'élite dominante. La liberté ainsi conçue comme principale valeur citoyenne acquise dans le feu de l'action se décline sous plusieurs formes. Au début des années 1990, la liberté d'expression était la forme la plus en vue. Par la suite, elle s'est transformée en besoin profond d'autonomie individuelle en vue de se réaliser comme sujet autonome. Et pour accéder à cette autonomie, la démocratie est alors considérée comme une valeur supérieure à construire socialement. Cette nécessité de construire collectivement une société démocratique transparaît dans différents récits.

« Face à l'inertie et l'extraversion, la démocratie apparaît comme le seul remède qui pourra permettre à nos sociétés de devenir maîtresses de leur destin. Tant que les Camerounais ne choisiront pas librement leurs dirigeants, et dans quelle direction ceux-là les dirigent, il va de soi que ceux qui se retrouvent à la tête de l'État feront exactement ce qu'ils veulent parce qu'ils n'ont pas de compte à rendre. Parce qu'avec la démocratie, on est tenu de rendre compte » (Alain).

« L'indépendance entrepreneuriale selon moi, c'est la capacité d'analyser une réalité de façon non biaisée, c'est-à-dire non partielle, et de pouvoir donner une conclusion sans trop de présupposés ni d'influences disproportionnées. Vous voyez, des variables qui ne sont pas directement liées à ce que vous faites. Donc l'indépendance c'est ça qui permet de donner la qualité de service de conseil. Parce que si vous êtes indépendant, vous pouvez apprécier exactement ce qu'il y a, et de dire à un client la vérité qui peut l'aider. Dans le *consulting*, ne pas dire la vérité à la personne conseillée ne lui sert à rien. Par exemple si vous lui dites ce qu'il veut entendre, ça ne sert à rien. C'est quand vous pouvez analyser la situation de manière objective et lui dire que c'est ça, à partir de là vous pouvez donner des recommandations essentielles » (Babi).

La liberté et l'autonomie sont présentées comme des valeurs supérieures, parce que construites au « front ». C'est le lieu où l'individu se trouve (en principe) dans l'incapacité de faire des concessions, de peur de disparaître en tant que « je ». Ces principes *déifiés* de fermeture de sens permettraient aux raisons d'agir de s'appuyer sur des convictions enracinées. Peut-être, est-ce dans le but de les défendre que la recherche constante de l'autonomie individuelle constitue le leitmotiv des choix opérés. Liberté et autonomie semblent structurer un ensemble de codes et pratiques qui fondent l'action entrepreneuriale. Cette action prend néanmoins une saveur originale introduite par la sensibilité

sociocommunautaire *remaniée* qui travaille le sens de responsabilité sociale du sujet-entrepreneur. Le sujet court après une certaine perfectibilité dans le but d'améliorer sa condition individuelle tout en assumant une responsabilité qu'il s'est assigné vis-à-vis de son environnement. L'on se retrouve presque toujours en face d'un double mouvement simultané vers soi et vers l'environnement. Fer de lance de la dynamique entrepreneuriale, ce double mouvement participe aussi d'une quête de cohérence identitaire.

La liberté et l'autonomie apparaissent comme des valeurs supérieures *déifiées* au-delà du dogme. Ces valeurs réappropriées seraient réinvesties par des individualités en vue de remettre l'Afrique sur les rails de la modernité. Ce projet utopique est mené différemment en fonction de chaque sensibilité. Tous nos interlocuteurs sont projetés vers l'avenir. La majorité pense l'avenir à partir des matériaux de l'actuelle modernité que l'individu s'approprie en y apportant une touche locale marquée par la sociabilité communautaire renouvelée. À partir du moment où les valeurs de liberté et d'autonomie construites dans l'engagement n'excluent pas une certaine vision vertueuse du fait communautaire articulée sur la cause Afrique, des dons de soi et sacrifices pour cette *suprême cause* deviennent moins redoutables à assumer.

3. Éthique professionnelle et don de soi comme valeurs acquises ?

Les valeurs éthiques acquises apparaissent surtout lorsque l'activité entrepreneuriale est désormais inscrite dans le quotidien du sujet. Ceci suppose que l'identité engagée se soit (enfin) arrimée avec l'identité désirée. L'individu ayant accédé à la reconnaissance est astreint à suivre sa vocation. Le prestige de modèle de réussite lui impose un sens de devoir agrémenté d'une rectitude éthique qu'il ne saurait s'autoriser à trop profaner - quoique. Le troisième type de valeurs intervient à ce niveau pour consolider l'identité entrepreneuriale. Ceci ne signifie guère qu'elles sont inexistantes durant les phases précédentes. Mais que leur respect est devenu plus indispensable à la *cause*. Ces valeurs acquises sont une nécessité extérieurement imposée, plutôt qu'un penchant naturel. Elles relèvent de l'ascèse.

3-1. Préséance revendiquée de l'éthique socioprofessionnelle sur la rentabilité matérielle

La première valeur éthique acquise qui ressort des récits préconise la primauté de l'éthique professionnelle sur le gain purement matériel. S'il trouve une justification dans le désir de se démarquer d'un environnement marqué par la précarité et un déficit de gouvernance, ce précepte éthique s'appuierait sur des convictions ancrées. L'éthique serait ainsi un ciment identitaire. Elle permettrait à l'engagement entrepreneurial de privilégier le sens au détriment

de la rentabilité immédiate¹⁶⁷. Durant son expérience de directeur de publication du journal *Mutations*, Haman va lancer des projets éditoriaux qui permettront au journal de « grandir ». Ces initiatives sont certainement motivées par le besoin de rendement économique. Pourtant, il se défend de limiter ces projets à ce seul besoin de rentabilité matérielle.

« Mais aussi, il ne faut jamais oublier, tous ces projets que je lance, le véritable moteur de ce développement-là est éditorial, ce n'est pas un moteur managérial. Le moteur n'est pas managérial, le moteur est éditorial. C'est l'exploration éditoriale qui m'intéresse, ce n'est pas le gain managérial, le gain pécuniaire, vous voyez un peu ? C'est l'exploration éditoriale qui m'intéresse. Bien sûr le côté managérial suit, mais ce n'est pas le côté managérial qui a précédé le côté éditorial » (Haman).

La primauté de l'éthique professionnelle sur le gain purement matériel serait un facteur de valorisation symbolique de l'entreprise. Le nouveau quotidien d'Haman serait, du point de vue d'autres entrepreneurs, l'un des journaux les plus estimés. L'éthique perçue comme un critère de préservation de son autonomie semble essentielle à la consolidation de la valeur immatérielle de l'entreprise. Il s'agirait d'une valeur ajoutée à laquelle l'entrepreneur attacherait une importance *vitale*. Il y va de la préservation de son identité entrepreneuriale. Revenant sur cette question lors du second entretien, Haman, après avoir nuancé ses premiers propos, ne manque pas de remettre le volet sacrificiel en relief.

« Ce n'est pas le côté industriel, industriel. C'est pas ça qui m'intéresse, c'est le côté *œuvre*, c'est le côté *nouveauté*, c'est le côté exploration éditoriale qui m'intéresse. Si le reste peut suivre, c'est pas plus mal (...). Disons qu'on ne peut dire que je privilégie le volet éditorial au volet managérial. Je suis dans une position de manager, mais je suis journaliste. Je connais les contraintes du journaliste. Je connais les préoccupations du journaliste. Et je suis un manager. Donc mon effort à chaque fois c'est de conjuguer les moyens pour faire à ce que les gens puissent travailler dans des conditions idoines. C'est clair que c'est difficile pour moi. Si je dois tenir, il faut que ça joue sur mon confort personnel. Mais c'est le seul choix, et je n'ai pas le choix, je n'ai pas le choix » (Haman).

« Je n'ai pas le choix » indiquerait que l'entrepreneur aurait préféré une autre solution, s'il lui était possible de choisir. Mais ces propos recèlent une réalité plus profonde encore. « Je n'ai pas le choix » signifie également que « j'ai fait un choix et je suis astreint de l'assumer sous peine de perdre mon identité engagée » ; ou encore que « j'ai fait le choix de ne pas avoir d'autres choix ». Rien ne contraint l'entrepreneur à rester attaché à ses principes, si ce n'est d'abord sa conscience. Il existe des cas de retournement où des individus, au départ engagés, vont progressivement se laisser « corrompre » par le « système ». S'il n'est pas sûr que les

¹⁶⁷ Le choix des 20 figures retenues était sensible aux profils dont le besoin d'épanouissement matériel trouvait certaines limitations à travers des principes éthiques inscrits dans des codes subjectifs.

figures retenues soient toutes exemptes de « compromission »¹⁶⁸ avec l'élite au pouvoir, il reste que le renoncement de soi en vue de résister à l'attrait de la luxure et de préserver un certain « purisme » identitaire est abondamment mobilisé à travers les récits retenus¹⁶⁹. Séverin par exemple est de plus en plus controversé et soupçonné par certaines figures universitaires de notre échantillon, de « manger désormais avec le pouvoir ». Cette méfiance, qu'elle soit justifiée ou non, apporte la preuve que le monde entrepreneurial serait en train d'émerger comme une sorte de communauté épistémique se distinguant des autres à travers des critères précis.

« Une chose est sûre, c'est que la politique politicienne ne m'intéresse guère. Je ne suis affilié dans aucun parti politique » (Guibaï).

« Je ne suis pas prêt à m'écarter des standards de la déontologie, de l'éthique, parce qu'il faut absolument gagner de l'argent. Donc il y a une dimension éthique qui est là-dedans, même si on a comme clients les ministères, l'État, les entreprises parapubliques, privées, les organismes privés. On n'est pas prêt, en tout cas moi, je ne suis pas prêt à rentrer dans les schémas d'affaires de compromissions » (Babi).

« Il y a beaucoup d'universités là dehors qui peuvent faire du fric, mais nous c'est une affaire citoyenne, c'est pour remplir une mission citoyenne. Donc cela n'a rien à voir avec les recherches d'argent. Si on voulait chercher de l'argent, on aurait fait autre chose comme le BTS par exemple, comme Ndi Samba et Siantou. Et on se serait enrichi comme eux le sont » (Ambroise).

Il s'ensuit que l'éthique professionnelle, vue sous le prisme de l'engagement entrepreneurial, s'acquiert à travers une aptitude de renoncement à la course au luxe matériel en vue de se concentrer sur le projet de société – raison latente de l'engagement entrepreneurial. Ceci expliquerait la dimension sacrificielle qui ressortit des différents récits. Ce sens de « sacrifice » pour la « cause-Afrique » constituerait l'élément distinctif principal de l'engagement entrepreneurial avec d'autres types d'engagements et/ou de projets d'entreprise qui existent au sein de l'environnement camerounais. Le sacrifice, perçu comme un refus de « manger » avec le pouvoir, traduit un acte de liberté. Il révèle une capacité significative de « renoncement » et de « dépouillement » de soi, en vue de relever un *challenge historique* à partir de l'exercice d'une activité socioprofessionnelle.

¹⁶⁸ Lors de notre dernière rencontre à Douala, le 14 juin 2016, dans le cadre du livre « Galerie des portraits » en préparation, Séverin récusera l'intitulé : « De la dissidence à l'accommodation ». Se sentant in-conforté par le terme « accommodation », il nous suggérera l'expression « dissidence nuancée ». Ces derniers échanges conforteront l'hypothèse selon laquelle la « dissidence » et la « marginalité » structurent l'identité narrative de la figure entrepreneuriale, même au sein des figures « compromises ».

¹⁶⁹ C'est pourquoi la pratique des observations et des entretiens connexes est mobilisée durant la recherche.

3-2. Quand le don de soi s'érige en une éthique-pratique acquise

La préséance proclamée du gain immatériel sur le gain matériel laisse prévaloir le don de soi comme la seconde valeur-refuge acquise. Cette valeur déboucherait directement de la première. Au regard des formes de construction des récits, la consolidation identitaire semble participer d'un processus permanent de travail sur soi parce que l'identité préserve toujours un volet fragile. Mais si l'identité est fragile, c'est aussi parce qu'elle porte l'individu, oriente et permet de fixer un certain nombre de représentations et d'attentes relationnelles sur le postulant. Surtout, l'identité apporte le minimum de cohérence qui permet de rester « soi » au milieu des vicissitudes de la vie. Le sacrifice de soi et le renoncement à certaines « appétences » sont ainsi devenus des éléments essentiels à la structuration de l'identité de certains sujets-entrepreneurs, en leur permettant d'aménager un espace plus significatif à leur engagement. Bob, explicitant les débuts de mise en œuvre en 1998 de son Institut de management, avance :

« J'ai beaucoup servi les gens, j'ai payé la formation permanente à l'UIT¹⁷⁰ là-bas, j'ai généré beaucoup de millions. Des centaines de millions. Mes vacances m'étaient payées. J'ai enseigné à Siantou, dans la même période... je me suis fait un peu d'argent de mes vacances. J'ai enseigné à ESG. J'ai fait des séminaires, ou commerciaux des entreprises, ça m'a fait un peu d'argent pour commencer. Puis chemin faisant, quelques opportunités se présentaient, des études d'impact... quand je faisais cours ici à ISMA, je ne percevais pas de salaire, sachant que mes heures de cours soulageaient plutôt la trésorerie de mon boulot. Non c'est énormément de sacrifices, énormément. Tout est allé à ISMA, j'ai donné ma vie à ça. Je n'ai pas de biens matériels, je n'ai pas de maison, je suis en location » (Bob).

La conscience d'avoir peu de temps devant un ouvrage « considérable » semble donner davantage d'impulsion à leur engagement, tout en conférant de l'épaisseur aux sacrifices consentis. Tous les sacrifices ne sont pas « extrêmes » pour autant. Un minimum de don de soi reste néanmoins requis pour l'entrepreneur préoccupé d'« être », dans la mesure où son action va nécessairement à l'encontre des modèles dominant de sociabilité. L'agenda « serré » de Jackson l'obligera à faire trois années au Cameroun sans pouvoir rendre visite à sa famille restée aux États-Unis. Par sacrifice de soi, il faut aussi entendre cette faculté de renoncer à certains plaisirs « mondains » pour se constituer un profil identitaire à la taille du challenge que l'on projette relever. Il ne s'agit donc pas d'une simple pratique provisoire de « rétention » pour accéder à la reconnaissance sociale, mais d'un mode de vie opérationnel appuyé sur des principes auto-construits et appelé à influencer l'existence entière.

¹⁷⁰ Institut Universitaire de Technologie, rattaché à l'Université de Douala.

Dans certains cas limites, le sacrifice à travers le don de soi peut être infligé à l'individu par le système, du fait de son indocilité. Séverin connaîtra ainsi des séjours d'emprisonnement durant les années 1990. Mathias, de son côté, voit son changement de grade universitaire stagner depuis plus d'une dizaine d'années. Olivier verra son salaire suspendu « illégalement pendant plusieurs mois ». Dans un cas comme dans l'autre, la douleur infligée par l'environnement vient renforcer l'individu dans ses convictions. Ce qui signifierait que ce dernier semblait disposé à assumer le prix de sa posture. Avant de mener ses activités indépendantes actuelles, Jean-Bosco se trouvera ostracisé par les pouvoirs publics pendant ses années d'enseignants du secondaire, du fait de son implication passionné dans l'action syndicale. Cette longue expérience est relatée comme un sacrifice impliquant le don de soi.

« Je me suis tellement sacrifié que je ne pouvais pas laisser tomber, car je pouvais perdre toute une vie. J'ai sacrifié ma vie de famille à cause de ces activités de telle sorte que je faisais 7 ans sans connaître une femme. Je me rappelle de 1990-91 jusqu'en 1997, je n'avais pas connu une femme, je n'avais même pas dormi dans un lit normal. Il y avait des moments où on m'affectait trois fois par an. Et à partir de là, comme j'avais compris, mais m'étais déjà dit de ne pas me laisser faire. Donc, j'étais déjà engagé, ils ne pouvaient rien faire, je ne marchais qu'avec ma cantine et mon lit picot. Je m'alimentais grâce aux journaux que mes cousines m'envoyaient. Quand j'arrive dans une maison comme celle-ci, on m'accueille, je ne dérangeais pas les gens. Comme je me réveille toujours le premier, quand les gens vont dormir vers 22h, je mets mon lit picot au sol, je dors. Le matin quand vous vous réveillez, vous trouvez que moi je suis en train de travailler, de préparer mes cours. J'ai vécu comme ça pendant 7 années, de déplacements en déplacements. À un moment donné, tous les enseignants se sont mobilisés et ont fait une pétition, ils ont dit : "Qu'est-ce qu'il a fait ?". Ils ne voulaient plus qu'on me bouscule et tout. En ce moment, au fur et à mesure que je résistais, j'apprenais comment porter plainte à un État, jusqu'au dernier procès que j'ai gagné. Ça c'est la vie que j'ai menée avec les passages dans les commissariats, les bastonnades et tout » (Jean-Bosco).

La primauté de l'éthique professionnelle se conjuguerait avec le renoncement au luxe matériel en vue du renforcement du capital symbolique. Ce renoncement serait le résultat d'un travail sur soi adossé sur une certaine expérience. Il n'est pas sûr que tous les entrepreneurs de notre échantillon réussissent ce pari. Il demeure que le don de soi est mobilisé dans les récits comme valeur-refuge de l'engagement entrepreneurial. L'accès au statut de modèle n'aura été possible qu'à travers un certain nombre de *sacrifices* consentis. Ces sacrifices en eux-mêmes ont une certaine considération dans la mesure où son cheminement aurait évité la *large* porte du clientélisme étatique pour se rapprocher de la voie *étroite* de l'auto-prise en charge de soi. Cette dernière, qui prend naissance durant son moment-jeune, va le soumettre à une éthique assez rigoureuse de vie et opposée aux mœurs dominants (Foucault, 1984 : 58). C'est donc

parce qu'il se conçoit comme un modèle « authentique » de réussite différent des « parvenus » de l'État clientéliste que notre sujet peut se permettre de revendiquer la préséance éthique de son identité « marginale ». Mais aussi, c'est parce que sa réussite personnelle est un acquis (ou presque) qu'il peut s'autoriser d'embrasser une responsabilité sociale-historique. Mieux, c'est parce qu'il serait parvenu à trouver une formule efficace de dépassement des seuls besoins matériels qu'il s'autorise de porter des aspirations sociales ou supposées telles. C'est dire que la clé de la réussite entrepreneuriale en contexte camerounais se trouve dans le *bénévolat*, cette variable essentielle du don de soi¹⁷¹. L'individu qui réussit ici est celui-là qui se donne sinon « entièrement », au moins « corporellement » à la cause entrepreneuriale sans restriction et avec peu de calculs. Si peu accèdent véritablement à ce stade qui demeure un projet, le modèle de construction des récits permet d'attester que cette aspiration est une *valeur refuge* considérée comme *principe supérieur de légitimation de soi*. Chaque sujet se doit ainsi d'adopter une certaine appréhension du « don » qui l'éloignerait de la stratégie rationaliste pure. Traduit par le don du temps, du patrimoine culturel et matériel, le bénévolat apparaît implicitement comme le secret de la transformation sociale.

Au bout du compte, l'éthique en émergence, loin d'être une essence naturelle, participe d'un long processus de maturation – contingente – s'étoffant dans la confrontation avec les épreuves quotidiennes qui jalonnent la trajectoire. Il s'agit moins d'une quelconque *éthique-essence* qui surgirait des considérations morales et abstraites sur le monde. Mais d'une véritable *éthique-pratique* construite dans la banalité de la vie quotidienne avec les matériaux à la disposition de l'individu agissant. L'édifice entrepreneurial apparaît à cet effet comme un site d'expérimentation de cette *contre-éthique* imprégnée d'utopie, c'est-à-dire d'un état d'esprit « en désaccord avec l'état de la réalité dans lequel il se produit » (Mannheim, 1936 : 124). Encore convient-il d'indiquer comment le sujet-entrepreneur s'incorpore de cette éthique *tendanciellement révolutionnaire* qui développe son sens de responsabilité.

4. Quand la forme d'éthique informe les représentations de la vocation. Les implications socio-biographiques du statut de l'individu-sujet-acteur

En devenant individu-sujet-acteur, nos interlocuteurs endossent d'importantes responsabilités sociales. Pour assumer lesdites responsabilités, ils se bricolent un code éthique taillé à la

¹⁷¹ Le bénévolat semble incompatible avec l'entrepreneuriat si nous ne validons que la dimension économique du terme – la plus répandue. Mais en élargissant le terme à toute initiative de productivité sociale voulue et entretenue pour le bien collectif, nous retrouvons fatalement l'esprit d'entreprise. Dans ce travail, le bénévolat traduit un modèle de sacrifice pour le développement de la société, que le sujet-entrepreneur prend sur son compte individuel, sans nécessairement attendre une rétribution immédiate.

mesure des objectifs visés. De la responsabilité assumée que chacun s'assigne en vue de participer au processus de production de la société, le sujet-entrepreneur se découvre une vocation qui, tout en lui faisant prendre conscience de sa raison d'être sur terre, le conforte dans son code éthique privilégié, devenu en même temps structurant pour l'engagement et crucial pour la reconnaissance sociale.

4-1. Entre éthique de conviction et éthique de responsabilité

L'accès au statut biographique d'individu-sujet-acteur suppose que le passage à l'action, tout en résultant d'un souci de soi nourri d'expériences subjectives au cours desquelles le sujet ressort grandi, pousse aussi à la poursuite du travail sur soi. Ce statut suppose en outre que l'action s'inscrit dans une dynamique de subjectivation dont l'enjeu transcende la seule individualité en acte pour informer l'histoire sociale en cours. L'individu-sujet-acteur n'est autre que le sujet-entrepreneur dont l'action historique informe les mutations sociales en exercice. Car les engagements décrits sont révélateurs des changements sociaux en cours. Motivé par la volonté de promouvoir une manière autre d'organiser la société, le sujet-entrepreneur engagé se bricole un éthos référentiel oscillant entre l'éthique de conviction et l'éthique de la responsabilité en vue de conférer davantage de consistance à son identité entrepreneuriale. Car dans son schéma le plus abouti, mais aussi le plus utopique, l'individu semble certain d'avoir découvert son Dieu véritable.

« Brusquement tu comprends pourquoi la pensée africaine est fondée sur le rationalisme scientifique ! La pensée africaine, ce n'est pas une question du genre : « je crois en Dieu », tu l'as vu où et quand ? Et brusquement tu comprends les enjeux qui font que lorsque le christianisme arrive, ne comprenant rien à la pensée africaine, ils ont commencé à dire que nous, on n'a pas de Dieu, et que nous on est des peuples athées, on est des peuples qui ne connaissent pas Dieu, animistes, fétichistes (...). Dieu n'est pas important. On est obligé de dire Dieu pour que les pauvres gens ne s'offusquent pas quand nous parlons. La religion a été créée par les scientifiques pour le bas peuple... Parce que le peuple profond a besoin des images fortes. Est-ce que tu comprends maintenant ? C'est-à-dire hein, dire que Dieu existe, c'est pas un enjeu. Tu ne le verras jamais, tu ne le connais pas, pourquoi tu en parles même ? Dans la pensée africaine, les rites de tous les jours en vue de sacrifice aux ancêtres, c'est ça la vérité » (Mbog).

Cas typique de notre échantillon, Mbog donne l'impression d'avoir saturé sa quête de soi. Depuis une dizaine d'années, il s'assigne la responsabilité de promouvoir la pensée ancestrale africaine, qu'il vénère, à travers la publication d'ouvrages et lors de ses apparitions publiques. En même temps, cette responsabilité qu'il s'auto-assigne de promouvoir semble s'appuyer sur

une conviction enracinée : la croyance en la supériorité éthique et scientifique de la pensée africaine.

Au-delà de Mbog, l'accès au statut de sujet-entrepreneur permet de se ménager quelques supports identitaires « fixes » qui, en retour, permettent de revendiquer une responsabilité sociale. Bernard, en démissionnant de la fonction publique, va s'auto-assigner la responsabilité de porter les aspirations du monde paysan. De la mise sur pied du SAILD et de *La Voix du paysan* en 1987, à la création du parti politique actuel, en passant par l'ACDIC créée en 2003, l'épisode du combat contre l'important massif du poulet congelé au Cameroun, et la rédaction du pacte de souveraineté alimentaire de 2011, son existence depuis trois décennies semble dédiée à la cause du monde paysan. Très vraisemblablement, la constance de Bernard trouverait une explication crédible dans le fait que cette responsabilité assumée trouve un appui certain sur des convictions incorporées. Revenant sur la genèse de son engagement, il avance :

« Vous ne pouvez pas comprendre, c'est que les paysans ont l'apparence d'être pauvres, mais je vous assure que quand vous y habitez avec modestie, avec une "décomplexion" totale, je vous assure même l'air, le parfum que vous avez, c'est à dire rien à voir avec ce que nous avons ici en ville. Maintenant les échanges que vous avez avec les paysans sont très honnêtes, d'une franchise insoupçonnée, dépoussiérés de tout intérêt. Vous voyez, vous êtes jeune, vous sortez de l'école parce que je sortais de l'école, tout jeune, je découvre ce milieu, un milieu vierge, un milieu naturel. Ça te fait quelque chose. Il faut aussi comprendre quelque chose, quand vous avez la chance d'échanger avec les paysans dans les limites de votre attitude, ils m'ont posé leurs problèmes, c'est-à-dire des problèmes qui minent le développement camerounais en général » (Bernard).

En quittant la presse gouvernementale pour saisir l'opportunité de la fondation du journal *Mutations*, Haman va jouer un rôle majeur dans le développement de la presse privée indépendante. Près d'une douzaine d'années après, une quête supplémentaire de plénitude va le pousser à quitter *Mutations* qui l'aura pourtant « révélé », pour fonder le journal *Le Jour*. Trois années après la création du quotidien *Le Jour*, Haman va fonder une maison d'édition qui ne tardera pas à accéder à la reconnaissance sociale.

« À partir du moment où le journal existe, le journal fait sa vie, le journal vit sa vie, et on peut mettre ses énergies sur autre chose » (Haman).

La responsabilité que l'individu-sujet-acteur s'engage à assumer peut, dans certains cas, être poussée par le besoin de conjurer la précarité matérielle. Cette hypothèse tient néanmoins difficilement devant l'analyse des raisons d'agir des figures issues de couches sociales

modestes. Elle tient encore moins au regard de l'expérience des figures issues des couches aisées et moyennes-aisées. Il s'agirait surtout d'un désir enraciné à la subjectivité. La responsabilité auto-assignée entremêle éthique de conviction et éthique de la responsabilité. Tout se passe comme si l'engagement entrepreneurial participe d'un effort permanent de joindre ces deux formes opposables d'éthique. Il semblerait même que la réussite entrepreneuriale soit fonction de la capacité à articuler les deux éthiques.

Tableau 3 : Forme d'éthique et domaine d'activité

		Éthique de conviction		Éthique de la responsabilité			
Promoteurs médiatiques		Tayou		Guibāï		Séverin ; Haman	
Action sociale, culture et développement locaux		XXXXXXXXXXXX		Jackson ; Malet	Babi ;	Claire ; Célestin	Bob
Défense militante des droits humains		Jean-Bosco ; Henriette	Madeleine ; Bernard	XXXXXXXXXXXX			
Pensée critique universitaire		Mbog ; Olivier ;	Mathias ; Ambroise ; Alain	XXXXXXXXXXXX			

Les tableaux 1 et 2 ont débouché sur la préséance du déterminant culturel sur les caractéristiques sociodémographiques, et ont conforté l'hypothèse de la finalité politique de l'action entrepreneuriale. En croisant les formes d'éthiques avec le domaine d'activité exercée par le sujet-entrepreneur, le tableau 3 ci-dessus souhaite en savoir davantage sur l'élan subjectif qui influence l'orientation de l'action. S'il n'est pas toujours aisé de trancher sur la forme prédominante entre l'éthique de conviction et l'éthique de la responsabilité, l'identification s'est opérée en fonction de l'orientation la plus prégnante¹⁷². La tonalité « responsabilité » est surtout repérable chez les promoteurs médiatiques et les représentants du panel dédié à l'action sociale, culture et développement locaux.

« Je connais les contraintes du journaliste. Je connais les préoccupations du journaliste. Et je suis un manager. Donc mon effort à chaque fois c'est de conjuguer les moyens pour faire à ce que les gens puissent travailler dans des conditions idoines. C'est clair que c'est difficile pour moi. Si je dois tenir, il faut que ça joue sur mon confort personnel » (Haman).

¹⁷² Dans la perspective de Max Weber (2002), l'éthique de conviction n'est guère identique à l'absence de responsabilité, et vice-versa. Il s'agit pour nous de signifier ici que les conséquences « néfastes » ou « incontrôlée » de l'engagement sont considérées comme une faute du « système » pour les représentants de la colonne de l'éthique de conviction. Tandis que les représentants de la colonne de l'éthique de responsabilité répondent, jusqu'à un certain point, des conséquences prévisibles de leurs actions.

« Je me suis dit : “Si je reste diriger le collège, je ne vais pas développer cette activité humanitaire. Or tout le monde peut diriger le collège, mais n’importe qui ne peut pas... j’étais convaincu que n’importe qui ne pouvait pas porter ce projet” » (Claire).

« Et puis, je l’ai également pris par volonté de réaffirmer notre souveraineté parce que je ne peux pas comprendre que la maladie est au Sud et puis les produits viennent du Nord ou bien des autres pays émergents (...) Parce que je pense également que nous avons une mission hein, la mission en tant que peuple, qu’on peut donner une autre image de l’Afrique » (Célestin).

Les représentants de l’éthique de la responsabilité sont fondateurs d’édifices entrepreneuriaux. Il se pourrait que la viabilité de l’édifice dépendant d’abord du management, ceux-ci mettent l’accent sur la responsabilité qui est la leur vis-à-vis du personnel (Séverin, Haman, Guibaï) ou du public cible (Bob, Claire). Mais il est aussi des cas où le sens de la responsabilité se perçoit à travers le besoin de porter virtuellement une charge débordant le seuil de l’entreprise pour épouser une cause transcendante – intérêt national (Bernard, Jackson) et cause-Afrique (Célestin, Babi). Et comme on a pu le vérifier, la conscience élevée de la responsabilité auto-assignée vis-à-vis de l’environnement n’exclut guère l’attachement à des convictions. Seulement, les tenants de l’éthique de conviction sont plus portés à la préservation des valeurs et/ou idéologies qui les animent – souvent au détriment de l’efficacité pragmatique.

« J’ai appris que quand on est convaincu, la mort ou la défaite n’existe plus et là, seules tes convictions te guident jusqu’au moment où les forces spirituelles supérieures décident que ta mission est déjà remplie, là tu meurs. Car dans cette logique, je sais que chacun de nous a une mission. Il suffit simplement de s’écouter et d’accepter le sens de sa présence sur la terre. Et je pense qu’au fur et à mesure, je suis l’une des personnes qui ne peut être indifférent quand il y a une injustice quelque part. Parce qu’à un moment, ça fourmille en toi et tu ne t’en rends même pas compte, tu ne sais même quelle force est en train de t’emporter » (Jean-Bosco).

« Le mal camerounais est un mal qui est essentiellement lié à l’esprit, à l’homme si vous voulez. Le problème fondamental du Cameroun, c’est l’homme. C’est les hommes qui sont là, avec leur esprit, leur mentalité, leur manière de concevoir la vie et de se comporter. Et il me semble qu’à partir de ce moment-là, le *foïisme* en tant qu’idéologie de redressement moral et de réarmement mental et spirituel est sans doute ce qu’il faudrait faire nécessairement avant, ou en même temps qu’on met d’autres politiques publiques en place... » (Olivier).

Chaque sujet-entrepreneur appuie son action sur des convictions tout en se voulant responsable de son entreprise et du devenir de son environnement. Seulement, relier les trois objectifs – convictions, responsable d’entreprise, et souci de l’environnement – n’est pas une tâche aisée. Le tableau 3 ci-dessus essaye en outre, au sein d’une même forme d’éthique, de distinguer les variantes « pures » situées aux extrêmes des variantes plus « métissées »,

proches de l'autre forme d'éthique. La première observation effectuée est que les fondateurs d'entreprise – entendue au sens d'édifice entrepreneurial visible et objectivable – se situent surtout du côté de l'éthique de la responsabilité. Incidemment, les interlocuteurs engagés et non fondateur d'entreprise se retrouvent surtout sur la colonne de l'éthique de conviction.

Une deuxième observation effectuée est que les sujets-entrepreneurs dont la critique du système est plus visible au sein de l'espace public se situent du côté de l'éthique de conviction, comme on le verra au prochain chapitre. L'éthique de responsabilité regroupe surtout les figures modérées et celles dont la critique s'opère de manière plus discrète¹⁷³. Plus fondamentalement, il importe de rappeler que le domaine de l'engagement (espace médiatique, défense militante, culture et développement, pensée critique), s'il aide à objectiver l'univers entrepreneurial, ne permet pas l'accès aux ressorts et motivations profonds de l'engagement. La principale raison est que le devenir sujet-entrepreneur est moins redevable du domaine d'activité, mais de l'élan subjectif qui anime les logiques d'action. Ce qui nous amène à accorder de la préséance à l'orientation de l'engagement.

Tableau 4 : Forme d'éthique et orientation de l'engagement

	Activistes	Critiques intellectuelles	Plaidoyer	Discrets
Éthique de conviction	Jean-Bosco ; Madeleine ; Henriette ; Bernard	Tayou ; Olivier ; Claude ; Ambroise	Mbog ; Mathias ;	XXXXXXXXXX ; XXXXXXXXXXXX
Éthique de responsabilité	XXXXXXXXXX	Haman ; Célestin	Babi ; Séverin ; Claire	Guibaï ; Jackson ; Malet ; Bob

Le croisement des formes d'éthiques avec l'orientation de l'engagement permet de saisir les ressorts de l'engagement. Il ressort que l'éthique de conviction est incompatible avec les postures de plaidant et de discret, plus proches de l'éthique de responsabilité. De même, cette dernière est incompatible avec les postures d'activistes, plus attachés à des convictions. Seule la colonne des critiques intellectuelles est départagée entre les deux formes d'éthique, même si l'on relève que tous les universitaires sont habités par l'éthique de conviction.

À partir du tableau 4 ci-dessus, l'on entrevoit un rapprochement entre activistes et critiques intellectuels proches de l'éthique de conviction, et entre plaidants et discrets, plus sensibles à

¹⁷³ Tayou et Olivier se trouveraient sur la colonne extrême de l'éthique de conviction parce que leurs entreprises (radio et institut des beaux-arts chez l'un et organisation politique chez l'autre) se laissent surtout percevoir comme des instruments au service d'une conviction profonde reliée à la cause-Afrique – ancestralité et *foïisme*.

l'éthique de responsabilité. Cependant, si la grande majorité de nos sujets épousent un même élan de positionnement distancié à l'égard du fonctionnement des institutions politiques, tous ne traduisent pas l'aversion à l'égard de la politique telle que pratiquée par les pouvoirs en place de la même façon : certains s'y opposent de manière frontale et ont eu à en souffrir (Henriette, Jean-Bosco, Alain) ; d'autres ont entamé des actions réformistes visant à améliorer le fonctionnement des institutions existantes (Jackson, Claire) ; d'autres énoncent des discours critiques (Mathias, Babi, Ambroise).

Tableau 5 : Formes d'éthiques et posture vis-à-vis du système

	Opposants	Critiques	Réformistes
Éthique de conviction	Jean-Bosco ; Henriette ; Madeleine ; Bernard	Tayou ; Célestin ; Babi ; Olivier ; Mbog ; Mathias	Claude
Éthique de responsabilité	Guibaï ; Ambroise	Alain ; XXXXXXXXXXXXX	Séverin ; Malet ; Claire ; Bob ; Haman ; Jackson

Les tableaux 3 et 4 ont révélé que les formes d'éthique mises en relief par les récits sont conditionnées par les domaines d'activité et, par ce fait, déteignent sur l'orientation de l'engagement. Le tableau 5 ci-dessus reprend les formes d'éthique en resserrant leur articulation avec la posture adoptée vis-à-vis du système. Il ressort que les critiques sont plus sensibles à la conviction tandis que l'éthique de responsabilité est prégnante chez les réformistes. À la différence du clivage observé entre critiques et réformistes, la colonne des opposants fait émerger deux groupes parmi les individus passés à l'action ou ayant fait l'expérience directe de la confrontation : les uns, plus actifs dans la critique et la dénonciation publiques, mus par leurs convictions ; les autres, détenteurs d'édifices entrepreneuriaux, sont plus habités par l'idée de responsabilité. Plus réalistes et pragmatiques, les réformistes mus par l'éthique de responsabilité sont passés à l'action dans un projet entrepreneurial concret. Les critiques portés par l'éthique de la conviction semblent plus enclins à livrer un discours idéologique et à esquisser les contours d'un vaste projet de société. Chez ces derniers, le rejet général de la politique du « ventre » semble s'appuyer sur une conviction incorporée qui perçoit ce modèle de gouvernance comme pernicieux. L'on comprend dès lors pourquoi les représentants de l'éthique de conviction dénoncent et critiquent régulièrement la principale stratégie des pouvoirs dominants – et des bailleurs de fonds – articulée sur l'« achat des consciences » au détriment de la promotion d'une citoyenneté participative. Les critiques intellectuels, par exemple, considèrent comme contre-éthique l'attitude de « collègues » et

autres leaders qui acceptent «jouer le jeu du pouvoir» juste pour avoir accès à la « mangeoire » gouvernementale.

De manière générale, il s'instaure un certain *culte de la performance* au sein de la dynamique entrepreneuriale, en vue de la libre disposition de soi et du renforcement de la capacité d'influence sur les processus sociaux. Parce qu'il est également porté par une expérience individuelle de subjectivation, l'individu-sujet-acteur passe à l'action en s'appuyant davantage sur sa sensibilité, plutôt que sur la raison pure. S'il semble renoncer à certains milieux «jouissifs» et exigences socio-biographiques, c'est pour se consacrer presque entièrement à son projet d'entreprise, assimilé au projet de sa vie : « Je lance cet institut avec mes fonds propres car j'avais un cyber café et une cabine téléphonique. Le ministère ne m'a pas subventionné, déjà qu'il n'y a aucun ministère qui subventionne ». Ces propos de Tayou présentent l'engagement entrepreneurial comme une initiative d'abord personnelle et non inscrite dans un programme institutionnel officiel. C'est pourquoi l'entreprise est perçue par l'entrepreneur comme le projet de *sa* vie, voire sa *vocation*. Ayant goûté aux délices de l'autonomie, il se doit également d'inscrire ces différents acquis dans la durabilité. Alors qu'il se retrouve coincé dans son projet et astreint à le mener à bout en dépit des obstacles, c'est dans l'exercice de cette tâche redoutable que l'individu expérimente une nouvelle approche de la liberté. Cette liberté n'est ni une révélation, ni un héritage reçu de l'environnement. Elle est une découverte faite sur le front de la quête de soi à travers l'œuvre entrepreneuriale. Il s'agit également d'une sorte de représentation de la vocation.

4-2. Représentations de la vocation

L'individu-sujet-acteur rechercherait à s'approprier de la modernité en vue de se frayer une voie originale. Il reste en cela un processus ouvert à l'héritage universel. En se frayant une voie sur la terre des hommes, il se découvre une vocation qui le lie passionnément à son œuvre, tout en le rendant responsable vis-à-vis de son environnement. La responsabilité qu'il s'auto-assigne le rendrait paradoxalement plus libre, et apte à capter les vibrations inconnues le menant à la découverte de sa vocation. Le sens de responsabilité sociale-historique acquis le pousserait dès lors à la conquête subjective du monde à partir de son site de production. C'est ce qui en fait un individu potentiellement « complet ». Tel semble être en dernier ressort la marque de fabrique de l'individu-sujet-acteur :

« Mon histoire est celle de Jonas. Moi je disais : “Moi vraiment, plus jamais ce pays !”. Et par le hasard de la vie, je me suis retrouvé au cœur du pays, incapable de fuir et tout, alors que je voyais une

plaie béante. Je dis ce campus, au Cameroun, ça prend tout son pesant d'or, parce que c'est au Cameroun que je devrais le faire et non en Europe ! D'ailleurs pour faire quoi d'ailleurs en Europe. Et donc ça s'est joué pour moi au Cameroun et c'est au Cameroun que je devrais considérer l'expérience occidentale comme simplement une petite expérience ponctuelle qui m'apporterait un éclairage sur des choses dont je vais parler toute ma vie, donc je les connais » (Bob).

La vocation entrepreneuriale est d'abord une conquête personnelle qui autorise l'individu à porter un regard « légitime » sur l'évolution du monde. Devenu responsable du monde à la suite d'un rite de passage symbolique synchronisé par sa propre expérience de subjectivation, il s'autorise de parler au nom de l'humanité. La vocation entrepreneuriale apparaît comme un support déterminant du changement social. Même lorsqu'il ne croit pas strictement à la vocation (dans son sens premier), le sujet-entrepreneur a besoin d'appuyer son engagement sur des supports *spiritualisés*. De fait, la notion de vocation n'est pas directement employée dans le récit narratif du sujet-entrepreneur. Elle est au départ déduite à partir de l'orientation d'ensemble des récits de vie recueillis. C'est pourquoi certains entrepreneurs interrogés sur le sens attribué à ce terme lors des seconds entretiens vont laisser percevoir des significations variées, mais très proches des pratiques observées. Surpris quelque peu par cette question, Malet, fidèle à sa posture réflexive, va progressivement réajuster sa réponse.

« Moi je ne crois pas à la vocation, pas du tout. La vocation à mon avis c'est vraiment l'appel de Dieu. Et l'appel de Dieu pour le service de Dieu. Pour le reste c'est des dispositions qu'on peut avoir, c'est des penchants. C'est à un moment donné des itinéraires, des cheminements. La vocation, pour moi, je situe ça dans le cadre strictement religieux. Maintenant est-ce qu'il y a des choses qui prédisposent à s'engager sur certaines voies ? Est-ce qu'il y a dans son existence des facteurs qui déterminent à un moment donné telle ou telle autre prise de position ? Est-ce qu'il y a des convictions qui préparent ou qui sont à la base d'un certain nombre de prédispositions ? Oui, oui. La vocation étant quelque chose de difficilement perceptible, puisque c'est dans l'ordre de la foi, des voies insondables, des convictions (...). Les décisions ont une motivation. Des envies s'expliquent, la volonté et la décision de mettre en place un projet et l'engagement derrière un projet : oui, oui, dans ce cas-là, oui » (Malet).

Globalement, la réponse donnée par l'entrepreneur sur la signification de la « vocation » reste proche du sens attribué à son engagement personnel. Si la vocation s'éprouve d'abord à travers les actes orientés dans une direction précise, l'on a néanmoins pu relever deux orientations qui se trouvent déjà intriquées dans la réponse de Malet. Une première la situant en dehors de la conscience individuelle, marquée par le déterminisme, l'absence de choix. Nous l'appellerons vocation quasi-religieuse. La seconde orientation se rapproche de la volonté consciente. Celle-ci se manifeste surtout à travers le dévouement dans l'engagement.

Tableau 6 : Représentation de la vocation et formes d'éthique

		Éthique de conviction		Éthique de la responsabilité	
Vocation « religieuse »		Tayou ; Bosco ;	Jean- Olivier	Malet	Claire ; Bob ; Célestin ; Babi
Dévouement pratique	en	Henriette ; Mbog	Madeleine ; Bernard ; Mathias ; Claude	Haman ; Jackson ; Ambroise	Séverin ; Alain ; Guibaï

Le pôle religieux se représente la vocation comme une vision et mission divines (Babi et Célestin) ou un « appel intérieur très puissant » (Olivier) et irrésistible (Tayou). Pour le second pôle relatif au dévouement en pratique, la vocation traduit « le sens expérimenté du dévouement en pratique » (Mathias) dans l'accomplissement d'une tâche que l'on se destine (Alain), et à laquelle on y croit profondément parce que relevant de l'intérêt général (Claude), et justifiant par ce seul fait qu'on aille jusqu'au bout de son œuvre (Haman). La seconde représentation de la vocation révèle une individualisation pleine là où la première fait référence, dans un univers préservant des relents d'enchantement, à une forme d'individuation, quelque peu teintée d'une part de réflexivité. Dans la réalité, les deux pôles se recoupent, à l'instar des deux formes d'éthiques de conviction et de la responsabilité, au regard des raisons d'agir et compte tenu du rôle symbolique de l'*Autrui significatif*. La vocation « religieuse » ou « enchantée » rejoint le dévouement en pratique dans le désir immanent ou transcendant d'évincer la temporalité « statique » actuelle.

L'utopie de construction d'une cité nouvelle participe de la mise en osmose de la trajectoire individuelle avec une certaine approche du *destin social projeté*. Les deux modèles de la vocation transcenderaient l'action sociale ordinaire pour s'inscrire de manière individualisée dans l'histoire sociale en cours. Dans un cas comme dans l'autre, la vocation apparaît comme le support symbolique d'un engagement historiquement orientée. Faisant désormais « un » avec la société utopique rêvée et dont il pense être l'émanation, l'individu accède assez aisément (quoique toujours partiellement) à son code « caché » comme le révèle l'introduction d'une *nouvelle langue*. C'est alors qu'il pense être véritablement utile à l'environnement actuel à travers une meilleure compréhension des « vrais enjeux ». L'apport de la vocation à ce niveau n'est pas seulement d'embrayer sur le processus d'individualisation en mettant le train de vie individuelle sur les rails de l'autonomisation générale. Elle jouerait aussi le rôle de moteur de la dynamique de changement en assurant une certaine osmose entre l'engagement individuel, l'historicité sociale en cours, et une certaine satisfaction identitaire opérant comme une réserve de carburant. La vocation est une forme d'interpellation qui active

l'individu vers un chantier particulier de construction du social. L'entrepreneur dépouillé d'un certain nombre de pesanteurs réapprend par elle à découvrir le monde *autrement*. La vocation en acte stimule la passion tout en apportant une certaine plénitude. Elle crée des liens nouveaux, consolide les anciennes relations tout en « défaisant » certaines « attaches puérides ». Surtout, elle offre toujours des perspectives de communication avec l'universel.

La vocation en exercice redynamise le concept d'identité avec lequel elle entretient des liens. Mais là où l'identité est susceptible de se diffracter, la vocation reste univoque. Là où l'identité subirait des retouches permanentes tout en préservant un minimum de cohérence, la vocation demeure immuable. Tandis que l'identité s'adapte aux circonstances et événements non prévisibles, ces derniers semblent plutôt épouser des significations spécifiques en fonction de chaque vocation. L'identité emballée sous l'emprise vocationnelle rentre dans un processus de construction et de renouvellement collectifs des modèles de socialité et de sociabilité. La vocation, de ce fait, est le point de départ et d'arrivée qui sanctionne la consolidation identitaire tout en procurant des outils appropriés et ajustés aux aspirations de l'individu.

Une certaine appropriation de cette notion travaille continuellement le rythme du changement. La vocation incorporée par l'individu en acte jouerait le rôle d'*onction spirituelle* à la mission qu'il s'est assignée. Elle permet d'atténuer les effets induits de la contingence du quotidien grâce à l'appui sur la conviction selon laquelle il serait dans le « vrai sens de l'histoire », qu'il accomplirait une « vie réussie », c'est-à-dire la vie même telle qu'elle devrait être. C'est dire qu'une « vie bonne » dans le monde entrepreneurial est celle-là où l'aventure démarrée avec ses propres armes et orientée dans une finalité d'utilité sociale (et individuelle), accorde une place de choix à l'esprit d'initiative qui, en retour, procure une satisfaction au sujet. Dès lors, la vocation cesse d'être une contrainte imposée pour devenir un support réapproprié pour la quête individuelle de l'autonomie et de la réalisation de soi. Si elle requiert une certaine odeur de « religiosité », c'est d'abord parce qu'elle traduit une *sensation extraordinaire de soi* qui confère une auto-estime à l'entrepreneur : « Je suis très bien dans ma peau » peut ainsi vouloir signifier que l'individu agissant ne se voit guère agir autrement¹⁷⁴.

De ce point de vue, l'entrée de l'individu dans sa vocation inaugure un nouveau départ dans le processus de construction de la société. Car, c'est dans la croyance en la justesse de son engagement que se trouve le centre névralgique même de la productivité endogène et de la

¹⁷⁴ Cette phrase de Célestin ferait écho à sa trajectoire, travaillée par l'idée d'une mission « divine » de donner une « autre » image de l'Afrique.

conflictualité sociale. L'attitude dénonciatrice affichée par Alain à l'Université de Yaoundé II crée une situation conflictuelle avec des collègues et la hiérarchie, mais contribue en même temps à « assainir » le même environnement¹⁷⁵. Une vocation en acte élude difficilement la confrontation avec le domaine du pouvoir dans la mesure où sa constance et sa progression dépendent de sa capacité à bousculer des normes établies. En effet, un individu qui se retrouve dans son activité est un individu qui s'accomplit. Un individu qui s'accomplit est un individu qui produit du social. Et un individu producteur de la société est un vecteur déterminant du changement. Au bout du compte, la vocation apparaît d'abord comme une *activité* à travers lequel l'individu se réalise, trouve sa voie et se découvre une mission qui justifierait son existence et sa présence sur la *terre des hommes*.

¹⁷⁵ Suivant le témoignage du doyen de sa Faculté, les dénonciations d'Alain ont poussé à la mise en place d'un Comité d'éthique qui a permis de démanteler d'importants réseaux de fraude (source : conversation privée).

Chapitre 7 : De la subjectivation à l'action. Le passage de l'individu-sujet au sujet-acteur

Le présent chapitre traite du passage à l'action entrepreneuriale à partir de la réappropriation subjective de l'expérience du sujet-entrepreneur. L'objectif poursuivi est d'identifier les zones et moments de bifurcations, où l'individu passe à l'action, se lance dans un engagement concret et se heurte aux premiers obstacles. Le traitement croisé des différents récits semble indiquer que les bifurcations déterminantes sont au cœur de la nécessité narrative, et par ce fait même, constitutives de la subjectivation, entendue au sens de réappropriation de l'expérience vécue par le sujet-entrepreneur. La première orientation du chapitre informe qu'au-delà des domaines d'activités et des formes d'engagement, c'est surtout à travers les variantes du récit qu'il convient d'appréhender les modalités de passage à l'action. Les deux tonalités expressive et réflexive décelées sont des types idéaux qui se recoupent plus qu'elles ne s'opposent réellement. Cependant, nous avons pu observer que le penchant pour une approche réflexive ou expressive transcende le seul récit recueilli pour informer sur le tempérament réel des interlocuteurs. Il s'agirait ainsi d'entretiens marqués par les formes expressive ou expressive, plutôt que de personnes privilégiant une des deux formes. La seconde orientation explore le lien entre passage à l'action et subjectivation. Le sujet-entrepreneur peut passer à l'action suivant une maturation biographique « normale », après la résolution d'une tension identitaire, au bout d'un choc spécifique ou à la suite d'une bifurcation biographique. Ces différents types de passage à l'action poussent nécessairement à reconsidérer les différentes variantes de la subjectivation-action.

I. Quand les variantes du récit informent le passage à l'action

L'analyse des formes de récit fait ressortir les récits de *formation* comme variante dominante et quasi-exclusive. Cette forme de récit dénote un penchant fréquent chez l'entrepreneur à se présenter comme sujet et acteur de sa vie. Ces récits se présentent néanmoins sous deux principales variantes qui permettent d'introduire des différenciations. La variante *réflexive* et la variante *expressive*. Entre ces deux pôles, s'intercalent la variante *équilibriste*.

1. La variante « réflexive »

La variante *réflexive* est surtout présente dans les récits qui s'efforcent de faire prévaloir la réflexivité sur l'action. Le narrateur a tendance à « policer » son histoire. Ce qui le pousse à

adopter une posture rationnelle tout en maintenant une certaine distance avec l'enquêteur. Loin de se laisser enfermer dans une idéologie quelconque qui fixerait, une fois pour toutes, les rouages de l'engagement, le représentant de ce profil adopte une posture « réaliste » qui, néanmoins, n'exclut pas la présence de l'utopie. Seulement, cette dernière est surtout appréhendée comme une finalité, un objectif à atteindre, et dont la poursuite permet d'orienter l'action de façon rationnelle.

Le modèle *réflexiviste* est davantage porté sur la cohérence explicative et la description « rationnelle » des faits et logiques d'action. Il laisse peu transparaître des émotions. La tonalité est plus structurée et contrôlée. Plus cohérente, cette variante reste pourtant difficilement cernable. Elle amène beaucoup à réfléchir, provoque de longues hésitations quant à la détermination de l'identité véritable de l'entrepreneur. Haman et Malet en sont les principaux représentants. Au début de l'entretien, ils affichent une attitude oscillant entre curiosité et méfiance vis-à-vis de l'enquêteur. Le déroulement de l'entretien est ponctué de petits arrêts et d'hésitations, voire de contre-interrogatoires subtils, au cours desquels l'enquêté souhaite également requérir l'avis de l'enquêteur sur certains points. C'est ainsi qu'en abordant la délicate question sur les raisons de sa démission de *Mutations* pour fonder *Le Jour*, Haman, avant de répondre, va souhaiter s'enquérir au préalable de ce que nous savons à propos de cet événement.

Haman : Mais vous qui avez beaucoup lu sur ça, qu'est-ce que vous avez retenu ? Dites-moi ce que vous avez retenu, et je vous dirai à partir de ça ce qu'il faut ajouter de plus.

Enquêteur : Ok. D'abord je ne sais pas si j'ai beaucoup lu, mais simplement je sais qu'il y a eu un désaccord à un moment autour de la politique et vision éditoriale sur un certain nombre de points. Et donc vous êtes allés avec une partie de l'équipe. Je sais aussi que cela n'a pas nécessairement débouché sur un rapport d'inimitié. La preuve vous avez contribué à la réalisation du 3000^{ème} tirage de *Mutations* paru récemment.

Haman : Dire comme ça c'est pas mal. Mais je pense que dans mon parcours personnel il y avait également *quelque chose*. Je pense que dans mon parcours personnel j'avais donné tout ce que j'avais, c'est-à-dire j'étais parvenu moi-même à une espèce de rupture avec le système qu'il y avait autour de *Mutations*. Non seulement j'étais parvenu à une forme de rupture, mais il fallait que je puisse me déterminer moi-même sur ce que je veux pour la suite de ma carrière, la suite de ma vie, tout simplement quoi ! « Est-ce que je continue à fonctionner avec ce système avec ces gens-là, ou alors est-ce que je me remets sur autre chose pour me régénérer moi-même ? ». Je pense que c'était une rupture, qui peut-être était une rupture au niveau des (institutions) mais c'était aussi une rupture personnelle d'abord, et avant tout. Une rupture personnelle avec quelque chose que je ne peux plus faire, que je ne

veux plus faire. Je pense qu'il y avait aussi *quelque chose* de ce côté-là, je crois qu'il faut aussi ajouter ce côté, il y avait *quelque chose* de personnel, et d'individuel chez moi-même.

Durant notre brève et superficielle explication, Haman observera un petit silence avant de donner sa réponse de manière plus posée. Pour rationnelle qu'elle soit, cette réponse reste néanmoins incomplète. Il s'agit d'une réponse mesurée, qui a le bénéfice de cadrer avec le moment de l'entretien, c'est-à-dire quand le choc des événements semble avoir été complètement « digéré ». Grâce au recul, cette réponse situe l'action au niveau de la trajectoire biographique globale et informe davantage sur les raisons latentes de l'engagement entrepreneurial, poussé par « quelque chose ». Pour se rapprocher des raisons manifestes et pouvoir saisir les causes directes du départ de *Mutations*, l'enquêteur va se retrouver astreint à poser des questions supplémentaires, non sans une certaine insistance discrète.

Enquêteur : Et ce « quelque chose », est-ce confidentiel ?

Haman : Ce n'est pas confidentiel ! Est-ce qu'il vous est arrivé (...), d'être lassé par quelque chose ? Vous faites quelque chose, ça vous passionne beaucoup au début, quelque temps après ça vous passionne moins, à un autre moment, ça devient votre travail tout simplement, à un autre moment, vous êtes excédés, vous n'en voulez plus ?

Enquêteur : C'est vrai. Ça arrive souvent surtout à une certaine catégorie d'individus qui veulent constamment progresser (...) mais en même temps on peut avancer qu'il était également possible à l'intérieur même de *Mutations*, de redynamiser

Haman : C'était possible, c'était possible. Mais justement les gens avec qui je fonctionnais ne m'ont pas offert cette possibilité-là, ils n'ont pas su m'offrir cette possibilité-là. Bon il y a eu maintenant des problèmes personnels, ils ont essayé de m'humilier, donc c'est ça. C'est ce qui se passe en général, c'est qu'on peut t'offrir un challenge en interne. Mais à partir du moment où on ne t'offre pas un autre challenge, et où on essaye de créer des frictions personnelles qui font (...). Et en général tout ce qui est personnel, ça fait monter l'orgueil des hommes, et quand c'est comme ça, ça devient très compliqué ; puis personne ne sait où l'on va quoi. On a atteint cette escalade là et puis bon, ça a explosé

Enquêteur : Ok. Mais une autre lecture peut aussi se dire : « Bon, peut-être aussi le projet *Le Jour* était déjà là dans les parages »...

Haman : (interruption par un rire) Vous savez un projet éditorial, ce n'est pas quelque chose qu'on a écrit, qu'on a posé quelque part, c'est quelque chose qui peut sommeiller quelque part au fond de votre subconscient, et qui se réveille, ou alors qui se révèle à un moment donné quand vous êtes face à un obstacle.

Au regard de ces échanges, on perçoit un besoin de rationalisation du récit. Haman souhaite préserver un certain recul sur les événements relatés. Ce qui traduirait un besoin de

préservation du « sujet » vis-à-vis des déterminismes sociaux. De fait, il s'efforce de donner l'impression d'avoir définitivement transcendé cet épisode marquant de sa vie. Ceci justifierait le fait qu'il ne souhaite nécessairement pas y revenir. Mais à force d'être « acculé », Haman finira par « céder » en laissant échapper la raison manifeste qui seule permet d'opérer un lien avec le choc émotif¹⁷⁶ : « Ils ont essayé de m'humilier ». Mais dans la même foulée, le recul réflexif va le pousser à être discret sur les manifestations concrètes de ladite « humiliation ». Ce qui explique pourquoi la réflexivité reprend le dessus à la suite de l'entretien. La réflexivité semble ainsi essentielle à l'atténuation des pulsions émotionnelles, de la même manière que ces dernières, bien contrôlées, sont des déclencheurs puissants de la réflexion. Le sujet-entrepreneur de cette variante semble avoir développé une capacité d'atténuation des « chocs » à travers un travail sur soi. À certains moments, celui-ci affiche une certaine indifférence qui l'amène à ne s'intéresser qu'à « l'essentiel ». C'est le cas par exemple de Malet qui semble peu ému par des problématiques « brûlantes », à l'instar des questions relatives à la sorcellerie et à l'homosexualité, qu'il considère comme des « diversions ».

Les récits à dominante *réflexives* laissent percevoir un sujet assez conscient des limites de l'action humaine. S'il s'engage par désir, celui-ci préserverait un certain recul. Ce qui le conduit à être le plus projeté, toujours en quête des voies et opportunités d'amélioration de son rendement. En retour, le fait que l'action soit moins appuyée sur des convictions enracinées fragilise quelque peu la constance identitaire de l'entrepreneur rentrant dans ce canevas. À court terme, il apparaît surtout sous le profil d'un « réformateur » qui s'efforce d'abord de trouver une « place » dans le champ socioprofessionnel, avant d'engranger sa quête de transformation de l'environnement. Ce souci d'occuper *d'abord* une position stratégique amène cet individu à être un peu moins pessimiste et moins passionné que le tenant de la variante *expressive*.

2. La variante expressive

La variante *expressive* présente un sujet plus captivé par son utopie et très intégré dans son présent. Ici, la narration laisse rejaillir l'affect. Ce qui laisse supposer que l'action précéderait le recul réflexif chez l'entrepreneur rentrant dans ce créneau. L'interlocuteur ici semble obéir facilement à ses « pulsions », car très porté à faire émerger ses convictions durant l'entretien.

¹⁷⁶ Si l'émotion n'est guère exclusive de la réflexion dans la mesure où elle constitue très souvent son préalable, la réflexivité semble surtout s'épanouir là où l'émotion est assez atténuée ou digérée.

Il semble également faire très peu de cas du verdict de la réalité qui, pourtant, ne cesse de lui révéler quelques limites immédiates de l'orientation donnée à son engagement. De fait, l'engagement s'impose à lui comme une contrainte fortement désirée qui interpelle son sens du devoir. Dans cette variante, le sujet-entrepreneur éprouve moins de gêne à transporter l'enquêteur – devenant un complice de circonstance – aux confins de sa subjectivité. La variante *expressiviste* laisse directement ressortir l'orientation de l'engagement. Pour l'essentiel, ces entrepreneurs sont d'abord – mais non exclusivement – des activistes que l'on retrouve assez aisément au cœur des champs de bataille des libertés (Henriette et Madeleine), le développement local (Bernard), le secteur politique (Alain) et les médias privés (Jean-Bosco). Le récit est parfois moins ordonnancé. La tonalité est plus directe et moins contrôlée (Bernard). Mais il traduit l'émotion et l'impulsivité tout en facilitant une certaine proximité avec l'enquêteur. Ce qui permet de cerner assez facilement son sens. Le modèle *expressiviste* apparaît grandement dominé par le besoin de convaincre l'interlocuteur du bien-fondé de l'engagement. Il pousse le sujet-entrepreneur à aller rechercher les causes de son engagement dans un lointain passé.

« L'histoire même de mon départ du Cameroun est rocambolesque et explique pourquoi je ne peux... Le gouvernement actuel, c'est difficile de me prouver qu'il n'est pas un gouvernement injuste. L'histoire : je suis à la Faculté de sociologie et de philosophie. Au mois de février on publie les notes de ce qu'on appelait l'examen partiel. Il y a une erreur d'addition sur ma note et ce n'est pas seulement sur la mienne. Bon on fait des requêtes, je dépose la requête comme tous les candidats et ma requête reste sans suite. On va à l'examen de juin, je ne suis pas admis en juin, il me manque quelque, je crois 0,25 points pour être admis. En prenant en compte des erreurs d'addition du partiel qui m'avaient fait perdre à peu près perdre 11 pts, qui représente 0,75 de la moyenne globale. Je vais donc voir le chef de département de l'époque qui l'était par intérim parce que le titulaire était en mission. Je vois sa secrétaire, je lui explique, elle me dit : "C'est un problème d'addition, normalement ça ne devrait pas poser problème, il faut voir avec le chef du département". J'attends, finalement j'entre chez le chef de département. Je dis : "M. Pr., je suis en train d'échouer à cause de 0,25 alors que j'ai 0,75 points qui flottent". Il me regarde, il me répond : "Mais vous avez déposé une requête ?". Je lui dis : "Mais Monsieur, c'est depuis fin février, nous sommes en juin". Il me dit : "Jeune homme, j'ai déposé un dossier d'avancement à la fonction publique il y a 10 ans, on ne m'a pas encore répondu, si vous avez déposé votre requête en février c'est pas... voilà". Je lui dis : "Mais Professeur, je suis en train d'échouer". Il me dit : "Dehors ! Dehors !". Il me dit : "Sortez de mon bureau !". J'étais tout jeune, je n'étais pas fort, car si j'avais été fort, je ne sais pas, on se serait battu dans ce bureau, mais je n'avais pas de force ! Il m'a pris par la peau des fesses et il m'a jeté dehors. Il m'a ramassé par mon col et m'a foutu par la porte. J'ai pleuré, j'ai pleuré, la secrétaire compatissait mais elle ne pouvait rien, mes collègues compatissaient mais ils ne pouvaient rien » (Alain).

Cet extrait tiré du récit d'Alain est significatif du modèle *expressiviste*, ponctué d'une grave tonalité. La mise en exergue du sens l'emporte sur la stricte rationalisation. L'interlocuteur ici ne souhaite pas seulement expliquer le déroulement des événements, il espère aussi faire revivre l'expérience relatée en entraînant l'enquêteur aux confins des émotions éprouvées.

Tableau 7 : Variantes des récits et modèles de vocation

		Pôle « réflexiviste »		Pôle « expressiviste »	
Vocation religieuse		Malet	Babi	Tayou ; Bob	Jean-Bosco ; Claire ; Olivier
Dévouement pratique	en	Haman ; Jackson	Célestin ; Ambroise	Guibaï ; Mathias	Séverin ; Henriette ; Madeleine ; Alain ; Claude ; Mbog ; Bernard

Tableau 8 : Variantes des récits et formes d'éthique

		Pôle « réflexiviste »		pôle « expressiviste »	
Éthique conviction	de	XXXXXXXXXXXX	XXXXXXXXXXXX	Tayou	Jean-Bosco ; Mbog ; Olivier ; Henriette ;
				Mathias	Madeleine ; Claude. Bernard
Éthique responsabilité	de	Haman ; Jackson ;	Malet ; Ambroise	XXXXXXXXXXXX	XXXXXXXXXXXX
		XXXXXXXXXXXX	Babi ; Célestin	Guibaï ; Bob ;	Claire ; Alain ; Séverin

Les tableaux 7 et 8 croisent les variantes réflexive et expressive des récits avec les couples de vocation et d'éthique schématisés plus haut. Contrairement aux tableaux précédents, ces tableaux ne nous permettent pas d'en savoir plus sur les logiques d'action des sujets et ce qui anime leur engagement. Ils renseignent néanmoins au niveau de l'économie interne des récits, des liens structurels entre les valeurs invoquées et la tonalité du récit¹⁷⁷. La première remarque effectuée est que le pôle « expressiviste » domine sur le pôle « réflexiviste » en regroupant respectivement 13/20 et 14/20 figures. Cette domination de la variante expressive explique pourquoi les raisons d'agir et les logiques d'action se situent moins du côté du calcul coût/bénéfice matériel au profit de la quête de soi, c'est-à-dire du sens. L'extrait choisi du récit d'Alain relate un événement de la première jeunesse, déjà « digéré » en principe, mais qui continue à alimenter son désir d'engagement. Nous pensons que les variantes expressive

¹⁷⁷ Il semblerait donc qu'il ne soit pas possible d'être face à une forme d'appropriation subjective du passage à l'action qui articule éthique de la conviction et réflexivité.

et réflexive ne sont guère temporellement situées dans la biographie individuelle. À quelques exceptions près, la forme de récit informe également sur les logiques d'action observées durant les sorties « officielles ». Le caractère impulsif de Bernard qui se manifestera au cours de nos différents entretiens, se laisse également observer lors des débats publics. Quant à Malet, sa posture réflexive s'incarne dans la cohérence et la structuration poussées de ses récits. Il est ainsi difficile d'affirmer que la forme expressive dominerait quand l'émotion suscitée par une bifurcation n'est pas encore totalement « digérée », et que le passage à la forme réflexive traduirait une intégration plus poussée des événements vécus en une totalité intelligible. Il s'agit surtout d'un tempérament incorporé. Jean-Bosco, Mbog, Olivier, Henriette, Claude, Bernard, Séverin et Alain affichent assez régulièrement une posture assez expressive dans leurs apparitions publiques, mais aussi dans leurs rapports « privés ». Il y aurait ainsi une certaine cohérence entre le contenu du récit narratif (ce qui est dit) et la façon de relater les faits (ce qui se laisse observer).

L'autre remarque révélée par le tableau 8 est le vide observé dans le croisement du pôle « réflexiviste » avec l'éthique de conviction. Ce qui nous informe qu'un individu dont l'engagement s'appuie sur des convictions enracinées semble peu disposé à « policer » son récit. Très souvent, ces convictions résultent d'une expérience personnelle de subjectivation ponctuée de chocs et tensions qui finissent par développer un réflexe *expressiviste*. Surtout, le fait que l'éthique de conviction regroupe davantage les sujets non-purement entrepreneurs, engagés au « front » et libéré de la responsabilité de tenir un édifice entrepreneurial, expliquerait leur tendance à s'exprimer – et par ricochet à critiquer – sans grande retenue.

Mais au-delà des récits, les logiques d'action laissent observer des articulations fréquentes entre les deux formes réflexive et expressive. La réflexivité demeurerait centrale dans la progression des trajectoires d'expressivité. Car elle permet d'éviter et/ou de transcender un certain nombre de couacs susceptibles de conduire aux tensions identitaires. C'est le cas d'Alain qui, en plus de ses activités académiques, va se lancer dans l'entrepreneuriat économique. Sa réflexivité lui aurait permis de se mettre à la hauteur des contingences de son environnement, mais aussi de vivre sa précarité et sa condition biographique comme une situation « normale », sans toutefois s'y complaire. De même, Malet, bien que très réservé et discret dans ses apparitions publiques, présente le récit le plus policé, devient assez expressif dans sa critique de l'action publique gouvernementale.

« Comme l'administration a pris la gestion de la chose publique en otage, l'administration n'est toujours pas suffisamment consciente que d'abord ce n'est pas son travail, et que elle ne peut pas, elle n'a pas les moyens de cela, et que la régulation l'assimilation la projection l'arbitrage, qu'on attend d'elle, demande aussi qu'elle soit à l'écoute des populations, qu'elle soit à l'écoute des experts, qu'elle soit à l'écoute des acteurs de terrain, et qu'elle associe ce qu'on appelle maintenant la société civile à la réflexion, à la prise des décisions et au contrôle de la mise en place des critiques établies (...). La grande difficulté d'ici c'est que comme l'État a dit qu'il est tout, il aide aussi beaucoup de gens à n'être rien et d'attendre que l'État qui est tout fasse tout » (Malet).

Les variantes expressive et réflexive constituent deux pôles distincts, mais non strictement opposables, qui structurent l'identité narrative du sujet-entrepreneur. Le seuil de la personnalité, la cohérence biographique et la réussite dans l'engagement dépendent étroitement de la capacité d'articulation de ces deux instances condamnées à cohabiter dans la psyché. Chaque instance jouerait ainsi réciproquement un rôle de contrepoids vis-à-vis des débordements excessifs de l'autre. Il convient à présent de se pencher sur le type de rapport existant entre les processus de subjectivation et l'engagement entrepreneurial.

II. L'expérience de subjectivation comme un préalable au passage à l'action ?

Le matériau recueilli – récit de vie – ne permet pas de retracer une trajectoire biographique complète. Néanmoins, un acte narratif produit à un moment donné autorise la réappropriation subjective d'une trajectoire. À partir des récits recueillis – mais aussi des observations discrètes effectuées –, il s'agit de savoir si la subjectivation est un préalable à l'action ou, plutôt, se trouve-t-elle simultanément aux côtés de l'action. Cette question nous amène à réinterroger la préséance du sujet à l'acteur à partir de l'expérience du sujet-entrepreneur. Pour ce faire, nous partirons de la définition des processus de subjectivation et de désubjectivation proposée par Michel Wiewiorka (2012). À savoir ces « processus par lesquels se construit et se transforme la conscience des acteurs, à partir de laquelle ils prennent des décisions ». Si la problématisation de l'individu-sujet-acteur apporte des éléments de réponse en posant l'engagement entrepreneurial comme un effet induit direct de l'expérience de subjectivation, il convient de spécifier les types de passage à l'action.

1. Le passage à l'action entrepreneuriale suivant une maturation biographique progressive

Le passage à l'action suivant la maturation biographique progressive suppose que l'individu prend progressivement conscience de sa situation sociale et décide *volontairement* d'y jouer un rôle déterminant en participant à l'amélioration de son statut individuel. Par maturation

biographique progressive, il faut entendre une expérience « normale » de subjectivation au bout de laquelle l'individu agissant semble saturé par les valeurs et schèmes incorporés – sorte de capital culturellement acquis. Dans ce cas précis, l'individu s'engage *naturellement* sans nécessairement avoir besoin de justifier ledit engagement par des causes intérieures (choc spécifique ou tension identitaire) ou extérieures (événement vécu, injonction d'un exégète, *etc.*). Ici la subjectivation s'opère concomitamment avec l'action sociale normale. L'individu agit *d'abord* pour lui avant de prendre progressivement conscience de l'impact social de son action qui, dès lors, s'infiltré dans la dynamique entrepreneuriale en cours.

Ce modèle est surtout perceptible chez des individus ayant connu une enfance et jeunesse moins bruyante, grâce en partie à une éducation parentale assidue et assise sur des valeurs citoyennes (école, amour de la patrie, respect des institutions étatiques). C'est la caractéristique principale des individus ayant connu moins de « heurts » durant la jeunesse, ou ceux dont les « tumultes » de l'enfance semblent avoir précocement définis le sens de la trajectoire biographique. La transition à l'âge adulte s'opère sans véritables troubles. L'individu ayant acquis un certain sens de responsabilité semble avoir également préservé sa sensibilité humaine caractéristique des sociabilités communautaires.

Le processus de mise en place du journal *L'œil du Sahel* participe d'une maturation biographique progressive animée par un désir « normal » d'individuation. Le besoin relevé chez Guibaï de faire revivre la sensibilité sociocommunaire héritée de l'enfance à travers le projet professionnel, renforce l'hypothèse d'un processus de modernisation articulant les sphères communautaire et sociétaire. Ce qui, incidemment, n'empêche pas au processus de subjectivation enclenché d'être compatible avec un certain élan de rationalité.

« Déjà en partant au Caire, je pensais au journal, puisque je suis d'abord quelqu'un qui aime beaucoup lire, mon père était abonné à Jeune Afrique. Puis après au lycée j'avais déjà eu à faire des clubs, ainsi de suite, mais je pensais à ça, beaucoup plus au journal. Doublement, par ma formation d'économiste, où je percevais déjà le vide. Donc je savais qu'économiquement ça pouvait être un marché fiable, et intuitivement, même si je n'avais fait d'étude de marché préalable » (Guibaï).

L'engagement entrepreneurial présente ici un processus de subjectivation simultanément articulé au passage à l'action sociale progressive. Le passage à l'action ne signifie pas que la trajectoire de l'individu n'a pas connu de tensions ou de chocs. Il est fort probable que le caractère policé de ces récits « rationalisés » ait atténué les tensions vécues. Il semblerait surtout que les chocs aient été amortis ou prévenus par l'encadrement familial qui aurait préservé l'individu face à l'environnement (Haman, Jackson); voire par la qualité de

l'éducation reçue ou des valeurs construites qui amènent l'individu à « rationaliser » le récit en atténuant ses émotions (Malet, Babi). À l'opposé, le tenant du pôle expressif, même lorsque sa maturation biographique suit un cours « normal » comme chez Henriette, trouve un moyen d'accentuer la tonalité de son récit.

« Bien qu'étant aisée, j'ai quand même des camarades qui viennent à pied de Bépanda. Moi je pouvais aller au lycée, conduite par un chauffeur, mais je voyais la misère autour de moi. Parce que j'ai la famille à New-Bell, à Deido, Bépanda, je vois les difficultés. Mon père était aussi un patriote, un nationaliste, mais il résoud ça par une solidarité personnelle. Le matin les gens sont alignés, l'enfant doit aller à l'école, il était le père des orphelins et le protecteur des veuves. Ça c'est la solidarité chrétienne. Mais moi quand je suis entré à l'université, j'ai trouvé ces inégalités insupportables, surtout dans un pays qui est quand même riche » (Henriette).

Cet extrait tiré du récit d'Henriette indique que l'apparente tranquillité dont bénéficieraient certains recèle des potentielles tensions subjectives du fait de la conscience précoce d'une inadéquation criante entre la situation personnelle et celle de la proximité environnementale. À la différence de son père qui opte pour une « solidarité personnelle » en vue de résoudre un problème général, Henriette, par exemple, va en faire le combat de sa vie. Ce choix déclencheur – plus tard – des « incompréhensions » avec son père la conduira à la radicalisation et à la clandestinité. La maturation progressive indiquerait que l'individu a bénéficié d'un cadre lui permettant aux moments opportuns, d'opérer des choix arrimés à sa sensibilité, contre l'identité sociale assignée. Le virement de cap chez Mathias répondrait à un schéma similaire.

« Disons le grand moment de changement dans la tonalité de l'expression date de 2003. C'est là où le discours va véritablement prendre une tournure très très incisive parce que de mon point de vue, je commence déjà un peu à cerner ce qui m'apparaît comme la situation profonde du Cameroun. C'est-à-dire que quand j'étais en thèse j'étais à l'étranger. Donc je me disais toujours que c'est peut-être parce que je suis loin que je ne vois pas toute la réalité (...). À partir de 2001 même, je commence à comprendre que du point de vue de la structuration des choses, le Cameroun est véritablement dans une trajectoire d'inertie. Aussi, les travaux que je menais avec d'autres personnes dans le cadre de la Fondation Paul Ango Ela (FPAE) comportaient entre autres volets des réflexions qui rentraient dans le cadre des conjonctures (lettre d'information dédiée aux politiques publiques). C'est au cours de cet exercice que de manière très claire, la situation camerounaise m'est apparue avec de plus en plus de clarté, de plus en plus de netteté sur le caractère essentiellement critique quant à l'évolution des choses » (Mathias).

Le passage progressif à l'engagement informe que le sujet y est normalement prédisposé au regard de sa maturation biographique. L'individu de cette variante n'a pas besoin de faire

rejaillir l'émotion ou la sensibilité pour justifier ses raisons d'agir, tant elles lui semblent évidentes. Si la trajectoire individuelle est intimement liée à la trajectoire sociale, l'enfance est le moment où l'emprise de la seconde sur la première est plus prégnante. Or dans le cas où les tumultes d'enfance parviennent à démarquer la socialisation primaire des cadres dominant de socialisation, il est possible que le sujet en devenir s'oriente, à son insu, précocement dans la « marginalité » sociale. C'est ce qui serait arrivé à Henriette, Célestin, Ambroise, Jean-Bosco et probablement Mathias, dont les parents connaîtront certaines affinités avec le parti nationaliste banni. Ce qui aura certainement eu un impact décisif dans leurs expériences futures de démarcation. Si les parents d'Henriette et de Mathias décident de camoufler leur sensibilité nationaliste-populiste afin de préserver une situation professionnelle aisée – choix que récuseront leurs progénitures –, le père de Jean-Bosco sera incarcéré du fait de ses accointances avec ledit parti, tandis que Célestin verra le sien s'enfuir à Dakar lors du procès de Monseigneur Ndogmo en 1971¹⁷⁸. Quant à Ambroise, il affirme avoir été élevé dans le Mungo où l'élan nationaliste fleurissait durant son enfance. De manière globale, les autres significatifs semblent jouer un rôle important auprès des représentants de la maturation biographique progressive.

La maturation biographique progressive pourrait conduire à la validation du postulat sociologique classique (et relativiser par Michel Wieviorka) selon lequel l'individu est une fabrication de la société, c'est-à-dire du « poids des instances, des structures, des appareils, des mécanismes abstraits » (Wieviorka, 2010 : 30). Dans le cas d'espèce, le sujet-entrepreneur serait le « jouet » des instances de socialisation se présentant comme des « forces » échappant à son emprise. Ce postulat-ennemi-du-sujet trouve pourtant quelques limites. D'abord parce que le récit recueilli censure certains marquants susceptibles d'informer sur d'autres zones de tension identitaire. Ensuite parce que le récit recueilli *a posteriori* participe d'un tri sélectif dans la narration des événements en vue de maintenir une certaine cohérence.

« Étant encore employé au sein de la banque, je pressentais, peut-être pas une prédisposition, mais une profonde volonté de devenir consultant. C'est-à-dire que c'est quelque chose que vous avez déjà et vous vous sentez être capable de faire ce type de métier. Étant à la banque quand vous faites la formation, vous rentrer en contact avec les gens, vous avez une vision, une perspective. Heureusement pour moi ça vient comme ça, ce n'est pas (...) c'est quelque chose, vous ne pouvez pas dire que vous êtes spécial,

¹⁷⁸ Accusé d'entretenir des liens « secrets » avec les maquisards nationalistes, cet évêque est condamné à contumace par le régime Ahidjo, au même moment où Ernest Ouandié, le dernier chef historique du parti nationaliste camerounais est fusillé sur la place publique de Bafoussam, chef-lieu de la région de l'Ouest. Mongo Beti, dans le but de dénoncer ces procès « iniques » va, depuis la France, publier *Main basse sur le Cameroun* aux éditions Maspéro (ouvrage qui sera directement censuré par les autorités françaises dès sa parution).

c'est que ça vient comme ça, c'est un peu divin et tout ça ! C'est-à-dire l'état d'esprit, vous vous dites : "Moi je suis plutôt intéressé par ceci et non par ceci". Être consultant c'est quelque chose que j'envisageais même étant à la banque. Maintenant le contexte dans lequel on exerce le métier de la banque et le niveau de performance que vous voyez, à certains moment vous pensez qu'on tourne en rond quoi, c'est-à-dire qu'il n'y a plus d'enjeux, donc vous ne cherchez plus à vous surpasser. Donc vous pensez que même les compétences que vous avez sont peu utilisées » (Babi)

« Ce que je fais, je ne sais pas comment expliquer aux gens, je me dis que peut être je suis née comme ça parce que je n'ai pas souvent aimé voir brimer les gens et ça depuis très tôt, et même quand j'étais au lycée, au collège. Je pense que j'étais régulièrement renvoyé des établissements à cause de ça parce que je n'acceptai pas lorsque je voyais les dirigeants parfois prendre des chicottes et taper sur des élèves. Parce que vraiment, vous voulez, je ne sais quoi, moi je réagissais et ils me renvoyaient et ça ne me faisait rien, je continuai mon parcours. C'est ainsi que j'ai développé cet esprit même au sein de ma propre famille » (Madeleine).

Ces deux extraits tirés des récits de Babi et de Madeleine indiquent que le futur passage à l'action entrepreneuriale suivant une maturation biographique progressive-normale n'est guère exclusif de certaines prédispositions culturellement incorporées depuis l'enfance. Durant la jeunesse, la conscience entrepreneuriale est soit peu développée, soit encore reléguée dans le subconscient. L'action sociale prend surtout une orientation ordinaire, répondant d'abord à une nécessité d'exister comme sujet individuel, et non subjectivement connecté à l'histoire sociale. Elle ne répond pas encore directement du processus de subjectivation qui, semble pourtant être en cours de structuration dans les zones reculées de la psyché. L'apparente maturation biographique « normale » révélée par les récits camouflerait des tensions qui semblent liées à l'histoire privée de vie¹⁷⁹. Ceci expliquerait pourquoi le narrateur s'y attarde peu dans la partie du récit réservée à l'enfance et à la jeunesse. Dans plusieurs récits pourtant, l'on entrevoit comment le passage à l'action précède une tension identitaire, notamment durant la phase de transition « tumultueuse » à l'âge adulte. Une lecture de la « discontinuité » entre socialisations primaire et secondaires nous apparaît ainsi plus féconde pour comprendre les ressorts profonds de l'engagement entrepreneurial.

2. Le passage à l'action entrepreneuriale après la résolution d'une tension identitaire

Selon Guy Bajoit (2003), la tension identitaire débouche sur un travail de *gestion relationnelle de soi* qui, à son tour peut se traduire par l'accommodation ou la distanciation.

¹⁷⁹ Le fait que les informations sur la vie privée soient absentes est d'abord le fait de l'orientation de la démarche adoptée, qui accorde une préséance au récit de vie. Durant les entretiens, nous avons pu relever un besoin de préservation de la vie privée-intime. Ce qui se comprend dans la mesure où la majorité de nos interlocuteurs sont des personnages publics.

Chez nos sujets-entrepreneurs, l'expérience de gestion relationnelle de soi provoquée par la tension identitaire se résout par la distance prise vis-à-vis de l'identité assignée. Cette prise de distance est le fait d'un choix individuel d'auto-prise en charge de soi qui fait basculer le sujet du côté de l'acteur. Le modèle-type de passage à l'action après une tension identitaire est surtout perceptible auprès des individus provenant des milieux modestes.

2-1. La tension identitaire comme produit d'une opposition entre l'identité désirée et l'identité objectivée

La tension identitaire désigne ici un malaise issu d'une inadéquation subjectivement ressentie entre l'identité désirée ou espérée et l'identité objectivée et décrivant la situation réelle. Le passage à l'action suppose dans ce cas que l'individu à travers la gestion relationnelle de soi a pu surmonter la tension identitaire en réajustant l'identité désirée avec l'identité engagée. Ce modèle-type diffère du processus normal de maturation biographique où l'individu prévient les tensions identitaires présentes virtuellement en anticipant par l'action sociale. Ici, l'individu expérimente la tension et se retrouve astreint de la conjurer au travers d'une *bataille intérieure* à l'issue incertaine. Très souvent même, la solution finale lui vient de la fortune, sous la forme d'une opportunité qu'il s'empresse généralement de saisir.

« *Cameroun Tribune* ? Disons que j'y ai travaillé pendant 7 ans, et il y avait un trouble. Déjà *Cameroon Tribune* en tant qu'entreprise au tournant des années 90 est très mal en point. 1992-1993, *Cameroon Tribune* a subi, d'abord c'est une entreprise largement subventionnée. L'État du Cameroun est en crise, donc les subventions chutent. Puis le journal va énormément perdre son lectorat. Il y a une crise sociale au sein de la Sopecam, il y a un mal vivre réel un mal vivre social au sein de l'entreprise, mais aussi un mal vivre éditorial parce que les personnes qui ne partagent pas le point de vue généralement admis ou admissible dans *Cameroon Tribune* se sentent mal à l'aise au sein de la rédaction. Et je fais partie de ces gens-là. Donc je pense qu'il y a cette conjugaison de facteurs, je me dis à un moment donné, je trouve que mon avenir professionnel n'y est plus quoi ! Donc j'essaye d'en tirer les conséquences et dire : "Je m'en vais ailleurs quoi !". Quand je pars de *Cameroon Tribune*, c'est pour aller faire des études à temps partiel à l'ESSTIC pour préparer un DES en communication. Mais au sein de la Sopecam, il y a un véritable mal être social dans l'entreprise, un mal être éditorial, un mal être politique même. Je sens que eux et moi on ne voit pas l'avenir du Cameroun de la même manière » (Haman).

La tension identitaire intervient durant la phase biographique d'entrée à l'âge adulte, lorsque le besoin d'épanouissement professionnel vient buter face à des obstacles « imprévus ». La précarisation continue de l'environnement fait de l'insertion et ascension socioprofessionnelles des enjeux de « haute lutte », où fleurissent la corruption, le clientélisme et la prédation. Cet ensemble de pratiques qui alimentent la « politique du

ventre » fait émerger de nouvelles « normes implicites » à côté des normes officielles, qui conduisent l'individu à revisiter son univers référentiel et éthique pour pouvoir s'y insérer. En refusant subjectivement d'adhérer à cette ossature référentielle qui fonderait *L'État en Afrique* (Bayart, 2006), le sujet-entrepreneur, devenant un *marginal de fait*, fait en même temps face à une tension identitaire qui déclenche le processus de subjectivation. « Je sens que eux et moi on ne voit pas l'avenir du Cameroun de la même manière » (Haman) et « J'ai compris que ce n'est pas mon milieu » (Bernard), sont des propos qui présagent bien d'un désir enraciné de démarcation vis-à-vis de l'identité objectivée – en général proche de l'identité socialement assignée. Chez Haman et Bernard par exemple, le besoin de démarcation vis-à-vis de la politique du ventre indique que cette forme de *gouvernementalité* est aussi porteuse de tensions identitaire chez l'individu soucieux de préserver une certaine éthique et constance identitaire. Incidemment, la démarcation traduit une forme de gestion relationnelle de soi se revendiquant de la distanciation.

2-2. La tension identitaire comme cause de révoltes intérieures ?

L'inadéquation ressentie entre l'identité désirée (ou aspirée) et la situation « objective » présente débouche le plus souvent sur une révolte intérieure dans un contexte de crise et où les inégalités sociales sont criantes. Ces inégalités associées à la précarité contextuelle (situation de crises politique et économique) font aussi discrètement germer la mentalité subversive-indocile. Le jeune entreprenant de condition modeste, appuyé principalement sur son capital intellectuel, se trouve le plus souvent frustré de ne guère trouver un emploi adéquat. Plus encore que l'emploi, c'est la frustration du système inégalitaire qui semble déclencher la tension, comme on a pu le constater chez le jeune Alain. C'est aussi le cas de Claude qui, au bout de quelques tentatives non réussies d'entrée dans l'administration publique, prendra une décision qui semble informer sur le sens de son engagement à venir.

« Puis je décide de ne plus jamais faire de concours. Ça, ce ne sont pas des concours. Ce d'autant plus que quand je vois ceux qui réussissent autour de moi, qui sont des camarades, ça devient difficilement supportable pour moi au regard du déphasage énorme qui existait entre nous. Et donc je trouve ça insultant pour ma personne. C'est un peu comme ça que je sors du créneau des concours et je dis : “Tant qu'à faire, maintenant, s'il me faut enseigner, c'est au niveau de l'université” » (Claude).

La décision de sortir du « créneau des concours » contre la norme sociale dominante – elle-même validée par l'environnement familial précarisé – annonce la présence potentielle de l'acteur. Le même acte s'articule à un processus de subjectivation enclenché au cours duquel le jeune sujet se cherche une voie originale, c'est-à-dire en marge de la *gouvernementalité* du

ventre. L'individu de condition modeste ayant ainsi accédé aux études supérieures par ses performances augmente son *self-esteem*. Cette estime de soi acquis au sein des réseaux secondaires de socialisation accentue la prise de conscience du caractère « injuste » de sa situation précaire – qui, durant l'enfance, lui semble encore quelque peu « normale » parce que reflétant une condition généralisée. Sortir de cette dernière à l'entrée dans l'âge adulte prend la signification d'un *combat pour la vie*. Combat dans lequel il faut définir l'adversaire ou l'ennemi pour maintenir une cohérence – fut-elle fictive – dans l'action. C'est au cœur de cette bataille que surgissent le plus souvent des révoltes intérieures qui transforment de la conscience individuelle et, par ricochet, poussent l'individu à prendre des décisions.

« Et quand je me réinscris, je me rends compte que je ne peux pas continuer avec Enoh Belinga qui est très disgracieux. Et comme je suis très autonome, il ne veut pas me signer la fin de mes travaux (mais une thèse à recommencer). Il estime que je joue au grand, et que je fais comme si je n'ai pas besoin de maître. Il ne sait pas qu'il me fait du bien puisque c'est ça qui me permet donc de me mettre à lire. C'est comme ça que j'abandonne même l'université, là » (Mbog).

Mbog vient de rentrer de la France avec une tension identitaire en germination. Ses recherches doctorales en géologie sont interrompues pour déficit de financement. De retour à Yaoundé, il espère poursuivre ses recherches. Seulement, sa personnalité acquise à l'étranger semble incompatible avec une certaine inféodation aux canaux locaux de socialisation qui préconiseraient implicitement la soumission à la hiérarchie. Mbog est sans emploi. Il se révolte intérieurement. Pour d'atténuer la tension identitaire qui ne cesse de se développer, la lecture intensive de l'œuvre de Cheikh Anta Diop, va s'avérer comme une forme temporairement réussie de gestion relationnelle de soi. À l'instar d'Haman (qui décide de faire un DES) et de Claude (qui décide de « sortir du créneau des concours »), cette autogestion de soi en vue de conjurer la tension identitaire va l'amener en outre à faire des bricolages pour subvenir à ses besoins matériels. C'est le temps de l'auto-prise en charge qui cristallise le moment-jeune.

2-3. Quand la tension identitaire débouche sur la quête de soi

L'inadéquation découverte entre l'identité désirée et l'identité socialement assignée provoque une révolte intérieure qui pousse à une gestion relationnelle de soi en vue de conjurer les effets néfastes de la précarité ambiante. En se libérant des liens et de certains schèmes socialement incorporés, l'individu se remet – souvent à son insu – sur les rails de la quête de soi. Chemin faisant, des rencontres inattendues et inespérées vont le remettre sur les rails de

sa vocation. Une fois découverte, cette dernière va stimuler une profonde quête de soi qui pousse l'individualité à concilier son expérience biographique avec l'histoire sociale.

Haman, se sentant de plus en plus mal à l'aise au sein de la presse gouvernementale va faire un DES professionnel en Communication. Au retour, il saisira une opportunité inattendue qu'est la création du journal indépendant *Mutations* en 1996. Une rencontre hasardeuse de Claude – en pleine *errance* après la décision d'émancipation – avec son futur mentor va lui permettre d'être recruté à l'Université catholique. Enfin, c'est en donnant des cours de vacation dans un collège de la ville d'Édéa après la rupture avec le directeur des travaux que Mbog rencontrera son maître spirituel qui l'initiera aux sciences ancestrales. De cette redécouverte de « je », l'engagement entrepreneurial va devenir un possible. Plus encore que la maturation biographique progressive, la résolution d'une tension identitaire met davantage l'individu sur les rails de l'engagement entrepreneurial.

3. Le passage à l'action après un « choc spécifique ». La partition de l'émotivité

3-1. La variante *tumultueuse* du choc vécu

Le récit d'Alain est structuré par un sentiment profond de frustration. Ce sentiment serait à l'origine du déclenchement du processus de subjectivation qui le poussera à adopter une posture quasi-belligère vis-à-vis de l'élite au pouvoir. De notre point de vue, l'événement relaté du « recalage injuste » à l'université – qui précipitera son voyage en France – ne saurait se limiter à une simple anecdote racontée en vue d'illustrer une vision du monde regroupant les éléments intolérables à ses yeux. Cet épisode transformera sa vision du monde et partant, sa trajectoire biographique. Par la suite seulement, le « choc » vécu prendra, au-delà du récit, la forme d'une « parabole » instrumentalisée en vue de conforter sa vision des choses. Récapitulons. Alain rentre à l'université de Yaoundé au début des années 1990. En cette période de « braise », il éprouve une certaine proximité et sympathie vis-à-vis des mouvements estudiantins de contestation. Au même moment, il ressent un besoin pressent de se trouver une insertion socioprofessionnelle rapide. Une première tentative d'entrer dans le concours élite de l'armée de l'air est soldée par un échec qui renforce son aversion vis-à-vis du système. Cependant, c'est l'événement du « recalage injuste » en première année universitaire qui va constituer un tournant biographique qui l'engagera devant sa famille, son avenir et sa patrie. La suite de l'extrait du récit d'Alain, après le traitement « brutal » du chef de département par intérim, à la suite de sa requête de revendication, apporte des informations supplémentaires à ce propos.

« Juste au moment où il me jette dehors, arrive donc le chef de département titulaire qui revenait de sa mission, mais n'avait pas encore pris service. Je vais vers lui je lui explique mon problème il me voit en larmes. C'était quelqu'un d'attentif. Il m'écoute et il dit : "Mais vous êtes sûr que c'est un problème de note d'addition ?". Je lui dis : "Professeur, vous pouvez voir avec la secrétaire". Il va, il se rapproche de la secrétaire, et la dame confirme que c'est un problème d'addition. Il me dit : "Allons, je vais donc voir mon collègue qui occupe par intérim mon poste". Son poste. On va dans le bureau du collègue qui lui répond : "Pour le moment c'est moi qui suis là, attendez le mois de septembre quand vous aurez repris vos fonctions". Le chef de département titulaire ressort. Il me dit : "Moi je ne peux rien pour le moment. Le collègue a dit "non", je ne peux rien". Le désespoir me gagne (2fois), je suis en fureur, je crie à l'injustice, mais je suis impuissant. Je vais, à l'époque mon père était dans un ministère ici en ville, je vais le voir. Je lui explique : "Papa j'ai échoué pas parce que j'ai échoué, mais parce qu'on me fait échouer". Il me dit : "Non si tu as échoué, attends l'année prochaine, n'accuse pas... ». Je dis : "Non ! Je jure que j'ai...". Il me dit : "Mais j'ai quand même des collègues, des gens avec qui j'ai fréquenté qui enseignent quand même dans cette université, si j'arrive dans ce campus je reconnaitrais quand même quelques-uns". Il me prend dans sa voiture, on va à l'université, il va dans le bureau de l'un de ses camarades, à l'époque SG de l'université. Il lui dit après les amabilités : "Mais j'ai mon fils qui me raconte une histoire pas possible, il échoue alors qu'il n'a pas échoué". Le SG lui demande : "Mais ça se passe dans quel département ? ». Je lui dis : "C'est au département de sociologie et de philosophie". Il me dit : "Alors là, on n'y peut rien, on n'y peut rien. Parce que celui qui occupe le poste actuellement n'en fait qu'à sa tête. Il est de la belle-famille présidentielle". Comme ça, voilà la réponse que le SG donne à mon père. Mon père me dit : "Lève-toi". Je me lève, on part. Quand on sort de là, il me dit : "Tu ne fréquenteras plus jamais ici, tu iras fréquenter en Papouasie, Guinée, mais tu ne fréquenteras plus jamais ici". Voilà ma famille en train de décider que c'est terminé avec cette histoire-là, car si la belle-famille présidentielle empêche, et surtout si le SG qui est le supérieur hiérarchique dit : "Vraiment ça ne vaut même pas la peine d'essayer quoi que ce soit parce que ce monsieur est de la belle-famille présidentielle". On sort donc de là. Mon père dit : "Non ça ne vaut plus la peine, tu ne peux plus revenir ici". Voilà donc comment j'engage la procédure pour partir. Voilà comment je pars du Cameroun. Ça rajoute à l'injustice du système » (Alain).

La variante tumultueuse du choc vécu se retrouve aussi dans les récits de Claude, Séverin et Bob. Proche d'Alain, Claude est choqué par les échecs aux concours d'entrée dans l'administration publique. Ce choc prend un caractère spécifique pour trois raisons : 1) Claude vit dans l'urgence de sortir de sa condition sociale précaire ; 2) il est convaincu d'avoir des ressources intellectuelles supérieures à la moyenne et trouve ces échecs illogiques ; 3) l'injustice vécue renforce une certaine aversion vis-à-vis du système.

Chez Séverin, le procès « Yondo » va susciter un choc dont la spécificité se trouve dans son renoncement de recherche doctorale en vue de s'engager en créant une presse privée indépendante orientée vers la dénonciation.

« C'est pendant la grève *Yondo Black et autres*, qu'une plus grande motivation va naître en moi (...). Étant un écorché vif, j'ai eu le privilège que pendant que je recherchais mon sujet de thèse, j'ai assisté à tout le procès de Yondo Black assis comme ça au tribunal militaire... Et c'est ça qui m'a déterminé (...) j'ai dit : "Non, ma place est ici, il faut que je participe à ce combat". C'est comme ça que je suis rentré » (Séverin).

Bob présente un cas atypique, où deux chocs spécifiques structurent son expérience de subjectivation. Le premier est vécu durant sa première année d'entrée à l'université. Bouleversé par le contraste existant entre le « paradis » du lycée et « l'enfer » de l'environnement universitaire, Bob prend la première décision déterminante de sa vie : fuir le Cameroun. Arrivé en France, la découverte d'un environnement de type nouveau va davantage renforcer la répugnance développée vis-à-vis du Cameroun.

« ... "Donc un prof peut être comme ça !!!". Les Mélone, les Owona Joseph nous ont, montés sur leurs *salamanders* et grands costumes, nous emmerdaient dans les Amphi 700, que : "Quand j'entre, vous vous levez vous applaudissez, quand je sors vous vous levez". "Donc ce monsieur-ci est le prof Mani !!!". Et puis quelque chose s'est déclenchée. Donc on envoie nos frères dehors pour qu'ils aillent étudier et qu'ils viennent enseigner, ils viennent nous écraser (...). Voilà donc ce qu'on a voulu nous faire croire. Qu'en fait, ma force était toujours lorsque je me comparais aux plus faibles. C'est ça ma force, face aux faibles et jamais face à mon *alter égo*. Mon Dieu ! On découvre en fait » (Bob).

Après sa thèse de doctorat, Bob revient au Cameroun malgré lui. Ce retour « forcé » par l'entourage plutôt que stimulé par un choix réellement volontaire va l'empêcher de s'intégrer véritablement au système. Toujours structuré mentalement par le premier choc de la jeunesse, les « injustices » vécues à l'université de Douala vont constamment nourrir l'idée de fuite.

« Parce que je ne comprenais rien, tout le monde mentait, les grands comme les petits, tout le monde mentait, et moi ce n'était pas mon univers. La donne n'a véritablement commencé à changer qu'avec mon changement de grade, passé in-extremis » (Bob).

Au bout de neuf années passées au Cameroun en pataugeant « sur place », un nouveau choc surgira alors que Bob frôle la radiation de l'université tout en expérimentant la frustration de voir son changement de grade bloqué. Au sortir de ce « gouffre » (droits restitués et accès à un grade supérieur), Bob va rompre avec l'idée de fuite pour engager un nouveau combat.

« Tout ce que j'envisageais, c'est-à-dire fuir le pays, ça s'inverse. J'ai dit : « Camerounais comme j'ai compris que grands ou petits vous êtes des menteurs, vous trafiquez, vous truquez tout, je vais désormais être votre partenaire véritable de jeu, et je vais jouer dans votre système mieux que vous, c'est-à-dire, vous asséner en cas de besoin des coups encore plus percutants » » (Bob).

Le choc spécifique est un déterminant plus qu'une cause de l'engagement. Il remet le parcours individuel dans le sillage de l'action sociale et stimule le besoin d'être sujet-acteur. Ce déterminant majeur talonne l'engagement entrepreneurial. Il opère surtout comme un stimulant auprès des individus prédisposés.

3-2. La variante *mystérieuse* du choc vécu. Le cas de Tayou

L'alternation chez Tayou est précédée d'une variante mystérieuse du choc vécu survenant de manière inattendue, tel un éclair. L'aspect mystérieux de sa bifurcation remonterait entre 2003 et 2004. Aujourd'hui encore, l'explication rationnelle semble quelque peu lui échapper.

« Disons que le projet murissait d'une manière inconsciente puisque je ne pensais pas vraiment à ça, parce que quand le projet a une résonance... c'est-à-dire faire ce que je fais, ça relève du mystique parce que rien ne vous prédestine à le faire, et quand vous y entrez, c'est une révélation, ce n'est pas parce que j'ai voulu. Ça révèle que : « Bon. Désormais, voilà ta raison de vivre ». Donc en ce moment, votre raison de vivre se manifeste en vous, tout le monde voit votre raison de vivre se manifester en vous, vous n'avez plus besoin de courir, vous n'avez qu'à chercher les moyens pour réaliser, puisque vous ne pouvez pas faire autre chose que ça, c'est une option, une vocation, un appel à faire, c'est une injonction de la vie de l'homme de réaliser tel projet parce que la Vie estime à un moment que vous serez porteur de ce qu'elle veut. Donc je m'inscris dans la logique d'un envoyé parce que ce que je fais dépasse largement mes capacités intellectuelles, ça dépasse mes capacités financières, ça dépasse largement ce que je peux humainement décider de faire. Il y a des moments où les choses vous échappent, le contrôle, vous ne savez pas pourquoi vous faites telle ou telle chose, mais vous faites. C'est mystique puisque je me suis levé un soir dans une voiture à Douala, je ne sais pas ce que je faisais dedans, mes amis avec qui j'étais sont sortis, je suis resté pendant un certain temps comme ça et quand je me suis repris, je savais clairement ce que je devais faire » (Tayou).

Cet extrait de récit semble constituer un exemple de ce que Berger et Luckmann considèrent comme une « alternation ». Il s'agit d'une forme de « conversion » assez troublante et mystérieuse, qui s'intercalerait entre la variante tension et la variante vertueuse.

3-3. La variante *vertueuse* du choc spécifique

Dans ce dernier cas, l'individu, de manière plus ou moins consciente, va à la rencontre du choc spécifique. Mbog, en assistant à la conférence de Cheikh Anta Diop à Paris se trouvera « frappé » et prédisposé à une future bifurcation biographique. De même, la rencontre d'Ambroise avec Mongo Beti se fait au moment où il souhaite retourner au Cameroun après la soutenance de sa thèse, c'est-à-dire où il est un potentiel acteur. Le choc spécifique trouve le plus souvent une expérience de subjectivation déjà enclenchée. C'est cette subjectivation qui,

semble-t-il, permet au sujet d'opérer une réappropriation vertueuse du « choc » en vue de donner un sens nouveau à sa vie. Dans la plupart des cas cependant, le choc spécifique est inattendu, et peut se confondre avec une tension identitaire. Mais à la différence de cette dernière, le choc reçu reste contenu dans le récipient subjectif qui prédispose l'individu à reconfigurer son existence grâce également à l'apport des valeurs construites sur le « front ». Avec le recul, le choc spécifique apparaît comme une *situation privilégiée* que le sujet – devenant acteur – transforme biographiquement en *moment parfait*. C'est le cas de Claire, chez qui le choc vécu n'est « spécifique » que parce qu'il vient trouver un sujet grandement habité par une sensibilité communautaire-humanitaire qui remonterait à son enfance.

« J'ai grandi à Mvog-Ada, tout autour de moi il y avait la misère, mes parents eux ils étaient nantis et tous mes jouets, je donnais aux enfants du quartier. Ce qui fait que quand j'ai décidé d'arrêter de travailler, ça n'a pas étonné mes parents, surtout mon père, il a dit : « Laissez-là, elle est comme ça » » (Claire).

Le choc spécifique, parce qu'il trouve un sujet *calibré*, débouche généralement sur l'action sociale. Dit autrement, un individu « insensible » aurait vécu différemment la même scène. De même, à la différence de Claire dont le récit épouse une forme « expressiviste », les chocs semblent mieux digérés par les récits « réflexivistes » dont les tenants, avec le recul, considèrent l'événement comme une séquence « normale » du parcours. Tel n'est pas toujours le cas des représentants du pôle « expressiviste ». Chez ceux-ci, le choc vécu se présente durant tout le récit narratif et est présenté comme un moment-phare. L'on a l'impression que le narrateur revit ce moment. De manière générale cependant, le choc est le fait d'une expérience inattendue et assez troublante. Sa conséquence directe est l'irruption d'un acteur de type nouveau. Sa conséquence indirecte est la naissance d'un nouveau *système de pertinence* qui assure la transformation en acteur. L'expérience de redécouverte du Cameroun par Malet s'inscrit dans ce sillage. Elle informe que la subjectivation demande un certain temps avant de céder le pas à l'action proprement dite.

« Je ne comprends pas pourquoi on ne donne pas du crédit à la pensée, du crédit à la conception, du crédit aux projets et à la projection sur le long terme. Voilà, c'est cette incompréhension, cette révolte de voir tant de richesses et si peu d'impacts dans le développement et dans le bien-être qui m'ont décidé à prolonger ma présence au Cameroun et puis, à rester tout simplement dans le même fil (...). Pourquoi ? Parce que je n'arrivais pas à me satisfaire du fait que moi, je vois des choses je pense qu'on peut en tirer de la richesse et l'environnement me dit que ces choses-là ne représentent rien et qu'on ne peut rien en tirer. Et comme c'est quand même l'idée qui dominait partout autour de moi, je voulais par moi-même vérifier que : « Qu'est-ce qui se passe ? », et c'est le piège de cette vérification qui a fait que je

décroche de tout ce que j'avais là-bas et que je me retrouve assigné ici (...). Moi qui arrive dans ce que la colonisation appelle du nom de *l'indigénat*, je trouve ça curieux et je vois que vraiment c'est de l'indigénat ! Puisque je n'arrive pas à comprendre ce degré zéro dans le non-développement et dans la non-volonté d'enranger des dynamiques porteuses de modernité » (Malet).

Malet redécouvre autrement le Cameroun, alors qu'il exerce une activité professionnelle satisfaisante en France. Cette découverte déclenche un processus de subjectivation aux conséquences imprévues. En même temps que la découverte tend à le délivrer d'un certain type de « chaînes » socialement incorporés, il épouse « volontairement » d'autres formes de contraintes tout aussi redoutables. Sauf que la spécificité de la nouvelle contrainte assumée est de relever du choix individuel et de stimuler le sens de responsabilité. C'est le lieu d'enclenchement du processus d'auto-prise en charge et partant, de structuration de l'individualité. Moment de démarcation de la destinée sociale, le processus de subjectivation est aussi un moment décisif de remise en cause du modèle de fonctionnement de l'environnement. Si donc les processus de subjectivation sont considérés comme ces processus au cours desquels les individus prennent des décisions, il importe d'ajouter qu'il s'agit des décisions qui, dans le parcours de leurs vies, sont appelées à influencer les processus sociaux globaux.

Le plus souvent, la partition de l'émotivité est significative dans la structuration de ce processus. C'est dans l'expérience de découverte d'une parcelle socio-historique de sa réalité que l'individu développe sa sensibilité et se libère de certaines « illusions ». Il redevient un être nouveau qui semble démarrer une nouvelle vie dans la mesure où cette découverte déclenche son avènement comme sujet. La conversion chez Bernard s'opère de manière vertueuse au hasard d'une expérience sensible enrichissante avec le monde paysan.

« En parlant avec les paysans j'ai réalisé que la formation reçue à Nkolbisson, à l'IRAD, c'était rien ! La vraie formation d'agronome, j'ai commencé à l'avoir sur le terrain avec les paysans producteurs. Ça m'a (tout jeune ingénieur) quand même marqué » (Bernard).

Le devenir sujet-acteur décrit un basculement progressif « paisible » chez Bernard. Au sortir de cette expérience, l'individu n'est plus vraiment la même personne. Ou alors l'est-il, mais avec des composantes biographiques supplémentaires. Cette plus-value n'est rien d'autre que le passage à l'action. Ce supplément identitaire tiré d'une rencontre imprévue va, pour la première fois, le conduire à prendre des décisions qui engageront aussi bien sa trajectoire personnelle que la trajectoire sociale. C'est cet acte qui déclenche la fusion du sujet (agir pour

soi) avec l'acteur (agir pour la production sociale). Le devenir sujet-acteur consacre l'entrée dans la dynamique entrepreneuriale.

Ainsi s'esquisse la genèse d'une vie « libre », s'opérant à travers l'articulation des figures du sujet et de l'acteur qui animent *inséparablement* la dynamique entrepreneuriale. Sujet, Bernard le parviendra en s'épanouissant dans un monde intime et original articulé sur la richesse relationnelle construite avec les paysans. La valeur de celle-ci vaut ainsi le refus du statut enviable (mais assigné) de fonctionnaire, expliqué par la jonction de l'affect et de la réflexivité, pour en tirer le meilleur pour un épanouissement du « je ». La réflexivité ainsi renouvelée quelque peu sous l'emprise de l'affect va contribuer au développement d'une nouvelle posture subjective dont la première conséquence est l'irruption de l'acteur. L'acte symbolique de naissance de ce dernier s'effectuera avec le refus de la bourse qui lui sera proposée en vue d'aller poursuivre une recherche doctorale aux États-Unis, et la lettre de démission de la fonction publique remise à son supérieur hiérarchique, dans la même foulée. C'est à cette condition que le SAILD et *La Voix du paysan* en 1988, puis l'ACDIC en 2003, vont devenir une réalité, alors que ces structures auraient bien pu demeurer une fiction. Le choc spécifique est un préalable indispensable au passage à l'engagement entrepreneurial.

4. Le passage à l'action après une bifurcation biographique

La bifurcation biographique est l'expérience commune des différentes figures entrepreneuriales. Quel que soit le type de passage à l'action expérimenté, le devenir sujet-entrepreneur passe nécessairement par la bifurcation biographique. C'est cette dernière qui, en effet, débouche sur l'engagement entrepreneurial. Selon Michel Wieviorka, le sujet se constituerait quand il parvient à résoudre l'énigme ou le mystère de la bifurcation biographique. Il nous semble plutôt que la résolution du mystère de la bifurcation constitue la preuve de l'existence du sujet en l'individu. Appelons bifurcation biographique le passage de l'individu d'une trajectoire « normalisée » inscrite dans sa destinée sociale, à une nouvelle trajectoire subjectivée reconfigurant son système référentiel face à l'existence. Il s'agit d'une rupture tendanciellement définitive avec le créneau classique et dominant de socialisation et d'intégration socioprofessionnelle.

La bifurcation biographique traduit un chamboulement « irréversible » du parcours de vie. Si le phénomène se manifeste à travers le changement professionnel ou la rupture de l'individu avec la vision qu'il en conservait jusque-là, il décrit le plus souvent la sortie de l'individu de sa destinée sociale. Cette sortie se matérialise à travers la double expérience de dé-

socialisation/ re-socialisation qui exprime un mouvement de va-et-vient de rupture avec l'idéologie dominante et renouement avec une utopie nouvelle articulée au « je ». La bifurcation biographique est d'abord la conséquence d'une expérience réussie de subjectivation. Elle peut découler d'un processus de maturation biographique progressive, résulter d'une tension identitaire bien contenue par la gestion relationnelle de soi, ou émerger d'un choc spécifique. Quel que soit la manière dont elle s'opère, la bifurcation biographique entraîne « je » à devenir forcément « autre ». Surtout, elle est le principal facteur prédisposant à l'engagement entrepreneurial. Car c'est au sortir de cette expérience que l'individu devient sujet-entrepreneur. Au cours d'un procès historique jugé « inique » qu'il suit passionnément « assis au tribunal militaire », Séverin, se trouvant au Cameroun, va abandonner sa thèse pour s'engager dans le mouvement de revendication démocratique en fondant un organe de presse :

« C'est durant mon premier terrain de recherche au Cameroun que je suis saisi par le vent des revendications démocratiques, et que je finis par abandonner la thèse pour me consacrer à mon projet d'entreprise de presse. Puisque pour bien peaufiner une thèse de doctorat, il faut au moins 3 à 4 ans pour faire ce travail-là et 3 à 4 ans pour moi ce n'était plus possible, j'étais déjà engagé. J'ai travaillé un an et demi, j'ai compris que je ne pouvais pas faire les deux, il fallait faire un sacrifice. (...). En venant pourtant au Cameroun, ce n'était pas pour rester. Mais le projet était en train d'être mûri. Bon c'est quand je m'installe, je repars, je dis à mon directeur de thèse qui était le prof Edmond Jouve que : "Bon, je vais essayer de travailler au Cameroun" et on s'est donné rendez-vous tous les trois mois d'abord dans un premier temps. Ensuite c'est quand il s'est rendu compte qu'au bout de trois mois, je lui envoyais les éléments de mes travaux peut-être cinq mois après, six mois et c'était toujours très succinct, pas bien fini, et puis à un moment donné, j'ai compris, je lui ai dit que je ne peux pas mener les deux fronts, surtout qu'à l'époque la bataille était rude. Il y avait la passion aussi » (Séverin).

La motivation qui se saisit du jeune Séverin et le pousse à abandonner sa thèse est surtout appuyée sur la passion. Son récit laisse néanmoins penser que l'idée de l'organe de presse l'habitait déjà d'une certaine manière, que les événements vécus anticiperont simplement sa mise sur pied. Ce qui laisse penser que le revirement « imprévu » vient trouver une individualité fortement prédisposée à l'engagement. À la limite, nous pourrions dire que Séverin poursuivait une maturation biographique « normale », que les événements décrits vont précipiter. Car son récit ne recèle guère de traces renvoyant à la tension identitaire. Il serait en cela un sujet-entrepreneur prématuré. Dans la plupart des cas, la bifurcation intervient au moment où la maturation biographique est assez avancée et que le processus de subjectivation est quasiment parachevé. Ici, le passage à l'acte est perçu comme un devoir normal par l'individu qui, à travers l'action, s'efforce de faire converger identité désirée et identité engagée. Il n'est pourtant pas rare que la bifurcation obéisse à la loi de l'imprévu.

Nous pouvons, au regard des différents cas étudiés, avancer l'hypothèse selon laquelle *c'est l'expressivité qui ouvre la voie à l'engagement*. Autrement dit, c'est l'affect qui déclenche le processus de cristallisation identitaire. On peut le vérifier avec Bob chez qui les années passées à l'université de Douala après son retour des études en France seront, à son insu, mises à l'actif de la saturation de son stock d'émotivité. C'est aussi le cas de Mathias qui, bénéficiant pendant toute son enfance et sa jeunesse d'une couverture parentale le mettant à l'abri de certains « chocs », connaîtra une bifurcation relativement tardive.

La bifurcation biographique n'intervient pas seulement parce que les fondements camouflés de la précarité découverte entravent l'épanouissement personnel de l'individu concret. Elle émerge également parce que cette précarité est perçue comme un frein majeur au développement de la société. Ceci se vérifie chez les figures entrepreneuriales d'origine sociale aisée et moyenne-aisée. Chez Claire, la bifurcation prend un caractère tendanciellement définitif en 2011, date à laquelle elle abandonne la fonction de principale de l'établissement scolaire familial pour se donner entière à son association humanitaire, fondée en 2006 après un choc spécifique.

« En 2011 ça m'a vraiment parlé parce que j'étais confronté à des réalités dans les prisons où la demande était très élevée, mon cœur s'exprimait plus que ma raison. Je me suis dit : "Si je reste diriger le collège, je ne vais pas développer cette activité humanitaire. Or tout le monde peut diriger le collège, mais n'importe qui ne peut pas... j'étais convaincu que n'importe qui ne pouvait pas porter ce projet" »
(Claire).

L'engagement, loin d'être essentiellement réductible à un calcul rationnel préoccupé par le gain matériel-individuel, obéit davantage à une responsabilité sociale-historique. Dans la quasi-totalité des récits, la volonté d'autonomisation et de liberté – valeurs construites – que l'on peut résumer au besoin d'auto-prise en charge de soi en vue de *se tenir debout par soi-même*, apparaît comme le principal stimulus de l'engagement pour la cité. D'une certaine manière, l'engagement traduit une quête identitaire.

5. Les variantes de la subjectivation-action

La subjectivation n'est possible que chez un individu potentiellement acteur. C'est le lieu où se conçoivent les raisons d'agir. S'il est perturbé intérieurement et aspire à autre chose, c'est probablement parce que le sujet existant annonce son surgissement imminent comme acteur. On pourrait alors se poser la question de savoir si un individu « inapte » à l'action est capable de mener un processus abouti de subjectivation ? Ou encore qu'à quoi serviraient les

processus de subjectivation s'ils ne conduisent guère à l'action ? Tous les sujets-entrepreneurs sont passés à l'action. Les variantes de la subjectivation-action sont fonction des formes de récit. Les expériences de subjectivation racontées recèlent certainement une part de fiction. Il reste néanmoins que les différents récits racontent un phénomène sociologique, voire socio-historique quasi-similaire. S'il est nécessaire d'articuler subjectivation et action, ceci n'exclut guère le fait que chacune garde un domaine propre de prédilection. Le recul et la distance des formes réflexives de récit permettent le mieux d'opérer cette distinction. L'économie de ces récits *rationalisés* laisse penser qu'on peut être acteur tout en restant un sujet en quête de soi.

« Pendant toute cette période j'étais quand même animé par quelque chose, parce que je me projetais tout le temps, je savais que j'allais atteindre un certain nombre d'objectifs, je savais que je devrai être à un certain niveau de connaissance pour pouvoir porter beaucoup d'autres choses. Parce qu'on a quand même l'inconvénient d'être dans une société qui a la culture du diplôme. Or moi ça me fait un peu bizarre, car ce n'est forcément pas le diplôme mais surtout des connaissances pour pouvoir échanger et contribuer. Aussi je me suis dit qu'en me frottant avec les autres au pays aussi bien qu'aux 36 pays que j'ai eu à visiter, ça pourra me permettre d'apporter d'autres choses à notre société, à nos jeunes, et pouvoir influencer d'autres afin qu'ils deviennent un peu comme nous » (Jackson).

Le passage à l'action est sous-tendu par une responsabilité sociale qui conduit l'individu à accepter un certain nombre de sacrifices confinant au renoncement de soi. À l'origine de cette acceptation subjective du sacrifice, se trouve un processus de subjectivation en travail. Ce dernier est considéré à travers une lecture perspectiviste comme de l'action virtuelle.

« Pendant que j'étais aux USA, il y a une pression très grande, très très grande. C'est une décision personnelle qui me pousse à rentrer, à la suite de cette pression. Même si mon épouse me dit : "Tu vas déséquilibrer l'équilibre familial". Mes amis : "Qu'est-ce que tu vas faire au pays, tu vas faire quoi ?". Mes responsables : "Mais vraiment si c'est pour une raison de responsabilité on va te donner une promotion". Mais je rentre pour deux raisons principales. La première c'est qu'en partant j'avais promis aux autres que je rentrerais. La deuxième, c'est parce que je me dis : "Ce que je fais aux USA, 1000 autres peuvent le faire. Or au Cameroun je ne sais pas si deux peuvent le faire". Et donc, je me dis qu'en rentrant, en faisant ces choses-là, ça va donner des idées aux jeunes qui vont se dire : "On peut aussi le faire" » (Jackson).

Durant sa longue expérience à l'étranger, Jackson est un acteur accompli. Travaillant pour le compte de l'ONG *Solidarité* en France, il parcourt plusieurs pays « sinistrés » en apportant une contribution décisive dans la construction des puits, ponts et autres infrastructures. Arrivé aux États-Unis, il parvient à s'intégrer et à faire émigrer sa famille. Malet aussi était déjà acteur en venant au Cameroun. Mais le choc provoqué par cette redécouverte du pays

d'origine va stimuler une nouvelle expérience de quête de soi qui le plongera dans un nouveau processus de subjectivation.

« Je viens en sachant que je viens découvrir, je viens apprendre, je viens chercher pas une intégration mais chercher ma place (identité ?) dans la mesure où si je dis une identité, ce qui est vrai, ça risque être connoté comme une identité stricte. Mais je suis peuplé comme nous tous d'ailleurs, mais moi peut-être, je le dis d'identités multiples. Mais je me sens « souché » ici et cette souche-là qui était avant tout imaginaire, il fallait lui donner aussi du contenu du vécu, de la présence de la respiration de la transpiration des éclats de rire des éclats d'énervement. Voilà toutes ces choses-là » (Malet).

Cette nouvelle expérience de subjectivation présente l'articulation du sujet et de l'acteur sous un angle plus clarifié. Ici, la subjectivation ne talonne pas l'action. Elle apporte plutôt la preuve de l'existence de l'acteur chez le sujet. Cette existence préalable expliquerait pourquoi l'expérience de subjectivation parviendra à atténuer la menace de dé-subjectivation¹⁸⁰. La décision de venir vérifier les fondements du constat « troublant » fait entre l'existence des potentialités de développement et la permanence d'une mentalité « défaitiste » généralisée, est le propre du sujet-entrepreneur. Cet engagement semble loin d'être un simple jeu. Car l'enjeu est aussi celui du risque d'un échec biographique. En cela, la subjectivation va toujours avec une menace permanente de dé-subjectivation que l'individualité est astreinte à conjurer *dans l'action* à travers la gestion relationnelle de soi. Dix-sept ans après son retour définitif au Cameroun, cette menace demeure potentielle, même si le processus de subjectivation semble tendre à la saturation avec l'accès de notre entrepreneur à la notoriété.

« Voilà que depuis, nous entrons dans la 17^{ème} année, en tout cas la 16^{ème} année pleine, voilà qui n'a pas été facile du tout, du tout du tout, puisqu'il y a une incidence sur l'intimité familiale, une incidence sur les engagements professionnels, une incidence sur la réorganisation. Quand quelqu'un est déjà *senior manager* et qu'il y renonce pour arriver à rien, il est forcément toujours *senior manager* dans sa tête. Il faut donc autour de lui qu'il crée les conditions de cela. Et surtout un problème de communication. Ce qui est difficile, c'est d'arriver à communiquer avec la famille, à communiquer avec ceux qui peuvent être des collaborateurs, à communiquer avec ceux qui peuvent être des partenaires, à communiquer avec les institutions. La difficulté de la communication vient du fait d'abord des outils de communication qui ne sont pas les mêmes. Deuxièmement la compréhension même des contenus qui ne sont pas les mêmes. Maintenant les exigences et les projections ne sont pas les mêmes, les priorités ne sont pas les mêmes. À partir de ce moment-là, ce n'est pas ça, on est dans des mondes de valeurs qui sont différents, donc la vision du monde, la compréhension du monde, la projection du monde sont difficiles. Jusqu'à aujourd'hui c'est la plus grande difficulté » (Malet).

¹⁸⁰ Dans le cas de Malet, l'on voit bien comment le fait d'être un acteur social en France ne le met pas à l'abri du « choc » qui va déclencher un nouveau processus de subjectivation, au point de l'amener à remettre en cause son existence antérieure pour se risquer dans une entreprise délicate au sein d'un environnement peu rassurant.

Les formes expressives de récit présentent une expérience de subjectivation plus articulée à l'action. Chez des sujets-entrepreneurs ayant vécu un événement décisif durant leur jeunesse, le récit du processus de subjectivation est empreint d'une tonalité expressive. À l'instar de Séverin et d'Alain, plusieurs interlocuteurs considèrent les événements de 1990 comme « magiques ». Ce qui signifie qu'ils traduisent une aspiration générale profonde, où la société entière renoue avec l'utopie du changement. À la suite de la répression qui suivra les différents soulèvements, le jeune Alain, au départ « ivre de bonheur », va se rétracter et se radicaliser. C'est à ce niveau que se trouverait l'origine de la cause latente de son engagement. Dès lors, les raisons manifestes évoquées (le recalage en première année et l'incident du concours de l'armée) ne seront que de *bons alibis* qui viendront conforter une raison plus profonde. Car s'il vit les soulèvements de 1990 avec une certaine « extase », c'est probablement parce que des raisons de « haïr » le système en place sont déjà incorporées en lui. Au bout du compte, la véritable cause latente de son engagement est à rechercher dans sa première jeunesse, à travers un ensemble d'expériences complexes articulant histoire familiale, éducation reçue, camaraderie et sensibilité individuelle. C'est cet ensemble qui sera cristallisé durant son processus de maturation biographique en fonction des expériences personnelle et projections propres. À l'instar de Séverin, cet ensemble acquis, le conduira à réinterpréter les événements de 1990 en les réajustant à sa propre trajectoire.

« La répression avait été barbare. Donc voilà ! Et à partir de là, je me suis dit : “Il n’y a plus rien d’autre à côté de l’école, parce qu’il ne faut pas avoir les problèmes avec la famille. Donc à côté de l’école, il y aura la politique, il n’y a rien d’autre, il n’y a rien d’autre”. (...) À partir de ce moment, je décide d’aller jusqu’en thèse de doctorat, parce qu’il fallait que je sauve l’honneur, que je tienne à l’engagement pris devant mon père, mais aussi les injustices que j’avais vécu à l’université me condamnaient à réussir. C’est dire que le jour où je pose mon pied en Europe, je sais que je dois rentrer, je le sais, et il n’y a pas d’accident dans mon parcours. Parce que quand je décide de rentrer, le problème est de savoir comment faire pour éviter aux autres toutes ces injustices ? » (Alain).

Peut-être, la bifurcation biographique telle que décrite ici n'est finalement que la vocation *enfin* découverte de l'individu, au bout d'une expérience « réussie » de subjectivation. Car le processus de socialisation, en annihilant le sujet en l'individu, le maintient dans la destinée sociale qui en fait un acteur intégré socialement, mais non nécessairement un sujet capable de donner du sens à son existence. Ceci expliquerait pourquoi l'individu, même après avoir accédé à un emploi décent, demeure insatisfait. Cette insatisfaction qui le pousse à la quête de soi ne s'atténuerait qu'au moment où il commence à s'exprimer en tant que « je ». Or si dire « je » ne procure nécessairement pas une satisfaction matérielle, l'individu semble y trouver

une quiétude lui permettant de justifier sa « présence sur terre ». Ce qui le conduit à pouvoir « sourire à la vie » (Bob) tout en se projetant continuellement.

Au demeurant, plutôt que de s'interroger sur la préséance entre la subjectivation et l'action, il convient plutôt de rendre leurs formes d'articulation plus intelligibles. Car elles semblent s'articuler dans un mouvement diachronique complexe synchronisé tout au long de la trajectoire biographique par des moments-phares. La première forme d'articulation serait le fait de la réappropriation subjective de l'expérience individuelle via le récit raconté *a posteriori* par le sujet-entrepreneur. La subjectivation s'incorpore ainsi à l'expérience de l'acteur qui est le premier informateur sur ladite expérience. Elle apparaît d'abord comme un récit reconfiguré, et donc moins collé véritablement aux faits objectifs. Il s'agirait d'une opportunité offerte par le récit en vue de la reconstitution d'une trajectoire biographique par son propre auteur. Ceci expliquerait également pourquoi la subjectivation est pressentie comme une action potentielle ou en cours.

« Donc quand on parle d'ambition, c'était vraiment ça chez moi, je sentais que j'avais un dépôt, qu'il fallait que ce dépôt soit valorisé. C'était ma vocation, c'est-à-dire un appel intérieur puissant. Tellement puissant et irrésistible. C'est-à-dire vous avez un truc là (...). Au sens biblique même, regardez Moïse, toutes les grandes figures, c'est des gens qui avaient reçu un appel de Dieu. Mais Dieu ne se manifestait pas de manière physique. Dieu est esprit. Donc Il a sa manière d'agir en nous et cette action est invisible aussi. Votre esprit est orienté, dirigé, mobilisé puissamment par quelque chose, l'appel du Seigneur, surtout quand c'est quelque chose de bien (...). Mon entrée en politique est une longue histoire. Fondamentalement j'ai la fibre politique en moi depuis toujours, et de manière plus systématique depuis mon secondaire. Et j'ai toujours été passionné par ce métier, je crois y être par vocation. Je crois que c'est le métier que je devais exercer » (Olivier).

« Je me suis dit : "Maintenant que j'ai pu justifier le temps passé au Cameroun, il est temps que je comprenne ses règles", et quelles sont-elles ? Je marche, je découvre les choses qu'avant je ne voyais pas. Puisque je n'étais ici qu'à moitié. J'étais ici physiquement mais mon esprit était calé sur un référentiel de société. C'est à partir de ce moment-là où je mets les pieds, où je prends pied au Cameroun, je dis : "Maintenant c'est ici que j'ai les réponses à apporter à mon mal aisance. Comment on fait pour évoluer dans un tel univers ?". Et les éléments viennent seuls. Donc c'est là le véritable changement. Car avant cela, j'avais deux pieds ici, l'esprit à l'étranger, ça ne facilitait pas mon adaptation, pas du tout. Je dis simplement c'est ma reconnaissance de ma *camerounité*, je dis en fait : "Il y a des difficultés, c'est mon milieu, c'est aux hommes de les braver, ces difficultés qu'ils rencontrent dans leur milieu ; il va falloir que je trouve mon chemin là, c'est chez moi, les difficultés sont là, mais je vais aller au choc !". Je me suis donné de nouvelles armes adaptées au contexte psychosociologique du moment. Ces armes c'est ma foi, comprendre comment les gens procèdent. C'est un peu des clés d'entrées si tu veux : "Voilà comment des gens fonctionnent, voilà le type de

comportements qu'ils développent en face de telle situation''. Et puis se donner une carapace, savoir que l'adaptation, le réajustement, la remise en cause, c'était des qualités indispensables, j'avais utilisé d'autres critères en Europe. Mon principal défaut était mon inadaptabilité, qui était pourtant une qualité en Europe. Dès que je me suis réajuster à la donne du milieu avec sa violence, parce qu'il est violent, dès que j'ai mieux décodé le langage des gens, je l'ai compris, je me suis réajuster. Ça m'a permis moi-même d'ouvrir grand les yeux et de voir des choses que hier je ne voyais pas. J'ai vu le Cameroun en termes de champ d'opportunités pour les hommes d'action, des gens qui doivent apporter des contributions, ce que je n'aurai jamais vu en Occident. Ici il y avait quelque chose à construire » (Bob).

La subjectivation, si elle traduit un processus de flottement où l'individu se cherche, se matérialise presque toujours par une prise de distance vis-à-vis des pratiques dominantes. C'est l'expérience de distanciation de « je » avec « eux ». Les projets d'ISMA chez Bob, de l'UdM chez Ambroise et ses amis, naîtraient à la suite de la découverte de l'inadéquation existante entre les modèles et politiques d'enseignement en cours et les urgences sociologiques de la réalité. La subjectivation joue un rôle décisif dans cette découverte qui est loin d'être anodine. C'est une expérience de démarcation qui informe sur la présence effective de l'acteur dans le sujet. Les ingrédients de la subjectivation s'incorporent durant toute l'existence, permettant ainsi à l'individu à chaque stade de sa vie, d'être en mesure de prendre la décision *adéquate* dans un monde qui bouge. Ce qui en fait un acteur qui, dans l'action, structure son éthos identitaire en consolidant sa capacité à prendre des décisions.

« Une fois affecté à l'IRAD, je n'ai pas mis long pour comprendre que ce n'était pas mon milieu (...). Le fait d'avoir entretenu quelques rapports avec cette ONG va nécessairement me marquer, au point d'influencer mon comportement au sein de l'IRAD. Je vais donc dans ce monde administratif avec une odeur du milieu associatif (...). Imagine un jeune qui sort, il va dans la fonction publique, on prend quelqu'un qui a été plus faible que lui, on le nomme, ou bien on prend quelqu'un qui a un diplôme inférieur, on le met comme son supérieur hiérarchique. Tu vois, tu vis un ensemble de frustration. J'ai un peu senti ça à l'IRAD et rapidement j'ai un peu compris que ce n'était pas mon milieu, que l'administration, la fonction publique généralement, ça ce n'était pas mon milieu. Et c'est là où j'ai pris une décision qui a quand même fait date. Je te le dis pourquoi ? Je te le dis pour que tu le comprennes, parce que tu veux comprendre. On m'a accordé une bourse pour les USA, je devais aller faire le doctorat pendant 3 ans, merde ! On m'accorde cette bourse-là, quand je vois que je dois quitter le Cameroun, 3 ans pour les USA, laisser toutes les relations que j'avais réussi à construire avec les paysans. Parfois ces derniers m'écrivaient, il n'y avait pas de téléphone portable à l'époque, même les téléphones fixes étaient réservés aux privilégiés. Mais c'était une richesse que j'avais *peur* de perdre, une véritable richesse relationnelle. Nous sommes en 1987. Là encore, après on me dit que je vais revenir docteur : «Ça m'apporte quoi ?!». Je regarde les docteurs qui sont autour de moi puisqu' on est dans le milieu de la recherche. Si le milieu de recherche est un milieu où il faut publier, ton milieu eh ! (Rire moqueur). Je regarde les docteurs qui sont autour de moi je dis : «Eh !» (Rire moqueur). Mes

relations avec le monde paysan constituaient une richesse et je *ressentais* un grand pincement au cœur de les perdre. J'ai vraiment pesé le pour et le contre. Seul, j'étais seul dans ma décision. Certes j'ai discuté avec le responsable du CEDAC de Sangmélima c'était un italien, mais pas plus que ça. J'ai compris un peu comment on pouvait travailler dans le milieu associatif. J'ai décidé seul ! Je refuse la bourse et je démissionne de la fonction publique ! J'ai écrit cette lettre-là la nuit. Je me rappelle que c'était au moment où j'habitais à la cité verte. J'ai écrit au directeur de l'IRAD : « À partir de demain, je ne travaille plus à l'IRAD, je ne suis même plus fonctionnaire ». Le manuscrit, j'ai la copie » (Bernard).

La subjectivation n'est pas un processus séparé de l'action. De même, l'action n'est pas un phénomène exclusif, distinct de la subjectivation. Les deux sont enrôlés dans un processus dialectique et complexe où le sujet et l'acteur se trouvent entremêlés dans une dialectique spirale qui caractérise le cours de la vie. Pour prendre sa décision, Bernard s'appuie sur l'expérience acquise auprès des paysans des dix régions du Cameroun. Ce frottement avec le monde paysan lui aura permis de mieux cerner les aspirations de ce milieu, et d'en tirer des conséquences sur ses propres choix d'engagement à venir. En cela aussi, la subjectivation est cette phase de préparation non seulement de l'action au sens strict. Car il nous apparaît nettement que la subjectivation se réalise dans l'action. Il s'agirait aussi d'une période de préparation à l'œuvre entrepreneuriale et par ricochet, à l'action historique.

« C'est à Edéa que je rencontre mon maître, le Mbog Mbog là. Il me dit ça de la façon la plus terrible, puisque je le rencontre au cours d'une conférence à Edéa, parce que je voulais essayer de faire connaître les petites choses que je connaissais de Cheikh. Je viens de le lire et je me dis : « C'est pas possible que personne ne sache ! ». Et il est assis-là, à la conférence et il m'a posé une question, il m'a montré qu'il était le maître, qu'il en sait beaucoup. Puisque moi mon enjeu c'était de montrer que la science peut nous faire faire le développement : « Seule la science peut servir de courroie pour le développement. Tant que les Africains ne s'engagent pas dans la science, les sciences exactes en particulier on ne peut pas s'en sortir ». Et lui il me pose la question de savoir si la science est neutre et si les formes de la science, les catégories mentales, les politiques de la science sont neutres ? En d'autres termes : « Est-ce qu'on peut dire qu'il y a une science africaine, une science occidentale, *etc.* ? ». Quand je dis : « Non, la science est universelle », il rétorque : « Non, vous êtes à côté » » (Mbog).

Au moment de la rencontre avec son « maître », Mbog est un sujet convaincu par les idées de Cheikh Anta Diop. Il est même un acteur social engagé dans la diffusion des idées de cet *Autrui significatif*. Entrepreneur, il l'est potentiellement dès lors qu'il fait le choix bénévole de diffuser les idées du savant sénégalais à travers des conférences dans la localité d'Édéa¹⁸¹.

¹⁸¹ Même s'il présente des contours de militant, il opère surtout de manière individualisée. Or le statut d'entrepreneur qu'il assume aujourd'hui présente déjà des signaux durant cette période de jeunesse où l'on

Pourtant, cette rencontre va le remettre dans un nouveau créneau de subjectivation qui viendra renforcer son attachement à l'égyptologie. En cela, la distinction opérée entre simple acteur social et acteur historique s'avère nécessaire. Elle permet de mieux cerner les enjeux biographiques du phénomène de bifurcation, qui apparaît comme un embrayeur de l'engagement entrepreneurial. L'acteur n'efface pas le sujet et le sujet peut encore prendre une certaine emprise sur l'acteur au cours du cursus biographique, car l'individu est un processus permanent. Cependant, la dialectique sujet/ acteur semble trouver un équilibre plus cohérent et durable dans l'action historique.

perçoit un engagement à promouvoir et à diffuser un idéal de vie (voire une idéologie) en vue de susciter le changement.

Chapitre 8 : Le *délicat* passage de la subjectivation-action à l'action historique

Le passage du sujet-acteur au sujet-entrepreneur se matérialise dans l'engagement entrepreneurial. Conscient de s'attaquer à l'idéologie dominante, l'entrepreneur nourri par l'utopie de construction d'une cité alternative appréhende ses réalisations concrètes comme des contributions historiques. Cette contribution à l'édification d'une société neuve s'opère à travers des projets réalisés, en cours ou inaboutis, qui s'inscrivent dialectiquement dans le projet utopique camouflé par les raisons latentes, articulé autour de la cause-Afrique. L'orientation donnée à l'engagement débouche nécessairement sur une confrontation avec les structures institutionnelles et classique d'intégration sociale. S'érigeant en un *combat pour le sens*, cette confrontation projette bousculer les catégories de pouvoir tout en reconfigurant l'histoire sociale et politique en cours. De la rencontre entre les engagements différenciés et les contraintes structurelles rencontrées, naîtrait une dynamique historique de changement.

I. La dialectique projets réalisés/ projets en cours ou inaboutis. Quand l'utopie de construction de la cité se confronte aux exigences empiriques de l'action historique

L'incorporation de la subjectivation avec l'action répondrait au désir d'ajustement des projets individuels avec la responsabilité sociale auto-assignée. Au cours de son développement, cette incorporation transforme le sujet-acteur. En poursuivant le projet utopique de construction sociale, ce dernier ne se limite plus à un travail de conceptualisation et de virtualisation de la cité alternative. Il passe également à l'action en contribuant à la modification de l'ordre social prégnant. Ceci expliquerait pourquoi la réalisation d'un projet semble presque toujours déboucher sur la découverte d'autres chantiers urgents directement ou indirectement liés au premier. Cette liaison, qu'elle soit imposée par l'évolution de l'environnement ou qu'elle soit le simple reflet de la subjectivité de l'individu, se laisse percevoir à travers le croisement des différents récits de vie. Elle pousserait l'entrepreneur à être en permanente projection et à ne guère se donner du répit. L'engagement permanent rendrait compte de son inscription dans la dynamique sociale en cours. Il convient d'abord de concilier les parcours singuliers avec l'évolution globale de la société, avant d'appréhender la dialectique projets réalisés/projets en cours ou inaboutis comme le moteur même de la dynamique entrepreneuriale.

1. Entre parcours singuliers et transformation sociale globale : le cas de Séverin

En 1991, Séverin fonde *La Nouvelle Expression* dans la passion des mouvements de revendication démocratique. Le journal naît au cours d'une période charnière de l'histoire des sociétés africaines. Il trouve son fondement dans le combat contre le monolithisme politique régnant. Dès la création du journal, le jeune Séverin a fait son choix. Les partis dits d'opposition, les leaders d'opinion et dissidents se voient ouvrir des espaces d'expression. Séverin donne le ton dans son premier numéro, consacré au retour de l'écrivain dissident, Mongo Beti, au Cameroun. La mise en place du journal semble « réfléchi » et « désirée ». Le journal fonctionne, et tourne plutôt bien, car il trouve un lectorat favorable auprès des couches populaires et moyennes. Le journal accompagne les mouvements de revendication. Il est lui-même un produit de ces mouvements parce que contemporain de la suppression des lois dites « liberticides » et de l'avènement de la pluralité sociale et politique. Acteur social, Séverin compte bien faire de son journal un cadre de promotion de la liberté d'expression acquise au « front ». Seulement, les autorités camerounaises renforcent l'autoritarisme et alimentent les réseaux clientélistes en vue de dévoyer le processus de démocratisation. La littérature spécialisée parlera de démocratisation contrôlée (Gazibo, 2010), décrivant l'expérience camerounaise comme une démocratie de transit (Eboussi Boulaga, 1997), c'est-à-dire qui *n'a pas vraiment eu lieu* (Melher, 1997). Dès 1992, après les élections controversées qui reconduisent le président sortant au pouvoir, il y aura « reprise autoritaire ». Séverin et d'autres journalistes indépendants connaissent des séjours devant le geôlier. L'hypothèse de révolution passive est alors avancée (Sindjoun, 1999) pour mieux rendre compte de la situation ambiguë du Cameroun des années 1990, bloqué « dans l'entre-deux » (Courade & Sindjoun, 1996).

À côté de la passion, se trouve la réalité. Celle d'une crise économique qui vient s'ajouter à la crise politique. Les Programmes d'Ajustement Structurels (PAS) font des « ravages » sur le plan social avec la contraction des effectifs de la fonction publique, premier employeur des Camerounais. Pis encore, les salaires des fonctionnaires sont sectionnés, à hauteur de 70% pour la plupart. Ce n'est pas tout. En 1994, le franc CFA connaît une dévaluation qui lui fait perdre 50% de sa valeur. Tayou, revenant de France voit sa nouvelle entreprise de lingerie faire faillite. La situation professionnelle des journalistes se détériore. Séverin est astreint à rattraper le coup : « Je décide ainsi de peaufiner ce projet d'entreprise qui aujourd'hui se décline et s'opère avec un *business plan* bien réfléchi et bien établi ». Dans la foulée des années 2000, il fonde la radio, puis la télévision « Equinoxe », en vue de répondre aux exigences des mutations en cours. Mais aussi pour améliorer le rendement économique.

Entre-temps, plusieurs partis politiques dits d'opposition – et dont le principal – se sont laissés coopter et/ou corrompre. Progressivement, la passion cède le pas au réalisme chez Séverin qui se concentre désormais sur la consolidation de son groupe d'entreprise médiatique. Cette « maturation » biographique le pousse à reconsidérer les priorités de son action, en « coopérant » désormais avec l'élite au pouvoir. Cette coopération est néanmoins interprétée comme une autre forme de lutte.

« Je me suis battu depuis 5 ans publiquement et même en privé auprès des autorités de ce pays. Et ce combat je le mènerai envers et contre tout. Savez-vous que chaque ministère du Cameroun a un budget de communication ? Savez-vous que 60 à 70% de ce budget est consommé par les entreprises étrangères ? Parce que deux semaines avant les élections, voilà, je l'ai ici, voici un spécial fait par Jeune Afrique sur le Cameroun. C'est combien de pages ? 74 pages, en quadrichromie, c'est payé. Jeune Afrique l'intelligent. C'est l'État du Cameroun qui paye ce supplément. Très bien. Je vous ferai constater également que les élections présidentielles de 2011 à ma connaissance constituent la première élection où les entreprises de communication étrangères, françaises en particulier, ont gratté et n'ont pas pu avoir plus de 40% de ce qu'ils ont l'habitude d'avoir. Il y a un certain nombre de personnes qui se battent pour cela. Je suis heureux aujourd'hui qu'un pas ait été fait. Je suis même plutôt content que des fonds aient été mis à la disposition des entreprises pour les permettre d'avoir de quoi travailler décemment. En revanche, s'il était advenu qu'il y ait un cahier de charge ou une contrepartie éditoriale, à ce moment j'aurais été le premier à m'offusquer contre cela » (Séverin).

À ce jour, le groupe d'entreprise de Séverin semble bien se porter. Si certains rapprochements avec l'élite au pouvoir sont discrètement critiqués, ses médias audiovisuel et télévisuel font partie des mieux cotés au sein de l'opinion (Atenga, 2005). Il a la particularité de conserver des journalistes « professionnels », voire « dissidents » dont la reconnaissance sociale semble avérée. Sur le plan managérial, Séverin trouve de bonnes raisons d'exhiber sa « fierté ». Seulement, 20 ans après l'avènement du pluralisme, l'environnement reste précaire pour la professionnalisation, voire l'amélioration des conditions de travail des journalistes privés. Séverin y trouve de nouvelles raisons d'agir. Mieux, la situation politique camerounaise semble statique, voire régressive. Séverin nous en donne son bilan.

« Mais je crois également que jusqu'à ce jour, il y a certaines réminiscences de ce parti unique qui ont encore cours, ce qui fait que la machine est lourde à démarrer. Ceci explique pourquoi le bilan reste mitigé. Il y a certes des conquêtes positives, il y a des barrières qui sont tombées, il y a des choses qui ont été faites. Je veux dire la liberté de la presse aujourd'hui, la pluralité des titres est un acquis et bien qu'il y ait encore quelques freins, quelques problèmes qui sont de l'ordre économique, ça c'est déjà un acquis certain. Si vous voulez aujourd'hui créer votre chaîne de télévision, vous respectez les règles établies, vous avez votre chaîne de télévision si vous avez les moyens. Maintenant est-ce que vous avez les moyens de faire fonctionner de façon optimale ces entreprises-là ? Ça, c'est une autre paire de

manche, d'où notre lutte aujourd'hui consiste à se battre pour que les pouvoirs publics aident à ce que ces entreprises-là soient viables économiquement (...) Maintenant, il y a le pluralisme parce qu'il y a plusieurs partis politiques au Cameroun. Mais est-ce que le fait de dire qu'il y a plusieurs partis politiques au Cameroun permet de dire qu'on a atteint le niveau de démocratie comme on l'entend universellement ? Je dis non. Voilà encore ce qui pour moi constitue un frein par rapport au rêve qui était le mien au moment où je lançais *La Nouvelle Expression*. Je savais qu'en 2011, on aurait peut-être une élection à deux tours, et qu'il y aurait peut-être plusieurs candidats qui s'affronteraient au premier tour. Et comme on dit, le premier tour, on élimine, au deuxième tour on choisit. Et que tout ce mouvement contribuerait à faire en sorte qu'il y ait une dynamique politique qui entraînerait également la dynamique économique pour arriver au développement de l'État du Cameroun. Je n'ai pas l'impression qu'on en soit déjà à ce stade » (Séverin).

Les propos flirtent quelque peu avec une certaine prétention. Ils sont néanmoins loin d'être complètement démentis par la réalité observée. L'histoire reste ouverte. La retraite du sujet-entrepreneur n'est certainement pas pour demain. Une fois engagé dans l'action publique – qui n'est pas à confondre avec l'action historique –, le sujet-entrepreneur découvre continuellement des raisons d'agir, d'entreprendre et de s'engager au sein de son environnement. Chaque projet réalisé ou objectif atteint fait surgir – certes pour des raisons différenciées – un autre chantier pressant dans l'immédiat. Il semblerait même que c'est dans le feu de l'action que l'entrepreneur découvre et hiérarchise – dans la mesure de ses moyens – les priorités à venir. Sans avoir véritablement modifié la configuration sociale, Séverin semble néanmoins participer à faire bouger des choses.

2. Entre multiplication des activités et menace de la démesure utopique

L'atteinte des objectifs visés par l'action confère de la visibilité à l'œuvre entrepreneuriale. L'analyse des différents récits laisse percevoir qu'un objectif atteint à une période « M » du parcours singulier débouche sur des nouvelles étapes à arpenter à une période « M+1 ». Cet engrenage de plusieurs chantiers informe un mouvement univoque du « je » recherchant une rentabilité matérielle. Mais il arrive aussi qu'il traduise un double mouvement orienté simultanément sur soi et vers autrui. L'articulation du « je » avec le « nous » à l'intérieur d'une spirale caractéristique de la complexité humaine informe surtout la trajectoire du sujet-entrepreneur. Dans certaines séquences d'une même trajectoire, le « je » semble l'emporter sur le « nous ». C'est le cas du moment-jeune, quand surgit le besoin d'auto-prise en charge. Dans d'autres séquences, notamment lorsque l'entrée dans la vocation est effective, on se trouve en présence du schéma inverse. C'est pourquoi il importe de concevoir les deux instances dans leurs relations complexes.

S'il est astreint à l'innovation pour résister à la précarité, la pluralité d'activités peut être fatale à l'œuvre entrepreneuriale. Chez Séverin, elle semble davantage dédiée à l'urgence de rentabilité managériale plutôt qu'au désir de modification de la réalité qui semblait pourtant l'animer aux débuts de son engagement. Chez Bernard, la fondation précipitée d'un parti politique présage un affaiblissement à venir de l'ACDIC dont l'action historique semble encore à peine dans ses prémisses. Chez Alain, être en même temps fondateur d'un parti politique, universitaire engagé, promoteur d'un centre de recherche et opérateur d'activités économiques, finit par amenuiser sa consistance identitaire – sans nécessairement l'éradiquer. Avec Haman, l'on commence à entrevoir une insertion progressive dans l'action historique – quoique de manière encore limitée.

À la fin des années 1980, Haman qui vient d'achever sa formation n'a qu'une envie : accéder au monde de l'emploi. Il est ainsi recruté au sein de l'organe de presse gouvernemental. Il semble alors certain d'avoir traversé une étape cruciale de sa vie. À savoir, accéder à un emploi au sein d'une entreprise d'État. Seulement, le contexte est aussi celui de la double crise politique et économique. En plus de ne pas recevoir un salaire régulier, il se voit interdit de pratiquer le journalisme comme « appris à l'école ». Coincé et précarisé, il opte, en 1994, d'aller compléter sa formation par un DES. À la fin de la formation, le projet de *Mutations* lui apparaît « comme une bonne opportunité à saisir ». Un nouveau challenge ajusté à ses aspirations s'ouvre à lui. Nous sommes en 1996. Il est directement promu directeur de publication du nouveau journal indépendant. Libéré des contraintes politiques, il vit une « grande expérience » avec *Mutations*.

« C'était d'abord une expérience de révélation en moi-même quoi. C'est-à-dire que je n'ai jamais été à *Cameroon Tribune* autre chose qu'un reporter, je n'ai jamais été chef de rubrique. J'ai été reporter, j'ai été secrétaire de rédaction, mais je n'ai jamais dirigé une personne. Or du coup, pour commencer à faire *Mutations*, je dirige déjà une petite équipe composée d'une bonne dizaine ou douzaine de personnes. Déjà pour faire un petit hebdomadaire, c'était une première expérience de leadership comme rédacteur en chef, comme directeur de publication. Première expérience comme manager, il faut gérer la ressource humaine, la ressource financière, donc c'est vraiment la révélation avec *Mutations*. On se réveille, on se révèle à soi-même, on essaye de créer quoi, et d'évoluer, c'est-à-dire que, on fait un hebdo. Après avoir fait un hebdo, on dit : « On fait une bi-hebdo ». Après avoir fait une bi-hebdo on dit : « On fait une tri-hebdo ». Après avoir fait une tri-hebdo, on dit : « Bon, là on va vraiment franchir, on passe au quotidien ». On a réussi toutes ces étapes-là en quelques années, on a avancé quoi » (Haman).

En quelques années, le journal dirigé par Haman passe de l'hebdomadaire au quotidien. À l'intérieur du groupe, il lance d'autres « produits » qui font tourner l'entreprise. Les *Cahiers*

de *Mutations* pour faire des enquêtes approfondies en sollicitant des contributions des universitaires, et *Situations* qui prend une dimension plutôt *people* et *soft*. En 2008, il rompt avec *Mutations* et fonde son propre quotidien, *Le Jour*. Reconnu comme une figure majeure du monde journalistique camerounais, Haman pose un regard global sur son environnement.

« Personnellement je pense que la presse camerounaise a beaucoup évolué. En 1990 au Cameroun, il y avait un seul quotidien, c'est le quotidien gouvernemental. Aujourd'hui, il y a à peu près 7 quotidiens, et une multitude d'autres journaux. Moi je pense que le paysage médiatique camerounais a beaucoup évolué et ce que nous avons fait dans *Mutations*, dans la sociologie du journalisme camerounais a été capital. Parce qu'avant il y avait d'un côté les journalistes formés qui travaillaient dans les médias publics et les journalistes non formés, qui travaillaient uniquement pour les médias privés. Aujourd'hui, il y a une espèce d'unification, les gens travaillent pour l'un ou pour l'autre. Et je pense que les standards qualitatifs en eux-mêmes se sont améliorés » (Haman).

À la différence de Séverin et Guibaï qui semblent plus remuants¹⁸², Haman présente une trajectoire plus posée et concentrée. Il est le prototype d'un entrepreneur « prudent », qui s'avance sur un chantier après avoir pris le soin de boucler le précédent. Seulement, la plupart des entrepreneurs mènent une véritable course contre la montre biographique de leur existence qu'ils pensent courte au regard des aspirations qui les habitent. Leurs expériences nous apprennent que l'entrepreneur peut poursuivre plusieurs chantiers en même temps, la réalisation complète d'un projet ne conditionnant pas l'investissement dans un autre. Si la posture peu posée permet de porter les urgences de développement aux yeux du public, ces entrepreneurs courent le risque de la démesure utopique qui finit souvent par atténuer leur capital symbolique. Si cette atténuation est à son tour relativisée par l'arrivée permanente de nouveaux « fans », il est assez fréquent que la poursuite simultanée de plusieurs objectifs affaiblisse l'efficacité de l'engagement entrepreneurial. Car si ce dernier, à l'analyse de l'orientation conférée au récit, trouve sa raison dans la poursuite d'un projet historique, il semble en même entraver par la démultiplication de plusieurs projets au détriment d'une concentration prolongée sur un projet professionnel unique et à vocation historique¹⁸³.

La démesure utopique est une autre conséquence de l'engagement entrepreneurial, ponctué par la démultiplication d'énergies. Elle guette des individus captivés par la recherche de

¹⁸² De même que Séverin est engagé dans le plaidoyer pour l'amélioration du statut professionnel des journalistes, Guibaï se trouve également assez impliqué dans les batailles politiques en vue de promouvoir les intérêts du septentrion.

¹⁸³ Cette observation ne s'applique pas chez tous les sujets-entrepreneurs. Bob, Babi et Malet par exemple, semble plus concentrés sur un projet entrepreneurial à vocation historique. Il en est aussi des critiques universitaires qui, même lorsqu'ils se retrouvent sur plusieurs paliers simultanément, poursuivent l'objectif unique de modifier la configuration sociale-historique prégnante.

l'idéal. Nous avons décelé des relents de démesure chez Babi, Bob, Célestin et Tayou. Babi projette donner une dimension « panafricaniste » à son entreprise de consulting. Bob voit en ISMA un projet de transformation sociale globale. Célestin s'investit dans la transformation industrielle pour donner une « autre image de l'Afrique ». Enfin, le fait que la fonctionnalité de ses entreprises (radio et Institut supérieur) soit discutable n'empêche guère à Tayou de nourrir d'autres projets.

« Comme projets, on a envie d'ouvrir une autre filière vraiment efficiente sur le management des entreprises culturelles, la commercialisation des produits culturels et touristiques, le marketing des activités sportives. On va faire du journalisme culturel, du droit. En fait, on s'est introduit quelques filières un peu triviales. Pour le moment on se limite encore sur l'habillement dont la formation dure trois ans pour obtenir le BTS. Le BTS qu'on fait en deux ans, n'est pas très bien parce que le niveau des étudiants à l'entrée est tellement bas qu'il fallait ajouter un an pour une bonne formation » (Tayou).

De manière générale, cette envie pressante de passer d'un projet à l'autre dans un environnement peu disposé peut enrayer la dynamique générale de l'œuvre entrepreneuriale. Le discours politique d'Olivier, articulé sur la rhétorique chrétienne, semble se méprendre quelque peu sur l'évolution des mœurs au Cameroun. De même, le chantier du campus de Bob accusera un retard du fait de la grandiloquence du projet qui va attiser des *appétits imprévus* et non nécessairement « sains » au sein de son entourage. C'est ainsi qu'au-delà des raisons manifestes, Bob, inscrivant son établissement d'enseignement supérieur comme « un projet de développement d'un pays », se projette continuellement sur l'avenir sans donner des informations concrètes sur la faisabilité empirique de ses aspirations.

« Avec ISMA, nous n'avons même pas encore commencé. C'est l'idéal, bon on ne va pas dire l'idéal, c'était l'idéal au début, aujourd'hui c'est vraiment de très court terme que ça va se déclencher. En fait ce n'est pas avec le tertiaire qu'on développe un pays, c'est avec l'industrie. Les spécialités industrielles vont s'implanter au campus. Et 5 ans après pour les jeunes ingénieurs, on doit commencer à toucher les choses comme ça, à fabriquer. Et il faut assumer, et les designers pour avoir le retour (...). Ce n'est pas encore ça, mais je reste optimiste, puisque je ne m'arrête pas à l'instant. Et c'est toujours cette dynamique qui me permet de sourire à la vie » (Bob).

La trop grande confiance à la réussite inéluctable du projet entraîne souvent l'entrepreneur à « baisser la garde » quant aux injonctions réalistes de l'environnement. Le grand retard pris dans la finalisation du chantier de Bob, et la suspension subite des activités de *Cinpharm* de Célestin durant plusieurs mois, rendent bien compte de certains effets néfastes du déphasage existant entre la réalité objective et la réalité subjectivement projetée. Si l'optimisme (sans mesure ?) permet au rêve de ne pas se laisser infiltrer par des éléments de découragement, le

refus de regarder la réalité en face se paye souvent sur l'efficacité de l'œuvre entrepreneuriale. Or en même temps, une trop grande focalisation sur la réalité peut provoquer un découragement progressif au regard de la réalité objective. C'est probablement pourquoi il semble astreint de manière volontaire ou involontaire nourrir son engagement par l'utopie en vue conjurer la précarité objective environnante. Si la complexité de cette situation informe sur le *délicat* passage du sujet-entrepreneur à l'action historique, elle n'en fait pas moins de celui-ci un artisan intercalé dans la dynamique sociale-historique en cours.

3. Un artisan-marginal accroché dans la dynamique sociale en cours : le cas de Mbog

Le sujet-entrepreneur ne produit pas le social comme le menuisier fabrique une armoire. Si sa capacité à identifier les urgences d'aménagement de son environnement le distingue de l'individu ordinaire, celui-ci ne saurait être apte à percevoir l'ensemble des différentes facettes de la dynamique sociale en cours – et encore moins de manière simultanée. La dynamique sociale-historique en cours transcenderait son individualité tout en lui imposant une certaine orientation à l'insu de sa conscience. Chez Mbog, l'engagement entrepreneurial se manifeste à travers l'investissement permanent dans les colloques, forums et conférences organisés à l'intérieur du territoire national, et grâce aux invitations qu'il reçoit d'autres organisations intra-africaines préoccupées par la problématique de l'afro-centricité. Elle se manifeste surtout à travers l'impact externe de ses ouvrages, conjugué à l'aura prise par ce personnage à travers les réseaux sociaux¹⁸⁴. Au départ de son engagement, il ne peut exactement prévoir les étapes biographiques à venir, même s'il ressent certaines urgences qui interpellent sa participation. La cause-Afrique qui stimule son investissement semble au cœur de sa production livresque effective et en projet.

« *La pensée Africaine* reprend entièrement le fond conceptuel et théorique de la cosmogonie africaine. Il pose l'idée selon laquelle l'Afrique avait un modèle pertinent, conséquent pour l'Afrique, mais aussi pour le monde entier. L'enjeu de ce livre était de dire que le modèle de l'Occident fondé sur ce qu'on appelle la pensée cartésienne, c'était une pensée dont l'ambition était de croire que l'humain avait pour sens et seul sens le devenir de l'homme sans le devenir de tous les hommes et le devenir de tout l'environnement. La problématique que je propose dans *La pensée africaine* qui suit *Les fondements de l'État de droit* est qu'il y a une philosophie de fond cachée. Dans le premier livre, j'ai abordé la question philosophique dans un seul chapitre où j'ai parlé de code ontologique. Mais je ne suis pas allé à fond. Alors qu'ici je parle à fond pour expliquer pourquoi les Africains ont choisi ce modèle qui est fondé sur l'organisation communautaire. Pourquoi l'Occident lui, est fondé sur l'organisation

¹⁸⁴ Sa page Facebook serait ainsi saturée de demandes d'amitiés, de même que ses vidéos sont abondamment regardées par de jeunes africains à travers YouTube.

individuelle de l'histoire, et citoyenne ? Pourquoi est-ce que le modèle communautaire dépasse le modèle de l'Occident qui est celui de la citoyenneté ? Ici je fais appeler le modèle africain *l'axiocratie*, c'est-à-dire qu'il est fondé sur la valeur contre la démocratie. Oui, c'est-à-dire que le modèle *axiocratique* a pour but de libérer l'homme et de l'épanouir totalement (...). Dans mon prochain livre, celui que je suis en train de finir, je monte en profondeur dans les postures mentales de l'Afrique. Parce que c'est au fur et à mesure que je réunis les données nouvelles, la science avancée de notre temps, que je fais des comparaisons pour dire pourquoi le modèle africain est salutaire (...). Ce livre porte sur "l'épistémologie africaine", et le sous-titre "essai sur la théorie scientifique avancée de notre temps". À l'intérieur, j'attaque la théorie de la connaissance elle-même, j'avance que l'Occident en ce moment sur le plan de la physique est en train de chercher à établir en théorie la relation entre l'infiniment petit qu'on appelle la physique des particules, et l'infiniment grand qu'on appelle la cosmologie d'Einstein. Or, il n'arrive pas à trouver la théorie unificatrice entre l'infiniment petit et l'infiniment grand. Et moi je pense que les Africains l'avaient trouvé. Et dans tous mes livres ça se trouve là-dedans » (Mbog).

Le cœur à l'ouvrage, l'artisan Mbog n'est pas un artiste de l'Afrique à venir (le sujet historique l'est peut-être plus, mais alors par le biais de l'inconscient). Loin de pouvoir anticiper sur les transformations sociales en perspective, il s'efforce simplement d'effectuer sa tâche, tout en comptant sur la fortune. Cet espoir le maintient en haleine. Il traduit la foi qui anime son œuvre entrepreneuriale. Si cette dernière opère dans la pure contingence, celle-ci est d'autant plus visible que les actions entreprises ne s'inscrivent guère dans le cadre d'une politique publique dédiée à la cause. Conscient de devoir grandement composer avec l'incertitude, le sujet-entrepreneur serait ainsi davantage astreint à s'attacher à son utopie pour se procurer des ressources immatérielles indispensables à la poursuite de son investissement corporel. Pour déconstruire notre méfiance sur la faisabilité opérationnelle de ses projections, Mbog recourt à une argumentation articulée sur la nécessité de composer avec l'incertitude.

« Mais il faut aussi se méfier, la vie est ce qu'elle est. Les changements sont les vérités nouvelles. Barack Obama, personne ne l'attendait. Donc pour l'enjeu, ce n'est pas nécessairement que nous ayons le sentiment que c'est là. L'enjeu c'est que nous soyons totalement préparés pour faire cette théorie, *pour que demain soit !* Nous avons le devoir de refaire pièce par pièce le patrimoine africain ancestral, dans le sens de Cheikh Anta Diop. Si Cheikh n'avait pas découvert l'origine nègre de l'humanité, nous ne serions pas en train d'écrire ces livres. Donc la question que tu poses est à la fois vraie et fausse. Nous devons faire seulement parce qu'il faut faire, premièrement. C'est notre devoir. Parce que personne ne doit restaurer l'histoire de la culture africaine si les Africains même ne se prennent pas en charge. Deuxièmement il faut aller plus loin que Cheikh Anta Diop. Il faut faire des théories à partir desquelles l'Afrique doit se reconstruire, qu'on va remettre dans les universités, dans les écoles. Parce que tant que ces théories-là ne sont pas écrites de l'école primaire à l'université, nous resterons des aliénés comme on a nos aliénés aujourd'hui. C'est-à-dire des "répétiteurs" de la science des autres.

C'est-à-dire qu'il nous faut donc refaire ces théories, pour que ces théories rentrent dans l'école » (Mbog).

« ... pour que demain soit ! » apparaît comme la devise de tout engagement entrepreneurial. Cette devise naît de la nouvelle langue articulée autour de la sémantique de « faire autrement ». Si l'action entrepreneuriale n'est pas – encore – pleinement historique, elle l'est au moins tendanciellement. Profondément convaincu d'être dans le sens de l'histoire, Mbog occupe l'essentiel de son temps libre à rechercher les éléments de mise en relief de « la pensée africaine ». Affecté dans la région de l'Est par son ministre de tutelle, il y trouve directement une occasion de travailler avec les paysans locaux, surtout avec les pygmées. Cette affectation « disciplinaire » qu'il qualifie de « politicienne » en vue de l'éloigner de la capitale, lui permettra de saisir de nouvelles opportunités de projets articulés à la cause-Afrique.

« (Tout en me montrant une variété de plantes enregistrée dans un fichier de son ordinateur). Je suis en train de faire en ce moment le répertoire de toutes les plantes que nous utilisons, moi en tant que Mbombog (...). Parce que mon enjeu c'est qu'on ne peut plus laisser ça dans le cadre traditionnel. Puisque c'est la science. Tu vois les feuilles-là, c'est des hauts botanistes, c'est des professeurs d'université qu'on a dans nos villages » (Mbog).

Le sujet-entrepreneur n'est pas un *homo faber* créant une société nouvelle. Car la société en transformation n'est pas l'œuvre de ses mains. Pourtant, sa participation effective aux transformations sociales en cours semble attestée. C'est à l'intérieur des aspirations sociales qu'il donne forme à sa contribution. Mbog est fréquemment invité dans la radio de Tayou, les deux protagonistes partageant l'idéal commun de renouer l'environnement avec l'ancestralité africaine. Artisan du contemporain en devenir, le sujet-entrepreneur est un *homo laborans* qui s'investit corporellement pour la cause qui l'habite. Comme tout artisan, il a besoin de se convaincre de l'utilité sociale de son ouvrage. C'est pourquoi l'écho de son travail est un élément indispensable pour son confort moral. Peu importe – du moins à court terme – que l'impact perçu soit à la hauteur de l'impact réel, l'essentiel se trouve dans le fait que l'entrepreneur y croit. Et parce que la société en devenir est hors d'atteinte par sa conscience immédiate, le sujet-entrepreneur compose au quotidien avec l'imprévisibilité.

4. Imprévisibilité et action entrepreneuriale au cœur de la réalisation de l'utopie : la touche de l'innovation

L'imprévisibilité signifie que plusieurs réalisations du sujet-entrepreneur sont des innovations non nécessairement programmées. La dialectique projets aboutis/projets en cours s'inscrit

dans un continuum social-historique. Au sein de ce dernier, le sujet se trouve inséré en apportant une micro-touche individuelle. Quand celle-ci parvient à recevoir un écho social favorable, le sujet accède au statut de sujet-acteur qui, tout en se mêlant aux affaires de la cité, mijote en permanence les projets susceptibles de modifier la configuration sociale. Du point de vue structurel, l'action entrepreneuriale rentre dans un idéal de refonte de la société. Or ce projet immense et utopique transcende chaque individualité parce qu'inscrit dans l'inconscient historique. Du point de vue conjoncturel, ce dernier, nourrissant la réflexivité du sujet-entrepreneur, l'astreint à une recherche constante des solutions en vue de conjurer la précarité environnementale qui menace l'évolution de son œuvre, devenue le projet de vie.

Parce qu'il évolue dans un environnement peu prédisposé à l'émulation de l'innovation entrepreneuriale, l'entrepreneur est en permanence astreint à aiguïser sa réflexivité en vue d'être apte à saisir les rares opportunités que lui offre la fortune. La fortune est un déterminant essentiel de l'engagement entrepreneurial. Elle apparaît comme une opportunité saisie par le sujet-entrepreneur pour apporter sa contribution à l'aménagement de la cité. La touche apportée par le sujet-entrepreneur relève de l'inattendu. Car sa contribution échappe à l'agenda des autorités établies et des bailleurs de fonds internationaux. En cela, l'innovation entrepreneuriale se présente comme le point de rencontre des projets rêvés avec les projets en cours. Être acteur, c'est innover. Innover, c'est créer de la stimulation autour de son activité. C'est, à partir de son travail, rentrer dans le processus social-historique de production de la société. Pour réussir dans son engagement, le sujet semble prêt à se remettre à l'école de la vie. C'est ce que Babi fera pour apporter des solutions optimums aux problèmes de ses clients. Mathias également se remettra à l'étude de l'égyptologie pour mieux cerner l'actualité des sciences ancestrales africaines. Au lendemain du choc subi avec la découverte des effets néfastes résultant de la séparation des mères incarcérées avec leur progéniture, Claire s'engagera dans une nouvelle école de la vie active.

« Je suis allée voir le régisseur, je lui ai dit : « je voudrais aider les enfants ». Le directeur de l'administration pénitentiaire, je suis allé aussi le voir et il m'a dit : « Non, écrivez plutôt au ministre, parce que cette décision ne relève pas de ma compétence ». J'ai écrit au ministre et puis, je n'ai pas attendu longtemps ; en trois semaines, je crois, j'avais mon autorisation. C'était le ministre Ahmadou Ali. Puis après, je suis allée voir le préfet et lui ai dit : « J'ai l'autorisation pour aller travailler à la prison, je voudrais le faire dans un cadre associatif ». Je ne savais même pas comment fonctionnait une association, c'était le cœur qui parlait, je voulais travailler avec des amis, ma famille. Et toujours au bout de trois semaines, je crois, le directeur du préfet m'a appelé pour me dire de venir chercher mon

récépissé de déclaration d'association. Puis, c'est parti comme ça. J'ai commencé avec Joël, Mélanie, après seize après quarante, après cent, aujourd'hui ils sont six cent quatre-vingt-deux » (Claire).

Plus encore que l'aboutissement complet (domaine de l'utopie) des projets, c'est la satisfaction éprouvée par le sujet-entrepreneur du trajet accompli qui constitue le carburant de l'engagement. Cette satisfaction est provoquée par les réalisations tangibles que l'entrepreneur mettrait sur son compte, de manière directe ou indirecte. Sans ces petites victoires qui permettent à l'utopie de prendre forme, il n'y a point d'œuvre entrepreneuriale.

« Aujourd'hui, je suis satisfaite parce que l'action est connue. Le premier volet était de faire connaître la souffrance de ces enfants, faire connaître même l'action, dire aux gens où à la masse populaire qu'il y a des enfants, des orphelins qui ont des besoins spécifiques, c'est-à-dire que le papa qui va en prison, la maman qui va en prison, la progéniture rentre également dans la perte (...) Je suis contente au bout de neuf ans que le message soit passé, que les enfants même aient changés, parce qu'au début, même l'aspect physique de ces enfants n'était pas très beau. Ce n'était pas joli justement parce qu'ils étaient stigmatisés dans les familles. Les enfants qui arrivaient avec les babouches coupées, avec les haillons, etc. Mais aujourd'hui, c'est des enfants propres, biens, contents, ils rigolent, c'était des enfants tristes, ça a vraiment changé (...). Et ça, c'est une grande victoire » (Claire).

Au regard de l'expérience de Claire, les projets réalisés ne sont pas à séparer des projets inaboutis, si l'on préserve une grille de lecture perspectiviste. De fait, un projet réalisé peut en cacher d'autres.

« Pour l'instant, nous n'avons pas encore les moyens de suivre individuellement ces enfants. Pourtant, notre objectif est de les suivre un à un. Ce qu'on fait jusque-là, c'est de les suivre de façon groupée, c'est-à-dire à la rentrée scolaire on emmène tous les enfants. Nous faisons un paquet scolaire qu'ils reçoivent des mains de leurs mamans. C'est ce qu'on a d'ailleurs toujours fait dès 2006 : on a toujours célébrer la fête des mères, la fête des pères, la rentrée scolaire en septembre et Noël en décembre, depuis 2006. Nous venons juste d'achever la neuvième édition de la rentrée scolaire qui vient de passer. On s'apprête maintenant à couvrir la neuvième édition de la fête de Noël » (Claire).

Le sujet-entrepreneur éprouve une satisfaction intérieure du fait de la réalisation d'un certain nombre d'objectifs qui le confortent dans sa vocation entrepreneuriale. Les projets en cours et à venir abondent. Il semblerait même qu'un palier franchi fait surgir d'autres challenges imprévus. Or au regard du parcours et des sacrifices effectués, le sujet-entrepreneur se trouve astreint à poursuivre son « combat », devenu en même temps le principal carburant de son identité, et le symbole de sa reconnaissance sociale. Les récits recueillis présentent dans l'ensemble l'image d'une vie en devenir et assez ouverte sur le futur, au point d'introduire « une définition neuve de la temporalité existentielle » (Delory-Mombrger, 2010 : 99).

Pourtant, cette faculté d'attribution de sens dans leur action en intégrant l'innovation et la créativité, laisse toujours observer des effets induits inattendus. En d'autres termes, le sens que l'entrepreneur donne à son action diffère de la signification sociale observée de ladite action, et qui relève du domaine de la « conscience collective » souvent présentée comme un « inconscient » (Touraine, 1965 : 10 et 26).

À titre illustratif, c'est parce que ses fondateurs sont habités par la culture de l'innovation¹⁸⁵ que la formation des pharmaciens, l'intégration de la diaspora dans le projet et la signature des conventions avec des institutions externes agréées, vont s'imposer aux promoteurs de l'Université des Montagnes. Si cette université est tenue de relever des challenges managériaux qui menacent sa cohésion interne, il reste que certains de ses finissants (notamment des filières de la médecine) seraient directement recrutés dans la fonction publique, tandis que l'expérience pédagogique et managériale de ses promoteurs aurait stimulé la création de nouvelles écoles de pharmacie et de médecine par les pouvoirs publics et d'autres opérateurs privés (Kom, 2012 : 285 et 286). L'infiltration de l'action entrepreneuriale dans les rouages du fonctionnement de l'appareil bureaucratique étatique (quoique de façon toujours marginale et circonstancielle) présagerait d'une restructuration en cours des formes de temporalité en exercice¹⁸⁶. La contribution de l'engagement entrepreneurial au sein de l'environnement permet de revisiter l'interaction entre dominants et dominés qui tendrait à s'équilibrer dans le « flux et reflux de la vie sociale » (Touraine, 1966 : 66 et 77).

Habité très tôt par un esprit « rebelle », Ambroise décide dès son recrutement à l'Université de Yaoundé d'enseigner la littérature africaine « avec une approche critique, très sociologique, pour permettre aux jeunes de comprendre ce qui se passait autour d'eux ». Cette posture « osée » le met en tension avec ses supérieurs hiérarchiques. En même temps, l'aspect innovant de sa démarche pédagogique attire des étudiants et collègues autour de lui. Sur le terrain, il se crée et affine des liens de socialité avec des figures « indociles » partageant une lecture similaire de l'environnement. C'est ce groupe constitué qui rentrera en clandestinité lors des mouvements de revendication démocratique en publiant des livres blancs. Prenant conscience des effets induits de la reprise autoritaire, Ambroise et ses « amis » vont réorienter

¹⁸⁵ L'innovation ne se traduit nécessairement pas dans l'esprit de l'entrepreneur comme un acte de création, mais plutôt comme un processus de découverte. Il ne ferait en effet que constater, durant sa progression, des « urgences » de développement qui n'apparaissent pas toujours à l'immédiat, ou comme telles à l'entourage.

¹⁸⁶ Marginalisés au départ du fait du profil de dissident porté par la plupart de leurs promoteurs, les projets mis en place et les postures adoptées publiquement par nos interlocuteurs finissent progressivement par irriguer des couches sociales et, partant, à s'insérer dans les pratiques banales des relations sociales.

leur action en projetant de fonder une université articulée sur les besoins sociaux fondamentaux. Cette innovation sera porteuse.

« Nous avons commencé ici et la première promotion est celle de 2000. Elle avait pour première filière la Médecine. Il faut dire qu'à l'époque Yaoundé formait soixante-quinze médecins, pour un pays qui avait déjà à dix-sept, voire dix-huit million d'habitants. Soixante-quinze médecins par an, alors qu'on ne formait pas de pharmaciens... tous les pharmaciens se formaient à l'étranger (...). Bon au fil des années, on a ajouté des études en pharmacie et ensuite en technologie génie biomédical, en informatique réseau et télécommunication et jusqu'aujourd'hui c'est une école de technologie, c'est ce dont nous avons le plus besoin, c'est ce dont le Cameroun a le plus besoin » (Ambroise).

« ... C'est ce dont le Cameroun a le plus besoin » indique une posture subjective s'arrogeant la légitimité de dire ce qui est « bon » pour son pays. De tels propos ne renferment pas seulement un élan de défiance vis-à-vis de l'élite officielle. Ils présagent aussi l'émergence du sujet-acteur engagé dans un projet utopique assimilé à sa vocation. L'expérience de l'Université des Montagnes fondée par l'AED permet d'appréhender le caractère imprévisible de l'œuvre entrepreneuriale qui est d'abord une construction étroitement liée à la contingence des processus sociaux. En 1990, les universitaires qui fonderont cette association sont habités par d'autres priorités. L'urgence pour eux étant alors de proposer des voies de sortie de la crise politique des années de braise, depuis la clandestinité. Étroitement surveillés par la police politique, ils publieront des livres-blancs dans la clandestinité, portant sur les enjeux de construction d'un ordre politique et culturel nouveau. Figure importante de cette dynamique marginale, Ambroise va, dans la même période, fonder une ONG de défense des droits humains – *Human Right Watch*. Cette ONG sera rapidement démantelée par le ministre de « l'intérieur ». À la suite de ces échecs répétés, l'AED, mise sur pied vers le milieu des années 1990, changera de perspective en s'orientant vers le non-purement politique, en vue de mieux atteindre le politique. Un décalage de temporalité va ainsi s'imposer à ces entrepreneurs qui, dès lors, vont flirter avec l'utopie. Tout en s'opposant à l'élite au pouvoir, leur volonté de participer à l'amélioration de l'environnement va les entrainer vers un projet culturel plus discret qui, en 2000, débouche sur la création de l'Université des Montagnes. Cette université serait ainsi le produit d'une improvisation survenue à la suite des imprévus rencontrés par des subjectivités soucieuses de s'exprimer « autrement ».

L'imprévisibilité comme composante essentielle de l'univers créatif du sujet-entrepreneur trouve sa justification dans un monde complexe au sein duquel la trajectoire globale effective

échappe à la volonté individuelle¹⁸⁷. Dans l'actuel environnement en esquisse, la destinée sociale ne dépend plus seulement de la volonté imposée d'une coalition dominante. L'imprévisibilité acquiert un rôle déterminant en participant à la restructuration des processus sociaux et en prenant une dimension importante parmi les normes implicites qui les régissent. Le nouvel environnement en esquisse et régi par la norme de l'imprévisibilité semble ainsi fertile à la germination de l'esprit entrepreneurial, travaillé par un besoin de créativité. L'imprévisibilité en effet, c'est l'inattendu qui très souvent vient impulser ou redynamiser la trajectoire entrepreneuriale¹⁸⁸.

Si l'imprévisibilité est la donne que personne ne prévoit, sa saisie par l'individu engagé apporte souvent un coup de pouce qualitatif dans la structuration des relations sociales. Sa nature contingente permet de redynamiser les processus sociaux tout en leur une rythmique originale. Un projet imprévu surprend au départ, mais finit par être réapproprié comme une composante banale de la société. Mais pour le porteur du projet – et parfois pour les populations bénéficiaires –, le projet mis sur pied devient une référence biographique et temporelle qui permet d'opérer une distinction entre l'avant, le maintenant et l'après. L'imprévisibilité devient ainsi fatalement une propriété du changement dans la mesure où elle est en constante rupture avec la temporalité dominante¹⁸⁹. L'imprévisible est en effet partout et nulle part. Ce peut être un facteur prédisposant au sens wébérien (Weber, 1991), ou apparaître comme une « situation privilégiée » selon la terminologie de Sartre (1972). À l'instar de l'éthique protestante, l'imprévisibilité entretiendrait une affinité élective avec la dynamique du changement social, par le biais de la touche artistique du sujet-entrepreneur. Cette affinité peut demeurer à l'état latent tant que d'autres ingrédients tardent à rentrer dans le jeu¹⁹⁰.

¹⁸⁷ Pour N. Elias, « lorsque le 'jeu' implique des milliers ou des millions de personnes, les actions et les réactions s'enchaînent à l'infini et le jeu évolue dans un sens que personne ne pouvait prévoir au départ » (Noirel, *op.cit.* : 31). C'est en cela que l'effet induit de la contribution du sujet-entrepreneur sont toujours quelque peu différents des effets escomptés au départ du projet.

¹⁸⁸ Babi avait atteint un point de « saturation » au sein de sa banque, et avait l'impression de « tourner en rond » jusqu'au moment où la proposition inattendue de monter une entreprise de *Consulting* lui est faite. À l'instar d'Haman, l'absence d'enjeux dans un environnement où le besoin de se surpasser s'éclipse, donnera une nouvelle saveur à ce projet d'entreprise. Car, cette opportunité de mise à l'épreuve de ses compétences vient ouvrir une nouvelle séquence biographique de renaissance de l'individu.

¹⁸⁹ Dans une certaine mesure, c'est parce qu'elle échappe justement à l'emprise du pouvoir dominant que la *chasse aux sorcières* contre l'entrepreneur-dissident (principal artisan de l'imprévisible) est un classique de l'histoire sociale et politique de la postcolonie.

¹⁹⁰ Haman était un sujet accompli après son DES de spécialisation. Il l'était d'autant plus qu'il ne se faisait guère d'illusion quant à l'incompatibilité réelle de son identité désirée avec l'identité professionnelle entamée dans la structure de presse gouvernementale. Il a donc fallu l'entrée en scène d'un scénario imprévisible – sollicitation

Dans un environnement encore sourd aux aspirations de créativité sociale, les avatars de l'imprévisibilité que sont *l'improvisation*, *l'intuition* et la *sensibilité* vont devenir les principales composantes qui nourrissent la vision entrepreneuriale. Ces ingrédients permettent en effet à l'action entrepreneuriale de saisir certaines opportunités « inattendues » pour redynamiser la trajectoire biographique. La retouche artistique de l'imprévisibilité, loin de relever du pur opportunisme, constitue une occasion de mise en relief de la dynamique de changement en cours. C'est elle qui permettrait au sujet de demeurer optimiste au sein d'un environnement foncièrement précarisé.

II. Quand l'engagement glisse subtilement vers l'action historique. Des contributions environnementales « perceptibles » de la dynamique entrepreneuriale

1. Quelques chantiers en cours de restructuration des édifices de socialité

À travers l'engagement, le sujet-entrepreneur donne du sens à sa vie tout en participant à l'amélioration de son environnement. L'IRSA que dirige le mentor de Claude est fondée en 1994 pour « mener des recherches qui ne vont plus être la recherche pour la recherche, mais des recherches qui doivent accompagner le développement du continent africain ». Témoin et acteur ayant pris la tête de l'institut après le décès de son fondateur, Claude dresse un bilan de quelques contributions sociales de l'IRSA, au-delà de la seule recherche fondamentale.

« Si vous regardez la loi camerounaise contre le trafic des enfants, c'est un travail réalisé dans le cadre de l'IRSA sur la traite des enfants à des fins d'exploitation de leur travail. Et c'est un travail qui a été réalisé avec un financement du Bureau International du Travail. Et qui a d'ailleurs connu une publication. À l'époque, c'était le professeur Abéga qui était là, j'étais son Assistant. À la suite de ce travail, l'une des propositions majeures était qu'ayant fait le tour de l'armature juridique encadrant, on s'est rendu compte qu'il y avait un vide, et qu'il n'y avait aucun texte relatif à la question de la lutte contre le trafic des enfants. De ce point de vue, le texte 2005 qui a été voté par le Parlement, puis promulgué par le Président de la République est un des résultats du travail de l'IRSA. Beaucoup plus proche de nous, il y a un travail tout récent, pas si récent, de 2010. Nous avons fait un certain nombre de travaux entre 2008 et 2010, et qui évaluaient la décentralisation du programme camerounais d'accès aux antiviraux, de manière à mettre en lumière ses faiblesses et ses forces. Et à voir comment on peut l'améliorer, comment on peut traiter le paradigme du passage à l'échelle au niveau du contexte camerounais. Et ça, il me semble que tout en apportant un certain nombre de savoirs, l'IRSA a contribué à l'amélioration de l'offre de soins en direction des personnes vivant avec le VIH Sida. C'est d'ailleurs l'objet également d'un ouvrage et les résultats ont été remis au Ministère de la santé publique.

de proches en vue de lancer un nouveau projet de presse innovateur – pour le revoir mis sur la scelle de son identité vocationnelle.

La note qui a été faite également sur la traite des enfants à des fins d'exploitation sexuelle, aide également aujourd'hui un certain nombre d'institutions à lutter contre le phénomène » (Claude).

La dialectique projets réalisés/ projets en cours est un processus intrinsèquement lié à l'évolution du contexte. Ceci ne confirme pas seulement l'hypothèse selon laquelle l'œuvre entrepreneuriale s'insère elle-même dans le processus de production sociale globale. Cette dialectique présente aussi le sujet-entrepreneur comme un processus se découvrant continuellement en découvrant son monde. En améliorant la maîtrise de son environnement – c'est un truisme –, il développerait sa marge de manœuvre dans le processus de transformation sociale.

« Sur le plan identitaire, tout le travail qui a commencé à être fait à une échelle mieux structurée, mieux organisée sur le développement des patrimoines régionaux et communautaires. Tous les festivals des communautés, tout le travail de mémoire des communautés en termes de recherches même si c'est les balbutiements géographiques, toute la conservation joue pour que l'identité des régions se mette en avant. Là c'est des acquis qui sont palpables, toutes les communautés aujourd'hui au Cameroun s'organisent, se défendent. Notre travail à ce niveau a apporté... Quand l'État sollicite notre compétence pour organiser les manifestations à la dimension de la nation et de l'international... Quand on fait appel à nous pour l'organisation du festival national des arts et de la culture, il y a un ministère de la culture qui reconnaît que s'il veut avoir des résultats, il faut bien qu'il cherche là où les ressources peuvent le lui permettre. Si le ministère des petites et moyennes entreprises, l'artisanat et l'économie sociale s'appuie sur nous pour être le maître d'œuvre du Salon de l'artisanat... » (Malet).

Malet arrive au Cameroun « sous les contrecoups de la chute du mur de Berlin ». C'est dans cette période charnière qu'il se propose de prouver à l'entourage (mais aussi à lui-même) que « la culture est un déterminant, que c'est un levier de développement parce qu'un gisement de richesse matérielle, un gisement de richesse immatérielle ». Aujourd'hui, ce promoteur des arts plastiques revendique sa contribution décisive dans l'orchestration d'une politique publique dans le domaine de la culture. La Loi de 2008 portant sur l'artisanat du Cameroun serait, entre autres, le produit d'un « long plaidoyer », de même que son expertise aurait été mise à contribution durant la rédaction des textes. Ceci expliquerait également sa mise à contribution par le Ministère de la culture pour la préparation de la Loi portant politiques culturelles du Cameroun, et pour l'élaboration de la Charte culturelle du Cameroun.

La photo 1 ci-dessous, composée de quatre clichés pris à des périodes différentes, montre comment Bob, à travers le chantier de son Institut Supérieur de Management, restructure « souterrainement » de nouveaux édifices sociaux. Née dans la « quasi-clandestinité » en 1998, cette école évoluera au départ de manière « artisanale » en louant des locaux de façon

disparate dans la ville de Douala. Elle connaîtra pourtant sa première démarcation le 28 septembre 2009, date à laquelle Bob signera un accord de prêt avec la BDEAC et Ecobank. À travers cet acte, le campus rêvé (cliché 1) commence à se détacher de l'utopie pour devenir une réalité.

Photo 1 : ISMA en chantier



Les clichés 1 et 2 de la partie supérieure de la photo symbolisent ce lien entre le rêve et les débuts de sa réalisation, symbolisé par la cérémonie de pose de la première pierre de construction du nouveau campus. Chose curieuse cependant, ce deuxième cliché montre en avant les représentants du gouvernement, accompagnés du maire de Douala V qui, dans une posture de récupération symbolique de l'événement, ne loupe pas l'opportunité offerte d'inscrire cette œuvre dans la lignée des « grandes ambitions » du chef de l'État. Mais Bob, pionnier modéré, situera l'essentiel ailleurs, tout en « ménageant » les autorités. La partie inférieure de la photo donne une idée de cet essentiel, conçu dans la subjectivité du promoteur. Le cliché 4, pris le 15 juin 2016, présente l'état actuel du campus en construction qui, bien qu'inachevé, est régulièrement investi par les étudiants d'ISMA. Le troisième cliché présente une salle de cours en location, bien avant l'opérationnalité du nouveau campus. Pris en 2012, on y voit Jean-Paul Pougala, aux côtés de Bob. Cette curieuse invitation de cet enseignant de géopolitique résidant en Europe, dans un institut de management, trouve une explication à travers ces mots tirés de sa page Facebook.

« À chaque début de Cours avec une classe, le Grand Bob est toujours présent pour me présenter aux nouveaux étudiants et leur expliquer pourquoi il m'a proposé et obtenu d'intégrer la "Géostratégie Africaine" dans le cursus de tous ses Master 2. Afin de permettre à ses étudiants de n'être pas des simples diplômés à la sortie, mais des acteurs avertis de leur propre vie professionnelle, capables de comprendre les pièges du système et de savoir s'imposer en conséquence pour permettre à l'Afrique de savoir solutionner ses propres problèmes, dès lors qu'on peut faire le bon diagnostic » (Jean-Paul Pougala).

La dialectique projets réalisés/ projets en cours ne rattache pas seulement les projets individuels que le « je » nourrit pour lui-même avec les aspirations sociales. Elle se laisse aussi observer au sein d'un même ouvrage. Il importe de distinguer l'objectif immédiat de fondation d'un édifice, des objectifs à long terme camouflés. *Cinpharm, Africréa, ISMA, UdM, Le Jour, La Nouvelle Expression, L'œil du Sahel, L'ACDIC, etc.* sont autant d'édifices fondés pour se « nourrir » et/ou accéder à la reconnaissance certes – objectif immédiat –, mais aussi pour la réalisation d'une œuvre commune d'édification d'une cité alternative – objectifs à long terme camouflés¹⁹¹. Les premières formes perceptibles de cette société utopique apparaissent dès les premières « petites victoires ».

« Mais des petites victoires me marquent souvent. Par exemple, récemment, l'hôpital central de Yaoundé a accepté, suite à notre requête, de faire accoucher les femmes de la prison sans qu'elles ne déboursent un franc, parce qu'on a bataillé pour ça. En fait, une détenue est morte en accouchant et tout le monde a été touché par ce drame. Nous avons tellement communiqué à propos de ce cas, surtout au Cameroun (...) On est en train de se battre pour qu'une décision similaire soit prise à l'échelon national, pour que le ministre face appliquer la même chose à l'hôpital central de Douala, à l'hôpital régional de Sangmélima, ainsi de suite. On est sur le projet. Et puisque nous sommes dans la projection, pourquoi ne pas aller au niveau de l'Assemblée Nationale, voir la commission qui s'occupe du droit du bien-être de l'enfant ? (...) Une autre victoire est le fait d'avoir l'autorisation dans plusieurs prisons, parce qu'on a commencé par la prison centrale de Yaoundé. Et pour aller à la prison principale de Yaoundé, on n'a pas demandé, c'est le secrétaire d'État du ministère de la justice qui nous l'a proposé. Pour nous c'est une reconnaissance. De là encore, il y a un autre responsable du ministère qui a proposé qu'on nous donne les autorisations des neuf autres prisons centrales du Cameroun » (Claire).

Au-delà des édifices élevés et fonctionnant comme des espaces de productivité sociale, le sujet-entrepreneur, dans sa tâche de restructuration des liens de socialité, s'efforce

¹⁹¹ La « sourde oreille » des autorités politiques vis-à-vis des revendications du monde paysan aurait poussé Bernard à créer un parti politique, suivant le récit légitime. De notre point de vue, ce parti trouve également une raison d'être dans le besoin de redéploiement, voire de revitalisation de sa conscience entrepreneuriale. Les circonstances de naissance de ce parti laissent penser que Bernard devra encore connaître une nouvelle phase d'apprentissage du métier politique qu'il semble aborder avec les armes conçues et ayant fait des preuves dans le monde civil. A près de 60 ans, Bernard s'apprêterait à entamer, à son insu peut-être, une nouvelle expérience de subjectivation.

d'aménager un environnement plus sensible aux préoccupations qui sont les siennes. La dimension complexe de la dialectique projets réalisés/projets en cours présente les différents chantiers comme des projets de restructuration des édifices de socialité. Le changement apparaît comme un processus continu, inachevé et temporellement synchronisé par des initiatives entrepreneuriales. Le sens postulé de ces initiatives permet d'entrevoir un modèle de changement par articulation des contraires, bricolé par la subjectivité de l'entrepreneur.

2. Une emprise réelle sur la définition des enjeux de vérité. La déconstruction symbolique des monopoles établis

L'action entrepreneuriale s'oppose principalement à l'ordre sociopolitique dominant. Cette opposition, qu'il soit directe ou symbolique, fait de l'entrepreneur un marginal, malgré lui. Ce qu'il combat en filigrane, ce sont les effets induits des opérations du potentat d'État, dans sa fabrique politique d'un « monde de significations » conditionnant toute autre signification (Mbembe, 2000 : 140). L'action entrepreneuriale s'inscrit dans un processus historique de déconstruction de la légitimité de l'élite au pouvoir, tout en contribuant à l'inauguration d'une nouvelle temporalité sociale¹⁹². Si l'emprise sur le volet politique décisionnel, parce que relevant du pouvoir dominant, fait encore défaut à la dynamique entrepreneuriale, tel n'est pas le cas pour ce qui est des autres modalités d'action historique. Notamment la *définition des situations* et l'*exemplarité* (Rocher, 1968 : 140-145). L'emprise du sujet-entrepreneur assez visible dans la définition collective de situations, laisse percevoir une faculté de création et d'entretien des *états de conscience*. C'est-à-dire une capacité certaine de description et d'explication des états de fait en vue de « leur donner un sens, parfois en faire la critique et en prédire l'orientation future désirable » (*idem* : 142). Le rejet social – quoique partiel – du modèle de définition de situations élaboré au sommet de l'État, apparaît comme un indice de l'avancée de l'œuvre entrepreneuriale. Ce rejet propulse nécessairement l'engagement entrepreneurial en symbole de l'*exemplarité*.

Le rôle des universitaires « non capturés » et leaders d'opinion dans le déplacement du centre de gravité de la *définition de la situation sociale* est à relever – à côté du développement de l'espace public et médiatique. Jusqu'au milieu des années 1990, le sort des intellectuels, à moins de se laisser « copter » ou de « ménager » le pouvoir en place, oscillait entre la misère, la répression et l'exil (Kom, 1993). Ce qui confinait les représentants de ce corps

¹⁹² Cette nouvelle temporalité dite « pluraliste » est marquée par le déploiement des individualités. Elle compose néanmoins aux côtés de la temporalité hégémonique qui continue à déteindre sur le social.

professionnel au rôle de simples « griots » (Éla, 1980 : 22-23). Durant la décennie de 1990 par exemple, Mongo Beti « fraîchement » débarqué de l'exil insufflera un nouveau souffle à la dynamique dénonciatrice à travers une présence prégnante au sein des médias privés en quête de constance et de visibilité (Bisseck, 2007). Grâce au réaménagement des espaces publics et médiatiques, de nouveaux universitaires inscrits dans la posture critique et dénonciatrice vont émerger au cours des années 2000. Mathias, Claude, Olivier et Alain s'investissent dans les débats publics. Prenant progressivement une prééminence symbolique sur les intellectuels « organiques » (Eboussi Boulaga, 1993), ces figures marginales participent à la restructuration d'une conscience civique autonome¹⁹³.

Photo 2 : Étudiants et « admirateurs » entourant Mathias après de *La Grande palabre*



En s'appropriant des espaces médiatique, public et scientifique pour proposer et/ou faire valoir sa définition de la réalité, le sujet-entrepreneur inscrit son action sur des supports fondés par d'autres entrepreneurs en vue de laisser à son tour des *traces*. C'est cette traçabilité qui permet d'esquisser le schéma historique de la dynamique entrepreneuriale, dont le fil rouge peut être inconnu de ses propres agents. Le pionnier de la presse indépendante par exemple doit également sa réussite à un mouvement historique de contestation du régime en place. De son côté, l'intellectuel remuant produit du *contenu* grâce à l'édifice mis en place par le pionnier de presse, et qui fait office de *contenant*. De la même manière, la fiabilité du média est fonction de la reconnaissance sociale réservée à son contenu. C'est la qualité de ces

¹⁹³ Au lendemain d'un débat sur la légitimité des motions de soutien au chef de l'État en milieu universitaire, opposant le couple Mathias-Claude au camp du ministre de l'enseignement supérieur, un média écrira : « Mathias... écrase Fame Ndong » . Ce débat organisé à la veille des élections présidentielles de 2011 par le CAPED d'Alain, et mené devant une foule hystérique d'étudiants, confirme l'hypothèse de l'emprise croissante du sujet-entrepreneur sur la définition de la situation sociale camerounaise.

« traces » qui est mise en relief ici en tant que produit extirpé des interactions infinies qui se produisent chaque jour au sein de la société. Ce produit érigé en objet-institué acquiert par la suite une certaine capacité à assurer la « communication à distance » entre des individus, dans l'espace et dans le temps (Noirel, 2006 : 18). Le sujet-entrepreneur advient ainsi l'artisan d'un monde construit à partir d'une infinité de communications à distance qui se traduisent au quotidien par des actes concrets. Dans la réalité, ce monde utopique en devenir fait néanmoins face à des pesanteurs structurels en lien avec l'historicité même de l'État postcolonial. Ceci explique pourquoi en dépit des avancées majeures décelées, il demeure délicat de créditer l'hypothèse d'une action pleinement historique dans la mesure où la modification de la configuration sociale globale semble encore dans ses prémisses.

Chapitre 9 : Variations, limites des logiques d'action et esquisses théoriques de l'engagement entrepreneurial

Ce dernier chapitre poursuit trois orientations. La première est de proposer une typologie des logiques d'action du sujet-entrepreneur. Ces dernières découlent d'une déduction implicite à partir de l'analyse des récits et des observations menées. Les précédents tableaux nous ont permis de dégager des traits communs à certains sujets-entrepreneurs en fonction du domaine de l'activité, de l'orientation conféré à l'engagement, des types de valeurs qui animent les acteurs, de la posture adoptée vis-à-vis du pouvoir en place, des représentations partagées de la vocation et des formes de récits. Les quatre figures d'activistes, de critiques intellectuels, de plaidants et de discrets informent les logiques d'action qui, à leur tour, se polarisent au sein de deux principales postures non exclusives, symbolisées dans le présent chapitre par les figures du pionnier et du remuant. De cette polarisation, nous distinguons deux modèles d'engagement entrepreneurial que sont la confrontation et l'accommodation. Surtout, deux couples de logiques d'action différenciées investissent l'action entrepreneuriale. Il s'agit du couple postures critique/modérée, et du couple *aménagement à partir de la marge/ variante « by forcing »*. Si ces différentes variantes permettent de mieux cerner le sens de la dynamique entrepreneuriale, des insuffisances inhérentes aux logiques d'action du sujet-entrepreneur sont aussi relevées – deuxième orientation. Il s'agit de la relative emprise sur l'environnement, la menace de dé-subjectivation, la fermeture excessive sur soi et le déphasage intermittent avec la réalité. La troisième orientation propose des esquisses théoriques de l'engagement entrepreneurial. Elle met en exergue la réflexivité renouvelée au cœur de la dynamique de subjectivation tout en préconisant une approche « culturelle » du processus d'individualisation en sourdine.

I. Des postures entrepreneuriales entre pionniers et remuants

1. Le pionnier

Les entrepreneurs « purs », ayant mis sur pied une unité de production individualisée (ou autre établissement) à vocation économique, culturelle ou civique-citoyenne, se rapprochent de la posture de pionnier. Le sujet-entrepreneur pionnier est celui qui, parvenu à mettre un édifice entrepreneurial sur pied, le considère comme innovant au sein de l'environnement. Cet édifice peut être un organe de presse, un institut d'enseignement supérieur, une ONG

promouvant le développement, une entreprise économique ou un organe de promotion culturelle, voire citoyenne. À partir de son unité de production, le pionnier esquisse les contours de la cité utopique en projection. Il considère son édifice comme une contribution décisive à la construction d'une société neuve. Sa trame narrative insiste sur le fait d'être le *premier* à initier un tel édifice, ou à lui insuffler une orientation originale et encore inexistante au sein de l'environnement. Être pionnier ici, c'est se considérer subjectivement comme tel. Dans le récit, le besoin de dire « je » se vérifie également par la récurrence des exemples qui permettent à l'individualité de se présenter comme précurseur, comme unique.

« J'insiste sur le fait que pour les 4/5ème des journaux qui existaient à l'époque, c'était soit des gens qui promenaient des titres dans les mallettes, à l'exception de deux ou trois titres (je crois) qui pouvaient être repérables à travers un lieu un endroit (...). Est-ce que vous savez que *La Nouvelle Expression* est le premier journal camerounais à avoir ses propres outils de production ? Nous avons eu la première rotative en 1994. Depuis 1994 nous imprimons nous-mêmes notre journal parce que j'ai appris à l'école que quand on est dans une industrie, parce que contrairement à ce que les gens pensent, la presse est une industrie, c'est l'industrie de l'intelligence. Or pour avoir la maîtrise de tes coûts, il faut avoir la maîtrise des éléments principaux de tes coûts de production. 60 à 70% des coûts de fabrication d'un journal, c'est l'impression » (Séverin).

« Nous sommes en 1997 je pense, quand apparaît la première édition du journal. Il y avait à l'époque un vide qu'il était nécessaire de combler, un vide d'information. Il n'y avait que le monopole des radios, de la radio publique, et une présence plus ou moins assez grande de *Cameroon Tribune*. Là il y avait ce vide qu'il fallait combler » (Guibaï).

L'entrepreneur pionnier procéderait tel un Robinson Crusoé arrivant dans un territoire quasi-vierge. Ne voyant que du « vide » autour de lui, et percevant néanmoins quelques matériaux susceptibles d'être mis en valeur, il se lance dans une action entrepreneuriale perçue simultanément comme une expérience professionnelle et une contribution à l'édification de la société. Malet inaugure son entreprise en 1997 à un moment où les artistes plasticiens ne jouiraient, selon lui, d'aucune reconnaissance légale au Cameroun. L'entreprise de fabrication des médicaments génériques de Célestin est présentée, au moment de son inauguration en 2010, comme une *première* en Afrique centrale. Bernard pense être le *premier* à avoir propulsé la cause du monde paysan et des éleveurs locaux à l'échelon international. Bob, Éric et Ambroise, semblent convaincus d'être les *premiers* à envisager un modèle d'école inscrit dans la recherche des solutions aux véritables problèmes de l'environnement, et non calqué sur des modèles existants. Suivant les mots de Bob, c'est la recherche dans l'environnement camerounais de « l'école que je ne trouvais pas » qui conduit à la mise en place d'ISMA.

D'une certaine manière, le sujet-entrepreneur s'appuie sur la précarité environnementale pour situer la dimension moderne et innovante de son œuvre. Ce faisant, il prend la posture d'un précurseur-pionnier posant les fondements d'une nouvelle temporalité. Être unique, ou se présenter comme tel apparaît comme le principal critère de légitimation de l'action historique du pionnier. Ce dernier ne l'est pas nécessairement du fait de l'entreprise qui, suivant des critères objectifs, n'est pas toujours une première au sein de l'environnement. Le sentiment d'être unique provient d'abord du travail de subjectivation qui aura déterminé l'engagement entrepreneurial. Ce préalable amène l'individu à conférer une originalité à son œuvre en lui procurant du « sens ». À travers les épreuves à surmonter en vue de la consolidation de l'entreprise, le promoteur se forge un sens pratique, une morale et une vision du monde qui structurent son identité engagée. Le pionnier symbolise ainsi l'instance de structuration d'une véritable culture entrepreneuriale en travail.

« Beaucoup d'éléments entrent en jeu. D'abord il faut une certaine expérience dans la gestion d'entreprise, qui vous amène à ne guère vous soucier prioritairement de vos intérêts personnels. C'est-à-dire que je suis dirigeant mais je me définis comme un entrepreneur, au sens de quelqu'un qui veut le changement par l'action de l'entreprise. L'entreprise devient ainsi un instrument. Ce qui fait que quand le changement n'arrive pas, j'évite de confondre les moyens avec la finalité. En même temps, je me considère comme le plus grand créancier de l'entreprise, c'est-à-dire que je travaille sans regarder prioritairement l'avantage pécuniaire immédiat. Et même si je gagne de l'argent, je ne vais pas toucher en priorité. Si j'ai même des partenaires ou des salariés je vais d'abord les payer parce qu'ils n'ont pas le même état d'esprit que moi. Moi j'ai une vision de l'entreprise, une vision d'affaire. Donc je sais que chaque flux qui entre, la meilleure façon de gérer ces flux doit concourir à réinvestir. Et donc tout le monde n'est pas entrepreneur, vous voyez ? L'entrepreneur, c'est la personne qui prend les risques et veut le changement, et supporte le risque résiduel, c'est-à-dire que si ça échoue il pense qu'il va supporter. Donc c'est pour ça qu'il est le premier à mettre ses moyens, qu'il est le plus grand risquant. Là où les autres traînent les pieds, lui il met les siens. Quand les autres hésitent, l'entrepreneur est devant, vous voyez ? Donc si tu travailles moins, moi je travaille 12h par jour (...). Ce qui est important c'est de s'assurer que l'entreprise avance vers son objectif, sa mission (...). C'est un modèle qui est bâti pour devenir une firme internationale, c'est une société » (Babi).

L'attention entière du pionnier est focalisée sur son projet d'entreprise. Il vit et respire *par* et *pour* elle. C'est à celle-ci que l'essentiel de son énergie semble dédié. Le pionnier s'appréhende à partir des projections nourries qui stimulent et orientent son action présente. Peut-être, est-ce pourquoi son discours s'efforce toujours de s'accompagner d'éléments de justifications. De manière générale, les raisons manifestes d'agir s'appuient toujours sur une certaine idée du « vide » qui, réelle ou construite, permet au sujet-entrepreneur de légitimer son action. Il s'agit d'une nécessité subjective, voire subjectivée.

« Je me rappelle en 1995 quand je suis passé au ministère de la culture et que j'ai demandé à plusieurs personnes dans le ministère s'ils pouvaient avoir un répertoire d'artistes plasticiens, l'incompréhension a été totale. Aucune personne dans le ministère de la culture ne comprenait, ne connaissait ce qu'on appelle art plastique, et beaucoup m'envoyaient à l'industrie... Mais pourquoi je choisis les arts plastiques ? Mais parce que c'est un domaine qui est très exigeant, que je suis étonné que dans mon pays le Cameroun que je visite, je n'ai pas vu de théâtre, je n'ai pas vu de conservatoire, je n'ai pas vu d'école d'art, je n'ai pas vu de centre d'art, je n'ai pas vu de galerie d'art. Je n'arrivais pas à y croire » (Malet).

Le « vide » que perçoit le pionnier constituerait le point de départ de son engagement. Mais le seul constat du vide ne saurait à lui seul expliquer l'émergence du pionnier. Il faut ajouter l'effet qu'un tel constat produit en lui. Ce n'est pas la disposition d'un « capital » naturel en l'individu qui conditionnerait la production des « œuvres ». Mais la nature de l'environnement et sa « capacité » à susciter une émotion durable dédoublée par une envie réelle de se « réinventer », qui serait à l'origine de l'émergence de l'œuvre entrepreneuriale. Malet va abandonner une posture professionnelle confortable en France pour se re-crée dans un environnement précaire, mais appréhendé comme le *sien*. Le vide perçu par le pionnier lui confère une âme artistique qui se traduit par un besoin permanent d'introduction de l'inédit. Comme un quasi-artiste, Malet est nourri d'imaginations et projette de faire de l'entreprise une galerie, voire une cité des arts en vue de rassembler les créateurs et les demandeurs de ces produits culturels. Ce faisant, il s'auto-projette comme un concepteur-promoteur.

« Là, la question n'est pas de faire soi-même, ou de tout faire soi-même ou de même dire : «Fais comme ci fais comme ça». La question est de faire un environnement qui permet à ceux qui sont porteurs de projets et qui sont meneurs d'actions de mettre en œuvre et de montrer qu'il y a une dynamique porteuse » (Malet).

Malet est loin d'être le seul à se projeter comme un pionnier innovateur. Les industries de fabrication des pâtes alimentaires et des médicaments génériques de Célestin, l'appui apporté par Bernard aux initiatives paysannes, et les établissements d'enseignement supérieurs fondés respectivement par Éric, Bob et l'association d'Ambroise, semblent poursuivre un objectif « pionnier » commun de recentrage des perspectives de développement à partir de l'Afrique. S'efforçant de se démarquer de la conception « classique » de l'école, Bob affirme :

« L'école qu'on fait en Afrique et particulièrement dans notre sous-région d'Afrique centrale encore plus particulièrement au Cameroun, n'est pas une école pour le développement du Cameroun, pour la recherche des solutions aux problèmes des individus camerounais (...). Moi, je cherchais l'école que je ne voyais pas. J'ai pensé mon projet en disant : «Ce qu'il faut déjà corriger c'est tout ce que les autres font», c'est-à-dire ce qu'il faut, je dois poser comme contraire de ce que l'école à laquelle j'aspire doit

être. Et ça aussi ça été utile parce qu'il fallait que je vive ces expériences avec des particuliers, mais étant toujours "entier" » (Bob).

Le pionnier veut être un concepteur. Son entreprise est présentée comme œuvre conçue de ses mains propres et dédiée à la postérité. S'il s'identifie à son édifice, c'est parce qu'il voudrait y voir une forme miniaturisée de la société de ses rêves. En cela, le récit du pionnier s'appesantit sur l'entreprise présentée doublement comme le lieu de réalisation de son idéal de vie, et le lieu de fabrication d'une société alternative. Le pionnier est un organisateur, un rassembleur, celui qui donne le ton et fixe la direction. Mais s'il est pionnier, c'est presque toujours dans un domaine précis, son domaine de prédilection. Rentré dans son élément, il s'engage en s'octroyant la responsabilité de produire du social.

2. Le remuant

Cette posture est plus perceptible auprès des activistes et critiques intellectuels. Le remuant ne se présente pas nécessairement comme « unique ». L'idée d'être pionnier dans un domaine quelconque ne le traverse que peu, même lorsque l'entourage semble lui reconnaître une certaine spécificité. Ses raisons d'agir ne s'appuient pas nécessairement sur l'idée du « vide » à combler. Mais sur une certaine « éthique » qui interpellerait son sens de responsabilité. C'est un homme d'action, voire de terrain. Peu discret sur l'espace public, il est encore moins stratège que le « pionnier ». S'il ne court pas nécessairement après un gros projet, l'on perçoit à l'observation et avec l'analyse de son récit que ses prestations – souvent différenciées – concourent à la production sociale. Comme on peut le vérifier avec *La Grande palabre* de Jean-Bosco, remuer, c'est en même temps remuer les méninges et se remuer dans l'action en cherchant des solutions au projet à réaliser.

« Et pour moi, c'était comme un *Parlement de la rue*. Ayant suivi en même temps, avec les effets qui se passaient ailleurs, à Kinshasa par exemple en 2008, 2009, 2010 avec tout ce qui c'était passé en Côte d'Ivoire, avec ce qu'on appelait la *Sorbonne* et tout, je me suis dit qu'il fallait un modèle comme ça au Cameroun. J'ai pensé que ça pouvait aussi être un espace de la citoyenneté, un espace de la parole à la citoyenneté comme ailleurs. Voilà, il faut trouver les moyens, je m'en vais voir Roger Mongo, directeur de L'Harmattan Cameroun, puisque je n'avais plus d'argent. Il est la première personne à qui je parle de mon projet, de ce que nous faisons, j'explique : "Voilà l'idée, voici ce que j'ai conçu, qui sommes-nous et tout voilà mais il n'y a pas d'argent". Il me dit : "Bon, on lance le projet" » (Jean-Bosco).

Le remuant, le plus souvent, est peu posé. Il touche un peu à tout et s'engage partout où il pense pouvoir apporter un « plus ». Mathias, en plus d'être sur-sollicité par les médias indépendants et les organisateurs de conférences et séminaires, l'est encore davantage dans le

monde académique. Alain est en même temps enseignant de géopolitique à l'Université de Yaoundé II, membre fondateur d'un parti politique, et à la tête CAPED. L'engagement chez le remuant prend l'orientation d'une véritable *lutte frontale* contre l'élite au pouvoir. On le retrouve sur le terrain de la dénonciation, du plaidoyer et de la confrontation ouverte. La visibilité de son engagement est plus immédiate que celle du pionnier. Trois remuants sur quatre présentent la forme expressive de récit. Ce qui conduit à établir une affinité entre la manière de dire « je » et l'orientation conférée à l'action. Cette cohésion du sujet et de l'acteur se laisse percevoir à travers les récits « expressivistes » des remuants, où la forte tonalité épouse les postures d'action décrites et observées sur le terrain de l'engagement.

« En 2010 j'ai un collaborateur qui est Nko'o. Il est arrêté dans une affaire avec les Bibi Ngota, Serge Sabouang. Et on m'appelle pour me dire que Nko'o a été enlevé et qu'il est au Cener, qu'on appelle la DGRE. Je vais donc au Cener, je fais un scandale là-bas pendant 3 heures. Je ne bouge pas, on a même tenté ce jour-là de m'empoisonner, j'avais rendez-vous dans un café avec un journaliste dont je tairais le nom. Et au sortir du café, je vomis, j'ai la tête qui tourne, mais ils avaient programmé que j'allais vomir sur la route, ils allaient faire des photos. Il y avait deux agents du Cener parce qu'ils vont appeler un de mes collaborateurs après pour lui dire : "Dis à ta mère de faire attention". Je vais donc là-bas, je leur demande à voir Nko'o. Ils refusent, je proteste, je leur rappelle qu'il y a eu un nouveau code de procédure pénale qui renforce les libertés. Je leur rappelle que nous sommes en démocratie et que l'ordonnance de 1962 a été abolie. Je rappelle que le magistrat qui est mise en cause dans cette affaire, SG de la présidence, magistrat hors hiérarchie est plus au courant que moi des droits civiques et libertés, et donc qu'il n'y a plus de détention administrative. Le petit policier veut me faire des remontrances, je lui dis : "Monsieur j'ai les cheveux blancs je connais la maison". Il me dit : "Oui madame. Allez dans la salle d'attente". Je lui dis : "Je connais la salle d'attente, il y a une porte qui donne dans la chambre de torture, je connais cette salle d'attente, je ne m'assois pas". "Madame... s'il vous plaît...". Je dis : "Non ! Dites à Obelabut de venir parce que quand ça va chauffer, Esso dira qu'il n'est pas au courant, et c'est Obelabut qui va sauter". Pendant 3 heures, on tape donc. Parce qu'il y a une petite pièce où on commence la torture. C'est-à-dire que du temps de la dictature, on te convoque à 6h du matin, à 8h du matin, tu es assis là, beaucoup de gens circulent. Tu vois une maman en babouche elle est affalée là, elle n'attend rien du tout, elle est en train de voir si tu as le moral. Tu vois un jeune homme qui vient là, complètement débraillé, il vient voir si tu as le moral. Quand tu veux te lever on te dit : "Nooon, ça va se libérer". À 18h, les gens sont en train de partir, la porte s'ouvre et on te dit : "Vous pouvez venir pour votre entretien". Et là, tu te retrouves dans la chambre de pleurs. On commence à te torturer. Donc je connais la maison. Et tous les gars étaient à l'étage, ils me regardaient comme ça. Je leur dis : "Non, il y a mes gars". On appelle alors le gars qui était en train de mener les interrogatoires, il vient. Il me parle méchamment : "Madame... on vous a dit que (...)". Je lui dis : "Ne me regardez pas comme ça ! Vous êtes plus jeune que moi, moi je suis venu ici vous étiez en caleçon je ne sais même pas si vous étiez né. Donc ne me regardez pas comme ça, je ne parle pas des choses en l'air je ne suis pas folle, les gens là sont là-dedans. Si vous ne me les montrez pas, c'est que vous les torturez, ils sont en mauvais

état ou bien vous voulez leur casser le moral, leur dire qu'on vous a abandonné''. Et comme je sais que la chambre de torture est derrière je sais que Nko'o est là-bas avec Sabouang, je parle fort. Et Sabouang dit à Nko'o : ''Ta maman est venu faire le scandale ici''. Et ça a duré 3 heures. Après cela, Nko'o sort et vient me dire ce qu'il a eu comme torture, je fais une déclaration. Nko'o me dit : ''Maman ne sort pas la déclaration''. Je l'amène chez le médecin, il parle, le médecin écrit. On te torture de telle manière que le jour où tu sors, on ne voit aucune torture sur toi. C'est comme ça que je suis remarqué par les Américains qui ont été choqués par ce qui est arrivé à Nko'o, qu'on pouvait tenir les gens au secret, et les torturer pendant 8 jours. Et j'étais la seule à protester. Donc il y a eu ça, mais aussi mon parcours entier. Disons qu'ils ne savaient pas qu'il y avait de jeunes gens qui luttait en clandestinité pour la démocratie et le multipartisme. Voilà c'est surtout pour ça que j'ai eu le prix qui va provoquer un tollé général au sein du gouvernement camerounais » (Henriette).

L'expérience du remuant provient de ses multiples activités. Cette implication plurielle sédimente en lui un caractère expressif qui, le plus souvent, nourrit son noyau identitaire. Très souvent, l'investissement dans plusieurs activités entraîne la perte de maîtrise de son agenda quotidien. Mathias vit au rythme des multiples sollicitations médiatiques et/ou citoyennes. Vers l'année 2003, il adopte un langage incisif vis-à-vis du pouvoir à qui il impute directement la responsabilité principale de l'inertie politique¹⁹⁴. Rejoint ensuite dans cette posture par Olivier, Alain et Claude, ces derniers, en plus de contribuer à l'animation de l'espace public, vont stimuler l'émergence d'une conscience de classe apparentée à une communauté utopique. Alain et Olivier, hyper-fixés sur leurs activités politiques, vont y importer cette posture critique. Plus encore que le pionnier, le remuant est d'abord un passionné. Il est submergé par ses multiples activités. La passion et l'émotion qui l'animent structurent grandement son récit de vie. Les activités du remuant affectent souvent sa vie privée. Il lui devient souvent difficile de préserver un espace intime. Toujours, flirte-t-il avec un risque de vulnérabilité.

« Donc j'ai eu la chance de faire beaucoup de choses, cela m'a permis de côtoyer beaucoup de choses, de voir beaucoup de choses, de connaître beaucoup de choses, les menaces, les avantages et tout. En fait, ça me confère une fierté parce que je peux partager avec les uns et les autres (...) Je ne peux pas vous dire les dossiers sur lesquels j'ai travaillé, il y avait un moment où les gens pensaient que je travaillais au Palais de justice parce que j'y suivais régulièrement les dossiers (...) Ahmadou Ali, ce qu'il a fait ici à Nkondengui, la grève des gardiens de prison en 2007, c'est moi qui ai facilité leur libération. Je suis allée dire aux journaux dans la nuit : ''Écrivez que les gars sont au CED''. Parce que ni les familles ni personne ne savaient pas là où ils étaient. C'est moi qui les appelle donc dans la nuit

¹⁹⁴ C'est ainsi que la modification en 2008 de certaines dispositions constitutionnelles par le Président Biya, en vue de se présenter à nouveau aux élections présidentielles prévues en 2011, va révéler Mathias comme le plus virulent critique de cette « stratégie monopoliste ».

pour leur dire cela, *Le Messager, La Nouvelle Expression* et tout. Ils m'ont dit : "Si c'est toi qui le dis...". Le lendemain ils ont écrit, titré, TBC, RFI en fait le monde m'appelait. J'étais sûre parce que comme on avait arraché les téléphones à tout le monde, Dieu avait fait qu'un gardien de prison qui était à Mfou et qui me connaissait parce que j'allais partout pour voir ce qui se passait. Alors ce gardien me dit : "Maman j'avais mon téléphone caché dans mon sexe". Il me dit : "Comme on ne sait pas où nous sommes", en plus ça passait mal, il me dit donc : "C'est moi, je suis parmi ceux qu'on a arrêté le matin et nous sommes à tel endroit, on n'a pas encore mangé rien". J'ai dit : "Ça va". J'ai appelé les journaux le lendemain ils ont titré. Et c'était avec les femmes et tout. Il faut vous dire qu'il y a des gardiens de prison qui venaient me trouver ici pour leurs problèmes, donc il faut comprendre qu'il y a des choses parfois que l'on ne peut pas imaginer (...). À n'importe quel moment il fallait être prêt, on était des soldats... Il y a des jours où il fallait être au bureau jusqu'à 2h du matin. Il y a des choses, femme ou pas femme, quand on a pris un certain nombre d'engagement, il faut le respecter » (Madeleine).

Tableau 9 : croisement pionniers/ remuants et formes de récits

	Pionniers		Remuants		
Pôle réflexiviste	Haman ; Malet ;	XXXXXXXXXXXX	XXXXXXXXXXXX	Jackson ;	
	Célestin	Babi ; Ambroise ;	XXXXXXXXXXXX		
Pôle expressiviste	Tayou ; Bob ;	Guibaï ;	XXXXXXXXXXXX	Mathias ;	
	Claire	Séverin ; Bernard	Mbog ; Olivier	Alain ;	Jean-Bosco ; Henriette ; Madeleine ; Claude

Tableau 10 : croisement pionniers/ remuants et modèle d'éthique

	Pionniers		Remuants		
Éthique de conviction	Tayou ;	XXXXXXXXXXXX	Olivier ; Mbog ;	Jean-Bosco ; Henriette ;	
	XXXXXXXXXXXX	Bernard	XXXXXXXXXXXX	Madeleine ; Alain ; Claude ; Mathias ;	
Éthique de responsabilité	Haman ; Malet ;	Ambroise ;	XXXXXXXXXXXX	Jackson ;	
	Claire ; Célestin ;	Bob ; Guibaï	Babi ; Séverin ;	XXXXXXXXXXXX	

Jusqu'aux tableaux 7 et 8, l'on s'est efforcé de cerner le sens de l'action entrepreneuriale à partir des logiques du sujet. Nous avons pu relever la préséance de la variante expressive sur la variante réflexive. Aussi, il est apparu que l'éthique de conviction, domaine des activistes et critiques intellectuels, est plus compatible avec la variante expressive du récit. Les tableaux 9 et 10 permettent d'avancer dans la compréhension du sens de l'engagement entrepreneurial. En croisant le diptyque pionniers/ remuants avec les formes de récits et les modèles d'éthiques, quelques observations essentielles sont dégagées. La première remarque confirme

l'hypothèse selon laquelle l'expressivité constitue le principal moteur de la dynamique entrepreneuriale. Les figures composantes de ce pôle se trouvent autant chez les pionniers que chez les remuants. La deuxième remarque est que le pôle *réflexiviste* est incompatible avec la posture de remuant, et se retrouve essentiellement investi par les pionniers. En troisième lieu, nous relevons que tous les pionniers, à l'exception d'Éric, se retrouvent dans l'éthique de responsabilité ; de même que tous les remuants, à l'exception de Jackson, sont regroupés au sein de l'éthique de conviction. Le remuant serait peu compatible avec l'éthique de responsabilité, de la même manière que le pionnier s'articule difficilement avec l'éthique de conviction. À partir de ces remarques, nous pouvons établir des affinités entre la posture de remuant et l'éthique de conviction d'une part, et entre la posture de pionnier et l'éthique de responsabilité, d'autre part. Cependant, une lecture perspectiviste de l'engagement entrepreneuriale invite à l'imbrication des deux postures.

3. Une nécessaire articulation du pionnier et du remuant

Le diptyque pionnier/remuant est d'abord une classification inspirée des formes de récits et appuyée sur des critères objectifs tirés de l'exercice des activités du sujet-entrepreneur. Une approche perspectiviste de ces deux postures indique qu'il s'agit d'abord de types idéaux. De façon objective, le pionnier se présente d'abord comme un pur entrepreneur porteur de projets. Mais s'il est *pionnier*, c'est aussi parce que des déterminants objectifs recourent un récit orienté vers la mise en relief de la variable « innovation ». L'individu ici n'inscrit pas son entreprise à la suite d'une file historique au sein de laquelle il revendiquerait une certaine filiation. Plutôt se perçoit-il comme une sorte de rénovateur. Pourtant, le recouplement des différents récits des pionniers et les observations « à distance » effectuées laissent percevoir certaines propriétés propres aux remuants, présentes aussi chez des pionniers. Célestin est sans cesse interpellé par le modèle politique de gouvernance. Il écrit régulièrement des lettres ouvertes aux autorités. Bernard est très engagé sur le « terrain » de la contestation et du plaidoyer, et Séverin ne cesse de faire du lobbying auprès des hauts commis de l'État. Guibaï n'arrête pas de « taper le tam-tam », et le désir d'amélioration du cadre juridique des prisonnières amène Claire à rencontrer régulièrement les élites de tutelle.

Le remuant n'est pas à la tête d'une unité de production entrepreneuriale. Il est le prototype d'un activiste engagé. Sa posture vis-à-vis de l'élite au pouvoir est officiellement reconnue et constamment réaffirmée à travers discours prononcé au sein de l'espace public. Mathias, Claude, Jean-Bosco et Henriette se présentent aux yeux de l'opinion comme des dissidents.

Sans être porteurs de projets hébergés au sein d'un édifice entrepreneurial physique, les remuants au fil du temps finissent par apparaître aux yeux de l'opinion comme des pionniers du contemporain en promotion. À la différence des pionniers « purs », les remuants s'inscrivent dans une filiation historique objectivée (Henriette) ou subjectivée (Mathias, Mbog), traduisant une certaine réappropriation de l'inconscient historique. Cette inscription dans un idéal historique utopique conférerait de la cohérence à leurs activités plurielles dont le sens échappe souvent au regard commun. Bien plus, durant le processus de maturation biographique, il arrive qu'une même trajectoire oscille entre remuant et pionnier. Dès lors, nous nous retrouvons avec des pionniers *de fait* qui font en même temps prévaloir leur sensibilité de remuants. De même qu'au sein de ses derniers, l'on se retrouve considéré – souvent malgré soi – comme pionnier, à l'instar d'Henriette qui apparaît comme une pionnière dans le combat pour les droits et libertés publiques. Ceci expliquerait que l'on ait des profils de pionniers empreints de sensibilité de remuants. Et vice-versa.

Le remuant poursuit plusieurs activités différenciées en même temps. S'il semble moins concentré sur le développement d'un projet d'entreprise concret, il reste néanmoins fortement habité par l'idéal de participation à la construction d'une nouvelle cité. Alain est un drôle de remuant qui se propose de jouer un rôle pionnier dans le développement politique au Cameroun, notamment avec la création d'un parti d'opposition. À la question de savoir comment il parvient à mener différentes activités de manière simultanée, sa réponse sera immédiate :

« Tout simplement en courant, en essayant de ne délaissier aucune des activités, en essayant de remplir son contrat chaque fois qu'on nous sollicite. À l'université, faire l'effort d'assumer ses responsabilités d'enseignant. Sur le terrain politique, faire l'effort d'assumer ses charges. Et dans le domaine de la recherche, produire ses articles, participer aux séminaires. Donc ça demande que l'on coure en permanence. Peut-être que c'est pas plus mal » (Alain).

Cette réponse peu convaincante est pourtant la seule que nous parviendrons à tirer d'Alain. Son exemple montre qu'il n'est pas toujours aisé de tracer une démarcation nette entre le remuant et le pionnier. Les activités d'Alain se concentrent sur des édifices qu'il a lui-même participé à fonder. Mais à la différence de l'entrepreneur « pur », Alain n'est pas tant rattaché à ces édifices qu'à l'idée de participer au changement du système. Ceci expliquerait probablement la cession « volontaire » de la présidence du parti politique fondé par lui à un universitaire-juriste de renom. De même, ses activités économiques semblent être motivées par le besoin de préserver une marge de manœuvre dans son engagement. Après avoir

cheminé quelques temps avec Alain, Olivier va fonder son propre parti. Ce parti naît à la suite d'une dissension sur la place à accorder à la « foi chrétienne » au sein de l'organisation politique. Convaincu de la supériorité du « spirituel » sur le « temporel », Olivier se trouvera astreint à créer un parti afin d'avoir un espace d'exercice d'aspirations politiques proches de son identité désirée. Avec son concept de *foïisme politique*, il apparaît de plus en plus comme un pionnier dans l'intégration du religieux à l'intérieur du champ politique local. Pourtant, Olivier serait d'abord un remuant, au regard même de sa trajectoire.

La figure du remuant, quand elle parvient à faire l'unanimité au sein de l'espace social comme un leader, peut finir par tendre vers le pionnier. On le devient parce que l'on est parvenu à élever son nom au-dessus du Moi environnemental, et à l'associer à un domaine précis au point d'en devenir son symbole. C'est le cas de Mathias qui est parvenu à se présenter comme le symbole du débat critique au Cameroun. De même, Madeleine représente l'imaginaire même du mérite féminin et du combat pour les droits humains. Mbog, quant à lui, serait en train de s'établir comme une voix autorisée de l'ancestralité africaine. L'aura acquise devient une ressource symbolique décisive dans la continuité de l'œuvre entrepreneuriale, comme on peut le vérifier chez Mbog qui vient de s'octroyer la tâche de :

« ... faire des analyses chimiques de ces feuilles, en déduire tous les principes actifs, voir comment elles peuvent servir de canevas pour que l'Afrique se réimpose comme la matière première de toutes les richesses végétales » (Mbog).

Être pionnier n'exclut pas que l'on soit également en train de remuer, de même qu'être remuant peut renfermer un processus vers le stade historique de pionnier. À travers le cas de Mbog, le pionnier apparaît finalement comme celui-là qui pense et se vit comme tel, sans égard au verdict objectif de l'environnement. S'il pense et vit comme pionnier, c'est peut-être parce qu'il croit en la supériorité de la superstructure mentale qui l'anime. L'absence de concrétisation au niveau de l'infrastructure matérielle est ainsi considérée comme une transition dans la mesure où le sujet-entrepreneur, peu réaliste et moins rationnel, vit davantage dans le projet. De remuant au départ, Mbog serait en train de s'installer subjectivement dans l'état d'esprit de pionnier.

« C'est ce que je disais à Mathias, que "Si tu n'écris pas la théorie de droit je vais l'écrire". Oui, je répète ça à chacun. Comme vous ne voulez pas, comme vous croyez qu'il n'y a rien. Il faut bien qu'il y ait des Africains qui se penchent dessus. Je ne suis pas juriste, mais je suis obligé de devenir juriste, parce que je vois autour de moi qu'il y a le vide. Est-ce que moi je peux écrire l'économie plus qu'un économiste. Non ! Mais je suis contraint de m'y mettre parce que je me rends à l'évidence que la seule

chose que je dois faire c'est de m'y mettre (...) Parce que tout est à faire. C'est ce que les Cheikh et Théophile Obenga ont fait. Et quand tout est à faire, il faut faire ce trajet, et qui n'est pas si compliqué hein. Cheikh Anta Diop a fait comment pour devenir l'un des plus grands linguistes, lui qui était ingénieur ? Ça veut dire qu'en réalité, du moment où on a décidé que le cerveau soit mobilisé pour ça, un être humain passe facilement d'une chose à une autre » (Mbog).

Le pionnier pose les bases et fondations de l'édifice. Il est à cet effet un concepteur. Mais pour faire évoluer l'édifice, il a besoin du concours du remuant. C'est ce dernier qui donne du rythme et définit le régime et l'intensité du travail en exercice. L'entrepreneur-remuant est ainsi l'*homo laborans* qui se distingue à travers le travail de son corps là où l'entrepreneur-pionnier se présente comme un *homo faber* œuvrant avec ses mains (Arendt, 2010). Des intellectuels engagés au sein de l'espace public et en même temps leaders d'opinion rentrent essentiellement dans la catégorie de remuants. Ces intellectuels leaders d'opinion qui ont refusé de « manger » avec le pouvoir, voire de le « caresser dans le sens du poil », sont constamment sollicités « bénévolement » par des journaux indépendants pour éclairer l'opinion sur des sujets d'actualité. Cette fusion permettrait la construction et la consolidation d'un tandem identitaire essentiel à la production du social.

Au fond, les préoccupations similaires partagées entre le pionnier et le remuant débouchent sur des formes d'interaction infinies qui se recourent continuellement au sein d'une *configuration* dynamique. Au sein de la dynamique en coproduction, le pionnier semble plus ou moins discret, là où le remuant est en permanente confrontation avec le « terrain », c'est-à-dire au contact de l'empiricité sociale. Ce contact plus direct avec le monde social se renforce par ses multiples apparitions publiques. Ce qui l'érige en principal représentant des aspirations populaires. Cette responsabilité pèse continuellement sur lui tout en en faisant un pionnier-précurseur d'une contemporanéité encore inexistante. L'entrepreneur-remuant rentre nécessairement dans un créneau qui le conduit à examiner constamment la société en vue d'apporter des éclairages sur sa trajectoire. Tant et si bien qu'au final, le pionnier-artiste et le remuant-artisan finissent très souvent par se retrouver intriqués au sein d'un schème identitaire similaire, du fait de leur commune participation à la dynamique entrepreneuriale.

II. Deux modèles d'engagement entrepreneurial. La confrontation et l'accommodation

Pour faire triompher l'identité désirée sur la destinée sociale, les sujets-entrepreneurs recourent à des modèles différenciés d'engagement entrepreneurial. Ces modèles peuvent être fonction des postures subjectives et/ou des histoires personnelles. Elles n'en sont pas moins influencées par des facteurs objectifs-environnementaux d'exercice de l'action. Nous

distinguons le modèle d'engagement par « confrontation » du modèle par « accommodation ». Le premier s'opère de manière « hard », présentant une individualité davantage sensible à ses convictions individuelles au détriment des injonctions objectives de l'environnement. Le second modèle s'exerce de manière « soft ». Dans ce dernier cas, l'individu atténue l'impulsion de ses émotions en adoptant une attitude plus discrète¹⁹⁵ et mesurée. Mais si certains sujets-entrepreneurs agrémentent davantage leur identité entrepreneuriale à travers le modèle « hard » d'engagement là où d'autres préfèrent l'inverse, il existe aussi des cas de changement de cap au cours d'une même trajectoire.

1. L'engagement par la confrontation

Le modèle « hard » de l'engagement est le propre des individus passionnés. L'action ici semble régulièrement appuyée sur le tandem émotion/convictions. Les représentants des formes expressives de récits se retrouvent davantage au sein de ce modèle, au détriment des formes réflexives de récit. De même, si quelques pionniers peuvent s'y retrouver, il s'agit d'abord de l'apanage des remuants. Le tandem émotion/convictions serait au fondement du modèle d'engagement par confrontation. Cette logique d'action, consolidée par l'habitude du « front », finit souvent par déteindre sur les choix de vie et les rapports sociaux banals. Le tenant du « hard » appréhende la vie sous le label du conflit, voire de la guerre. Peut-être est-ce pourquoi fronder, foncer et forcer relèvent de son quotidien. À l'intérieur de cette typologie d'action, nous distinguons la variante « choc-permanent » de la variante « choc-astreint ».

1-1. La variante choc-permanent de l'engagement par confrontation

Henriette apparaît comme le prototype même de la première variante. L'adversité semble être son lot quotidien. Elle s'y épanouit à la limite, l'environnement aidant.

« Un jour j'écris un article, vraiment de colère. Pourquoi ? Parce que la route de Soa ne fait que tuer les enfants et *Cameroun Tribune* publie l'information en disant que Chantal va donner les cercueils. Alors ça m'a mis dans une haine (...). Et donc j'écris un article titré : “Des cercueils comme des bonbons”, comme pour dire que la première dame distribue des cercueils comme si elle distribuait des bonbons. Elle l'a déjà fait des années précédentes (...). Quand je deviens présidente de *Transparency*, je suis en guerre contre Abah Abah¹⁹⁶ dans le journal *Le Front*. Dès qu'Abah Abah voit que je suis Présidente, c'est Richard Touna qui me l'annonce le premier. On est à la levée du corps de notre camarade, notre confrère Ndachi Tagne, Richard Touna qui était un homme d'Abah Abah arrive. J'étais avec Pauline Biyong et Batongue. Il dit : “Henriette, on ne peut pas mettre *Transparency* entre des mains

¹⁹⁵ La discrétion est à entendre ici en rapport avec la confrontation aux élites politiques dominantes en place.

¹⁹⁶ Ancien ministre des finances, aujourd'hui incarcéré pour détournement des fonds publics.

incontrôlable hein, ton affaire-là va capoter”. Je lui dis : “C’est un message de qui ?”. Il me dit : “Grande sœur, je t’ai seulement dit”. Et Abah va mettre les moyens au point où mes amis de *Transparency* vont déclencher une élection. On va acheter la section d’Ebolowa. Quand la section de Bamenda arrive, on dit qu’elle ne peut pas voter. Et Maître Nguini (qui est l’actuel président de *Transparency*) m’appelle pour me dire : “Tu sais que j’ai beaucoup de respect pour toi grande sœur, mais ton image est désastreuse. Tu ne peux pas diriger *Transparency*”. Ils disent qu’ils ont été à l’ambassade des USA, qu’on a dit que je suis très mauvaise, les gars même d’Allemagne viennent, commencent à me parler. J’ai fait un scandale à l’aéroport. Les gars arrivent et me font venir à l’aéroport, je viens et trouve deux petits Allemands qui commencent à me faire la leçon. Je leur dis : “Mais vous sortez d’où, vous parlez à qui comme ça, vous avez mené quel combat dans votre pays ? Vous êtes malades ?”. Je commence à hurler, la foule vient, et comme les Camerounais, on dit seulement : “Vends-moi ton problème”. La foule commence à demander : “Quels sont ces petits blancs qui terrorisent notre maman ?”. Je me mets donc à parler. Ils se sont tus, ils ont présenté des excuses, ils sont partis. J’ai écrit un article, j’ai dit : “Moi Henriette..., subversive et fière de l’être”, où j’ai tapé sur les petits bébés d’or qui dirigent le truc, c’est-à-dire Akere Muna fils de l’autre et Nguini fils de l’autre. Et j’ai quitté mes fonctions comme ça. Ils ont organisé une élection je n’étais pas d’accord, je suis sortie avec les sections à qui on a refusé le vote » (Henriette).

Aux côtés d’Henriette, Jean-Bosco, Madeleine, le « jeune » Séverin, Alain, Mbog et, dans une certaine mesure, Olivier rentrent dans la variante du choc-permanent. L’individu ne recherche pas obligatoirement à résoudre un problème public précis. Son action est d’abord animée par l’envie profonde de laisser exprimer son ressentiment vis-à-vis d’un problème conjoncturel. Le représentant de cette catégorie est principalement habité par le besoin s’impliquer corporellement aux processus. Si le désir de faire triompher sa sensibilité dans une situation historique donnée constitue la principale raison manifeste de son engagement, ce dernier n’en repose pas moins implicitement sur une motivation latente qui semble renvoyer fatalement à la cause-Afrique. Se confronter, ce n’est pas seulement refuser de se plier devant le système dominant. C’est aussi récuser la posture tactique ou purement stratégique en vue d’atteindre des fins escomptées. Se confronter, c’est agir à visage découvert en face de l’adversaire – fut-il redoutable – sans être dans l’obligation d’adopter une langue de bois.

À l’instar d’Henriette, la confrontation permanente ferait partie du quotidien de Jean-Bosco. Autre prototype du « choc-permanent », sa sensibilité semble telle qu’il ne saurait vivre autrement. La posture « hard » serait le prix à payer pour faire advenir la société désirée. L’on a ainsi l’impression que son état d’esprit est porté vers la recherche du « choc » avec les autorités gouvernantes. Dès son entrée dans la fonction publique, il adhère la branche « indocile » du mouvement syndical. Ce qui lui vaudra des affectations disciplinaires fréquentes durant la décennie de 1990. Dans la foulée de la décennie 2000, on le voit militer

auprès de l'écrivain dissident Mongo Beti, et fonder, avec Henriette, la section camerounaise de *Transparency International*. En 2008, il lance le journal *Germinal* qui se fait remarquer par des titres « provocateurs », tel : « L'argent est le bien de Paul Biya », ou encore : « Succession à la tête de l'État ». Et de même que le journal *Bebela* lancé par Henriette ne fera pas long feu – faute de déficit de management – de même le journal de Jean-Bosco butera face à des difficultés conjoncturelles dues principalement à sa logique de confrontation.

« Cette surprise – réussite de la conférence-débat lancée sur la succession à la tête de l'État – m'inspirera une autre idée (celle de *La Grande palabre*). Je me dis : “Ok, il faut maintenant trouver des voies et moyens pour trouver un cadre de discussions qui, en même temps, pourrait faire la promotion de *Germinal*”. Déjà, nous n'avons pas de publicités, et tous ceux vers lesquels nous sommes partis nous disent : “Non, votre ligne éditoriale ne nous permet pas de vous financer parce que si maintenant nous donnons la publicité, alors là on va dire que c'est nous qui vous finançons pour *tirer* sur le régime” » (Jean-Bosco).

L'adepte de la confrontation permanente calcule peu. Son souci principal étant d'ajuster son action à sa sensibilité expressive qui, elle-même semble recouper ses convictions. L'idée de mener une « vie bonne », c'est-à-dire ajusté à ce qu'il pense « bon », semble plus prégnante que l'efficacité réelle de l'action. L'important chez lui est de consolider ses convictions. Remuant et expressif, il est plus enclin à faire ressortir sa posture subjective :

« Moi je vais jusqu'au bout de ma logique jusqu'à ma mort pour continuer dans cette défense. Mon engouement que j'ai eu depuis ma naissance peut être c'est Dieu qui l'a voulu, qui m'a donné ces forces. J'ai combattu au moment où il y avait des commandements opérationnels ici, des gens demandaient si j'étais devenue folle et tout. C'était trop de risques que j'avais pris, j'ai failli parce qu'il y a beaucoup de choses mais je dis Dieu m'a protégé dans tout ça parce que dans tout ce qu'on fait là, s'il n'y a pas la main de Dieu sur vous, vous ne pouvez rien et vous n'arriveriez même pas et ça il faut le comprendre. Et c'est ce que je dis toujours aux gens, qu'il n'y a que Lui pour nous protéger, pour nous accompagner dans tout ce qu'on fait. Moi je continue dans ma logique » (Madeleine).

« Mon action est structurée par mon objectif, par ma posture d'homme politique, et notamment d'homme politique de l'opposition. Vous savez très bien qu'au Cameroun, ce n'est pas valorisant d'être opposant. Et de surcroît de travailler pour l'État. Parce que les chefs, des collègues ne se gênent pas de vous rappeler que : “Comment vous pouvez critiquer le système alors que l'État vous donne du travail?”. Je dis : “Non, l'État ne me donne pas du travail, je gagne un salaire pour le travail pour lequel je suis même prêt à rendre mon tablier s'il le faut”. À plusieurs endroits, j'ai rencontré pas mal de difficultés, mais à l'université j'ai dû batailler et je bataille en permanence » (Alain).

Au cours d'une mobilisation organisée en février 2016, entre autres, par Alain devant l'Assemblée nationale à Yaoundé, une intervention « musclée » des forces de l'ordre viendra

dispenser les manifestants. Portant les séquelles de cet épisode, Alain ne manquera guère l'occasion de dénoncer les exactions du régime au pouvoir devant l'espace public.

Image 1 : Alain soulevant son pied plâtré au cours d'un débat télévisé en direct



L'image 1 ci-dessus présente ainsi Alain, remonté contre un journaliste dont les provocations l'obligeront à présenter son pied plâtré en plein plateau pour légitimer ses dénonciations. Alain est pourtant perçu, à l'instar des sujets-entrepreneurs de la présente variante, comme un adepte du « chaos ». Comme le lui fera remarquer le journaliste « provocateur » et « sympathisant » du régime en place, un penchant « révolutionnaire » anime probablement Alain – et d'autres représentants de la variante du choc-permanent –, même si l'observation des faits présente d'abord un activiste politique et/ou citoyen. La posture potentiellement révolutionnaire se laisse davantage révéler à travers la démarche de Mbog, chez qui l'utopie de la cause-Afrique est très prégnante, au point d'étouffer les raisons manifestes d'agir. Éprouvant, à la limite, un profond mépris vis-à-vis de l'élite au pouvoir, son discours connote une certaine indifférence vis-à-vis de cette dernière. La logique de confrontation permanente qui l'habite épouse une forme panafricaniste-culturaliste.

« Pour comprendre la pensée africaine il faut mettre Dieu de côté, mieux, il faut refaire le chemin de l'Afrique. Et si tu mets Jésus devant tu ne peux pas refaire le chemin de l'Afrique. Parce que l'église a eu pour but de mettre dans le cerveau des Africains que cette affaire de l'Afrique là, c'est des fétiches et la sorcellerie. Et brusquement ça vous bloque (...) Pourquoi c'est nous seuls qui sommes là, on finit le *Ngondo* on fait le culte œcuménique. *Idem* pour le *Noun*. Parce que c'est des aliénés. Les autres conservent ce qu'ils ont, nous on donne et on donne aux autres et on prétend que c'est universel (...). Il s'agit pour nous d'avoir notre théorie ferme contre les autres. Parce que, eux, ils ne font que ça. Quand

Bush, quand Sarko bombardent le Mali ou la Libye, c'est parce que ce sont les autres. Nous sommes les seuls qui voulions faire des symbioses qui n'existent pas (...) Est-ce qu'un musulman peut prendre et écrire au nom de la foi chrétienne ? Est-ce que la papauté-là qui nous a mis en esclavage a écrit en notre nom ? Pourquoi on veut être plus symbiotique que les autres ? Et c'est ça que Mathias a comme problème. Nous voulons écrire en étant en train de caresser les autres dans le sens du poil. Il nous faut notre propre boîte noire. Ça n'existe pas une pensée symbiotique. La pensée de symbiose c'est la pensée des aliénés... Un Arabe est Arabe, un Juif est Juif, tu peux voir le Juif faire ça ? (...) L'Afrique n'a pas de ciment culturel à cause de ces questions-là. Quand les Arabes se battent ils s'asseyent, Israël, les USA... Quand on dit que la Turquie n'entre pas en Europe, c'est entre eux. Quand les Japonais s'asseyent, ce sont les Japonais. Il n'y a qu'en Afrique que quand les gens s'asseyent, ils se mettent en train de donner leur âme ailleurs (...) On ne peut pas continuer comme ça. Tu comprends pourquoi je suis souvent violent. Parce qu'il ne faut pas exagérer avec nos ancêtres. Non seulement ces gars-là nous ont mis en esclavage. C'est un peu comme si tu es avec l'ennemi de ton père, qui a tué ton père, tu t'assois avec lui, tu manges avec lui. L'Occident n'a même pas encore commencé à demander pardon pour l'esclavage, des millions de personnes. L'Église catholique qui a déporté des gens en esclavage personne ne lui demande des comptes. Mais on s'assoie pour causer avec eux. Est-ce que tu peux tuer un seul Arabe et on s'assoie on te regarde ? Nous des millions de personnes ont été déportées. Non seulement, les classes de pédophiles, tous les enfants qui ont les fesses complètement bousillées. Et les Africains trouvent moyen de prendre la Bible et d'aller à l'Église ! » (Mbog).

La confrontation permanente prend une orientation plus spiritualisée chez Mbog. En conflit contre tout et rien, il semble assez remonté contre une certaine image présentée par l'Afrique actuelle. Dans ses envolées les plus insoupçonnables, il fustige des figures historiques appréciées par d'autres figures entrepreneuriales. Prisonnier de son utopie, il s'en prend aux détails que d'aucuns négligeraient, et apparaît de ce fait comme le plus marginal des sujets-entrepreneurs de notre échantillon. Le choc-permanent serait stimulé par le cadre d'action emprunté. Cette voie apparaîtrait dans ce cas comme l'unique voie possible d'exister en tant que « je ». Plus que l'inverse, c'est davantage la subjectivité personnelle qui travaille continuellement la réflexivité dans le sens de maintenir un discours crédible et susceptible de légitimer l'action par confrontation au détriment d'autres postures possibles.

1-2. La variante choc-astreint de l'engagement par confrontation

À côté de la variante de « choc-permanent », se trouve également le « choc-astreint ». Ici, le recours au choc n'est ni un penchant « naturel », ni une obligation, mais surtout un devoir qui interpelle le sens de responsabilité. Il est le fait des sujets-entrepreneurs ayant réalisé un certain équilibre entre l'émotion et le recul réflexif. L'émotion pousse à l'action. Elle entretient l'action. C'est le creuset des convictions. Son désavantage est de bloquer les

possibilités de communication avec *autrui*. Ce qui est souvent une perte pour la productivité sociale. Le recul réflexif permet de réajuster l'action. Il a l'avantage d'éviter un certain gaspillage d'énergie, voire une perte « ridicule » de certaines opportunités déterminantes pour la viabilité de l'engagement. Mais son inconvénient se trouve dans la possible perte de sensibilité vis-à-vis de l'engagement entrepreneurial qui finit souvent par devenir une simple routine. Ici, la menace de « retournement » est plus prégnante. Le modèle du « choc-astreint » semble pallier les insuffisances des deux pôles. Il suppose un recours au « choc » moins lié à l'émotivité personnelle¹⁹⁷ qu'à la nécessité dictée par le devoir. C'est le propre des critiques intellectuels (Ambroise, Mathias, Claude et Babi). L'intellectuel leader d'opinion se trouve plus astreint, au regard du diagnostic qu'il se fait de son environnement, d'adopter une posture critique qui le propulse dans des zones de confrontation directe ou symbolique avec l'élite dominante. Ce qui ne signifie guère qu'il court nécessairement après le « choc », mais simplement que la posture adoptée l'astreint en partie à cette logique.

« Donc c'est pour ça que dans une situation d'aggravation des conditions de vie comme celles-ci, il faut nécessairement des gens qui disent des choses qui marchent mal pour amener les gens à avoir un regard sur cela et à les améliorer. Et c'est cela le combat qui est le mien » (Claude).

Ambroise et ses camarades, durant la période des « villes mortes », vont se trouver astreint à rentrer dans la confrontation avec le régime à travers la publication clandestine des livres blancs. Dans ce cas précis, la confrontation astreinte prend le sens d'une résistance contre la reprise autoritaire, mais aussi en vue de préserver le sujet présent en l'individu.

« De mon côté en tout cas, il n'était pas question que je m'engage dans une association ayant au préalable accepté de faire allégeance à des gens de quelque manière que ce soit, notamment au régime. C'est ainsi que lorsque l'élite gouvernante s'est rendue compte de l'élan dynamique en perspective de notre groupe, Andze Tsoungui¹⁹⁸ a interdit l'association dans immédiat, alors qu'on avait à peine commencé à recruter les membres. Il avait tout simplement vu qu'il y avait de l'engouement ordinaire autour de ce que nous faisons. Nous étions un certain nombre, le feu Ndachi Tagne, qui était un journaliste était par exemple avec nous. Ce dernier avait un sens d'organisation assez poussé. C'est lui qui nous avait aidés à mettre ce projet sur pied. Quant à moi, je n'étais que le porte-parole de l'association. Nous avons ainsi à peine commencé lorsque l'association a été interdite (...) En ce moment, j'étais professeur à l'Université de Yaoundé, j'avais vu comment les grèves des étudiants avaient été gérées, j'étais de temps à autre interviewé par certaines radios étrangères, la Rfi, parfois

¹⁹⁷ Ceci étant, l'émotivité est moins une sensibilité naturelle ici qu'un construit biographique lié au développement du processus de subjectivation.

¹⁹⁸ Ministre de l'Administration territoriale et homme de pointe du régime.

même la BBC. Je donnai donc des explications sur ce qui se passait sur le terrain et je crois qu'il n'avait aimé cela. Donc c'est un peu la continuation du parti unique » (Ambroise).

À la différence de l'adepte du choc-permanent qui fait de la confrontation une culture de vie, le tenant du choc-astreint rentre en confrontation pour critiquer une situation « indésirable » sans nécessairement cultiver un réflexe de *combattant*. À certains égards, cette seconde variante se rapproche quelque peu de la logique d'action par l'accommodation.

2. L'engagement par l'accommodation

La confrontation ou l'accommodation peuvent ou non traduire une sensibilité personnelle. Le modèle adopté reste surtout proche du cadre d'exercice de l'action. Une lecture superficielle de l'expérience entrepreneuriale laisse penser que l'accommodation traduit une maturation biographique normale au cours de laquelle la « rage » de départ cède la place au « réalisme ». Cette première lecture présente l'accommodation comme une transformation progressive causée par l'usure du temps, modifiant les modalités de gestion de soi et développant une aptitude stratégique à prévenir les tensions identitaires. Une seconde lecture, plus complexe, révèle que l'accommodation peut aussi servir d'alibi en vue de renforcer le rendement entrepreneurial, ou de protéger une posture biographique acquise, voire de préserver la cohérence sociale sans laquelle il n'est guère de société possible. Cette seconde lecture informe davantage les formes d'accommodation décelées au sein des logiques d'action. Elle rend mieux compte du fait que l'engagement s'insère au sein des liens de socialité existant tout en essayant d'en modifier la grammaire. La logique d'action par accommodation présente deux variantes. Une première dite « transitoire », et une seconde dite « normalisée ».

2-1. La variante « transitoire » de l'engagement par l'accommodation

La variante « transitoire » participe d'un choix non incorporé, mais astreint en vue d'atteindre une fin escomptée jugée supérieure. Le sujet-entrepreneur, en optant pour ce choix, est conscient qu'il s'agit d'un simple moyen, d'une sorte de pont dont la traversée permet d'atteindre l'objectif visé. L'accommodation « transitoire » ne relève pas de la conviction, mais d'un *impératif de circonstance*. Cette variante s'appréhende de plusieurs manières et se conçoit sous une pluralité d'angles. Il peut s'agir d'une stratégie de préalable à l'action, voire d'une diversion en vue de déblayer des voies de l'action engagée. Dans un cas comme dans l'autre, l'accommodation relève du circonstanciel et de l'opportunité. Tous les sujets-entrepreneurs, à un moment donné de leur parcours, se sont retrouvés astreints à adhérer – ne

serait-ce qu'implicitement – à cette variante. On le voit à travers l'extrait suivant tiré du récit de Madeleine, dont l'orientation de l'action se situe pourtant du côté de la confrontation.

« Nous avons commencé à travailler dans les années 1993 quand on avait déjà eu l'autorisation grâce au feu Monseigneur Jean Zoa, parce que ce n'était pas évident avec l'administration territoriale de l'époque dirigée par Andzé Tsoungui. Ils disaient que la torture n'existait pas au Cameroun, et donc qu'on n'avait pas le droit de dire qu'on crée une association contre la torture. Dans les années 92, c'était difficile d'obtenir une autorisation. C'est comme ça que Monseigneur Jean Zoa a réfléchi et a dit : “Bon. Ne vous en faites pas, on va trouver une solution”. Et lui, il a trouvé la solution. Tu sais le tribalisme au Cameroun c'est l'une des choses les plus importantes, en ce moment. Quand il a vu comme ça, il a demandé qu'on mette à la tête de l'ACAT un gars Beti, il a donc dit à Tsoungui qu'il n'y a pas de problème, vu que c'est un gars Beti qui est à la tête de l'ACAT et lui, il va contrôler tout ce que ce monsieur va faire : “Donc ne te dérange pas, donne l'autorisation, on va surveiller le gars Beti”. Voilà donc comment on obtient l'autorisation par le jeu que Monseigneur a joué sur la carte tribale (...). Donc il fallait trouver un moyen pour pouvoir travailler et Jean Zoa a dit : “Non, si vous allez avec la violence, on ne va jamais vous donner cette autorisation ; mais on va jouer cette carte tribale”. Et voilà, c'est ça qui nous a permis d'avoir cette autorisation (...). Avec le commandement opérationnel, on disait qu'il n'y avait pas un décret présidentiel autorisant ces exactions. Je me souviens, parce que quand on a vu la gravité de la situation, on disait qu'il n'y a aucun décret du Président et à un moment il fallait trouver ce décret pour démontrer l'implication et la responsabilité du gouvernement. Et pour le trouver, il a fallu jouer un certain jeu, trouver quelqu'un qui va le jouer, l'essentiel étant qu'on obtienne ce qu'on voulait. On a tout fait pour obtenir ce document-phare parce que c'est important pour nous et c'est à ce moment que tu peux t'autoriser à parler. Donc c'est ce que je dis souvent aux gens que : “Voyez, il y a trop d'erreurs que nous commettons sans le savoir et même les défenseurs des droits de l'Homme parce que vous ne comprenez pas le jeu qu'il faut jouer” » (Ambroise).

En situation autoritaire et/ou précaire, l'accommodation circonstancielle est un passage « obligé » qui relève du « jeu », voire de la stratégie. Il ne s'agit pas d'un « retournement ». Pour avoir l'autorisation administrative de créer l'Action Catholique de lutte contre la torture, Madeleine va, avec l'aide de l'évêque, « tricher » en vue de détourner l'attention des pouvoirs publics sur l'orientation réelle du projet en cours. De même, pour apporter la preuve des exactions opérées par le régime pendant le commandement opérationnel, elle jouera « un certain jeu » pour infiltrer la boîte noire décisionnelle politique. À l'instar de Madeleine, Bernard va soudoyer un agent administratif pour avoir les informations sur le système de prébende régnant au port de Douala, et qui ferait rentrer des denrées alimentaires au-delà de la norme prescrite – et ce au détriment de la production endogène. De ses propres aveux, la détention de ces « preuves » déterminante à la légitimation nationale et internationale de son plaidoyer, n'était possible qu'à travers *l'achat discret* des informations auprès d'un agent

« infiltré ». Plutôt qu'une simple tactique, l'accommodation désignerait une sorte de stratégie convergeant vers la mise en place d'un dispositif préalable à l'action entrepreneuriale¹⁹⁹. Durant les années 1990, l'accommodation va, parfois, s'avérer plus efficace que le choc, face à un adversaire qui monopolise et instrumentalise la contrainte légale-légitime. Feinte en vue de détourner les regards sur les objectifs réels de l'action, l'accommodation en situation de crise n'est qu'un camouflage de l'intention véritable. En un mot, l'accommodation « transitoire » relève de la façade en vue de faire diversion sur l'orientation subjective ou réelle de l'engagement.

2-2. La variante « normalisée » de l'engagement par accommodation

À côté de l'accommodation « transitoire », se trouve l'accommodation « normalisée ». Cette dernière est plus ou moins revendiquée dans le récit, et considérée comme une pratique « rentable ». L'individu préserve toujours une certaine distance vis-à-vis de l'élite au pouvoir. Il ne renonce pas nécessairement à son sens critique. Simplement, il semble plus conciliant, résolu de privilégier l'efficacité de son action entrepreneuriale, plutôt que de se « renfermer » dans une éthique de conviction sédimentée. Loin d'être un « pur marginal », l'individu ici est plus prédisposé à « coopérer », voire même à « agir de l'intérieur ». Plus pragmatiques, les tenants de cette variante peuvent feindre d'ignorer les pratiques de l'élite au pouvoir, ou encore relativiser les « abus » en normalisation la situation globale qui, à leurs yeux, constituerait un challenge nécessaire. Après avoir longtemps adopté le modèle « hard », Séverin, avec le temps, se rapprochera du modèle d'accommodation vers la fin de la décennie 2000. Pour justifier cette nouvelle posture, Séverin ne manque pas de recourir à un langage auquel il semblait loin d'adhérer au moment de son engagement en 1991.

« Aucun système n'est foncièrement mauvais en soi totalement. Il y a au Cameroun de hauts commis d'État qui sont très soucieux des fonctions et des charges qui sont les leurs et qui, bien que de prime abord ne présentent pas un visage toujours de démocrates, abordés sur le plan professionnel sont des personnes avec qui on peut travailler, avec qui on peut discuter, avec qui on peut trouver des points de convergences, sans pour autant que cela annihile notre liberté de choix notre liberté managériale » (Séverin).

L'accommodation « normalisée » tend à modérer la posture critique du sujet-entrepreneur. Refusant de se focaliser sur la *distanciation à outrance*, ce dernier recherche des points communs, des zones possibles de coopération, de commerce et d'échange avec les pouvoirs publics. Sans s'identifier à ceux-ci, l'individu se refuse d'appréhender l'État sous l'angle

¹⁹⁹ À propos de la différence entre tactique et stratégie, consulter Michel de Certeau (1990).

extrême de pur *monstre froid*, quand bien même son discours demeurerait critique. Toujours s'efforce-t-il de préserver un certain recul réflexif qui atténuerait l'émotivité. C'est le domaine des récits *réflexivistes*. Si son tenant semble porté sur le compromis, l'accommodation ne constitue guère un frein à la performativité de l'œuvre entrepreneuriale, du moment où l'entrepreneur préserve une présence subjective dans l'orientation de son action. Seulement, cette variante tend à atténuer la « hargne » intérieure qui constitue le carburant de l'engagement. En tempérant les émotions suscitées par la précarité environnementale au profit d'une certaine efficacité dans l'action, le sujet-entrepreneur semble surtout captiver par l'utopie d'une cohérence sociale plus harmonieuse. Des extraits tirés de récits *réflexivistes* laissent percevoir ce penchant à la conciliation.

« Il n'y a pas un jour ici au Cameroun où une révolution se fera, les pauvres allant égorger les riches. Parce que le riche est aussi celui des pauvres, et vice-versa (...). Mais en même temps, le lien entre l'État et la société n'est pas complètement brisé au Cameroun. Au sein de la société camerounaise, il y a beaucoup de passerelles. Il n'y a pas un État monolithique complètement distinct ou opposé à la société. Il y a beaucoup de passerelles. Le Ministère des finances par exemple, annonce toujours dans *Le Jour*. Nous avons imposé notre présence (...) La Présidence de la république est abonnée au *Jour*. Il y a plein de passerelles, beaucoup de passerelles qui permettent des interactions (financière et autres). Bien que la philosophie générale soit l'adversité et l'opposition, il y a d'énormes passerelles qui sont le fruit de nos efforts, des efforts de tous les côtés » (Haman).

« Donc, quand je reviens il ne faudrait pas que je devienne le militaire américain non ! J'ai fait des stages là-bas mais je ne suis pas un militaire américain, je suis un militaire camerounais, c'est-à-dire que je dois travailler dans l'esprit de l'armée camerounaise, c'est-à-dire où les ordres ne se discutent pas, tu dois pouvoir écouter les autres. Donc c'est ça qui permet de comprendre qu'on ajuste donc il faut pouvoir s'ajuster pour apporter le changement (...) Mais il faut dire que du côté du haut, qu'on le veuille ou pas, les conditions pour le décollage sont là. Mais le chef d'État ne peut pas décréter de créer 1000 chefs d'entreprises par une signature, il ne peut pas le faire. Il faudrait qu'il y ait des gens qui ont le potentiel de devenir des chefs d'entreprises. Qu'ils profitent maintenant d'une ouverture qui est mise en place (...) Le tout dans notre système, c'est de réussir à s'imposer comme étant une référence dans la qualité, et savoir aussi qu'on est dans un pays pauvre, c'est-à-dire qu'on ne doit pas venir travailler dans une posture de luxe. Regardez par exemple mon bureau. M'asseoir sur une chaise en bois ne change rien dans ma manière de travailler. Tout au contraire (...) Il faut tout faire pour réussir à s'imposer, mais là-dedans aussi il faut surtout avoir du caractère, parce qu'il faut savoir s'ajuster, mais il faut aussi savoir dire non, quand il faut dire non, il faut oser, mais il ne faut pas être nuisible, il ne faut pas vouloir nuire, vouloir donner des leçons. Et trouver toujours le moyen de réaliser la concession (...) Dans mes cours de *management* et de *leadership* à l'EMIA, à mes étudiants, je leur dis toujours que : "Si vous n'arrivez pas à convaincre celui qui est au-dessus de vous, si vous n'arrivez pas à le convaincre, s'il ne fait pas ce que vous voulez, c'est que vous n'êtes pas parvenus à le connaître". Il faut trouver tous les

moyens éthiques pour réussir à le convaincre. Or beaucoup n'osent pas très souvent. Et quand je le dis, avant d'oser, il faut avoir une stratégie à la base. Chercher d'abord... je prends un exemple, il y a un problème qui se pose, vous avez un chef, vous voulez que le chef prenne la solution que vous préconisez, il faut le connaître au préalable. Il y a des chefs qui sont réceptifs à certaines heures de la journée. Si c'est le train-train, ça passe. Mais quand l'idée est révolutionnaire, il faut trouver le moyen, le bon moment pour présenter le problème. Certains chefs sont plus réceptifs chez eux qu'au bureau. D'autres le jour qu'ils font le sport, parce qu'ils sont plus relax et ouverts à une quelconque discussion. Alors que quand vous venez le rencontrer dans le cadre du travail, il est carré, il a déjà mis des canevas et si vous n'entrez pas dans ces canevas, il vous met de côté » (Jackson).

De manière générale, le tenant de l'accommodation « normalisée » préconise une démarche plus policée et moins « vindicative » vis-à-vis des autorités. Ce qui est mis en relief dans cette variante, c'est la capacité à atteindre des objectifs immédiats sans nécessairement rentrer dans un rapport de confrontation. Seulement, l'un des effets induits de cette variante est de tendre vers un certain *apprivoisement*, souvent à l'insu de son tenant – piège du réformisme. Sans le savoir peut-être, l'individu, en s'accommodant de manière naturalisée finit par légitimer implicitement le système étatique dominant et à adhérer au moins partiellement à l'idéologie du pouvoir en y apportant une touche originale. Suite à notre tentative d'orienter les échanges – durant notre second entretien – sur certains « coups tordus » du régime en place, Jackson trouvera un moyen d'inscrire ces stratagèmes « perniciox » dans la banalité quotidienne des régimes internationaux : « Dans tous les pays du monde, ça existe ». Mieux, ce sujet-entrepreneur semble plus à l'aise à critiquer les acteurs civils.

« Je reviens avec les médias qui ne font pas suffisamment de pression dans notre pays. Ils font des pressions sur des domaines où on n'en a pas besoin. Je prends un exemple simple. Le chef de l'État a convoqué le corps électoral sur les élections des Sénateurs. C'est déjà convoqué, ça ne sert plus à rien de se mettre dans les journaux pendant un mois pour commencer à bavarder. Ça ne sert absolument à rien. Ces élections auront lieu même si vous le voulez ou pas, terminé ! Mais par contre, prenez d'autres domaines, dites par exemple, l'autoroute, pourquoi dans le contrat, vous ne dites pas qu'on donne un tiers à un consortium camerounais, un autre tiers à une entreprise étrangère qui va utiliser la main d'œuvre camerounaise, et l'autre tiers à une entreprise étrangère qui utilise la main d'œuvre étrangère. On crée ainsi le challenge et les gens vont tout faire pour mériter la confiance. Et que l'on crée au niveau des entreprises par exemple des niveaux d'exécution (...) Le fait que l'État bloque certaines initiatives entrepreneuriales provenant de la société civile est tout à fait « normal » sur un plan stratégique, je ne justifie pas. Vous êtes un groupe, vous êtes en train de mettre une action en place. Un autre groupe en face voudrait plutôt une autre action. C'est tout à fait normal. Et dans tous les pays du monde, ça existe. Vous croyez qu'en France, le syndicat est du même avis que le gouvernement ? » (Jackson).

L'accommodation « normalisée » peut devenir fatale lorsqu'elle débouche sur le « retournement ». Mais elle peut aussi être un atout essentiel dans la dynamique entrepreneuriale. Consciemment ou inconsciemment, l'individu préserve une certaine lucidité quant aux rapports de force en vigueur, tout en restant concentré sur le sens attribué à son engagement. Malet semble présenter cette faculté d'être critique tout en restant conscient de la nécessité de coopérer avec le système. Au cours d'un voyage au Salon international de l'artisanat à Ouagadougou, des échanges avec le ministre camerounais vont déboucher sur l'organisation d'un Salon international des arts à Yaoundé. Son récit laisse percevoir une forme subtile d'accommodation « normalisée » axée sur la préservation de « l'essentiel ».

« Cette édition (janvier 2012) est la 3^{ème}, et c'est la 3^{ème} fois que nous la conduisons. Il se trouve que le Cameroun est extraordinaire, dans tous les sens. Je me retrouve à Ouagadougou au Salon international de l'artisanat, dans le même voyage, le ministre nouvellement nommé le professeur Laurent Serges Etoundi Ngoa, qu'on vient de nommer ministre des petites et moyennes entreprises, de l'économie sociale et de l'artisanat. Il ne m'avait jamais vu physiquement même entendu que j'existais, je ne l'avais jamais vu ni su même qu'il existait. Il se trouve que bien évidemment, j'étais sous la bannière du pavillon Cameroun, me reconnaissant me revendiquant camerounais, je me suis rapproché du Cameroun, et comme là encore il se trouve que j'ai des traces des choses que j'ai faites qui me poursuivent. À cet effet là il y a des gens, des personnalités, puisque j'avais croisé beaucoup, des confrères journalistes, de chefs d'entreprises de créateurs qui me reconnaissaient, qui venaient vers moi avec un tel enthousiasme que ça étonnait. Le ministre s'est interrogé que : "Mais comment, qui est cet homme-là, il sort d'où ?". Là nous nous sommes rencontrés et des échanges que nous avons eu, il a pris l'engagement que : "Non il a compris, il est derrière à ce qu'il y ait un salon à l'instar de celui de Ouagadougou". Ça fait des années que je croise beaucoup de décideurs sur les quatre continents. C'est comme pendant la fête, l'euphorie de la fête, le lendemain des fêtes tout le monde retrouve son train. Sauf que là, revenu à Yaoundé, le ministre m'a fait le grand honneur de solliciter mon expertise en me demandant de donner suite aux idées que j'avais avancé et à l'échange que nous avons eu. Ça a donné naissance au Salon international de l'artisanat. Donc je suis la cheville ouvrière tant au niveau de la conception que de la mise en œuvre (...). Mais en fin de compte, ce sont les représentants du pouvoir politique qui récupèrent les bénéfices de nos actions. L'État le fait ! Il le fait, et je dis là par exemple, le ministre était tellement étonné de voir d'abord que ce n'était pas un de ses homologues. Deuxièmement, que tout naturellement les journalistes, tout le monde vienne me voir. Il m'a dit : "Donc vous êtes vraiment dans votre milieu !". Je dis : "Excellence, je vis de ça !". Il dit : "Oui oui, je constate". Donc c'est tout naturellement qu'il le récupère. Ce serait même une bêtise extraordinaire de ne pas le récupérer (rires). Mais pour moi, c'est une contribution. Et je suis obligé de rester dans l'ombre. La seule chose qui fait que je sorte de cette ombre dans ces contextes-là, c'est qu'avec les cameras maintenant comme tu es à côté de lui... Et comme j'interviens pour dire des choses et que bon ce qu'il émet c'est visible. On comprend que : "Ah ! Il était là-bas, et il n'est pas membre du gouvernement ! Il est expert !" » (Malet).

La coopération permanente de Malet avec l'élite gouvernante sur les problématiques relevant des arts plastiques lui imposerait a priori une posture objective de « modéré ». Pourtant, son récit figure parmi les plus critiques vis-à-vis de la même élite.

« Puisque le chef de l'État est un inspirateur, l'ordonnateur et l'administrateur exclusif de la chose publique, et qu'il délègue partiellement cette omnipotence, cette omniscience et cette omniprésence à certains qui s'estiment privilégiés, qui s'estiment dépositaires de l'onction du décret, donc qui n'ont d'autres priorités, d'autres interlocuteurs, d'autres préoccupations que leur attachement au chef de l'État. Et ça non plus ça ne rassure pas, puisque le cadre de l'action publique est effectivement complètement flou, et que le calendrier est soumis à l'humeur du chef de l'État (...) La grande difficulté d'ici c'est que comme l'État a dit qu'il est *tout*, il aide aussi beaucoup de gens à n'être *rien* et d'attendre que l'État qui est tout fasse tout » (Malet).

L'accommodation normalisée chez Malet est une *vraie-fausse* accommodation. Une lecture externe et non moins objective de son action peut dérouter l'observateur. Pour saisir sa posture critique véritable, il importe nécessairement de rentrer dans sa proximité subjective. L'accommodation n'est pas antinomique avec une volonté de prise de distance vis-à-vis des autorités gouvernantes. Ce modèle d'action indique simplement que le sujet-entrepreneur y est astreint. Être sujet-entrepreneur, c'est agir en vue de transformer une situation sociale jugée défavorable. Les tenants de l'accommodation poursuivent des objectifs similaires à ceux des tenants du modèle « hard ». En cela, les deux modèles ne sont pas à confondre avec l'ethos identitaire, mais constituent de simples moyens ou voies empruntés en vue d'atteindre des objectifs manifestes et latents inhérents à l'engagement entrepreneurial.

III. Des logiques différenciées d'action entrepreneuriale

1. Préséance de la posture « critique » sur la posture « modérée »

Les logiques d'action entrepreneuriale sont fonction de la posture subjective du sujet-entrepreneur. L'opposition symbolique vis-à-vis de l'élite au pouvoir justifie la préséance de la posture « critique » sur la posture « modérée ». À l'exception de Claire qui épouse consciemment une attitude de neutralité politique, le reste des sujets-entrepreneurs tiennent un discours narratif critique sur le modèle de gouvernance en vigueur. Quatorze figures sont de purs critiques, la majorité étant reconnue comme tel au sein de l'espace public. Séverin, Haman et Jackson adoptent une critique plus ou moins modérée. Prototypes des postures marginales de notre échantillon, Éric et Mbog affichent une indifférence « méprisante » vis-à-vis de l'élite au pouvoir. Se sentant plus interpellées par l'ancestralité africaine, ces deux dernières figures assimilent difficilement leur « camerounité ».

Les trois représentants de la critique-moderée appartiennent au modèle d'engagement par l'accommodation « normalisée ». L'essentiel pour eux se trouve dans la recherche des solutions aux problèmes quotidiens plutôt que dans la confrontation permanente avec les représentants du pouvoir en place. S'appuyant sur sa formation de *manager*, Jackson préconiserait même une certaine stratégie « courtisane » pour un entrepreneur soucieux d'apporter une réelle contribution au développement. Un élément biographique essentiel qui permet de comprendre cette posture *réformatrice* se trouverait dans le fait que ces trajectoires apparaissent également comme les moins « heurtées » durant la bifurcation identitaire.

Haman est le prototype même de l'entrepreneur modéré et réformateur. Que ce soit à travers le modèle de management expérimenté au sein de son organe de presse, ou encore au regard de ses articles de presse, il présente les traits d'un personnage « pacifiste » qui redoute le chaos et les ruptures sociales trop prégnantes. L'argumentaire de cet entrepreneur s'efforce toujours de relever les points de convergence et zone de coopérations existantes ou susceptibles d'exister entre les catégories opposées et opposables. Présentant la ligne éditoriale adoptée au sein de son organe de presse, il affirme se limiter à rendre compte de *ce que la société lui autorise à voir*. La phobie du chaos, c'est certainement ce qui le pousse à dénoncer les dérapages des groupes dominants. Cependant, la même phobie le conduit également à relever certains actes « appréciables » provenant du même système dominant (aspect quasi inexistant chez Jean-Bosco dont la posture dénonciatrice flirte avec l'injure). Cette recherche constante d'équilibre (à ne pas confondre avec la posture subjective équilibriste) va le pousser à introduire la notion de « passerelles » dans son récit pour récuser d'une société camerounaise sclérosée (prégnante chez les « critiques ») ou profondément divisée entre nantis et démunis.

« Mais en même temps, le lien entre l'État et la société n'est pas complètement brisé au Cameroun. Au sein de la société camerounaise, il y a beaucoup de passerelles » (Haman).

La posture critique reste la plus partagée au sein du monde entrepreneurial en réunissant l'essentiel des représentants du pôle *expressiviste*. Celle-ci n'est pas nécessairement le fait d'individus portés « naturellement » vers la confrontation. Elle serait surtout la conséquence d'une trajectoire biographique traduisant une saturation du stock d'émotivité qui pousserait l'individualité en travail à se « soulager » sur la tête du pouvoir en place. Tous les activistes et critiques intellectuels de notre échantillon rentrent dans cette catégorie. Ils sont rejoints par l'essentiel des pionniers (à l'exception d'Haman) et remuants (à l'exception Jackson). Les postures de « critique-pure » et de « critique-moderée » éclairent le sens de l'action

entrepreneuriale. Souvent, la posture adoptée peut dépendre de la fonction sociale de celui-ci. Ce qui relève de la constance et qui réunit néanmoins ces différentes postures, c'est leur commun attachement à un noyau identitaire sur lequel le reste s'édifierait. Ce noyau qui semble leur conférer une « irréductible singularité », et qu'Aimé Césaire (2004 : 89) appelle *identity*, dégage nécessairement un parfum politique.

2. L'aménagement à partir de la marge et la variante « *by forcing* »

Des formes différenciées d'inscription de l'initiative entrepreneuriale sont perceptibles au sein de l'historicité sociale en cours. Ces formes se traduisent en des modèles-types de logiques d'action variées en fonction des individus ou au cours de la trajectoire biographique. Le modèle *by forcing* opère par dénonciation. Il se trouve directement en confrontation – réelle ou symbolique – avec le *Grand Autre*. *L'aménagement* traduit un modèle plus discret d'engagement, de construction et de participation au processus de productivité sociale. Dans sa forme poussée, cette variante ignore ou feint d'ignorer l'existence et la présence du *Grand Autre*. Il n'est pas toujours évident de spécifier les deux variantes. Celles-ci traduisent des postures subjectives indépendantes du fait d'occuper ou non un édifice entrepreneurial. Une lecture perspectiviste présente *l'aménagement* comme une forme discrète et implicite de *forcing* en vue de faire advenir la société utopique rêvée. Suivant la même lecture, le *forcing* apparaît comme la traduction d'un besoin explicite et visible d'*aménagement* d'une société « autre ». À quelques exceptions près, cette typologie informe les couples pionniers/ remuants et confrontation/ accommodation. Et comme on le remarque à travers d'autres typologies d'action, il arrive que les deux variantes recoupent un même parcours biographique.

Prenons le cas des promoteurs de médias. Haman démissionne de la presse gouvernementale pour s'aménager un espace socioprofessionnel plus créatif, où il « souhaite s'exprimer entièrement sans barrière autre que les règles de notre métier et puis de notre conscience ». Il est rejoint dans cette posture par Éric dont la radio participe d'un aménagement discret en vue de promouvoir la pensée de Cheikh Anta Diop. À la différence de ces deux sujets, Séverin des années 1990, bien que s'aménageant un journal à la marge du système dominant, utilise les armes du *forcing* (dénonciation et rentré dedans). Son objectif est de participer à la promotion d'un environnement démocratique. Il est rejoint dans cette posture par Guibaï qui, bien que s'aménageant une presse dédiée à la cause du septentrion camerounais, « bataille » pour que le « sacrifice politique » de ladite région soit rentabilisé par des dividendes concrètes.

« Le journal a été créé et avec le temps, il a évolué par rapport à une ligne. Parce que c'est d'abord un journal local et professionnel. Qui dit journal local dit information de proximité. Mais le journal a évolué et est devenu un peu un journal d'engagement contre ce qu'il estime de son droit de dire, de décrier telle ou telle chose, pour appeler à la réflexion sur telle autre, c'est un peu ça (...) Ce qui fonde le journal c'est un esprit, défendre les intérêts d'une région, attirer l'attention sur les problèmes de la région, travailler à trouver les solutions aux problèmes de la région. Voilà fondamentalement, c'est pourquoi on s'est associé un peu à toutes les batailles concernant cette région ces 10 dernières années, que ce soit sur le Mémoire sur les problèmes du Grand-Nord qui était ce document qui listait un peu les problèmes qu'il y avait dans cette zone, qui nécessitaient des solutions, qu'on a accompagné. Personnellement j'avais été le porte-parole. Il y a eu des batailles pour la création de l'École supérieure qu'on a accompagnée. Donc on s'associe un peu à toutes ces batailles » (Guibaï).

Le *forcing* chez Guibaï finit ainsi par devenir une modalité banale dans la pratique des relations sociales. Il définit un type précis de rapports avec l'État, fait de tension et non nécessairement d'hostilité. Cette attitude ne renvoie pas forcément à un état d'esprit permanent, mais à un choix conjoncturel en vue de conjurer une situation précise. Le modèle d'action *by forcing* est une sorte de revendication spontanée ou constante. Il n'est pas nécessairement structuré autour d'un idéal de vie. Aussi, préserve-t-il toujours un caractère transitoire qui ne traduit pas toujours une véritable conviction. Chez Guibaï, le *forcing* n'exclut guère la possibilité d'une possible accommodation. Il préserve en cela une certaine tendance plus conjoncturelle que réellement structurelle. Moins remonté et vindicatif, l'individu ici n'adopte non plus l'état d'esprit d'un architecte de la cité, mais d'un contributeur conjoncturel.

« Notre combat justement ne s'adresse pas aux individus, le combat s'adresse à l'État. Ce n'est pas du ressort des individus comme vous et moi de venir remplir la tâche qui incombe à l'État, mais puisque l'État n'entend que lorsqu'on tape le tam-tam ! Eh bien il faut taper le tam-tam (...) Le fait que le Président ait déclaré après un mois et demi de bras de fer, que tous les candidats nordistes sont admis, est une grande satisfaction. Car c'est ce type de combat qui m'intéresse (...) La première chose est que l'unité d'un pays ça se construit, en y associant tous ses fils, en donnant l'impression que tout le monde travaille au développement du pays. Si Ahidjo avait mis en place cette forme de discrimination positive, c'est parce que l'école est entrée par le Sud avec les missionnaires. Le temps donc que ça arrive au Nord, les gens du Sud avaient pris une très sérieuse avance, d'autant plus que les missionnaires étaient bien moins implantés au Nord où une partie était animiste et l'autre musulmane. Donc historiquement déjà, il y avait un avantage pour les gens du Sud qui avaient embrassé l'école beaucoup plus tôt qu'ailleurs. Or il faut construire la nation et pour le faire, tous les groupes doivent se sentir représentés. Parce que si dans les années 1964-65-66, si dans une seule zone vous aviez le procureur qui est du Sud, le commandant de brigade et de compagnie, le proviseur et ainsi de suite ; à peine les gens quittent la colonisation qu'ils auraient eu l'impression d'être à nouveau recolonisés (...) Parce que vous allez voir

l'extrême-Nord, presque 3 million d'habitants, il n'y a qu'un seul gynécologue, si vous n'attirez pas, si la société civile n'attire pas l'attention du gouvernement dessus ; c'est-à-dire que l'État est tellement préoccupé par d'autres choses que si vous ne cognez pas à sa porte, il se dit que tout le monde est content » (Guibaï).

Le tenant du *forcing* lutte pour une meilleure intégration de la société. Il ne remet nécessairement en cause le modèle étatique, mais la manière dont celui-ci est géré. Guibaï, à la différence d'Éric par exemple, n'aspire nécessairement pas à la refonte profonde de la société, mais pour une meilleure distribution des ressources. Ceci expliquerait pourquoi ses sorties « hard » laissent s'échapper un certain parfum d'accommodation. S'il procède par défiance ouverte, c'est pour pousser les détenteurs du pouvoir à prendre des décisions « idoines ». Ce n'est pas vraiment un marginal au sens strict, mais un stimulateur des réformes. Le modèle « *by forcing* » est le propre de l'engagement « dans-le-système ». Celui-ci consiste en effet à se confronter directement aux structures du système dominant. Le sujet-entrepreneur peut s'inscrire ici dans une posture de défiance de l'ordre établi, comme on le remarque au sein des formes *expressivistes* des récits.

Le modèle d'*aménagement à partir de la marge* est le propre de l'engagement « hors-du-système ». S'il met l'accent sur la créativité entrepreneuriale depuis la marge, c'est parce qu'il nourrit continuellement l'utopie de la fondation d'un monde « autre ». Moins captivé par le pouvoir, il se préoccupe de l'auto-perfectionnement de soi. Babi, Malet et Tayou aménagent leurs entreprises à la « marge » des incursions de l'État du « ventre », pour espérer promouvoir l'avènement d'une société autre. Mathias, tout en préservant une posture « critique » dans l'espace public, prend de plus en plus de recul en s'aménageant un espace de réflexion sur l'ancestralité. Il semble rejoindre Mbog et Tayou, présentés comme des prototypes de la posture marginale. À la différence de ceux-ci, Jackson présente le profil d'un marginal-bien-inséré.

Inséré dans le génie militaire, Jackson va développer une forme originale d'aménagement *via* la préservation de son unicité. S'inscrivant dans le même esprit que Malet, quoiqu'avec une approche nettement moins critique du système, cet ingénieur préconise surtout une démarche d'ajustement au système « tout en restant éthiquement correcte ». Plutôt que de forcer un quelconque changement, il préconise une rentrée en douce en vue d'impulser des touches de changement de l'intérieur. Moins « révolutionnaire », il serait ainsi rentré au Cameroun en se dépouillant des habits « américains » pour mieux s'ajuster à « l'esprit de l'armée camerounaise, c'est-à-dire où les ordres ne se discutent pas ». Par ce stratagème qui lui est

également imposé (à son insu ?) par la structure militaire qui tolère peu l'indocilité, la subtilité de son lobbying lui permettra d'accéder à la tête du génie militaire camerounaise sans être perçu par ses supérieurs hiérarchiques comme un « dissident ». Cet exemple permet de concevoir l'*aménagement* à l'intérieur du système que l'on souhaite améliorer.

Célestin, Bob et Malet apparaissent comme des modèles-types du modèle de l'*aménagement à partir la marge*. Ils diffèrent de Guibaï qui, bien qu'opérant depuis la marge, rentre surtout sous le modèle du *forcing*. Par « marge », il faut entendre un espace de dissidence construit par l'entrepreneur en vue non seulement de se protéger des tentatives d'instrumentalisation des pouvoirs dominants. Mais aussi d'engager le chantier historique de fondation d'une société neuve. Alors que l'entreprise de l'individu optant pour le *forcing* veut « bousculer » le système dominant pour impulser les changements, le modèle *d'aménagement* conçoit d'abord l'entreprise comme un espace d'imagination, d'innovation et d'improvisation créatrices. L'entreprise est d'abord perçue comme une sorte d'« oasis » dans le « désert » ambiant, qui permet de constituer un pôle d'autonomie. Il s'agit d'un support déterminant qui subordonne l'efficacité de l'action en projection. Loin des espaces où se prennent des décisions de souveraineté, cet édifice construit à la marge traduirait en même temps un espace professionnel (fonction manifeste) et un site de préparation d'une probable dynamique offensive future (fonction latente). Perçu comme un signal de la pluralité sociopolitique et culturel en perspective, cet espace dit de « dissidence » est aussi un cadre d'élaboration et de promotion d'une culture de créativité. Mais très souvent l'intrication entre les deux modèles n'est qu'une question de temporalité chronologique. En un mot, *forcing* et *aménagement à partir de la marge* poursuivent un objectif commun d'impulsion de la modernité.

Tableau 11 : croisement forcing/ aménagement et formes de récits

	Forcing	Aménagement
Pôle réflexiviste	XXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXX	Haman ; Jackson ; Malet ;
	XXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXX	Ambroise ; Babi ; Célestin
Pôle expressiviste	Guibaï ; Mathias	Tayou ; Bob
	Séverin ; Bernard ; Jean-Bosco ;	Mbog
	Henriette ; Madeleine ; Claire ; Alain ; Olivier ; Claude	

Tableau 12 : croisement forcing/ aménagement et modèle d'éthique

	Forcing	Aménagement
Éthique de conviction	Jean-Bosco ; Henriette ; Olivier ; Madeleine ; Mathias ; Claude ; Bernard ;	Tayou ; Mbog XXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXX

	Alain	
Éthique de responsabilité	XXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXX	Haman ; Jackson ; Ambroise ; Malet ; Séverin ; Guibaï ; Claire
		Babi ; Bob ; Célestin

Tableau 13 : croisement forcing/ aménagement et pionniers/ remuants

	Forcing	Aménagement
Pionniers	XXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXX Séverin ; Guibaï ; Bernard ; Claire	Haman ; Tayou ; Malet ; Bob ; Célestin Ambroise ; Babi
Remuants	Alain ; Olivier Jean-Bosco ; Henriette ; Madeleine ; Mathias ; Claude	Mbog ; Jackson

Tableau 14 : croisement forcing/ aménagement et confrontation/ accommodation

	Forcing	Aménagement
Confrontation-choc-permanent	Henriette ; Jean-Bosco ; Madeleine ; Séverin (jeune) ; Alain ; Olivier ; Bernard ; Guibaï	Mbog ;
Confrontation-choc-astreint	Mathias ; Claude	Ambroise ; Babi ; Tayou ; Célestin ;
Accommodation « normalisée »	Claire	Jackson ; Haman ; Malet ; Bob

Les tableaux 9 et 10 nous ont indiqué comment les formes de récit et les modèles d'éthique annoncent les logiques d'action. Jusqu'au tableau 10, c'est le récit de vie qui, principalement, détermine les choix de classification. À partir des tableaux 11, 12, 13 et 14 ci-dessus, les observations de terrain vont davantage peser sur les choix opérés. Les quatre tableaux mentionnés permettent de relier le *forcing* et *l'aménagement* avec les caractéristiques des tableaux précédents. Le tenant du *forcing*, parce qu'il veut pousser les pouvoirs à prendre des décisions « idoines », opère par plaidoyer (modéré) ou par activisme (critique). Sa stratégie diffère de celle adoptée par le tenant de *l'aménagement à partir de la marge*. Ce dernier semble limiter la confrontation avec les pouvoirs – sauf en cas de nécessité – pour se consacrer discrètement à son œuvre de promotion d'une société utopique.

Il apparaît que l'essentiel des remuants opère *by forcing*, de même que la majorité des pionniers procède par *aménagement*. Le modèle *by forcing*, en plus de regrouper les remuants, est également compatible avec les formes expressives des récits et les tenants de l'éthique de conviction. De son côté, la variante de *l'aménagement* regroupe l'intégralité des formes réflexives des récits, tout en préservant une compatibilité certaine avec l'éthique de

responsabilité. Enfin, le modèle *by forcing* regroupe essentiellement les tenants de la confrontation-choc-permanent ; alors que les adeptes de *l'aménagement* sont départagés entre le confrontation-choc-astreint et l'accommodation « normalisée ». Les exceptions relevées, dans la plupart des cas, sont le fait de l'ambivalence des identifications, due elle-même au caractère complexe des logiques d'action et de l'environnement. Jackson et Mbog opèrent par *aménagement*, à l'opposé des autres remuants. Ce rapprochement avec les pionniers trouverait une explication dans leur posture subjective, ces deux sujets-entrepreneurs se considérant comme des pionniers « locaux » dans leurs domaines respectifs d'engagement. De même, si Guibaï, Séverin et Bernard rentrent dans le *forcing* à l'opposé des autres pionniers, c'est probablement parce que le projet d'entreprise mis en place trouve une raison d'être dans le désir de plaider pour une cause spécifique.

3. Un exemple d'articulation de l'aménagement à la marge, du *forcing* et de la confrontation : le cas de Bernard

En démissionnant de la fonction publique au milieu des années 1980, Bernard s'aménagera un espace à la marge, dédié au développement de l'entrepreneuriat paysan. Cet aménagement est matérialisé par le SAILD et *La Voix du paysan* qui, au départ, fonctionnent comme des mondes à part. Le succès de son ONG est immédiat, suscitant un engouement national auprès des paysans. L'incorporation progressive de sa dynamique avec le corps social conduira à la découverte d'autres réalités. C'est ainsi qu'au milieu des années 1990, un programme initié par le SAILD pour accompagner les éleveurs de poulets va se solder par un échec. Au bout des mois d'enquêtes, l'équipe de Bernard découvre l'origine de ce fléau qui empêcherait les producteurs locaux d'écouler leurs produits : l'importation massive et illégale des poulets congelés au-delà du seuil juridique autorisé. À l'origine de ce « marasme », l'équipe de Bernard démantèlera un important réseau clientéliste impliquant les hauts commis de l'État avec de grands commerçants importateurs locaux et opérateurs économiques étrangers.

Fondé pour être un organe d'appui aux initiatives locales de développement, le SAILD se retrouve dans l'incapacité de résoudre ce problème éminemment politique. La sensibilisation des autorités et de l'opinion menées à travers *La Voix du paysan* (aidée par d'autres journaux privés comme *Mutations* et *Le Messenger*), est peu efficace. Les échecs répétés conduisent Bernard à créer l'ACDIC, le 24 octobre 2003, afin de mener un plaidoyer plus rigoureux. Aidé par des partenaires locaux et internationaux, l'ACDIC va approfondir des enquêtes qui apporteront la preuve du caractère « impropre à la consommation » des poulets congelés

importés. Découvrant en outre l'ampleur du système de corruption, Bernard s'engagera dans une longue campagne de plaidoyer et de lobbying menée au triple niveau national (marches organisées avec les éleveurs et sympathisants, pétition des chefs traditionnels, organisation de dîner parlementaire, *etc.*), régional (coopération avec les partenaires civils africains préoccupés par les mêmes problématiques) et mondial (plaidoyer au sein de l'Assemblée parlementaire paritaire à la Haye, auprès de Peter Mandelson – commissaire européen au Commerce – et à l'OMC ; appui de SOS Faim Belgique, Agir Ici en France, *etc.*).

De cette brève lecture diachronique du parcours de Bernard, il ressort que ce sont les couacs découverts sur le terrain, et imputés à la gouvernance politique, qui vont le conduire à modifier le schéma originel – *l'aménagement* – en lui insufflant une dimension politique traduite par le *forcing* et la confrontation. Concrètement, l'ACDIC naît en 2003 avec la décision de lutter contre l'importation « frauduleuse » des poulets congelés au détriment de la production locale. Le combat que s'apprête à mener Bernard prend une double orientation d'activiste (dénonciation) et de *forcing* (plaidoyer) en vue de pousser les pouvoirs publics à prendre les décisions « idoines ». Il se confronte à un réseau clientéliste complexe impliquant les plus hautes personnalités et grands commerçant.

« Même en ce qui concerne les poulets congelés, j'ai eu beaucoup d'ennemis, mais la nature est faite ainsi. Je ne m'occupe pas de ce côté des choses, vu que ça ne me gêne pas. Ils y a des gens qui croient et c'est ça le système, ils croient que ce que je fais c'est mon intérêt personnel. Ils pensent qu'ils m'ont cassé, alors que moi, je continue. C'est ça la réalité, c'est-à-dire le système est comme ça, quand tu fais il dit que : “Tu gagnes combien dans ça ?” » (Bernard).

La campagne de Bernard dure trois ans. La dernière marche « victorieuse » organisée au mois de janvier de l'année 2006 à Yaoundé est marquée par la présence de l'alter mondialiste et leader paysan français José Bové²⁰⁰. L'image 3 ci-dessous, représentée par deux photographies superposées, nous donne une lecture de la temporalisation des étapes de la mobilisation. La photographie supérieure est prise en janvier 2006 lors de la campagne de dénonciation de la concurrence déloyale des poulets congelés européens sur le marché camerounais. La photographie inférieure daterait du 15 décembre 2011, lors d'une opération de confiscation et de destruction des poulets congelés importés dans un important marché urbain de la ville de Yaoundé, par les agents de l'ACDIC. Produit dérivé du combat mené en 2006 qui aboutira à un décret présidentiel portant régulation des importations des produits et

²⁰⁰ Il est révélé que le leader paysan français ne parviendra à obtenir son visa d'entrée au Cameroun qu'à l'aéroport, au bout d'une longue bataille menée par Bernard.

denrées de première nécessité au bénéfice des producteurs locaux, la photographie inférieure apporterait des indices de changement, en même temps qu'elle laisserait percevoir l'immense challenge à surmonter par la dynamique enclenchée.

Image 2 : Manifestation avec José Bové et campagne contre l'importation « frauduleuse » des poulets congelés, menées par l'ACDIC²⁰¹



Interprétons. Dans la première photographie, la présence d'agents de police encerclant les manifestants trahit les relents hégémoniques des autorités gouvernantes. Ceci laisse supposer que cette manifestation, arrachée au forceps, serait loin de satisfaire l'élite politique²⁰². L'on comprend ainsi que la victoire sanctionnée par le décret présidentiel « arraché » de régulation des importations soit la suite relativisée par le « laxisme » des agents d'État, supposés faciliter la mise en application dudit décret. Ceci expliquerait pourquoi 5 années après, les agents de l'ACDIC se retrouvent encore astreints à opérer des descentes de « terrain » en vue de combattre la prolifération de poulets congelés importés au sein des grands centres commerciaux. En même temps, les écrits sur les pancartes et la détermination affichée des groupes paysans indiqueraient l'inéluctabilité du mouvement enclenché. Appuyé par cet élan collectif, Bernard, érigé en sentinelle des intérêts du monde paysan, poursuivra sa tâche de scrutateur du rythme des importations des denrées alimentaires au Cameroun : « C'est la pauvreté qu'on importe ! » ; s'exclamera-t-il ainsi en notre présence, à propos des informations reçues sur les importations récentes du riz au Cameroun :

²⁰¹ Sources : Internet.

²⁰² Il est ainsi à noter que Bernard et son invité « spécial » José Bové seront reçus à la présidence de la république, soucieuse de prévenir d'éventuels effets « indésirables » de cette manifestation.

« Regarde par exemple (rentre dans son ordinateur), on m'a donné ça dans la nuit. Je te donne un indicateur, c'est-à-dire on a sorti ça au port de Douala, l'évolution des importations de riz, c'est-à-dire nous faisons le point après chaque trois mois. Pour 2011, on a fait le point pour les importations le 30 septembre. Écoute à la date d'aujourd'hui, ça c'est le tonnage cumulé, en septembre, on en est déjà à 441.000 tonnes importées. Attends, je te fais une comparaison, voilà le riz en 2010 on a importé 363.000 tonnes. Cette année-ci, rien qu'au mois de septembre, ça fait déjà 441.000 tonnes. C'est révélateur, ça veut dire qu'on continue à importer davantage, au détriment de la production locale, et c'est la pauvreté qu'on importe ! ... Tu vois vers où on va ? » (Bernard).

En fin d'année 2014, Bernard fonde un parti politique dédié à la cause paysanne. Cette transposition du combat mené avec la société civile dans le champ de la compétition politique s'inscrirait dans la lignée même de son identité engagée. Il s'agit là d'une autre preuve de la finalité politique de l'engagement entrepreneurial. L'expérience biographique de Bernard permet de cerner une esquisse de l'élan collectif de changement en perspective, enchevêtré aux vicissitudes de la vie quotidienne. Le cas illustré conforterait l'hypothèse que la dynamique d'individualisation en contexte de précarité, se traduit surtout par les réponses « politiques » des individus face à leur condition. Elle s'opérationnalise plus ou moins discrètement à partir de petites innovations relayées par une figure entrepreneuriale préoccupée par sa condition historique et confrontée en permanence à la résistance des pouvoirs. La lecture perspectiviste de *l'aménagement*, du *forcing*, de l'accommodation et de la confrontation, pousse à articuler les différentes logiques d'action – plutôt qu'à séparer – dans une dynamique complexe qui permet une meilleure appréhension de l'engagement entrepreneurial. Il s'agit surtout d'un ensemble structuré d'actions poursuivant une visée commune, mais comportant aussi des insuffisances.

IV. Les insuffisances inhérentes aux logiques d'action du sujet-entrepreneur

La dynamique de subjectivation étudiée ici n'est qu'une voie parmi d'autres qu'emprunte la société camerounaise, mais qui n'en éclaire pas moins sur son historicité. La recherche sur les processus de changement social et politique ne saurait en cela ignorer l'impact des conditions « défavorables » au changement, qui côtoient toujours les facteurs et conditions « favorables » (Rocher, 1968 : 31). Si le sens subjectivé de la dynamique de changement laisse une impression de la structuration d'une société des individus, il convient de ne pas oublier que ce processus reste encastré dans un environnement dominé par la précarité. Au-delà même de l'Afrique, l'idée que la société soit toujours celle des individus qui la composent semble relativiser par la prégnance du *précarariat* (Castel, 2010). Ce dernier serait un obstacle majeur au plein épanouissement du statut de l'individu. La précarité est d'abord une propriété du

système international dominé par l'impérialisme politique, économique et culturel. Elle n'est pas moins le reflet des pratiques sociales localisées au sein des sociétés endogènes et permettant d'entrevoir une autre approche de *l'individu incertain*. La précarité est peut-être une propriété historique avec laquelle les sociétés universelles doivent apprendre à composer. Mais mal ménagée ou excessivement instrumentalisée, elle devient un obstacle redoutable au changement positif et à l'épanouissement intégral de la condition humaine. Nous avons vu au chapitre 5 portant sur les orientations de l'engagement entrepreneurial, comment les obstacles à la dynamique entrepreneuriale se trouvent aussi bien dans le modèle historique d'articulation de l'État africain à l'impérialisme capitaliste mondial, qu'au sein des modes de fonctionnement intrinsèque des sociétés locales. La critique actuelle se focalise sur le fonctionnement propre du monde entrepreneurial.

1. Entre relative emprise sur l'environnement et menace de dé-subjectivation

Le fait que le sujet-entrepreneur évolue au sein d'un environnement infrastructurel « archaïque » limite considérablement sa marge de progression et l'emprise sur l'environnement. L'obstacle n'est pas à rechercher dans les facilités qu'offre la maîtrise technologique à anticiper sur « ce qui est à venir », car cela pourrait annihiler la quintessence même de l'œuvre entrepreneuriale. Celui-ci se trouve d'abord dans la difficulté à étoffer le domaine du présent et donné à l'action, de sorte « qu'il doive rester ouvert sur l'avenir » (Eboussi Boulaga, 1977 : 216). Les structures mises en place par l'entrepreneur ne sont pas seulement astreintes à évoluer avec les moyens « de bord ». Elles sont également obligées d'opérer dans le milieu qui est le sien. La Fondation animé par Mathias et le CAPED d'Alain fonctionnent avec des moyens limités certes. Le principal obstacle à leur productivité serait d'abord d'ordre environnemental. Il se trouverait dans la nature intrinsèque de la conjoncture nationale peu portée aux affaires stratégiques et à la « réflexion intellectuelle-opérationnelle sur les questions de défense et de sécurité » (Mathias). Le défi majeur de ces structures de recherche reste dans la construction d'une réflexion collective autour des questions stratégiques. Plus encore, l'expérience de Bernard est significative de la relative emprise de l'action entrepreneuriale sur l'environnement. Après avoir « plafonné » au niveau du monde civil, il demeure dans l'incapacité d'engranger une dynamique de coopération fructueuse avec les autorités décisionnelles. Ce déficit de communicabilité avec les autorités constituerait la principale cause de la faible emprise de la dynamique entrepreneuriale sur l'environnement.

« Le plus grand regret lors du comice, c'est notre échec après avoir démontré aux consommateurs d'abord, aux pouvoirs publics ensuite, qu'il était possible d'intégrer les farines locales dans le pain consommé au Cameroun. Qu'en le faisant, le pain consommé ici est meilleur que celui qu'on leur propose à l'heure actuelle. Surtout, que le fait d'incorporer ces farines rien que pour le pain pouvait créer 18.000 emplois chaque année. Et par rapport à l'exploitation, on tournait autour de 60 milliards. Or, au sortir du comice, je l'ai dit à la télé, à la radio, aux médias. On a montré l'autre voie en combattant contre l'importation des poulets congelés, et c'était pour l'intérêt de l'ensemble des populations. C'était aussi une autre manière, une autre approche qu'on a montré au peuple. Mais pour que ça marche, il fallait qu'il y ait une décision politique concrète à ce propos. À l'époque nous étions la risée, mais après cette victoire, c'est tout le monde qui nous félicitait » (Bernard).

La difficile emprise sur l'environnement peut déboucher sur une menace de dé-subjectivation, c'est-à-dire sur un refroidissement de la capacité à prendre des décisions. Si les premiers échecs de la jeunesse contribuent au renforcement de la subjectivation, il n'est pas sûr que, passé un certain âge ou stade biographique, le sujet-entrepreneur ait toujours assez d'énergies pour conjurer la montée des contraintes structurelles qui menace son identité revendiquée. Au regard des ressources humaines et infrastructurelles, la relative jeunesse des structures entrepreneuriales ne facilite guère l'évaluation de leur pleine pertinence. La dynamique serait encore dans sa phase de pré-décollage. La moyenne de vie des entreprises citées dans ce travail oscille globalement autour d'une dizaine d'années. Certaines sont encore préoccupées par la consolidation de leurs bases. Beaucoup sont à naître, tandis que quelques-unes ne sont pas complètement délivrées du danger de « retournement », ou de l'effritement. Surtout, peu ont déjà fait l'expérience d'une transition générationnelle ou d'une « passation de pouvoir », preuves objectives d'un début de consolidation. La plupart des édifices entrepreneuriaux ont toujours à leurs têtes les promoteurs originels²⁰³. À la différence des remuants chez qui l'engagement s'inscrit dans une dynamique historique, l'emprise des pionniers sur l'environnement s'opère encore de manière timide.

Globalement, l'histoire réelle en train de se faire parvient à la conscience de l'entrepreneur de manière partielle. De fait, le sujet-entrepreneur a acquis un savoir-faire certain qu'il pense être un gage de pérennité pour son engagement. Mais d'autres réalités déterminantes lui échappent sans qu'il en soit nécessairement conscient. Le monde entrepreneurial actuel, même si on lui reconnaît une influence certaine dans l'orientation des processus et flux

²⁰³ C'est le cas par exemple d'Africrea de Malet qui fait partie des plus anciens projets avec ses 17 années d'existence. Cette entreprise ne peut pourtant pas encore se vanter d'être parvenu à réaliser un environnement prédisposant aux porteurs de projets artistiques et autres meneurs d'action, de mener véritablement une dynamique porteuse à long terme.

sociaux, reste assez impuissant devant l'édifice gouvernant et le poids des interférences extérieures. Pour paraphraser Richard Joseph parlant de l'UPC des années 1950, on peut dire que la dynamique entrepreneuriale camerounaise semble assez tenace pour forcer le changement dans une pluralité de secteurs, mais pas assez puissante à son stade actuel pour renverser la dépendance structurelle de la texture sociale et politique²⁰⁴. Si l'action entrepreneuriale parvient déjà à arracher des victoires circonstanciées contre les pouvoirs assujettissants, son grand défi à l'heure actuelle est de mobiliser de façon durable les différentes couches sociales en vue de renverser la tendance actuelle d'in-sécurisation continue de l'environnement. C'est le cas de la presse indépendante qui, bien qu'ayant réussi à s'imposer, peine encore à se structurer durablement en pôle hégémonique.

À côté du déficit de communicabilité avec les autorités gouvernantes, l'autre raison de la relative emprise se trouve dans les difficultés internes du monde entrepreneurial à émerger comme une classe en soi. De fréquentes incohérences internes accentuent la relative emprise de l'engagement entrepreneurial sur l'environnement en mutation. Les récits recueillis présentent un entrepreneur appuyé sur son identité inventée qui en retour lui procure une sérénité certaine. Seulement, si chacun peut se composer une identité « un peu comme on compose un motif à partir des pièces d'un puzzle » (Bauman, 2010 : 68), ceci ne signifie certainement pas une pleine maîtrise des différentes pièces dudit puzzle²⁰⁵. Et si l'on ajoute le fait que la composition d'une identité est difficilement assortie d'un mode d'emploi parfaitement structuré à l'avance, le sujet-entrepreneur se trouve face à des bribes qu'il tente d'assembler en un tout cohérent sans toutefois connaître l'image exacte à apparaître à un moment « T ». Plusieurs extraits de récit indiquent comment la faible emprise sur l'environnement s'articule avec des couacs inhérents au monde entrepreneurial et qui gripperait son potentiel de productivité sociale.

« C'est un peu ce type de choses mais les difficultés oui, beaucoup de choses ne marchent pas, il y a pleines de choses qui ne marchent pas. Vous avez même dans la petite entreprise ceux qui s'amuse à disparaître avec le peu de fond récoltés ici et là, mais ce sont des détails. Maintenant ce qui m'a le plus perdu du temps et perdu de l'argent, c'est peut-être les procès, parce que j'en ai fait 22 depuis que le journal existe. C'est tout le monde qui tente parce que la loi sur la presse est d'abord une loi qui favorise le lecteur. N'importe où, il suffit que vous démontriez que le journal est vendu là. C'est-à-dire

²⁰⁴ Dans *Le mouvement nationaliste au Cameroun*, R. Joseph (1986 : 24) affirme à ce propos que « les militants de l'UPC furent assez tenaces pour forcer les Français à accélérer le calendrier du transfert de souveraineté politique, mais pas assez puissants pour s'assurer que ce transfert se ferait à leur avantage ».

²⁰⁵ Et encore, il se pourrait fort bien que le puzzle soit de plus en plus investi par l'entrée de nouvelles pièces, tandis que la vie humaine reste et demeure « un puzzle désassorti, auquel il manque plusieurs morceaux (saura-t-on jamais lesquels ?) » (Bauman, 2010 : 68).

quelqu'un peut porter plainte à Kumba et ça t'oblige à faire le déplacement, comme c'est la correctionnelle. Physiquement j'ai été présent dans tous les lieux où le journal a été accusé de diffamation » (Guibaï).

« En fait il y a des joies qu'on peut avoir, il y a aussi des tristesses, les gens ne vont plus à l'école, ils ne font plus des études supérieures avec une vocation, avec un sens de dévouement, avec le sens de la responsabilité de dire : "Je fais cette formation parce que sur le plan social j'ai le devoir d'apporter des solutions concrètes au peuple auquel j'appartiens". Donc ils vont à l'école avec beaucoup de désinvolture, de laisser-aller, et du coup, presque 90% des étudiants sont bloqués à cause de l'environnement qui n'est pas favorable au travail. Or pour les 10% qui restent, on a généralement de très grand succès » (Tayou).

« Le juge administratif me donnait souvent raison, mais l'État ne se plie pas facilement aux décisions de la justice administrative. Sur le plan judiciaire, les hommes politiques vous coulent, que vous ayez raison ou non. Dernièrement on m'a nommé directeur de contrôle du personnel privé et, juste après, on m'a relevé de mes fonctions. J'ai intenté un procès que j'ai gagné, on a annulé l'acte, mais on n'a préféré laisser tomber, ça n'a jamais été mis en application. Voilà, c'est le problème de la justice administrative, mais moi je n'ai pas de problèmes de ce côté-là » (Jean-Bosco).

La posture « critique » du sujet-entrepreneur l'inscrit dans un sillage de confrontation permanente. L'environnement qu'il souhaite travestir demeure un adversaire redoutable. Les propriétés jusque-là décelées dans la construction de l'identité entrepreneuriale tiennent dans la configuration actuelle de son environnement propre. Le changement en profondeur de cet environnement conduirait nécessairement au réaménagement de son profil identitaire. Car l'identité est d'abord une *relation* et sa signification est fonction des remaniements de la subjectivité. C'est pourquoi les relents de dissidence, loin de relever de l'état de nature, sont d'abord une réponse à l'ordre dominant perçu comme un danger pour « je ». Il est probable que le changement structurel de la situation actuelle entraîne l'émergence d'une dynamique entrepreneuriale différente, le dissident d'aujourd'hui devenant « collaborateur » demain.

La dynamique entrepreneuriale dépend des moyens mis à la disposition du sujet-entrepreneur. En se mettant une forte pression, celui-ci souhaite maintenir un rythme signifiant de participation à la dynamique de changement. Ce qu'il ignore ou feint d'ignorer, c'est la menace d'anomie ou de dépression qui semble le guetter. À force de lutter sur plusieurs fronts en vue d'améliorer son rendement et partant, son emprise sur l'environnement, le sujet-entrepreneur n'est guère à l'abri de la lassitude. Comme tout individu, il doit également affronter ses propres « démons » et « faiblesses » dont la négligence s'avère désavantageuse dans un environnement où chaque détail et faiblesse peuvent être « fatals ». La dispersion

accrue relevée chez certains porte souvent un coup sur la cohérence interne de l'engagement. À force de vouloir répondre à toutes les sollicitations externes ou intérieures, l'entrepreneur finit par le payer sur la vigilance et/ou la concentration sur ce qui relève de *l'essentiel*. En oubliant de prendre certaines précautions, il finit par se rendre quelque peu « vulnérable ».

« Le seul problème c'est que je n'ai pas encore pris de bonnes vacances parce que le temps, il n'y a pas que le journalisme, parce que je fais aussi un peu de conférences par ici, à la Fondation Friedrich Ebert, il faut écrire un article pour telle Revue et ça, ça te diversifie l'esprit, mais ça te donne une surcharge de travail. Là j'ai fini aux urgences, et en décembre j'avais eu un surmenage qui a dérégulé mon rythme cardiaque. Donc il me faut un peu de congé » (Guibaï).

Dans l'actuelle modernité liquide « occidentale » portée vers une célébration sans entraves de l'individu nomade, le fait de « se caser », c'est-à-dire d'être « identifié une fois pour toutes et sans retour », semble mal perçu (Bauman, *op.cit.* : 44). La dynamique de subjectivation observée au Cameroun à partir de la trajectoire du sujet-entrepreneur laisse percevoir une réalité un peu plus complexe. Si la trajectoire entrepreneuriale présente un individu délivré de la cage de l'identité sociale assignée, l'on peut également observer un besoin constant d'auto-fabrication d'une nouvelle « cage » réappropriée et réincorporée en vue de fixer une direction à son entreprise. Chez le sujet-entrepreneur, la nécessité de se recaser acquiert une importance capitale dans la mise en sens de son action. Son aspiration à la modernité fait de cette case une sorte de « cage mobile » qui en même temps lui permet d'avancer subjectivement vers ses « rêves » tout en restant quelque peu « protégé ». Mais cela peut également conduire à une certaine anxiété susceptible de déstabiliser les repères identitaires, en ce sens que la mise à l'écart du monde peut finir par déteindre sur les rapports de proximité « communautaire ».

2. Entre fermeture excessive sur soi et déphasage intermittent avec la réalité

L'entrepreneur est pour l'essentiel parvenu à se mettre plus ou moins à l'abri de la précarité et du retournement. Le défi actuel, c'est de redescendre quelque peu *sur terre*, et prendre la pleine mesure des implications universelles des problématiques soulevés dans l'engagement. Si plusieurs entrepreneurs semblent cerner la nécessité de cette implication, seule une minorité esquisse une démarche ouverte vers la recherche de l'universalité. Peu d'entrepreneurs prennent pleinement conscience de la nature globale des problématiques soulevés dans leurs engagements, oubliant ainsi qu'il ne peut exister de solution purement locale « aux problèmes qui se posent à l'échelle mondiale » (Bauman, 2010 : 120). Or ceci permettrait au sujet de sortir de la fermeture individualisée sur soi pour s'ouvrir de manière moins « coincée » aux autres dynamiques de production du social. À titre illustratif, la

répugnance de l'héritage chrétien-occidental par Mbog et Tayou les pousse à un repli excessif qui grippe les rapports « fructueux » avec « autrui ». Ces deux sujets-entrepreneurs ne cessent ainsi de critiquer la fréquentation de l'église catholique par Mathias. Des échanges de mail au cours du mois de juin 2016 avec Tayou, dans le cadre d'un projet d'ouvrage présentant les portraits des sujets-entrepreneurs, révéleront ce repli excessif.

Enquêteur : Cher Éric, Dans le cadre de l'ouvrage en perspective, je te prie de bien vouloir retrouver, en attache, ton esquisse autobiographique...

Tayou : Je suis très occupé, je suis au Tchad très souvent sans connexion pour lire. Je te fais confiance pour le contenu. Sauf que je tiens à ce que tu respectes que je ne sois pas chrétien et donc porteur d'un prénom chrétien. Mon nom c'est Tayou Kamgue. Merci à bientôt²⁰⁶.

À force de se déconnecter de certaines vérités prégnantes de leur environnement d'évolution, beaucoup de sujets-entrepreneurs le payent très souvent en perte de lucidité devant l'euphorie suscitée à la suite de certains acquis. Au moment où la trajectoire biographique s'apprête à emprunter une séquence nouvelle de montée en régime, certains, trop enrôlés par l'histoire qu'ils font, se retrouvent souvent dans l'incapacité de prévenir les obstacles internes et externes en perspective. Très souvent également, le déphasage existant entre le savoir théorique global sur la société (relativement statique) et les micros connaissances empiriques plus ancrées sur des réalités mouvantes du terrain, peut entraîner certains « ratés » dans l'action. En général, le sujet-entrepreneur est plus conscient de ce qu'il « sait », et moins de ce qu'il « ignore ». La grande difficulté est de maintenir un travail permanent sur soi orientant la réflexivité sur ce qui semble leur échapper et non plus seulement sur ce qu'ils savent ou croient savoir. Un entrepreneur sur deux donne l'impression d'avoir « saturé » sa base de données sur la maîtrise des logiques profondes de fonctionnement (et de dysfonctionnement) de leur environnement, oubliant ainsi quelque peu le caractère dynamique de la société qui nécessite des remises à jours permanentes de la réflexivité, en vue de préserver une certaine lucidité. En refusant (souvent à leur insu) de se laisser fermenter et féconder par les processus sociaux même les plus banales, certains entrepreneurs souvent passent à côté des enjeux cruciaux de la dynamique historique de production de la société²⁰⁷. Captivé par son crédo politique articulé sur la rhétorique religieuse, Olivier se trouve en train de ramener toute explication des faits objectivables à ce référentiel enchanté. Cette fermeture excessive sur son

²⁰⁶ Il convient de relever que c'est à la suite de ce mail reçu le 11 juin 2016 que nous avons changé le prénom Éric par son nom véritable, Tayou.

²⁰⁷ Olivier, à travers son concept-phare de « foïïsme politique », semble parfois oublier qu'il évolue dans un milieu régi d'abord par des règles de la *Realpolitik*. Non pas qu'il doive renoncer à ce leitmotiv qui aura largement contribué à son « succès », mais qu'il y fasse peut-être quelques « réadaptations ».

soi réinventé laisse également une impression de déphasage avec la réalité ambiante. On peut le vérifier à partir de cet extrait tiré de son récit.

« Donc, ce que nous apportons avec le *foiisme* est une haute éthique, une éthique supérieure. Mais en plus nous disons que celui qui bâtit sans Dieu bâtit en vain, disent les Écritures. De manière plus profonde encore, j'ai tendance à penser qu'il vaut mieux avoir le roi des rois de son côté pour s'assurer le meilleur succès possible. C'est ça aussi hein, un homme qui agit selon les logiques humaines, parce que le panafricanisme dans sa conception est une idéologie humaniste, fondée sur l'homme : c'est l'homme qui y est mis en place. Mais celui qui lui mobilise le levier divin, je ne sais pas s'il y a match, de ce point de vue-là. Ça aussi c'est un élément de justification de la supériorité du foiisme (...) Cette assertion est fondée sur les données objectives ! Il faut lire le livre de Fanny Pigeaud, *Au Cameroun de Paul Biya*. Vous avez lu le livre d'un certain Ebale Angounou ? Il a révélé aussi des choses extrêmement obscures par rapport au système. Il y a des pratiques métaphysiques, ça se déduit simplement au constat selon lequel le Président, les ministres, les leaders politiques, les secrétaires généraux des ministères, les députés, les conseillers municipaux, bref, la plupart de ceux qui aspirent à des positions dans la haute administration, parfois même pas si haute, dans le système et dans la hiérarchie politique, ont tendance à aller chercher leur carburant chez les marabouts. C'est-à-dire que la préservation du pouvoir au sens matériel s'accomplit chez nous aussi en mobilisant une technologie métaphysique, pour ne pas dire maraboutique. Et dans cette technologie-là, et c'est un pasteur qui attire mon attention, l'eau, c'est-à-dire par la SNEC, entreprise d'État dirigé par un serviteur du pouvoir, l'électricité, toutes ces commodités de base, auraient été régulièrement au Cameroun victimes de magnétisation métaphysique (...) Donc c'est à partir de ce moment-là que mon attention a été attirée, et elle a été confortée par les pratiques des acteurs politiques au Cameroun dont la puissance ne vient pas seulement du fait qu'ils ont l'argent de l'État, les voitures et la logistique de l'État. Ils ont également à côté un capital obscur, qui leur permet en quelque sorte d'hypnotiser, d'envoûter, d'endormir la masse populaire du Cameroun. Car comment comprendre qu'on soit l'un des rares pays où on coupe les salaires et personne ne bouge, comment comprendre ça ? » (Olivier).

Pour avoir élevé la barrière qui le sépare de l'autre bord, l'entrepreneur-critique par exemple ne bloque pas seulement les perspectives de mise en place des passerelles essentielles à la reconstitution collective. Il creuse également une distance avec des « proches » dont la rupture avec le système opposé ne prend pas forcément un caractère absolu. Présent dans son présent, il reste néanmoins déconnecté du présent des autres. Il reste un contemporain de son époque. Il peut même se réjouir d'être plus proche de la sensibilité populaire, parce que reflétant le mieux les aspirations générales. Mais il le paye parfois à son insu sur *l'interaction de face à face*. Dans son engagement, il est davantage en communication avec le « futur » projeté. En cela, il vit en décalage avec le présent des autres, surtout avec celui de « collègues », qui le lui rendent d'ailleurs très souvent. En bref, tout se passerait comme si devenu prisonnier de sa propre passion, l'entrepreneur-critique par ce fait même tend souvent à s'effacer « en tant que

je » (Kaufmann, 2008 : 166). Ce cas est prégnant auprès des figures expressives, dont le potentiel réflexif parvient difficilement à atténuer l'excédent d'émotivité.

L'excès d'émotivité serait ainsi à la base de la difficulté éprouvée par les figures expressives à se remettre en cause. L'impopularité du régime en place est un premier alibi qui conforte dans des postures extrêmes. Le cas d'Olivier présenté ci-dessus en constitue la parfaite illustration. De même, Henriette demeure convaincue du bien-fondé de son attachement au social-nationalisme en dépit des « dérapages » actuels de l'UPC. Chez Mbog et Tayou, l'attachement viscéral à l'œuvre de Cheikh Anta Diop serait également à l'origine de leur posture vénérable vis-à-vis de l'ancestralité africaine. Tout en vouant une admiration certaine à Mbog, Malet n'en recèle pas moins quelques « limites » sur la posture de ce dernier.

« Mbog... a un problème avec la modernité comme concept, et modernité comme temporalité, c'est mon point de vue. Puisque lui il pense que l'existence est un système clos, fini. Alors que je ne donne aucun intérêt à l'existence si c'est fini. Même avec la religion, je ne crois pas (...). Il croit donc que les sociétés africaines précoloniales ont atteint une maturité et un seuil d'équilibre qui ne demande plus rien d'autre. Donc il faut se satisfaire de ce seuil d'équilibre que si on parvenait à ça, on résout tous les problèmes. Je schématise sa pensée mais c'est ce que je vois » (Malet).

Si Malet semble quelque peu protégé par une activité nécessitant moins de confrontation directe avec l'élite au pouvoir, il en va autrement pour les autres figures réflexives que sont Haman et Jackson. Se sentant quelque peu astreints à atténuer leur posture critique du fait de l'exposition de leurs activités, le penchant à la rationalisation relevé chez ces derniers débouche sur un discours modéré. Un tel discours, en relativisant la précarité environnante, laisse une impression d'hésitation à explorer les ressorts historiques profonds de cette dernière. Cette posture, retrouvée chez certains pionniers, entraîne nécessairement de légers déphasages avec la réalité sociale-historique en cours. À force de vouloir « arrondir les angles » dans le but de préserver l'édifice entrepreneurial, des pionniers comme Séverin (mature), Claire et Bob préfèrent souvent éviter les zones de confrontation « fatale » qui, très souvent, sont porteuses de dynamiques de changement. Chez Bob par exemple, ce « jeu » le poussera à se méprendre sur le rythme et le sens immédiat des processus sociopolitiques. On peut le vérifier à travers les propos suivants qui, par la suite, seront contredits par les faits.

« Tous les Camerounais attendent Paul Biya sur le 7^{ème} mandat, et sur les 7 nouvelles années qu'il va avoir. Je ne suis pas sûr qu'un mois puisse ressembler à un mois des 30 ans. Pourquoi ? Parce qu'il y a des nouvelles dynamiques ! Des nouvelles forces qui émergent et tout ! Les gens ont les yeux plus ouverts, les gens ont vécu la guerre de Côte d'Ivoire, ont vécu la guerre de Libye, les fausses guerres préfabriquées (...) Pourquoi il n'y a pas encore le nouveau gouvernement Paul Biya ? N'est-ce pas Paul

Biya est très fort (rire). Parce qu'il est obligé de se séparer de certaines personnes, de tenter une dernière expérience de sa vie, avec moins de pression de la France qui en a toujours eu » (Bob).

La configuration sociale actuelle serait telle que le sujet-entrepreneur « plafonnant » peut s'installer dans un état d'esprit « seigneurial », alors même que sa « vision » présenterait des limites au sein d'un univers plus compétitif. Si donc son souci de soi n'est pas continuellement nourri par de nouveaux ingrédients externes, celui-ci peut se laisser passivement entraîner dans un état de quiétude qui, par la suite, pourrait le confiner dans une posture d'improductivité théorique, idéologique ou sociale. Ce risque guette souvent – mais pas uniquement – les entrepreneurs qui se laissent entraîner dans des rapports « flous » avec l'élite au pouvoir. Séverin et Bob, par exemple, vont se retrouver dans l'incapacité de préserver un regard « distant » avec l'élite toujours considérée comme « autrui », dès lors qu'ils commenceront à flirter avec certains arcanes du pouvoir. À force de plaider auprès du pouvoir en vue de l'amélioration du statut de la presse indépendante, Séverin ramollira progressivement son élan critique. Bob également dans sa recherche de « soutiens » et d'exonération de taxes pour son université en construction, aurait amorcé un rapprochement « stratégique » avec l'élite du RDPC. D'un autre côté, si la distanciation poussée permet de préserver une lucidité indispensable à la perception de « l'essentiel » devant les grands bouleversements, la trop grande implication de « je » souvent devient un handicap dans l'appréhension des changements discrets et de type nouveau qui travaillent la société.

V. L'engagement entrepreneurial en procès. Pour une lecture ancrée du processus de subjectivation

1. La réflexivité renouée au cœur de la dynamique de subjectivation

Caractéristique majeure de la vie sociale moderne, la réflexivité dans la perspective de Giddens décrit cette aptitude d'acteurs enrôlés dans le flot des conduites quotidiennes à « comprendre ce qu'ils font pendant qu'ils le font », de manière consciente et discursive ou même en partie inconsciente et pratique (Giddens, 1994 : 33 et 45 ; Molénat, 2014 : 77). La réflexivité traduirait la nouvelle donne de l'actuelle « modernité avancée » qui oblige l'individu, désormais délivré des contraintes classiques de se construire une « cohérence biographique » (Mombberger, 2010 : 101 et 109). Selon Kaufmann (*in* Molénat, *op.cit.* : 202), celle-ci suppose que l'individu est « maître de sa vie » et désormais appelé à se regarder lui-même, à s'auto-analyser et à opérer des choix dans les décisions qu'il prend. Plutôt que de nier son existence au cours des temporalités antérieures, les différents auteurs s'efforcent

simplement de souligner sa non correspondance aujourd'hui avec la structure sociale et les injonctions de la société. En bref, la réflexivité dans le contexte actuel s'identifierait de moins en moins au sein des « rôles ». Cependant, Kaufmann semble séparer davantage la réflexivité de l'identité. Ce faisant, il tempère un peu son rôle au profit de la subjectivité qui à ses yeux se trouverait au cœur de l'actuelle révolution identitaire²⁰⁸.

Selon Kaufmann (2004), l'action et la prise de décision deviennent difficiles lorsqu'on est toujours réflexif. Le sujet-entrepreneur évoluant dans un contexte précarisé et non favorable à l'engagement entrepreneurial (l'individualisation n'étant pas vraiment institutionnalisée), est presque astreint quant à lui, à préserver un minimum de constance réflexive. Le fait que la réflexivité altère constamment les pratiques sociales à la lumière des nouvelles informations pourrait à la limite (et encore !) expliquer son usage « contrôlé » (mais non circonstancielle comme ce serait le cas dans la « seconde modernité ») au sein de la dynamique entrepreneuriale qui a besoin d'une certaine consistance identitaire. Mieux, l'impact continu de la précarité environnementale dans les consciences maintient un lien fusionnel entre l'émotivité et la réflexivité qui, à son tour, assure une certaine permanence de la conscience réflexive. La réflexivité ainsi renouvelée n'est qu'un subtil mélange de cette conscience réflexive avec le stock d'émotivité sédimenté qui pousse le sujet-entrepreneur à être en constante projection. C'est probablement ce qui pousse Claude à l'affirmation suivante :

« Je réfléchis (constamment) à comment il faut transformer la société, comment il faut la changer. C'est normal ça rejoint par ailleurs d'où je viens. Je ne viens pas du haut pour réfléchir à comment conserver » (Claude).

Il convient de relativiser (sans la renier) la posture sociologique classique-pure, et d'être également sensible au langage de la psychologie. Car le dialogue interdisciplinaire ne remet pas nécessairement en cause l'édifice sociologique. En postulant que la socialisation toujours traduit « l'appropriation du monde extérieur par la mise en correspondance de la mémoire incorporée avec la mémoire sociale environnante », Vincent de Gaulejac (*op.cit.* : 47) ne s'oppose guère à la vision sociologique. Une plus grande compatibilité avec la posture sociologique de Bernard Lahire (2002, 2004 et 2013) apparaît lorsqu'il ajoute que si le besoin

²⁰⁸ Il est vrai que tout en reconnaissant l'antagonisme inhérent aux logiques de fonctionnement propres à la réflexivité et à l'identité, Kaufmann leur trouve néanmoins des formes complexes d'articulation au cœur de l'exercice de la subjectivité (Kaufmann, 2004 : 111). Mais dans le fond, sa préséance va davantage vers le pôle identité-subjectivité au détriment de la réflexivité. Tout en étant en accord avec cette posture, la trajectoire de notre sujet entrepreneurial présente de petites différences avec le schéma de Kaufmann, en partie, du fait de la différence des contextes de recherche, mais également peut-être, du fait de notre sensibilité propre à se laisser « féconder » ou « absorber » par d'autres courants disciplinaires.

de cohérence et d'unité est présent chez l'individu « en quête de sens sur lui-même », c'est parce qu'il demeure « multidéterminé par des forces contradictoires » (Gaulejac, *op.cit.* : 48). Mais si les sociologues de l'individu s'accordent sur ce dernier point, ceux-ci, à l'unanimité, considèrent ces multi-déterminations comme des micros faits sociaux incorporés. Vincent de Gaulejac qui en appelle à un dialogue plus sincère entre la sociologie et la psychologie critique à cet effet la posture de Kaufmann et Dubet pour qui l'intériorité ne demeure au fond que du social incorporé. Pour Gaulejac (*idem* : 53-54), ces derniers en refusant d'intégrer véritablement la dynamique psychique dans l'explication, restent enfermés dans un modèle d'analyse de la production sociale des individus peu soucieux des formes et processus par lesquels les individus à leur tour contribuent à cette production, et donc, des influences réciproques permanentes existant entre individuation (processus par lequel la société produit des individus qui produisent la société) et subjectivation (processus par lequel l'individu cherche à devenir autre chose que celui auquel il est socialement assigné).

La prise en compte de ce dernier aspect pourrait peut-être inaugurer un véritable dialogue interdisciplinaire plus propice au décloisonnement des chapelles. Un apport essentiel de la réflexivité dans le développement permanent de l'esprit entrepreneurial nous est apparu dans la perception de la société et de l'individu en lui-même, et ce de manière instantanée, comme une « “totalisation en cours” sans jamais être une totalité achevée » (Lapassade, 1997 : 205). Surtout, la réflexivité « rénovée » semble faciliter une atteinte plus rapide du concret en passant par l'abstraction. Par elle, l'individu comprend assez aisément que « la plus grande rentabilité n'est pas celle qui est immédiate, celle du court terme, mais celle du long terme, celle qui est absolue, au-dessus des fluctuations du hasard et de la chance » (Eboussi Boulaga, *op.cit.* : 97). La réflexivité *rénovée* assure l'efficacité de l'action entrepreneuriale (domaine de l'acteur), tandis que la subjectivité consolide le sens de l'engagement entrepreneurial (domaine du sujet). À la différence de la lecture de Kaufmann, les deux composantes semblent s'articuler assez aisément au regard de la dynamique entrepreneuriale. Si donc l'entrepreneur ne peut être comme tel sans ses œuvres, il importe cependant de ne pas le limiter à celles-ci. Car le travail permanent de la réflexivité permet de réaliser qu'il est forcément « plus que ses œuvres » (*idem* : 179). Loin d'être seulement ce qu'il fait ou produit (travailleur), il est aussi ce qu'il ne fait pas pour l'instant et qu'il rêve de faire, voire également ce qu'il détruit ou aspire à éradiquer.

Une certaine lecture de la modernité avancée nous apprend également que si l'identité est un processus de « fermeture » et de « fixation », la réflexivité est un mouvement constant

d'« ouverture ». A travers elle, l'individu parvient à se remettre en cause et à s'inscrire dans une logique de fécondation de la pensée qui, à son tour, va structurer l'action. En brisant les *acquis*, la réflexivité entendue comme domaine du mouvement, de recherche du vrai, de la logique et de la cohérence, se situerait selon cette lecture à l'opposé de l'identité, domaine du sens qui « ne cesse de recoller les morceaux »²⁰⁹. Dans la modernité avancée, la réflexivité s'exprimerait essentiellement par « séquences relativement brève, et très strictement contextualisées ». Elle ne serait qu'une modalité seconde de l'expression du sujet, plus attaché à sa dynamique identitaire nourrie quotidiennement par un système de valeur constitutif de sens. Or c'est ce dernier qui le plus déterminerait fortement comment la réflexion est menée, et non l'inverse (Kaufmann, *op.cit.* : 109, 110 et 285). Dans la modernité « localisée » du sujet-entrepreneur cependant, la réflexivité reste assez proche de l'identité dès lors qu'elle est parvenue à communiquer avec l'émotivité. Très souvent, les bifurcations sont des moments de choc émotif. Cette communicabilité retrouvée au bout d'une période donnée permet à ces pôles d'atténuer réciproquement leurs élans d'impulsivité.

Très souvent, le passage en Occident est un moment crucial de développement accéléré – et non de la genèse – de la réflexivité *renovée* chez l'entrepreneur. La découverte d'un environnement différent conduit nécessairement au réajustement du regard porté sur soi, sur son environnement propre²¹⁰. La réflexivité devient à cet effet le lieu de maturation de l'individualité et d'atténuation de l'impact environnemental sur les choix de vie. C'est elle qui permet au sujet d'assumer ses choix en ne rendant compte qu'à son « moi ». Après le « choc » subi lors de ses premiers pas à l'université de Yaoundé, Alain partira en France avec un désir poussé de « revanche » sur son environnement. Si ce désir reste prégnant à son retour définitif au Cameroun douze années plus tard, c'est entre autres parce qu'il sera continuellement nourri en France par sa réflexivité *renovée*. En entretenant la flamme déclenchée tout en la tempérant, cette dernière l'empêchera durant ces années d'en faire le « deuil », de peur de passer à *autre chose*.

Le besoin d'épouser une posture entrepreneuriale relève en dernier ressort de la responsabilité individuelle subjectivée et dédiée à la société²¹¹. En situation de précarité incorporée, la

²⁰⁹ Dans la perspective de M. Gauchet (1998 : 108), l'identité « est un système permanent de clôture et d'intégration du sens, dont le modèle est la totalité. “Son objet n'est pas le vrai, mais le sens” »

²¹⁰ L'immense besoin de connaissance qui va jeter Jean-Marc Éla dans les études avec ardeur à Strasbourg, trouve une justification dans l'envie de capitalisation de ce savoir pour se rendre utile à l'Afrique. Vivant physiquement en Occident, il ne cessera en réalité d'être « spirituellement » en contact avec sa terre natale.

²¹¹ L'engagement de Jean-Marc Éla qui prend véritablement corps et forme durant ses années d'étudiant en France, participe en dernier ressort d'un « choix purement individuel » dans la mesure où il prendra conscience

réflexivité individuelle se développe durant toute la vie, quoiqu'à des rythmes différents qui sont fonction des projections individuelles et du stade biographique atteint. C'est parce que Jackson est précocement préoccupé par le désir d'apporter à sa société à travers des connaissances acquises, que la période de formation en Occident constituera l'occasion d'auto-projection, où se mijotent des futurs projets.

La réflexivité pose ainsi les bases de constitution d'une réalité future plus désirée. Le processus de subjectivation s'efforce ensuite de lui donner une forme originale en alimentant l'engagement individuel. Autrement dit, la réflexivité joue un rôle théorico-idéologique (superstructure) là où la subjectivation impacte plus directement sur la dimension pratique de l'engagement. C'est peut-être le *feeling* qui détermine l'action et non plus la raison : « Vous m'amenez n'importe où, tant que je *sens une cohérence* ça ne me gêne en rien » (Bob). Mais ce même *feeling* semble également avoir été au préalable peaufiné par la réflexivité. Car en effet, Bob aura d'abord compris et intégré le constat selon lequel l'approche pédagogique camerounaise ainsi que son contenu seraient « totalement à l'encontre de ce qu'il faut faire ». Trouver une solution devant un tel défi soumet le sujet entrepreneurial dans une posture réflexive constante qui risque de demeurer comme tel tant que son contexte lui apparaîtra toujours sous une forme précarisé²¹².

2. La nécessaire intrication de la réflexivité renouvée avec la subjectivité

L'émotivité est au cœur du déclenchement du processus de subjectivation que la réflexivité vient affiner. La subjectivité, c'est le *moment continué*. Ce qui ne l'empêche guère d'englober une somme de moments passés. La réflexivité renouvée, c'est le *permanent atténué*. La réflexivité trouve sa permanence dans sa capacité à réactualiser l'émotivité au travers des « équivalences » opérées dans la lecture des événements vécus. Cette réactualisation constante du choc émotionnel conduirait à son tour vers une réflexion constante sur les moyens de sortie du *précariat*. Or du fait de la permanence de ce dernier, la subjectivité trouve en la réflexivité un site d'expression continue. Entre le *moment continué* et le *permanent atténué*, il existe une

du caractère définitif et intégral de celui-ci. En d'autres termes, s'il s'engage en étant étudiant, il ne le fait pourtant pas comme étudiant – ce qui n'est qu'un bref moment de la trajectoire biographique –, mais principalement comme un « individu qui croit en un certain nombre de choses, des choses qui étaient aussi bien valables pendant mes années d'étudiant qu'après » (Assogba, *op.cit* : 83).

²¹² L'histoire de vie de Mongo Beti en constitue l'une des illustrations les plus abouties. Depuis *Main basse sur le Cameroun*, il serait passé de projet en projets sans plus se donner un véritable répit. Couché sur son lit d'hôpital, à quelques heures de son décès, cet écrivain devenu également promoteur des projets de développement, se trouverait encore en train de mijoter de futurs projets. Cette posture projective permanente lui aura été fatale en ce sens qu'elle serait la cause, à en croire au témoignage de son épouse, de la négligence de sa propre santé alors même que des signaux devenaient de plus en plus récurrents.

forte fusion productrice du social. Dit autrement, l'événement « boule de neige » et/ou les petits événements « grains de sable » qui déclenchent le processus de subjectivation (itinéraire de constitution du sujet) produisent un impact interne proportionnel au seuil du développement de la conscience réflexive. L'individu s'en trouve affecté non seulement du fait de son « humanisme », mais surtout à cause de sa « naïveté naturelle » qui jusque-là le retenait sous l'emprise de « l'illusion du savoir immédiat » sur son environnement. Les chocs vécus sont ainsi travaillés en permanence par la réflexivité qui finit par les traduire en éléments désormais « prévisibles ».

Du moment où l'individu ainsi restructuré parvient à tempérer les effets induits des chocs et obstacles externes, il arpente mieux les aléas qui s'opposent au développement de sa personnalité, et dont la qualité est fonction d'une certaine stabilité réflexive. Dès lors, les « obstacles », « frustrations » et « difficultés » devenus « prévisibles » sont appréhendés comme des « transitions normales », « étapes nouvelles » qui suscitent le challenge. Seulement, le stock d'émotivité continuellement sédimenté va prendre un caractère plus permanent qui désormais ne le quittera plus (au crédit de la consolidation permanente de l'engagement entrepreneurial). Mais qui en même est atténué par la réflexivité (au crédit de l'efficacité de l'action). Plus attiré par les enjeux futuristes dont les principaux scénarii se déroulent dans sa tête, l'entrepreneur devient par moment un individu-hors-du-monde (Dumont, 1983) habité en permanence par la société idéale-fictive-utopique de son esprit. Grâce à une certaine capacité de « détachement » acquise, tout se passe comme si un rite de passage au cours duquel il aurait troqué ses yeux naturels contre ceux d'une « chèvre » (Rosny, 1983) se serait produit. Rite au sortir duquel le monde désormais visible devient un monde « autre » que celui qui était le sien peu de temps encore auparavant. Il semblerait même qu'il se soit produit un phénomène de *subvertissement* des mondes dans l'esprit du sujet-entrepreneur, où l'« invisible » aurait pris un minimum de préséance sur le « visible ». Reconverti ainsi en véritable « *Nganga* », l'entrepreneur peut alors engager sa mission de guérisseur des maux de sa société en combattant « dans la nuit » les forces effectives et potentielles de déstabilisation (domaine de l'acteur). Ce rôle de « guérisseur » des maux sociaux, que les populations bassa attribuaient déjà à Um Nyobè (1984 et 1989) durant l'épopée coloniale, confère nécessairement une dimension politique à l'œuvre entrepreneuriale. Seulement son efficacité dépend en dernier ressort du recul réflexif qui permet d'atténuer les dérapages et maladroites d'une émotivité mal maîtrisée.

Le sujet cherche à se frayer une voie là où l'acteur trouve sa voie dans la lutte – assimilée à un combat politique à part entière. Le sujet précède l'acteur. Mais il n'est pas toujours aisé de savoir à quel moment le sujet advient véritablement comme un acteur, les deux figures étant étroitement imbriquées l'une dans l'autre. Il faut dire que la conscience de la précarité stimule la réflexivité, quel que soit l'échelon où l'on se trouve. Pourtant, cette conscience même de la précarité est aussi un stimulus à part entière de l'émotivité. Le remplissage du stock d'émotivité (capacité d'indignation) à lui seul ne peut conduire à l'action entrepreneuriale. Il faut au préalable que la réflexivité soit suffisamment développée pour que la connaissance acquise puisse s'articuler de façon fusionnelle avec l'émotivité pour déclencher l'engagement entrepreneurial (domaine de la subjectivation).

Dans l'activité entrepreneuriale, la subjectivité prend la signification d'un lieu de « communication originelle » de l'individu avec le monde qu'il parvient à ressentir en lui. Elle traduit également un modèle original de présence de l'individu « à la totalité simultanée des choses et des êtres ». Espace de prédilection de l'affect, la subjectivité se situe dans l'entrecroisement de l'incorporation de l'individu au monde et de la pénétration du monde en l'individu. La subjectivité, c'est le domaine du « sentir », c'est-à-dire le corps humain en tant que compréhension primordiale du monde²¹³. Or à bien y regarder, il s'agit simplement de l'émotivité retravaillé par la réflexivité en vue de la production du sens. Je « sens que eux et moi on ne voit pas l'avenir du Cameroun de la même manière » lancé par Haman embrigadé au sein de la presse gouvernementale ; ou encore « je sentais que j'avais un dépôt, il fallait que ce dépôt soit valorisé » avancé par Olivier encore en France et projetant son retour au Cameroun ; ne peuvent être biographiquement cernés que dans la jonction de la subjectivité avec la réflexivité. En effet, si l'entrepreneur « sent », c'est aussi parce que sa conscience réflexive lui permet d'accéder à un tel niveau de « sensation » qui n'est pas toujours à la portée de l'individu lambda. Autrement dit, il *sent intuitivement* et donc réfléchit en *sentant*. Il s'agit d'une jonction réussie du *flair intuitif* avec la conscience réflexive.

La subjectivation permet de découvrir son quant-à-soi au sein de la société. La réflexivité est le domaine de l'affermissement des outils de production du social. La subjectivation est la source même de réconciliation affective de l'individu avec son histoire, voire avec l'histoire tout court. C'est le secret camouflé de sa renaissance quotidienne, le pain quotidien qui le protège contre les tentatives de la « mendicité ». Et qui en retour stimule la réflexivité dans la

²¹³ « Par le sentir du corps, l'homme n'est pas seulement au monde, mais celui-ci est en lui. Il est le monde. Parler du sentir, c'est percevoir l'homme comme le même que le monde » (Eboussi Boulaga, 1977 : 211).

recherche permanente des voies et moyens de sortie de cette « impasse » historique. Malet semble avoir toujours été une individualité réflexive même avant son retour définitif au Cameroun. Il était en tout cas un acteur social accompli, pour avoir « réussi » en France en se hissant au sommet du métier de journaliste. Pourtant, le pari délicat qu'il entreprendra va naître à la suite d'un choc émotionnel. C'est ce dernier qui va le pousser à ressentir un profond besoin de « renaissance » qui le conduira au renoncement de « soi » pour mieux se soucier de « soi ». C'est en effet cette renaissance qui permet à l'individu de se rattacher « affectueusement » à la « vie ». C'est elle qui le tient debout même quand il apparaît couché ou courbé. Or cette articulation de « l'être corporel à la totalité du monde » trouve son expression la plus aboutie dans l'art. Ce dernier entendu d'abord comme une technique permettant à l'individu de faire « l'expérience des choses dans leur rencontre avec son corps », et d'en prendre « connaissance dans l'acte même de sentir », afin de pouvoir prendre la mesure de son identité et de sa séparation d'avec le monde, par la « distance » et la « résistance » (Eboussi Boulaga, *op.cit.* : 213). De l'art, on passe nécessairement à l'intuition incorporée. Et de l'intuition incorporée, on se retrouve assez facilement dans la réflexivité. C'est dire que l'intuition – ou le flair – apparaît comme un trait d'union entre la subjectivité et la réflexivité renouvelée²¹⁴. L'intuition artistique est le secret de la créativité sociale.

VI. Pour une approche perspectiviste du processus d'individualisation en sourdine

1. Sortir de l'impasse provincialiste et de la lecture univoque

Le provincialisme scientifique, souvent critiquée, abonde dans l'appréhension des sociétés africaines. C'est en partie dans le but de combattre cette posture scientifique que Georges Balandier et Olivier de Sardan vont inaugurer une démarche épistémologique rigoureuse de terrain, s'efforçant d'appréhender la dynamique des sociétés africaines depuis l'intérieur. Mais en dépit des résultats heuristiquement féconds de leurs recherches respectives, l'approche dynamique semble encore assez loin de faire l'unanimité au sein des recherches africanistes. La littérature sur l'individualisation en Afrique se trouverait actuellement « grippée » du fait de cette impasse provincialiste qui, de notre point de vue, empêche de percevoir ce qui circule réellement au sein des liens de sociabilité en permanente structuration. Nous avons relevé l'in-confort suscité par l'approche d'Alain-Marie (1997,

²¹⁴ De ce fait, Eboussi Boulaga (*op.cit.* : 217) avance que : « Peut-être, les arts pourraient-ils fournir le paradigme de la conjonction d'une théorie et d'une pratique enracinées dans l'historicité de la vertu même ou le secours de la science et de la technologie les plus avancées, les plus souples. Mais pour ce faire, la particularité doit s'assurer encore davantage, le désir doit s'articuler plus consciemment ».

2003 et 2007) quelque peu focalisé sur l'état communautaire qui, suivant son interprétation, constituerait le principal obstacle à l'avènement d'une véritable *Afrique des individus*. Ce faisant, les pesanteurs de types « modernes » liés à la nature de l'État-nation même sont sinon minorées, en tout cas pas suffisamment mises en relief. Cette posture au demeurant très durkheimienne le conduira à élaborer un schéma linéaire et univoque du processus d'individualisation, partant du sujet communautaire (sphère « traditionnelle » et sorte de degré zéro de l'individu) pour aboutir au sujet individuel (unique instance de fabrique de la modernité). Subtilement, cet auteur reste sous l'emprise de la *summa divisio* (distinction communauté/ société) qui pourtant est de plus en plus remise en cause par les différentes approches sociologiques, philosophiques, et socio-anthropologiques de l'individu, indépendamment de son lieu d'existence²¹⁵.

La présente recherche s'est ainsi efforcée de relativiser l'explication univoque qui par exemple ne lirait le « déficit de productivité » ou son « potentiel productif », que sous le prisme d'une certaine emprise quasi dogmatique des liens communautaires ; sans toutefois chercher à « s'interroger sur les usages de l'ethnicité par les groupes d'intérêts qui cherchent à se maintenir au pouvoir » (Éla, *op.cit.* : 155). Il ne s'agit non plus de nier les effets « pervers » de la *famille prédatrice* sur l'épanouissement de l'esprit entrepreneurial en Afrique (*idem* : 206). Ce qui est réfuté ici, c'est une certaine approche « fixiste » et « culturaliste » des sociétés africaines qui, en général, débouche sur l'appréhension unidirectionnelle de la réalité. À l'inverse, l'approche perspectiviste informe comment les prestations et contre-prestations font l'objet d'une réappropriation constante en fonction des temporalités. Le « temps » reste naturellement central à l'exécution de toute contre-prestation. L'obligation à terme de rendre un don reçu continue à faire sens (Mauss, 2002). Mais avec la modernité, la conception de la temporalité du don est réappropriée et rééchelonnée, si possible à travers des générations. Ce qui permet de relativiser le poids de la dette sans la faire pour autant disparaître. Bien plus, un regard différé porté sur *ce qui circule* à travers l'ethos de la dette laisse percevoir une fonction éthico-politique de cadrage du lien social (d'où la menace de vulnérabilité qui pèserait constamment sur elle). L'étude des trajectoires entrepreneuriales montre que le sens de la dette peut être subjectivement réapproprié par l'individu en vue de s'inscrire dans l'historicité d'une manière finalement proche de son identité désirée.

²¹⁵ En Asie par exemple, une certaine tradition communautaire (esprit de famille) semble avoir joué un rôle déterminant dans le développement de l'esprit entrepreneurial (Éla, 2006a : 190).

Il convient de recadrer quelque peu notre hypothèse. Dans la perspective de Marcel Mauss par exemple, « donner, c'est manifester sa supériorité, être plus, plus haut, magister ; accepter sans rendre ou sans rendre plus, c'est se subordonner, devenir client et serviteur, devenir petit, choir plus bas (*minister*) » (*idem* : 98). Au regard du sens attribué à l'engagement entrepreneurial, le souci de soi impulse le don dans une direction opposée à la réciprocité purement matérielle, voire quasi-immédiate. En même temps, l'enjeu de la dynamique entrepreneuriale ne se situe guère toujours dans la remise en cause fondamentale du modèle classique de don des sociétés africaines. Tout ceci nous conduit à proposer une légère « retouche » de la théorie maussienne (qui sert également de cadrage théorique à Alain-Marie), notamment dans sa focalisation sur la dimension matérielle et réciproque-immédiate du don, au détriment d'autres significations sociales possibles.

Avec l'essor de la dynamique entrepreneuriale, nous relevons une continuité fonctionnelle (mais renouvelée) de l'ancien modèle de dette communautaire dans son rôle de structuration des sociétés africaines. La fonction du don s'opère ici de manière plus subtile. Son essence n'en est pas moins préservée. Mieux, celle-ci est réactualisée en vue de faire sens avec les exigences de la modernité. Il s'observe ainsi une autre variable du don qui consiste à donner pour la société (utopique) de manière générique, et qui présuppose une espèce de dette permanente subjectivée. Dès lors, le don ne concerne plus un individu concret, mais la société entière (réelle présente ou utopique à venir). Il n'inclut plus nécessairement une réciprocité directe. Et quand bien même il est donné à un individu, c'est l'atteinte de cette socialité utopique qui serait visée en réalité. De sorte qu'en fin de compte, l'essence même du modèle de dette communautaire demeure dans le fond préservée, mais sous une forme refigurée par la subjectivité. En bref, un seul schéma temporel ne permet plus de rendre compte des implications socio-anthropologiques inhérentes à la pratique de la dette.

2. Pour une approche « culturelle » du processus d'individualisation en sourdine

L'articulation des logiques « communautaires » et « sociétales » nous informe que les cultures populaires, tout comme les religions populaires, sont en constante transformation. Ces cultures présenteraient les contours d'une dialectique entre la permanence et le changement procédant, entre autres, du rapport nécessaire entretenu entre une société et son environnement. Ce point essentiel, mis en relief par Jean-François Bayart, permet d'appréhender la « modernisation » comme la réponse à une émulation complexe des sociétés, plutôt que comme « une évolution endogène et universelle du “traditionnel” au “moderne” »

» (Bayart, 1996 : 76-77). Mais à la différence de Bayart, il ne s'agit guère ici d'évacuer les concepts d'*identité* et de *culture* qui nous semblent essentiels pour l'appréhension du sens des dynamiques sociales africaines. Nous pensons que les pratiques de modernisation en cours en Afrique ne sont guère dépourvues d'un certain ancrage culturel qu'il conviendrait néanmoins de distinguer du discours « culturaliste » dont le déficit d'ancrage empirique²¹⁶ a suffisamment été relevé par Olivier de Sardan²¹⁷. Il s'agit d'appréhender la « culture » dans la perspective socio-anthropologique proposée par ce dernier qui y voit un ensemble de pratiques et de représentations attestées par des enquêtes de terrain comme « significativement partagées par un groupe (ou un sous-groupe) donné, dans des domaines donnés, et dans des contextes donnés »²¹⁸.

Le principal trait culturel de la dynamique d'individualisation en esquisse se trouverait dans son caractère systémique dont la cohérence s'apparente à une « réalité *subjectale* », décrivant les liens et rapports ressentis subjectivement par certains individus appartenant à une même société (Rocher, 1992). Le processus d'individualisation comme système culturel n'advierait que parce que les sujets le perçoivent ou le pressentent d'abord comme tel à travers leur univers mental, moral et symbolique. Il l'est davantage parce que ce ressenti débouche sur le développement des liens sociaux plus *volontaires*, mais rattachant l'action individuelle au modèle de société subjectivé. L'individualisation comme processus *culturel* joue une double fonction sociale – de réunification d'une pluralité d'individualités en une collectivité distincte – et psychique – de « moulage » de ces différentes personnalités dans un cadre identitaire flexible. Sa nature sociale-collective « non-héréditaire et apprise » la distinguerait en cela de l'*instinct* de conservation des adhérents au système de dominance en exercice, et dont le comportement clientéliste et prévaricatrice serait « essentiellement congénital et non appris » (*idem*). Appréhendé comme un prisme à travers lequel l'individu

²¹⁶ Même si l'on peut remonter les raisons de ce déficit d'empiricité dans la réorganisation sémantique établie par T. Parsons et C. Geertz, la principale serait une certaine lecture politiste s'évertuant à expliquer l'*échec* de l'État importé par la redondance d'une spécificité culturelle africaine incompatible avec les normes occidentales de l'État.

²¹⁷ « Nous nous appuyerons dans un premier temps sur ce débat pour décrire à quel point la notion de “culture africaine” est un haut lieu de projection de clichés et de stéréotypes, sans ancrage empirique, qui prennent la forme d'une idéologie scientifique qu'on pourrait appeler le “culturalisme traditionaliste africaniste” » (Olivier de Sardan, 2010).

²¹⁸ Refusant de suivre l'appel de Bayart au rejet du concept, compte tenu, de ses divers usages pollués, Olivier de Sardan propose ainsi un usage raisonné, circonscrit et empiriquement attesté de la notion de « culture ». Aussi recourt-il au concept de représentations sociales moins fixiste et sensible à la mouvance des pratiques dont chaque contexte révèle une dimension multiculturelle des sociétés africaines. Notre hypothèse est que des représentations sociales typifiées et institutionnalisées par un groupe observé deviennent « culture ».

entend produire son humanité, l'individualisation demeure une contingence, c'est-à-dire un phénomène dynamique toujours à parfaire.

À cet effet, son défi le plus actuel à relever est « historique », « politique », et étroitement confronté avec l'expansion du capitalisme cosmopolite. Ce défi touche de manière inéluctable la problématique des droits humains au sein de l'humanité. Il est de ce fait systémique et structurel. Pour revenir à l'échelon de l'historicité camerounaise, il s'agit principalement de pallier au phénomène de violence endémique qui caractérise cette entité depuis son entrée dans le moule de la « colonialité ». Car l'actualisation de ce dernier laisse observer l'institutionnalisation d'un « cycle de violences liées au changement de la puissance gouvernante et (à) la nécessité pour la nouvelle d'asseoir son pouvoir et sa légitimité par la force » (Eboussi Boulaga, *op.cit.* : 29). L'accès officiel à l'indépendance²¹⁹ ne serait qu'une rupture de « façade ». Cette nouvelle configuration temporelle ne faisant que remodeler tout en assurant la continuité de cette violence endémique inscrite dans la temporalité historique. Aussi dans l'actuel environnement où le temps de l'employé s'oppose diamétralement à celui de l'employeur (généralement l'État et le capital étranger pour l'essentiel), où tout va toujours bien pour ce dernier là où rien ou presque ne va pour le premier, le défi de la dynamique d'individualisation en perspective est d'atténuer les effets induits de cette temporalité « immobiliste »²²⁰. Et pour y parvenir, le détour par l'engagement entrepreneurial se présente comme *la* solution empirique de dernier recours, du fait de son aptitude à apporter une dimension artistique et poétique à la notion de pouvoir, assimilée à la possibilité d'amélioration de l'environnement avec le concours du matériau « culturel » endogène. À cette condition peut-être, le pouvoir deviendrait un lieu d'intrication de plusieurs volontés susceptibles de produire l'inédit, c'est-à-dire de l'inattendu.

²¹⁹ Elle constitue son troisième cycle bien qu'entraînant une passation de puissance (au moins formellement), tout comme l'ont été les premier (conquête et pacification de l'Allemagne) et second (indigénat, travaux forcés *meurtriers*, déstructuration des individualités et effilochement du tissu social sous la colonisation française). Il faut ajouter que chaque cycle de violence se justifie tout en s'accompagnant d'une économie de collecte et d'extraction primaire sous la houlette d'une « exploitation selon les méthodes d'une accumulation primitive par la mise en œuvre de la force humaine de travail brute et nue ». Tant et si bien qu'« à ne considérer que ces cycles de violences, on peut dire que depuis près d'un siècle, l'entité camerounaise n'a pas connu, en sa totalité, une période de paix sociale ayant duré 10 ans. La fin de chaque cycle connaît un relâchement de la répression, un armistice mais non une paix dûment conclue » (Eboussi Boulaga, *op.cit.* : 29-30).

²²⁰ C'est le cas des plantations d'Hévéa de Nyété où le débat entre acteurs se cristallise autour du rapport entre le travail et le salaire. Ici, il n'est pas rare que la marque de ce temps statique, voire régressif, soit décelée à l'écoute des propos des travailleurs : « Je suis venu pauvre à la plantation. On cherche encore. Si j'avais assez d'argent, je rentrerais. On supporte seulement. Est-ce qu'on peut dire que c'est bon ? C'est dur, très dur, mais je supporte » (Éla, *op.cit.* : 228).

Un nouveau modèle de socialité serait en train de se construire en dépit de la permanence des poches de résistance. Au sein de ce contemporain en perspective, ce n'est plus l'État (au sens des pouvoirs dominants) qui porte l'individu en traçant les différentes limites de son épanouissement et de sa réalisation. Ce n'est non plus la figure de l'« aîné » qui tiendrait le « cadet » par la main pour le mener vers une terre promise de plus en plus fictive. C'est encore moins le gouvernant qui tiendrait l'essentiel des cartes de la réussite du gouverné entre ses mains. Ici, c'est chaque individu qui, acculé par la marge de progression de la précarité, se trouve astreint en lui-même de se prendre en charge et de se construire une trajectoire biographique moins « vulnérable ». C'est chacun qui, s'appuyant sur son expérience personnelle, prend sur lui la charge de construire une parcelle de l'édifice sociale en désuétude, en fonction de ses ressources propres. Chez le sujet-entrepreneur et figure-symbole de cette nouvelle dynamique de socialité, les propos tels qu'« on n'a même pas le choix » (Haman), « on a le choix entre la politique et la politique » (Alain), ou « on a le choix entre exister ou disparaître » (Malet), traduiraient ce nouvel état d'esprit en perspective. État d'esprit qui s'articule à la nouvelle langue : « faire autrement ». Ainsi théorisée, la dynamique enclenchée d'individualisation participe d'une transformation profonde des liens sociaux en un modèle de socialité sensible à l'épanouissement de l'individualité, mais sans complètement subvertir le sens profond de l'état « communautaire ».

Cette société reste davantage à faire. Au Cameroun, elle participe d'abord d'une impulsion par « le bas », mieux, « sur le côté ». Le plus grand défi de la dynamique en impulsion est d'imposer ses aspirations dans la direction au sommet des affaires de la cité. L'acquis réside sans aucun doute dans son inéluctabilité. Cette inéluctabilité semble elle-même résider dans son caractère imprévisible, dans la difficile traçabilité de son mouvement, dans sa mutabilité insoupçonnée et dans son inépuisable créativité. Pourtant, ces différentes qualités restent bloquées au jour d'aujourd'hui face un obstacle principal, quoique loin d'être l'unique : celui de l'accès aux sphères suprêmes décisionnelles politiques qui demeurent sous l'emprise d'un personnel politique historiquement extraverti et peu soucieux des impératifs de productivité. Ce frein autorise à affirmer qu'on ne saurait parler d'individualisation au sens plein sans une véritable articulation des processus sociaux endogènes avec le sommet décisionnel politique.

Sans nier l'émergence d'un processus d'individualisation au Cameroun, il importe de garder à l'esprit que sa marche ne se déroule guère sur un tapis rouge institutionnellement déroulé. Il s'agit d'une poussée historique s'efforçant de traduire les aspirations « censurées » de la société profonde contre un modèle hégémonique de socialisation (surtout secondaire) et

d'individuation dont la signification dominante dans la conjoncture actuelle reste peu favorable à la dynamique de subjectivation. Autrement dit, c'est parce que le modèle officiel d'étatisation des sociétés africaines demeure faiblement fécondé par la figure du sujet que l'appréhension culturelle de l'individualisation apparaît comme une posture épistémologique heuristique. Car celle-ci permet de comprendre comment le sens des innovations sociales et le potentiel de créativité culturelle dont elles sont porteuses, participent d'une culture de résistance endogène discrète, en vue de la restitution de l'histoire aux sociétés africaines.

Conclusion

Cette thèse avait pour principal objectif de faire une sociobiographie de l'acteur émergent en dehors du sérail politique dominant au Cameroun. Son objet, articulé autour de la figure construite du sujet-entrepreneur, ne projetait pas seulement d'explorer comment la singularité individuelle affronte la pesanteur contextuelle-holistique en postcolonie. Celui-ci trouvait également un intérêt heuristique à articuler la méthode biographique avec l'engagement entrepreneurial découvert *in situ*. Seulement, la validité heuristique de ce modèle-type d'engagement qui se réalise en dehors de « l'entonnoir étatique » officiel va se trouver rapidement confrontée à un problème : celui de sa quasi-absence au sein de la littérature africaniste. Cette dernière, pour avoir surtout mis l'accent sur les pratiques politiques des acteurs centraux de pouvoir sans nécessairement privilégier les recherches sur les motivations réelles des acteurs « dominants » et « dominés », semble appréhender l'ensemble des flux sociaux et politique en Afrique à travers les prismes de la politique du ventre d'une part, et de l'étau communautaire – communautariste ? –, d'autre part.

Au-delà du contexte africain, la recherche trouve également un enjeu théorique en interrogeant l'émergence du sujet individuel comme un nouvel objet de la discipline sociologique. Si les pères fondateurs de cette dernière témoignent une sorte de « phobie » de l'individu individualisé, l'hégémon du courant « sociétal » préconisé ne parviendra pas à éradiquer complètement la nécessité d'interroger le statut de l'individualité dans la productivité sociale. Mais encore, en posant la division communauté *versus* société comme paradigme central de départ, la sociologie dite classique remet en cause la possibilité d'existence d'individus en dehors du monde occidental. Fort heureusement, les sociologies de la postmodernité, en préconisant la nécessité de comparer plutôt que d'opposer « sociétés-égalitaires » et « communautés-holistes », mais aussi d'articuler individu et société, vont ouvrir une brèche féconde à l'étude des dynamiques de subjectivation. C'est de ce précédent que va éclore l'individualité au sein des nouvelles approches sociologiques.

Malgré les apports décisifs des nouvelles approches, il nous a semblé que leur éclosion demeure problématique dans la mesure où elle pose trois principaux défis à la discipline sociologique : la question du sens au sein de l'actuelle modernité, le cloisonnement continu de la sociologie toujours insensible aux exigences actuelles de l'interdisciplinarité, et enfin la difficile ouverture aux formes inédites d'expressivité de soi en dehors du sérail occidental.

L'intuition centrale qui a nourri notre démarche de terrain est que l'expérience biographique du sujet-entrepreneur camerounais participe d'un apport original au sein des sciences sociales, en ce sens qu'elle permet de porter un regard *autre* sur les dynamiques de subjectivation qui, à leur tour, informent le processus d'individualisation. L'engagement de cet acteur émergent, d'une manière certaine, informe l'histoire sociale et politique en cours.

Le défi méthodologique soulevé par l'orientation de la recherche nous a amené à adopter une démarche interdisciplinaire qui s'est efforcée d'articuler l'approche compréhensive et l'analyse explicative autour d'une démarche socio-anthropologique. L'approche compréhensive adoptée comme point de départ a été mobilisée de façon « non exclusive » en vue de rester sensible à l'analyse explicative et structurelle – notamment dans son orientation moins rigide. L'approche compréhensive permet une lecture socio-biographique dont la fécondité heuristique met en relief le paradigme « culturel-identitaire ». La validité de l'outil biographique dans l'appréhension des dynamiques sociales au sud du Sahara constitue le premier défi relevé au cours de cette discussion. Vue sous le prisme des *biographies individuelles*, la quête identitaire cesse d'être une pure illusion pour se présenter comme un facteur central dans la fabrique de l'individu, un déterminant essentiel dans la production sociale et le développement politique. Ce n'est pas tout.

Le paradigme « culturel-identitaire », en s'émancipant de la dérive culturaliste et de l'état communautaire, permet d'atteindre l'individu « africain » dans ses lieux privilégiés de fabrique de sens en vue certes de s'intégrer progressivement au sein de la société, mais aussi d'apporter sa contribution à l'histoire sociale et politique en train de se faire. Par ce biais, une autre perception de l'acteur en Afrique émerge en transitant par les statuts d'individu et de sujet dont la rencontre éclaire les mécanismes subjectifs de transformation de la conscience durant le parcours de vie. La partition du paradigme « culturel-identitaire » aura ainsi été décisive dans la mise en lumière des processus de subjectivation qui informent sur l'univers entrepreneurial en émergence au Cameroun.

La mise en lumière de la manière dont les expériences individuelles s'imbriquent dans l'histoire sociale et politique en train de se faire – tout en informant les dynamiques sociales en cours – constitue une contribution utile de cette recherche. Or parce que ces dernières présentent une extrême complexité, la lecture perspectiviste a été convoquée pour rendre compte du *monde utopique* en construction à travers la dynamique entrepreneuriale. La compréhension de celle-ci n'aura ainsi été plausible qu'à travers un détour par la subjectivité

de l'acteur. Ceci explique en même temps pourquoi le récit de vie est apparu comme la principale technique de recherche, et pourquoi l'échantillonnage a été progressif et ciblé sur les profils à même de mieux rendre compte de l'univers entrepreneurial émergent.

De fait, les figures entrepreneuriales retenues ont été regroupées dans quatre panels présentant leurs parcours singuliers. Ces derniers se répartissent entre l'espace public-médiatique (Séverin, Haman, Guibaï, Tayou), le panel des acteurs sociaux opérant dans les secteurs de la culture et du développement (Claire, Jackson, Babi, Malet, Bob, Célestin), les militants défenseurs des droits humains (Jean-Bosco, Henriette, Madeleine, Bernard), et les penseurs critiques dont l'orientation de l'engagement oscille entre le politique et l'espace public (Mbog, Alain, Olivier, Mathias, Claude, Ambroise). Si chaque parcours se présente sous une forme unique et individualisée, l'analyse des données sociodémographiques relevées laisse entrevoir des propriétés communes qui permettent de mieux systématiser l'environnement entrepreneurial en émergence. Les différents interlocuteurs retenus appartiennent à une même génération, présentent une mobilité géographique qui, durant leur trajectoire, les amène à transiter par l'Occident.

Le sujet émergent va également se faire remarquer par son aptitude à entreprendre plusieurs activités, à l'instar d'Alain qui poursuit en même temps les activités d'enseignant universitaire, directeur d'un centre de recherche portant sur des questions de géopolitique et de géostratégie, et promoteur d'un parti politique d'opposition, entre autres. Bien plus, l'expérience acquise de sa forte mobilité et l'aptitude à entreprendre plusieurs activités rendent compte de sa capacité avérée à évoluer dans la sphère médiatique et à animer la discussion publique. Au regard des différentes propriétés biographiques décelées, la première conclusion tirée concerne le devenir entrepreneur qui dépend moins des données sociodémographiques objectivées que d'une adhésion à une culture individualisée de soi. Cette idée-force sera ainsi confirmée par l'orientation des récits biographiques, dont le fil conducteur est un souci extrême de réalisation de soi.

Sur le plan épistémologique, l'aspiration à la réalisation de soi en vue de faire prévaloir son individualité contre les structures sociales contraignantes s'est présentée comme le fil rouge de cette recherche. Celle-ci vise non à célébrer la victoire de l'individu sur le système précaire et contraignant en place, mais surtout à démontrer comment la commune aspiration à la libre disposition de soi soulève des questions nouvelles sur l'orientation de la dynamique de subjectivation en cours. De toute évidence, l'individu ne peut s'extraire complètement de

l'influence environnementale qui lui procure la matière première constitutive de son identité. Néanmoins, notre propos était de démontrer que la présence de l'individu qui se bricole une identité n'est pas exclusive du besoin d'émergence d'un sujet en quête de sens en vue d'avoir un minimum d'emprise sur sa trajectoire existentielle. C'est pourquoi le travail de systématisation de l'ancrage socio-historique de la dynamique entrepreneuriale nous aura permis d'identifier et de situer la zone d'émergence du sujet individuel entre l'impact de la précarité environnementale et le désir d'autonomisation continuellement nourri. En articulant ces deux variables, l'on découvrira que la prégnance de la situation autoritaire et l'impact de la crise économique ne parviendront pas éradiquer le désir d'autonomie enraciné au sein des structures sociales. Au contraire. C'est à la rencontre de ces deux extrêmes que le sujet individuel émerge au forceps durant la décennie 1990, en parvenant à s'émanciper des structures et instances classiques de socialisation univoque qui, généralement, freine – sans éradiquer – l'émergence de *l'individu sujet de lui-même* en Afrique.

L'expérience biographique du sujet-entrepreneur n'aura pas seulement démontré comment le besoin de réappropriation de son histoire débouche sur un minimum de réconciliation avec l'histoire. Mais aussi comment le capital culturel acquis durant l'expérience de mobilité est réappropriée subjectivement en vue de faire bouger les limites de l'héritage familial et du modèle classique dominant de socialisation. Ce saut qualitatif dans la formation de l'identité individuelle, associé à l'ouverture constante des imaginaires accélérée par l'avènement de la globalisation, aura nécessairement joué un rôle décisif dans le rapprochement des nantis et des moins nantis. De ce rapprochement, est né le désir de construction d'une société « autre » opposée au modèle de société dominant et jugé « inconfortable » pour l'épanouissement de « je ».

Mais alors que la plupart de nos interlocuteurs opèrent loin des arcanes politiques pour l'essentiel, l'orientation de leurs engagements va épouser un parfum éminemment politique que nous découvrirons dès le départ, à travers la prégnance d'un discours narratif acerbe vis-à-vis de l'élite au pouvoir. Par la suite, le déterminant politique de l'engagement entrepreneurial se trouvera surtout validé par le partage commun de l'utopie de l'avènement d'une société alternative. En proposant une autre vision de la responsabilité sociale qu'il se charge, sans patente officiel, d'assumer, l'action entrepreneuriale parvient à secouer les catégories du politique. En cela également, la production implicite du politique apparaît comme la caractéristique principale du sujet-entrepreneur. Le défi relevé de produire du politique sans être inscrit dans les arcanes politiques officiels amène nécessairement à

reconsidérer les frontières du politique en Afrique. Cependant, la question de savoir si l'engagement entrepreneurial constitue une alternative à la gouvernamentalité du ventre demeure ouverte. Il s'est surtout agi dans ce travail de présenter le sujet-entrepreneur comme une entité autonome produisant du politique sans faire directement partie de l'État du ventre. Mais aussi et surtout, en voulant s'y soustraire.

La vision du politique communément entretenue par les individus interviewés au sein du monde entrepreneurial se démarque de la politique du ventre. Au regard du discours du sujet-entrepreneur, cette dernière serait la source de tous les maux : l'Afrique peinerait à « décoller » parce que la politique de prédation initiée, encouragée et entretenue par les dirigeants est le premier ennemi de la production endogène. Pour autant, la politique du ventre n'est pas l'unique fléau dénoncé par le sujet-entrepreneur. Elle semble néanmoins entretenir un rapport permanent avec les autres couacs dénoncés que sont l'autoritarisme, la permanence d'une apathie sociale généralisée, l'extraversion politique qui laisse ressortir le mirage du pré-carré français, et le « spectre » du néocolonialisme.

C'est en tenant compte également des contraintes structurelles internes et externes mises en lumière par le récit que le schéma reconstitué de l'individu-sujet-acteur a été esquissé. Les contours de ce schéma présentent d'abord notre interlocuteur comme une individualité en constant procès. Ce devenir permanent de l'individu met en exergue sa capacité à bricoler des matériaux présents dans son environnement en vue d'atténuer la menace de précarité. Ce faisant, l'on remarque que ce bricolage n'est pas exclusif d'une quête de sens. Cette dernière, en amenant l'individu à faire le tri parmi les matériaux sociaux, culturels et symboliques à sa portée, laisse percevoir le profil d'un sujet qui s'efforce de donner du rythme, de la musicalité, voire de la poésie à son existence. L'individu-sujet complète ainsi les contours du schéma en construction. Pour achever les contours de ce dernier, l'influence de l'engagement au sein de l'espace social et politique camerounais révélera la figure d'un acteur dont l'action impacte les processus sociaux en cours.

In fine, la compréhension du schéma reconstitué de l'individu-sujet-acteur à partir de l'expérience biographique nous a conduit à resserrer l'analyse sur l'identification des logiques du sujet. En présentant les différentes variations de « je », ces logiques d'identification s'inscrivent dans un double registre de légitimation et de justification de soi. En premier lieu, l'on a pu relever la revendication d'une identité subjectivement assumée à travers le rejet des assignations ethniques et sociales, mais aussi en affichant une certaine fierté de se présenter

comme un *marginal*²²¹. Deuxièmement, notre interlocuteur justifie tout en légitimant son « je » à travers une quête de nouvelles formes de socialité qui aura permis de relever le rôle déterminant de l'*Autruï significatif* dans la consolidation de la dynamique entrepreneuriale. En troisième lieu, le sujet émergent n'en est pas moins tiraillé entre la virtualité – au sens du potentiel, du latent ou du possible, opposés à la réalité effective – et le désir de singularité. Si la virtualité représente la sphère du rêve, la singularité se forge dans la détermination à réaliser ledit rêve à travers l'engagement personnel. En croisant ces deux variables, l'on perçoit mieux la nécessité d'élucider la *boîte noire* des raisons d'agir.

L'élucidation de la boîte noire des raisons d'agir du sujet-entrepreneur révèle la prégnance d'un déterminant historique. De fait, la pluralité des raisons manifestes d'agir s'explique par la différenciation des activités menées par la figure entrepreneuriale. Les raisons manifestes sont d'abord fonction des exigences conjoncturelles qui interpellent chacun dans l'urgence de réussite de son activité socioprofessionnelle. Elles n'en sont pas moins sous-tendues par des motivations latentes qui semblent transcender la conscience individuelle pour atteindre l'inconscient collectif. Ce dernier expliquerait pourquoi les motivations latentes présentent une similarité implicite entretenant le désir de voir vaciller l'actuel système. Ce désir symbolique favoriserait l'émergence d'une cause transcendante qui révèle le mythe « Afrique » comme moteur invisible de l'engagement entrepreneurial. Cette vision mythique de l'Afrique, si elle contraste avec la réalité objective, n'en est pas moins pourvue de sens. En intégrant le fait que l'essentiel du monde entrepreneurial se trouve dans l'utopie, l'Afrique apparaît comme la sphère naturelle de légitimation du combat. La référence à cette finalité lointaine et proche en même temps permettrait à l'individualité qui se projette de demeurer en constante haleine en dépit des difficultés rencontrées. La référence à l'Afrique jouerait ainsi une fonction messianique qui permettrait au fidèle entrepreneur de s'autoriser certains excès – vision grandiloquente entretenue vis-à-vis de son action – en conjurant les difficultés présentes par le refuge dans l'espérance d'une promesse quasi-religieuse.

Utopique et non moins redoutable, le projet entrepreneurial a besoin d'asseoir sa légitimité au sein d'un système de *valeurs-refuges* qui permettent de tracer les frontières éthiques d'un tel labeur. Le récit recueilli nous a permis à cet effet de faire une distinction entre les valeurs reçues, construites et acquises. La réussite scolaire, l'éducation citoyenne et la sensibilité sociocommunautaire apparaîtront comme des valeurs reçues durant l'enfance et

²²¹ Il convient de signaler que cette auto définition est d'autant plus remarquable qu'elle ne correspond à aucun critère de marginalité immédiatement objective.

l'adolescence. La liberté et l'autonomie se sont présentées comme des valeurs citoyennes construites durant l'engagement. Tandis que l'éthique professionnelle et le don de soi ont été catalogués dans la rubrique des valeurs acquises au front. De cet ensemble de valeurs qui fondent l'éthos de l'engagement entrepreneurial, l'on relève une préséance revendiquée de l'éthique socioprofessionnelle sur la rentabilité matérielle. Ce qui expliquerait, entre autres, pourquoi le don de soi érigé en valeur-refuge est revendiqué en même temps comme éthique-pratique acquise et un identifiant original de l'engagement entrepreneurial.

Plus fondamentalement, les implications socio-biographiques du statut d'individu-sujet-acteur vont permettre de mettre en relief les deux modèles wébériens d'*éthiques de conviction* et de *responsabilité*, et deux formes de représentation de la vocation que sont *le dévouement dans la pratique* et *la forme religieuse*. À l'analyse, c'est la rencontre de l'éthique avec la vocation qui permet le mieux d'asseoir l'édifice subjectif de l'engagement entrepreneurial en lui conférant une forme tendanciellement définitive et inéluctable. Dit autrement, l'éthique et la vocation sont au cœur du travail de subjectivation qui prépare et consolide la pérennité de l'engagement entrepreneurial. L'enjeu biographique de leur mise en relief apparaît crucial dans la compréhension du passage de l'individu-sujet au sujet-acteur.

À ce niveau, la variante épousée par chaque récit s'est présentée comme le premier indicateur du passage à l'action. Si les deux principales variantes « réflexive » et « expressive » vont par la suite informer sur les modalités de passage à l'action, la question de savoir si l'expérience de subjectivation constitue un préalable au passage à l'action demeure ouverte. Pour essayer de la résoudre à partir de l'action entrepreneuriale, nous avons décelé quatre modèles-types de passage. Le premier modèle décrit le passage à l'action entrepreneuriale au cours d'un processus de maturation biographique progressive. Le deuxième passage à l'action décelé intervient lorsque l'individu parvient à résoudre une tension identitaire. Cette dernière en effet, qu'elle soit la conséquence d'une opposition entre l'identité désirée et l'identité objectivée, ou qu'elle se présente comme la cause de révoltes intérieures, débouche généralement sur la quête de soi. Le passage à l'action peut aussi s'opérer après un « choc spécifique ». Celui-ci peut prendre une variante mystérieuse comme on a pu le constater chez Tayou. Mais il oscille généralement entre les deux variantes « tumultueuse » et « vertueuse » qui, au final, finissent par se rencontrer dans leur commune aptitude à stimuler l'émotivité. Enfin, le quatrième passage à l'action s'opère après une bifurcation biographique. Il semble avoir été expérimenté par l'ensemble des sujets-entrepreneurs de notre échantillon.

Les différents passages typifiés amènent à relativiser la question de la préséance entre la subjectivation et l'action pour s'intéresser davantage aux formes d'articulation qui se nouent entre ces deux pôles au cours d'une même expérience biographique. Grâce à la lecture perspectiviste qui met en relief l'imbrication de la trajectoire individuelle dans les processus sociaux en cours, le passage à l'action entrepreneuriale va se révéler comme un signe prémonitoire du possible passage à l'action historique.

L'hypothèse de l'action historique est peut-être le plus grand risque pris dans cette recherche. Car sa vérification requiert d'aller au-delà du principal matériau (le récit biographique) pour mobiliser d'autres moyens de vérification, tels des entretiens supplémentaires plus pointus, des observations de terrain ciblées et à distance (via les réseaux sociaux par exemple), voire des échanges avec d'autres acteurs sociaux. La validation de l'action historique nous a semblé d'autant plus délicate au fur et à mesure que nous découvrirons quelques « limites » à l'action entrepreneuriale, susceptibles de relativiser le statut d'entrepreneurs auprès de certains interlocuteurs de notre échantillon restreint. Mais appuyé sur la double approche compréhensive et perspectiviste, l'action historique restera validée comme telle, d'abord parce qu'elle l'est au moins *tendanciellement*. Ensuite parce que le concept de sujet-entrepreneur est d'abord un idéal-type auquel aspire chacun de manière consciente ou inconsciente, en vue de mieux participer à l'avènement de la société utopique rêvée.

En s'attaquant dans ce terrain glissant, nous prendrons la précaution de qualifier le passage de la subjectivation-action à l'action historique de *délicat*. Sur le terrain de l'opérationnalisation des idéaux et projets de nos sujets, la dialectique projets réalisés/ projets en cours (ou inaboutis) révèle comment les modalités de traduction concrète de l'utopie de construction de la nouvelle cité se confronte à des contraintes structurelles redoutables. Cette confrontation semble, au départ, jouer en la défaveur de certains sujets-entrepreneurs pressés de multiplier des activités sans présenter les gages de leur viabilité. Cette menace de la démesure utopique semble avoir accentué une certaine vulnérabilité chez certains. Pourtant, ces pesanteurs et limites ne parviendront pas à arrêter le développement de la dynamique entrepreneuriale en cours depuis les années 1990. Pourquoi ? Parce que la créativité et le sens d'innovation improvisé par le sujet émergent vont lui permettre de relativiser – sans complètement transcender – la précarité contextuelle en vue de s'insérer dans les processus sociaux en cours comme un acteur crucial. Séverin se présente ainsi comme un pionnier de la liberté de presse au Cameroun. De même que son parcours singulier va informer certaines transformations sociales qui lui sont contemporains, de même le cas typique de Mbog montrera comment la

revendication publique de la marginalité parvient à impacter les dynamiques de productivité sociale.

Une autre difficulté soulevée par l'action historique s'est trouvée dans son articulation délicate avec le paradigme central de la présente thèse : celui des conséquences inattendues et imprévues. Ces dernières, de prime à bord, paraissent incompatibles avec l'hypothèse de l'action historique qui légitimerait implicitement l'idée selon laquelle l'histoire aurait un sens. Incidemment, l'on se retrouverait dans un schéma où le sujet-entrepreneur est conscient de l'histoire qu'il fait. À l'analyse, le phénomène étudié semble plus complexe. Au départ, nous avons un individu qui bricole pour exister. Tout en bricolant, il accède au statut de sujet qui se pose un certain nombre de questions sur son quant-à-être social. Au cours de ce questionnement, il accède, très souvent à ses dépens, à un certain nombre d'informations ou vérités censurées sur son environnement. Cette découverte provoque des chocs qui débouchent sur la *bifurcation biographique*. Tournant désormais le dos aux idées reçues et décidé à poursuivre la quête de soi en demeurant à l'écoute de ses voies intérieures, le sujet-entrepreneur se trouve fatalement au cœur de l'histoire en cours dont il contribue à modifier la grammaire de manière imprévue au départ, de la même façon qu'elle participe à la redéfinition de ses paramètres biographiques. L'hypothèse de l'action historique devient plausible ici non du fait du sens attribué à l'action, mais parce que l'ensemble des actions non concertées des différents sujets-entrepreneurs parvient à modifier l'histoire sociale et politique en cours de manière tendanciellement permanente. Dit autrement, l'imprévisibilité et l'action entrepreneuriale se retrouvent fatalement au cœur de la réalisation de l'utopie grâce à la touche de l'innovation du sujet-entrepreneur. Au demeurant, l'hypothèse de l'action n'annihile pas la validité du paradigme central de l'analyse proposée, qui présente la contingence et l'inattendu au centre de l'aventure entrepreneuriale.

Ce processus de glissement subtil de l'engagement entrepreneurial vers l'action historique ne se déroule pas sur un tapis rouge préparé à l'avance. Il s'éprouve au quotidien par des contributions apportées dans l'environnement et « perceptibles » à travers le temps. En plus de la structuration de l'espace public qui apparaît clairement comme un produit de la coalition des promoteurs médiatiques indépendants avec la contribution des intellectuels dissidents, d'autres contributions « qualitatives » sont revendiquées par l'action entrepreneuriale. Il en est ainsi de la création de l'Université des montagnes par l'association d'Ambroise, qui affirme être la première à intégrer la chirurgie dentaire et les études de pharmacie au Cameroun. De même, l'Institut supérieur de management fondé par Bob est présenté comme le futur fleuron

de l'industrialisation « à venir » du Cameroun. Célestin brandit fièrement son industrie de fabrication des médicaments génériques comme une première en Afrique centrale, en même temps qu'il inscrit cette action dans le besoin de redonner une parcelle de souveraineté à son pays. Une démarche subjective similaire est revendiquée par Bernard qui, au nom de la souveraineté alimentaire et de la préservation des intérêts des producteurs paysans, va mener une bataille contre l'importation « frauduleuse » des poulets congelés. Mais au-delà de ces différents apports, la contribution historique décisive se trouve dans la déconstruction symbolique du monopole des pouvoirs publics à produire du sens. Dit autrement, l'on observe une réelle emprise sociale sur la définition des *enjeux de vérité* par la dynamique entrepreneuriale²²².

S'il n'est pas sûr que les vingt interlocuteurs retenus dans notre échantillon final méritent le statut d'entrepreneur, tous participent, sans doute, de la dynamique entrepreneuriale. Surtout, les écarts et différenciation relevés à travers les logiques d'actions permettent d'entrevoir une variabilité qui fait la richesse de cette dernière. À titre d'exemple, la figure du pionnier se rapproche plus du modèle d'entrepreneur que celle du remuant. Pourtant la dynamique entrepreneuriale ne se comprend mieux qu'en articulant ces deux postures qui, au demeurant, aspirent à un même idéal. Il en est de même des deux modèles d'engagement décelés que sont la confrontation et l'accommodation. En les disséquant de près, nous avons pu distinguer parmi les sujets-entrepreneurs portés par la confrontation, les variantes « choc-permanent » et « choc-astreint ». Parallèlement, les sujets sensibles à l'accommodation se distinguent entre la variante « transitoire » et la variante « normalisée ». Au final, c'est tout cet ensemble complexe qui fonde l'univers entrepreneurial camerounais – notamment la variante étudiée dans ce travail.

Concrètement, l'analyse des logiques différenciées de l'action entrepreneuriale a révélé une préséance du pôle critique sur le pôle modéré. Cette polarisation n'est pas à confondre avec l'autre distinction faite entre la variante « by forcing » et l'aménagement à partir de la marge. La première est élaborée à partir du discours (narratif et au sein de l'espace public) là où la seconde renvoie à la manière d'occuper l'espace social. Il n'est en cela pas exclu, comme on a

²²² Dans un récent article traitant de l'émergence controversée du rap dans l'espace public camerounais, Jean-Marcellin Manga et Patrick Awondo (2016) font le constat selon lequel la dé-légitimation des pouvoirs publics, désormais attestée par tous, débouche sur les pratiques réactionnaires qui informent sur le déplacement effectif des enjeux de vérité. « Reconnues coupables de corruption, les autorités au pouvoir ne cherchent plus à se refaire une moralité mais, au contraire, à montrer que ceux qui les critiquent sont aussi corrompus qu'elles ».

pu le voir avec l'expérience biographique de Bernard, qu'un même parcours articule l'aménagement à la marge, le *forcing* et la confrontation.

Pour autant, l'action entrepreneuriale n'est guère exempte de limites et d'incohérences. Des insuffisances inhérentes aux logiques d'action du sujet-entrepreneur, nous avons principalement relevé la relative emprise sur l'environnement et la menace constante de désubjectivation qui pèse sur chaque individu. Très souvent également, les réponses proposées pour assurer la constance de « je » peuvent déboucher sur une fermeture excessive sur soi qui, très souvent, se traduit par des déphasages intermittents, mais non moins excessifs avec la réalité.

D'une certaine manière, c'est en tenant compte de ce précédent qui informe le quotidien de l'environnement entrepreneurial que la présente recherche préconise une lecture ancrée du processus de subjectivation. Celle-ci, de notre point de vue, permet de reconsidérer la réflexivité rénovée au cœur de la dynamique de subjectivation en cours, tout en plaidant pour une nécessaire intrication de la réflexivité rénovée avec la subjectivité. À cette condition seulement, il devient plus aisé de crédibiliser une approche perspectiviste des dynamiques sociales en cours en Afrique. Car au bout du compte, cette approche a le mérite de s'émanciper de l'impasse provincialiste et de la lecture univoque tout en renouant avec une approche « culturelle » du processus d'individualisation en sourdine.

Bibliographie

- Abba, S. (1994). Journalisme et diffamation en Afrique de l'Ouest. *Politique africaine*, 56, 165-166.
- Abé, C. (2004). *L'espace public entre le proche et le lointain. La construction de la civilité critique au Cameroun*. Thèse de doctorat en Communication politique, Université Paris 13.
- Abéga, S.C. (1999). *Société civile et réduction de la pauvreté*. Yaoundé, CLÉ.
- Abéga, S.C. (2006). *Le retour de la société civile en Afrique*. Yaoundé, PUCAC
- Abélès, M. (2005). *Anthropologie de l'Etat*. Paris, Payot.
- Abélès, M. (2008). *Anthropologie de la globalisation*. Paris, Payot.
- Abwa, D. (2010). *Cameroun. Histoire d'un nationalisme (1884-1961)*. Yaoundé, CLE.
- Aerts, J.-J., Cogneau, D., Herrera, J., Monchy, G., & Roubaud, F. (2000). *L'Économie camerounaise. L'espoir évanoui*. Paris, Karthala.
- Agamben, G. (2006). *Profanations*. Paris, Payot & Rivages.
- Agamben, G. (2008). *Qu'est-ce que le contemporain ?*. Paris, Payot & Rivages.
- Akamba, R. (1991). *Oba'a Mbeti, chef bulu contre les Allemands 1899-1900. Essai de critique de documents de la tradition orale*. Yaoundé, édition inédite.
- Aldrin, P. (2003). Penser la rumeur. Une question discutée des sciences sociales. *Genèses*, 50, 126-141.
- Amougou, G. (2014a). *Abel Eyinga. Pour la jeunesse. Souvenirs de lutte et espoirs d'un patriote*. Yaoundé, Terroirs.
- Amougou, G. (2014b). Bréda Charlotte, Deridder Marie, Laurent Pierre-Joseph (dir.), La modernité insécurisée. Anthropologie des conséquences de la mondialisation. *Recherches sociologiques et anthropologiques* [En ligne], 1 (45), mis en ligne le 31 juillet 2014, URL : <http://rsa.revues.org/1225> ».
- Amougou, G. (2014c). Guy Bajoit, L'Individu sujet de lui-même. Vers une socio-analyse de la relation sociale. *Sociologie*, 5 (4), 457-461. DOI : 10.3917/socio.054.0457.

Amougou, G. (2014d). Logiques d'action de jeunes entrepreneurs et esquisse de construction d'une nouvelle contemporanéité au Cameroun ». *Les Cahiers du CRISES*, 141-154, Montréal, Collection Hors-Série HS1401.

Amougou, G. (2016). Le sujet individuel comme un nouvel objet de la discipline sociologique ?. Dossier thématique : Les nouveaux objets de la sociologie, *Cahiers de Recherche Sociologique*, (59-60), 47-60.

Amselle, J.-L., & M'Bokolo, E. (Dir.) (1999). *Au cœur de l'ethnie. Ethnies, tribalisme et État en Afrique*. Paris, La Découverte.

Antoine, P., Razafindrakoto, M., & Roubaud, F. (2001.) Contraints de rester jeunes ? Évolution de l'insertion dans trois capitales africaines : Dakar, Yaoundé, Antananarivo. *Autrepart*, (18), 17-36.

Antoine, P., Bocquier, P., Marcoux, R., Piché, V. (2006). L'expérience des enquêtes biographiques en Afrique. In *Chaire Quételet*, Louvain-la-Neuve, Belgique.

Arendt, H. (1995). *Qu'est-ce que la politique ?*. Paris, Seuil.

Arendt, H. (2010). *Condition de l'homme moderne*. Paris, Pocket.

Aron, R. (1965). Catégories dirigeantes ou classe dirigeante ?. *Revue française de science politique*, 15^e année (1), 7-27.

Aron, R. (1969). *Les désillusions du progrès. Essai sur la dialectique de la modernité*. Paris, Calmann-Lévy.

Assogba, Y. (1989). Guy Rocher, Entre les rêves et l'histoire. (Entretien avec Georges Khal), Montréal, VLB Éditeur, 1989, 230p. *Nouvelles pratiques sociales*, 3 (2), 229-232.

Assogba, Y. (1999). *Jean-Marc Ela. Le sociologue et théologien africain en boubou*. Paris, L'Harmattan.

Assogba Y. (Ed.) (2007). *La jeunesse en Afrique subsaharienne*. Laval-Québec, PUL-IQRC.

Audrain, X. (2004). Devenir « baay-fall » pour être soi. Le religieux comme vecteur d'émancipation individuelle au Sénégal. *Politique Africaine*, 94, 149-165.

- Avanza, M., & Laferté, G. (2005). Dépasser la “construction des identités” ? Identification, image sociale, appartenance. *Genèses*, (61), 134-152.
- Awondo, P., & Manga, J.-M. (2016). « Devenir rappeur engagé »: L'Émergence controversée du rap dans l'espace public camerounais. *Politique Africaine*, (141), 123-145.
- Ayissi, L. (2005). Corruption et droits de l'homme. *Revue Camerounaise de Sociologie et d'Anthropologie*, 2 (1), 55-74.
- Azombo Oyono, L. (1994). *L'avuman (Système traditionnel Bulu de parenté). Vu à la lumière de l'éthique chrétienne dans le contexte d'aujourd'hui*. Mémoire de Maîtrise présenté et soutenu à la Faculté de Théologie Protestante, Yaoundé.
- Bach, D., & Gazibo, M. (dir.) (2011). *L'État néopatrimonial. Genèse et trajectoires contemporaines*. Les Presses de l'Université d'Ottawa, Ottawa.
- Bachelard, G. (1986). *La formation de l'esprit scientifique. Contribution à une psychanalyse de la connaissance objective*. Paris, Librairie philosophique J. vrin, 13^e édition.
- Badie, B., & Birnbaum, P. (1979). *Sociologie de l'État*. Paris, Grasset et Fasquelle.
- Badie, B. (1988). *Le développement politique*. Paris, Economica.
- Badie, B. (1992). *L'État importé, l'occidentalisation de l'ordre politique*. Paris, Fayard.
- Badie, B., & Smouts M.-C. (1999). *Le retournement du monde. Sociologie de la scène internationale*. Paris, Presses de la Fondation Nationale des Sciences Politiques, 3^e édition.
- Badie, B. (2002). *La diplomatie des droits de l'homme*. Paris, Fayard.
- Badie, B., & Hermet, G. (2005). *La politique comparée*. Paris, Armand Colin.
- Bajoit, G., (2003). *Le changement social. Approche sociologique des sociétés occidentales contemporaines*. Paris, Armand Colin, 2006.
- Bajoit, G. (2008). Le renouveau de la sociologie contemporaine. *SociologieS* [En ligne], *Théories et recherches*, mis en ligne le 27 avril 2008, consulté le 24 avril 2012. URL : <http://sociologies.revues.org/1873>
- Bajoit, G. (2009). Le concept de relation sociale. *Nouvelles perspectives en sciences sociales : revue internationale de systémique complexe et d'études relationnelles*, 5 (1), 51-65.

Bajoit, G. (2010). *Socio-analyse des raisons d'agir. Études sur la liberté du sujet et de l'acteur*. Québec, Presses de l'Université de Laval.

Bajoit, G. (2010). Grand résumé de *Socio-analyse des raisons d'agir. Études sur la liberté du sujet et de l'acteur*, Québec, Presses de l'Université Laval, 2010. *SociologieS* [En ligne], mis en ligne le 20 décembre 2010, consulté le 24 avril 2012. URL : <http://sociologies.revues.org/3227>

Bajoit, G. (2013). *L'individu sujet de lui-même*. Paris, Armand Colin.

Balandier, G. (1951). La situation coloniale : approche théorique. *Cahier internationaux de sociologie*, 11, 44-79.

Balandier, G. (1984). *Anthropologie Politique*, Paris, PUF.

Balandier, G. (1986). *Sens et puissance*, Paris, PUF.

Balandier, G. (2006). *Le pouvoir sur scène*, Paris, Fayard.

Banégas, R. & Warnier, J.-P., 2001, « Nouvelles figures de la réussite et du pouvoir », *Politique africaine*, 2 (82), 5-23.

Barbier, J.-C. (1986). « “Tu es devant et nous sommes derrière...” », *Politique Africaine*, (22), 101-110.

Bauman, Z. (2001). *The Individualized Society*, Oxford, Polity Press.

Bauman, Z. (2002). *Modernité et holocauste*, Paris, La Fabrique Éditions.

Bauman, Z. (2010). *Identité*. Paris, L'Herne.

Bayart, J.-F. (1985a). *L'État au Cameroun*. Paris, Presses de la Fondation Nationale des Sciences Politiques.

Bayart, J.-F. (1985b). L'énonciation du politique. *Revue française de science politique*, 35e année (3), 343-373.

Bayart, J.-F. (1986). La société politique camerounaise (1982-1986). *Politique Africaine*, (22), 5-35.

Bayart, J.-F. (dir.) (1994). *La réinvention du capitalisme*, Paris, Karthala.

Bayart, J.-F., Ellis, S., & Hibou, B. (1997). *La criminalisation de l'Etat en Afrique*. Complexe, Bruxelles.

Bayart, J.-F. (1996). *L'illusion identitaire*. Paris, Fayard.

Bayart, J.-F. (2006). *L'État en Afrique. La politique du ventre*. Paris, Fayard.

Bayart, J.-F., Mbembe, A., & Toulabor, C. (2008). *Le politique par le bas en Afrique noire*. Paris, Karthala.

Bayart, J.-F. (2010). *Les études postcoloniales. Un carnaval académique*. Paris, Karthala.

Beauvois, J.-L. (2013). *Deux ou trois choses que je sais de la liberté*. Paris, François Bourin Éditeur.

Beau, M. (2003). *L'art de la thèse*. Paris, La découverte.

Beau, S. (2006). Georges Palante, un précurseur oublié de la Sociologie de l'individu. *Espaces Temps.net*, Livres.

Beck U., Giddens A. & Lash, S. (1994). *Reflexive Modernization*. London, Polity Press.

Beck, U. (1997). *The Reinvention of Politics. Rethinking Modernity in the Global Social Order*. Cambridge, Polity Press.

Beck, U. (2001). *La société du risqué*. Paris, Aubier.

Beck, U., & Beck-Gernsheil, E. (2001). *Individualization. Institutionalized Individualism and its Social and Political Consequences*. London, Sage.

Beck, U. (2003). *Pouvoir et contre-pouvoir à l'heure de la mondialisation*. Paris, Flammarion.

Becker, H.S. (1985). *Outsiders. Études de sociologie de la déviance*. Paris, Métailié.

Becquet V., & Linares, C. (2005). *Quand les jeunes s'engagent. Entre expérimentations et constructions identitaires*. Paris, L'Harmattan.

Belomo Essono, P. C. (2007). *L'ordre et la sécurité publique dans la construction de l'État au Cameroun*. Thèse de doctorat de Science politique, Université de Montesquieu-Bordeaux IV.

Berger, P., & Kellner, H. (1988). Le mariage et la construction de la réalité. *Dialogue*, (102), 6-23 [1964].

Berger, P., & Luckmann, T. (2012). *Le construction sociale de la réalité*. Paris, Armand Colin.

Bertaux, D. (2006). *L'enquête et ses méthodes. Les récits de vie*. Paris, Armand Colin.

Bertrand, R. (2006). « Les sciences sociales et le “moment colonial” ». De la problématique de la domination coloniale à celle de l'hégémonie impériale ». *Questions de recherche*, (18), juin, 41p.

Bertrand, R. (2008). Politique du moment colonial. Historicités indigènes et rapports vernaculaires au politique en « situation coloniale. *Questions de recherches*, (26), octobre, 49 p.

Bierschenk, T., Chauveau, J.-P., & Olivier de Sardan, J.-P. (dir.) (2000). *Courtiers en développement. Les villages africains en quête de projet*. Paris, Karthala.

Bierschenk, T., Blundo, G., Jaffré, Y., & Tidjani Alou, M., (dir.) (2007). *Une anthropologie entre rigueur et engagement. Essais autour de l'œuvre de Jean-Pierre Olivier de Sardan*. APAD-Karthala, Leiden-Paris.

Bierschenk, T., & Olivier de Sardan, J.-P. (dir.) (2014). *States at work. Dynamics of African bureaucracies*. Brill, Leiden.

Bisseck, P. (2005). *Mongo Beti à Yaoundé. 1991-2001*. Rouen, Peuples Noirs.

Bjorsnos, A. (2008). Beauvoir et Ricœur – L'identité narrative. Analyse d'une crise identitaire dans *L'invité* de Simone de Beauvoir. *Revue Romane*, 43 (1), 108-124.

Blanchet, A., & Gotman, A. (2010). *L'enquête et ses méthodes. L'entretien*. Paris, Armand Colin.

Blundo, G., & Olivier de Sardan, J.-P. (dir.) (2007). *État et corruption en Afrique. Une anthropologie comparative des relations entre fonctionnaires et usagers (Bénin, Niger, Sénégal)*. Karthala-APAD, Paris-Marseille.

Bodin, J. (1993). *Les six livres de la république*. Paris, Poche.

- Boudon, R. (2002). Théorie du choix rationnel ou individualisme méthodologique ?. *Sociologie et sociétés*, 34, 9-34.
- Bourdieu P, Chamboredon J-C, & Passeron J-C. (1973). *Le métier de sociologue*. École Pratique des Hautes Études (VIe Session) and Mouton.
- Bourdieu, P. (1979). *La distinction. Critique sociale du jugement*. Paris, Minuit.
- Bourdieu, P. (1980). *Le sens pratique*. Paris, Minuit.
- Bourdieu, P., & Wacquant (1992). *Réponses*, Seuil, Paris.
- Bourdieu, P. (1996). *Raisons pratiques. Sur la théorie de l'action*. Paris, Seuil.
- Bourdieu P. (2002). *Questions de sociologie*. Paris, Les Éditions de Minuit.
- Boutillier, S. (2008). L'entrepreneur social, un entrepreneur socialisé dans une société entrepreneuriale ?. *Humanisme et Entreprise*, 5 (290), 41-60, DOI 10.3917/hume.290.0041
- Boutillier, S. (2010). Comment l'entrepreneur peut-il ne pas être social ?. *Marché et organisations*. 1 (11), 107-125, DOI 10.3917/maorg.011.0107
- Boutrais, J., Boulet J., Beauvillain A. et al. (éds) (1984). *Le Nord du Cameroun : des hommes une région*. Paris, ORSTOM, Collection MEMOIRES n°102.
- Boyogueno, E. (2012). *L'élite du Cameroun sous-tutelle de la France : prosopographie du personnel politique local (1946-1960)*. Thèse de doctorat en Histoire contemporaine, Paris 1 Panthéon-Sorbonne, soutenue le 9 octobre.
- Boyomo-Assala, L.-C. (1999). Média et démocratie : une perspective ethnométhodologique. In Sindjoun, L. (Dir.). *La révolution passive au Cameroun. Etat, Société et changement* (331-372). Dakar, Codesria.
- Braud, P. (2004). *Penser l'État*. Paris, Seuil.
- Bréda, C., Deridder, M., & Laurent, P.-J. (Dir.). (2013). *La modernité insécurisée. Anthropologie des conséquences de la mondialisation*. Paris, Acadamaia-L'Harmattan.
- Buijtenhuijs, R. (1994). Les partis politiques africains ont-ils des projets de société ? L'exemple du Tchad. *Politique Africaine*, (56), 119-135.

- Bureau, R. (1978). *Péril blanc. Propos d'un ethnologue sur l'Occident*. Paris, L'Harmattan.
- Burrick, D. (2010). Une épistémologie du récit de vie. *Recherche Qualitative – Hors Série –* (8), 7-36.
- Butler, J. (2002). *La vie psychique du pouvoir*. Paris, Éd. Léo Scheer, coll. « Non et non ».
- Butler, J. (2014). *Qu'est-ce qu'une vie bonne ?*. Paris, Payot & Rivages.
- Cahier de l'UCAC (2000). *Citadins et ruraux en Afrique subsaharienne*. Karthala-UCAC, Paris-Yaoundé.
- Calvès, A.-E., & Marcoux, R. (2004). Réponse des populations à la crise en Afrique francophone : l'éclairage des enquêtes biographiques récentes. *Cahier québécois de démographie*, 33 (2), 161-165, URL : <http://id.erudit.org/iderudit/011106ar>
- Calvès, A.E., & Marcoux, R. (2007). Présentation : les processus d'individualisation “à l'africaine”. *Sociologie et sociétés*, 39 (2), 5-18, URL : <http://id.erudit.org/iderudit/019081AR>
- Castel, R., & Duvoux, N. (2013). *L'avenir de la solidarité*. Paris PUF.
- Castel, R. (2013). Jamais l'individu n'existe sans supports. *Contretemps*, entretien réalisé par Stéphane Bou et Philippe Corcuff, le 15 mars [En ligne], <http://www.contretemps.eu/interview/> «-jamais-individu-n'existe-support-»-entretien-robert-castel
- Céroux, B. (2006). L'enfant comme autrui significatif de ses parents. Excursus sur une théorie de la socialisation. *Dialogue*, 2 (172), 123-132, DOI 10.3917/dia.172.0123
- Certeau, M. (1975). *L'écriture de l'histoire*. Paris, Gallimard.
- Certeau, M. (1990). *L'invention du quotidien*. Paris, Gallimard, LIII-352p. (Nouvelle édition, établie et présentée par Luce Giard ; coll. Folio Essais, n° 146).
- Césaire, A. (2004). *Discours sur le colonialisme*, (suivi de) *Discours sur la Négritude*. Paris, Présence Africaine (1954 pour la première édition).
- Charillon, F. (2002). *Politique étrangère. Nouveaux regards*. Paris, Presses de la Fondation Nationale des Sciences Politiques.

- Chauvet, L. (2004). L'école et la déstabilisation des classes moyennes. *Éducation et société*, (14), 101-118.
- Chrétien, J.-P. (1991). Les racines de la violence contemporaine en Afrique. *Politique Africaine*, (42), Paris, Karthala.
- Christèle, M.-L. (2011). Le retour aux enquêtés. Option méthodologique heuristique pour une analyse longitudinale du vote féminin Front national. *Interrogations ?*. (13).
- Colliot-Thélène, C. (2012). Individu et individualisme chez Georg Simmel, au prisme de Durkheim et de Weber. *Sociologie et sociétés*, 44 (2), 207-233.
- Colliot-Thélène, C. (2014). *La sociologie de Max Weber*. Paris, La Découverte.
- Cooper, F. (2010). *Le colonialisme en question. Théorie, connaissance, histoire*. Paris, Payot.
- Cooper, F., & Brubaker, R. (2010). Identité. In Cooper, F. (2010). *Le colonialisme en question. Théorie, connaissance, histoire* (81-123). Paris, Payot.
- Coornaert, M. (1987). Nisbet Robert A., La tradition sociologique. *Revue française de sociologie*, 1 (28), 147-148.
- Copans, J. (1987). Jean-Loup Amselle et Elikia M'Bokolo (éds) : Au cœur de l'ethnie. Ethnies, tribalisme et États en Afrique, coll. Textes à l'appui, sér. Anthropologie, La Découverte, Paris, 1985, 227p. *Anthropologie et Sociétés*, 11 (2), 160-163.
- Copans, J. (1990). *La longue marche de la modernité africaine. Savoirs, intellectuels, démocratie*. Paris, Karthala.
- Copans, J. (2001). La "situation coloniale" de Georges Balandier : notion conjoncturelle ou modèle sociologique et historique ?. *Cahiers internationaux de sociologie*, (110), 31-52.
- Copans, J. (2005). Dozon, Jean-Pierre. – Frères et sujets. La France et l'Afrique en perspective. Paris, Flammarion, 2003, 350p. ; Bancel, Nicolas, Blanchard, Pascal & Vergès, Françoise. – La République coloniale. Essai sur une utopie. Paris, Albin Michel, 2003, 172p. *Cahier d'études africaines* [En ligne], 177 / 2005, mis en ligne le 08 avril 2005, consulté le 05 juillet 2013. URL : <http://etudesafricaines.revues.org/4970>
- Copans, J. (2010). *L'enquête et ses méthodes. L'enquête ethnologique de terrain*. Paris, Armand Colin.

- Corcuff, P. (2003). *La question individualiste*, Paris, Le bord de l'eau Editions.
- Corcuff, P., Ion, J., & Singly, F. (2005). *Politiques de l'individualisme. Entre sociologie et philosophie*. Paris, les éditions Textuel.
- Corcuff, P. (2005). Figures de l'individualité, de Marx aux sociologies contemporaines. Entre éclairages scientifiques et anthropologies philosophiques. *EspacesTemps.net*.
- Corcuff, F. (2006). Individualité et contradictions du néo-capitalisme. *SociologieS* [En ligne], Théories et recherches, mis en ligne le 22 octobre 2006, consulté le 25 mars 2015. URL : <http://sociologies.revues.org/462>.
- Corcuff, P. (2007). *Les nouvelles sociologies. Entre le collectif et l'individuel*. Paris, Armand Colin.
- Corcuff, P. (2010). Essai de clarification et de localisation des apports de la sociologie clinique. *SociologieS* [En ligne], Grands résumés, Qui est "je" ?, mis en ligne le 27 décembre 2010, consulté le 25 mars 2015. URL : <http://sociologies.revues.org/3363>.
- Corcuff P., Le Bart C., & Singly, F. (dirs.) (2010). *L'individu aujourd'hui. Débats sociologiques et contrepoints philosophiques*. Rennes, Presses Universitaires de Rennes.
- Corcuff, P. (2014). Sociologies de l'individualisme et anthropologies philosophiques en Occident : va-et-vient entre classiques et contemporains. In Lozerand, E. (Dir.). *Drôles d'individus. De la singularité individuelle dans le Reste-du-monde* (93-108). Paris, Klincksieck.
- Cornevin, R. (1969). *Histoire de la colonisation allemande*. Paris, PUF, « Que sais-je ? ».
- Courade, G. (dir.) (2006). *L'Afrique des idées reçues*. Paris, Belin.
- Crozier M., & Erhard, E. (1977). *L'acteur et le système. Les contraintes de l'action collective*. Paris, Seuil.
- Daloz, J-P., & Quentin, P., (eds.) (1997). *Transitions démocratiques africaines*. Karthala, Paris.
- Daloz, J-P. (Dir.) (1999). *Le (non) renouvellement des élites en Afrique subsaharienne*. Bordeaux, CEAN.

- Darbon, D. (1990). L'État prédateur. *Politique Africaine*, (39), 37-45.
- Darbon, D. (1993). Administration, Etats et société. In Bach, D., & Kirk Greene, A. A. (eds.). *Etats et sociétés en Afrique francophone* (53-69). Paris, Economica.
- Darbon, D. (2012). Classe(s) moyenne(s) : une revue de la littérature. Un concept utile pour suivre les dynamiques de l'Afrique. *Afrique Contemporaine*, Dossier : Les classes moyennes en Afrique. Inégalité et croissance, (4), 33-51.
- De Gaule, C. (2006). La gestion d'une rumeur. *Communication* [En ligne], Vol. 25/1, mis en ligne le 08 septembre 2009, consulté le 30 juillet 2014. URL : <http://communication.revues.org/1444> ; DOI : 10.4000/communication.1444
- Deleuze, G., & Guattari, F. (1972). *Capitalisme et schizophrénie. Volume 1 : L'Anti-Œdipe*. Paris, Minuit.
- Delory-Momberger, C. (2010). *La condition biographique. Essai sur le récit de soi dans la modernité avancée*. Paris, Téraèdre.
- Deltombe, T. (2009). Port, rail, plantations : le triste bilan de Bolloré au Cameroun. *Monde Diplomatique*, avril, article inédit.
- Deltombe, T., Domergue, M., & Tatsitsa, J. (2011). *Kamerun ! Une guerre cachée aux origines de la françafrique 1948-1971*. Paris, La Découverte.
- Demazière, D., & Dubar, C. (2009). *Analyser les entretiens biographiques. L'exemple des récits d'insertion*. Laval, Les Presses de l'Université de Laval (Edition originale, Nathan 1997).
- Descombes, V. (2003). Individuation et individualisation. *Revue européenne des sciences sociales*, tome XLI, (127), 17-35.
- Descombes, V. (2004). *Le complément du sujet. Enquête sur le fait d'agir de soi-même*. Paris, Gallimard.
- Diop, C.A. (1987). *L'Afrique noire précoloniale*. Paris, Présence Africaine.
- Diouf, M., & Coumba Diop, M. (dirs.) (1999). *Les figures politiques. Des pouvoirs hérités aux pouvoirs élus*. Paris, Karthala

- Dobry, M. (1992). *Sociologie des crises politiques*. Paris, PFNSP.
- Donfack Sokeng, L. (1999). Etat, autoritarisme et droits de l'homme : la problématique de l'ajustement libéral. In Sindjoun, L. (Dir.). *La révolution passive au Cameroun. Etat, Société et changement* (373-425). Dakar, Codesria.
- Drapeau Contim, F. (2010). *Qu'est-ce que l'identité ?*. Paris, Vrin.
- Dubar, C. (1998). *La socialisation. Construction des identités sociales et professionnelles*. Paris, Armand Colin.
- Dubar C. (2000). *Les crises d'identité. L'interprétation d'une mutation*. Paris, Presses Universitaires de France, « Le lien social ».
- Dubet, F. (1994). *Sociologie de l'expérience*. Paris, Seuil.
- Dubet, F. (2002). *Le déclin de l'institution*. Paris, Seuil.
- Dubet, F. (2005). Pour une conception dialogique de l'individu. *Espaces Temps* [En ligne] <http://www.espacestems.net/document1438.html>
- Dumont, L. (1966). *Homo hierarchicus, essai sur le système des castes*. Paris, Gallimard.
- Dumont, L. (1977). *Homo aequalis. Genèse et épanouissement de l'idéologie économique*, Paris, Gallimard.
- Dumont, L. (1983). *Essais sur l'individualisme : une perspective anthropologique sur l'idéologie moderne*. Paris, Seuil, coll. « points ».
- Durkheim, E. (1889). Communauté et société selon Tönnies. *Revue philosophique*. 27.
- Durkheim, E. (1898). L'individualisme et les intellectuels. *Revue bleue*, 4^e série, T. X, 7-13.
- Durkheim E. (1960). *Les formes élémentaires de la vie religieuse. Le système totémique en Australie*. Paris, PUF, « Bibliothèque de philosophie contemporaine », 4^{ème} édition.
- Durkheim, E. (1969). *Le suicide, Paris*. Paris, PUF.
- Durkheim, E. (1986). *Les règles de la méthode sociologique*, Paris, PUF.
- Durkheim E. (2004). *De la division du travail social*, Paris, PUF, (1re éd. 1930).

Duvoux, N. (2010). Configuration. In Paugam Serge (Dir.). *Les 100 mots de la sociologie* (52-54). Paris, Presses universitaires de France, coll. « Que Sais-Je ? ».

Du Bois, W., E., B. (2007). *Les âmes du peuple noir*. Paris, La Découverte.

Dzaka, Th., & Milandou, M. (1994). L'entrepreneuriat congolais à l'épreuve des pouvoirs magiques. Une face cachée de la gestion culturelle du risque ?. *Politique Africaine*, (56), 108-118.

Eboko, F. (1999). Les élites politiques au Cameroun. Le renouvellement sans renouveau ?. In Daloz, J.-P. (Dir.). *Le (non-) renouvellement des élites en Afrique subsaharienne* (99-133). Bordeaux, CEAN.

Eboua, S. (1996). *D'Ahidjo à Biya. Le changement au Cameroun*. Paris, L'Harmattan.

Eboussi Boulaga, F. (1977). *La crise du Muntu. Authenticité et philosophie africaine*. Paris, Présence Africaine.

Eboussi Boulaga, F. (1981). *Christianisme sans fétiche. Révélation et domination*. Paris, Présence Africaine.

Eboussi Boulaga, F. (1993a). *Les conférences nationales en Afrique noire. Une affaire à suivre*. Paris, Karthala.

Eboussi Boulaga, F. (1993b). L'intellectuel exotique. *Politique africaine*, 51, 26-34.

Eboussi Boulaga, F. (1997). *La démocratie de transit au Cameroun*. Paris, L'Harmattan.

Eboussi Boulaga, F. (1999). *Lignes de résistance*. Yaoundé, CLE.

Eboussi Boulaga, F. (2004). Mongo Beti. Un héritage sans testament. *Terroirs*, 3.

Eboussi Boulaga, F. (2006). Existe-t-il un Etat au Cameroun ? Exercice dialectique. *Terroirs, Revue Africaine de sciences sociales et de culture*, (1-2), 127-138.

Eboussi Boulaga, F., Nkolo Ayissi, E., & GrP AGAGES (2011). *Les jeunes et la politique au Cameroun. Quelles perceptions pour quelle participation ?*. Yaoundé, Friedrich Ebert Stiftung.

- Eboussi Boulaga, F., Talla, J.-B., Abé, C., & Owona Nguini, M.-E. (eds.) (2014). *Repenser et reconstruire l'opposition camerounaise. Questions sur la quête de sens et la subjectivation politique*. Yaoundé, Terroirs.
- Ehrenberg, A. (1991). *Le culte de la performance*. Paris, Calmann-Lévy (rééd. « Pluriel », Paris, Hachette, 1996).
- Ehrenberg, A. (1995). *L'individu incertain*. Paris, Calmann-Lévy (rééd. « Pluriel », Paris, Hachette, 1996).
- Ehrenberg, A. (2008). *La Fatigue d'être soi. Dépression et société*. Paris, Odile Jacob.
- Eisenstadt, S.N. (2007). Une réévaluation du concept de modernités multiples à l'ère de la mondialisation. *Sociologie et société*, 39 (2), 199-223, URL : <http://id.erudit.org/iderudit/019090ar>
- Éla, J.-M. (1980). *Le cri de l'homme africain*. Paris, L'Harmattan.
- Éla, J.-M. (1989). *Cheikh Anta Diop ou l'honneur de penser*. Paris, L'Harmattan.
- Éla, J.-M. (1994). *Restituer l'histoire aux sociétés africaines. Promouvoir les sciences sociales en Afrique noire*. Paris, L'Harmattan.
- Éla, J.-M. (1997). Le savant, le militant et le prêtre. *Sociétés Africaines*, 8, 115-121.
- Éla, J.-M. (1998). *Innovations sociales et renaissance de l'Afrique Noire. Les défis du monde d'en-bas*. Paris, L'Harmattan.
- Éla, J.-M. (2006a). *Travail et entreprise en Afrique. Les fondements sociaux de la réussite économique*. Paris, Karthala.
- Éla, J.-M. (2006b). *L'Afrique à l'ère du savoir. Science, société et pouvoir*. Paris, L'Harmattan.
- Elias, N. (1985). *La société de cour*. Paris, Flammarion.
- Elias, N. (1987). *La société des individus*. Paris, Pocket.
- Elias, N. (1991a). *Qu'est-ce que la sociologie ?*. Paris, Aube.
- Elias, N. (1991b). *Mozart. Sociologie d'un génie*. Paris, Seuil.

Elias, N. (1996). *Du temps*. Paris, Fayard.

Eliasoph, N. (2010). *L'évitement du politique. Comment les Américains produisent l'apathie dans la vie quotidienne*. Paris, Economica.

Ellis, S. (1993). *Rumors and Power in Togo*. *Africa*, 4, 462-476.

Ellis, S., & Fauré, Y.-A. (eds) (1994). *Entreprises et entrepreneurs d'Afrique sub-saharienne*. Paris, Karthala.

Elster, J. (2008). Le tirage au sort, plus juste que le choix rationnel. *Laviedesidees.fr*, entretien paru le 2 juillet.

Enguéléguélé, M. (1998). La rumeur de la "disparition des sexes" au Cameroun. Contribution à l'étude des modes d'expression politiques alternatifs dans les "conjonctures fluides". In Éric Darras et al. *La politique ailleurs* (355-370). Paris, PUF (Curapp).

Esquenazi, J.-P. (2007). *Sociologie des œuvres. De la production à l'interprétation*. Paris, Armand Colin.

Eteki-Otabela, M.-L. (2001). *Le totalitarisme des États africains. Le cas du Cameroun*. Paris, L'Harmattan.

Eyinga, A. (1984). *Introduction à la politique camerounaise*. Paris, L'Harmattan.

Eyinga A. (1990). *Cameroun 1960-1989. La fin des élections. Un cas d'évolution régressive de la démocratie*. Paris, L'Harmattan.

Eyinga, A. (2004). *Démocratie de Yaoundé. Tome 1. Syndicalisme d'abord, 1944-1946*. Paris, L'Harmattan.

Fanon, F. (1952). *Peau noire, masques blancs*. Paris, Seuil.

Fanon, F. (2002). *Les damnés de la terre*. Paris, La Découverte.

Fenkam, F. (2003). *Les révélations de Jean Fochivé. Le chef de la police politique des présidents Ahidjo et Biya*. Paris, Minsi.

Fenouillet, S. (1992). Edward Said, L'orientalisme. L'Orient créé par l'Occident. *Mots*, 30, (1), 117-121. [En ligne], url : [/web/revues/home/prescript/article/mots_0243-6450_1992_num_30_1_1691](http://web/revues/home/prescript/article/mots_0243-6450_1992_num_30_1_1691), Consulté le 06 août 2014.

- Fernandez-Zoïla, A. (1999). *Récits de vie et crise d'existence. Une herméneutique métaphorique*. Paris-Montréal, L'Harmattan-QC.
- Fillieule, O. (1993). *Sociologie de la protestation*. Paris, L'Harmattan.
- Fillieule, O. (2001). Post scriptum : propositions pour une analyse processuelle de l'engagement individuel. *Revue française de science politique*, 1-2 (51), 199-218.
- Fogui, J-P. (1990). *L'intégration politique au Cameroun. Une analyse centre-périphérie*. Paris, LGDJ.
- Forsé, M. (1991). *L'analyse structurelle du changement social. Le modèle de Louis Dirn*. Paris, PUF.
- Foucault, M. (1966). *Les mots et les choses*. Paris, Gallimard.
- Foucault, M. (1975). *Surveiller et punir. Naissance de la prison*. Paris, Gallimard.
- Foucault, M. (1984). *Histoire de la sexualité III. Le souci de soi*, Paris, Gallimard.
- Foucault, M. (1994). *Dits et écrits. Tomes I, II, III, IV*, Paris, Gallimard.
- Foucault, M. (2001). *L'herméneutique du sujet*. Paris, Gallimard-Le seuil.
- Fournière, E. (2009). *Essai sur l'individualisme*. Charleston, Nabu Press.
- Fusulier, B. (2011). Le concept d'ethos. *Recherches sociologiques et anthropologiques* [En ligne], 42-1, mis en ligne le 20 septembre 2011, consulté le 14 août 2014. URL : <http://rsa.revues.org/661>
- Gaillard, P. (1989). *Le Cameroun*, Tome I et II. Paris, L'Harmattan.
- Galand, P. (1994). Entreprendre au Sénégal après la dévaluation. *Politique Africaine*, 56, 41-54.
- Galland O. (1991). *Sociologie de la jeunesse*. Paris, Armand Colin.
- Ganne, B., Ouedraogo, M. (1994). Sentiers inédits et voies fragiles au Burkina Faso. Du commerce à l'industrie ?. *Politique Africaine*, (56), 55-65.
- Gauchet, M. (1998). *La religion dans la démocratie. Parcours de la laïcité*. Paris, Gallimard.

- Gauchet, M. (2002a). *La démocratie contre elle-même*. Paris, Gallimard.
- Gauchet, M. (2002b). Les deux sources du processus d'individualisation. *Le Débat*, 2 (119), 133-137.
- Gauchet, M. (entretien avec) (2014). Le nouvel âge de l'individu. In Molénat, X. (Ed.). *L'Individu contemporain. Regards sociologiques* (50-55). Auxerre, Sciences-Humaines.
- Gaudet, S., Reed, P. (2004). Responsabilité, don et bénévolat au cours de la vie. *Lien social et Politiques*, (51), 59-67.
- Gaudet, S. (2012). Lire les inégalités à travers les pratiques de participation sociale. *SociologieS* [En ligne], Débats, Penser les inégalités, mis en ligne le 27 janvier 2012. URL : <http://sociologies.revues.org/3874>.
- Gaulejac, V. (1999). *Les sources de la honte*. Paris, Desclée de Brouwer, « Sociologie clinique ».
- Gaulejac, V. (2009). *Qui est « Je » ?*. *Sociologie clinique du sujet*. Paris, Seuil.
- Gaulejac, V., & Legrand, M. (dirs) (2010). *Intervenir par le récit de vie. Entre histoire collective et histoire individuelle*, Toulouse, Érès, « Sociologie clinique ».
- Gazibo, M. (2001). L'Afrique en politique comparée. *Polis, Revue Camerounaise de Science Politique*. 8, 123-140, numéro spécial.
- Gazibo, M. (2002). La démarche comparative binaire : éléments méthodologiques à partir d'une analyse des trajectoires contrastées de démocratisation. *Revue internationale de politique comparée*, 9 (3), 427-449.
- Gazibo, M., & Jenson, J. (2004). *La politique comparée. Fondements, enjeux et approches théoriques*. Montréal, PUM.
- Gazibo, M. (2010). *Introduction à la politique africaine*. Montréal, PUM.
- Géhin, E. (1974). Balandier Georges, Anthro-po-logiques. *Revue française de sociologie*, 15 (4), 607-611.
- Genieys, W. (2000). De la théorie à la sociologie des élites en interaction. Vers un néo-élitisme ?. In CURAPP, *Les méthodes au concret* (81-103). Paris, PUF.

- George, P. (1980). *Sociétés en mutation*. Paris, PUF.
- Geschière, P. (1986). Paysans, régime national et recherche hégémonique. L'implantation de l'U(N)C, le "Grand Parti National", dans les villages maka. *Politique Africaine*, 22, 73-100.
- Geschière, P. (1988). Sorcery, Power and the State: Popular Modes of Action among the Maka in Southeastern Cameroon. *Critique of Anthropology*, 8.
- Geschière, P. (1990). Le politique en Afrique. Le haut le bas et le vertige. *Politique Africaine*, (39), 155-160.
- Giddens A. (1991). *Modernity and self identity: self and society in the late modern age*. California, Stanford University Press.
- Giddens, A. (1994). *Les conséquences de la modernité*, Paris, L'Harmattan.
- Giddens, A. (2004). *La transformation de l'intimité*. Rodez, Le Rouergue/Chambon (1^{re} éd. 1992).
- Giraud, O. (2003). Le comparatisme contemporain en science politique : entrée en dialogue des écoles et renouvellement des questions. In Lallement, M., & Spurk, J. (dirs) *Stratégies de la comparaison internationale* (87-106). Paris, Edition du CNRS.
- Glaser B.G., Strauss, A., 2010, *La découverte de la théorie ancrée. Stratégies pour la recherche qualitative*, Paris, Armand Colin.
- Godbout, J.T. (2007). *Ce qui circule entre nous. Donner, recevoir, rendre*. Paris, Seuil.
- Goffman, E. (1973). *La mise en œuvre de la vie quotidienne 1. La présentation de soi*. Paris, Minuit.
- Goffman, E. (1973). *La mise en scène de la vie quotidienne 2. Les relations publiques*. Paris, Minuit.
- Graeber, D. (2001). Give it away. In *These Times*, paru le 21 août, traduit par Pierre Eliac, site web: www.inthesetimes.com
- Grawitz, M. (2001). *Méthode des sciences sociales*. Paris, 11^e édition, Dalloz.
- Gretry, L. (2012). « Okomi mususu moto ? ». *Une analyse socio-anthropologique des ruptures et continuités entre les mondes civil et militaire, à partir des fragments de récits de*

vie des ex-enfants soldats en République Démocratique du Congo. Thèse de doctorat en sciences politiques et sociales, Université de Liège.

Guillaume, J.-F., (dir.), Lalive d'Épinay, & C., Thomsin, L., (coll.) (2005). *Parcours de vie, regards croisés sur la construction des biographies contemporaines*. Liège, Les Ed. de l'université de Liège.

Habermas, J. (1992). *L'espace public. Archéologie de la publicité comme dimension constitutive de la société bourgeoise*. Paris, Payot.

Haman Adj, G. (1998). *Pré-mémoire d'un homme public* (livre entretien inédit avec Laurent Mbassi).

Hall, P.A., & Rosemary, C.R.T. (1997). La science politique et les trois néo-institutionnalismes. *Revue française de science politique*, 47 (3), 469-496.

Harrison, D. (2012). L'innovation sociale et l'entrepreneur schumpétérien : deux lectures théoriques. *Revue Interventions économiques* [En ligne], 45, mis en ligne le 01 mai 2012, consulté le 30 septembre 2016. URL : <http://interventionseconomiques.revues.org/1710>

Havard, J.-F. (2005). *BUL FAALE ! Processus d'individualisation de la jeunesse urbaine et conditions d'émergence d'une « génération politique » au Sénégal*. Thèse de doctorat en science politique, Université de Lille 2.

Havard, J.-F. (2007). Histoire(s), mémoire(s) collective(s) et construction des identités nationales dans l'Afrique subsaharienne postcoloniale. *Cités* 1 (29), 71-79, URL : www.cairn.info/revue-cites-2007-1-page-71.htm. DOI : 10.3917/cite.029.0071.

Havard, J.-F. (2009). Tuer les “Pères des indépendances” ? Comparaison de deux générations politiques post-indépendances au Sénégal et en Côte d'Ivoire. *Revue internationale de politique comparée*, 16 (2), 315-331.

Herdt, T., & Olivier de Sardan, J.-P. (2015). *Real Governance and Practical norms in Sub-Saharan Africa: The game of the rules*. London, Routledge.

Hibou, B. (dir.) (1999). *La privatisation des États en Afrique*. Paris, Karthala.

Hobbes, T. (2000). *Léviathan*. Paris, Folio.

Hobsbawn, E., & Ranger, T. (dirs.) (2006). *L'invention de la tradition*. Amsterdam, Amsterdam.

Honneth, A. (2008). *La lutte pour la reconnaissance*. Paris, Cerf.

Honwana A. (2012). *The Time of Youth: Work, Social Change and Politics in Africa*. Washington DC, Kumarian Press.

Huntington, S. (1991). *The third Wave. Democratization in the Late Twentieth Century*, Norman, University of Oklahoma Press.

Hussein, M. (2002). L'émergence de l'individu dans les sociétés du Sud. In Université de tous les savoirs, *L'individu dans la société d'aujourd'hui* (187-204). 8, Paris, Odile Jacob.

Hyden, G. (1985). La crise africaine et la paysannerie non capturée. *Politique Africaine*, (18), 93-113 (texte traduit de l'anglais par Jean Copans).

Ikiara, G.K. (1994). Réformes politico-économiques au Kenya. Les perspectives de la communauté des entrepreneurs. *Politique africaine*, 56, 66-76.

Jacquemain M. (2002). *La société névrotique. Individualisme et société*. Bruxelles, Labor et Espace de Libertés, « Liberté j'écris ton nom ».

Jacquemain M., & Jamin J. (2008). *L'histoire que nous faisons. Contre les théories de la manipulation*. Loverval, Labor.

Jacquemot, P. (2012). Les classes moyennes changent-elles la donne en Afrique ? Réalités, enjeux et perspectives. *Afrique Contemporaine*, Dossier : Les classes moyennes en Afrique. Inégalité et croissance, 4, 17-31.

Jeanmaire, H. (1957). Georges Balandier. Sociologie actuelle de l'Afrique noire. Dynamique des changements sociaux en Afrique centrale. *Revue de l'histoire des religions*, tome 151 (1), 102-106.

Jewsiewicki, B. (1990). Copans, Jean. – La longue marche de la modernité africaine. Savoirs, intellectuels, démocratie. *Cahier d'Études Africaines*, 30 (120), 517-519.

Jonas, H. (1990). *Le principe responsabilité. Une éthique pour la civilisation technologique*. Paris, Cerf.

Joseph R. (1986). *Le mouvement nationaliste au Cameroun. Les origines sociales de l'UPC*. Paris, Karthala.

Kammogne Fokam, P. (1989). *La problématique du financement de la petite et moyenne industrie*. Thèse de doctorat en Gestion, Université de Bordeaux.

Kamto, M. (1987). *Pouvoir et droit en Afrique noire. Essai sur les fondements du constitutionnalisme dans les Etats d'Afrique noire francophone*. Paris, LGDJ.

Kamto, M. (1993). *L'urgence de la pensée. Réflexion sur une précondition du développement en Afrique*. Yaoundé, Mandara.

Kapferer, J. N. (1987). *Rumeurs : le plus vieux média du monde*. Paris, Seuil.

Kaufmann, J.-C. (2001). *Ego. Pour une sociologie de l'individu. Une autre vision de l'homme et de la construction du sujet*. Paris, Nathan.

Kaufmann, J.-C. (2004). *L'invention de soi. Une théorie de l'identité*. Paris, Armand Colin.

Kaufmann, J.-C. (2008). *Quand Je est un autre. Pourquoi et comment ça change en nous*. Paris, Armand Colin.

Kaufmann, J.-C. (2011). *L'enquête et ses méthodes. L'entretien compréhensif*, Paris, Armand Colin.

Kavwahirehi, K. (2006). «Ahmadou Kourouma et la mise en œuvre de la vérité postcoloniale», *Tangence*, (82), 41-57.

Kissinger, H. (2003). *La nouvelle puissance américaine*. Paris, Fayard.

Kobou, G. (1999). Ajustement structurel et exclusion sociale : une analyse fondée sur le marché du travail. In Sindjoun, L. (dir.). *La révolution passive au Cameroun. Etat, Société et changement* (101-155). Dakar, Codesria.

Kom, A. (1993). Intellectuels africains et enjeux de la démocratie : misère, répression et exil. *Politique Africaine*, (51), 61-68.

Kom, A. (1996). *Éducation et démocratie en Afrique : le temps des illusions*. Yaoundé-Paris, CRAC-L'Harmattan.

Kom, A. (2006). *Mongo Beti parle. Testament d'un esprit rebelle*. Paris, Homnisphères.

- Kom, A. (2012). *Le devoir d'indignation. Éthique et esthétique de la dissidence*. Paris, Présence Africaine.
- Konnings, P. (1986). L'Etat, l'agro-industrie et la paysannerie au Cameroun. *Politique Africaine*, (22), 120-137.
- Kounou, M., (2006). *Pétrole et pauvreté au sud du Sahara. Analyse des fondements de l'économie politique du pétrole dans le golfe de guinée*. Yaoundé, CLÉ.
- Kourouma, A. (1970). *Les soleils des indépendances*. Paris, Seuil.
- Kum'a Ndumbe III (2014). Sur les débuts de la résistance des peuples camerounais à l'occupation coloniale. Yaoundé, Déclaration solennelle, le 1er aout.
- Labazée, P. (1994). Les entrepreneurs africains entre ajustement et démocratie. *Politique Africaine*, (56), 3-8.
- Laborier, P., & Trom, D. (dirs.) (2003). *Historicité de l'action publique*. Paris, Presse Universitaire de France.
- Laburthe-Tolra, P. (1987). Olivier de Sardan (Jean-Pierre) : Les sociétés Songhay-Zarma (Niger-Mali). Chefs, guerriers, esclaves, paysans. *Revue française d'histoire d'outre-mer*, 74 (276), 384.
- Lacam, J.-P. (1988). Le politicien investisseur. Un modèle d'interprétation de la gestion des ressources politiques. *Revue française de science politique*, 38^e année (1), 23-47.
- Lagroye, J. (dir.) (2003). *La politisation*. Paris, Belin.
- Lahire, B. (1998). *L'homme pluriel. Les ressorts de l'action*. Paris, Nathan.
- Lahire, B. (2002). *Portraits sociologiques. Dispositions et variations individuelles*. Paris, Nathan.
- Lahire, B. (2004). *La culture des individus. Dissonances culturelles et distinction de soi*. Paris, La Découverte.
- Lahire, B. (2013). *Dans les plis singuliers du social. Individus, institutions, socialisations*. Paris, La Découverte.

Laïdi, Z. (dir.) (1999). *Le temps mondial. Enchaînements, disjonctions et médiations*. Bruxelles, Complexes.

Lainé, A. (2007). *Faire de sa vie une histoire. Théories et pratiques de l'histoire de vie en formation*. Paris, Desclée de Brouwer.

Lapassade, G. (1997). *L'entrée dans la vie. Essai sur l'inachèvement de l'homme*. Paris, Anthropos, Economica.

Laurent, A. (1993). *Histoire de l'individualisme*. Paris, PUF, coll. « Que sais-je ? ».

Laurent, P.-J. (2000). Le “Big man” local ou la “gestion coup d’État” de l’espace public. *Politique Africaine*, 4 (80), 169-181.

Le Bart, C. (2008). *L'individualisation*. Paris, Presse de la Fondation Nationale des Sciences Politiques.

Le Bart, C. (2014). L'individualisation : un grand récit occidental ?. In Lozerand, E. (dir.), *Drôles d'individus. De la singularité individuelle dans le Reste-du-monde* (81-91). Paris, Klincksieck.

Lebeau, Y., Niane, B., Piriou, A., & Saint Martin, M., (dirs.) (2003). *État et acteurs émergents en Afrique*. Paris-Ibadan, Karthala-Ifra.

Lecours, A. (2002). L'approche néo-institutionnaliste en science politique : unité ou diversité ?. *Politique et sociétés*, 21 (3), 3-19. (Document téléchargé dans <http://id.erudit.org/iderudit/000494ar> le 8 juin 2010).

Le Grand, J.-L. (2000). Définir les histoires de vie. Sus et insus “définitionnels”. *Revue internationale de Psycho-sociologie*, 6 (14), 41-52.

Leimdorfer, F., & Marie, A., (dirs.) (2003). *L'Afrique des citoyens. Sociétés civiles en chantier (Abidjan, Dakar)*. Paris, Karthala.

Leka Essomba, D.A.F. (2009). *Pétrole, pouvoir et sociétés. Une analyse des nouvelles dynamiques sociales à partir du pipeline Tchad/Cameroun*. Thèse de doctorat de Sociologie, Université de Yaoundé I.

Lepénies, W. (1990). *Les trois cultures. Entre science et littérature, l'avènement de la sociologie*. Paris, Éditions de la Maison de l'homme.

- Lévi-Strauss, C. (1962). *La pensée sauvage*. Paris, Plon.
- Levine, T.V. (1984). *Cameroun, du mandat à l'indépendance*. Paris, Présence Africaine.
- Le Breton, D. (2003). Georges Balandier, Civilisés, dit-on. Paris, Presses Universitaires de France, 2003, 397p. *Anthropologie et Sociétés*, 27 (2), 222-223.
- Le Goff, J. (2014). *Faut-il vraiment découper l'histoire en tranches ?*. Paris, Seuil.
- Le Meur, P.-Y. (2005). L'émergence des "jeunes" comme groupe stratégique et catégorie politique dans la commune de Ouessè, Bénin. *Afrique contemporaine*, 2 (214), 103-122.
- Liouville, J., « La fonction d'entrepreneur : Schumpeter revisité », texte inédit.
- Lonsdale, J. (1990). Le passé de l'Afrique au secours de son avenir. *Politique Africaine*, (39), 135-154.
- Lozerand, E.(dir.) (2014). *Drôles d'individus. De la singularité individuelle dans le reste du monde*. Paris, Klincksieck.
- Malaquais, D. (2001). Arts de feyre au Cameroun. *Politique africaine*, 2 (82), 101-118.
- Malaquais, D. (2002). *Architecture, pouvoir et dissidence au Cameroun*. Paris-Yaoundé, Karthala-Presses de l'UCAC.
- Malloum, H. (2013). *Ainsi j'ai servi mon pays*. Yaoundé, Schabel.
- Mamdani, M. (2004). *Citoyens et sujet. L'Afrique contemporaine et l'héritage du colonialisme tardif*. Paris-Amsterdam, Karthala-Sephis.
- Manga J.-M. (2012). *Jeunesse africaine et dynamique des modèles de la réussite sociale. L'exemple du Cameroun*. Paris, L'Harmattan.
- Mannheim, K. (1936). *Idéologie et utopie*. Paris, Librairie Marcel Rivière et Cie.
- Mannheim, K. (2011). *Le problème des générations*. Paris, Armand Colin.
- Marie, A. (dir.) (1997). *L'Afrique des individus*. Paris, Karthala.
- Marshall-Fratani, & R., Péclard, D. (2002). La religion du sujet en Afrique. *Politique Africaine*, (87), 5-19.

- Martuccelli, D. (1999). *Sociologies de la modernité*. Paris, Gallimard.
- Martuccelli, D. (2002). *Grammaires de l'individu*. Paris, Gallimard.
- Martuccelli, D. (2010c). Philosophie de l'existence et sociologie de l'individu : notes pour une confrontation critique. *SociologieS* [En ligne], Théories et recherches, mis en ligne le 01 juin 2010, consulté le 24 avril 2012. URL : <http://sociologies.revues.org/3184>
- Martuccelli, D. (2010b). La socio-analyse, un avatar de la sociologie de l'individu. *SociologieS* [En ligne], Grands résumés, Socio-analyse des raisons d'agir, mis en ligne le 20 décembre 2010, consulté le 24 avril 2012. URL : <http://sociologies.revues.org/3228>
- Martuccelli, D. (2010a). Grand résumé de *La société singulariste*, Paris, Édition Armand Colin, coll. individu et société. *SociologieS*, [En ligne], Grand résumé, La société singulariste, mis en ligne le 27 décembre 2010, consulté le 24 avril 2012. URL : <http://sociologies.revues.org/3344>
- Martuccelli, D., & Singly, F. (2009). *Les sociologies de l'individu*. Paris, Armand Colin.
- Marynczak, A. (1994). Difficile émergente d'un capitalisme noir en Afrique du Sud. *Politique Africaine*, (56), 9-25.
- Mathias, G., & Salama, P. (1983). *L'Etat surdéveloppé des métropoles du tiers-monde*. Paris, Maspéro.
- Maury, L. (2011). Levy-Bruhl et la mentalité primitive. Texte inédit, novembre.
- Mauss, M. (2002). *Essai sur le don. Forme et raison de l'échange dans les sociétés archaïques*. Edition électronique réalisée par Jean-Marie Tremblay, 17 février.
- Mazzocchetti, J. (2009). *Étudier à Ouagadougou. Itinérances, imaginaire et précarité*. Paris, Karthala.
- Mballa Elanga, E. (2014). *La politisation des associations religieuses pentecôtistes au Cameroun. La Bible au service des logiques de positionnement et de quête des capitaux*. Sarrebruck, Éditions universitaires européennes.
- Mbede, R. (2005). Genèse et gestion du Moi. *Revue Camerounaise de Sociologie et d'Anthropologie*, 2 (1), juin, 27-44.

- Mbede, R. (2005). Socialisation et enracinement culturel en Afrique subsaharienne : Cas du Cameroun. *Revue Camerounaise de Sociologie et d'Anthropologie*, 2 (1), juin, 158-175.
- Mbembe, J.-A. (1985a). *Les jeunes et l'ordre politique en Afrique-Noire*. Paris, L'Harmattan.
- Mbembe, A. (1985b). La palabre de l'Indépendance : les ordres du discours nationaliste au Cameroun (1948-1958). *Revue française de science politique*, 35 (3), juin, p. 486.
- Mbembe, A. (1988). *Afriques indociles. Christianisme, pouvoir et État en société postcoloniale*. Paris, Karthala.
- Mbembe, A. (1990). Pouvoir, violence et accumulation. *Politique Africaine*, (39), 7-24.
- Mbembe, A. (1996). *La naissance du maquis dans le sud du Cameroun (1920-1960)*, Paris, Karthala.
- Mbembe, A. (1999b). Du gouvernement privé indirect. *Politique Africaine*, (73), 103-121.
- Mbembe, A. (2000). À propos des écritures africaines de soi. *Politique Africaine*, (77), 16-43.
- Mbembe, A. (2000). *De la postcolonie. Essai sur l'imagination politique dans l'Afrique contemporaine*. Paris, Karthala.
- Mbembe, A. (2010). *Sortir de la grande nuit. Essai sur l'Afrique décolonisée*. Paris, La Découverte.
- Mbembe, A. (2013). *Critique de la raison nègre*. Paris, La Découverte.
- Mbog Bassong (2007). *Les fondements de l'État de droit dans l'Afrique noire précoloniale*. Paris, L'Harmattan.
- Mboule Eboh, N. (2012). *L'importance du journal d'entreprise dans une imprimerie. Le cas de MACACOS*. BTS en communication d'entreprise, Douala.
- Médard, J.-F. (1977). L'État sous-développé du Cameroun. *L'année africaine*, 35-84.
- Médard, J.-F. (1987). Charles Njonjo: portrait d'un "big man au Kenya". In E. Terray (Ed.). *L'État contemporain en Afrique*, Paris, L'Harmattan.
- Médard, J.-F. (1990). L'État patrimonialisé. *Politique Africaine*, (39), 25-39.

- Médard, J.-F. (dir.) (1991a). *États d'Afrique noire. Formations, mécanismes et crises*. Paris, Karthala.
- Médard, J.-F. (1991b). Autoritarisme et démocratie en Afrique noire. *Politique Africaine*, 4 (43), 92-104.
- Médard, J.-F. (1992). Le “big man en Afrique”: analyse du politicien entrepreneur. *Année sociologique*, (42), numéro spécial sur la sociologie du développement.
- Médard, J.-F. (2007). Nouveaux acteurs sociaux, permanence et renouvellement du clientélisme politique en Afrique subsaharienne. *Cadernos de Estudos Africanos* [Online], 13/14 / 2007, posto online no dia 03 Fevereiro 2012, consultado o 08 junho 2013. URL : <http://cea.revues.org/422>; DOI : 10.4000/cea.422
- Medou Ngoa, F. J. (2012). *Représentation politique et intégration nationale au Cameroun*. Thèse doctorat de Science politique, Université de Yaoundé II.
- Meilher, A. (1997). Cameroun : une transition qui n'a pas eu lieu. In Dalloz et Quantin (dirs.). *Transitions démocratiques africaines* (95-138). Paris, Karthala.
- Menthong, H.-L. (1999). Mutation politique et champ scolaire : l'école aux politiciens. In Sindjoun, L. (dir.). *La révolution passive au Cameroun. Etat, Société et changement* (49-66) Dakar, Codesria.
- Mfewou, A. (2013). Migrations, dynamiques agricoles et problèmes fonciers en Afrique subsaharienne : Le périmètre irrigué de Lagdo (Nord-Cameroun). *Cybergeo : European Journal of Geography* [En ligne], *Espace, Société, Territoire*, document 663, mis en ligne le 20 décembre 2013, consulté le 17 août 2015. URL : <http://cybergeo.revues.org/26092>.
- Mfoulou, J. (2005). Les valeurs africaines traditionnelles. Facteurs de promotion des droits de l'homme et de la démocratie. *Revue Camerounaise de Sociologie et d'Anthropologie*, 2 (1), juin, 45-54.
- Miguelé, R. (1987). Narration, connaissance et identité chez Paul Ricœur. *Philosophiques*, 14 (2), 425-433.
- Mintoogue, J.Y. (2010). *Savoirs endogènes et résistance nationaliste au Sud-Cameroun : Le cas de la Sanaga-Maritime, de 1948 à 1958. Approche historique*. Mémoire de Maîtrise d'Histoire, Université de Yaoundé 1.

- Mintoogue, J.Y. (2011). *L' "indigène" comme acteur politique. militantisme et formes de participation politiques dans l'Union des Populations du Cameroun (UPC). 1948-1955.* Mémoire de Master 2 Recherche, spécialité « Études africaines » (option science politique), juin, Université Paris 1, Panthéon-Sorbonne.
- Molénat, X. (Dir.) (2014). *L'individu contemporain. Regards sociologiques.* Auxerre, Sciences Humaines Éditions.
- Monga, C. (1994). *Anthropologie de la colère. Société civile et démocratie en Afrique noire.* Paris, L'Harmattan.
- Mongo Beti (1953). Problème de l'étudiant noir. *Présence africaine*, (14), 26-27.
- Mongo Beti (1993). *La France contre l'Afrique. Retour au Cameroun.* Paris, La Découverte.
- Mongo Beti (1997). La vertu d'être rebelle. *Sociétés Africaines*, (8), 107-114.
- Mongo Beti (2003). *Perpétue et l'habitude du malheur.* Paris, Buchet & Chastel.
- Mongo Beti (2010). *Main basse sur le Cameroun. Autopsie d'une décolonisation.* Paris, La Découverte.
- Moore, S.F. (1996). *Anthropology and Africa. Changing Perspectives on a Changing Scene.* University Press of Virginia, Virginia.
- Morillas, C. (2015). *Individualisation versus Démocratisation ? Conditions et formes du militantisme étudiant en situation autoritaire (Cameroun, 1962-2014).* Thèse pour le doctorat en Science politique, Université de Bordeaux.
- Morin, E. (2005). *La pensée complexe.* Paris, Seuil.
- Morin, E. (2014). *Introduction à la pensée complexe.* Paris, Points « Essais ».
- Morin, E. (2015). *Penser global. L'humain et son univers,* Paris, Robert Laffont.
- Moudourou, F.H. (2004). Le Cameroun sur "l'échiquier" internationale, pesanteurs et défis de la diplomatie camerounaise. *Enjeux*, (19)Avril-Juin.
- Mouiche, I. (2005a). *Autorité traditionnelles et démocratisation au Cameroun : entre centralité de l'État et logiques de terroir.* Amsterdam, Lit Verlag Münster.

- Mouiche, I. (2005). Autorités traditionnelles, multipartisme et gouvernance démocratique au Cameroun, *Afrique et Développement*, XXX (4), 221-249.
- Mveng, E. (1963). *Histoire du Cameroun*. Paris, Présence Africaine.
- Ndi Mbarga, V. (1993). *Ruptures et continuités au Cameroun*. Paris, L'Harmattan.
- Nga Ndong, V. (1993). *Les médias au Cameroun. Mythes et délires d'une société en crise*. Paris, L'Harmattan.
- Nga Ndong, V. (2005). Médias étatiques et socialisation politique à l'ère du monopartisme au Cameroun. *Revue Camerounaise de Sociologie et d'Anthropologie*, 2 (1), juin, 75-97.
- Ngongo, L.P. (1986). *Histoire des institutions et des faits sociaux du Cameroun, Tome I 1884-1945*. Paris, Berger-Levrault.
- Ngoundoung Anoko, J., & Warnier, J.-P. (2008). Séverin Cécile Abega. *Cahiers d'études africaines* [En ligne], 191 | mis en ligne le 29 septembre 2008, consulté le 29 février 2016. URL : <http://etudesafricaines.revues.org/11702>
- Nguélé Abada, M. (1995). *État de droit et démocratisation, contribution à l'étude de l'évolution politique et constitutionnelle au Cameroun*. Thèse de doctorat de Droit public, Université de Paris I-Panthéon Sorbonne.
- Nisbet, R.A. (1984). *La tradition sociologique*. Paris, Presses Universitaires de France.
- Njeuma, M. Z., (dir.) (1989). *Histoire du Cameroun (XIXe s.)*. Paris, L'Harmattan.
- Njiengwé, E.F. (2009). État des mœurs : opinions, attitudes, espoirs. In Eboussi Boulaga, F. (Dir.). *L'État du Cameroun* (407-464). Yaoundé, Terroirs.
- Njonga, B. (2008). *Le poulet de la discorde. Plaidoyer et lobbying*. Yaoundé, CLÉ.
- Nkot, F., (2005). *Usages politiques du droit en Afrique : le cas du Cameroun*. Bruxelles, Bruylant.
- Nkot, F. (2006). Usages politiques du droit de la presse au Cameroun. Notes de sociologie politique du droit. *Polis, Revue Camerounaise de Science Politique*, 13 (1), 13-27.
- Nlem N'tem, M. ; & Bitiyili bi Nlem ; Kpwang, R.K., (Inédit), Général Oba'a Mbeti. De la *Blitzkrieg* contre les Allemands de Kribi à *Oberhauptling* d'Ebenvok (1898-1906).

Noirel, G. (2006). *Introduction à la socio-histoire*. Paris, La Découverte.

Nzhie Engono, J. (2005). Liens sociaux en mutation : modernité et formes d'atomisation de la société. *Revue Camerounaise de Sociologie et d'Anthropologie*, 2 (1), juin, 132-157.

Offerlé, M. (1994). *Sociologie des groupes d'intérêts*. Paris, Montchrestien.

Olinga, A.D. (2006). *La constitution de la république du Cameroun*, Yaoundé, Terre Africaine.

Olivier de Sardan, J.-P. (1984). *Les sociétés Songhay-Zarma (Mali-Niger). Chefs, guerriers, esclaves, paysans*. Paris, Karthala.

Olivier de Sardan, J.-P. (2006). L'anthropologie du changement social et du développement comme ambition théorique ?. *Le bulletin de l'APAD*, mis en ligne le 23 juin. URL : <http://apad.revues.org/document296.html>. Consulté le 24 mai 2010.

Olivier de Sardan, J.-P. (2007). « Les applications de l'anthropologie », Jean-François Baré (dir.), Paris, Karthala, 1995, 275p. *Le bulletin de l'APAD*, (10), mis en ligne le 19 juillet. URL : <http://apad.revues.org/document1281.html>. Consulté le 24 mai 2010.

Olivier de Sardan, J.-P. (1995). *Anthropologie et développement. Essai en socio-anthropologie du changement social*. Paris, Karthala.

Olivier de Sardan, J.-P. (1998). Emique. *L'Homme*, T. 38 (147), 151-166.

Olivier de Sardan, J.-P. (2008). *La rigueur du qualitatif. Les contraintes empiriques de l'interprétation socio-anthropologique*. Louvain-la-Neuve, Bruylant-Academia.

Olivier de Sardan, J.-P. (2010). Le culturalisme traditionaliste africaniste. Analyse d'une idéologie scientifique. *Cahier d'Études africaines*, L (2-3-4), 198-199-200, 419-453.

Olivier de Sardan, J.-P., Tidjani Alou, M. (2009). *Les pouvoirs locaux au Niger. Tome 1. À la veille de la décentralisation*. Paris, Karthala.

Onana, J. (1999). Entrée en politique : voies promotionnelles de l'apprentissage et de l'insertion politiques "indigènes" dans l'État colonial au Cameroun. L'expérience de la Jeucafra. *Polis, Revue Camerounaise de Science politique*, 7, numéro spécial.

- Onana, J. (2004). *Le sacre de l'indigène évolué. Essai sur la professionnalisation politique*. Paris, Dianoa.
- Orofiana, R. (2002). Le travail de narration dans le récit de vie. In Niewiadomski, C., & de Villers, G., (dirs.) (2002). *Souci et soin de soi. Liens et frontières entre histoire de vie, psychothérapie et psychanalyse*. Paris, L'Harmattan.
- Ousmane, S. (2002). *Le mandat* (précédé de) *Véhi Ciosane*. Paris, Présence Africaine.
- Owona, A. (1996). *La naissance du Cameroun*. Paris, L'Harmattan.
- Owona Nguini, M.E. (1997). *La sociogenèse de l'ordre politique au Cameroun entre autoritarisme et démocratie (1978-1996) : les régimes politiques et économiques de l'État au gré des conjonctures et des configurations socio-historiques*. Thèse de doctorat, Université de Montesquieu-Bordeaux IV.
- Owona Nguini, M.-E. (1998). Juristes-Savants, droit de l'État et État de droit au Cameroun : l'énonciation professorale et doctorale du droit de la souveraineté et droits de l'homme au crible d'une sociologie politique du champ juridique. *Polis, Revue Camerounais de science politique*, 6 (2).
- Owona Nguini, M.-E. (1999). Les rapports États-société civile dans le processus politique en Afrique-centrale : les montages civilisateurs et décivilisateurs du pouvoir et du droit. *African Journal of Political Science*, 4 (2), 143-188.
- Owona Nguini, M.-E. (2000). A propos de la crise de 1962 au Cameroun, faire de l'histoire socio-politologique : socio-analyse et histoire analysée d'un conflit de pouvoir. *Polis, RCSP*, 7, numéro spécial.
- Pageard, R. (1979). Bureau, René, Péril blanc. Propos d'un ethnologue sur l'Occident. *Journal des africanistes*, 49 (2), 164-165.
- Passeron, J.-C. (1982). L'inflation des diplômes : remarques sur l'usage de quelques concepts analogiques en sociologie. *Revue française de sociologie*, 23, 551-584.
- Passeron, J.-C. (1989). Biographies, flux, itinéraires, trajectoires. *Revue française de sociologie*, 31, 3-22.

- Paugam, S. (1999). Demazière Didier, Dubar Claude, Analyser les entretiens biographiques. L'exemple des récits d'insertion. *Revue française de sociologie*, 40 (2), 433-436.
- Pellerin, H. (1994). Hugon, Philippe. L'économie de l'Afrique. Paris, Éditions La Découverte, coll. « Repères, no. 117 » 1993, 128p. *Études internationales*, 25 (2), 367-369.
- Peneff, J. (1994). Les grandes tendances de l'usage des biographies dans la sociologie française. *Politix*, 7 (27), 25-31.
- Pesnot, P. (2010). *Les dessous de la Françafrique*. Paris, Nouveau Monde.
- Pesqueux, Y. (2001). Entrepreneur, entrepreneuriat (et entreprise) : de quoi s'agit-il ?. *HAL*, <hal-00567820>.
- Petithomme, M. (2009). *Les élites postcoloniales et le pouvoir politique en Afrique subsaharienne. La politique contre le développement*. Paris, L'Harmattan.
- Pétric, B.-M. (2009). Abélès Marc, 2008, Anthropologie de la globalisation. *Ethnographiques.org*, Comptes rendus d'ouvrages [en ligne]. (<http://www.ethnographiques.org/2009/Petric> - consulté le 2.03.2015)
- Pigeaud, F. (2011). *Au Cameroun de Paul Biya*. Paris, Karthala.
- Pierson, P. (2004). *Politics in time. History, Institutions and Social Analysis*. Princeton, Princeton University Press.
- Pinçon, M., & Pinçon-Charlot, M. (2007). *Sociologie de la bourgeoisie*. Paris, La Découverte.
- Pineau, G., & Le Grand, J.-L. (2002). *Les histoires de vie*. Paris, PUF.
- Pommerolle, M.-E. (2005). *À quoi servent les droits de l'Homme ? Action collective et changement politique au Cameroun et au Kenya*. Thèse de doctorat de Science politique, Université Montesquieu – Bordeaux IV.
- Pommerolle, M.-E. (2008). La démobilisation collective au Cameroun : entre régime postautoritaire et militantisme extraverti. *Critique internationale*, 3 (40), 73-94. DOI : 10.3917/cii.040.0073.
- Pommerolle, M.-E., & Vairel, F. (2009). S'engager en situation de contrainte. *Genèses*, 4 (77), 2-6.

- Poncelet, M. (1994). *Une utopie post-tiermondiste. La dimension culturelle du développement*. Paris, L'Harmattan.
- Pougoué, P.-G. (1994). Lecture de la charte africaine des droits de l'homme et des peuples. Colloque : “*Droits de l'homme en Afrique centrale*”, Yaoundé, 9-11 novembre, Yaoundé-Paris, UCAC-Karthala.
- Quivy, R., & Campendhout, L. (1995). *Manuel de recherche en sciences sociales*. Paris, Dunod.
- Racine-Issa, O. (2014). La notion de personne chez les Swahili de Zanzibar. Esquisse d'un portrait d'ombres et de lumière. In Lozerand, E. (dir.) *Drôles d'individus. De la singularité individuelle dans le reste du monde* (201-216). Paris, Klincksieck.
- Rawls, J. (2009). *Théorie de la justice*. Paris, Points.
- Renaut A. (1989). *L'ère de l'individu*. Paris, Gallimard, « Bibliothèque des idées ».
- Rhéaume, J. (2010). De l'individu sujet à l'acteur social : un passage difficile », *SociologieS* [En ligne], Grands résumés, Socio-analyse des raisons d'agir, mis en ligne le 20 décembre, consulté le 24 avril 2012. URL : <http://sociologies.revues.org/3229>
- Ricœur, P. (1965). *De l'interprétation. Essai sur Freud*. Paris, Seuil.
- Ricœur, P. (1983). *Temps et Récit. Tome 1*. Paris, Seuil.
- Ricœur, P. (1984). *Temps et Récit. Tome 2. La configuration du temps dans le récit de fiction*. Paris, Seuil.
- Ricœur, P. (1990). *Soi-même comme un autre*, Paris, Seuil.
- Ricœur, P. (2004). *Parcours de la reconnaissance (trois études)*. Paris, Stock.
- Rocher, G. (1968). *Le changement social*. Montréal, HMH.
- Rocher, G. (1992). Culture, civilisation et idéologie. In Rocher, G., *Introduction à la sociologie générale. Première partie : L'action sociale* (chapitre IV, 101-127), Montréal, Hurtubise HMH ltée, 3e édition.
- Rocher, G. (1992). *Introduction à la sociologie générale. Première partie : l'action sociale*, Montréal, Hurtubise HMH ltée, 3e édition.

- Rosny, E. (1996). *Les yeux de ma chèvre. Sur les pas des maîtres de la nuit en pays douala (Cameroun)*. Paris, Plon.
- Rostow, W.W. (1997). *Les étapes de la croissance économique (French Edition)*. Paris, Economica.
- Rudin, H. (1938). *German in the Cameroons. 1884-1914. A case study in modern imperialism*. New Haven, Yale University Press.
- Sabourin, E., Tonneau, J.P., & Caron, P. (1996). Seu Néné, leader paysan à Massaroca (Bahia, Brésil) : une trajectoire nordestine. *Bulletin de l'APAD* [En ligne], 11, mis en ligne le 03 juillet 2007, consulté le 11 mai 2012. URL : <http://apad.revues.org/751>
- Saglio-Yatzimirsky, M.-C. (2014). «Un homme-dans-le-monde » : l'individu dans la société indienne selon Louis Dumont. In Lozerand, E. (dir.), *Drôles d'individus. De la singularité individuelle dans le Reste-du-monde (179-191)*. Paris, Klincksieck.
- Said, W.E. (1980). *L'orientalisme. L'Orient créé par l'Occident*. Paris, Seuil.
- Sartre, J.-P. (1956). Le colonialisme est un système. *Les temps modernes*, (123).
- Sartre, J.-P. (1972). *La nausée*. Paris, Gallimard.
- Sartre, J.-P. (1996). *L'existentialisme est un humanisme*. Paris Gallimard.
- Schmitt, C. (1992). *La notion du politique. Théorie du partisan*. Paris, Flammarion.
- Schumpeter, J. (2002). *Capitalisme, socialisme et démocratie*. Edition électronique réalisée par Jean-Marie Tremblay (édition française, 1942).
- Ségur, P. (1996). *Le politique*. Paris, Ellipses, coll. Points de vue.
- Sen, A. (2000). *Repenser l'inégalité*. Paris, Seuil.
- Séraphin, G. (2000) *Vivre à Douala (Cameroun). L'imaginaire et l'action dans une ville en crise*. Paris, L'Harmattan.
- Severino J.-M., & Ray, O. (2010). *Le temps de l'Afrique*. Paris, Odile Jacob.

- Schilder, K. (1993). La démocratie aux champs : les présidentielles d'octobre 1992 au Nord-Cameroun. *Politique Africaine*, (50), 115-121.
- Shivji, I. G. (1989). *The concept of human rights in Africa*. Dakar, Codesria.
- Siméant, J. (2014). *Contester au Mali. Formes de la mobilisation et de la critique à Bamako*. Paris, Karthala.
- Simiand, F. (1903). Méthode historique et science sociale. Extrait de la *Revue de synthèse historique*, 129-157.
- Simmel G. (1989). *Philosophie de la modernité. La femme, la ville, l'individualisme*. Paris, Payot, trad. J.-L. Vieillard-Baron, « Critique de la politique ».
- Simmel, G. (1999). *Sociologie. Études sur les formes de socialisation*. Paris, PUF.
- Sindjoun, L. (1996). Le président de la République au Cameroun (1982-1996). Les acteurs et leur rôle dans le jeu politique. *Centre d'Étude d'Afrique Noire*, (50), 22p.
- Sindjoun, L. (dir.) (1999). *La révolution passive au Cameroun. Etat, Société et changement*. Dakar, Codesria.
- Sindjoun, L. (2002). *L'État ailleurs. Entre noyau dur et case vide*. Paris, Économica.
- Singly, F. (2003). *Les uns avec les autres. Quand l'individualisme crée du lien*. Paris, Armand Colin.
- Singly F. (2011). *L'individualisme est un humanisme*. Paris, éd. De l'Aube.
- Singly, F. (2008). *L'enquête et ses méthodes. Le questionnaire*. Paris, Nathan.
- Singly, F. (2015). Les deux sources de l'individualisme. *La Vie des idées*, 10 avril. ISSN : 2105-3030. URL : <http://www.laviedesidees.fr/Les-deux-sources-de-l-individualisme.html>
- Smouts, M.-C. (dir.) (1998), *Les nouvelles relations internationales. Pratiques et théories*. Paris, Presses de la Fondation Nationale des Sciences Politiques.
- Stangherlin, G. (2006). L'approche biographique de l'engagement public dans la modernité avancée. *Recherches sociologiques et anthropologiques* [En ligne], 1 (37), mis en ligne le 18 mars 2011, consulté le 15 mai 2012.

- Steiner, P. (2005). *La sociologie de Durkheim*. Paris, La Découverte.
- Stoler, A.L., & Cooper, F. (2013). *Repenser le colonialisme*. Paris, Payot.
- Taylor, C. (1992). *Le malaise de la modernité*. Paris, Cerf, Trad. C. Melançon.
- Taylor, C. (1997). *La liberté des modernes*. Paris, Presses Universitaires de France, trad. P. de lara, « Philosophie morale ».
- Taylor C. (1998). *Les sources du moi. La formation de l'identité moderne*. Paris, Seuil, trad. C.
- Tcheuyap, A. (2014). *Autoritarisme, presse et violence au Cameroun*. Paris, Karthala.
- Tedga, J.M. (1990). *Etat et entreprises publiques au Cameroun*. Paris, L'Harmattan.
- Tilly, C. (1986). *La France conteste de 1600 à nos jours*. Paris, Fayard.
- Tholoniati, Y., & De l'Estoile, B. (2008). Max Gluckman (1940) : ‘‘Analysis of a social situation in modern Zululand’’’. *Genèses*, 3 (72), 119-155.
- Tommasoli, M. (2004). *Le développement participatif. Analyse sociale et logiques de planification*. Paris, Karthala.
- Tönnies, F. (2010). *Communauté et société. Catégories fondamentales de la sociologie pure*. Paris, PUF.
- Toulabor, C. (1981). Jeu de mots, jeu de vilains: lexique de la dérision politique au Togo. *Politique Africaine*, 1 (3), 55-71.
- Touna Mama (2008). *L'Économie camerounaise. Pour un nouveau départ*. Yaoundé, Afrédit.
- Touraine, A. (1965). *Sociologie de l'action*. Paris, Seuil.
- Touraine, A. (1973). *Production de la société*. Paris, Seuil.
- Touraine, A. (1978). *La voix et le regard*. Paris, Seuil.
- Touraine, A. (1984). *Le retour de l'acteur. Essai de sociologie*. Paris, Fayard.
- Touraine, A. (1992). *Critique de la modernité*. Paris, Fayard.

Touraine, A. (2005). *Un nouveau paradigme. Pour comprendre le monde d'aujourd'hui*, Paris, Fayard.

Touraine, A. (2013). *La fin des sociétés*. Paris, Le Seuil.

Truc, G. (2005). Une désillusion narrative ? De Bourdieu à Ricœur en sociologie. *Tracés. Revue de Sciences humaines* [En ligne], 8 | mis en ligne le 03 février 2009, consulté le 30 septembre 2016. URL : <http://traces.revues.org/2173> ; DOI : 10.4000/traces.2173.

Tumi, C.W.S.C. (2006). *Les deux régimes politiques d'Ahmadou Ahidjo, de Paul Biya et Christian Tumi, prêtre (Eclairage)*. Douala, MACACOS.

Um Nyobè, R. (1984). *Le problème national kamerunais (présenté par J.A. Mbembe)*. Paris, L'Harmattan.

Um Nyobè, R. (1989). *Écrits sous maquis (Notes et introduction de J.A. Mbembe)*. Paris, L'Harmattan.

Van Reybrouck, D. (2012). *Congo. Une histoire*. Paris, Actes Sud.

Verschave, F.X. (2000). *Noir Silence. Qui arrêtera la Françafrique*. Paris, Les Arènes.

Veyne, P. (1996). *Le pain et le cirque : sociologie historique du pluralisme politique*. Paris, Seuil.

Vidal, S. (1998). Qu'est-ce que résister ? A propos de Françoise Proust, *De la résistance*, 1997, éditions du Cerf, collection « passage », 186 pages. *Le banquet* [En ligne], http://www.revue-lebanquet.com/reposoir/docs/c_0000296.html.

Villers, G. (2011). L'approche autobiographique : regard anthropologique et épistémologique, et orientations méthodologiques. *Recherches sociologiques et anthropologiques* [En ligne], 42-1, mis en ligne le 20 septembre 2011, consulté le 25 avril 2014.

Voyé, L. (2008). Présentation du texte de Georges Balandier « Phénomènes sociaux totaux et dynamique sociale ». *SociologieS* [En ligne], Découvertes / Redécouvertes, Georges Balandier, mis en ligne le 28 octobre, consulté le 26 juillet 2013. URL : <http://sociologies.revues.org/2203>

Voyé, L. (2011). L'invitation au don. *SociologieS* [En ligne], Grands résumés, Ce qui circule entre nous. Donner, recevoir, rendre., mis en ligne le 11 avril, consulté le 26 juillet 2013. URL : <http://sociologies.revues.org/3495>

Wallerstein, I. (2006). *Comprendre le monde. Introduction à l'analyse des systèmes-monde*. Paris, La Découverte.

Warnier, J.-P. (1993). *L'esprit d'entreprise au Cameroun*. Paris, Karthala.

Warnier, J.-P. (1985). *Échanges, développement et hiérarchies dans le Bamenda pré-colonial (Cameroun)*. Stuttgart, Franz Steiner Verlag Wiesbaden.

Warnier, J.-P. (1994). La bigarrure des patrons camerounais. In Bayart (dir.). *La réinvention du capitalisme (175-201)*. Paris, Karthala.

Warnier, J.-P. (2002). Les jeux guerriers du Cameroun de l'Ouest. Quelques propos iconoclastes. *Techniques & culture* [En ligne], n° 39, mis en ligne le 13 juin 2006, consulté le 03 juin 2013. URL : <http://tc.revues.org/188>

Warnier, J.-P. (2008). Invention des traditions et esprit d'entreprise : une perspective critique. *Afrique contemporaine*, (226), 243-268.

Warnier, J.-P. (2009a). Les technologies du sujet. *Techniques et Culture* [En ligne], 5 (52-53), mis en ligne le 01 août 2012. URL : <http://tc.revues.org/4853>.

Warnier, J.-P. (2009b). *Régner au Cameroun. Le Roi-Pot*. Paris, Karthala.

Weber, M. (1991). *L'Éthique protestante et l'esprit du capitalisme*. Paris, Pocket.

Weber, M. (1992). *Essai sur la théorie de la science*. Paris, Pocket.

Weber, M. (2002). *Le savant et le politique*. Paris, 10/18.

Wierusz-Kowalski, G. (1985). Laburthe-Tolra (Philippe) Les Seigneurs de la forêt. Essai sur le passé historique, l'organisation sociale et les normes éthiques des anciens Beti du Cameroun. *Archives des sciences sociales des religions*, 59 (2), 273-274.

Wieviorka, M. (2010). *Neuf leçons de sociologie*. Paris, Fayard/Pluriel.

Wieviorka, M. (2012). Du concept de sujet à celui de subjectivation/ dé-subjectivation. *FMSH-WP*, (16).

Winter, G. (2010). *A la recherche du développement. Un fonctionnaire au service d'une passion*. Karthala, Paris, 285p.

Wright Mills, C. (2012). *L'élite au pouvoir*. Marseille, Agone.

Xypas, C. (2003). La construction à l'école d'une identité de citoyen : obstacles et condition. *Le Télémaque*, (23), 47-54.

Zartman, I.W. (dir.) (1995). *Collapsed state: The disintegration and Restoration of Legitimate Authority*. Boulder, Londre, Lynne Rienner Publisher.

Ziegler, J. (1989). *La terre qu'on a. Lutttes et défaites du tiers-monde*. Paris, Atelier.

Zubrzycki, G. (2002). The classical opposition between civic and ethnic models of nationhood: ideology, empirical reality and social scientific analysis. *Polish Sociological Review*, (3), 275-265.

Zuppinger, B. (2009). La rigueur du qualitatif. *Articulo revue des sciences humaines* (en ligne), compte rendu de lecture, mis en ligne le 10 mars 2009, consulté le 19 avril 2010. URL : <http://articulo.revues.org/982>.

Annexes

1. Modèle de récit « expressiviste » : entretien avec Mbog

Gérard Amougou : Que voulez-vous démontrer exactement dans *La pensée africaine* ?

Mbog Bassong : *La pensée Africaine* reprend entièrement le fond conceptuel et théorique de la cosmologie africaine. Elle postule l'idée selon laquelle l'Afrique avait un modèle pertinent, conséquent pour l'Afrique, mais aussi pour le monde entier. De fait, la pensée africaine est fondée sur l'ordre de l'Univers, entrevu comme indépassable par toute autre forme de rationalité humaine. L'enjeu de ce livre était de REFONDER la pensée africaine à la lumière de la complexité, le modèle de l'Occident, en fait la pensée cartésienne qui prétend dire la science pour tous les peuples et le devenir de l'homme sans le devenir. La problématique que je propose dans *La pensée africaine* renvoie ainsi à une philosophie de la nature et de la vie, de code ontologique dont la base est l'ordre de l'Univers. Ici je fais appeler le modèle africain *l'axiocratie*, contre la démocratie réductrice du sens à donner à notre histoire communautaire.

Le modèle de démocratie occidentale crée des divisions, d'un côté le pouvoir, de l'autre côté l'opposition. Il résulte du modèle grec de la domination. Et ce faisant, il organise les sociétés en blocs dichotomiques, d'un côté l'opposition, de l'autre côté le pouvoir. Or dans l'Afrique, c'est le consensus qui est l'idéal. L'Afrique estime qu'on ne peut pas créer le pouvoir en ayant d'un côté l'opposition, et de l'autre côté le pouvoir. Puisque tout le monde est sensé participer à l'ordre. Donc du coup, on comprend que le modèle africain soit un modèle consensuel, fondé sur l'idée que l'univers est participation et complémentarité. Malgré les performances technologiques et scientifiques qu'on a pu avoir ces derniers siècles, dans tous les domaines de la connaissance, l'Occident montre les limites de ses connaissances : en droit, en politique, en économie, en écologie, etc. On voit comment ses modèles sont limités, on voit qu'il y a toujours des guerres partout. Quant à la théorie économique, on voit partout le désordre financier économique, la pauvreté s'accroît, le chômage, les déviances mentales, sexuelles, etc. Dans tous les domaines de la connaissance, ces théories sont battues.

Il s'agit ici de nous rendre à l'évidence que nous avons une théorie qui la dépasse. Or le problème est que les Africains ont été coincés dans une école occidentale où ils ont vécu

l'essentiel de la vie. Ils n'ont même pas le sentiment que leur peuple a une histoire et une théorie universelle donnée. Par conséquent, ils enseignent tous les modèles théoriques de l'Occident dans nos universités. Et en même temps, ils sont incapables de féconder les modèles théoriques de l'Afrique à la lumière de la science avancée de notre temps.

Gérard Amougou : Puis-je avoir une idée sur votre prochain livre ?

Mbog Bassong : Ce livre porte en effet sur « l'épistémologie africaine », et le sous-titre « essai sur la théorie scientifique avancée de notre temps ». À l'intérieur, j'attaque la théorie de la connaissance elle-même, j'avance que l'Occident en ce moment sur le plan de la physique est en train de chercher à établir en théorie la relation entre l'infiniment petit qu'on appelle la physique des particules, et l'infiniment grand qu'on appelle la cosmologie de Einstein. Or, il n'arrive pas à trouver la théorie unificatrice entre l'infiniment petit et l'infiniment grand. Et moi je pense que les Africains l'avaient trouvée.

Gérard Amougou : Je suppose qu'il s'agit d'un modèle inédit de théorie africaine de la complexité

Mbog Bassong : Tous les mythes africains disent que l'univers est né d'une spirale, enfin beaucoup de mythes africains que j'ai rencontrés. C'est cette spirale qui est à l'origine de la production de l'énergie et donc de la matière à l'échelle de l'Univers. Elle contrôle les formes et leur évolution. Quand vous regardez, vous voyez très bien que même les ouragans, les galaxies, l'ADN, l'escargot, le fœtus, les végétaux dans leur ensemble. Donc en réalité les phénomènes naturels dans l'univers projettent une forme spirale qui matérialise le mouvement de l'énergie. C'est cette théorie qui a servi la construction des modèles théoriques du droit, de l'économie, de l'architecture, de l'art, de l'astronomie, etc. C'est ce fond qui constitue le projet de mon livre sur l'épistémologie africaine.

Gérard Amougou : Cette spirale, comment peut-elle conduire à l'humanisation, sinon à la pacification des sociétés contemporaines coincées sous le joug de la logique marchande ?

Mbog Bassong : Comment elle pacifie ? Prenons le cas de la croix, cette croix dite du Christ, en réalité la croix ansée négro-égyptienne. Même l'Église ne sait pas quelle est l'origine de cette croix. Or, c'est une croix mathématique. Elle est fondée sur la physique de l'univers, le croisement des forces d'expansion de l'univers et les forces de gravitation dont la résultante se meut en une spirale. Ça veut dire que si tu veux faire le droit, il faut conceptualiser la spirale en lui donnant les ressorts du savoir qu'il lui est lié. Du coup, la pensée devient une

pensée de croisement entre le visible et l'invisible, l'homme et la femme, le bien et le mal, le jour et la nuit à l'instar des forces d'expansion s'opposant aux forces de gravitation. Toutes les réalités de l'univers sont de l'ordre de ces deux facettes importantes à comprendre.

Or l'Occident divise, alors que le modèle africain croise. D'où le modèle de l'État multiculturel et multinational que l'Occident est inapte à féconder. Pourquoi l'Occident peine à accepter les autres cultures ? Parce que, précisément, son modèle de connaissance est un modèle dichotomique, cartésien. Tandis que l'Afrique estime que tous les clans, tribus et nations sont bienvenues en droit comme en politique, l'Occident divise pour régner. Tous les peuples s'asseyent à la palabre africaine, d'où le consensus social. La pensée de l'Africain est fondée sur le fait que toutes les choses méritent d'être croisées. Et c'est ce croisement qui met en branle la spirale.

Gérard Amougou : Je suppose également que cette fameuse spirale peut être symbolisée par *Mâat* ?

Mbog Bassong : Voilà ! C'est son nom ! Donc *Mâat*, son nom égyptien, c'était la déesse de la vérité, de la justice. L'enjeu était de restaurer cette justice en toute chose dont la forme élémentaire, l'ordre et le désordre, mérite une approche ontologique particulière. La complexité croise l'ordre et le désordre.

Je pose un cas particulier. Vous êtes ici à Yaoundé, s'il y a des étrangers qui viennent y habiter et si vous estimez qu'ils doivent aussi participer à la table des négociations politiques, vous croisez. Donc dès que vous croisez, c'est-à-dire vous l'acceptez comme partie prenante de la vie communautaire, vous êtes en train de faire de la spirale sans vous en rendre compte. Vous êtes en train de faire *Mâat*. Le petit artiste qui fait son œuvre d'art finit par déboucher sur la spirale organisatrice quand son œuvre est achevée. Voici que l'artiste qui sculpte son masque, incorpore dans son œuvre la loi de l'univers : Maât.

Gérard Amougou : Comment cela se fait ?

Ça se fait parce que le modèle mental de l'Africain est cognitif, par essence fondé sur l'ordre de l'Univers. C'est un modèle qui lui a été donné par la nature. Aussi reproduit-il la forme de l'univers, sans que l'Africain lui-même en ait conscience. C'est le cas du masque Toma (Libéria) ou le Haut de masque de l'antilope stylisé devant la Présidence du Mali. Ces deux œuvres ont été étudiés par l'architecte Din Edouard, expert en théorie de la forme. Il y découvre le nombre d'1 y découvre le nombre d'or des anciens Egyptiens, en conformité avec

la spirale logarithmique qui met en mouvement les galaxies. C'est pour dire que l'initié rencontre la loi de l'univers dans la construction de son œuvre.

Gérard Amougou : Et ceci même dans son inconscient au sens freudien du terme ?

Mbog Bassong : Voilà ! C'est donc la preuve que nous avons la pensée la plus pertinente puisque la production matérielle et immatérielle débouche sur la loi. Elle s'ouvre ainsi à la beauté de l'existence dont le Nègre est porteur du fait de sa primogéniture. En d'autres termes, nous sommes les Maîtres, l'alpha et l'oméga de la création.

Gérard Amougou : Tout ceci me ramène à la question de savoir comment penser la faisabilité, l'opérationnalité de votre philosophie ?

Mbog Bassong : Pour qu'elle soit possible, il faut que nous refassions nos théories et les introduisons dans nos systèmes éducatifs. Il s'agit donc de refonder la Théorie générale de la Connaissance en Afrique en refondant dans le cadre conceptuel de la spirale. Pour les Négro-égyptiens, comprendre c'est géométriser. La théorie juridique, la théorie économique, la théorie de l'art, la philosophie et la sociologie, etc., procèdent d'une géométrisation de la pensée fondatrice dont l'épistémone constitue la forme élémentaire, le pensum dirait Grégoire Biyogo. De fait, la problématique de l'opérationnalité c'est le passage de la pensée au concept théorique et à la pratique du concept. En d'autres termes, il s'agit de faire passer le modèle de pensée dans l'école, les institutions, les pratiques en les substituant à celui de l'Occident qui nous aliène.

Gérard Amougou : Avec nos systèmes politiques...

Mbog Bassong : Oui, nos propres systèmes politiques. L'enjeu c'est que nous soyons totalement préparés pour faire cette théorie, pour que demain soit ! Nous avons le devoir de refaire pièce par pièce le patrimoine africain ancestral, dans le sens de Cheikh Anta Diop. Si Cheikh n'avait pas découvert l'origine nègre de l'humanité, nous ne serions pas en train d'écrire ces livres. Donc la question que tu poses est à la fois vraie et fausse. Nous devons refaire nos systèmes politiques parce que c'est notre devoir : comprendre rationnellement ce que nos ancêtres nous ont légué. Deuxièmement, il faut aller plus loin que Cheikh Anta Diop. Il faut donc refaire nos théories à partir desquelles l'Afrique doit se reconstruire à partir des universités, des écoles. Tant que ces théories-là ne seront pas écrites, de l'école primaire à l'université, nous resterons des aliénés, c'est-à-dire des « répétiteurs » de la science des autres.

Gérard Amougou : Je suis d'accord sur le principe, quoique... mais on ne peut s'empêcher de préserver un minimum de réalisme. Un exemple à propos d'une intervention où vous préconisiez de ramener la sorcellerie à l'université

Mbog Bassong : C'est la physique quantique ! Ce n'est pas la sorcellerie !

Gérard Amougou : Pourriez-vous être plus précis ?

Mbog Bassong : L'unijambisme universitaire nous fait trop de mal ! Il faut rentrer dans la physique des particules, il faut rentrer dans la cosmologie pour comprendre les productions scientifiques de l'Afrique ancestrale, sinon on ne s'en sortira pas. Donc la physique des particules est celle que l'Occident appelle la physique quantique. Ça s'étudie à l'université, jusque dans des thèses de doctorat ! La physique quantique est celle qui est appelée à expliquer les mythes cosmologiques africains où les vibrations cosmiques reviennent aux origines de l'Univers. Qui donc a déjà vu les vibrations cosmiques ? Cela signifie que l'interprétation du Réel a été rigoureuse au point où les résultats atteints par l'Occident ne sont pas remis en cause par la physique quantique d'aujourd'hui. On peut aller plus loin. Les Africains initiés utilisent les cheveux, les ongles et les dents, aujourd'hui on sait qu'ils contiennent de l'ADN. Nos ancêtres savaient depuis toujours que les cheveux, les poils, *etc.*, les ongles contenaient la carte d'identité d'un individu. Il s'est agi d'une science avancée. En tant que Mbombog, nous manipulons de telles énergies. Si vous prenez cette plante, vous la mélangez avec une autre, vous pouvez neutraliser les forces du mal. Mais c'est la Chimie ! On ne peut pas mélanger trois ou quatre plantes sans que la réaction ne soit une réaction chimique. C'est l'Église qui nous a fait croire que ce que nos ancêtres faisaient n'étaient pas digne d'intérêt et que c'étaient des fétiches. Or ces fétiches-là, c'est la science.

(Tout en me montrant une variété de plantes enregistrée dans un fichier de son ordinateur). Je suis en train de faire en ce moment le répertoire de toutes les plantes que nous utilisons, moi en tant que Mbombog. La pharmacologie traditionnelle, la médecine traditionnelle, qui va donc s'en préoccuper ? Il faut bien que ces plantes-là, on les étudie à l'université. Il nous faut les réétudier comme des chimistes, comme des botanistes, oui ! On peut enseigner ça à l'université, pourquoi pas.

Donc tu vois toutes ces plantes-là, c'est pourquoi tu me vois je les répertorie (...). Chaque plante peut produire être un prix Nobel car il s'agit des plantes de la révélation primordiale à l'homme Noir, exactement comme le chien, le chat, la mangouste se soignent par eux-mêmes

sans qu'ils aient eu un maître. Parce que nos ancêtres sont les premiers sur la terre des hommes, ils ont bénéficié de ce don du ciel, savoir reconnaître les plantes magiques par lesquelles la science est arrivée. Nous sommes situés en zone équatoriale et nous bénéficions d'une multitude insondable des espèces végétales. Tu vois, par exemple, on utilise des plantes particulières pour chasser les mauvais esprits. Conséquence, on est dans la physique quantique puisqu'il s'agit de l'esprit, de mauvais esprits invisibles à l'œil nu. On est dans l'immatériel parce qu'on ne voit pas ces mauvais esprits. Il y a donc une solution de continuité physique entre le monde matériel et le monde immatériel avec possibilité d'une expérimentation directe entre les deux ordres. Aujourd'hui, l'Occident expérimente le monde des morts. Il tente de prendre avantage sur l'Afrique qui en était le maître. Que devons-nous faire ? Sommes-nous dans la modernité ou dans la tradition ?

Gérard Amougou : Ces derniers propos me permettent d'introduire le deuxième volet de mes questions. Qu'est-ce qu'un Mbombog ?

Mbog Bassong : C'étaient des rois, des pharaons ! Oui ! Comme des Pharaons égyptiens, le Roi Ashanti. Là, c'est mon initiation, me voici (couverture ouvrage). C'étaient des rois qui étaient chargés de gouverner les royaumes, les empires, monsieur ! Or les empires avaient au moins 100 millions d'habitants, comment les Rois procédaient-ils s'ils n'avaient pas une science politique digne de ce nom ? Ils n'avaient pas 1000 règles de droits comme on voit aujourd'hui. Comment légiféraient-ils pour que tout un royaume, sur 4000 ans d'histoire, vive et survive ? Ça veut dire qu'il y a un droit « caché » du moment où il y avait le plein emploi, et surtout, il n'y avait aucune prison. Peut-t-on gouverner 100 millions d'habitants sans une théorie générale du droit ? Aussi ai-je écrit mon premier livre LES FONDEMENTS DE L'ETAT DE DROIT EN AFRIQUE PRECOLONIALE.

C'est ça le travail qu'il faut faire dans tous les domaines : réécrire les fondements de la pensée africaine dans tous les domaines de la connaissance. Et c'est pour ça que j'ai un livre en vue que je vais écrire qui est là : la théorie économique. Je l'ai presque achever déjà. Parce qu'il nous faut une théorie économique. Il nous faut une théorie économique, il nous faut toutes les théories.

Gérard Amougou : C'est quand même un vaste chantier qui est entamé-là. Quelles sont vos motivations profondes ?

Mbog Bassong : C'est l'Afrique ! La connaissance de l'Afrique. Il faut aimer l'Afrique comme le Juif aime Israël, l'Arabe et son Irak, le chrétien et sa Rome. Moi j'ai fait 15 ans pour devenir Mbombog, parce que j'avais la conviction que sans la religion traditionnelle africaine on ne peut pas comprendre l'Afrique et la science en tant que phénomène historique. Le Juif est Juif avec le Judaïsme, l'Arabe avec l'Islam, l'Européen avec le christianisme, etc. Seule l'élite africaine prétend s'organiser sur la base de la religion des autres et des traditions scientifiques des autres. Et cette conviction, elle est née il y a 15 ans. A l'époque, je venais de France. Nous sommes en 1986. Je suis rentré au Cameroun et j'ai chômé 5 ans. Et c'est en chômant que je me suis mis à lire. De cette lecture m'est advenue une idée forte héritée de l'œuvre de Cheikh Anta Diop qui m'a beaucoup marqué. Et c'est en lisant le savant que j'ai découvert des choses. Et comme le hasard fait souvent bien les choses, je suis tombé sur un bon maître décédé aujourd'hui, Mbombog comme moi, savant et maître en économie. C'est lui qui m'a mis la puce à l'oreille. La science africaine est seule capable d'entrer en harmonie avec le divin. Donc, à force de me le répéter à moi-même, je suis devenu autre chose. A côté de lui, il y a eu Edgar Morin. En conclusion, je tire de Cheikh Anta Diop, la raison dans l'histoire, de Mbombog Nkoth Bisseck, la science africaine comme savoir avancé de notre temps, et de Morin, l'essence de la complexité. Voilà ce qui m'a motivé.

Gérard Amougou : Et le maître Mbombog en question ?

Mbog Bassong : Il est mort très tôt. Il a écrit des tas de livres avant de mourir, jamais parus un peu comme Socrate, Bouddha (Siddhârta Gautama) et Jésus. Donc en réalité c'est lui qui aurait dû écrire tous les livres que j'ai écrits. A l'époque, je n'envisageais même pas écrire tant il avait de la puissance. Ce qu'il a écrit a été gardé par sa famille. Je me suis résolu à écrire quand je me suis rendu à l'évidence que ses livres ne paraîtraient finalement jamais.

Gérard Amougou : Et que faisiez-vous exactement en France ?

Mbog Bassong : J'ai étudié la géologie du pétrole par le biais des impacts de météorites qui en sont souvent l'origine. A l'époque, j'escomptais une bourse de la Elf Serpca installé au Cameroun pour finaliser une thèse, un PHD. Et il se trouve qu'en cours d'année, la conjonction mondiale a obligé certaines sociétés pétrolières à fermer ou à réduire leur production. Aussi mes travaux ont-ils été suspendus. Je devais travailler au Nord du Cameroun, dans l'Adamaoua. Là où se trouve le sanctuaire actuel de Ngog Lituba, les mythes du peuple Bati le situe comme le résultat d'un impact de météorite. Et je me suis même aperçu que la Kaaba, la Mecque, c'est une météorite. L'astronomie négro-africaine a une très

grande portée dans la connaissance de l'espace. Tu comprends ! Voilà une question fondamentale qui permet de comprendre la pensée africaine profonde qui n'est pas simplement religieuse, mais aussi scientifique. Les Africains connaissaient le fer depuis au moins, 10000 ans par le biais des météorites ferreuses ! Comment ont-ils fait ? Comment savaient-ils que c'étaient des gisements. Ça veut dire que c'étaient des ingénieurs de mines capables de reconnaître et de maîtriser la teneur des matériaux dans le sol. Donc finalement les Africains ont maîtrisé la science des matériaux. Et aujourd'hui, les Africains croient que tout doit leur venir de l'Occident. D'où vient-il donc que nous soyons si paresseux, en train toujours de copier, de mimer ce que l'Occident fait ?

Gérard Amougou : Vous m'enlevez justement la question de la bouche

Mbog Bassong : Mais c'est l'aliénation ! C'est l'Église qui est le facteur de notre aliénation, et après l'Église c'est l'Islam, puis l'école et les institutions dominantes.

Gérard Amougou : Même avant la colonisation ?

Mbog Bassong : Oui ! Parce que c'est des premiers qui ont dit : « Abandonnez vos fétiches ». On m'a balancé à l'Est pour que je n'ais plus des choses à dire à Yaoundé. Mais cette affectation « disciplinaire » m'a permis de rencontrer un groupe de pygmée avec lequel je fais des choses extraordinaires sur les plantes. Donc en réalité je vais poursuivre cette étude en profondeur, comme j'ai déjà fait chez les Basaà, je fais également chez les Pygmée. Ensuite, voir les corrélations, faire des analyses chimiques de ces feuilles, en déduire tous les principes actifs, voir comment elles peuvent servir de canevas pour que l'Afrique se réimpose comme la matière première de toutes les richesses végétales. Parce que c'est nous les maîtres. L'Occident n'a pas de feuilles, elles n'a pas de plantes. Comment peut-elle fabriquer des remèdes plus que nous qui sommes les maîtres ? Nous avons toutes les espèces réunies, et nous ne faisons que prendre pour eux. Alors qu'on a des scientifiques qui peuvent faire pour nous. Voilà le paradoxe. Nos intellectuels ont sombré dans une sorte de paresse intellectuelle généralisée. Personne ne veut aller voir ce que l'Afrique a fait. Personne ne prend conscience que c'est une dimension importante. Et quand ils étudient ça, ils sont mentalement faibles pour en tirer la substance. Or, le problème qu'ils ont est qu'ils ne sont pas modestes. C'est-à-dire comme ils sont allés à l'école de l'Occident, ils n'ont pas le sentiment qu'ils peuvent réapprendre. Donc ils ne peuvent pas faire le chemin retour. Ils se disent qu'aller voir un vieux au village c'est se rabaisser au ras-le-sol. Pourtant, c'est eux les maîtres.

La conséquence tu la vois. Notre élite intellectuelle joue à la satisfaction d'être allée à l'école de l'Occident. Mais en même temps elle est incapable de puissance scientifique, puisqu'elle ne fait que copier pour l'Occident. Comment tu peux être génial si tu copies pour l'autre ? Donc voilà le problème. Et c'est le premier indicateur de la léthargie actuelle. D'abord je vais te dire que plus les gens ne veulent pas travailler, plus moi ça me donne l'envie de travailler. Oui, je répète ça à chacun. Comme vous ne voulez pas, comme vous croyez qu'il n'y a rien. Il faut bien qu'il y ait des Africains qui se penchent dessus. Je ne suis pas juriste, mais je suis obligé de devenir juriste, parce que je vois autour de moi qu'il y a le vide. Est-ce que je peux écrire l'économie plus qu'un économiste ? Non ! Mais je suis contraint de m'y mettre parce que je me rends à l'évidence que la seule chose que je dois faire c'est de m'y mettre. Tu comprends maintenant ?

Et il faut donc aller plus loin. En réalité c'est le cerveau qui est le maître. Quand tu veux faire une chose, tu l'as fait. Rien n'est impossible au cerveau. Et c'est là que tu comprends pourquoi les Arabes qui l'ont compris sont aussi puissants que les Asiatiques. C'est-à-dire ils savent très bien que le cerveau est capable de faire ce qu'on veut. Or, nous les Africains on fait dormir notre cerveau en attendant que l'Occident qui a été notre maître continue de faire.

Gérard Amougou : Trajectoire complexe tout de même. Être partout à la fois

Mbog Bassong : Je me suis donné le temps de le faire. Même vous, en 20 ans vous pouvez le faire. Moi j'ai 54 ans aujourd'hui. Qu'est-ce qui peut nous dépasser, c'est ce que je dis toujours aux autres. Mais si moi en 20 ans je peux faire ça, pourquoi est-ce que les juristes ne le peuvent ? Le problème est qu'ils sont tous pressés. On veut tout avoir au même moment, on veut l'immédiat. Si Cheikh Anta Diop qui nous a montré la voie était physicien nucléaire et est devenu historien, ça veut dire qu'on peut passer d'une science à une autre, sans que cela soit un problème.

Gérard Amougou : C'est dire alors que vous préconisez la reproduction du modèle en cours durant l'ère platonicienne, où l'on pouvait en même temps être philosophe, physicien et mathématicien...

Mbog Bassong : On est obligé. Parce que tout est à faire. C'est ce que les Cheikh et Théophile Obenga ont fait. Et quand tout est à faire, il faut faire ce trajet, et qui n'est pas si compliqué. Cheikh Anta Diop a fait comment pour devenir l'un des plus grands linguistes, lui

qui était ingénieur ? Ça veut dire qu'en réalité, du moment où on a décidé que le cerveau soit mobilisé pour ça, un être humain passe facilement d'une chose à une autre.

Gérard Amougou : Une sorte de projet total de société alors ?

Mbog Bassong : Les chinois ont fait leur société parce qu'ils se sont penchés sur tout ça. Il n'y a que chez nous où on laisse ça aux autres, aux maîtres d'hier.

Gérard Amougou : J'ai quand même envie de saisir ce que vous entendez par une « pensée camerounaise authentique ». Mais revenons d'abord sur votre transition biographique

Mbog Bassong : J'étais à l'institut physique de Grenoble (...). Je travaillais un peu dans ce qu'ils appelaient les « dérives des continents » qui sont souvent les points propices pour la mise en place des bassins pétroliers. C'est pourquoi le pétrole circule dans les *offshores*, c'est-à-dire au bord des rivages. J'avais pris quelque chose au niveau de l'Adamaoua parce que c'est ce que disait la théorie. Quand le projet tombe pour faute de financement, je rentre au Cameroun, me réinscrit en thèse à l'Université de Yaoundé. Je change complètement de sujet, sans être trop loin, car je vais m'intéresser au site de Mvangan pour étudier la cleptonique. Après je me rends compte que c'est aussi compliqué avec mon directeur de thèse. J'abandonne, je me mets à lire au centre culturel français, jusqu'en 1992. Je lis surtout Cheikh Anta Diop, car je reviens de France où il venait de faire sa conférence sur l'origine nègre de l'humanité, le caractère négroïde des pharaons. *Nation nègre et culture* est écrit en 1948, c'est son premier livre. 60 ans après il y a des élites qui n'ont pas lu Cheikh Anta, tu vois le degré d'aliénation. Je ne prenais que ça. Après je me suis rendu compte que c'était un gisement. Et je change ! Comme j'avais déjà des postures en littérature et en Français, il m'a encouragé dans ce sens, parce que s'il était ingénieur en physique nucléaire et il écrivait. Voilà comment.

Mais en même temps, c'est tellement difficile parce que je dois me prendre en charge. Je quitte de là, je vais enseigner dans un petit collège à Edéa pour que ça m'aide un peu financièrement. C'est à Edéa que je rencontre mon maître. Je le rencontre au cours d'une conférence à Edéa, parce que je voulais essayer de faire connaître les petites choses que je connaissais de Cheikh. Je viens de le lire et je me dis : « c'est pas possible que personne ne sache ! ». Et il est assis-là, à la conférence et il m'a posé une question, il m'a montré qu'il était le maître, qu'il en sait beaucoup. Puisque l'enjeu pour moi était de montrer que la science peut nous faire faire le développement : « Seule la science peut servir de courroie pour le développement. Tant que les Africains ne s'engagent pas dans la science, les sciences

exactes en particulier on ne peut pas s'en sortir ». Et lui il me pose la question de savoir si la science est neutre et si les formes de la science, les catégories mentales, les politiques de la science sont neutres ? En d'autres termes : « est-ce qu'on peut dire qu'il y a une science africaine, une science occidentale, etc. ? ». Quand je dis : « non, la science est universelle », il rétorque : « non, vous êtes à côté ».

Et c'est ce jours-là que j'ai commencé à le fréquenter parce qu'il travaillait à Alucam. Il était chef du service du personnel. Mais il était d'une très grande érudition. C'est lui qui, déjà Mbombog, va me prendre en charge. C'est lui qui va m'initier progressivement, et il va mourir avant que je devienne moi-même Mbombog. Mais avant son décès, il va me confier à quelqu'un d'autre qui va faire de moi un Mbombog. Donc voilà globalement mon itinéraire. C'est lui qui me met dans mon créneau actuel. Il avait à peu près 7 livres qu'il avait tapé lui-même. Ces livres sont gardés dans sa cantine et personne ne peut les toucher.

Je deviens Mbombog en 2006, après quatorze années d'initiation. Chaque initié a sa façon. C'est comme les thèses de doctorat. Ils y a des professeurs chez qui tu fais en 3 ans, d'autres 7 ou 8. C'est le maître qui juge. Moi en ce qui me concerne, je crois qu'il savait ce qu'il faisait. Il y a beaucoup de Mbombog avec lesquels j'ai commencé qu'il a initié avant moi. Mais moi je pense qu'il avait vu en ce qui me concerne, qu'il me fallait un autre type d'assiduité. Je crois qu'il a fait un peu comme les Platon faisaient en Egypte. Platon a fait 12 ans, Pythagore 22 ans. Je crois qu'il était plus dure avec moi parce qu'il savait ce qu'on pouvait en tirer. Je crois qu'il sentait que me lâcher dans le titre comme les autres n'allait pas être prospère. Et je crois qu'il avait conscience que plus vite tu attribuais ça à quelqu'un et moins il était performant. Moi c'est aujourd'hui que je réfléchis comme ça. Je crois que c'est exactement comme à l'école. C'est-à-dire il y a des gens qui vont très vite avoir le bac, et après ils ne font rien, ou qui sont même ingénieurs. Mais il y a ceux qui souvent peuvent trainer, un peu comme Einstein qui avait du mal au bac, parce que le cerveau attend autre chose. Parce que le cerveau ne veut pas être conforme. Et je crois qu'il avait bien compris que j'étais son meilleur élève. Et je crois que le quitter rapidement, il ne le voulait pas. Et il voulait probablement que se sédimente en moi toutes les lectures qu'il avait. Avec lui, j'ai aussi compris qui j'étais, ça me demandait un temps. Je crois qu'il a choisi exprès, pour que je cumule les connaissances avec beaucoup de méthodes, plus que les autres. Maintenant je le crois, parce que quand au début je me plaignais qu'il y avait des Mbombog qui arrivaient et étaient initiés avant moi, je pensais qu'il me détestait. Et il me disait tout le temps : « tu n'es pas comme les autres, laisse. Je leur donne ça parce qu'ils me fatiguent ». Et je crois qu'il voulait que je sois à côté de lui

tout ce temps-là. Parce que tu sais que quand tu es Mbombog, c'est un peu exactement comme quand tu es docteur de troisième cycle. Tu peux te libérer de ton enseignant.

Et c'est aujourd'hui que je crois qu'il avait raison. Parce que c'est lui qui m'a appris à faire le tracé de la grille d'or, de la grille de croix, celle que portent les dieux égyptiens, Oris. C'est cette croix qui se trouve dans la spirale, la croix ancienne qui devient la croix du Christ (...). C'est lui qui a fait ça (...). Donc c'est lui qui m'a montré comment on fait la grille harmonique des égyptiens, et qu'on retrouve ici là, c'est ça, et qui se retrouvait déjà en fin d'ouvrage. C'est lui qui m'a appris à comprendre l'Égypte. Il ne suffit pas de lire, mais aussi de faire comme tu es venu me voir là. C'est pourquoi beaucoup d'enseignants, comme ils ne veulent pas venir me voir, alors je les laisse. C'est un enseignement à part entière, ce n'est pas un amusement, connaître l'Afrique. Donc lui c'était mon maître, il m'expliquait les choses ! La grille que tu vois là, harmonique, si quelqu'un ne te dit pas comment on la fait tu ne peux pas le faire.

Gérard Amougou : Revenons sur vos recherches actuelles, si vous le voulez-bien

Mbog Bassong : Je suis aussi à l'université de Yaoundé. Sauf qu'à l'université de Yaoundé, je n'ai pas de cours, mais je travaille dans un labo là-bas pour mes travaux. J'ai gardé mon attache là-bas. Quand j'ai mes travaux que je fais c'est là-bas que je fais ça (...). Je n'ai pas fini ma thèse parce que c'est une thèse qui n'est pas comme les autres (...). Ici pour que je la fasse, il me faut deux choses. Payer mes analyses chimiques, et trouver un laboratoire en Occident qui travaille dessus. Le plus difficile c'est qu'il n'y en a pas beaucoup. C'est surtout la Nasa qui travaille sur les théories de lune qui s'occupe de ça. L'Occident, c'est leur zone stratégique. N'y entre pas qui veut. J'ai été à l'institut Physique du Globe de Claude Alerc. Or là-bas c'est la science avancée, ce n'est pas tout le monde qu'on admet là-bas. Donc si tu veux, moi ce que je vais faire dans cette thèse, c'est la mémoire de l'univers. C'est-à-dire que la spirale que tu vois, l'enfant couché au ventre de sa mère, l'ouragan en spirale, c'est la même spirale que l'on retrouve dans les impacts de météoriques. Et je découvre que ces impacts de météoriques, lorsque la météorite frappe, elle redessine la spirale, ce qui signifie que c'est ça la mémoire de l'univers. Conséquence, la pensée africaine est fondée sur la mémoire de l'univers.

Donc, ça veut dire que toutes les choses ont une émanation directe avec cette mémoire. Et les impacts de météorite là, je vais te montrer ça pour que tu voies très bien. Voilà, tu vois, le lac là que tu vois, c'est un lac dû à un impact de météorite. C'est pour ça que c'est une pensée

très avancée, la pensée africaine. Elle se fonde sur l'idée que la pensée de l'homme doit être greffée à la pensée de l'univers. Les impacts de météorites m'ont donné ces preuves. Or, si je veux réussir ce travail, il faut que j'arrive à cette conclusion par moi-même. Avec les méthodes qui, malheureusement, coûtent extrêmement chères et que je n'ai pas. Donc la difficulté vient donc de ce que n'ayant ni les moyens financiers, ni les moyens matériels de m'organiser en conséquence, ça traîne. Ce livre-là, je l'ai écrit depuis 8 ans. Or il me reste encore les dosages chimiques, je ne sais pas d'où vient la météorite, est-ce qu'elle vient de la planète lune, de mars ? Parce que tu ne peux pas faire un travail à ce niveau sans avoir des précisions minimales.

Donc le problème est que ce travail est prêt depuis mais je ne trouve pas un espace de production. Mais je vais le faire parce que ça c'est le dernier travail. Si je réussis à montrer qu'un impact de météorite, la spirale se forme, cette spirale rejoint la galaxie de l'univers qui sont en spirales comme tu as vu ; et qui rejoignent en même temps l'enfant dans le ventre de sa mère, ça veut dire que la loi fondamentale dont parlait nos ancêtres c'est effectivement la spirale. Ça nous dira pourquoi est-ce qu'une planète tient dans l'univers. Ce qu'on appelle les météorites (les morceaux de planète qui tiennent dans l'univers), pourquoi est-ce qu'en frappant au sol, elles redessinent la spirale ? Ça veut dire que la loi est la même. C'est exactement l'acte sexuel. Ça veut dire que la météorite qui arrive est une semence, elle frappe la terre, et après la spirale apparaît. Exactement comme après l'acte sexuel l'enfant naît en spirale. Ça veut dire que nos ancêtres avaient raison de dire que Dieu n'existe pas, c'est la Loi qui existe. Est-ce que tu comprends jusqu'où ça va ? Ça veut dire que la pensée africaine ne voit pas Dieu comme un personnage au sens de la Bible. Où les gens te disent que l'homme est fait à l'image de Dieu, qui a vu Dieu ? C'est pourquoi la pensée africaine n'a pas de relation directe avec Dieu. Elle a des relations avec les ancêtres. Parce que la personne de Dieu est intouchable. Dieu c'est une loi. C'est la spirale ! Est-ce que tu comprends même jusqu'où va cette question-là ?

Gérard Amougou : J'essaye de saisir...

Mbog Bassong : C'est-à-dire que brusquement tu comprends pourquoi la pensée africaine est fondée sur le rationalisme scientifique ! La pensée africaine, ce n'est pas une question de genre : « je crois en Dieu », tu l'as vu où et quand ? Et brusquement tu comprends les enjeux qui font que lorsque le christianisme arrive, ne comprenant rien à la pensée africaine, ils ont

commencé à dire que nous, on n'a pas de Dieu, et que nous on est des peuples athées, on est des peuples qui ne connaissent pas Dieu, animistes, fétichistes.

Gérard Amougou : Pourtant, j'ai cru également déceler à travers votre langage une sémantique qui reconnaît implicitement l'existence de Dieu...

Mbog Bassong : Non ! Dieu n'est pas important. On est obligé de dire Dieu pour que les pauvres gens ne s'offusquent pas quand nous parlons. La religion a été créée par les scientifiques pour le bas peuple. Parce que le peuple profond a besoin des images fortes. Est-ce que tu comprends maintenant ? C'est-à-dire, dire que Dieu existe, c'est pas un enjeu. Tu ne le verras jamais, tu ne le connais pas, pourquoi tu en parles même ? Dans la pensée africaine, les rites de tous les jours en vue de sacrifice aux ancêtres, c'est ça la vérité. Dieu n'est pas utile, personne ne la jamais vu, personne ne le verra jamais.

Gérard Amougou : Votre point de vue sur Moïse qui serait passé par l'Égypte ?

Mbog Bassong : Mais Moïse parle de Dieu à des ignorants. Le peuple de Dieu qui est là ne comprend rien (...). Ce peuple n'était pas en esclavage, c'était un peuple d'ignorants. C'est un peu comme si tu vas en France travailler, tu laves les assiettes. À cette époque-là, l'Égypte est première puissance mondiale, les gens viennent travailler dans les pyramides ils ne sont pas esclaves !

Gérard Amougou : Et comment Moïse réussit-il à extirper une telle main d'œuvre entre les mains de l'homme le plus puissant de ce moment ?

Mbog Bassong : Mais c'est un révolutionnaire politique. Un peu comme si Fru Ndi dit que le Nord-Ouest n'est plus du Cameroun. À l'époque il y avait les migrations, aujourd'hui il n'y a plus des migrations. À l'époque il y avait des forces partout. C'est un peu comme si Fru Ndi décide que le nord-ouest ne fait plus parti de l'État du Cameroun. C'est ce que Moïse fait. C'est pour ça que je t'ai dit que c'est l'ignorance qui nous tue, on ne lit pas, on ne comprend pas, on ne sait pas. Ça fatigue l'esprit ! L'Afrique n'a rien à faire avec Dieu. Ou tout au moins il a affaire avec Dieu parce que Dieu est une abstraction mentale. Dieu n'est pas une position de relation. Ce n'est pas maintenant comme on dit je prie Dieu, tu pries, tu L'as vu où ? En réalité c'est une aberration, c'est une hérésie de parler de Dieu, c'est parce que nous sommes dans le monde moderne que si tu dis ça, personne ne comprendra. Dieu n'a pas d'importance dans un peuple scientifique ! Pourquoi vous voulez que chez les Africains qui sont scientifiques par essence, Dieu soit un problème ?

Gérard Amougou : Dans ce cas, existe-t-il un peuple qui ne soit pas scientifique ?

Mbog Bassong : Ce que je veux dire, il y a eu une évolution. Lorsque l'Occident rencontre l'Afrique, l'Occident ne sait rien. Et quand il nous rencontre avec toute la science qu'on a, ils disent que c'est des fétiches, parce qu'ils ne savent pas ce qui est caché. Comprends-tu ?

Gérard Amougou : Oui, ça c'est noté

Mbog Bassong : Lorsque l'Occident vient nous mettre en esclavage, il trouve un peuple dont l'état de civilisation est avancé. Mais qui n'a pas préparé la guerre comme méthode d'approche du réel. Quand ils nous mettent en esclavage, ils font de nous leurs esclaves, c'est Napoléon qui se rend compte en allant en Égypte regarder le sphinx, qu'ils sont en train de mettre en esclavage le peuple le plus avancé de tous les temps ! Donc ce que je veux te dire, c'est que Dieu n'est pas une importance. L'idée de Dieu est fondée par les scientifiques qui estimant que tout le monde ne peut pas comprendre la rationalité cachée de l'univers, il faille le leur donner en des termes extrêmement simples. Donc, parler de Dieu c'est une aberration, c'est une hérésie.

Gérard Amougou : Pourtant vous avez aussi fait allusion à Jésus-Christ

Mbog Bassong : Jésus-Christ n'est rien du tout, j'en parle parce que tout le monde en parle. Le Christ n'est pas dans les textes égyptiens, ça veut dire qu'il n'a pas une importance particulière.

Gérard Amougou : Peut-être est-ce parce qu'il arrive après l'Égypte

Mbog Bassong : Oui, mais qui fait de lui un grand, c'est le Concile de Nicée avec Constantin. Constantin, c'est sa femme qui lui parle de Jésus. Et dans le but de faire plaisir à sa femme, érige le christianisme en dogme d'État. Et la question du Christ est discutée et les gens disent à ce moment que Jésus n'est pas le fils de Dieu. Ce n'est pas moi qui le dit c'est des textes. C'est pour ça que je dis qu'il faut savoir lire. Il ne faut pas lire des livres qui ne te servent pas à grand-chose. Apprenez à lire les livres essentiels. Tous les textes historiques te disent que Jésus n'a pas été le fils de Dieu. Pourquoi vous ne les lisez pas, vous lisez ce qui vous plaît. Vous lisez la Bible parce que vous voulez sentir que Jésus va vous sauver. C'est ça le problème. Et ce faisant, vous fatiguez tout le monde parce que vous ne pensez pas que l'Afrique a à prendre conscience de ses ancêtres. La Bible est un frein, nous ramène dans des considérations que nous ne sommes pas capables d'entériner. Elle nous empêche de cerner la

pensée de nos ancêtres parce qu'on est bloqué. Vous prenez la Bible chaque dimanche, vous partez à l'Église et après vous êtes bloqués. Quand on parle de Jésus ou de Dieu, vous commencez à avoir les problèmes.

Gérard Amougou : Mon principal objectif est de comprendre la logique intrinsèque de votre posture. Et mon souci premier est d'aborder « convenablement » les questions

Mbog Bassong : Parce que m'expliquer toujours sur ces questions me fatigue. Faut pas être en retard, parce que quand vous êtes en retard, vous ne pouvez pas avancer. C'est ce que je disais à Mathias, que Moïse comme Jésus c'étaient des Noirs qui ne parlaient pas de Dieu, mais des scientifiques. Lorsque Jésus faisait des cours, les apôtres demandent pourquoi tu parles toujours en parabole, parce que c'est des proverbes. C'est-à-dire que, d'abord, vous refusez de lire ce qu'il faut lire. Ensuite, quand la lumière vient, vous voulez encore confronter.

Gérard Amougou : C'est l'esprit « scientifique », n'est-ce pas normal ?

Mbog Bassong : Ce que je vais te dire est très important. Tu n'es pas la première personne avec qui je discute. Et c'est mon expérience avec ces personnes qui me fait te prendre avec beaucoup de nervosité. Parce que vous avez toujours le même problème. La science n'est pas une affaire de Dieu, la science c'est la science. Pour comprendre la pensée africaine il faut mettre Dieu de côté, mieux, il faut refaire le chemin de l'Afrique. Et si tu mets Jésus devant tu ne peux pas refaire le chemin de l'Afrique. Parce que l'Église a eu pour but de mettre dans le cerveau des Africains que l'Afrique, c'est des fétiches et la sorcellerie. Et brusquement ça vous bloque. Vos ancêtres ne se révéleront jamais à vous si vous demeurez dans cette posture mentale.

Gérard Amougou : Il me semble pourtant que le fondement même de la pensée africaine telle que vous l'expliquiez, se trouve dans son aptitude à tout recevoir. L'interprétation que je fais de vos hypothèses est que les structures mentales des Africains se situent à l'extrême opposée de la conception hobbesienne de l'existence.

Mbog Bassong : Mais est-ce que c'étaient des conceptions du genre, tu prends pour toi tu vas donner aux autres ? Non ! Non ! Nous voulons écrire en étant en train de caresser les autres dans le sens du poil. Il nous faut notre propre boîte noire. Ça n'existe pas une pensée symbiotique. La pensée de symbiose c'est la pensée des aliénés. Un Arabe est Arabe, un Juif est Juif, tu peux voir le Juif faire ça ? Jésus est venu pour eux, tu as déjà vu un Juif se pencher

sur Jésus ? Nous sommes les seuls où 10 personnes s'asseyent on est séparé avant d'avoir commencé la discussion. L'Afrique n'a pas de ciment culturel à cause de ces questions-là. Il n'y a qu'en Afrique que quand les gens s'asseyent, ils se mettent en train de donner leur âme ailleurs (...). On ne peut pas continuer comme ça. Tu comprends pourquoi je suis souvent violent. Parce qu'il ne faut pas exagérer avec nos ancêtres. Non seulement ces gars-là nous ont mis en esclavage. C'est un peu comme si tu es avec l'ennemi de ton père, qui a tué ton père, tu t'assois avec lui, tu manges avec lui. L'Occident n'a même pas encore commencé à demander pardon pour l'esclavage, des millions de personnes. L'Église catholique qui a déporté des gens en esclavage personne ne lui demande des comptes. Mais on s'assoie pour causer avec eux. Est-ce que tu peux tuer un seul Arabe et on s'assois on te regarde ? Nous des millions de personnes ont été déportées. Non seulement, les classes de pédophiles, tous les enfants qui ont les fesses complètement « bousillées ». Et les Africains trouve moyen de prendre la Bible et d'aller à l'Église !

C'est l'aliénation la plus folle de l'histoire. Après le Ngondo le culte œcuménique, la religion de tes ancêtres ! Je voulais même te montrer quelque chose, voilà un impact météorique. C'est la géométrie de cet impact, les parallèles qu'il y a là. C'est l'univers qui est là. Ces parallèles le nombre d'or. C'est la mémoire de l'univers qui est inscrite. Et c'est la seule loi qui a émergé de l'univers depuis les choses minérales jusqu'aux humaines. C'est pour ça que Dieu est un mathématicien. C'est pour ça qu'on disait chez Pythagore : « Que nul n'entre ici s'il n'est géomètre ».

Gérard Amougou : Platon ?

Mbog Bassong : C'est pris en Egypte. Platon ou Pythagore c'est là-bas qu'ils ont copié ça. Donc la vérité sur notre humanité est une vérité de type géométrique. C'est la loi de l'univers. Tu comprends. Et fais-moi le plaisir maintenant qu'on s'est compris, la Bible là, quitta là. Quitte là parce que, sauf si tu ne veux pas être un scientifique. Si tu veux faire comme tes grand frères, après tu te plains que l'Afrique est sous le joug de l'Occident. Parce que nous nous plaignons sur des choses que nous-mêmes organisons mentalement. Nous ne sommes pas capable de s'asseoir comme il le faut parce qu'il nous manque un ciment culturel. Tous les autres en ont, les Arabes, Occidentaux, Asiatiques. Nous sommes le seul peuple qui a la prétention de s'organiser sur la base des théories des autres. Mais en même temps, c'est nous qui voulions que l'Afrique s'en sorte. Comment l'Afrique va s'en sortir si son peuple est aliéné religieusement ? Un peuple qui a perdu sa religion n'est plus un peuple.

Gérard Amougou : C'est pourquoi je parlais de « faisabilité », même si la question a été tranchée, vous apparaissez comme un *hors-du-monde*.

Mbog Bassong : Vous dites ça parce que vous êtes paresseux, vous voulez vous justifier et justifier votre conscience paresseuse. Je m'explique, vous n'êtes pas le premier. Les gens devant la difficulté font comme si ils ne peuvent pas, et comme ils ne peuvent pas, ils disent : « vous voyez on va faire comment ? ».

Gérard Amougou : Loin de là... détrompez-vous

Mbog Bassong : Devant la difficulté vous vous dites : « vraiment l'opérationnalité va être comment ? ». Trosky et Lenine ont quand même fait la révolution soviétique... à eux seuls !

Gérard Amougou : Oui, mais ils l'ont fait quand même parce que leur peuple y était prédisposé, d'une certaine manière...

Mbog Bassong : Mais notre peuple est prédisposé depuis. C'est l'élite qui n'est pas prédisposée.

Gérard Amougou : Mais c'est l'élite qui prend des décisions politiques

Mbog Bassong : On n'a pas besoin d'aller chercher toutes les élites. À deux, trois, quatre, on peut y arriver. Ce peuple-là est prêt, a toujours été prêt. C'est l'élite qui est incapable de s'assumer. Est-ce que tu peux parler du monde Arabe sans parler de l'Islam ? Est-ce que tu peux parler des Juifs sans Judaïsme, de l'Occident sans christianisme ? Pourquoi les Africains veulent être Africains sans leur religion traditionnelle, bon sang ! Hein ! C'est une aliénation ! Une hérésie mentale !

Gérard Amougou : Sauf que jusque-là, vous demeurez quelque peu comme un *solitaire*

Mbog Bassong : Est-ce que le problème c'est d'être solitaire ? Pourquoi voulez-vous qu'il y ait des gens ? Pourquoi rechercher les gens ?

Gérard Amougou : Parce qu'il faut former un groupe pour pouvoir...

Mbog Bassong : Ça apaise votre esprit quand il y a des gens ?

Gérard Amougou : Je trouve qu'ensemble on est quand même un peu plus fort pour constituer un bloc solide.

Mbog Bassong : Jésus était avec combien de personnes ?

Gérard Amougou : Il avait quand même officiellement 12 disciples en permanence, ce n'est pas rien.

Mbog Bassong : Les 12 disciples ont fui quand il a été arrêté ... Thomas a dit que je ne crois pas (...). Vous en riez, mais vous riez de vous-mêmes.

Gérard Amougou : C'est la façon dont vous me reprenez à tous les coups (rires). Oui mais Simon Pierre est revenu, tout de même.

Mbog Bassong : Il n'est pas revenu, ils l'ont laissé mourir... Un gars qui n'était rien dans l'histoire, le voilà tout le monde en parle. Il était quoi ? Vous êtes toujours en train de chercher les gens. Les Um Nyobè ont commencé leur affaire ils n'avaient même pas le bac. Et les élites n'ont pas honte d'avoir bac + 5, 10, ils ne sont pas capables de faire ce que ces gars-là on fait.

Gérard Amougou : Je pressens que cette histoire d'église vous courrouce profondément.

Mbog Bassong : Puisque c'est le fond de la défaite de l'Afrique. Vous voulez être des intellectuels sans la religion africaine. Comment vous allez faire ? Comment allez-vous être intellectuels ? Il n'y a que chez nous où quelqu'un laisse ses ancêtres pour aller puiser ailleurs.

Gérard Amougou : Mbombog, oui, mais même la science dite « occidentale » a aussi puisé de l'Afrique, et des apports d'autres aires culturelles.

Mbog Bassong : Le problème qui se pose à cette Afrique ce n'est pas d'aller puiser, moi aussi je puiser non ? Mais pour puiser il faut avoir pour soi-même. Pour nous est où ? Où est notre théorie du droit, de l'économie, de la société ? Nulle part !

Gérard Amougou : Je crois que je vais m'arrêter là. Un grand merci à Mbombog.

Modèle-type de récit réflexiviste : Malet

Aristocrate et non bourgeois ?

Dans tous pays du monde l'aristocratie c'est le nom, le sang. C'est du moment où la société reconnaît à certains de leur nom, leur sang et leur ancrage dans la terre, leur confère une distinction. Maintenant dans cette distinction, il faut des responsabilités à plusieurs niveaux. Bourgeoisie non. Le bourgeois est d'abord d'essence matérialiste. L'aristocrate est aristocrate de naissance. Tu peux être un roturier, tu peux être un quidam, à partir du moment où tu as de l'argent, tu es bourgeois. Et à partir de ton argent, tu t'inscris dans un type de comportement et dans un rapport de distanciation qui te fait entrer dans une culture qui est la culture bourgeoise. Mais si tu n'as pas l'argent, tu ne peux pas être bourgeois. En revanche, tu ne peux être bourgeois que si tu n'es déchu de ton argent, c'est-à-dire que tu viens de là où il y a de l'argent, cette culture te reste. Mais si tu n'as pas d'argent et que tu as cette culture, tu n'es pas bourgeois (...). Le bourgeois veut être connu, c'est comme ça qu'il est connu. C'est sa motivation d'abord. L'Aristocrate est l'aristocrate. Il prétend que c'est naturel, mais il a réussi à faire accepter ça aux autres. Le bourgeois doit apporter la preuve et il passe son temps à tout rentabiliser pour être un centre de pouvoir, pour organiser le pouvoir. Et cette organisation passe par des moyens matériels. C'est pour ça que la matérialité prime toujours dans son projet. Alors que l'aristocrate qui est mu par beaucoup de choses, par le sens de l'honneur, de l'héritage, de la communauté qui le reconnaît, a déjà un certain nombre de contraintes qui font qu'il a une conscience de lui qui fait qu'il ne peut pas laisser passer un certain nombre de choses. Or la conscience du bourgeois est d'abord une conscience d'intérêt. Si son intérêt n'est pas là, parler de votre nation, de votre syndicat, ce n'est pas son problème.

Donc je ne suis pas un bourgeois. Que j'ai des facilités d'exister c'est normal. Mais je ne me définis pas par rapport à ça. Un bourgeois se fait par l'accumulation des preuves matérielles. C'est pour ça que les signes extérieurs (nomination, habit, voiture) ne sont pas le lieu de crédibilisation pour moi. Mais la quiétude, la capacité d'être en harmonie, et la promotion de la fierté, la prise en compte de l'héritage et la mise en exergue de l'héritage, c'est de l'aristocratie et je m'en réclame.

Mathias est bourgeois depuis son père qui a fait des choses matérielles et qui vit sur la matérialisation de son existence. Et la compréhension du monde dont il a été légataire et qui a

contribué à l'édification de sa personne est bourgeoise parce qu'elle est comptable, parce qu'elle est matérielle. Seul l'aristocrate peut dire « Oui » ou peut dire « Non » de façon souveraine. Le bourgeois ne peut le dire que de façon contrainte. Toutes les aristocraties du monde relèvent du droit divin. Il y a Dieu, il y a lui en bas. Il n'y a aucune force qui peut sur son terroir et à partir de son sang qui le réduit à Dieu, le contraindre d'agir de façon non souveraine. Les terres lui appartiennent, tous les biens qui sont sur ses terres lui appartiennent. Il n'est pas imposable puisqu'il est chez lui. Alors que le bourgeois pour exister se l'impose. La liberté est la plus grande force de l'aristocratie.

Je vais plus loin. Le bourgeois n'a pas de nom, il n'a que le nom de son père. L'aristocrate, parce qu'il est souverain a son nom, chaque roi a son nom, chaque aristocrate a son nom à lui bien attaché à son nom et à son domaine à lui. Pourquoi ? Parce qu'il est une entité autonome. Et à la déclaration de la naissance de mon premier enfant, c'était toute une histoire. Il a fallu que j'impose qu'il a son nom à lui, distinct de mon nom à moi, parce que tout fils qu'il soit, il est une entité indépendante et face à la vie qui nous est commune, il a autant de pouvoir et autant de pouvoir et de responsabilité que moi. Donc il ne peut pas s'appeler Malet Mal Jam, c'est impossible, parce que c'est mon nom. Je suis un aristocrate, au début, je le savais. Mais, en grandissant, cela s'impose comme une évidence.

Je pense que l'une des responsabilités du 21ème siècle, c'est de réinventer la culture encyclopédique. Parce que la pensée est devenue si séquencée, si éloignée, si spécialisée et donc excluante, si exclusive parce que performante, qu'elle oublie la fonction de la pensée. Je pense que la pensée doit pouvoir renouer dans sa fonction fondamentale. Si on vous demande c'est quoi la table, il faut être capable de dire ce qu'est la table. Si on n'est pas capable de dire ce qu'est la table, on peut faire les analyses du genre c'est cette matière (...). Et si on ne sait pas ce qu'est la table, on ne peut lui attribuer une fonction. Et on ne peut pas modéliser, on ne peut pas normaliser l'usage de la table. Alors à quoi ça sert d'être capable d'inventer, de fabriquer une table si on ne sait pas ce que c'est qu'une table ?

Identité chrétienne assumée ?

Suis-je chrétien ? Je dis : « Oui ». Mais pas un « oui » immédiat. D'abord parce que je suis de culture chrétienne. Complètement de culture chrétienne, et c'est cette culture chrétienne qui m'aide à m'émanciper. Deuxièmement parce que je crois qu'il y a le bien et qu'il y a le mal, et que c'est le bien qui doit gouverner l'être humain. Troisièmement, parce que le message chrétien est d'abord un message d'amour : « Aimer vous les uns les autres ».

Mais je suis très mal à l'aise, la perception environnante de la foi dans l'engagement chrétien tel que je le vois vivre ici, et dans cette espèce de caporalisation, que l'être humain n'est pas responsable devant lui-même et devant Dieu. Qu'il est d'abord au service d'une église, de l'intérêt de l'église et des comportements que je ne partage pas. Et la dernière réserve n'est pas sur la chrétienté, elle n'est pas sur la foi, elle est sur l'euro-centralisation de l'église, de la foi et dans la systématisation impérialiste de l'acte de foi dans lequel bien évidemment je ne me reconnais pas. Mais chrétien, parce que je suis « légataire » de cette culture, c'est indéniable. Chrétien, forcément dans la mesure où le message d'amour est le message prédominant. Chrétien parce que je crois en l'amour, c'est-à-dire en la vision positive des forces. Et protestant, parce que la liberté de recul, parce que la responsabilité, parce que le refus et parce que l'effort individuel est requis comme acte de foi. S'améliorer soi-même pour prétendre améliorer l'autre, améliorer le monde, est du ressort de l'individu, et il doit assumer cette responsabilité.

Tous les jours je travaille. Je veux dire que je suis fondamentalement protestant dans la mesure où le protestant pense d'abord qu'en s'améliorant lui que les autres peuvent s'améliorer. Alors que les autres pensent que lui doit être mauvais, méchant, que le reste doit s'améliorer. Si tu n'es pas rigoureux avec toi-même, tu ne peux pas demander à ton enfant d'être rigoureux. Tu ne peux pas demander à celui qui vient chez toi de s'améliorer.

Un retour non programmé au Cameroun

En fait je n'ai pas grandi au Cameroun, et le fait de ne pas avoir grandi au Cameroun me donne des rapports particuliers avec le pays. Mon père et ma mère, mes frères et mes sœurs, nous sommes partis en Europe très très tôt et beaucoup de mes frères et sœurs sont nés à l'extérieur. Moi-même je suis parti, j'ai été à l'école communale. Ce qui fait que je n'ai pas eu un rapport permanent, une attache permanente avec le terroir du Cameroun. En revanche, j'ai eu en permanence l'imprégnation de la culture camerounaise. Ne vivant pas ici, mes parents ont eu à cœur que nous parlions notre langue et que nous soyons quand même dans un environnement qui nous rappelle une identité. Donc quand j'arrive au Cameroun les premiers temps, j'y viens comme visiteur, quelqu'un qui vient prendre contact avec son pays et je n'ai pas prémédité mon retour.

J'arrive et je suis étonné et en même temps choqué. Choqué dans les deux sens du terme. Je ne comprends pas pourquoi tout le monde dans sa tête est dans une perspective d'impossible, est producteur d'impossible alors qu'à côté je vois tellement de potentialités. Et je ne

comprends pas comment ces potentialités-là n'arrivent pas à être mises dans une perspective de développement, d'épanouissement, d'amélioration de l'environnement. Et comme la réponse que tout le monde me pose c'est : « Oui mais toi tu n'es pas d'ici, vous là-bas... ». Donc ça me révolte et je ne comprends pas pourquoi on ne donne pas du crédit à la pensée, du crédit à la conception, du crédit aux projets et à la projection sur le long terme. Voilà, c'est cette incompréhension, cette révolte de voir tant de richesses et si peu d'impacts dans le développement et dans le bien-être qui m'ont décidé à prolonger ma présence au Cameroun et puis, à rester tout simplement dans le même fil.

Pourquoi ? Parce que je n'arrivais pas à me satisfaire du fait que moi, je vois des choses je pense qu'on peut en tirer de la richesse et l'environnement me dit que ces choses-là ne représentent rien et qu'on ne peut rien en tirer. Et comme c'est quand même l'idée qui dominait partout autour de moi, je voulais par moi-même vérifier que : « Qu'est-ce qui se passe ? ». Et c'est le piège de cette vérification qui a fait que je décroche de tout ce que j'avais là-bas et que je me retrouve assigné ici.

Là-bas, je fais partie des Africains qu'on dit qu'ils ont réussi. Je suis le premier africain à présenter des émissions à la télévision française, à TF1, je dirige Africa n°1 pendant 10 ans à Paris, j'ai une agence de communication dans le même temps à Paris. Je suis l'un des rarissimes africains qui était un proche collaborateur de Daniel Mitterrand. J'habite Avenue Foch à Paris, donc je suis pour beaucoup l'exemple de quelqu'un qui n'a pas les problèmes d'immigrés, encore moins d'immigré clandestin qui se cherche. J'ai la chance, je suis issu d'une famille d'aristocrates, mon père qui nous amène là-bas, nous sommes à la période d'or de l'immigration où tous les immigrés qui étaient là-bas à notre époque, c'est-à-dire à la fin des années 1960, étaient soient étudiants, soient diplomates, soient de profession libérale. En tout cas ceux qui étaient de cette partie de l'Afrique. Il y avait des travailleurs immigrés, c'est la main d'œuvre venue du Mali, du Sénégal, qui était importées pour aller sur les sites d'usine notamment dans le secteur de l'automobile de Renault, Citroën, surtout. Moins Peugeot qui avait des liens à l'Est. Les sites des autres étaient autour de la région parisienne.

À l'époque, le terme immigré n'existait pas, il y avait des Africains. Et les Africains qui étaient là, si vous en croisie un dans la rue, il était forcément respectable parce qu'au niveau de l'échelle sociale de la France, il était forcément d'un niveau élevé. Il était soit étudiant (tout le monde n'ayant pas accès à l'université), soit il était stagiaire (il venait de finir ses études), soit il travaillait, soit il était diplomate...

Je fais des études dans des établissements qui vont avec ma condition, dans des établissements bien quottés et j'étudie beaucoup de choses sur le plan académique : l'histoire, la philosophie, la communication et l'ingénierie culturelle. Ça fait un champ assez large, mais mon expertise et l'expérience cumulée en France font que là aussi j'ai la chance d'être ouvert à tellement de choses avant de m'occuper d'Africa n°1 à Paris, comme directeur des productions. J'étais correspondant permanent d'Africa n°1 à Paris. Donc du président au balayeur, je portais mon regard sur tout ce qui concerne l'Afrique au sens strict, l'Afrique au sens large. Comme sous l'échiquier français je n'étais pas considéré comme un produit africain ou comme quelqu'un qu'il fallait mettre dans la cage « Afrique », donc j'avais accès à Paris, on va dire dans le sens propre.

Là aussi, les livres que les autres voyaient en librairie souvent, j'avais l'honneur et le plaisir d'une proximité avec l'écrivain. Les films qui allaient sortir en salle, je les voyais en avant-première, les disques, je les voyais en studio. De ce fait, il y a beaucoup de gens, beaucoup de choses que j'ai approché de très près, qui font j'arrive ici en sachant que je viens dans un *ailleurs* que je ne connais pas du tout, et dans un ailleurs qui n'a rien à voir avec là où je viens, et je me déprogramme complètement. Je viens en sachant que je viens découvrir, je viens apprendre, je viens chercher pas une intégration mais chercher ma place (identité ?), dans la mesure où si je dis une identité, ce qui est vrai, ça risque être connoté comme une identité stricte. Mais je suis peuplé, comme nous tous d'ailleurs, mais moi peut-être plus, d'identités multiples. Mais je me sens « souché » ici et cette souche-là qui était avant tout affective, qui était imaginaire, il fallait lui donner aussi du contenu du vécu, de la présence, de la respiration, de la transpiration, des éclats de rires, des éclats d'énervement. Voilà toutes ces choses-là, voilà !

J'arrive au Cameroun en 1995, c'est-à-dire que, en 1995, c'est la première fois que je mets au Cameroun plus de 7-8 jours. J'étais venu en 1989 avec celle qui est devenue mon épouse pour la montrer aux gens d'ici, à ma souche. Mais c'était vraiment un flash, je suis venu deux fois après, toujours des flashes. Mais là, je suis venu, je suis resté. J'étais venu pour un mois, un mois est passé, deux mois sont passés. Et je ne suis reparti que pour ramener deux ou trois choses et rester. Et l'installation à proprement parler c'est 1996. Et puisque là aussi il faut gagner sa vie. Je ne suis pas un malheureux, mais à force de ne faire que consommer, il fallait produire. D'abord parce que j'ai été nourri, habitué et programmé pour l'action. Donc il faut s'activer, produire. Parce que là aussi, la vérification qui m'interpelait, c'était de voir que : « Il y a des opportunités et ces opportunités sont porteuses ».

Le projet Africréa : un choix surprenant ?

J'ai choisi un domaine où personne ne m'attendait. Tout le monde croyait que j'allais développer un projet dans le domaine de la communication, enfin, pour le petit microcosme qui savait d'où je viens et ce que je faisais. En réalité je pouvais postuler partout sauf dans ce créneau-là. Quand on a eu le bonheur d'exercer ça avec un haut niveau d'intérêt et d'exigence, c'est difficile de revenir dans un contexte comme celui-ci. Même l'approche déontologique, même la paupérisation, ça a évolué un tout petit peu positivement ; mais la condition du journaliste qui s'appelle communicateur ici, j'ai vu autre chose et ça me suffisait, cet autre chose que j'ai vu. C'était d'autant plus surprenant qu'ils s'attendaient que je sois comme tout le monde dans l'import-export, comme je suis dans les deux rives, dans les choses que les gens font, les voitures, les ordinateurs, *etc.* Là non plus, je ne pouvais pas d'abord parce que je ne savais pas faire, et puis parce que ce n'est pas le lieu du possible, ça c'est du commerce basique et il y a des grands commerçants basiques au Cameroun, il y a des gens qui excellent dans ce domaine et qui historiquement ont excellé dans ce domaine. Donc ce n'est pas là que la question pouvait se poser.

Qu'est-ce qui restait ? Beaucoup de gens se disaient que : « Mais il vient, il a un savoir-faire, un minimum de rayonnement médiatique, il a un nom, il est issu d'une famille, il a des études, il est dynamique, donc il va entrer dans l'administration, il va forcément exploser, il a quand même pas mal d'atouts qui le prédestinent à cela ». L'administration, il n'y avait aucune chance que j'y aille. D'abord parce que c'est le lieu qui se posait le moins de questions. Et j'insiste sur le fait que ma présence ici est une interpellation à mon niveau à moi, l'interpellation des outils que j'ai eu à éprouver et l'interpellation de la réalité que je vois autour de moi. Donc ça ne pouvait pas être cette administration qui, par moment, a été sclérosée, et qui parfois produit l'anti-espoir et l'anti-positivité. Je relativise en disant « parfois », parce que c'est difficile d'avoir un jugement tranché, parce qu'il y a toujours des micro-réalités, des parcours individuels, des situations qui font que la généralisation est toujours délicate.

Je décide que c'est dans un projet culturel, dans le développement culturel que je vais m'insérer. Alors là, ça fait et le bonheur et le désespoir de tout le monde. Le bonheur de ceux qui se disent : « Voilà toujours les rêveurs qui viennent de l'étranger, qui croient qu'il suffit de claquer les doigts s'il n'a trouvé rien d'autre à faire, que de dire qu'il va faire de la culture ! ». Et les autres qui disaient : « Mais tu es fou ? La sculpture, c'est un non-sens ! ». Et ils se

retrouvaient tous en disant que : « Mais ce n'est pas grave, au bout de 30 jours, 60 jours, il va retourner d'où il vient, laisser le faire le malin, ça va le passer ».

Voilà que nous entrons dans la 17^{ème} année, voilà qui n'a pas été facile du tout, puisqu'il y a une incidence sur l'intimité familiale, une incidence sur les engagements professionnels, une incidence sur la réorganisation. Quand quelqu'un est déjà senior manager et qu'il y renonce pour arriver à rien, il est forcément toujours senior manager dans sa tête. Il faut donc autour de lui qu'il crée les conditions de cela.

Mais pourquoi je choisis les arts plastiques ? Mais parce que c'est un domaine qui est très exigeant, que je suis étonné que dans mon pays le Cameroun que je visite, je n'ai pas vu de théâtre, je n'ai pas vu de conservatoire, je n'ai pas vu d'école d'art, je n'ai pas vu de centre d'art, je n'ai pas vu de galerie d'art. Je n'arrivais pas à y croire. Si moi étant à Paris, on m'avait dit que le Cameroun c'était comme ça, qu'il n'y avait pas ça, j'aurais dit : « Non, c'est de la mauvaise presse ». Que : « C'est pour dégrader l'image du Cameroun ». Que : « Non, ce n'est pas possible ». Mais j'ai vu ça, et plus j'étais outré et plus les gens riaient autour de moi. « Comment une horreur comme celle-là peut générer autant de désinvolture, même de comique ? ».

Et voilà, les arts plastiques, parce que l'art en général c'est le miroir d'une société. Et comme notre société, le Cameroun singulièrement, se refuse d'avoir un miroir parce que pour toute idée de projection on donne du déjà-fait du déjà-mâché. On estime que la pensée unique est la seule voie, donc on n'a pas besoin d'inventer le monde, de créer des modèles puisque tout est là. Il n'y a qu'à voir ce que le chef a dit, et tout découle de là, point ! Allez chercher ailleurs c'est de l'hérésie. Or dans cette vocation de l'art d'être la projection d'une société, les arts plastiques sont un miroir plus immédiat encore. Puisque nous sommes dans le domaine du visuel et que les images que les arts plastiques projettent peuvent être réelles, peuvent être fictives, peuvent être fantasmagoriques, mais elles interpellent. L'œil qui voit rapporte à l'esprit, à la raison et aux émotions. Il m'a semblé que c'était un domaine intéressant, d'autant plus que la désorganisation de l'offre et de la demande était plus importante qu'ailleurs : pas d'ateliers, pas de galeries, les gens de talents qui sont aux bords des rues... Je trouvais ça extraordinaire, moi consommateur d'Afrique et moi au centre de l'Afrique qui revendique sa place au concert des nations, et surtout au théâtre des échanges et de ce monde en mouvement, en mélange, en métissage, en multi-culturalité, en pluri-identité, en multi-pôle. Moi qui arrive dans ce que la colonisation appelle du nom de *l'indigénat*, je trouve ça curieux

et je vois que vraiment c'est de l'indigénat ! Puisque je n'arrive pas à comprendre ce degré zéro dans le non-développement et dans la non-volonté d'engranger des dynamiques porteuses de modernité.

Le premier des déterminants est l'environnement politique global euphorique post mur de Berlin. J'arrive avec la constitution post-1990, j'arrive avec les élections 1992 dont les effets, c'est quand même un climat qui peut être perçu comme fertile et malléable à un certain niveau pour quelqu'un qui vient avec des préoccupations qui sont les miennes. Deuxièmement il y a la libéralisation de la presse, plus, la liberté d'expression ; même si jusque-là, on la voit se polariser, se cristalliser surtout au niveau des médias qui cherchent. Il y a aussi parallèlement la liberté d'expression, la liberté de création qui tend son bout de nez. Sur le plan culturel pure, l'environnement international aussi pèse de façon favorable, il y a Revue noire qui est créée en 1993 dont mon frère est l'un des co-créateurs. Et quand j'arrive ici c'est l'euphorie encore. Il y a la coopération française qui a un programme qui s'appelle *Afrique en création*, qui là aussi cherche à stimuler les échanges, à organiser les prémises de la circulation des biens sud-nord et un peu timidement sud-sud. À Mbalmayo un projet italien qui met en place une école qui enseigne l'art au niveau du secondaire. Il y a des choses comme ça qui sont en l'air. Et chemin faisant, il y a le ministère de la culture qui est créé, qui vient avec un ministre d'État, et qui viendra remplacer je crois un ministre de l'UPC. Il y a deux ou trois choses comme ça. Donc cet environnement qui pouvait perturber beaucoup a permis quand même que je me fraie une voie en disant que je vais faire du développement culturel. Dans le développement culturel je choisis de commencer par les arts plastiques.

Africréa au cœur de la promotion des arts plastiques

Le concept de base d'*Africréa*, c'est un néologisme conçu à partir de deux mots Afrique et création. L'idée étant de mettre la création au centre des enjeux de l'Afrique. Pourquoi ? Si on ne fertilise pas sa pensée, si on ne fertilise pas ses sensations, si on ne fertilise pas ses pulsions existentielles, comment inventer... Or nous sommes confrontés au quotidien à des difficultés, à des questions, à des urgences qui nécessitent des solutions, qui nécessitent des réponses, qui nécessitent de l'inédit. Comme nous sommes stéréotypés, comme nous nous plaignons à demeurer standardisés et aseptisés, nous n'avons que trop souvent des réflexes mécaniques, des réflexes de coupé-collé, au point que le semblant de réponse que nous apportons non seulement n'a aucune incidence sur le problème qui se pose, mais souvent les dégrade.

Africréa c'est de dire que l'Afrique a créé, c'est le passé, mais que l'Afrique est en création et que l'Afrique est face à l'impératif de créer ou de crever. Voilà et avec la certitude que l'environnement africain de par son écosystème, de par ses ressources en termes de population, ses ressources humaines, l'Afrique a de quoi sortir des valeurs matérielles et immatérielles qui peuvent cohabiter dans n'importe quel intérieur où que ce soit dans le monde d'aujourd'hui, avec une pertinence contemporaine. Voici *Africréa* qui évolue donc de galerie à centre d'art. Centre, c'est le point de concours, le point de convergence de plusieurs approches du fait artistique, le focus. Et on finit par cité des arts puisqu'il y a deux autres dimensions qui entrent en jeu. D'abord l'habitation. *Africréa* d'abord habite des résidents créateurs et visiteurs qui viennent de partout, et demandeurs d'Afrique. Toutes ces dimensions de tourisme culturel qui arrivent à donner l'assise et les contours de la vocation d'*Africréa* qui est : un, une approche conceptuelle ; deux, une approche de production de stimulation de la création de production ; trois, une approche de marché, la mise en phase de l'offre et de la demande ; et enfin, une approche identitaire, mais pas identitaire dans le sens strict du terme mais identitaire dans le sens d'un art de vivre que nous pouvons revendiquer, que nous pouvons donner en partage au monde. Voilà globalement.

Est dit « arts plastiques », les expressions artistiques qui entrent globalement dans ce que l'antiquité gréco-romaine appelait les arts de l'espace. Parce qu'ils ont regroupé les arts en deux types : les arts du temps et les arts de l'espace. La littérature, la musique sont par exemple les arts du temps. Dans les arts de l'espace, la sculpture, les arts plastiques, les beaux-arts. Et donc les arts plastiques ici sont porteurs de tellement d'anecdotes. Le terme plastique ici est vu dans le sens fort, c'est-à-dire que la visualisation du beau, la conceptualisation du beau. La plastique dans le sens de la stylisation. C'est ça les arts plastiques. Mais comme c'est venu des autres, de l'Occident, ils ont évolué avec le temps. Au début c'était le dessin, la peinture, la sculpture, ce sont des éléments de base qui constituent ce qu'on appelle les arts plastiques. Ça évolue. Il y a eu après la gravure, la céramique, la photo, la vidéo, et on a commencé à élargir même le concept d'art plastique aux arts visuels. Puisque même la mode est venue, le design est arrivé.

Ce qui fait que le champ des arts plastiques n'est plus strictement limité aux dessins, peintures, les sculptures. Il y a une complexité des activités qui rentrent dedans, comme les vidéos d'arts, les installations, tout ce qui est pratiques d'arts éphémères, se créent s'enlèvent, elle est mobile, impérative. C'est ça qu'on appelle les arts plastiques.

Le Salon International de l'Artisanat du Cameroun (SIARC) comme une contribution décisive

Il se trouve que le Cameroun est extraordinaire dans tous les sens. Je me retrouve à Ouagadougou au Salon international de l'artisanat, dans le même voyage, le ministre nouvellement nommé, Laurent Serges Etoundi Ngoa, qu'on vient de nommer dans les petites et moyennes entreprises, l'économie sociale et l'artisanat. Il ne m'avait jamais vu physiquement même entendu que j'existais. Je ne l'avais jamais vu ni su même qu'il existait. Il se trouve que bien évidemment, j'étais sous la bannière du pavillon « Cameroun », me reconnaissant me revendiquant Camerounais. Je me suis rapproché du Cameroun, et comme là encore il se trouve que j'ai des traces des choses que j'ai faites qui me poursuivent. À cet effet là il y a des gens, des personnalités, des confrères journalistes, de chefs d'entreprises de créateurs qui me reconnaissent, qui venaient vers moi avec un tel enthousiasme que ça étonnait. Le ministre s'est interrogé : « Mais comment, qui est cet homme-là, il sort d'où ? ». Là nous nous sommes rencontrés et des échanges que nous avons eu, il a pris l'engagement que : « Non, j'ai compris, je suis derrière le projet qu'il y ait un salon à l'instar de celui de Ouagadougou au Cameroun ». Ça fait des années que je croise beaucoup de décideurs sur les quatre continents. C'est comme pendant la fête, l'euphorie de la fête, le lendemain des fêtes tout le monde retrouve son train. Sauf que là, revenu à Yaoundé, le ministre m'a fait le grand honneur de solliciter mon expertise en me demandant de donner suite aux idées que j'avais avancé et à l'échange que nous avons eu. Ça a donné naissance au Salon international de l'artisanat. Donc je suis la cheville ouvrière tant au niveau de la conception que de la mise en œuvre...

Parce que le ministère avait fait appel à moi, pas le ministre, mais les experts du ministère. Ils avaient fait appel à moi pour que je sois dans la délégation officielle pour que je puisse apporter à beaucoup de niveaux. Au niveau de la conférence des ministres africain en charge de l'artisanat et un certain nombre d'autres choses comme ça.

Partout où je vais, je représente le Cameroun, mais je ne vais pas pour représenter le Cameroun. Je vais parce que j'ai des motivations qui m'amènent à y aller. Je ne vais pas parce qu'il faut que j'érige un pavillon camerounais. Partout où je vais, l'évidence la première est que je m'annonce comme Camerounais. C'est un avertissement aussi pour laisser les autres comprendre que j'acte, il faut qu'ils le mettent dans le compte de l'action du Cameroun. Mais je ne m'érige en envoyé du Cameroun, en apôtre, genre représentant.

Mais en fin de compte, ce sont les représentants du pouvoir politique qui récupèrent les bénéfices de nos actions. L'État le fait ! Il le fait, et je dis là par exemple, le ministre était tellement étonné de voir d'abord que ce n'était pas un de ses homologues. Deuxièmement que tout naturellement les journalistes, tout le monde vient me voir. Il m'a dit : « Donc vous êtes vraiment dans votre milieu ! », Je dis : « Excellence, je vis de ça ! ». Il dit : « Oui oui, je constate ». Donc c'est tout naturellement qu'il le récupère. Ce serait même une bêtise extraordinaire de ne pas le récupérer (rire).

Mais pour moi, c'est une contribution. Et je suis obligé de rester dans l'ombre. La seule chose qui fait que je sorte de cette ombre dans ces contextes-là, c'est qu'avec les cameras maintenant comme tu es à côté de lui... Et comme j'interviens pour dire des choses et que bon ce qu'il émet c'est visible. On comprend que « Ah il était là-bas, et il n'est pas membre du gouvernement ! Il est expert ! ».

Un bilan encourageant en dépit de la prégnance des difficultés

La demande et le succès sont médiats. D'abord parce qu'avec les arts plastiques on parle d'abord aux gens dont le besoin était manifeste, latent. Les expatriés par exemple, qui avaient besoin quand même de sortir du cabaret et du marché de l'artisanat, ont tout de suite perçu. Une génération nouvelle d'artistes s'est tout de suite enflammée enthousiasmée, le débat s'est enclenché, des perspectives se sont ouvertes et voilà ! Et personnellement j'ai été interpellé, sollicité et le fait que dans ce qui pourrait être comme une folie, comme de la chimère, je me suis quand même inscrit dès le départ dans l'idée qu'il y ait un lieu, l'idée qu'il y ait une structure, l'idée qu'il y ait un centre de production. Donc au début, les gens n'ont pas bien compris l'intérêt et l'importance avec lesquels j'insistais là-dessus. Mais très vite, ils ont vu que c'est vrai. Comment une ville comme Yaoundé, un lieu comme le Cameroun, n'a pas de lieu : « Ah vraiment félicitation il faut continuer ». Les arts plastiques qui constituaient le point focal, les autres demandes sont venues et *Africréa* à évolué de Galerie d'art à *Centre d'art* pour arriver aujourd'hui au point d'orgue de mise en œuvre de son projet, la *Cité des arts*.

J'ai surtout été confronté à un problème de communication. Ce qui est difficile, c'est d'arriver à communiquer avec la famille, à communiquer avec ceux qui peuvent être des collaborateurs, à communiquer avec ceux qui peuvent être des partenaires, à communiquer avec les institutions. La difficulté de la communication vient du fait, d'abord, des outils de communication qui ne sont pas les mêmes. Deuxièmement la compréhension même des

contenus qui ne sont pas les mêmes. Maintenant les exigences et les projections ne sont pas les mêmes, les priorités ne sont pas les mêmes. À partir de ce moment-là, ce n'est pas ça, on est dans des mondes de valeurs qui sont différents, donc la vision du monde, la compréhension du monde, la projection du monde sont difficiles. Jusqu'à aujourd'hui c'est la plus grande difficulté.

Alors comment expliquer à ce moment-là, à cet environnement-là que la culture est un déterminant, que c'est un levier de développement parce qu'un gisement de richesse matérielle, un gisement de richesse immatérielle ? Ça été toute une histoire. 17 ans après, le combat continue, mais il y a quand même beaucoup de motifs de satisfaction, parce que les mentalités ont évolué à la faveur bien sûr de nos efforts, mais à la faveur de beaucoup d'autres déterminants qui nous dépassent mais qui conjugués aux efforts que nous avons mené, aux grandes batailles que nous engageons, commencent à être concluant. C'est quoi ces déterminants ? J'arrive sous les contrecoups de la chute du mur de Berlin, donc j'arrive à la faveur quand même dans ce monde encore bloqué, mais où commence à émerger un certain public qui se cherche qui s'interroge. Et ce public-là, c'est en grande partie le monde de l'université et culturel.

Je me rappelle en 1995 quand je suis passé au ministère de la culture et que j'ai demandé à plusieurs personnes s'ils pouvaient avoir un répertoire d'artistes plasticiens, l'incompréhension a été totale. Aucune personne dans le ministère de la culture ne comprenait, ne connaissait ce qu'on appelle art plastique, et beaucoup m'envoyaient à l'industrie. Donc quand je parle des motifs de satisfaction, en voilà un par exemple, vous parlez d'art plastique aujourd'hui, même si le gros de la population va s'interroger il y a quand même ceux qui sont en charge de ce domaine qui ne sont pas complètement perdus.

Projections et espérances escomptées

Nous allons être obligés de faire ce que nous ne voulions pas faire dès le départ. Nous allons importer aussi de la main d'œuvre, parce que nous arrivons à un niveau d'exigence qui n'est pas satisfait, et qui n'est pas satisfaisable en l'état actuel dans l'environnement humain local. Les métiers de la culture sont très exigeants et l'environnement d'ici n'est pas exigeant. Or pour rester au niveau de performance que nous sommes, nous ne pouvons-nous inscrire que dans l'exigence puisque c'est elle qui nous sanctionne. Voilà le dilemme de tout Africain, de tout Camerounais aujourd'hui, c'est que soit il est dans le laisser-aller en disant que : « Le Cameroun c'est le Cameroun ». Soit il dit : « Non, le téléphone c'est le téléphone, si je veux

dire au monde que je fabrique un téléphone et je mets le téléphone à commercialiser, forcément le monde doit savoir que c'est le téléphone et sanctionner que c'est le téléphone ». Ce n'est pas le décret d'un chef de l'État qui dira ça, que c'est le meilleur téléphone du monde. On va le faire à tous les niveaux, la communauté scientifique va vérifier, la technologie va être éprouvée, le marché va sanctionner.

Donc je suis assujetti à la sanction de l'exigence. Les Africains qui sont exposés à la sanction de l'exigence à un moment donné donnent l'impression de ne pas être des Africains et ils ne le sont pas. Ils ne le sont pas pourquoi ? Parce qu'ils n'ont pas besoin de dire : « Je suis un footballeur africain, je suis un intellectuel africain, je suis un artiste africain, je suis un être humain africain ». Ils sont Africains et ils font ce qu'ils font. Où il est un bon footballeur, ou il est un mauvais footballeur. Ce n'est pas parce qu'il est Africain qu'il faut qu'on lui donne indulgence, qu'on va accepter parce qu'il faut qu'on lui donne des quotas. Donc la question qui se pose maintenant c'est que ces Africains-là qui sont soumis à l'exigence, quelle force ont-ils pour en retour être exigeant envers leur environnement et imposer l'exigence ? S'ils s'en sortent, s'ils sont reconnus, dès qu'il y a un Africain reconnu à l'extérieur de ses frontières, c'est qu'il est sanctionné par l'exigence. Et il y en a pleins. La question maintenant est : « Comment ils peuvent aider leur continent, leur pays, leur communauté, leur famille, leur enfant, leur progéniture, à s'inscrire dans l'exigence ? ». C'est le grand défi et si c'était là, tout se renverserait.

Mais ma conclusion humaine est de dire que quand on sait et qu'on a conscience qu'on sait, c'est clair on est déjà modeste. On sait qu'on sait jusqu'à un moment et que on est dépassé. Mais on a à cœur que le peu qu'on sait, on le partage. On ne peut pas savoir qu'il y a un trou là et voir quelqu'un qui vient dans le trou et de dire que ça c'est son problème. On va courir même si lui il veut foncer complètement, on va se trouver à se battre pour dire : « Non non non, c'est le trou tu es foutu ». Quand on a le pouvoir de croire comme ici, le pouvoir c'est de dire : « Tu sais qui je suis ? Je peux te mettre en prison hein ! ». Le pouvoir c'est la possibilité de faire, c'est la possibilité d'améliorer. Si le pouvoir n'est que la répression et la ruine, voilà.

Et vous savez bien. Quand le rêve commence à être partagé, c'est déjà le début de la réalité. Et puis quand on fait une opération aussi complexe comme le sien et que vous voyez que c'est une vitrine et que, on laisse la possibilité à ceux qui font de faire et de faire au mieux, vous voyez comment c'est enthousiasmant. Là, la question n'est pas de faire soi-même, ou de tout faire soi-même ou de même dire : « Fais comme ci fais comme ça ». La question est de faire

un environnement qui permet à ceux qui sont porteur de projets et qui sont meneurs d'actions de mettre en œuvre et de montrer qu'il y a une dynamique porteuse.

Des couacs persisteront toujours, mais l'action c'est l'adversité. Agir c'est attaquer l'inertie et dès qu'on veut attaquer l'inertie, on se rend compte que c'est inerte parce qu'il y a des pesanteurs visibles, des pesanteurs invisibles et des pesanteurs nouvelles qui apparaissent de la dynamique. Ça serait trop beau. Je préfère ne pas parler de ces pesanteurs, tellement elles sont nombreuses et évidentes. Quand on passe le temps à dire que ce n'est pas possible, et que quelqu'un vient montrer que c'est possible, c'est pas normal : « Qu'est-ce qu'il veut nous montrer. On dit que ce n'est pas possible, lui il vient faire ». Nous avons reçu l'éducation dans les valeurs. D'abord nous sommes aristocrates, déjà on m'a inculqué dans la tête depuis toujours que : « Vous n'êtes pas n'importe qui, vous êtes responsables d'un legs et vous êtes dans l'obligation de restituer, de valoriser ». Ce n'est pas une vue de l'esprit, nous autres on est né dedans, on est élevé dedans avec l'obligation de flirter avec le mieux et de s'éloigner du médiocre. Deuxièmement cette éducation sur la base de l'éthique qui vient rencontrer en plus un intellectuel vigoureux, très vigoureux, très docte. Et puis un moraliste, un pasteur avec des convictions religieuses fortes, des convictions éthiques fortes. J'ai grandi avec ça, forcément on en garde des traces. Moi j'ai grandi avec ça et je grandi avec ça, et fort heureusement ça m'apporte plus que de la quiétude.

Jusque-là, *Africréa* n'est pas encore suffisamment parvenue à promouvoir un véritable environnement susceptible d'entraîner des dynamiques porteuses. Pourquoi ? Parce que pour que nous on existe, nous devons exister à l'extérieur, exister à l'intérieur. L'existence à l'extérieur est plus immédiate, plus forte et plus porteuse que l'existence à l'intérieur. Parce que les acteurs de l'extérieur sont des acteurs de validation, sont des valeurs de crédibilisation. Voilà ! Et que les acteurs de l'intérieur sont essentiellement des acteurs demandeurs. Quand on a affaire qu'à des demandeurs pour réussir à inverser la tendance, qu'ils soient aussi des producteurs, qu'ils soient des partenaires et qu'ils soient des utilisateurs, le procès est encore long.

Ça c'est une toute autre préoccupation, celle-là aussi je perçois à trois niveaux. Il y a les actes qu'on pose et l'incidence qu'on en attend, et non qu'ils ont. Il y a des rêves qu'on nourrit, et les lendemains de rêves. Et puis il y a un héritage qu'on constitue, et la légation de cet héritage. Ça c'est trois choses qui sont différentes. Je pense que pratiquement tous les parents ont peur de penser qu'ils doivent embrigader leur progéniture dans leurs rêves à eux. Il faut

donner aux enfants les armes et les envies d'avoir des rêves, de donner cours à leurs rêves. Et pas de dire que : « Comme moi j'ai construit ça comme ça et que j'avais cette préoccupation, qu'il faut que j'oblige ma progéniture à s'inscrire dans le rêve qui est le mien ». Au contraire pour mes enfants, je souhaite qu'ils puissent habiller le rêve, habiter le rêve, pour qu'ils puissent eux-mêmes donner libre cours à leurs rêves. Et de ce point de vue, c'est vrai, je peux voir mes différentes actions être perçues comme une œuvre, mais dans ce cas-là, il faut les laisser être une œuvre, c'est-à-dire avec la dimension éphémère que peut avoir une œuvre. C'est-à-dire que même si sa matérialisation n'est plus, la force de l'œuvre ne réside pas seulement dans sa matérialisation. En cela aussi je suis aristocrate.

Mais quand on est maître, et qu'on ne laisse pas un disciple, c'est curieux, mais on peut être maître et avoir des disciples qui ne sont pas ses contemporains. Un maître n'est pas un formateur. J'ai formé, oui. Mais les gens qui sont formés ne sont que la surface des choses. Si on me demande à l'université de dire si je pense que le minimum d'instruction dispensé réside dans l'étudiant qui est là, c'est ce qu'on demande. Il faut que je sois suffisamment critique pour dire qu'il y a ce minimum. Le maître n'est pas au même niveau d'exigence. Avec le maître il faut que tu aies fini de franchir la première marche pour qu'on aborde la deuxième.

Les supports psychiques de persévérance face à la difficulté

Il faut comprendre une chose sur le plan personnel, je suis un exemple de réussite et je suis une voix autorisée qu'on invite sur les plateaux de radio, de télévision, pour parler. De Paris, tout semble bien, je suis avec les Manu Dibango, les Youssouf N'dour, les Alpha Blondy, les Fellah, tout va bien... Voilà, Paris c'est beau, l'Afrique ça bouge, pas de problème. J'arrive en Afrique, il n'y a pas de Manu Dibango, pas de Touré Kunda... voilà ! Et je ne comprends pas comment c'est tellement évident qu'on en a et qu'on peut en avoir et qu'il n'y a rien. Je sais qu'on peut en avoir, je sais qu'on en demande, je vois des conditions réunies pour que les choses se fassent. Mais on me dit que : « Non, ça c'est rien ».

La première difficulté, je n'arrête pas de le dire, c'est que je n'arrive pas à communiquer avec l'environnement. Quand je leur dis : « Ça c'est un téléphone », ils me disent : « Mais toi vraiment tu es... les Blancs t'ont gâté ! Ça ce n'est pas un téléphone, c'est les sorciers qui sont assis là-dedans, ne prends pas ça pour téléphoner ». C'est un téléphone, tu le prends tu ouvres, tu composes le numéro, tu appelles et ça passe. Si tu as quelque chose à dire, tu dis. Et tiens-toi bien, 80% des personnes ne vont pas prendre le téléphone et appeler, mais ils vont être persuadés que : « Non ce n'est pas le téléphone, c'est des histoires qu'on raconte ».

La deuxième difficulté c'est le temps. La notion de temps, la gestion du temps. Je suis venu en tout débranchant, en m'accordant du crédit-temps. Mais la gestion du temps, j'étais dans un environnement où j'avais un secrétaire. Là où j'ai compris que j'étais dans un autre monde, nous sommes en 1995, je dois envoyer un fax, ça met une semaine, je dois le faire dans une urgence, c'est des problèmes de mes entreprises que je gère d'ici, c'est des transactions c'est des clients qu'il faut rassurer dans le domaine de la communication : je mets une semaine pour faire passer un fax. Je vais dans une administration publique, rien que pour identifier quel est l'interlocuteur et à quel niveau la question peut être instruite, mon ami ! Je vais à la banque où mon propre argent est déposé, pour rentrer en possession de l'argent mais c'est ! Donc là c'est tout de suite « boum » ! Pour montrer que : « Mon ami, comprends que vraiment ce n'est pas du tout ce que tu crois ». Ce qui m'a aidé, c'est d'abord que je comprenais que je ne comprends pas, et je comprenais que ça ne puisse pas être comme je pense. Mais je ne comprenais pas que la pensée ne soit pas ouverte et que la pensée ne soit focalisée que sur les impossibles, que sur la création de l'impossible plutôt que sur la production du possible.

La troisième difficulté c'est, ici, les certitudes autoproclamées. Vous dites bonjour à quelqu'un : « Excusez-moi qui êtes-vous ? » ; « Je suis le frère du colonel » ; « vous êtes qui ? ». Vous êtes Pierre Bassong, René Mbarga, mais me dire que : « Je suis le frère du colonel ». « Qui êtes-vous ? » ; « Je suis docteur en économie ». « Qui êtes-vous ? » ; « Hein, mais je suis l'une des plus grandes élites de... ». Ici l'auto-proclamation de certaines vérités là aussi c'est (...). Au lieu de produire de l'intelligence on produit soit du diplôme soit du décret, des données qui sont tout sauf pérennes, sauf définitives, et donc très peu déterminantes. Mais c'est elles qu'on met en avant. Et beaucoup de praticiens et surtout dans des domaines les plus sensibles sont parvenus au sommet par le décret sans avoir jamais eu un contact au fond avec ceux qu'ils sont sensés gérer. Là aussi c'est curieux mais c'est dans tous les domaines. Et ce qui est le plus étonnant et inquiétant c'est que souvent, la plupart de ces hauts cadres n'ont pas été formés ici, c'est là que ça devient encore plus irréaliste.

Le temps ici les gens vivent dans la précarité, dans l'immédiateté, dans le cash. Là aussi c'est la difficulté suprême de dire : « Je me projette dans 10 ans ». Même les banques, même l'administration, même la famille, personne ici ne s'inscrit dans le projet. Même les gens qui sont dans le *njangui*, ils se jurent que : « Non vraiment, nous on a compris mais les autres c'est des clocs, nous on est dans le *njangui* nous on bloque 12 mois ». Il va toujours avoir quelqu'un qui viendra et vous dira : « Non j'ai perdu ma belle-mère, vraiment donnez-moi ma

mise ». Et ne vous avancez pas à lui dire que : « Mais, non on ne va pas te donner on s'est engagé » ; il va vous dire : « Qu'est-ce vous voulez me dire ? C'est mon argent non ? Ma belle-mère est morte, quel bande de méchants ! ». Donc la précarité on la voit, le ministre est là il a un pied dedans un pied dehors parce qu'il sait que d'un moment à un autre il ne sera pas là, donc il gère l'instant précaire. Voilà en résumé les plus grosses difficultés qui sont plus importantes que l'argent, qui sont plus importantes que les ressources humaines à trouver, qui sont plus importantes que les moyens physiques logistiques à mobiliser.

Rapports avec les pouvoirs publics

Le contexte est difficile globalement. C'est-à-dire que tout ce qui est innovation fait face à des blocages. Le premier des blocages est que beaucoup d'acteurs publics ne comprennent pas parce qu'ils ne sont pas au fait des choses, ils ne comprennent pas parce qu'ils ne donnent pas les moyens de comprendre, ils ne comprennent pas parce que pour eux l'urgence ne se situe pas là où quelques fois les opérateurs de terrain et les citoyens l'attendent. L'innovation déjà trouve ce premier frein.

Il y a un deuxième frein, c'est dans la culture politique environnante. Comme l'administration a pris la gestion de la chose publique en otage, l'administration n'est toujours pas suffisamment consciente que, d'abord ce n'est pas son travail, et que elle ne peut pas, elle n'a pas les moyens de cela, et que la régulation l'assimilation la projection l'arbitrage, qu'on attend d'elle, demande aussi qu'elle soit à l'écoute des populations, qu'elle soit à l'écoute des experts, qu'elle soit à l'écoute des acteurs de terrain, et qu'elle associe ce qu'on appelle maintenant la société civile à la réflexion, à la prise des décisions et au contrôle de la mise en place des critiques établies.

Troisièmement, dans la culture politique, dans les mentalités même dans les faits, la mise en place d'une politique publique importe peu, puisque le chef de l'État est un inspirateur, l'ordonnateur et l'administrateur exclusif de la chose publique, et qu'il délègue partiellement cette omnipotence, cette omniscience et cette omniprésence à certains qui s'estiment privilégiés, qui s'estiment dépositaires de l'onction du décret, donc qu'ils n'ont d'autres priorités, d'autres interlocuteurs, d'autres préoccupations, que leur attachement au chef de l'État. Et ça non plus ça ne rassure pas, puisque le cadre de l'action publique est effectivement complètement flou, et que le calendrier est soumis à l'humeur du chef de l'État. Et donc voilà les difficultés.

L'autre chose étant que les populations immédiatement bénéficiaires des activités des intervenants dans la chaîne de l'offre et de la demande des biens publics, elles-mêmes ne sont pas encore très conscientes du rôle et de la place qui leur revient et de l'impact qu'elle pourrait avoir. Voilà ce qui fait encore défaut. Et le parlement existe, cherche bien quand il peut, quand il peut exister, et même sur le plan de la forme, complètement formel. Il faut bien que les ministres viennent défendre au moins leur budget, qu'ils expliquent les prévisions et objectifs qu'ils entendent atteindre. Mais là non plus il n'y a aucun contrôle de l'action publique dans ce domaine-là, pour montrer que voici. Ça fait donc qu'il n'y a pas un cadre de concertation qui s'est dégagé, et que l'approche complètement informelle, les appels des pouvoirs publics sont vraiment quand ils ont le dos contre le mur ou la corde au cou. Là ils disent : « Venez ». Et c'est là qu'ils sont contents de parler de patriotisme.

Nous avons quand même été mis à contribution avec de nombreuses voies dont la nôtre qui ont plaidé pour la mise en place d'outils permettant l'orchestration d'une politique publique dans le domaine de la culture. Les pouvoirs publics, le ministère de la culture nous a mis à contribution pour la préparation de la *Loi portant politiques culturelles du Cameroun*. Le ministère nous a mis également à contribution pour l'élaboration d'une *Charte culturelle du Cameroun*, pour laisser à l'appréciation des décideurs d'opportunité de choisir parmi ces deux instruments lequel ou lesquels semblaient en harmonie avec la vision globale de son action.

Nous avons été mis à contribution pour la *Loi de 2008 portant sur l'artisanat du Cameroun*. Le ministre s'est défendu, et la contribution que nous avons modestement apportée est prise en compte. Le ministère des petites et moyennes entreprises, de l'économie sociale et de l'artisanat a tiré parti de notre expertise aussi dans une étude que j'ai eu l'honneur de conduire sur la création de deux villages artisanaux au Cameroun. On pourrait étendre des exemples comme ça. C'est simplement pour dire que de façon ponctuelle, et au bonheur de la chance, l'État fait appel à nous, donc je suppose à d'autres aussi, dans ces domaines comme dans d'autres, pour bénéficier de la production et de savoir-faire alternatifs afin d'ajuster son organisation. Mais il n'y a pas de cadre de concertation. Les résultats au vu de cela sont forcément très limités, sont forcément très limités, puisque la précarité, l'arbitraire, le flou quelque fois la confusion et les actions contradictoires sont légions et obstruent aussi les efforts des opérateurs dans le domaine.

Mais, l'évolution des choses est telle que j'espère que l'université qui produit depuis 2000 de façon plus soutenue, des efforts conséquents pour former dans les domaines de l'art et des

autres institutions qui émergent ci et là, peuvent quand même dans le lot aider à ce qu'il y ait des esprits forts que ce soit dans la société civile, que ce soit dans l'appareil de l'État, qui aident à ce que les choses changent.

L'autre facteur d'espoir c'est de voir que le succès et les succès que rencontrent les créateurs camerounais et africains sur la scène internationale, peut stimuler d'autres camerounais à comprendre que l'excellence est le seul moyen de la réussite. Et que les nouveaux moyens de communication, le fait d'avoir internet, peuvent être aussi un stimulateur, inspirateur, puisqu'on peut se former sans recourir à l'expertise des autres, plus facilement et de façon plus dense.

Causes profondes de l'inertie au sud du Sahara

Le totalitarisme ! En Afrique il prend des formes très insidieuses, ce n'est pas le totalitarisme de Pinochet au Chili, ce n'est pas celui de la Grèce des colonels et des généraux, mais il y a le culte de l'homme à un tel niveau que les gens renoncent à penser parce qu'ils sont plus dans le culte. Alors quand on préfère être dans le registre de l'adoration à celui de la spéculation intellectuelle, forcément au bout d'un moment on arrive à l'impasse. Quand les intellectuels sont plus habiles à produire les motions de soutien qu'à produire des réponses aux questions de leur société ou même à produire des questions pour que leur société s'interroge et se mette sur des pistes... Voilà on a fini par faire croire à l'Africain que la seule chose qui compte c'est consommer, et comme en plus il consomme ce qu'il ne produit pas, voilà la première explication fondamentale. Il en découle que quand on est dans l'adoration on s'en fou, ce n'est pas le mérite qui prévaut, c'est la discrétion du chef. Et comme toi tu peux faire des efforts, chercher à briller comme tu veux, et moi je n'en fais aucun et que je te coiffe au poteau, parce qu'il y a une version gouvernante discrétionnaire. Voilà du coup, ta femme à la maison va dire : « Toi tu étais à l'école avec lui, tu me gonfles ici tous les jours que tu étais 1^{er}, 2^{ème}, 3^{ème}, le voilà qui vient de passer-là avec sa berline, sa femme était en Suisse il y a une semaine, il a même les photos de ses enfants qui sont aux USA, qu'est-ce que tu me racontes ! ». Il y a un trouble qui va s'installer forcément et qui s'est installé. Cette facilité et cette discrétion, ce mode de gouvernance bien sûr favorise la paresse, forcément fabrique du vice, voilà. Donc voilà autant d'éléments de réponse, et qui nous poussent à chercher. Et puis chacun étant dans une projection individuelle, le sens du bien commun de la communauté des destins s'étirole aussi. En plus il n'y a pas de projet fédérateur, il n'y a pas de débat, il n'y a pas d'éléments de lien en dehors du noyau familial, en dehors du réflexe communautaire de

base. Pour le reste le lien c'est la bière et des choses superficielles, qui ne sont pas des déterminants pour le développement. Donc l'effort, le mérite l'excellence sont battus en brèche. La conviction qu'on peut peser sur son destin, qu'on peut peser sur son environnement est défaite. Donc on pense à fuir et chacun trouve sa façon de fuir. D'autres s'expatrient, d'autres c'est l'alcool, d'autres la surconsommation de biens quels qu'ils soient.

À propos des cercles ésotériques et de l'homosexualité en débat

Ça non plus je ne crois pas à ça, je ne crois pas à ça. Là aussi c'est des diversions que nos sociétés s'inventent pour ne pas se regarder et pour ne pas être responsables. Je vous ai dit parlant de la perception d'un cadre normatif que nous nous refusons à voir des choses telles qu'elles sont et les instruire. Et que nous préférons l'arbitraire, l'anecdotique, le paranormal, la superstition, parce que c'est des réponses plus faciles, immédiates et qui relèvent toutes de la facilité, de la résignation, de l'irresponsabilité, qu'on n'y peut rien. Il y a la saleté devant la maison, on n'y ait pour rien. C'est comme ça en Afrique, c'est comme ça au Cameroun. « Non si moi je balaie les autres ne balaient pas ». Mais qu'est-ce que les autres ont devant chez toi ?

Comme la médiocrité a été intégrée et est acceptée comme logique, comme norme, comme quelque chose de valable, que médiocre ce n'est pas de sa faute, c'est comme ça : « Ah qu'est-ce que tu veux ? ». A partir de ça, on se projette dans tout un tas de considérations loufoques qui distraient, qui démobilisent et qui avilissent. Donc les sectes, je peux vous dire que quand je venais de commencer avec la Galerie, les Camerounais qui arrivaient, une femme marié avec son enfant, et voit un masque Bamoun ou Bamiléké : « Hey ! C'est les hiboux ! ». Donc son rapport à l'existence et son rapport à elle-même est déjà de penser que c'est magique, que ça a des forces : « Je ne peux pas dormir hein, si je vois ça ».

Nous savons d'où ça vient, nous savons comment c'est entretenu, ces diversions malfaisantes dans lesquelles mon esprit ne se prête pas. Pourquoi ? Parce que la religion qui est venue, la religion chrétienne à laquelle nous ne voulons pas demander des comptes, pourtant il faudra bien qu'elle rende compte, ne s'est installée que sur un lit. Son lit est de dire aux Noirs que : « Si tu veux te voir comme Africain, c'est que tu es le diable, et que l'Africain est le diable. Donc si tu ne veux pas être le diable, ne te vois jamais comme Africain ». Et comme étant Africain, tu ne peux te voir que comme Africain, il y a un conflit qui s'installe entre toi et toi-même, où tout ce qui peut se rapprocher ou que tu penses qui se rapproche de l'Africain te met dans une situation délicate. Et c'est là alors que certains profitent en disant : « Mais non,

nous on a la solution ! ». Les Blancs, tu crois qu'ils font comment pour faire un pont, une voiture, une fusée, mais c'est la magie ! Toi tu vas perdre ton temps à chercher les équations et tout ça, non ! Il faut aller là-bas avec les crânes, les gouttes de sang, les (...) avant qu'on te donne la solution.

Là encore je vais être concret en glissant un exemple. Je ne sais plus, mais je crois que c'est le dernier vol d'Appolo qui avait un problème mécanique dans l'espace. Et l'actualité de ce moment-là, les chaînes d'information internationales montraient comment les astronautes devaient sortir pour procéder à la réparation mécanique d'un certain nombre de choses pour que la capsule puisse rentrer sur terre en limitant les dégâts. Et au même moment, Canal 2 qui venait d'ouvrir, qui démarrait en force, se focalisait sur les faits divers, montrait une tortue qu'on avait retrouvé dans une boîte ou valise avec une serrure, un Cardenas. Alors je vais voir ma tante qui est en train de prendre sa douche. Et il y a une femme, une jeune femme qui est là, subjuguée par ce fait divers. Je lui dis par deux fois : « Bonjour » ; elle regarde la télé comme si elle va rentrer à l'intérieur. Bon je reste debout puisqu'elle ne m'accueille pas, et « maman » sort de la douche, et me voyant debout là, elle dit : « Mais fiston comment tu es debout ? » (...). C'est là qu'elle prend conscience, elle vient : « Vraiment vous m'excusez, j'étais en train de regarder la télé (...) ». « Donc c'est plus important que l'être humain qui entre chez toi ? ». Elle dit : « Non, c'est trop grave » ; elle dit : « Mais les gens sont, il y a la sorcellerie ». Je lui dis : « Qu'est-ce que la sorcellerie a à voir entre nous ? ». Elle me répond : « Non, c'est ça que je vois à la télé, on dit qu'on a trouvé une tortue qui est dans une valise avec (...) ». Je dis : « Et alors ? ». Elle me regarde comme un extraterrestre. Elle me dit : « Comment et alors, mais c'est la magie ! ». Je lui dis : « C'est la magie, et alors ? ». Elle me dit : « Mais c'est des procédés mystiques ! ». Je dis : « Ça, j'ai compris que c'est des procédés mystiques. Et alors ? ». Je prends la télécommande, je change de chaîne et vais à info, où on montre des gars qui essaient de réparer. Je lui dis : « Et ça c'est quoi ? ». Elle dit : « Je ne sais pas. Depuis deux jours, 24h/24 ils ne font que la réparer, et on ne fait que passer ça ». Elle dit : « C'est les Blancs qui sont sur la lune, c'est Appolo non ? ». Je lui dis : « Oui oui ça je sais, mais qu'est-ce que c'est ? ». Je lui dis : « Ils font quoi ? ». Elle dit : « Akaa, ils disent que leur truc soit est en panne ». Et je lui demande : « Et la magie qu'il y a là, tu ne trouves pas extraordinaire que quelqu'un se trouve sur la lune ? ». Elle dit : « C'est des choses des Blancs ».

Donc c'est du vécu c'est pratiquement raconté au mot à mot. Alors quand une société préfère regarder la tortue qui est dans la valise, qui a un cadenas... tous les charlatans du monde vont,

chez certains ce sera un alligator, ou un oiseau géant. Ils disent qu'il va être fort et il va être le point focal, et il va cannibaliser les forces des eaux. Tout le principe de la religion d'ici et de nouvelles religions est basé sur le mal : « Ils sont mauvais, c'est le démon », ils sont tous là, le message le plus important, qui est le message d'amour, non. « Venez, on va trouver vos ennemis, on va les neutraliser, on va, on va, *etc.* ». « Ils vous ont attaché, ils vont faire ceci, ils sont en train de vous faire des trucs là-bas ». Finalement les gens plongent là-dedans et mettent plus leur énergie là-dedans qu'à se libérer, qu'à produire du sens, produire de la valeur, produire des richesses. Donc je refuse.

Quant à l'homosexualité, je ne sais pas ce que ça veut dire dans le contexte camerounais. Non, je vais m'étendre encore. Qu'est-ce qu'ils veulent dire par là, je ne comprends pas encore. Parce qu'il y a trois niveaux de compréhension qu'on peut faire. Le premier niveau est de dire, voilà deux individus de sexe commun qui s'accouplent. C'est choquant, incompréhensible, je comprends ça. Deuxièmement, de dire que les gens de même sexe sont en train de s'accoupler parce qu'ils sont à la recherche de pouvoirs mystiques et qu'on les commande de s'aligner à cette pratique pour avoir des pouvoirs surnaturels. Puis troisièmement, en disant que les systèmes de réussite organisés sont à travers des réseautages qui font que les minorités veulent imposer les façons d'être minoritaires à la majorité. Encore là, je ne comprends pas bien. Il y a un seul niveau de débat, et celui-là, on retrouve dans les cafés populaires qui est vraiment au niveau de l'anecdote, qui est de dire : « Qu'est-ce que les Blancs vont nous inventer encore ? ». Etant entendu que c'est les Blancs qui ont inventé l'homosexualité et que c'est les Blancs qui veulent imposer l'homosexualité. Je dénonce la société à ce niveau. Vous êtes les premiers à dénoncer la polygamie parce que comme vous faites semblant d'être « chrétien », que le dogme chrétien vous impose la monogamie, et comme vous estimez que vous êtes « civilisés », et que la culture dominante de civilisée est de promouvoir la monogamie qu'on vous prétendait être un modèle par rapport aux sauvages, que la modernité impose la liberté de l'individu. Vous êtes en contradiction avec vous-mêmes. Puisque laisser donc la liberté à l'individu de s'accoupler comme il veut si vous prenez le problème sur le plan civique.

Maintenant si vous prenez le problème sur le plan éthique, revoyez-vous sous le plan éthique, et vous-mêmes, soyez les promoteurs de votre cadre normatif. Puisque le cadre normatif dans lequel vous évoluez, que vous défendez toutes vos inepties est un cadre qui est complètement contestable, pourquoi vous voulez contester d'autres cadres aussi contestables que celui-là ? Maintenant, si c'est de croire et de faire croire que la réussite ne peut exister qu'à travers des

forces mystérieuses, à travers des conspirations, à travers des réseaux contre-nature, c'est faux et dangereux de distraire la société à dire que c'est là qu'est le « tout ». Le « tout » n'est pas là, le « tout » est vraiment à veiller à être en bonne santé, le « tout » est de veiller à avoir la capacité de regarder autour de soi, écouter, expérimenter et de mettre les dispositions naturelles, culturelles qu'on a, promouvoir un cadre propice à son épanouissement et au développement de soi.

À propos de l'environnement intellectuel au Cameroun

Quand je lis la perspective, l'échiquier camerounais, microcosme de l'Afrique, montre trois types de raisonneurs. Mathias... passe pour le moment comme la référence (qu'on le conteste ou qu'on ne le conteste pas), parce que les observateurs pensent que il a la lecture objective et qu'il a la culture cultivée, qu'il a les références, et surtout qu'il contrevient à la pensée dominante (et unique). Mais qu'il contrevient à la pensée dominante publique pas seulement en disant : « Paul Biya dehors et ses gens », mais il semble avoir une approche objective et avec un éclairage basé sur l'expérience. Il y a une deuxième forme de penseurs qui sont des écrivains des motions de soutien. Et dont l'affirmation à l'appartenance au comité central du parti au pouvoir ou à leur proximité à y entrer est une préoccupation à l'argument de leur thèse ou de leur non-thèse. Et puis il y a un troisième courant qui pense que réciter ce que d'autres ont dit suffit. Mais on peut aussi attendre autre chose que ces trois types.

En prenant l'exemple de Mbog..., je ne pense pas qu'il soit vraiment athée. Ce qu'il veut simplement dire, c'est qu'en s'alignant sur le dogme colonial, nous ne nous rendons pas service. La religion comme système de pensée coloniale n'est pas un lieu d'affranchissement, mais un lieu d'aliénation. C'est ce qu'il veut dire fondamentalement. Et il est demandeur aussi de système de pensée érigé à partir de l'Afrique. Je suis d'accord avec Mbog... jusqu'à la limite qui est celle-ci que, c'est d'ailleurs mon point de désaccord avec tout le monde, je pense que nous ne pouvons rien faire si nous n'avons pas deux choses remplies : l'accès à la modernité, et la promotion d'une identité. Mbog... a un problème avec la modernité comme concept, et modernité comme temporalité, c'est mon point de vue. Puisqu'il pense que l'existence est un système clos, fini. Alors que je ne donne aucun intérêt à l'existence si c'est fini. Même avec la religion, je ne crois pas (...). Il croit donc que les sociétés africaines précoloniales ont atteint une maturité et un seuil d'équilibre qui ne demande plus rien d'autre. Donc il faut se satisfaire de ce seuil d'équilibre ; que si on parvenait à cela, on résout tous les problèmes. Je schématise sa pensée mais c'est ce que je vois.

La contribution de la culture dans le processus de développement

La culture apporte la même chose partout. Mais il faut ajouter aux arts plastiques et à l'art en général, ce qu'il convient que j'ajoute pour qu'on comprenne ma motivation pour les arts en général et les arts plastiques en particulier : c'est le lieu où une société se projette l'image d'elle-même. Inconsciemment, de façon fantasmagorique, irréaliste et fantaisiste, mais c'est une projection qu'elle se fait. Donc plus elle est en mesure de se projeter, plus elle est en mesure de s'identifier. Puisque dans son identification, ça suppose qu'elle se reconnaît comme étant tel, et elle se projette comme voulant être tel. Or nos sociétés se projettent très peu, et donc s'identifient très peu. Et donc utilisent très peu ce qu'elles sont pour elles-mêmes. Et là est le lieu désert.

La culture qui est l'enceinte de l'art est le lieu privilégié d'abord, de l'édification de la personne humaine. C'est le lieu où on comprend. Pourquoi ? Parce que c'est avec les sens que naît le raisonnement. Si on ne voit pas, si on n'entend pas, si on ne sent pas avec le nez, avec les mains, si ces différents sens qui sont à disposition de l'humain ne sont pas mis à contribution, il n'est pas capable de recevoir les informations essentielles et existentielles qui se présentent à lui, il n'est pas capable d'exprimer sa compréhension de ce monde, et il n'est pas capable de peser sur le monde. La culture c'est cela d'une part l'échelle de l'individu et de la collectivité. Mais la culture c'est aussi le lien social, la compréhension des comportements, l'action. C'est la culture. Et donc, on voit que les gens sont ensemble, se réfèrent aux mêmes pratiques. La culture devrait être comprise comme cela, devrait être le grand lieu de promotion de l'identité, le grand lieu de promotion de la modernité et le grand lieu de promotion de la cité.

Quelques balises pour un changement structurel et durable

Premièrement, il faut démystifier l'école. L'école c'est l'échec de l'Afrique, c'est ma conviction profonde. La force du Blanc et de sa colonisation est de nous avoir déstabilisés complètement et profondément. Mais la plus grande force du Blanc, c'est d'avoir fait de nous quand lui le Blanc a pris ses distances, le bras séculier du Blanc qui nous combat nous-mêmes pour assurer au Blanc sa situation de rente confortable. Et l'école est ce lieu-là parce que c'est une école qui n'a pas été une école pour penser, qui n'a pas été l'école pour trouver, qui n'a pas été une école pour inventer, mais une école de perroquet, une école de citation, et une école de « gargarisation » ; où la chose qui compte c'est simplement d'exhiber le diplôme au point que c'est devenu la chose la plus banale. D'abord il y a tellement d'écoles, il y a

tellement de Camerounais et d'Africains que forcément le nombre de diplôme ne peut être que croissant, et la qualité des diplômes ne pouvant être que décroissante. Mais c'est banalisé au point que le commerce du diplôme est l'état suprême encore de l'anéantissement et du parjure de la connaissance. Donc l'école qui devait nous édifier, qui devait nous apporter de la clairvoyance, qui devait nous apprendre à produire de l'intelligence, de l'instruction, est l'institution qui nous fait reculer le plus et qui est le plus ruinant de tout.

Tu vas voir que les plus instruits vont utiliser leur instruction à justifier l'injustifiable au lieu de produire le possible. Donc l'école d'abord. J'aurai pu commencer par la famille mais je commence par l'école parce qu'on nous a dit : « Ça y est, les Blancs sont partis les nouveaux blancs sont là... ». Allez voir quelqu'un qui est agrégé d'économie, sa mère fait le *njangui* et s'en sort dans le *njangui* qu'elle fait, pèse plus sur sa réalité que l'autre qui lui dit que vraiment lui, il est dans l'économétrie, que la théorie de tel a dit que, que l'autre a dit que (...). Il n'y a pas d'environnement financier, il n'y a pas d'audit financier, il n'y a pas de gestion financière, alors qu'il y a 20 millions de Camerounais qui, chacun, ont en poche au moins 100 francs. Et comme leur réalité est déstabilisée, dépolarisée, et que leurs enjeux sont complètement déstructurés, il n'y a pas une cohérence dans la vision, dans la vie.

La famille a une grosse part de responsabilité parce que la famille s'est lancée sur la surenchère de la consommation. La famille étant l'étape n°1 de la société, les parents sont les démissionnaires qui sont là pour dire : « De mon temps, à notre époque je faisais ci je faisais ça ». Et cependant voilà l'époque où ça se passe, où ça doit se passer, ils n'y sont pas. Parce que beaucoup de parents ont vécu l'époque où il suffisait d'avoir le diplôme pour avoir tout et ils ont eu le diplôme et ils ont eu tout. Et étant dans leur responsabilité de n'en avoir pas tiré grand-chose, leur aigreur, ils la font peser aux enfants, soit en les détestant ; et détester c'est quoi ? C'est quand on est père à un moment donné on donne la main. On ne peut pas être père et ne jamais donner la main. On ne peut pas se vanter qu'à trente ans on était ceci et avoir les enfants de 45 ans à la maison, en leur disant qu'ils ne peuvent pas s'asseoir au 1^{er} rang parce qu'il vous est réservé. Et si on veut être toujours seul au 1^{er}, on va tout faire pour discréditer ces enfants-là. C'est cette détestation dont je parle, c'est cette famille-là. Pour distraire donc les enfants et éviter le choc frontal, on leur donne des expédients des facilités des choses achetées, voilà, comme ça ils sont en lévitation, sous perfusion. Tu remarqueras que dans toutes les grandes familles, les dynasties de pouvoir où la 1^{ère} génération la 2^{ème} génération le grand-père le père ont été des gens importants, les enfants, les petits-enfants souvent n'ont qu'à dire : « Je suis l'enfant de, le petit fils de ». Aucun de leurs actes ne suffit à ce qu'ils

soient acceptés ou qu'ils aient un quelconque crédit. Donc la famille est un gros gros problème.

Le village ! L'école la famille le village. Si ces trois choses pouvaient changer ou connaître une évolution déterminante, le reste suivra. Le village c'est la plus grosse imposture que nous avons aujourd'hui. Pourquoi ? Parce que consciemment ou inconsciemment, la valeur refuge de tout le monde, c'est de dire c'est le vieux, c'est le village. Or les vieux pour la plupart ont renoncé à tout, ils ne connaissent rien c'est des coquilles vides. Souvent pour peu que le jeune a 2 ans et qu'il ouvre les yeux, il est plus efficient que le vieux qui est là, qui ne fait que gérer les interdits qu'il improvise en les mettant comme le sacré alors que c'est des interdits qu'il improvise juste pour masquer sa médiocrité, son impuissance. Tu lui poses une question, il va te dire : « Ah non non, c'est comme ça, tu ne peux pas comprendre c'est la tradition ». Si toi tu ne peux pas comprendre, toi à qui il doit laisser ça, voilà ! Mais comme il n'y comprend rien et qu'il n'y connaît rien et que de toute façon tout ce qui l'intéresse c'est manger, il va vous obliger à croire que vous devez tout lui donner. Ce village qu'on pensait être la valeur refuge est la vitrine la plus exécration de notre non-développement, de notre dégénérescence. Va au village et apporte le Nescafé ou le mauvais whisky ou la sardine ou le sucre ou la tomate concentrée, c'est là que tu vas bien savoir que vraiment tu es un mauvais fils du village. Mais vas au village avec les machettes et énerve toi en disant que : « Mais comment aucune piste n'est entretenue ici ». Et dans tous les villages que j'ai visité, le réflexe c'est le même. Si c'est les machettes : « Nous on veut manger nous on veut boire ».

Le village n'est d'aucune valeur refuge et il l'est si peu que beaucoup le fuient puisque ce n'est que problèmes, ce n'est que dépenses, ce n'ai que conflits, ce n'est qu'intrigues. Alors que le village reste encore ce lieu de possible parce que les réactions sont immédiates et les possibilités sont encore palpables. Tu cultives, tu récoltes. La ville encore tu peux dire : « Oui mais est-ce que je peux investir ? ». Donc le village est en crise, complètement en crise. Les gens construisent au village comme dans les quartiers les plus défavorisés de la ville, alors qu'ils sont au village, qu'ils ont trop de possibles. Ils se mettent les uns sur les autres, créent toute l'insalubrité de la ville. Voilà les points saillants. Mais les raisons d'espérer sont nombreuses...

Il y a beaucoup de domaines dans lesquels c'est perceptible. Déjà le fait que les pouvoirs publics du Cameroun à chaque fois et c'est incontournable, sont obligés de faire appel à des compétences comme les miennes, c'est la preuve manifeste que la pensée unique et que

l'embrigadement dans lequel ils ont condamné les Camerounais, que même pour eux c'est une impasse. Deuxièmement, l'État dans les pays totalitaires avait peur d'un certain nombre de choses que l'État voit qu'il peut récupérer sans aucun problème. L'État avait peur de la liberté d'expression, maintenant l'État a poussé la liberté d'expression à un point tel que c'est n'importe quoi, mais c'est aussi le tout positif. L'État disait que s'il y a le multipartisme, là c'est la guerre ou c'est la fin du monde. Il y a une panoplie de parties et ça rend encore le parti au pouvoir plus fort que jamais. L'État disait que si on privatise, mais non il y a des lobby, des groupes ethniques, des communautés qui vont tout prendre, c'est pas possible. L'État privatise à outrance, malheureusement toujours mal puisque les nationaux qui pourraient même peser sont pris de vitesse par des intérêts des groupes venus d'ailleurs, mais au moins cette évolution-là macro, en dehors de moi, montre déjà que des espaces de possibles se multiplient malgré le durcissement.

Maintenant la preuve est faite aussi qu'on peut être un résistant non aigri, un résistant qui fait rêver, un résistant qui accepte d'être perçu comme un éclairé. Pourquoi ? Parce que jusque-là, les résistants étaient toujours perçus comme des aigris, comme des affamés, comme des méchants qui veulent tout casser. Et là on voit que non, il y a des résistants qui sont porteurs de possibles, qui sont porteurs de lumières, qui sont des points de concours, des points de synergies et qui ne gênent pas à produire plus, et que ce plus même si on est dans l'apologie de la médiocrité, ce plus apporte.

D'un point de vue strictement personnel, en 10-12 ans, la grande avancée est d'avoir matérialisé ma présence. Dans ma langue on dit qu'on ne pointe pas l'éléphant du doigt. Parce que quand on dit voilà l'éléphant c'est évident qu'on ne va pas dire qu'il est où ? Donc à partir du moment qu'on a une visibilité qui a atteint une certaine dimension, on peut aimer ou pas, mais force est d'admettre qu'il faut composer avec. Donc au-delà de ça, les actions concrètes que nous posons apportent la preuve que la culture est effectivement un gisement de richesse. Sur le plan identitaire, tout le travail qui a commencé à être fait à une échelle mieux structurée, mieux organisée sur le développement des patrimoines régionaux et communautaires. Tous les festivals des communautés, tout le travail de mémoire des communautés en termes de recherches même si c'est les balbutiements géographiques, toute la conservation joue pour que l'identité des régions se mette en avant. Là c'est des acquis qui sont palpables, toutes les communautés aujourd'hui au Cameroun s'organisent, se défendent. Notre travail à ce niveau a apporté... Et l'articulation entre cette identité et l'économie, là aussi cette agrégation est palpable. Le tourisme aujourd'hui revendique la culture comme l'un

des domaines de prédilection. Quand l'État sollicite notre compétence pour organiser les manifestations à la dimension de la nation et de l'internationale, c'est que l'État reconnaît quand même que et l'État et les citoyens y gagnent. Quand on fait appel à nous pour l'organisation du festival national des arts et de la culture, il y a un ministère de la culture qui reconnaît que s'il veut avoir des résultats, il faut bien qu'il cherche là où les ressources peuvent le lui permettre. Si le ministère des petites et moyennes entreprises, l'artisanat et l'économie sociale s'appuie sur nous pour être le maître d'œuvre du Salon de l'artisanat d'une dimension de la politique du gouvernement dans le domaine, c'est bien qu'ils reconnaissent que (...).

Donc je crois que dans les temps qui vont venir, ça ne sera pas qu'au niveau spectaculaire et au niveau économique. Là par exemple on vient de faire le Salon international de l'artisanat, 1200 exposants en 12 jours, les gens se sont rendus compte que rien que l'artisanat produit des milliards. En 12 jours, aucun des artisans n'est parti avec moins de 200.000 f en poche. Rien qu'à 200.000 multiplié par 1000, on est dans les chiffres pharaoniques. Or il y a des gens qui sont partis avec 30 millions, 50 millions de chiffre d'affaire. Donc ce n'est pas « on peut », « on devrait », « on pourrait ». C'est on fait, ça se passe et l'incidence est là, palpable. Je dis que le dernier stade de cette évolution qui est en cours, il y a nous. On est dans le « moi je ». Parce que « moi je » participe à une époque certainement hôte, les éclaireurs dans tous les domaines que ce soit de la pensée, de l'action de l'entrepreneuriat, de l'encadrement social, il y a. Et c'est ainsi que nous allons finir par donner du contenu à l'idée de société civile. Pourquoi ? Parce que pour le moment, à cause de ce qui a été développé jusque-là, les gens pensent que la société civile c'est la notabilité, c'est si on n'est pas au gouvernement et qu'on a une certaine notabilité on est dans la société civile puisque le gouvernement est le point d'attraction le point de mire, de pôle, non. La société civile c'est de dire que : « Nous sommes dans cet îlot de notre quartier, tient nous avons des enfants qui vont à la même école à la même heure, comment on peut s'organiser pour assurer un maximum de sécurité à nos enfants, un maximum de confort, et nous-mêmes aménager notre temps de façon plus profitable ? Est-ce qu'un papa ne peut pas amener les enfants aujourd'hui, une autre maman vient les récupérer ? Les ordures qui sont là, on se plaint à dire le gouvernement n'a pas fait ceci, la communauté, est-ce que nous ne pouvons pas nous organiser ? ». Cette dimension citoyenne basique et cette responsabilité dans la cité qui est le propre de la société civile, je crois que ça va arriver. C'est là l'avenir.

Il n'y a que deux actions, je dirai trois voies d'impulsion possible de la dynamique de changement. L'impulsion vient des pouvoirs publics, les pouvoirs publics étant vu, non pas comme un lieu de confiscation, mais comme une émanation d'une collectivité, d'une communauté de destin. Et dont les pouvoirs publics autant l'exécutif que le judiciaire et surtout l'exécutif et l'autre pouvoir qu'on prétend être celui des médias. Je dis prétention par rapport au Cameroun. Soit c'est à ce niveau du système que les dynamiques s'enclenchent ou sont soutenues. Soit ça vient en dehors du système administratif et exécutif. Dans ce cas-là, il peut y avoir émergence de la fameuse société civile, si on estime que c'est des intervenants qui ont leur collectif et finissent par se constituer des ramifications parce qu'ils ont leurs intérêts. Ou alors c'est simplement ces portraits que vous êtes en train d'explorer qui font des initiatives dont le rayonnement va peut-être grandissant, mais là aussi il faut voir le temps. L'enfant aussi, tous les jours il grandit tous les jours quelque chose se passe. Quand on le regarde de zéro à 7 ans quelque chose se passe, de zéro à 20 ans. Il faut attendre pour voir l'impact des initiatives individuelles.

Donc si c'est au niveau de l'impulsion de l'État, forcément il faut un cadre pour la mise en place d'une politique publique. Il faut que l'État dise à ses citoyens : « Pour nous, la culture c'est ça, donc que nous entendons par culture "ça". Et cette culture voilà comment nous pensons la prendre en charge. Voilà les règles, les dispositions que nous mettons en place pour que l'exercice qui se rapporte à cette activité puisse librement et facilement avoir cours dans notre pays. Comme nous avons réglementé, voici aussi des dispositions qui se rapportent à tous ceux qui vont venir en contravention avec ce qu'on a prévu. Mais comme notre rôle c'est de penser pour tout le monde, de mettre en place un cadre pour tout le monde, d'inciter de faciliter, de réguler, d'arbitrer, donc de stimuler, voilà les dispositions que nous prenons ».

À partir de ça, on pourrait avoir une production dans le temps en disant que de telle à telle période, voilà ce que nous voulons au niveau de l'action, peut-être en termes d'aménagement du territoire, peut-être en matière de politique publique dans le domaine culturel, peut-être en matière de formation, peut-être en matière d'appui à la promotion, à la diffusion-promotion à la formation. Et là il y a tout un arsenal de dispositions qui peuvent permettre de façon macro globale de penser au développement.

Des mutations socio-familiales en procès

De mon point de vue, nos sociétés ne sont pas dans un stade d'achèvement, mais dans un stade de mutation. Et comme nous sommes en mutation, c'est difficile de condamner des

procès. Il me semble que l'un des freins majeurs au développement, c'est la condamnation des procès. Puisque les dictatures veulent imposer quelque chose de statique et veulent qu'on se conforme à une image instituée. Alors que la vie, l'urgence à laquelle elle nous met, nous commande des urgences immédiates, nous commandent des souplesses et une faculté d'adaptation qui se trouve bloquée et qui est en contradiction avec l'émergence de projets. Donc ce procès explique, de mon point de vue, l'idéalisation dans laquelle je peux m'inscrire, qui n'est pas une idéalisation de blocage, et encore moins une idéalisation de modèle imposé, mais une idéalisation de fécondation, d'invention, de création, de flexibilité.

C'est pour ça que, concernant la famille, je n'ai pas fui la question, mais je ne vais pas dire que la famille c'est un papa, une maman, une maison, quatre enfants, non. D'abord c'est impossible dans le contexte qui est le nôtre et c'est impossible dans l'évolution du temps. Puisqu'on peut avoir plusieurs mamans, plusieurs papas. Puisque les familles se décomposent et se recomposent. Puisque les rencontres et les interpénétrations ethniques et raciales sont inévitables. Donc je ne peux pas dire que le modèle est qu'un Beti doit épouser un Beti, ou un Camerounais doit épouser un Camerounais. Et comme moi j'appelle en l'émergence de l'être conscient, de responsable au niveau de la famille, de responsable comme acteur civique, ça suppose que chacun ait quand même la possibilité de choix, et que la société soit organisée au maximum sur la base d'un contrat, donc d'un certain nombre d'accords entre partis pour impulser le développement. C'est en ça que je continue à être en opposition avec tous ceux qui se pose comme « bloqués » et qui n'acceptent pas la discussion, la négociation, la conjugaison des efforts.

Donc la famille c'est quand même la maison, c'est quand même le monde intérieur, en opposition ou en comparaison avec le dehors et le monde extérieur. Voilà comment je vais commencer par instruire la famille. Le monde de la maison, le monde intérieur, par rapport au monde de dehors, de l'extérieur. Ce monde de la maison et ce monde de l'intérieur doit tendre à l'équilibre et à la stabilité. Là encore je dis « doit tendre ». Ça veut dire que la motivation qui est à la base des types d'organisation doit tenir compte de la dynamique, du fait qu'il faut tendre à quelque chose plutôt que d'imposer quelque chose. Tendre à quoi ? À l'équilibre. Et l'équilibre passe forcément par un minimum de règles, parce qu'il faut réguler. Et ces règles imposent la responsabilité des uns et des autres. Dans la famille donc, il y a des parents, il y a des enfants. Et quand on va plus loin, on voit que dans la partie parents, il y a des parents, des grands-parents, et peut-être les arrières grands-parents. Et du côté des enfants, il y a des enfants, des petits enfants, et même des arrière-petits-enfants. Donc dans l'équilibre, chacun a

une place, chacun a un rôle, chacun a une fonction. La fonction des parents, c'est de donner. Ils ont donné la vie, c'est pour ça qu'ils sont parents. Maintenant, ils sont astreints à des devoirs : devoir d'affection, devoir de toit, de couverts, le devoir d'encadrement. Voilà les trois devoirs. Dans le monde de l'intérieur de la maison, il faut qu'on trouve de l'affection, il faut qu'on trouve un toit, un couvert, donc qu'on ait une sécurité physique, qu'on soit à l'abri, et qu'on soit à l'abri des intempéries et à l'abri des besoins de base. Et puis il faut connaître l'encadrement. Dans l'encadrement, il y a forcément le sens du bien, le sens du mal, et le sens global de la norme. Puisque tout ce qui relève du comportement, tout ce qui relève de l'accès à la culture, est à partir de cet intérieur normalement organisé et régi.

La conscience de soi qui passe par le nom, par la langue, par un certain nombre de codes culturels et civilisationnelles sont d'abord à la base, à l'intérieur de la maison. Donc le père, le parent, il donne naissance et il donne le nom à ce qu'il donne naissance, ou à celui à qui ils ont donné naissance. C'est celui qui donne naissance à ce qu'il donne naissance qui donne le nom. Et c'est lui le créateur. Vous donnez naissance à votre enfant, il vous revient de lui donner un nom. Vous donnez naissance à un enfant, il vous revient de lui donner une instruction. Vous donnez naissance à un enfant, il vous revient de lui donner un encadrement, il vous revient de veiller aux besoins de premières nécessités pour lui mettre le pied à l'étrier et l'amener dans des hautes sphères de socialisation. Voilà contracté, ce que je peux dire.

Maintenant j'insisterai dans notre contexte en mutation sur le fait que la faillite de l'éducation tient du fait qu'elle est déphasée. Au lieu de commencer par donner la tendresse l'affection et de l'attention à son enfant, on commence par lui dire : « Dieu a dit qu'il faut être bon ». Ce n'est pas mauvais de lui dire que « Dieu a dit d'être bon », ou de lui mettre en tête qu'il y a un Dieu et que c'est un Dieu qui tend vers la bonté. Mais il y a un décalage. La première chose à lui donner c'est l'affection, c'est la bonté. Voilà, c'est pour ça que je parle de décalage. Vous parlez votre langue avec votre femme, votre beau-père ou belle-mère quand ils viennent chez vous. Vous lui parlez des langues que vous ne connaissez pas, que vous ne maîtrisez pas. Vous ne faites pas votre travail de dedans, vous ne le préparez pas à aller dehors. Vous avez votre enfant, vous ne veillez pas à ce que le voilà qui est en train de sortir, est-ce qu'à mon niveau je l'ai prémuni sur le plan sanitaire, sur la plan matériel, sur le plan psychologique, sur le plan intellectuel, non. Mais vous le livrez à l'extérieur. Donc pour résumer ma réponse à votre question, non, je n'ai pas un système de modélisation strict et un modèle sur lequel je vais essayer de convaincre les autres, non. Je dis que nous sommes dans une dynamique qui est une dynamique d'édification de la personne humaine, de construction d'un vivre

ensemble, et de promotion de développement, développement dans le sens production des richesses qui sont profitables pour le mieux-être.

Problématique de la société civile en esquisse

Elle ne s'identifie pas encore, la société civile. Pour le moment, dans les différentes composantes de la vie en société, il y a l'État, son administration et à côté, il y a un certain nombre d'ordres organisés comme le monde des religions, comme des fraternités aussi professionnelles qui sont constituées autour d'un objet. Alors que l'État est l'État de tous les objets. Il reste des opérateurs, des personnes qui, à l'échelle des personnes, font des choses qui sont au-delà de leurs simples intérêts et certaines de ces personnes arrivent à mutualiser leurs efforts, d'autres continuent à opérer de façon isolée. Mais ces différentes initiatives et ces différentes actions, ces différents intervenants sont le paysage, concourent à la vie. Toi tu es politologue, donc tu sais ce qu'un politologue entend par société civile. Ça n'existe pas encore dans la mesure où chez nous, c'est encore l'État et l'administration qui est le lieu des élites et qui a aussi conquis (confisquer) toute possibilité d'émergence de la société civile. Il ne fait rien d'autre que nous qui sommes là dans les tâches que nous décidons que : « Bon on doit créer une crèche, comme ça nos enfants... » ; et qu'on se mette ensemble pour mobiliser un autobus pour amener les enfants à l'école, où on va organiser un système de voirie pour le ramassage des ordures.

La société civile ici est prise en compte comme à l'époque, où l'on prenait les Camerounais vivant à l'étranger simplement comme des opposants. S'ils n'étaient pas perçus directement comme opposants, ils étaient contaminés par les opposants, et donc formaient une espèce dangereuse. Ici société civile, ça reste encore qu'ils veulent prendre le pouvoir. Alors qu'il faut le voir simplement comme les gens qui s'organisent dans la société pour que leur vivre-ensemble soit meilleur. Là, cette vision donc demande du temps encore, de l'énergie. L'autre, celle du politologue est bloquée parce que l'État bloque tout ou ceux qui sont dans l'appareil d'État bloquent tout.

Tant que nous n'acceptons pas d'être une société, que nous échangeons, qu'on se mette d'accord, et que sur la base de cet accord, nous construisons, on va laisser beaucoup de forces. Les actions, beaucoup de Camerounais, pratiquement tous les Camerounais mènent des actions au quotidiens, mais qui sont annihilées, qui n'ont pas d'impacts, pas de visibilité. Pourquoi ? Parce qu'elles sont noyées dans un dispositif d'ensemble qui entretient la confusion. Je parlais tout à l'heure de l'apport des individus ou des instances comme la

mienne peuvent avoir sur l'action publique. C'est-à-dire qu'il faut un cadre, le rôle de l'État est celui de fixer un cadre, d'aider à ce que ce qui se fait soit organisé et stimulé pour que ça se passe encore et encore. Tant que l'État ne joue pas ce rôle-là, les individus n'auront que ce qu'ils peuvent.

La grande difficulté d'ici c'est que comme l'État a dit qu'il est tout, il aide aussi beaucoup de gens à n'être rien et d'attendre que l'État qui est tout fasse tout. Donc ces gens-là qui vont gagner ce qu'ils gagnent vont attendre que l'État organise, que l'État leur paye le transport, qu'ils gagnent leur argent, le mette dans la poche, qu'ils n'investissent pas pour s'améliorer eux-mêmes. Ils attendent que l'État va organiser. Donc c'est complexe de partout, l'État ne joue pas son rôle, le citoyen ne joue pas le sien non plus, le citoyen ne le joue pas par paresse ou tout ce qu'on veut. Mais aussi parce que l'État passe son temps à le démobiliser, à démobiliser le citoyen pour que l'État demeure omniscient, omnipotent et omniprésent.

C'est justement pour ça qu'il faut avoir des ressources au-dessus du commun des citoyens. Il faut avoir un minimum de capacité de comprendre, d'avoir du recul, il faut un minimum de moyens d'affronter la précarité, il faut avoir un minimum de moyen de susciter dans un projet, une projection, il faut avoir un minimum de moyens d'être anticonformistes et en décalage avec la société des pensées dominantes. Donc c'est autant de choses qui ne sont pas à la portée du commun des citoyens. Pour pouvoir dire que l'homosexualité, les sectes et tout ça c'est une diversion, il faut avoir quand même des moyens de résister à certaines facilités.

Comme je vous l'ai dit, l'école pose problème, la famille pose problème. Parce qu'à cause de ces problèmes là on a l'impression que des difficultés augmentent. Il n'y a pas de tradition chez des vieux, il n'y a pas une tradition du village, c'est pourquoi je parle d'imposture. La tradition est une donnée dynamique. Malheureusement où sont les traditions ? Quelle est la tradition ? Qui va vous le dire ? Et vous allez voir que toi qui est anthropologue, tu vas avoir plus d'armes, plus d'outils pour apprécier la tradition que celui qu'on va te dire qu'il est le *Nkukuma* qui ne connaît rien à rien, qui est abruti d'alcool et de cupidité. Or les traditions, c'est cette transmission dont je parlais, ce partage entre les organisations qui ne se fait pas. L'enfant aujourd'hui est plus branché sur la dernière production de ce rappeur sur internet que sur le nom de la sœur de sa grand-mère qu'il ne connaît pas, il s'en fiche. Et la grand-mère aussi, puisque tout ce qu'elle veut c'est qu'on lui donne la tomate, la viande, la bière. Là toujours, c'est de façon outrancière et globale, ça ne rend peut-être pas compte des micro-réalités. Mais je dis que cette tendance globale est le plus grand frein.